BnF Gallica

La vie de l'employé / par Louis Reybaud

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

BnF Gallica

Reybaud, Louis (1799-1879). La vie de l'employé / par Louis Reybaud. 1855.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

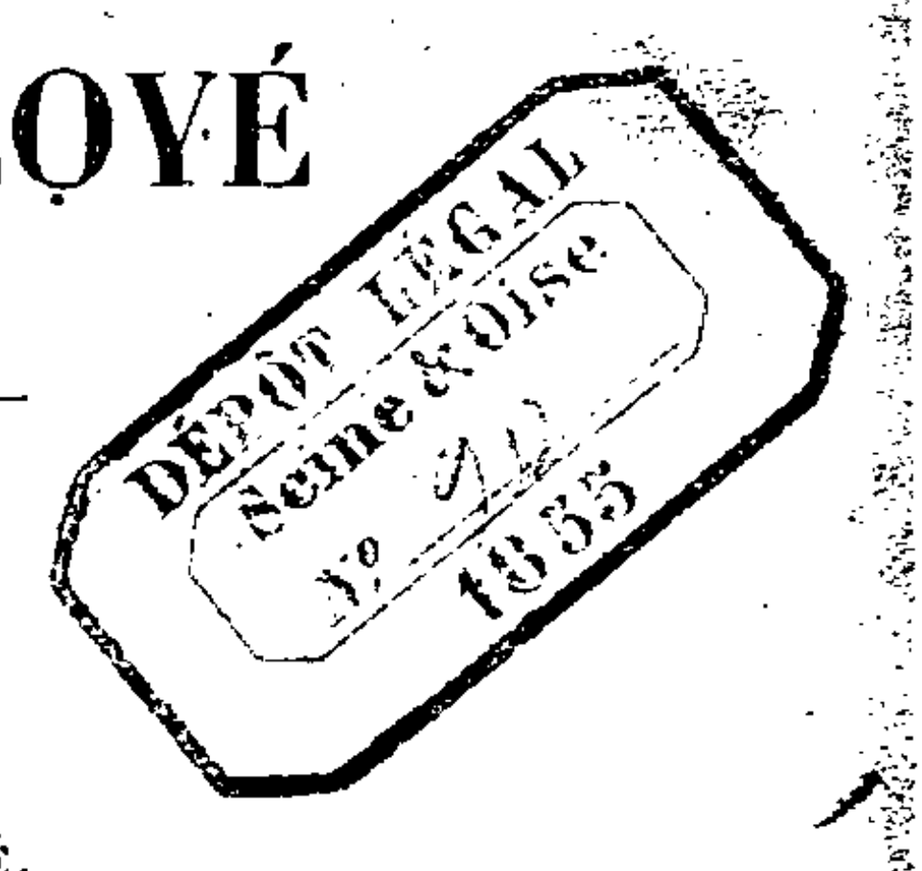
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / BibliothÃ¨que nationale de France

Louis Reybaud

LA

VIE DE L'EMPLOYÉ



I

UN MANUSCRIT A BON MARCHÉ.

Parmi les choses que le flot du temps menace d'engloutir, il en est une dont il ne reste plus, autour de nous, que de rares échantillons : je veux parler des rues où les pignons sont assez rapprochés pour que l'on puisse, entre vis-à-vis, se toucher la main d'une croisée à l'autre. Ce plaisir innocent, qui consiste à vivre chez le voisin, pendant qu'il jouit chez vous du même privilége, semble répugner à notre civilisation, et chaque jour le marteau municipal se plaît à en restreindre l'exercice. On améliore ainsi la voirie aux dépens des relations de voisinage ; on sacrifie l'intimité aux besoins de l'espace. Certes, la ville y gagne comme tenue et comme aspect ; elle en devient plus salubre, plus aérée, plus élégante ; mais, en revanche, on s'y connaît moins, et d'alignement en alignement les populations, que quinze mètres de pavé séparent, finissent par rester aussi étrangères l'une à l'autre que si l'Atlantique étendait entre elles l'immensité de sa nappe d'eau.

Ce n'est pas un blâme que j'exprime ici, c'est un regret auquel se rattache un singulier souvenir. Loin de moi la pensée de défendre les vieilles ruelles et les vieux monuments ; je laisse à d'autres le culte des mascarons et des gargouilles. Il s'est trop versé de larmes sur les débris du passé pour que je me croie obligé d'y joindre les miennes. Aussi verrai-je, sans amertume, disparaître devant les exigences de la circulation des legs capricieux du moyen âge comme la rue des Marais-Saint-

76438

Germain, ou des échantillons pittoresques de la Renaissance, comme les rues du Croissant et de Saint-Pierre-Montmartre. Les poëtes auront beau s'attendrir et protester au nom de chaque moellon qui tombe ; je n'épouserai pas leurs plaintes. Les archéologues qui puisent au budget pourront gémir sur les excès du cordeau moderne et sur les mutilations dont il s'est rendu complice ; je ne m'associerai pas à ces douleurs intéressées. Je suis de mon siècle, et me fais honneur d'en être. Or, mon siècle est celui de la ligne droite ; il demande aux villes ce que Napoléon demandait à ses régiments : des alignements irréprochables. C'est là son rôle, son titre, sa mission ; je le sais, et je m'y résigne.

Cependant, après m'être exécuté de cette façon, je ne puis m'empêcher de former un vœu et d'implorer une grâce. Périssent toutes les ruelles, sauf une seule, la rue de Nevers. C'est ma seule exception, mais j'y tiens comme on tient aux choses que l'on a aimées. La rue de Nevers est une de ces rues modestes qui font peu parler d'elles ; pour la connaître, il faut l'avoir habitée. Jamais la roue d'un fiacre n'en ébranla les solitudes. Elle se cache si bien entre le quai Conti et la rue Dauphine, se voile de tant d'ombre, s'entoure de tant de silence, qu'on la prendrait volontiers pour quelque fragment d'une ville récemment exhumée de son lit de cendres. La vie qui abonde autour d'elle s'arrête au contact de son pavé et n'en franchit pas la limite. La lumière et l'air n'y pénètrent que par d'étroits soupiraux et s'y répandent d'une manière avare. Et pourtant on l'aime quand on l'a une fois connue! Le regard, fatigué du tourbillon parisien, s'y repose avec une joie tranquille, comme il se plaît, dans les courants d'un fleuve, à retrouver, çà et là, des bassins stagnants et des eaux endormies.

La rue de Nevers, quand j'y vins prendre domicile, me rappela un de nos bourgs de province : c'étaient le même calme, les mêmes habitudes. La maison où je m'installai était presque entièrement remplie de ménages d'ouvriers ; dès le matin, les hommes s'en allaient à la besogne, les femmes restaient seules au logis. Ainsi les habitants même de la rue n'y résidaient pas d'une manière sédentaire, ce qui contribuait à y faire régner le vide et à en accroître le recueillement.

J'occupais, au second étage, deux pièces percées de trois

croisées qui s'ouvraient sur la rue. Quand je voulus, pour la première fois, jeter un coup d'œil au dehors, il me sembla que le mur opposé allait s'affaisser sur ma tête. C'était l'effet produit par l'extrême rapprochement des façades. Même en plein midi, il n'arrivait en bas que des clartés à demi voilées, et à peine, du point où j'étais, découvrait-on, entre les saillies des toits, la ligne bleue du firmament. Ce spectacle m'attrista d'abord, puis je m'y accoutumai et continuai mon examen des lieux.

Juste en face de mes croisées, il s'en trouvait deux dont les châssis, peints à neuf, et les vitres du grand modèle, semblaient prévenir en faveur de celui à qui elles versaient de la lumière. Comparées à celles des logements voisins, les boiseries avaient je ne sais quel air aristocratique et quel aspect de bonne maison. Les pierres d'appui étaient propres, les parements extérieurs blanchis à la chaux, et pour dernier indice, un meuble de luxe, suspendu à l'une des parois, trahissait, chez les hôtes du logis, un goût prononcé pour les sciences naturelles. C'était un écureuil qui fatiguait le regard par sa turbulence et poursuivait, dans sa prison mobile, le problème du mouvement perpétuel.

Évidemment, j'avais à ma portée et sous la main un voisin avec lequel on pouvait frayer sans déchoir. Placés à quelques mètres l'un de l'autre et tellement en perspective, que sa vie intérieure m'était livrée pendant que la mienne se trouvait à sa merci, il était impossible que des rapports familiers ne s'établissent pas entre nous. Cette pensée me causa quelque souci. Une communauté forcée, une surveillance involontaire et mutuelle allaient régner entre un inconnu et moi. Quel pouvait être cet homme? Le hasard m'aurait-il bien ou mal servi? Ne résulterait-il pas quelque danger de cette intimité de voisinage? Voilà ce qu'il m'importait d'éclaircir. Si l'enquête était favorable, je restais; si elle ne l'était pas, j'allais chercher ailleurs une habitation moins transparente.

Longtemps je surveillai la place sans pouvoir rien découvrir de positif. Presque toujours les croisées demeuraient closes, et aucun mouvement extérieur ne trahissait les habitudes du logis. Ce ne fut guère qu'après huit jours d'observation que j'aperçus le visage du voisin. C'était un garçon de trente ans, dont l'air réjoui commandait la confiance. Il avait les cheveux

blonds et un œil d'un bleu limpide, où brillait la candeur unie à la fermeté. Le sourire animait naturellement ses lèvres; le bonheur de vivre respirait dans son maintien. On devinait, sous ces dehors, une heureuse organisation, servie par d'excellents organes, de la franchise, de la gaieté, enfin une âme honnête dans un corps vigoureux.

Ce premier coup d'œil fixa mes incertitudes; je me décidai à prendre racine dans la rue de Nevers. Cependant j'avais pu m'assurer que le voisin n'était pas si grand seigneur que je me l'étais figuré d'abord. Le jour où je le vis, il pourvoyait à son propre service et cirait vaillamment ses chaussures. Faut-il le dire? Loin de lui nuire, cette circonstance ne fit que le relever dans mon opinion. Il maniait la brosse avec un air si naturel que c'était plaisir de le suivre. Ses bras nus imprimaient au cuir un lustre que l'on eût vainement attendu de mains mercenaires, et fonctionnaient avec une aisance mêlée de dignité, un abandon rempli de grâce. Tout autre eût rougi d'en être réduit là et n'eût pas rendu le public témoin de ce détail d'intérieur. Lui, s'y abandonnait avec le calme d'une conscience pure. Penché en avant de sa croisée, il poursuivait ses opérations à ciel découvert et ne les interrompait que pour secouer les cendres de son cigare ou accorder un regard plein d'intérêt aux manœuvres assez monotones de son écureuil.

Je le saluai, il me rendit gracieusement mon salut; la glace était rompue, la connaissance était faite. Chaque matin, avant de sortir, nous échangions quelques mots, mais pendant un mois tout se borna entre nous à ces témoignages de politesse. Je ne savais encore ni ce qu'était mon voisin, ni ce qu'il faisait. J'avais pu m'assurer, il est vrai, qu'il régnait chez lui un certain ordre, fruit d'habitudes régulières; mes découvertes s'arrêtaient là. Peut-être n'eussent-elles jamais été poussées plus loin, si le cours des événements n'eût amené entre nous des rapports d'une autre nature.

La révolution de juillet venait d'éclater, et au premier appel soixante mille gardes nationaux déployaient leurs colonnes sur les sables du Champ de Mars. Comme un autre, j'avais fait preuve de dévouement; j'étais là, le fusil au pied, le shako en tête et animé de cette ardeur qu'inspirent les grandes crises. La plaine se couvrait d'uniformes, on eût dit qu'il en sortait de dessous terre. En huit jours, la révolution avait improvisé une

armée; rien n'y manquait, ni l'équipement, ni l'état-major, ni les tambours, ni les corps de musique. Ce fut un bel élan ; il est vrai qu'on y mit bon ordre et qu'il dura peu.

J'étais incorporé dans la dixième légion, et membre d'une compagnie de chasseurs. Le hasard m'avait servi à souhait : officiers d'élite, personnel de choix, beaucoup d'artistes surtout, voilà de quoi se composaient nos cadres. Aussi m'est-il resté de ce temps un souvenir rempli de charmes. Que de nuits joyeuses passées au corps de garde entre les bouillons de la cantinière et les souscriptions en faveur des Polonais ! Que de scènes bouffonnes, charbonnées sur les murs ! Quels gais propos et quels repas de corps ! Quelle verve et quelle union ! Quel zèle et quel enthousiasme ! Tout nous semblait beau et bon, glorieux et pur, grand et désintéressé. C'était l'âge de Saturne avec ses merveilles et ses fleuves de lait. Nous avions un prisme devant les yeux.

Au moment où la compagnie allait s'ébranler, sapeurs et musique en tête, du côté du Champ de Mars, il se fit un dernier appel. Le sergent-major suivait l'ordre de sa liste et chacun de nous répondait à son tour :

— Edouard Mongeron ! s'écria le sous-officier.

— Présent, dit une voix à mes côtés.

C'était mon voisin de la rue de Nevers; l'uniforme l'avait transformé ; l'accent seul me le fit reconnaître. Il portait le shako sur l'oreille et laissait prendre à sa buffleterie des allures plus pittoresques que ne le veut l'ordonnance. Je lui tendis la main, il me la secoua avec un poignet d'athlète, et dès ce jour une certaine intimité s'établit entre nous. Seulement, cette intimité ne dépassa point le cercle de nos rapports militaires. Dans les rangs, sur le lit de camp, il était à mes côtés ; nous déjeunions ensemble le matin des jours de garde. Si ma giberne ne tombait pas carrément, c'était lui qui me la redressait ; il répondait pour moi à l'appel lorsque je me trouvais en retard, et de mon côté je lui rendais le même service. Enfin, il y avait, des deux parts, un assaut de bons procédés et une fraternité digne des âges chevaleresques.

A cette époque de sa vie, Édouard Mongeron était employé dans un ministère ; il occupait l'un des degrés inférieurs de la hiérarchie administrative. C'est tout ce que je pus apprendre à son sujet. Hors des jours de garde, je le voyais peu et seulement

en voisin, de croisée à croisée. Jamais il ne me vint dans l'esprit d'aller frapper à sa porte et d'établir avec lui des relations plus suivies. De son côté, il y mettait une certaine réserve : si bien que notre liaison finit comme elle avait commencé, brusquement et subitement, le jour où des motifs de convenance me firent quitter la rue de Nevers.

Avant de vider les lieux, je pus néanmoins constater qu'une modification profonde venait de s'opérer dans le ménage de mon voisin. Une femme y était entrée et l'animait de sa présence. C'était une brune charmante, avec des yeux noirs, pénétrants comme l'acier, des cheveux qui avaient les reflets du jais, une taille souple et svelte, enfin toutes les grâces de l'âge et les dons de la nature. Meuble délicieux pour un logement de garçon, délicieux autant que fragile ! Je n'osais pas tirer d'horoscope, mais il me sembla que le voisin n'avait pas eu, dans son choix, la main bien prudente. Autant que j'en pus juger, la jeune femme avait la prunelle expressive, et aimait à lui donner du jeu. Au lieu de se tenir confinée dans ses lares intérieurs, elle passait volontiers son temps à la fenêtre, agaçant l'écureuil, et cherchant à droite et à gauche des diversions à sa solitude. Plus d'une fois le soir, à l'heure du sommeil, elle oublia de défendre sa vitre par un double rideau, et de mettre sa pudeur à l'abri des caprices de la lumière. Entre voisins, on n'est pas à cela près ! C'est une si belle vertu que la confiance.

Les choses en étaient là quand je portai ma tente hors de la rue de Nevers et de son enceinte recueillie. Le Paris bruyant m'appelait ; je m'y abandonnai tout entier. Incorporé dans une autre légion, je perdis Édouard Mongeron de vue ; notre intimité cessa avec les causes qui l'avaient fait naître. De loin en loin pourtant, et lorsque je le rencontrais dans les rues de Paris, nous nous abordions par le salut militaire en échangeant inévitablement ces mots :

— Bonjour, fantassin.

— Bonjour, guerrier.

Il y a six mois, le hasard nous mit en présence l'un de l'autre d'une manière plus solennelle ; les devoirs civiques vinrent encore nous rapprocher. Mon bataillon se trouvait de service au Carrousel, et, les yeux battus par la veille, j'attendais avec impatience le moment où l'on nous relèverait. Il était neuf heures du matin, la garde montante ne pouvait pas tarder à

paraître. En effet, nous vîmes déboucher du guichet du Louvre un corps nombreux, précédé des plus beaux sapeurs qui aient jamais ceint le tablier et porté la hache. Une compagnie destinée au poste du drapeau vint se ranger sur notre front d'alignement pendant que nous battions aux champs et que nous présentions les armes.

Cette manœuvre a toujours du charme pour les hommes dont la corvée expire ; ce sont autant de libérateurs que la Providence leur envoie pour les arracher aux tortures du lit de camp et à la gêne de l'uniforme. Aussi les examinais-je un à un d'un œil satisfait, lorsque je crus apercevoir, au milieu d'eux, une figure qui ne m'était point inconnue. Je recueillis mes souvenirs, et le nom de Mongeron arriva à mes lèvres. C'était lui, en effet, ou plutôt ce n'en était que l'ombre. Ce visage, si vermeil naguère, portait l'empreinte d'une dévastation profonde ; l'œil ne lançait plus d'éclairs, la bouche semblait avoir perdu l'usage du sourire. La tenue se ressentait aussi de cet abandon : l'épaulette résistait aux lois de la symétrie ; le shako ne gardait plus son fier équilibre d'autrefois ; la guêtre même, cet attribut si militaire, la guêtre avait disparu.

Je contemplais tout cela de loin, comme on contemple une ruine, d'un air mélancolique et attendri. Par quelles phases avait dû passer cet équipement pour descendre à ce degré d'incurie et de marasme ! Combien avait dû être violent et orageux le souffle qui avait terni ces passe-poils, fatigué ces parements, altéré ces revers ! O Mongeron, m'écriai-je en moi-même, il faut qu'un coup de foudre vous ait atteint. De ce que vous étiez à ce que vous êtes, il y a la même distance qu'entre la lumière et l'ombre. Quel mauvais génie a passé dans votre chemin, mon ami ?

Au milieu de ces réflexions, la manœuvre suivait son cours, et quelque désir que j'eusse de serrer la main à mon ancien camarade de la dixième, il fallait subordonner cet élan du cœur aux exigences du service et à la nécessité d'emboîter le pas. Un instant seulement, et dans un par file à gauche, je me trouvai placé à peu de distance de lui. Les deux compagnies se croisaient : il fallait saisir cette occasion fugitive. J'en profitai pour adresser un geste amical à Mongeron, qui y répondit par un mouvement de tête profondément mélancolique ; puis, quand nous fûmes aussi rapprochés que possible :

— Chasseur, lui dis-je d'une voix qui dominait le bruit, comment vous traite l'air du temps ?

— Hélas ! me répliqua-t-il en exhalant un soupir qui traversa l'espace.

Le roulement des tambours ne lui permit pas d'achever sa pensée autrement que par un regard douloureux. Une minute après nous étions hors de distance.

Cette scène m'avait ému. En rentrant chez moi, je me promis de revoir, de rejoindre cet être souffrant. Le lendemain j'y songeai encore ; mais d'autres soins vinrent me détourner de mon projet. Les jours s'écoulèrent, et graduellement cette impression s'affaiblit. On oublie si vite au milieu du tourbillon qui nous emporte, et le bruit que nous menons nous conduit si naturellement à l'égoïsme !

Le souvenir de cette rencontre m'avait donc complétement échappé, lorsque, vers la fin du mois dernier, on introduisit dans mon cabinet un homme d'un âge mûr, vêtu avec plus de soin que d'élégance, et chez lequel se remarquaient d'abord l'amour et le culte des formes méthodiques. Je lui demandai son nom, il se refusa à cet éclaircissement, et, tirant de sa poche un paquet volumineux :

— Monsieur, dit-il, je ne viens point ici pour moi, mais seulement en intermédiaire. Un ami m'a chargé de vous remettre en personne ce manuscrit, et j'ai cédé à ce désir. Permettez-moi maintenant de prendre congé de vous.

J'essayai d'ajouter quelques mots, de provoquer quelques explications ; l'inconnu n'y répondit que par un silence impénétrable et des saluts de plus en plus cérémonieux. Il gagna ainsi la porte et disparut sans que j'eusse le temps de revenir de ma surprise. Que signifiait la démarche de ce mystérieux personnage ? A quoi pouvaient aboutir cette réserve et cette discrétion ? Au nom de qui venait-il, et dans quel but ? C'étaient autant d'énigmes pour moi.

Ma curiosité était vivement piquée ; heureusement que j'avais sous la main les moyens de la satisfaire. Je décachetai l'énorme pli que l'inconnu avait déposé sur mon bureau, et j'en tirai d'abord la lettre suivante :

« Mon cher camarade,

« Il se peut que vous n'ayez gardé de moi qu'un léger

souvenir ; nos relations ont été si courtes et si fréquemment interrompues !

« Je suis Mongeron ; Edouard Mongeron de la dixième, votre voisin dans les rangs quand vous en étiez, celui qui vous serrait les coudes avec le plus de constance, il y a quinze ans de cela. Quinze ans ! c'est-à-dire un siècle. Depuis lors vous avez suivi votre route, et moi la mienne ; vous appartenez aux lettres, moi aux emplois publics ; nous servions deux maîtres bien distincts et à peu près incompatibles.

« Permettez-moi néanmoins de faire un appel à ces heures d'intimité militaire et de m'en prévaloir pour réclamer de vous un service.

« Depuis que nous nous sommes perdus de vue, bien des orages ont grondé sur mon front. Quelle existence ici-bas est à l'abri de ces épreuves ! En me réfugiant dans la carrière des emplois, j'avais cru, à défaut d'opulence, y trouver du moins cette paix du cœur célébrée par les philosophies anciennes, et cette médiocrité que le poëte arme d'une baguette d'or. Hélas ! la médiocrité n'a de nos jours qu'un bras de fer, et la paix du cœur a quitté la terre en même temps que la déesse Astrée. Le monde devient trop vieux pour le bonheur !

« On croit l'employé tranquille, satisfait de son destin, et jetant sur l'avenir un regard confiant. Parce qu'il n'a à essuyer ni les tempêtes du commerce, ni les vicissitudes de l'industrie, ni les agitations du barreau, ni les périls des camps, on le croit heureux, on l'envie. C'est à qui se fera une place à ses côtés. Tout père de famille y aspire pour les siens : peu de peine et une sécurité entière, voilà ce qui les excite et les tente. Encore quelques pas dans cette voie, et il n'y aura plus d'administrés en France ; il n'y restera que des administrateurs.

« J'ai vu cela, mon cher camarade, et j'ai écrit : j'ai raconté ma vie avec sincérité, sans amertume et sans haine. Je vous envoie mon manuscrit, disposez-en comme bon vous semblera. J'aurais voulu pouvoir l'enrichir de ce style à paillettes, sans lequel rien ne réussit aujourd'hui. Ce don m'a manqué, vous y suppléerez.

« Surtout ne croyez à aucune vanité d'auteur ; ce sentiment n'est jamais entré dans mon âme. Si j'y eusse été enclin, la souffrance en eût fait justice : aucun préservatif n'est plus sûr contre les faiblesses humaines. Quel que soit d'ailleurs le sort de ce

manuscrit, je ne crois pas être appelé à m'en affliger ou à m'en réjouir. Le temps me manquera pour cela ; je n'assisterai ni à mes revers ni à ma gloire.

« Permettez-moi seulement de compter sur vous et de me dire,

« Votre bien dévoué camarade,

« EDOUARD MONGERON. »

Les termes de cette lettre, les dernières phrases surtout, avaient un tour si sombre et si désespéré, que j'en ressentis un frémissement involontaire. Il me sembla entendre le cri d'une âme qui demandait du secours. Sous l'empire de ce sentiment, je pris le manuscrit, afin d'y chercher le secret de cette destinée, et voici ce que j'y lus.

II

CE QUE VAUT UNE TANTE.

On me nomme Mongeron. Comme il est peu de cœurs ici-bas qui se dérobent aux atteintes de l'orgueil, plus d'une fois, je me suis demandé si ce nom ne cachait pas une grande origine. J'avouerai même que l'idée de le rattacher à une souche illustre m'a fait entreprendre quelques excursions dans le champ des études héraldiques. Mon ambition n'était pas excessive, et le moindre prétexte m'eût suffi. Au fond, de quoi s'agissait-il ? De rencontrer dans l'histoire un sire de Mongeron ou de Montgeron partant pour la terre sainte. Le reste allait de soi. Je lui composais son écusson : un roi d'abeilles, entouré de son essaim, avec la devise : *non utitur aculeo*, et j'y ajoutais une généalogie complète. Malheureusement, les Mongeron sont rares dans nos annales. Les croisades n'en fournissent pas ; il faut descendre au dix-huitième siècle pour en trouver un, et lequel ? Un partisan du diacre Pâris, un convulsionnaire. Évidemment, on ne pouvait s'arrêter à un ancêtre aussi compromis. Le plus sage était de rompre avec le passé et de se constituer chef de race.

Mon père l'eût fait, si le ciel lui en eût donné le temps. Il occupait, dans un petit bourg des environs de Paris, à Ver-

rières, le poste modeste d'instituteur ; c'eût été peu entre les mains d'un autre ; dans les siennes, l'emploi se relevait, acquérait du prix. Il avait le génie de l'enseignement et la recette des éducations brillantes. Aujourd'hui encore, la vallée de la Bièvre est pleine de sujets qu'il a initiés aux mystères du calcul et aux raffinements de la calligraphie. Quelle sûreté de méthode et quelle élégance dans le trait ! Quelles majuscules et quelle ponctuation ! Quels déliés et quels pleins ! C'était alors le temps des grandes plumes. Aucun procédé anglais n'avait soumis l'art à un type uniforme ; l'idéal, la fantaisie y régnaient. Mon père fut l'un des derniers desservants de la lettre gothique ; il s'en fit une arme contre l'invasion du mauvais goût, et je ne puis, sans un accès d'orgueil, me souvenir du chef-d'œuvre qu'il avait exposé dans sa salle d'études. C'était du gothique pointillé, avec un encadrement de dessins au trait et de colombes qui se becquetaient amoureusement.

Je grandis sous les yeux d'un tel maître ; c'est lui qui me forma la main. Il voyait en moi un héritier naturel de sa méthode ; aussi n'épargna-t-il rien pour m'en faire saisir les délicatesses. Aujourd'hui que la plume en est arrivée à son âge de fer, on ne se doute pas des soins qu'elle exigeait lorsqu'on l'empruntait encore aux animaux à pieds palmés qui peuplent nos basses-cours. Il y avait le choix de l'instrument, sa préparation, la taille des becs. Point de confusion, point de promiscuité ; chaque outil avait un emploi défini ; celui-ci pour le titre, celui-là pour le corps d'ouvrage, l'un pour la bâtarde, l'autre pour la coulée. Malheur à qui eût essayé de les confondre et de leur donner des destinations adultères ! L'expiation ne se faisait pas attendre ; au premier jambage elle éclatait.

Ces grands préceptes furent le pain dont se nourrit mon enfance. On a depuis ce temps inventé des procédés expéditifs et mécaniques ; l'art exigeait alors des efforts plus soutenus. D'un an entier, je ne sortis pas des pleins et des déliés ; c'était une préparation nécessaire. Plus tard, j'abordai la lettre circulaire, la lettre parabolique, la lettre composée, en passant par toutes les phases de la méthode paternelle. Dans ces exercices successifs, il régnait un sentiment réfléchi, qu'on demanderait vainement à l'empirisme moderne. On arrivait lentement, mais on arrivait à quelque chose. C'était de l'art du moins, et

non du décalque. Qu'on excuse cette apologie de méthodes désormais abandonnées ! L'anglaise arrive, la coulée s'en va ; il faut savoir en convenir. Et pourtant, quels effets j'ai tirés de ce genre tombé dans l'oubli ! Mon père pressentait ma force et n'en voyait que le beau côté.

—Bien, Edouard, me disait-il en s'applaudissant de mes progrès ; bien, mon garçon, voilà qui est réussi. Tu as ta fortune dans tes doigts. Encore deux ans de ce train, et tu effaceras ton père.

Le digne homme ne devait pas vivre assez longtemps pour vérifier la justesse de ce pronostic. Un coup de foudre nous l'enleva. Parmi les garnements qui fréquentaient ses classes, il en était un que des escapades répétées vouaient à un perpétuel régime de punitions. Le drôle en conçut une haine sourde qui ne tarda pas à éclater. Mon père occupait, dans le cours de ses leçons, une chaire élevée d'où il surveillait les mouvements et les attitudes de son troupeau d'écoliers. Sa vue était fort basse, mais il y suppléait par d'excellentes lunettes. Quand la classe était finie, il remettait ces lunettes dans leur étui, rassemblait méthodiquement ses cahiers d'exemples, puis descendait de sa chaire à l'aide d'un escabeau qui servait de marchepied. Ces divers soins lui prenaient assez de temps pour que la salle fût à peu près déserte au moment où il quitait son siége majestueux. Le jeune vaurien remarqua cette circonstance et s'en arma dans l'intérêt de sa vengeance. Un jour que mon père était absorbé dans la recherche d'un alphabet en lettres rondes qui manquait à sa collection, l'odieux enfant parvint à se glisser comme un reptile jusque sous la chaire et à déplacer l'escabeau qui seul offrait un point d'appui pour arriver au sol. L'infernale combinaison eut un succès qui épouvanta le coupable. Mon père fut lancé dans le vide et alla se briser la tête contre les angles d'un banc. On courut à son secours, on l'emporta ensanglanté, on employa sur-le-champ les moyens énergiques. Vains efforts ! le cerveau était lésé, on ne put que prolonger son agonie. Ma mère et moi, nous ne quittâmes pas ce triste chevet. Le mourant nous remerciait par ce mélancolique sourire que l'ange du deuil met sur les lèvres de ceux qui s'en vont. De temps à autre, quelques paroles entrecoupées venaient s'y mêler.

—Edouard, me disait mon père, soigne ta main ; elle vaut de

l'or. Adieu, femme, ajouta-t-il d'une voix pleine d'angoisse, adieu ; nous nous reverrons là-haut.

Il expira dans nos bras, après vingt heures de souffrances. Cette mort était pour nous un coup affreux ; elle nous laissait sans ressources. J'avais dix ans alors ; je suis né sous le Directoire, et nous étions arrivés vers le milieu de l'époque impériale. Que devenir ? Où chercher un appui ? Ma mère n'avait d'énergie que pour la prière ; elle employait ses derniers écus à faire dire des messes pour l'âme du défunt. A l'entendre, Dieu pourvoirait à tout ; il ne délaisserait pas ses créatures. Si la foi sauve, elle ne nourrit pas : aussi courions-nous grand risque de passer par toutes les épreuves du besoin, si un voisin n'eût pris le parti d'écrire à ma tante Brigitte et de l'informer de notre dénûment.

Ma tante Brigitte tient une place considérable dans ma vie, et son histoire se lie naturellement à la mienne. Quoiqu'elle fût sœur de ma mère, elle en était le vivant contraste. Autant ma mère avait de simplicité dans le cœur, de timidité dans les habitudes, autant sa sœur Brigitte manifesta, dès l'enfance, de hardiesse et d'aplomb viril. Au lieu de tourner le rouet ou de tirer l'aiguille, elle s'échappait du côté des champs et allait dérober des fruits dans les vergers de Verrières. Les corrections n'y pouvaient rien ; elle y était accoutumée. Ce fut ainsi qu'elle atteignit ses dix-huit ans et devint l'une des plus belles filles de l'endroit. Précisément alors, l'armée de Hoche venait d'investir Paris afin d'y surveiller les réactions royalistes. Tous les bourgs des environs regorgeaient de soldats et de sous-officiers qui y exerçaient d'amoureux ravages. Peu de cœurs villageois parvenaient à s'en garantir, et la tante Brigitte n'était pas fille à se ranger du côté de l'exception contre la règle. Elle jeta son dévolu sur un sergent-major nommé Pétermann, garçon bien découplé et dans la fleur de l'âge, doux et brave comme le sont les Alsaciens, en un mot la perle de sa compagnie. Brigitte avait le coup d'œil sûr. Elle enleva Pétermann, qui ne put s'en défendre, et fit avec lui une campagne sur le Rhin. C'était débuter dans la vie par un mariage à la houssarde ; mais la jeune fille avait tout calculé. Quelques mois après, Pétermann s'exécutait et profitait d'un armistice pour la conduire à l'autel.

Devenue madame Pétermann, la tante Brigitte ne s'endormit pas dans une sécurité trompeuse. Elle savait trop à quels

piéges sont exposés les vainqueurs au sein des villes conquises. Nos soldats, en fait de séductions, n'avaient alors que l'embarras du choix. Étaient-ils sur le Danube, un essain de belles Allemandes se pressait sur leurs pas avec ces charmes savoureux qui invitent à des voluptés tranquilles. Parcouraient-ils les plaines du Piémont et du Milanais, c'était le tour des Italiennes et de leurs yeux noirs si pleins de passions fougueuses. Partout des myrtes après les lauriers. Ma tante Brigitte comprenait cela, et, en femme avisée, elle ne voulait pas laisser Pétermann exposé à de telles embûches.

— Un homme, disait-elle, est comme une soupe au lait; il faut veiller ça de près, surtout au feu.

Sous l'empire de cette préoccupation, elle fit les campagnes de l'Adige et de la Brenta, bloqua Mantoue, se montra sur la chaussée d'Arcole, emporta le plateau de Rivoli. La vie des camps ne la rebutait pas, elle endurait tout pour ne pas quitter son mari. Qui voyait Pétermann pouvait dire que Brigitte n'était pas loin. Malheur à l'étrangère qui eût essayé de mettre le siége devant un cœur si bien gardé. Ma tante ne plaisantait pas là-dessus, et plus d'une fois elle joua de la main comme d'un espadon. Quand le geste ne s'en mêlait pas, elle avait un arsenal de paroles auquel rien ne résistait. Les anciens du régiment convenaient eux-mêmes que c'était une rude femme.

Cependant Pétermann faisait un chemin rapide. Il avait tout ce qui poussait un homme vers le sommet des cadres : un courage éprouvé, un coup d'œil sûr, une organisation de fer. Le hasard le servit, il eut quelques beaux faits d'armes. Capitaine en Italie, il passa colonel sur le Danube et officier général après Marengo; les grades marchaient alors aussi vite que la victoire. La tante Brigitte prenait naturellement sa part dans cet avancement; elle devenait madame la générale. Avec les honneurs arrivaient d'ailleurs des goûts plus raffinés. Plus de jupes d'indienne, ni de bonnet à la paysanne; la soie et les panaches avaient fait leur entrée dans la maison. Madame Pétermann suivait encore son mari en campagne; mais elle avait à ses ordres une bonne calèche et d'excellents chevaux. Peu à peu elle s'accoutumait au luxe et cherchait à mettre ses manières à la hauteur de sa fortune. Sur ce dernier chapitre le succès laissait toutefois quelque chose à désirer; on n'oublie pas en un jour la rudesse des camps et le langage militaire. Mais la philosophie

de la générale ne s'en ébranlait pas. — Ceux qui ne me trouveront pas à leur goût, disait-elle, iront porter leurs guêtres ailleurs. Le monde est grand.

Voilà ce qu'était ma tante Brigitte : une rude femme, mais un cœur d'or. Au moment où la mort de mon père apporta le deuil et la misère sous notre toit, elle suivait en Allemagne nos aigles triomphantes. Pétermann était en pleine faveur ; Napoléon l'avait distingué et lui avait confié des missions délicates. Brigitte elle-même approchait l'Empereur, qui prenait goût aux saillies d'un dialecte aussi pittoresque pour le moins que celui de la maréchale Lefebvre. Tout retenait donc ma tante sur le théâtre où elle faisait si bonne figure. Cependant, à la première nouvelle de notre catastrophe, elle n'hésita pas et se mit en route.

Il m'en souvient comme si c'était d'hier. L'hiver sévissait et couvrait la campagne d'un linceul de neige. Recueillis dans un coin de l'âtre, nous nous réchauffions, ma mère et moi, à un maigre feu de tourbe. Depuis une semaine nous vivions du pain des pauvres, et la charité des voisins y avait seule ajouté quelques débris de viande. A peine osions-nous échanger quelques mots, tant nos pensées étaient tristes et nos cœurs remplis d'amertume. Un bruit lointain me tira de cet anéantissement ; avec cet instinct des êtres qui souffrent, il me sembla qu'un secours nous arrivait.

— Entendez-vous, ma mère ? lui dis-je.

— Une diligence, répondit-elle avec sa voix douce et résignée.

— Non, ma mère, ajoutai-je ; les diligences ne roulent pas si vite. Écoutez donc.

Les sons se rapprochaient ; le pavé en était ébranlé ; les vitres des croisées s'agitaient sous la pression de l'air. J'allais me lever et braver la bise pour satisfaire ma curiosité, quand la voiture s'arrêta. Plus de doute ; c'était devant notre porte. Ma mère, immobile jusque-là et calme comme une sainte, eut à peine la certitude de ce fait, qu'elle tomba à genoux et joignit les mains :

— Jésus Dieu, s'écria-t-elle, faites que ce soit ma sœur.

En effet, c'était ma tante Brigitte, coiffée avec des plumes, vêtue de satin, parée comme pour une fête. Un tel luxe jurait avec notre misérable réduit ; aussi en fut-elle frappée.

— Pauvre Thérèse, pauvre Édouard ! dit-elle en nous embrassant à plusieurs reprises. Quel malheur !

Cependant, à mesure que sa vue s'accoutumait mieux à l'obscurité qui régnait autour de nous, on voyait s'accroître son étonnement et sa douleur. Elle lisait sur nos traits amaigris les privations que nous avions endurées. Quand elle en eut la conscience elle alla vers la huche et l'ouvrit, passa ensuite au buffet et en fit autant ; puis, sans rien dire, s'élança vers la porte et disparut. Ma mère et moi nous ne savions que penser de cette brusque sortie, lorsque nous vîmes revenir ma tante chargée de tous les comestibles qu'elle avait pu trouver dans le voisinage, c'est-à-dire avec un pain énorme sous le bras, un gigot de mouton d'une main et deux cotrets de l'autre.

— Thérèse, dit-elle en jetant le bois dans l'âtre, passe-moi la broche que j'ajuste ce rôti. Je soupe ici ce soir, et j'aime que cela flambe.

Peu d'instants après, notre maison fut envahie par les approvisionnements qui nous arrivaient de mille côtés. On eût dit que ma tante Brigitte avait mis à contribution toutes les ressources du bourg. Ce fut un véritable gala. Je ne puis, sans un frémissement sensuel, songer au plaisir que je goûtai dans cette soirée. Cette salle si chaude, cette tranche de gigot si succulente, ce pain blanc, ce vin généreux, étaient des jouissances qui avaient d'autant plus de prix pour moi, que j'en étais depuis longtemps sevré. Ma tante s'en apercevait bien, et pour me fournir l'occasion d'une revanche complète, elle chargeait mon assiette à mesure que le vide s'y faisait.

— Tiens, mon enfant, me disait-elle, encore ce morceau ; il ne faut pas rester sur sa faim. Et toi, Thérèse, mange donc, ma sœur, mange donc. Dieu de Dieu ! Est-il tombé de la misère sur votre maison ! Aussi pourquoi ne pas m'écrire plus tôt ?

Ma mère élevait les yeux au ciel pour toute réponse. L'arrivée de sa sœur lui paraissait un dédommagement suffisant aux maux endurés ; elle y voyait aussi la sanction de ses prières. Peut-être la tante Brigitte aurait-elle eu de la peine à la tirer de ce silence contemplatif, si une question plus grave n'eût été mise sur le tapis. Il s'agissait de moi ; je prêtai l'oreille.

— Et ce chérubin, qu'en faisons-nous, Thérèse ? il est temps de songer à son éducation.

C'était ma tante qui parlait, et, en même temps, elle promenait

ses doigts sur ma chevelure blonde. Ma mère, dans sa résignation habituelle, n'osa pas se prononcer catégoriquement.

— Dieu en décidera, dit la pieuse femme.

— C'est cela, répliqua ma tante avec vivacité : nous vivons dans un siècle où les alouettes tombent rôties. Autant se croiser les bras comme les Turcs.

Ma mère courba le front comme si elle eût entendu un blasphème.

— Pauvre sœur, ajouta la générale, je vois bien que tu es toujours la même. L'air du temps te suffit. Mais ce chérubin, Thérèse, pourquoi voudrais-tu le faire pâtir ? Encore un mois de ce régime et tu me le déformais, tu me l'abîmais.

Ces reproches pénétraient dans le cœur de ma mère comme la lame du poignard. Elle en sentait la justesse et pourtant elle y résistait de toute la puissance de son âme. La conclusion de tout ceci, c'est qu'une autre allait disposer de moi : cette perspective l'affectait d'une manière douloureuse. Déjà, dans sa pensée, elle m'avait ménagé une destination en harmonie avec ses goûts, elle songeait à me faire entrer dans les ordres. Peut-être en eût-elle fait l'aveu, si elle n'avait redouté les sarcasmes de ma tante. Sous le coup de ces divers sentiments, à peine eut-elle la force de demander grâce.

— Assez, Brigitte, dit-elle, assez.

— Non, Thérèse, reprit la générale ; tu as beau dire, c'est agir en mauvaise mère. Veille à ton salut, je ne m'y oppose pas. On peut employer plus mal son temps : mais je n'entends pas que tu fasses de mon neveu un capucin. Ah ! mais non !

Un conflit s'engageait à mon occasion, et involontairement je me rangeais du côté de ma tante. Sa cuisine m'avait séduit, les reflets de sa robe de soie me causaient des éblouissements. L'enfance va si volontiers vers ce qui brille ! Sans doute ma mère s'aperçut de cette disposition, car un nuage passa sur sa physionomie ordinairement si sereine. Au scandale que lui causait le langage de sa sœur, il fallait ajouter le chagrin de ma propre défection.

Elle vida ce nouveau calice et répondit :

— Eh bien ! Brigitte, fais à ta guise, une pauvre veuve comme moi n'a qu'à se résigner.

— A la bonne heure, dit ma tante, voilà que tu deviens raisonnable. Viens ici, mon garçon, ajouta-t-elle en me prenant

sur ses genoux, je t'emmène à Paris dès demain, et si nous sommes sage, il y aura un tambour et une trompette.

J'étais dans l'enchantement ; ma pauvre mère s'en apercevait et dévorait ses larmes.

— C'est qu'il est bien, ce chérubin ! poursuivait ma tante, en m'accablant de caresses. Visage à souhait ! belles proportions ! Nous en ferons un chasseur de la garde. Voilà un corps qui porte bien le collant ! n'est-ce pas, Thérèse ?

— Qu'en sais-je ? moi, dit la pauvre femme que navrait la pensée de voir son fils en de pareilles mains.

Ma tante Brigitte me donna un dernier baiser sur les joues, et me posant à terre :

— C'est entendu, mon fils, me dit-elle ; voici maintenant l'ordre et la marche. A Paris demain dans la matinée. Le soir, ombres chinoises et bonhomme en pain d'épices. Après-demain le lycée et la soupe du gouvernement. Nous t'élèverons en serre chaude pour Sa Majesté l'empereur et roi. Crie : vive l'Empereur!

— Vive l'Empereur ! m'écriai-je.

— Bravo ! mon poulet, dit ma tante. Voix corsée ! timbre de commandement ! Et ta mère, qui voulait faire de toi un abbé ! Lui, un abbé, un chérubin pareil ! fi donc, ma sœur !

Pour ne point entendre de semblables impiétés, la veuve Mongeron s'était accoudée sur la table et gardait une immobilité profonde. Le sacrifice qu'on exigeait d'elle ne pouvait être accompagné de circonstances plus pénibles. Elle avait rêvé pour son fils l'ombre paisible d'un séminaire ; on l'entraînait vers l'une des casernes académiques que l'Empire ouvrait à l'enfance.

Les choses se passèrent comme ma tante Brigitte l'avait dit : huit jours après, j'entrai dans un lycée, où l'on m'apprit le latin et le grec en douze temps. Madame Pétermann triomphait ; elle me voyait déjà incorporé dans les chasseurs de la garde.

III

UN PROTECTEUR.

On sait quelle fut l'allure des événements à cette époque. L'Empire menait l'histoire comme tout le reste, tambour bat-

tant. Vers la fin de 1812, la France laissait à Moscou sa carte de visite ; au commencement de 1814, la Russie remettait la sienne à Paris. Dix-sept mois suffirent pour cette politesse mutuelle. Mais, dans l'intervalle, que de catastrophes, que de désastres! Est-il famille qui n'ait eu alors son deuil? La nôtre paya son tribut : le général Pétermann tomba sur le champ de bataille de Lutzen, coupé en deux par un boulet. Ma tante Brigitte était là comme toujours ; sa fermeté ne l'abandonna point. Elle recueillit avec un soin pieux les débris inanimés de son mari et chercha une diversion à ses regrets dans de brillantes funérailles.

Désormais rien n'enchaînait plus la veuve Pétermann aux évolutions de la grande armée ; elle revint à Verrières où elle avait résolu de se fixer. Quand le retour de la paix eut rendu les communications plus faciles, elle fit transporter dans le cimetière du bourg les restes de celui dont elle portait le nom, et lui éleva à grands frais un mausolée digne de sa douleur. Jamais pareil luxe d'inscriptions n'avait couvert le marbre, et partout, à côté de souvenirs glorieux, se retrouvaient des témoignages de l'intimité conjugale ; des cœurs enflammés près des trophées d'armes, des tourterelles au bec amoureux près de l'aigle aux terribles serres. La veuve l'avait ainsi voulu : sa place était là, près de son époux ; il fallait l'indiquer par quelques emblèmes.

A l'heure où les Bourbons rentrèrent en France, mes études venaient d'être terminées. J'avais quitté le lycée pour retourner à Verrières, où ma tante et ma mère faisaient ménage commun. Les deux sœurs n'avaient ni les mêmes goûts ni les mêmes habitudes; mais comme ma mère cédait toujours, il était difficile qu'il ne régnât pas dans la maison une harmonie parfaite. Pourvu qu'on la laissât vaquer à ses devoirs religieux, Thérèse Mongeron se condamnait, sur tout le reste, à une approbation silencieuse et passive. Sa présence ne se révélait que par des habitudes de régularité qu'elle apportait en toute chose, et par des attentions délicates envers ce qui l'entourait. Grâce à elle, un air d'aisance régnait dans le logis, sans que rien n'y sortît des bornes d'une sage économie.

C'est le moment de dire que la mort du général avait complétement changé la position de ma tante. Pétermann était un loyal militaire, plus avide de gloire que d'argent ; il aimait trop

ses devoirs pour songer à sa fortune. Ce qu'il tenait de la libéralité de l'Empereur, il le dépensait avec une imprévoyance chevaleresque. Sa femme l'imitait en cela ; l'or semblait se fondre entre ses doigts. Aussi le boulet qui emporta le général détruisit-il en même temps l'existence opulente que comportaient son grade et la faveur du souverain. Sa veuve restait sans douaire, et les affaires étaient alors trop sombres pour qu'on songeât à y suppléer. Une pension modique lui demeurait seule et venait d'être liquidée quand l'Empire s'écroula.

L'esprit d'ordre de ma mère était donc indispensable pour conduire la maison et maintenir les dépenses au niveau des ressources. Ma présence allait y ajouter une charge de plus, et il importait de me mettre promptement en état de me suffire. Ce fut là une grande affaire et l'objet d'un long débat.

En aucune occasion ma mère ne montra une telle fermeté, une telle persévérance. Entre elle et sa sœur, c'était une question de régime. Ma tante n'avait plus la prétention de faire de moi un chasseur de la garde; mais il lui répugnait de m'engager, à un titre quelconque, au service de ceux qui avaient renversé son idole. Ma mère se plaçait au point de vue opposé. Elle ne pouvait oublier que l'Empereur avait traité assez légèrement le pape, et volontiers elle voyait dans les Bourbons des oints du Seigneur, qui devaient rendre à l'Église son éclat, au clergé son ascendant. Chaque soir, pendant la veillée, la discussion s'engageait là-dessus. Ma mère s'appuyait sur la nécessité, tandis que ma tante se retranchait derrière la politique.

— Avant tout, disait-elle, il faut savoir si ceci durera. Des mannequins! Des rois de paille! Vois seulement si ça monte à cheval. Quand tu attendrais quelques mois.

— Impossible, répondit ma mère. Édouard ne peut pas perdre son temps dans les rues du bourg. Il faut l'occuper.

— Et si l'Empereur revenait! ajoutait ma tante. Et s'il voyait notre garçon avec la livrée aux fleurs de lis, crois-tu que je serais à la noce, Thérèse ? Un neveu de Pétermann, songes-y donc.

— Un enfant, disait ma mère.

— La fidélité n'a point d'âge! répondait ma tante avec un accent solennel. Un neveu de Pétermann ! Le mot dit tout.

Des scènes de ce genre se renouvelèrent plusieurs fois sans amener de résultat. La générale s'y plaisait ; elle y trouvait un

aliment à ses regrets et à ses souvenirs. L'occasion était belle pour refaire l'histoire de l'Empire et de l'Empereur, raconter ses campagnes d'Autriche et de Prusse, citer les beaux hommes qu'elle y avait connus et les régiments de la garde qui *portaient si bien le collant*. C'étaient alors des récits sans fin, où les coups de sabre de Pétermann tenaient une grande place, et dont personne au monde n'aurait pu arrêter l'essor. Ma mère ne l'essayait pas ; elle attendait avec une patience d'ange qu'il plût à la générale de mettre une sourdine à ses tambours et de faire taire ses canons ; puis, au premier répit, au premier intermède, par exemple entre la paix de Presbourg et la bataille d'Iéna, elle en revenait à dire qu'on ne pouvait pas laisser sans occupation un garçon de mon âge, et qu'il devenait urgent de me trouver un emploi.

Cette constance vainquit les scrupules de ma tante ; elle se défendit plus mollement, céda chaque jour du terrain, et finit par capituler.

— Tu me compromets, dit-elle à ma mère, tu m'exposes à la disgrâce de l'Empereur. Mais, c'est égal ; il en faut passer par ce que tu veux. J'en serai quitte pour m'aller jeter à ses genoux.

A la suite de cet entretien, il fut convenu que l'on me chercherait une place dans une administration. Ma mère avait eu, cette fois, les honneurs du combat ; elle triomphait, elle était radieuse. Cependant il manquait à ce triomphe une sanction nécessaire. On s'était mis d'accord dans la maison pour accepter un emploi ; mais où était cet emploi ? Encore pleine des souvenirs de la faveur impériale, ma tante s'imaginait qu'à la première ouverture, le gouvernement nouveau se mettrait à notre discrétion, et que nous aurions seulement l'embarras du choix. Elle se borna dès lors à faire rédiger une demande par le plus habile écrivain du bourg, et il apposa bravement la signature que voici : *Brigitte, veuve du général Pétermann, mort au service de S. M. l'Empereur et Roi.* J'étais près d'elle quand elle acheva ces mots dont je rétablis l'orthographe, et qu'elle accompagna d'un paraphe imposant :

— Tu verras, mon fils, l'effet que cela va produire, me dit-elle, épanouie d'orgueil. Une bombe ! L'obus de Ratisbonne ! Il me semble que je les vois d'ici.

La pétition fut expédiée, et, pendant un mois, la maison en-

tière demeura sur pied. Ma tante s'attendait à chaque minute à voir une estafette s'arrêter à notre porte.

— Tu verras ! tu verras ! me répétait-elle avec une confiance que rien ne pouvait ébranler.

Cependant les jours se succédaient sans qu'aucune réponse arrivât. La générale trouvait des excuses à ces retards : c'était tantôt une adresse mal mise, tantôt une négligence des employés. Elle se contint de la sorte pendant trois semaines ; mais enfin sa colère fit explosion.

— Décidément, s'écria-t-elle, ces gens-là se comportent en vrais pandours. Qu'est-ce que je te disais, Thérèse ? ils ne sont pas sûrs de rester.

Ma mère ne partageait ni les illusions, ni les colères de sa sœur ; elle connaissait un peu mieux les hommes. Sans que la générale en fût informée, elle avait fait agir auprès des bureaux et s'était procuré une liste des personnages qui jouissaient alors de quelque crédit. Pour toute réponse aux sorties de ma tante, elle se mit à lire ces noms à haute voix et en vint à prononcer celui du comte de Saint-Firmin.

— Saint-Firmin ! dit la générale, arrachée à ses idées fixes, je ne connais que ça. Nous étions une paire d'amis à Tilsitt. Joli homme, ma foi ! et chaud pour l'Empereur, il fallait voir.

— Tu l'as connu, Brigitte ? dit ma mère.

— Si je l'ai connu, Thérèse ! Un brun de cinq pieds quatre pouces ; très-bien *en collant !* Je parlais de Tilsitt, tout à l'heure : je l'ai revu à Dresde. La campagne de Moscou l'avait un peu déformé ; mais il était présentable encore, et toujours chaud pour l'Empereur. Saint-Firmin ! J'ai vu naître ça. Employé aux vivres ! Pétermann l'a pris la main dans le sac ! Plus tard chambellan de l'impératrice ! un vrai chien couchant ! mais j'excusais tout ; cet homme était fanatique de l'Empereur, fanatique à me rendre des points ; et ce n'est pas peu dire !

Ainsi, ma tante pouvait me ménager un accès auprès d'un homme qui disposait des emplois. C'est ce dont ma mère avait voulu s'assurer. Il ne s'agissait plus que d'obtenir de la générale qu'elle fît une démarche en ma faveur. Elle s'y prêta avec une bonne grâce parfaite.

— Un cœur chaud, disait-elle, un solide pour l'Empereur. Je serais enchantée de le revoir.

Nous partîmes donc un jour, ma tante et moi, pour aller

rendre visite à ce personnage. Il occupait dans la rue de l'Université un magnifique hôtel, où l'on pénétrait par un rez-de-chaussée, composé de vastes pièces en enfilade. L'ameublement était assorti à l'édifice ; des bronzes, des dorures, du brocart, des tapis d'Aubusson, enfin tous les indices d'une riche existence.

— Peste, disait ma tante, voilà un local proprement garni ! Ce pauvre Saint-Firmin aura eu de l'avancement.

La veuve Pétermann s'était nommée à l'huissier, et quelques minutes après, on nous introduisait dans le cabinet du comte. Il vint à nous avec un air affable, et nous offrit des siéges.

— Générale, dit-il à ma tante, soyez la bien venue. Je suis enchanté de vous revoir.

On sait que la veuve Pétermann n'était pas très-raffinée en matière d'étiquette. Elle s'était formée au milieu des bivouacs, et en avait conservé les habitudes. Son langage s'en ressentit.

— Faites honneur, Saint-Firmin, repondit-elle ; moi aussi, je suis charmée de l'occasion. Vous avez bien un peu vieilli depuis Dresde. Dame ! c'est l'effet des événements. Nous avons eu tant de misère depuis lors.

Avec plus d'expérience, ma tante aurait pu voir que ces paroles n'obtenaient pas tout le succès qu'elle s'en était promis. Un éclair de mécontentement brilla dans les yeux du comte. Cependant il garda les dehors d'une politesse froide et reprit :

— Peut-on savoir, madame la générale, ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— C'est ce gros garçon, répondit ma tante ; on m'assure que vous pouvez me le caser quelque part. Quand j'ai su que vous aviez pour cela le pain et le couteau, je me suis dit : Saint-Firmin ne peut moins faire pour moi. Et me voici. Vous voyez que je n'y vais pas par quatre chemins.

L'embarras du personnage augmentait visiblement ; cet entretien lui pesait. Pour s'en délivrer plus vite il aima mieux s'exécuter.

— Nous y songerons, dit-il.

— A la bonne heure, répliqua ma tante, pourvu que ce soit tout de suite. Pauvre cher fiston, ajouta-t-elle en me caressant les joues, il ne peut pas passer sa vie à dénicher des merles. Un joufflu pareil, jugez donc !

— Nous en ferons un surnuméraire, répondit le comte, en se levant pour nous donner congé.

— Convenu, dit ma tante, quittant aussi son siége ; et le chapitre de la solde ?

— Pendant un an, rien ; c'est l'usage, dit le comte. Plus tard, nous verrons.

— Rien ? s'écria la générale, voilà un gouvernement généreux ! Dans ce cas, on peut payer en or, il n'en coûtera pas un liard de plus.

— C'est l'usage, répéta le comte.

— Alors il faut en passer par là, dit ma tante ; mais ajouta-t-elle en poussant le coude de son interlocuteur, n'empêche que l'Empereur faisait mieux les choses.

Le malaise de M. de Saint-Firmin était à son comble ; il crut que ma tante voulait l'entraîner dans une sorte de complicité, et se composant un air solennel et ombrageux :

— Madame la générale, dit-il, écartons, s'il vous plaît, les souvenirs qui touchent à l'usurpateur. Dans votre intérêt je vous y invite. J'accepte ce jeune homme de votre main ; mais parce qu'il est pur de tout engagement avec un régime que la France a condamné d'une manière irrévocable.

Ces paroles étaient dites d'un ton si sévère, que j'en fus bouleversé, et en même temps une révolution complète s'opérait dans l'attitude de ma tante. Aux derniers mots du comte, ses traits avaient changé d'expression, et se campant en face de son interlocuteur, l'œil en feu et le poing sur la hanche :

— L'usurpateur, dites-vous ? C'est du nouveau, s'écria-t-elle. L'usurpateur ! on n'a pas d'idée de ça. Il fallait donc le lui dire à Schœnbrunn ou à Berlin ! L'usurpateur ! voilà un mot curieux, et dans quelle bouche !

— Madame la générale, dit le comte en essayant de paraître calme et digne.

Une fois emportée par son élan, ma tante n'était pas femme à s'arrêter de sitôt ; elle continua avec un luxe de gestes qui m'inquiétait.

—Et moi qui, avant de venir ici, me disais : Saint-Firmin, à la bonne heure, en voilà un solide, un vrai mamelouck. Ce n'est pas lui qui renierait l'Empereur, il était bien trop ardent pour cela. Allons, encore une illusion de moins ; il faut vivre pour voir. Maintenant, l'Empereur n'est plus.... l'Empereur, c'est l'usurpateur qu'on l'appelle. Aussi bien la faute en est à lui seul. Pourquoi s'est-il laissé choir ? pourquoi n'est-il plus debout ?

Ces accusations ironiques et sanglantes commençaient à irriter le comte, et peut-être ne se fût-il pas contenu plus longtemps, si ma tante n'avait pris d'elle-même le parti de la retraite.

— Viens, Edouard, me dit-elle, en m'entraînant vers la porte; allons-nous-en d'ici. L'air n'y est pas bon ; c'est de l'ingratitude qu'on y respire. En route, mon garçon ; je n'aime pas les Judas.

Nous reprîmes le chemin de Verrières, assez mécontents des résultats de notre journée. Au lieu d'avancer, nous reculions. Non-seulement le but de notre visite n'était pas atteint, mais peut-être avions-nous à redouter désormais les vengeances d'un ennemi puissant. Il paraissait impossible qu'il oubliât les paroles cruelles que ma tante lui avait jetées en forme d'adieux et avec un accent digne d'une Romaine. Ma mère, quand elle apprit ces détails, en conçut de vives alarmes; il lui sembla voir mon avenir perdu et une sorte d'interdit jeté sur notre maison.

Quant à la générale, si au fond du cœur elle se reconnaissait un tort, celui d'avoir pris les choses d'une manière trop vive, on l'eût hachée en morceaux plutôt que de l'en faire convenir.

— Ce qui est fait est fait, disait-elle ; je me suis soulagée de ça. Moi, prendre des gants pour parler à ces espèces. Allons donc ! C'est un Iscariote ; je maintiens le mot.

Quelques jours s'écoulèrent sur cette aventure, et nous nous étions résignés à notre échec, lorsqu'on apporta à ma mère une lettre d'une dimension inaccoutumée et portant le timbre des dépêches officielles. A cette vue, la pauvre femme se troubla; le souvenir de notre faute lui revint et elle rompit le cachet en tremblant comme s'il se fût agi de mon arrêt de mort. O surprise ! ô mystère du cœur humain ! c'était ma nomination à un poste de surnuméraire. Nous nous attendions à un coup de foudre, ce fut un rayon de soleil qui descendit sur nous. Le comte avait-il voulu faire preuve de grandeur d'âme ou désarmer ma tante par un bienfait ? Je l'ignore et n'ai jamais cherché à le pénétrer. J'étais nommé, qu'importait le reste ?

IV

LES PREMIÈRES ARMES.

Mon installation à Paris fut, pour ma mère, une affaire d'État. Pendant un an, au moins, mon nom ne devait pas figurer sur

les listes de l'émargement, et il s'agissait de trouver, sur les ressources de la maison, la somme nécessaire pour subvenir à mes frais d'entretien, de logement et de nourriture. Le problème était compliqué : pour le résoudre, il fallait presque du génie. Mais où est le génie, si ce n'est dans la tendresse d'une mère ?

Qu'on me pardonne d'aborder ces détails ; ils tiennent une grande place dans la vie de l'employé. Il n'est pas pour lui de sollicitude plus vive, de préoccupation plus constante que celle d'obtenir des budgets en équilibre. Ici, point de fictions, point d'évolutions de chiffres : l'employé ne connaît ni les ressources de la dette flottante, ni les prestiges de l'amortissement. Sa comptabilité brille surtout par le laconisme. On a beau répéter autour de lui que l'emprunt est une richesse ou un signe de richesse, qu'il est le nerf et l'attribut des États modernes ; ce sont des théories dont il n'a jamais pu vérifier personnellement l'exactitude. Arriver sans dettes au bout de l'an, voilà son idéal en matière de finances. Dans les autres professions, il y a une part pour l'imprévu, un aliment pour les rêves. Le manufacturier spéculera sur un nouveau procédé, l'armateur sur un navire venant de l'Inde, le médecin sur une épidémie, le marchand de blé sur la disette, l'avocat sur la fièvre des procès, le banquier sur la hausse de l'escompte. Pour tous ces hommes le revenu sera éventuel, sujet à des fluctuations : le talent, l'activité, le hasard y joueront un rôle. Ces joies de l'imagination ne sont pas permises à l'employé ; il a devant lui un chiffre inflexible, inexorable. Tout est fixe dans ses ressources ; il faut que tout le soit aussi dans ses dépenses : hors de là, il n'y a que des abîmes.

C'est ce problème d'équilibre que poursuivait ma mère. Dieu sait à quelles ingénieuses combinaisons elle eut recours pour en venir à bout. Ses habitudes de dévotion l'avaient mise en rapport avec une famille de bonnes gens qui consentit à m'accueillir comme pensionnaire. C'étaient de petits rentiers assez gênés et qui, en ma faveur, allaient accroître leur gêne ; moyennant quatre cents francs par an, ils se chargeaient de me fournir le logement et la nourriture. Il est vrai que cette nourriture était des plus frugales et que le logement consistait en un cabinet noir, situé près de leur chambre. En outre, ma mère avait soin d'envoyer de temps en temps de Verrières quelques provisions de bouche, ce qui ajoutait à l'ordinaire du logis un supplément

qui n'était point à dédaigner. Ainsi les choses marchaient tant bien que mal, et l'on pouvait espérer d'atteindre le bout de l'an à force d'ordre et d'économie.

Un dernier souci c'était l'entretien, chapitre important dans le budget de l'employé. L'État exige de ses serviteurs une tenue convenable, et la faveur des chefs est en partie attachée à cette condition. Ce fut ma tante Brigitte qui y pourvut; elle prit à sa charge mon équipement. Depuis quinze mois, elle conservait avec un soin religieux les vêtements à l'usage de son mari ; elle les eût laissés tomber en lambeaux plutôt que de les livrer à des mains étrangères. Personne qu'elle n'y touchait, ne veillait à leur conservation. Chaque fois qu'elle époussetait ces uniformes chamarrés d'or, de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine ; de tant d'amour, de tant de grandeur, de tant de gloire, il ne restait plus que ces dépouilles. C'est dire assez à quel point elle y tenait. Eh bien ! quand il s'agit de moi et de mon trousseau, ma tante Brigitte n'hésita pas.

— Encore deux ou trois ans, se dit-elle en vérifiant la garde-robe du défunt, et les insectes en feraient leur repas. Autant que ça finisse sur le dos de notre enfant. Si Pétermann était de ce monde, il m'approuverait.

Cette oraison funèbre, aussi courte que sensée, fut immédiatement suivie du sacrifice. On abandonna au ciseau du tailleur ces reliques si chères. L'or des broderies fut mis à part, et le génie de l'artiste s'évertua à transformer le reste en hardes à mon usage. Les uniformes manquant d'ampleur offraient peu de ressources ; on en tirait à peine des fracs étriqués. Un vaste manteau d'ordonnance remplit mieux notre but. On m'y découpa trois redingotes et deux pantalons, si bien que, pendant deux ans, je marchai vêtu et culotté de la même étoffe. A ce riche trousseau, ma mère ajouta un chapeau de feutre et une paire de bottes, en me recommandant d'en user avec beaucoup de circonspection. Je me rends cette justice que jamais avis ne fut mieux écouté. Que de soins j'ai eus de ce mobilier précieux! que d'égards vis-à-vis de ces effets destinés à me servir et dont j'étais réellement l'esclave ! Plutôt que d'exposer mon feutre aux intempéries, j'ai fait des stations interminables dans des lieux abrités ! Quand je le soumettais au contact de la brosse c'était avec une légèreté idéale et des ménagements infinis. Et mes chaussures! les ai-je entourées d'un respect

assez profond ! Ai-je choisi avec une attention assez minitieuse les pavés sur lesquels je les faisais porter ! Puis, rentré au logis, qui en surveillait l'économie ? Qui les délivrait d'une fange corrosive, en oignait les coutures et distribuait sur l'empeigne une couche de cirage choisi avec sollicitude ? Culte des objets périssables, personne mieux que moi n'a pénétré ton dernier mot et combattu avec plus de succès la loi de destruction qui régit et renouvelle le monde !

J'étais donc équipé de pied en cap, grâce aux efforts de ma mère et aux libéralités de ma tante. Mon pauvre oncle lui-même eût été enchanté de la manière dont je portais son drap bleu de roi, et d'en haut, sans doute, il bénissait un neveu si galamment costumé. Ce fut dans cette toilette que je fis mon entrée au sein des bureaux. Quel jour solennel pour moi et quelles émotions il fit naître ! Je n'en dormis pas de la nuit, en proie à cette fièvre qu'engendre l'attente des grands événements. Il s'agissait d'aller tirer ma révérence à mes supérieurs, depuis le secrétaire général jusqu'au chef de bureau. Je cherchais, dans ma pensée, à me composer un rôle, à régler mon maintien, à préparer quelques phrases en guise de remercîments. C'était toute l'inquiétude, toute la préoccupation d'un début.

Les choses se passèrent d'une manière moins solennelle que je ne me l'étais imaginé. Partout je rencontrai une bienveillance qui me mit à l'aise et des paroles d'encouragement faites pour me toucher. Encore accessible aux illusions, je pris ce protocole au sérieux et regardai comme de bon aloi une monnaie au moins suspecte. Cependant, tout novice que j'étais, une circonstance me frappa. A mesure que, dans mes visites, je descendais l'échelle des fonctions, l'accueil que l'on me faisait devenait plus réservé, plus circonspect. On m'étudiait davantage, on m'observait mieux. Mon chef de bureau surtout mit quelque intérêt dans cette enquête et se composa un maintien à la hauteur de l'événement.

Ce chef de bureau appartenait à la génération d'écrivains que M. François de Nantes fit entrer, au début du siècle, dans les services publics. Il était l'ami et la créature d'Esménard, le compatriote de Millevoye, le condisciple des deux Chénier. On ne pouvait tenir à la poésie par plus de côtés et par des côtés plus choisis. Quoi d'étonnant que mon chef, à ce contact assidu, fût devenu poëte lui-même, qu'il eût pris rang parmi

les Muses impériales ! Personne mieux que lui ne possédait le don d'imiter les maîtres et de se créer une littérature de reflet. Sur les traces d'André Chénier, il avait fait de l'idylle grecque ; avec Millevoye il avait bu à la coupe de l'élégie ; il avait suivi Delille et Fontanes sur le terrain de la versification descriptive. Le théâtre même lui était familier ; il y traitait la tragédie d'après Ducis, la comédie d'après Picard, le vaudeville en commun avec les membres du Caveau. Son génie suffisait à tout et il trouvait encore le moyen d'en mettre une part au service du gouvernement.

Au moment où je le connus, mon chef était arrivé à cet âge délicat où s'effeuillent une à une les grâces de la jeunesse. Loin de se résigner à cette loi du temps, il employait à la combattre les ressources de l'art le plus raffiné. Pour lui, le passé avait des souvenirs aussi glorieux qu'écrasants. Dans les salons de madame Tallien, aux fêtes du directeur Barras, longtemps il n'avait été question que de la beauté de son râtelier et des tons vigoureux de sa chevelure. C'est par ces deux points qu'il avait surtout brillé. Succès trompeur ! gloires éphémères ! Les dents se déchaussaient une à une ou s'éraillaient sur leur biseau, tandis que les cheveux noirs grisonnaient vers la région des tempes. Quant au visage, sans rien perdre de sa réguralité, il portait l'empreinte de cette fatigue, qui est le fruit et le signe de passions orageuses. Le poëte expiait ainsi les stances à Iris suivies d'effet et les petits vers dispersés dans les boudoirs des Aspasies.

Ce ravage des années était, pour mon chef, l'objet d'un tourment, d'un souci sans trêve. Chaque matin, il s'inspectait d'un œil minutieux, dans la crainte que ses traits n'eussent subi une altération nouvelle. Toute brèche aperçue était à l'instant réparée ; l'art venait en aide à la nature. Les industries qui spéculent sur les dévastations du corps humain avaient en lui un client aussi fidèle qu'empressé. Mon chef croyait aux cosmétiques, aux faux râteliers, aux pommades épilatoires, aux poudres végétales et carminatives, aux savons et aux vinaigres doués de vertus secrètes, aux préparations qui restaurent ou transforment la chevelure, aux élixirs, aux essences, aux pâtes, aux eaux merveilleuses, enfin à tous les prodiges de cette chimie qui roule de l'or comme le Pactole, et régénère un peu moins que la fontaine de Jouvence. Aussi, voyait-on chez lui, dans

un cabinet de toilette interdit aux profanes, un assortiment complet de ces belles inventions. Sans compter la série des brosses et miroirs de poche qui se glissaient jusque dans son bureau et envahissaient les étagères administratives.

Voila ce qu'était mon chef, un poëte et un dameret ; c'est sous l'œil de ce guide que j'allais entrer en campagne. Après avoir échangé avec lui quelques paroles banales, je me rendis dans les bureaux où je devais faire mes premières armes.

Trois employés s'y trouvaient, surnuméraires ou expéditionnaires, tous jeunes et florissants, vifs, gais, et trompant les ennuis de leur tâche par le babil. Quand j'entrai, le silence s'établit, et il y eut pour moi un moment pénible. La chambrée passa l'inspection du nouveau venu, comme cela arrive en diligence à l'égard d'un voyageur pris au relais. Je fis bonne contenance et subis cet examen à mon honneur. Après les saluts d'usage je pris possession de la place qui m'était destinée. Ce fut un moment plein d'émotions. Les cartons qui m'entouraient, le pupitre sur lequel j'allais écrire, tout m'intéressait et charmait mon regard. Ma figure respirait l'enthousiasme, et j'attendais la besogne avec l'ardeur du cheval de sang qui ronge son frein avant de dévorer l'espace.

Pendant plusieurs mois je me maintins dans cette ligne de devouement et de zèle. J'avais, aux yeux de mon chef, à montrer de quoi j'étais capable et j'y employai tous les prestiges de ma plume. Il faut le dire : jamais on n'avait vu, dans l'administration, une coulée aussi irréprochable. Chacune de mes copies était un modèle ; on se les faisait circuler de main en main, et le bruit en remonta jusqu'au directeur général. Le plus merveilleux de mon exécution, c'est que le fini n'en excluait par la rapidité. Rien de tâtonné ni de cotonneux ; partout le trait hardi, des pleins vigoureux, des arêtes vives. C'était la main de mon père avec plus de séve et d'éclat ; c'était sa méthode accrue de tout ce que le temps ajoute à la tradition.

Que ce mouvement d'orgueil me soit permis ; plus tard, on me verra l'expier d'une façon cruelle. Cette plume, qui eut une heure de vogue, allait être pour moi moins un titre qu'un écueil, et plus d'une fois, dans le cours de ma carrière, je priai le ciel de me retirer ce don funeste et onéreux. Son effet immédiat fut d'attirer sur ma tête une besogne immense. C'était, entre mes supérieurs, à qui m'aurait pour interprète de ses pieds

de mouche et de ses ratures. On eût dit que, sous ma main, leur style allait s'embellir, leurs périodes gagner en harmonie. Les pièces qui devaient passer sous les yeux du roi, rapports, requêtes, ordonnances; m'étaient confiées de préférence à tout autre, et venaient accroître, de temps en temps, mon contingent ordinaire.

J'étais accablé de travail ; il fallait toute mon énergie pour y suffire. Cependant, je ne me rebutais pas ; je croyais mon avenir engagé dans ce premier effort. La besogne avait beau encombrer mes cartons, elle disparaissait comme par magie. Pas un moment de trêve, ni de relâchement. A peine arrivé, j'endossais mon habit de combat et mes manches de lustrine, puis, ainsi armé, je ne désemparais plus jusqu'au soir. Souvent même, pour ne pas me laisser arriérer, j'arrivais au bureau une demi-heure avant l'ordre, et en sortais une demi-heure après. Que de joies secrètes s'attachaient à ces excès de zèle et combien j'en étais payé par les rêves auxquels ils donnaient lieu! Il me semblait que la patrie tenait compte de mes sacrifices et les inscrivait sur son livre d'or. Quand je quittais la place, après d'opiniâtres labeurs, je foulais le sol d'un pied plus léger et portais ma tête avec plus d'aisance.

Il faut que ces éblouissements du début aient été bien vifs, pour que je ne me sois pas aperçu plus tôt des rancunes que ma conduite faisait éclore autour de moi. Dans mon ardeur déréglée, j'étais, pour mes collaborateurs, une monstruosité à leur point de vue, et un reproche vivant vis-à-vis de nos supérieurs. Si des cas semblables s'étaient présentés avant mon installation, aucun n'avait eu cette gravité. De mémoire d'employé, jamais on n'avait vu pareil acharnement ni exactitude plus soutenue. C'était un phénomène nouveau dans les annales administratives. Non-seulement je ne me laissais point aller aux distractions ordinaires, mais je n'usais pas des moments de tolérance légitime. Aussi, chuchotait-on beaucoup dans le bureau et plus d'une fois les mots de tartufe et de jésuite vinrent-ils mourir à mes oreilles.

La pièce que nous occupions était séparée en deux parties au moyen d'un vaste paravent. De mon côté se trouvait un honnête garçon qui figurera plus d'une fois dans ce récit. On le nommait Théophile Bernard; il avait quelques années de plus que moi et remplissait les fonctions d'expéditionnaire. L'autre

côté du paravent était occupé par deux employés du même grade, que je me contenterai de désigner par leurs prénoms, Paul et Frédéric. C'est de cette partie du bureau que me venaient les hostilités ; mon voisin Bernard ne s'y mêlait pas et gardait une attitude de neutralité, mêlée de bienveillance. Un jour, à la suite d'une courte absence, j'allais regagner mon poste, lorsqu'en posant la main sur la clef de la porte, je crus entendre prononcer mon nom. La curiosité m'arrêta, je prêtai l'oreille. On parlait assez haut pour qu'aucune parole ne pût m'échapper. C'était Paul qui tenait le dé, je reconnus sa voix.

— Rien à faire, disait-il ; il n'y en a que pour lui. En abat-il de la besogne, le malheureux !

— Mon cher, répondait Frédéric, c'est une belle âme. Il aura vu que le travail n'est pas notre fort et il se dévoue. Quant à lui, le voilà dans son véritable élément. Comme il s'y plaît ! comme il s'y pose ! Évidemment ce garçon était né pour faire le bœuf de charrue ou le cheval de fiacre. Plaignons cet être déclassé.

J'en avais assez entendu ; il était temps de mettre un terme à ces propos désobligeants. J'ouvris brusquement la porte et arrêtai, par ma présence, de nouveaux sarcasmes prêts à s'échapper des lèvres de mes collaborateurs. Quoique fort irrité, je parvins à me contenir et gagnai mon bureau. Je venais à peine de m'y asseoir, lorsque Bernard s'approcha de moi, et, se penchant vers mon oreille :

— Monsieur Mongeron, me dit-il, serez-vous libre au moment de la sortie ?

Je le regardai fixement pour chercher sur ses traits l'intention qui lui dictait ces paroles : son visage avait une expression affectueuse qui me gagna.

— Oui, répliquai-je, et pourquoi me faites-vous cette question ?

— C'est que j'ai à vous parler, ajouta-t-il ; nous quitterons le bureau ensemble, si vous n'y voyez point d'obstacle.

—Aucun, monsieur Bernard, aucun, dis-je d'un air empressé : je suis à vos ordres. A quatre heures, n'est-ce pas?

— A quatre heures, c'est entendu, me répondit Bernard.

Ces mots avaient été échangés si rapidement et à voix si basse, que, de l'autre côté du paravent, on n'en avait rien entendu.

V

LA SAGESSE DES ANCIENS.

Bernard avait une de ces physionomies tranquilles sur lesquelles les orages de la vie ne laissent aucune empreinte. Tout y était calme, égal et mesuré. On ne pouvait y découvrir ni de grandes joies, ni de grandes douleurs. Deux mots suffisaient pour définir cette existence, la paix dans la résignation. Quoique jeune encore (il avait vingt-six ans), les habitudes administratives s'étaient profondément enracinées chez lui. Il n'est point d'organisation ici-bas qui ne se ressente du milieu où elle est destinée à se mouvoir. Si la vie des camps engendre la turbulence, la vie des bureaux engendre l'engourdissement. L'esprit s'y astreint à des règles inflexibles, le corps s'y meut avec la régularité d'un ressort. Chez certains sujets, les choses vont si loin, que toute faculté d'initiative s'éteint en eux pour céder la place à une activité purement mécanique.

A son insu, Bernard se trouvait sur cette pente ; il y avait déjà en lui du vieil employé. C'était un travers sans doute ; mais que de qualités le rachetaient ! Jamais bonté plus vraie ne se logea sous une enveloppe humaine. L'intelligence pouvait souffrir ; le cœur restait intact, et il fut tel jusqu'au bout. Trente ans d'administration n'ont pu faire de Bernard ni un envieux, ni un égoïste, ni un ambitieux. Calme comme ses habitudes, son affection avait la solidité et la pureté de l'or. On ne la prenait jamais en défaut, et quoi qu'il arrivât, on la retrouvait toujours telle qu'on l'avait laissée.

Au moment où le timbre des horloges sonna quatre heures, Bernard me fit un signe de la main. Je compris qu'il voulait laisser à nos deux collaborateurs le temps d'opérer leur retraite. L'attente ne fut pas longue : Frédéric et Paul ne donnaient à l'État que les minutes strictement exigées : souvent même ils lui faisaient courte mesure. Quand ils eurent quitté la place, je me retournai vers mon voisin :

— Eh bien ? lui dis-je.

— Pas ici, monsieur Mongeron, me répliqua-t-il. Les murs n'y sont point assez discrets. Partons.

Une fois hors des bureaux, je croyais que Bernard allait enfin délier sa langue ; il n'en fit rien et se contenta de me guider vers le jardin des Tuileries. Là, il eut soin de choisir l'allée la plus solitaire, et avant d'ouvrir la bouche il s'assura qu'aucun témoin ne pourrait le troubler dans ses confidences. Ces précautions prises, il se retourna vers moi, les jambes en arc-boutant, et posant sa main sur l'un des revers de mon frac, il commença ainsi :

— Monsieur Mongeron, avant tout, je vous demande une chose, c'est de ne pas prendre en mauvaise part ce que je vais vous dire. Me le promettez-vous ?

Cette apostrophe directe et inattendue me causa quelque embarras ; Bernard s'en aperçut et poursuivit d'un ton plus affectueux :

— Il s'agit de vous, mon jeune ami, de vous seul. Vous vous engagez dans une fausse route, et je veux vous en avertir à temps. Mais promettez-moi de ne voir dans ma démarche que ce qui y est, l'intérêt que vous méritez et que je vous porte.

— Je vous le promets, lui répondis-je, gagné par cette bonté et cette franchise.

— Eh bien ! mon camarade, continua-t-il avec un accent convaincu, vous vous perdez.

— Je me perds ! m'écriai-je, et comment ?

— Vous vous perdez, reprit-il d'une voix calme, par excès de zèle. Il y a diverses manières de se perdre, et celle-là n'est pas la moins sûre:

— Est-ce possible ? lui dis-je.

— Non-seulement possible, poursuivit-il, mais probable. J'en conviens, il y a un faux air de paradoxe là-dessous. Se compromettre par trop d'ardeur, c'est inouï, c'est étrange, et cela est néanmoins: croyez-en votre vétéran.

— Je vous crois, monsieur Bernard, répliquai-je, mais sans pouvoir m'expliquer la chose.

— Deux mots, mon jeune ami, et tout s'éclaircira. A qui avez-vous affaire ? A l'État et à vos collègues. Ne comptez pas trop sur l'Etat ; c'est une abstraction. On le sert bien, on le sert médiocrement, on le sert mal, c'est tout un. Dans les postes supérieurs, l'individu compte ; on le suit, on le toise ; on sait ce qu'il vaut. Dans nos humbles fonctions, l'individu s'efface, il n'y a plus que des unités. Ainsi, monsieur Mongeron, que vous

ayez mis au net dans votre journée dix pages ou soixante pages, trois dépêches ou vingt dépêches, votre position n'en sera ni meilleure ni pire. On s'habituera seulement à voir en vous une machine qui fonctionne mieux que les autres, et c'est un danger, croyez-moi, que de passer pour une bonne machine.

— Vraiment, dis-je à Bernard, en serait-il ainsi ?

— Voilà, reprit-il, ce qui vous attend du côté de l'État ; voyons maintenant comment le prendront vos collègues. Soyez juste, mettez-vous à leur place. Pour être employé on n'en est pas moins homme. On est sujet aux passions, aux faiblesses communes. Dieu ne semble avoir jeté les créatures sur ce globe que pour leur fournir l'occasion de s'envier, et plus on les met en contact, plus ce sentiment se développe. Vous voici donc renfermés dans un bureau, vous et trois autres serfs attachés à la même glèbe, vous laborieux, eux paresseux avec délices. A l'instant, les incompatibilités se déclarent. Votre zèle est une censure de leur apathie. Vous gâtez le métier, vous donnez au chef la mesure de ce que peut un homme qui emploie consciencieusement tout son temps. C'est du plus mauvais exemple ; il faut en faire justice. De là des hostilités, tantôt sourdes, tantôt ouvertes ; de là des sarcasmes, des propos blessants et une guerre civile d'autant plus fâcheuse que les partis y sont toujours en présence.

Les paroles de Bernard faisaient tomber le voile qui me couvrait les yeux ; elles étaient l'explication et le commentaire de l'entretien auquel le hasard m'avait fait assister. Je courbai la tête en signe d'acquiescement, et il continua :

— Ainsi, monsieur Mongeron, vous voyez maintenant où aboutissent les excès de zèle. D'un côté, l'État qui n'en tient pas compte, de l'autre, les collègues, qui les voient d'un mauvais œil. C'est à décourager le plus intrépide. On a l'air de vouloir passer sur le corps des autres, et se faire de la place à leurs dépens.

— Je comprends maintenant que c'est une faute, dis-je en homme qui rend les armes.

— Qui ne l'a pas commise, mon ami ? répliqua Bernard en me prenant la main. Moi tout comme un autre. C'est une maladie épidémique ; il n'est pas de débutant qui n'en soit atteint. Mais le temps s'en mêle et on en guérit. Rien de plus naturel ; les longs services n'admettent pas d'élans excessifs ; il suffit d'un

effort modéré et soutenu. Voilà où j'en suis : juste assez et jamais rien de trop.

— La devise est sage, dis-je à Bernard ; je me promets d'en profiter.

Nous étions arrivés à la grille des Tuileries; il était temps de se séparer. Bernard me serra de nouveau la main, et je regagnai mon domicile, préoccupé de ce qu'il m'avait dit. De toute la nuit, je ne pus fermer l'œil. Adieu mes rêves tissus d'or et d'azur ! Adieu ce beau pays des chimères où j'aimais tant à me promener ! Que de prestiges évanouis ! Que de calculs écroulés sur leurs bases ! Au premier souffle de la réalité, tout avait disparu, et, à la nuée lumineuse dans laquelle je marchais, succédaient les ténèbres d'un désenchantement imprévu. Moi qui croyais avoir dans l'État un maître juste et attentif, invisible et présent comme Dieu, scrutant les cœurs et surveillant les actes, élevant de sa main le mérite qui se cache, et mesurant la récompense à l'effort, tout à coup il me fallait descendre de cet idéal pour voir le monde administratif tel qu'il est, nu, triste, calamiteux et dépouillé du manteau de pourpre qui m'en cachait les misères.

Ce fut un brusque et douloureux réveil, un des plus profonds mécomptes dont mon âme ait eu à souffrir. J'essayai de lutter, de maintenir mes illusions contre l'évidence même ; la force me manqua pour ce combat. Le doute était entré dans mon cœur et y avait fait des ravages irréparables. Il ne me restait plus dès lors qu'à prendre les choses pour ce qu'elles étaient, et à y conformer mes espérances.

Dès le jour suivant, la réaction qui s'opérait en moi devint manifeste. Je n'arrivai au bureau qu'un quart d'heure après l'ordre. L'acte de révolte ne pouvait être ni plus prompt, ni plus formel. Aussi n'échappa-t-il point à mes compagnons de chambrée. Soit que cette circonstance leur suffît comme indice, soit que Bernard se fût expliqué avec eux, ils me firent les honneurs d'une réception bruyante. Plus de diplomatie entre nous, plus de contrainte. J'étais un des leurs, un camarade, un complice, une âme égarée qui rentrait dans la bonne voie.

Frédéric se mit à la tête de cette manifestation. C'était un de ces hommes qui savent se faire une originalité d'emprunt et manient avec un certain succès l'idiome pittoresque à l'usage des ateliers et des scènes secondaires. La moindre fonction de

Frédéric était celle d'employé ; il en avait une foule d'autres, bien plus essentielles. On le trouvait un jour dans les coulisses, un autre jour dans les bals publics. Point de bonne fête sans lui ; il se glissait partout, et y régnait par l'audace. Son camarade Paul tenait un rang plus humble ; il était comme le reflet de cet illustre ami, l'ombre de ce rayon, la doublure de ce premier rôle.

Au moment où je mis le pied dans le bureau, l'explosion commença.

— Eh ! le voici enfin, ce cher réfractaire ! s'écria Frédéric. Bonjour, Mongeron. Dix heures vingt-cinq ; parlez-moi de ça. L'air du bureau agit ; l'état du pouls s'améliore. Mongeron, venez ici que je vous embrasse. Paul, attention ! Je vous propose deux bans en l'honneur de notre camarade Mongeron. Deux bans ! entendez-vous, mon cher ? Vivement et en mesure !

Impossible d'arrêter ce flux de paroles : Bernard l'essaya vainement. En garçon ami des convenances, il eût voulu maintenir dans le bureau une ombre de discipline. Frédéric ne lui donna pas cette satisfaction ; il avait dressé son programme et ne s'en laissait pas détourner. A peine Bernard put-il obtenir qu'on remît les choses à l'heure du déjeuner. Un peu de silence s'établit, on expédia quelques circulaires ; mais, au coup de midi, Frédéric se leva et demanda la parole. C'était un moment où les employés subalternes n'avaient rien à redouter de la surveillance des supérieurs et où il régnait dans les bureaux une tolérance à peu près sans limites.

— Messieurs, dit l'orateur, la conquête d'une âme est un événement trop majeur pour qu'elle passe sans fanfares ni comestibles. Mongeron nous échappait, Mongeron nous revient ; c'est un triomphe qui vaut la peine de se mettre en frais. Bernard, ne vous effrayez pas ; Paul, contiens tes élans généreux. Il y aura festin, mais c'est moi qui régale.

— Toujours grand, ce Frédéric, s'écria Paul : plus grand que le roi de Prusse de ce nom. Va toujours, mon cher, je t'admire.

— A la bonne heure, dit Bernard, dont la bourse se prêtait mal à des excès.

Seul je gardai le silence, assez confus du rôle que je jouais, et aux regrets de ne pouvoir m'y soustraire.

— Mes amis, poursuivit Frédéric, je vous promets un repas assyrien, un couvert digne de Sardanapale. Vous allez voir :

des montagnes de vivres, arrosées de flots de nectar. Tout ce que la Palestine et l'Idumée, la Crète où mûrit l'olive, la Mésopotamie aux figues savoureuses, peuvent fournir de succulent, vous l'aurez. Un coup de baguette, et le tour est fait.

En achevant ces mots, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit, et remplissant les corridors de sa voix sonore :

— Ici, jeune esclave, s'écria-t-il.

Celui que Frédéric interpellait de la sorte, était un enfant chargé de s'enquérir des besoins alimentaires du personnel administratif. A chaque ministère est ordinairement attaché un fournisseur, homme ou femme, qui promène dans les bureaux ses bouillons et ses œufs privilégiés. Or, l'enfant était l'aide de camp de ce personnage. Chaque jour, quand l'horloge annonçait midi, il venait prendre les ordres des consommateurs. Sur l'appel de Frédéric, un client de choix, il accourut :

— Voilà, M'sieu, voilà ! dit-il en se decouvrant avec respect.

— Esclave, poursuivit Frédéric, vous voyez devant vous des gens qui veulent se livrer à un *extra* fabuleux. Le mot doit vous sourire.

— Oui, M'sieu, dit l'enfant.

— Eh bien ! ajouta l'amphitryon, retenez le menu suivant : j'ose croire qu'il ne retentit pas fréquemment sous ces voûtes. Voici : Quatre côtelettes de porc frais pour quatre et deux fioles à douze ; cachetées, s'entend. Avez-vous compris, esclave ?

— Oui, M'sieu.

— Êtes-vous suffisamment pénétré de l'importance de cette commande et de la responsabilité qui pèse sur vous ?

— Oui, M'sieu.

L'enfant allait sortir, lorsque Frédéric le retint par l'un des coins de son tablier.

— Encore un mot, dit-il, un seul, mais capital. Recommandez à votre chef de se prodiguer en cornichons. Ma faveur est à ce prix.

— Oui, M'sieu, dit l'enfant. Et il disparut.

Quelques minutes après, le couvert était mis sur le poêle et le repas commença. Un peu embarrassé d'abord, je finis par me trouver fort à l'aise avec ces joyeux étourdis. Frédéric se montrait intarissable : jamais il n'avait eu tant de verve et de gaieté. C'était un feu roulant de bouffonneries, débitées avec un inimitable sérieux. En vain, eût-on voulu garder quelque sang-

froid ; l'entraînement était trop vif, l'hilarité trop contagieuse. Pour moi, je n'essayai pas de résister. Quelques rasades avaient suffi pour me mettre au ton des autres convives, et Bernard, le plus calme de tous, s'étonnait du chemin que j'avais fait en moins de vingt-quatre heures.

Devant l'appétit que donne la jeunesse, le repas assyrien, comme l'appelait Frédéric, ne pouvait pas résister longtemps. Il disparut en un clin d'œil, ainsi que le nectar des flacons. A la vue des assiettes et des bouteilles vides, l'amphitryon se croisa mélancoliquement les bras, et du ton d'un voyageur qui pleure sur des ruines :

— Déjà, dit-il ! Comme tout passe ! Comme tout file ! Comme tout s'anéantit ! Je sais qu'il y a des exemples. Babylone n'est plus ; Memphis repose sous les sables du désert, Palmyre n'offre que des décombres à l'œil attristé. C'est la loi d'ici-bas ; mais, en vérité, Paul, je ne croyais pas que la côtelette de porc fût un objet aussi éphémère ! Vois ce que cela dure ! L'espace d'un coup de dent.

— Hélas ! répliqua Paul s'associant à ce deuil.

— Hélas, reprîmes-nous en chœur, Bernard et moi.

— Je n'en veux pas avoir le démenti, s'écria Frédéric d'une voix solennelle. Il ne sera pas dit qu'un repas assyrien n'a duré que huit minutes. Je vais redemander quatre côtelettes de porc frais pour quatre.

Nous nous opposâmes à cet excès, et parvînmes à contenir la générosité de l'amphitryon. Mais les esprits étaient trop montés pour que les choses n'eussent pas d'autres suites. Frédéric n'était pas, d'ailleurs, au bout de son programme :

— Messieurs, dit-il, après un court silence, voici Mongeron avec nous ; il est des nôtres ; nous venons de vider avec lui la coupe de l'attendrissement. Il ne nous reste plus qu'à lui conférer nos ordres et à lui prodiguer l'accolade. Êtes-vous prêt, Mongeron ? ajouta-t-il, en se tournant vers moi.

Quoique j'ignorasse où devait aboutir cette nouvelle plaisanterie, j'étais dans des dispositions qui ne me permettaient pas un refus.

— Je suis prêt, répondis-je, à tout hasard.

— A la bonne heure, dit Fréderic ; j'aime cette ardeur. Jeune homme, vous allez connaître la chevalerie des bureaux ; elle est innocente comme un verre de lait. Nous vous recevrons

d'après le rite expéditif, c'est-à-dire sans épreuves ni becs jaunes. Point d'autre cérémonial que le serment. Paul, venez à ma droite pour m'assister ; vous, Bernard, placez-vous à la gauche de Mongeron en votre qualité de parrain.

Chacun se disposa en riant comme le voulait Frédéric. Quand le groupe fut complet, il prit un registre énorme et arma son acolyte d'une longue réglette :

— Maintenant, ajouta-t-il, à genoux le récipiendaire.

J'obéis, et il donna au registe ma tête pour point d'appui, tandis que Paul appliquait, en guise d'épée, sa règle sur mon épaule. Frédéric continua :

— Mongeron, voici les formules du serment ; préparez-vous à y répondre avec l'organe d'un homme qui a du porc frais dans l'estomac. Y êtes-vous ?

— J'y suis, répondis-je en étouffant un accès de rire.

— Très-bien, poursuivit Frédéric. Il ne s'agit plus que de jurer en trois points. Premier point : Jurez-vous de ne plus traiter la besogne en dératé, de ne plus faire de l'expédition au pas de course, de ne plus humilier vos collègues par le spectacle d'une écriture aux oiseaux ?

— Je le jure, répondis-je.

— Bien juré, dit Paul en sa qualité d'assistant.

— Second point, reprit Frédéric. Jurez-vous de faire porter au public la peine du boulet que vous traînez et de lui rendre avec usure les couleuvres que vos chefs ne manqueront pas de vous infliger ?

— Je le jure, répliquai-je.

— Bien juré, dit Paul, répétant la formule.

— Troisième et dernier point, ajouta Frédéric d'un ton plus solennel, et ici, Mongeron, sondez-vous les reins et mesurez votre force. Jurez-vous de considérer, dans votre for on ne peut plus intérieur, votre ministre comme un Algonquin, votre directeur général coume un Osage, votre chef de division comme un Albinos, votre chef de bureau comme un Samoyède, enfin votre garçon de salle comme un nègre qui a manqué sa vocation et s'est fait teindre en blanc, afin de mieux déguiser son origine ? Le jurez-vous ?

— Je le jure, m'écriai-je.

— Bien juré, dit Paul pour la troisième fois. Décidément ce garçon-là jure bien.

Au troisième serment, Frédéric souleva le registre qui pesait sur ma tête, le transmit à son assistant, et m'imposant les mains, il ajouta :

— Puisqu'il en est ainsi, Mongeron, je vous proclame prince du grattoir, duc de la plume d'oie, marquis de la colle à bouche, comte du papier brouillard, baron du canif et chevalier de la sandaraque. Maintenant, relevez-vous, récipiendaire, et tombez dans mes bras ; vous êtes notre pair.

Ainsi finit cette scène burlesque, dont je rougis en la racontant. Je n'en aurais pas éveillé le souvenir sans l'influence qu'elle eut sur mes débuts. Autant j'avais pris jusque-là ma carrière au sérieux, autant je l'envisageai alors d'une manière leste et dégagée. J'allais d'un extrême à l'autre, ce qui affligeait mon ami Bernard. Que de fois depuis, il se prit à regretter de ne m'avoir pas laissé les illusions et les vives croyances de la première heure !

VI

LA SAISON DES AMOURS.

Je passe rapidement sur les années qui suivirent mon entrée dans les bureaux. Le détail en serait trop uni, trop monotone. On ne saurait mieux comparer l'existence de l'employé qu'à un voyage dans les steppes. Les journées s'écoulent et le paysage reste le même ; la caravane marche et rien ne change autour d'elle. L'aspect des lieux est aujourd'hui ce qu'il était hier ; le sol, les plantes, les troupeaux, les lignes droites de l'horizon, tout semble se reproduire indéfiniment, et l'œil découragé appelle en vain d'autres perspectives.

Ainsi en était-il pour moi. Il me fallait chaque matin recommencer l'œuvre de la veille, rentrer dans cette grande caserne que l'on nomme une administration et y retrouver, au sein de la même cellule, les mêmes dossiers, les mêmes chaises, le même bureau, le même poêle et les mêmes visages. Que le pavé fût inondé par la pluie ou fouetté par la grêle, la tyrannie du règlement n'en subsistait pas moins ; un déluge universel eût à peine suffi pour justifier l'inexactitude. Encore régnait-il, dans cet âge d'or des emplois publics, une indulgence

qui adoucissait les rigueurs du service. On ne nous traitait pas comme des enfants enclins à faire l'école buissonnière ; on ne nous flétrissait pas d'un stygmate odieux, la feuille de présence. La surveillance avait quelque grandeur, le zèle n'était pas taxé à la minute. Douces tolérances de mon stage administratif, pardonnez-moi de vous avoir longtemps méconnues ! Il en est de la liberté comme du bonheur ; l'homme n'en sent le prix que lorsqu'elle lui échappe.

Même alors, je l'avoue, les servitudes du métier paraissaient pénibles à subir. Que de fois, au réveil des beaux jours, ai-je suivi, d'un regard languissant, les rayons lumineux qui venaient se briser sur nos vitres. Quelle ironie pour moi dans les joies du dehors, dans la séve des arbres, dans les splendeurs du ciel, dans les harmonies de la nature ! Quel contraste entre cette atmosphère chargée des parfums du printemps et l'air malsain de notre prison enfumée ! Souvent je passais des heures entières à contempler cette poussière d'or que le soleil disperse en mille courants ou épanche en ondes majestueuses. Ce spectacle me ravissait et me désespérait. Avoir près de soi tant d'activité, tant de bruit, tant d'espace, et ne pouvoir en jouir, s'y livrer, s'y mêler ; se sentir enchaîné à côté de ces êtres libres qui saluent tous à leur manière les pompes de la création ; tel était mon supplice, le supplice de l'oiseau captif qui mesure de l'œil, à travers les barreaux, les champs d'azur où il aimerait tant à s'ébattre.

Je le sais, il est des natures qui sont à l'abri de pareilles douleurs, et qu'endort le charme puissant de l'habitude. Peu à peu l'esprit s'adapte aux lieux où il vit, comme le corps aux vêtements qui le recouvrent. C'est un horizon familier ; l'œil s'y repose avec confiance. Ainsi, non-seulement les tristesses s'en vont ; mais les petites joies arrivent. Une heure sonne dans la vie de l'employé où il retrouve avec plaisir ses manches de calicot, son bonnet grec, son frac de bataille, son garde-vue et jusqu'à la patte de lièvre avec laquelle il maintient autour de lui une netteté constante. Ces objets ont vieilli à son service ; il les connaît, il les aime. D'ailleurs où sont ses distractions, ses délassements, si ce n'est là ? Où lirait-il plus commodément son journal ? Où obtiendrait-il, à moins de frais, un meilleur feu, une eau plus claire ? Veut-il s'abandonner à de molles causeries, les occasions ne lui manquent pas. Est-il curieux, les

nouvelles abondent. Chaque bureau a sa grande et sa petite chronique : on s'y occupe d'arts, de théâtre, de littérature ; l'opéra de la veille, le concert du lendemain, les bals de la cour, les séances des chambres, tout y est passé en revue, jugé, débattu. Que faut-il de plus pour remplir l'existence? Le gros des employés ne voit rien au-dessus et maintient ses désirs au niveau de ce programme.

Cette résignation me manquait ; je ne trouvais en moi, pour cela, ni assez de calme, ni assez de philosophie. Heureux les hommes en qui la lymphe domine! A eux l'empire des travaux réguliers, des fonctions méthodiques ! Ils ignorent les combats des organisations nerveuses, et ces brusques passages d'une ardeur extrême à de profonds découragements. Chez moi les nerfs régnaient en maîtres : de là, un caractère mobile, des impressions tumultueuses, des élans imprévus et de subits retours. Pendant trente ans, je me suis agité dans un cercle de devoirs onéreux, comme les damnés du Dante s'agitent dans les inflexibles spirales que le poëte leur a tracées. Oh ! que j'ai de fois cherché une issue à cette position ! Que de révoltes intérieures ! que d'orages contenus ! que de plaintes étouffées! Presque toujours au plus fort de ces crises, l'ange de l'espoir me tendait la main, pour me laisser retomber ensuite, et mes jours s'écoulaient ainsi entre la fièvre des illusions et l'amertume du désappointement.

Cependant j'avais franchi sans peine le premier échelon : depuis longtemps j'étais expéditionnaire et voici pourquoi. Au 20 mars les aigles reparurent ; la prédiction de ma tante Brigitte s'accomplissait. En femme dévouée, elle se rendit aux Tuileries pour se mettre à la disposition de l'Empereur. Il lui semblait que rien ne pouvait marcher sans elle. On eut beau l'éconduire; son zèle ne se rebuta point. Il fallut en passer par ce qu'elle voulait. L'Empereur lui accorda quelques minutes d'audience et la traita avec bonté. En peu de mots, il sut à quoi s'en tenir sur sa position et apprit d'elle que Pétermann avait laissé un neveu employé dans les bureaux.

— Qu'on donne de l'avancement à ce jeune homme, dit-il à son aide de camp, après avoir congédié ma tante.

Le lendemain j'étais expéditionnaire à quinze cents francs d'appointements, fortune inouïe qui excita bien des animosités. Peut-être, quelques mois plus tard, eussé-je expié cette fa-

veur, si la crainte de frapper un obscur employé n'eût retenu le bras des réactionnaires. On m'oublia, on ferma les yeux. Mais ce n'en fut pas moins un grief nouveau qui pesa sur ma carrière. Protégé de l'Empereur ! quel motif décisif pour figurer dans la catégorie des suspects et se voir éternellement noté à l'encre rouge !

Quoi qu'il en soit, le pas le plus difficile était franchi : avec quinze cents francs par an, je pouvais prétendre à tout, même à l'indépendance. Quinze cents francs ! Il me semblait que j'aurais bien de la peine à voir la fin d'une telle somme. Je m'estimais plus opulent qu'un vice-roi du Mexique avec ses mines d'or, qu'un empereur du Brésil avec ses districts où abondent les diamants, les rubis et les émeraudes. C'était le fruit de mes sueurs, un argent que j'avais gagné et qui était bien à moi. Aussi quand, pour la première fois, je fournis une signature au registre de l'émargement, mon cœur se prit-il à battre plus vivement que de coutume. Une pile d'écus était sous ma main ; je l'emportai sans la compter et l'engloutis dans les profondeurs de mon gousset ; puis, à l'abri de regards curieux, je vérifiai mon trésor, comme eût pu le faire un avare, je le fis résonner pièce à pièce et m'enivrai longtemps au bruit de cette monnaie trébuchante.

Ce qui m'en plaisait surtout, c'est que désormais j'allais me suffire. J'étais libre, je pouvais disposer de moi. Mon premier acte d'émancipation fut de quitter l'asile que m'avait ménagé ma mère. Certes je n'avais qu'à me louer des procédés de mes hôtes ; mais leurs habitudes modestes cessaient d'être au niveau de ma position. Mes moyens me permettaient de viser plus haut, et je devais à l'État de me faire plus d'honneur de mon traitement.

Dans l'une des ruelles qui aboutissent au quai de Conti, j'avais remarqué deux petites chambres proprement décorées qu'on offrait à vingt francs par mois, y compris le service. Ce logement ne brillait ni par la clarté, ni par la perspective ; il me plut néanmoins et je l'arrêtai. C'étaient deux cent cinquante francs d'affectés au premier besoin qu'éprouve l'homme, celui d'abriter sa tête. Venait ensuite un autre besoin non moins impérieux, celui de s'alimenter. Je sais que la civilisation des capitales incline à regarder ce besoin comme un préjugé, et le supprimerait volontiers du programme de la nature. Au théâtre, la civi-

lisation nourrit ses acteurs de poulardes de carton, et, pour l'usage de nos restaurants, elle a inventé des substances non moins imaginaires. Cependant, le corps humain résiste, et la théorie a encore besoin de vérification. Aussi eus-je soin de chercher à ma portée un de ces temples au rabais dont les autels fument en l'honneur des petites bourses. Si je me résignais à une intoxication lente, je voulais au moins débattre la qualité et le prix du poison. Après bien des essais, je finis par trouver, vers les sommets de la rue de la Harpe, et à raison de trente-cinq francs par mois, une pension qui me mit, tant bien que mal, à l'abri des révoltes intestinales.

Après le toit et le couvert, figurait l'entretien, cette autre nécessité inexorable. En des temps primitifs, la feuille de vigne pouvait suffire; de nos jours l'équipement est moins léger. J'eus donc à ouvrir, dans mon budget, un crédit à cet article et j'y affectai une somme de trois cents francs. Il n'en fallait pas moins pour remplacer la dépouille de mon oncle, arrivée aux dernières limites de sa durée. Le linge et les chaussures devaient, en outre, absorber une centaine de francs ; le déjeuner frugal du bureau soixante francs au moins. Pour tout prévoir je portai cent francs au chapitre des frais extraordinaires et j'obtins la balance suivante :

Logement et service.....	250 fr.
Nourriture et étrennes...	560
Entretien.....	400
Dépenses imprévues.....	100
Total....	1,310

Au premier coup d'œil, il y avait là une marge, une belle marge, près de deux cents francs. Mais elle n'était qu'apparente. Mon traitement supportait, au profit de la caisse des retraites, une assez forte retenue, et il fallait en outre faire face à de petites fournitures de bureau. Ensuite que de précautions, que de privations pour assurer le maintien de cet équilibre ! Point de maladies d'abord ; une maladie est un objet de luxe ; ma caisse n'en comportait pas. Point de fantaisies non plus ; une fantaisie ne s'exerce qu'à titre onéreux. Dans un budget comme le mien, tout centime accordé à l'imprévu était autant de retranché sur l'ordinaire. Et que de piéges tendus sur mon chemin ! Que

d'amorces pour m'entraîner vers le déficit! Je ne parle pas des affiches des spectacles, prodiguées à tous les angles de rues ; je ne parle ni de l'Opéra, ni des Bouffes, ces ruineuses institutions, ces ironies sanglantes, qui sont, pour le malheureux employé, ce que fut, pour le premier couple humain, cet arbre aux fruits savoureux sur lequel Dieu avait jeté un interdit terrible. J'omets encore ce réseau de séductions que le luxe parisien déploie à chaque carrefour, ces merveilles de l'industrie, ces magnificences de l'art qui peuvent passer pour autant de défis et d'embûches. Mes prétentions ne pouvaient pas s'élever si haut. Je parle seulement des jouissances les plus innocentes, les moins coûteuses, de celles qui sont à la portée des bourses modestes ; par exemple, les omnibus, les ponts à péage, le tir à l'arbalète, le théâtre à quatre sous. Voilà de quels excès j'avais à me défendre pour ne point creuser sous mes pas le gouffre du découvert et pour maintenir au-dessus de toute atteinte les principes d'une comptabilité régulière.

Il convient d'ajouter qu'une chance nous demeurait ouverte au bout de l'an, celle du chapitre des gratifications. Parmi les songes qui s'échappent de la porte d'ivoire, il en est peu qui soient plus doux au cœur de l'employé. Que de projets basés sur cette distribution éventuelle ! Que de plaisirs y sont en germe ! que de joies doivent en éclore ! L'imagination ne leur assigne point de limites. Quelle sera la somme et qu'en fera-t-on ? Servira-t-elle à combler une brèche ou à créer un fonds d'épargne ? Là-dessus mille combinaisons qui se succèdent en se détruisant. Il n'est point de rêve d'or ou de soie que la gratification ne puisse tisser de ses doigts de fée. C'est même sa principale vertu. D'ordinaire, elle promet plus qu'elle ne tient, et se venge des illusions d'un an par une heure de mécompte. L'idéal est si beau ; il avait pris un si brillant essor ; pourquoi faut-il que la réalité s'en mêle ? A son aspect tout change ; c'est le moment des récriminations et des petites jalousies. Celui-ci a été favorisé, celui-là oublié : on crie au passe-droit, à la partialité, à l'injustice. Un monde de passions s'éveille, et les bureaux, naguère si calmes, s'agitent en proie aux tempêtes. La gratification a ainsi, comme le dieu romain, un double visage : d'un côté, la paix avec ses douces illusions ; de l'autre, la guerre avec ses violences.

Voilà dans quelle sphère je vivais, à quelles servitudes j'étais

soumis, et quelles émotions je voyais naître autour de moi. Qui oserait me faire un reproche de n'avoir point accepté cette existence étroite comme la plus grande somme de bonheur à laquelle une créature puisse prétendre, et de m'être laissé aller souvent jusqu'à la révolte contre un pareil destin ? Certes, ma résignation eût été moins complète et moins longue si l'amour n'eût éclairé de quelques rayons et semé de quelques fleurs la lande obscure que je parcourais.

Parmi les distractions qui m'étaient permises, aucune ne valait pour moi une journée passée à Verrières. Dans le cœur de l'hiver, la rigueur du temps et l'état des chemins me privaient de cette excursion ; mais, aux premiers lilas, je prenais ma volée du côté de la Bièvre, comme l'oiseau joyeux qui retourne vers son nid. Jamais un jour férié ne me vit promenant mes loisirs sur le pavé des rues. Je partais de bonne heure, à pied, en vrai pèlerin, et gagnais le bourg natal par des sentiers pittoresques, chers à mes souvenirs. Je traversais Bagneux, Châtillon, Fontenay-aux-Roses, laissant Sceaux sur ma gauche et côtoyant volontiers la lisière des bois. L'air et l'espace m'appartenaient ; j'en jouissais comme un enfant, et passais des heures entières dans l'épanouissement et l'extase. Durant le trajet, un rien suffisait pour me captiver : le parfum d'une fleur, le chant d'un merle dans le buisson, le bruit de la faux entamant les sainfoins, les éclats de rire d'une faneuse. Souvent, à mi-chemin, je faisais une halte, et m'étendais sur une meule fraîchement entassée, dispersant le fourrage autour de moi et m'enivrant des odeurs pénétrantes qu'il exhale. C'était ma vie d'autrefois que je retrouvais, ma vie libre et fière, rendue plus douce encore par le contraste de mon servage administratif.

Puis, arrivé au bourg, que de soins m'attendaient ! Ma présence était une fête pour la maison ; c'était à qui me comblerait de caresses. Ma mère essuyait mon front baigné de sueur, et plaçait vite sous ma main une jatte du meilleur lait qu'elle avait pu se procurer. Ma tante Brigitte, de son côté, s'extasiait sur mon bon air, sur ma taille, sur ma carrure. Les questions se croisaient, se succédaient ; il fallait répondre à tout. Celles de ma mère ne roulaient que sur de petits détails personnels ; elle s'inquiétait des moindres choses, voulait savoir si j'étais bien nourri, bien entretenu, si mon linge était en ordre, si rien n'y manquait. La curiosité de ma tante n'avait pas ce caractère :

la politique y jouait un rôle. Elle voulait être tenue au courant des nouvelles et s'exprimait sur ces questions délicates avec une liberté qui faisait frissonner ma mère.

— Tu le vois, mon garçon, me répétait-elle à chaque instant, il n'y a rien de solide dans tout ceci. J'ai entendu dire qu'ils allaient culotter la troupe en rouge. As-tu eu vent de la chose, mon fils?

— Les papiers publics en ont parlé, ma tante; c'est tout ce que j'en sais.

— Eh bien! c'en serait une d'idée! Ils en sont bien capables, ma foi! Métamorphoser le soldat français en homard! Ça achève de les peindre.

Qu'on juge des transes de ma mère pendant des entretiens pareils. Outre que ce langage froissait ses sentiments, elle y voyait des motifs d'appréhension pour mon avenir. Elle craignait qu'il n'en arrivât quelque chose aux oreilles de mes chefs, et que ma carrière n'en fût compromise. Parfois, d'un ton timide et circonspect, elle s'en ouvrait à sa sœur; mais celle-ci portait dans ses questions l'inflexibilité d'un cœur spartiate. Sa famille ne passait qu'après l'Empereur. Les Bourbons régnaient pour tout le monde, excepté pour elle; d'autres avaient pu désarmer; elle, n'avait pas transigé avec eux. Il avait fallu qu'elle prît beaucoup sur ses rancunes pour se résigner aux exigences de ma position. Encore revenait-elle constamment à la charge, et plus d'une fois, à mon corps défendant, je me vis forcé de la suivre vers le cimetière du bourg.

— Viens, mon garçon, me disait-elle; allons demander pardon à Pétermann de ce que tu sers cette race de marguilliers. J'ai beau faire, ça me reste sur le cœur.

Ainsi se passaient mes journées, et un bon repas où ma mère avait prodigué les friandises en couronnait les incidents. Le soir, je retournais à Paris par les voitures de Sceaux. Ma tante Brigitte faisait les frais du transport, et, de loin en loin, elle y ajoutait en cachette un bel écu neuf pour mes menus plaisirs.

On le voit, le programme était complet et plein de séductions. Il eût suffi pour me ramener tous les dimanches à Verrières, quand même un attrait plus vif ne fût pas venu s'y joindre. Mais le moment approchait où ces joies tranquilles seraient effacées par un sentiment plus vif et plus impérieux. Quand il a vaillamment lutté contre les nécessités de la vie matérielle,

l'employé croit avoir tout fait. Ce n'est, hélas ! que la moitié du combat et la moins rude. Il aura un bien autre duel à soutenir contre les élans du cœur et ce besoin d'aimer qui remplit et anime le monde. La frugalité du cénobite ne le défend pas assez contre les écueils de sa position; il faut encore qu'il y joigne la continence du prêtre.

La maison que nous habitions à Verrières était située dans la partie basse du bourg et à la limite même des terres en culture. Elle se composait d'un modeste étage que surmontaient des mansardes assez délabrées; un clos d'un demi-arpent en formait une dépendance. Au bout de ce clos, une porte, qui se fermait simplement au loquet, ouvrait une issue du côté de la campagne, et conduisait, par un sentier bordé d'aubépines, jusque sur les bords de la Bièvre. Dans cet espace il était impossible de ne pas remarquer un clayonnage en cannes assujetties à l'aide de liens d'osier. C'était la clôture d'un vaste jardin qui embrassait la partie la plus fertile de la plaine, et allait s'appuyer sur les derniers murs d'une maison de Verrières. Cette maison appartenait au père Grandchamp, notre voisin : l'enceinte protégée par ces claies était le théâtre de ses exploitations.

A vrai dire, je ne saurais trouver de mot qui caractérise l'industrie de cet homme, ou plutôt les diverses industries qu'il résumait autour de lui. Le père Grandchamp était à la fois fermier, cultivateur, jardinier, maraîcher et pépiniériste. Comme fermier il tenait à bail quelques centaines d'arpents du côté de Massy et de Palaiseau; comme cultivateur, il soignait deux ou trois petites pièces de terre, fruit de ses épargnes; comme jardinier, il avait un vaste potager, et un magnifique verger comme pépiniériste. Son commerce de maraîcher avec les halles de Paris complétait cette suite de spéculations. Un si bel ensemble ne suffisait pas encore à l'activité du père Grandchamp : il y joignait la culture des fleurs rares, et tirait vanité de ses serres, les plus belles qui fussent dans le canton. Par ce côté, le père Grandchamp cessait d'être un simple cultivateur; il s'élevait jusqu'aux proportions de l'artiste. Son nom avait été cité dans les concours d'horticulture, et cela non sans dommage pour ses intérêts. Toutes les divinités mythologiques ne lui étaient pas également propices. Flore lui enlevait souvent ce que Pomone lui avait donné, et le potager ne suffisait pas toujours à réparer les erreurs de la serre.

Parmi les fleurs qui croissaient autour du père Grandchamp, il en était une qui effaçait tous ses lis pour la blancheur, toutes ses roses pour l'éclat, c'était sa fille Mariette. Le prestige qui l'environnait est bien détruit, et néanmoins je ne puis sans ivresse songer au temps où elle remplissait cette enceinte de sa fraîcheur de vierge et de ses airs de fée. Chaque pli de ses vêtements semblait recéler une grâce, tant elle en semait autour d'elle sans jamais s'appauvrir. Son œil avait une expression que je n'ai retrouvée chez aucune femme; il portait le trouble et le tumulte dans les sens. La langueur et l'ardeur s'y réfléchissaient avec des nuances infinies et un charme irrésistible. Ses cheveux noirs tombaient à profusion sur ses épaules de nymphe, et quand la lumière s'y jouait, ils avaient l'éclat du satin et les reflets changeants de la moire. Quoique élevée aux champs, on l'eût dit née sous les courtines d'une duchesse. C'étaient une délicatesse exquise dans les traits, une rare souplesse dans la démarche, et, sous des cils de jais, le teint d'une enfant des Oréades.

J'avais grandi près de Mariette sans avoir la conscience de tant de beauté. Nos portes se touchaient; toute petite elle n'avait pas de joie plus vive que lorsque je me mêlais à ses jeux. J'avais sur elle cet ascendant que donne l'âge, et j'en usais pour contenir les écarts d'une tête à l'évent. Quand je quittai Verrières pour entrer dans l'administration, elle commençait sa dixième année, et rien ne promettait les merveilles qui, plus tard, devaient éclore. Peut-on deviner la fleur tant qu'elle dort sous sa capsule verte ? Chaque fois que je reparaissais au bourg, Mariette venait s'asseoir sur mes genoux ; l'abandon et la familiarité survivaient à mon absence. Longtemps nos rapports se maintinrent sur ce pied, et je ne prévoyais pas que rien en pût changer la nature.

Il est, pour les jeunes filles, une heure où leurs charmes s'épanouissent à vue d'œil, comme ces feux aériens qui, à la limite de leur trajet, éclatent en gerbes radieuses. C'est presque une transfiguration : boutons la veille, et roses le lendemain.

Je venais de passer l'un de ces tristes hivers, où le ciel assombri n'est plus qu'un réservoir d'où tombent des pluies incessantes. Pas un rayon, si ce n'est de loin en loin et en des jours ouvrables. Pendant cinq mois je me vis empêché d'aller à Verrières. Enfin, dans la première quinzaine de mai, j'obtins

une revanche. Quel dimanche lumineux et quel sillon il laissa dans ma vie ! Le soleil s'était levé dans tout son éclat ; il remplissait la coupole d'azur de ces feux attiédis qui jettent le trouble dans les sens et les associent au réveil de la nature. Jamais une joie si pure n'avait inondé mon cœur ; jamais je n'avais éprouvé à ce point le bonheur de vivre. Arrivé au bourg, je pris à peine le temps d'embrasser ma mère et ma tante, puis je m'élançai vers les champs, en proie à un besoin d'activité que je ne pouvais ni régler ni vaincre. Avec quelles délices je me baignais dans cette atmosphère pleine de vie et d'amour ! Il me semblait assister, sous les voûtes d'un temple infini, à un service solennel, où la terre fournissait son encens et les oiseaux leurs cantiques.

Naturellement je me dirigeai du côté des vergers qui entourent Verrières. Les pommiers, les pêchers, les pruniers y étaient en fleur et montraient au loin leurs têtes odorantes et poudrées. Je longeais l'un de ces enclos, lorsqu'au travers des clayons qui m'en séparaient, j'entendis une voix m'appeler :

— Monsieur Édouard ! disait-elle.

A cet accent clair et doux comme les notes d'un clavier, je me retournai, et derrière la haie de roseaux, j'aperçus une jeune fille, belle comme une apparition. Je croyais la reconnaître, et pourtant je n'osais lui donner un nom, tant elle me semblait métamorphosée.

— Quoi ! c'est vous, Mariette ! lui dis-je enfin.

Je ne pus continuer ; mon cœur battait comme s'il eût voulu briser son enveloppe ; mon œil était ébloui.

VII

L'HEURE DU BERGER.

C'était bien Mariette, et pourtant ni elle, ni moi, nous n'avions employé en nous parlant le langage familier de notre enfance. Un secret instinct semblait nous conseiller désormais plus de réserve. Elle avait quinze ans ; j'allais en avoir vingt-trois ; trop d'abandon aurait eu des dangers ; des deux parts il fallait se tenir sur ses gardes.

Je vois encore son costume d'ici : une robe d'indienne à mille raies et une guimpe de batiste d'Écosse, rien de plus. Mais comme ces vêtements si simples étaient portés ! Que de souplesse dans les mouvements et surtout que d'élégance naturelle ! La libellule n'a pas un corsage plus délié et ne rase pas avec plus d'aisance la surface des eaux. Posé avec art sur sa tête, un chapeau de paille laissait échapper de longues grappes de cheveux, qui s'en allaient au gré du vent ou déroulaient sur son cou de lis leurs masses ondoyantes et soyeuses. La main, le pied, tout chez elle répondait à cet ensemble de grâce et de beauté : rien n'y jurait, rien n'en troublait l'harmonie.

Mariette tenait cela de sa mère, dont la condition était fort au-dessus de celle de Grandchamp et que des revers de fortune avaient seuls contrainte à une alliance peu assortie. Cette alliance fut pour notre pépiniériste une grande joie et un grand honneur ; il voulut s'en montrer digne : chaque année un enfant lui naissait, si bien que sa moitié périt à la tâche, après avoir donné le jour au septième. Mariette était très-jeune alors ; cependant elle avait pu déjà régler ses manières sur celles de sa mère. Avec l'instinct de son sort, la pauvre femme s'était hâtée de pousser aussi loin que possible l'éducation de son aînée, afin de laisser ici-bas un exemple et un souvenir. Cette prévoyance n'avait pas été vaine, et si elle eût vécu, madame Grandchamp aurait pu contempler son œuvre avec un légitime orgueil.

L'extase dans laquelle m'avait plongé la vue de la jeune fille, se prolongea si longtemps qu'elle ne put se défendre d'un moment de trouble et d'alarme.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Édouard, me dit-elle d'une voix émue, seriez-vous indisposé ?

En effet, ce choc soudain avait fait refluer tout mon son sang vers le cœur. Mes pieds semblaient fixés au sol par un charme invincible ; mes yeux seuls avaient gardé quelque activité. La tête appuyée sur la barrière de roseaux qui s'élevait entre moi et la riante apparition, je craignais de la voir s'évanouir au premier bruit, comme une fée des songes. Quand je m'arrachai à ce ravissement, un cri involontaire m'échappa :

— O Mariette, lui dis-je, que vous êtes belle !

Elle rougit jusqu'au vif et se pencha vers une touffe de violettes pour me cacher son embarras. Ce mouvement ne fit

que mieux ressortir ce qu'il y avait en elle de perfection et de charmes. La pudeur a aussi sa coquetterie. Je ne pus me contenir, et, emporté par un sentiment impérieux :

— Vrai, Mariette, répétai-je, jamais je ne vous vis aussi belle qu'aujourd'hui.

C'était le premier hommage qu'elle eût entendu et il arrivait jusqu'à elle au milieu du parfum des fleurs et des murmures caressants de la brise. Elle releva la tête avec une confusion mêlée d'orgueil. Un hommage, ai-je dit, j'aurais dû ajouter un aveu. Mariette ne s'y trompa point ; elle comprit qu'elle avait à ses pieds un esclave. Le ciel a doué les femmes d'un instinct si sûr, d'une pénétration si précoce!

— Monsieur Édouard, me répondit-elle avec un regard qui tenait du démon et de l'ange, ne me parlez pas ainsi. Pourquoi se moquer d'une pauvre fille ?

En même temps, avec une espièglerie charmante, elle effeuillait un bouquet de roses hâtives qu'elle venait de cueillir et s'en servait contre moi en guise de projectiles. J'allais lui répondre quand elle continua :

— Mais pourquoi n'entrez-vous pas dans le jardin, monsieur Édouard ? Vous y verriez nos lilas de Perse. Ils sont bien beaux.

— Moins beaux que vous, Mariette, lui répondis-je galamment ; moins beaux, j'en jurerais.

— Venez alors vous en assurer, me dit-elle d'un air conquérant et mutin.

J'étais mis au défi, il n'y avait plus à s'en dédire. Je cherchai de toutes parts une issue afin de pénétrer dans le jardin, et comme je n'en trouvais pas :

— Par où faut-il prendre ? lui dis-je, en la voyant disparaître derrière une charmille.

— Suivez les claies, me répondit la voix de fée ; je vais ouvrir la porte qui donne sur les champs.

Quelques minutes après, je me trouvais à ses côtés, m'enivrant de sa vue et achevant ma défaite. Depuis ce jour mon cœur a saigné bien des fois, et pourtant il ne croit pas avoir acheté trop cher les joies de cette heure fugitive. Je ne parlais pas, et il me semblait que tous les bruits de la nature étaient autant d'hymnes en l'honneur de mon amour. Je marchais dans une atmosphère chargée de parfum, de mélodie et de lumière, heureux d'un bonheur recueilli, et craignant de voir, au premier souffle, s'évanouir un

si doux rêve. A peine osais-je, de loin en loin, tourner vers Mariette des yeux noyés de langueur et affronter les éclairs qui jaillisaient des siens. La jeune fille comprit le danger de cette scène muette.

— Monsieur Édouard, me dit-elle en m'entraînant par la main, vous êtes entré pour voir nos serres. Venez, elles sont dans leur plus beau moment.

En achevant ces mots, elle prit les devants, et il fallut la suivre. Ce n'était pas sans un juste motif que Mariette célébrait les mérites de la Flore du logis. Le père Grandchamp n'avait rien épargné pour que ses collections fussent dignes d'un artiste comme lui ; elles tenaient alors le premier rang dans le monde de l'horticulture. Il est vrai que l'art floral n'en était encore qu'au régime des essais, et flottait dans une sorte d'interrègne. Les espèces qui plus tard sont arrivées à l'empire dormaient dans les limbes de l'avenir. On ne connaissait ni le paulownia dont la célébrité est récente, ni le magnolia, ce beau calice d'argent, ni le dahlia, ce velours végétal, si varié et si riche. A plus forte raison, ne pouvait-on soupçonner la fleur indienne qui l'emportera tôt ou tard si le trône s'adjuge à la capacité, la victoria regia, dont la corolle atteint jusqu'à deux mètres de circonférence.

L'hortensia touchait à son déclin, et le camélia se dessinait à l'horizon au moment où le père Grandchamp se fit une place dans l'horticulture. Par lui-même l'hortensia n'eût pas résisté longtemps, mais il se défendait à l'aide des sympathies de l'opinion et des souvenirs charmants qui s'attachaient à sa marraine. D'un autre côté, le camélia, jeune et bien en cour, eût fait plus vite son chemin sans les fautes d'amis maladroits et les tâtonnements d'une culture inexpérimentée. On pouvait néanmoins prévoir que la lutte ne serait pas longtemps indécise. Dans l'empire des fleurs, les dynasties passent sans jamais revenir. Ce fut le calcul du père Grandchamp, lorsqu'il se rangea sous les drapeaux du camélia. Comme tant d'autres, il alla vers le succès. Il faut d'ailleurs lui rendre cette justice, que personne n'y contribua plus que lui. Dans le croisement des espèces, dans le mélange des couleurs, il réalisa des merveilles, et les amis de l'art se souviennent encore du camélia-Grandchamp, un panaché qui fit du bruit à la première exposition du Louvre. C'était de la gloire ; mais il avait fallu y mettre le prix.

Ces goûts d'artiste donnaient à l'exploitation et au commerce de Grandchamp un double caractère : ici l'idéal, là le réel ; l'industrie près de la fantaisie, les légumes non loin des fleurs. Les serres occupaient un corps de bâtiment placé entre les jardins et la basse-cour. Ensuite venaient les espaliers et les melonnières ; plus loin les pépinières et le potager. Cet ensemble de cultures embrassait une douzaine d'arpents presque tous en terreau. Une rigole d'eau courante suffisait à l'arrosage et hâtait la maturité des primeurs. Au besoin on avait recours aux couches de fumier et aux châssis vitrés pour les produits de luxe, destinés aux tables des gourmets. En somme, le revenu était important, mais les frais d'exploitation en absorbaient la plus grande partie, et après trente années d'un travail assidu, le père Grandchamp n'était guère plus riche qu'au jour où son père lui avait mis le râteau et la bêche à la main. Il avait vécu, élevé sa famille, maintenu sa maison sur un certain pied ; c'était là tout.

Rien de plus naturel que ma présence dans un enclos qui touchait au nôtre, et cependant, à mesure que je m'y engageais sur les pas de Mariette, je sentais naître en moi un sentiment mêlé de crainte et de remords. La vue du père Grandchamp eût suffi pour me couvrir de confusion. Heureusement la place était vide; nous arrivâmes aux serres sans avoir rencontré personne. Je respirai plus librement : Mariette avait eu raison de me vanter les merveilles de ce temple des fleurs : il offrait un admirable coup d'œil. Des plantes grasses, hérissées de piquants, en garnissaient le pourtour et se déroulaient en longs anneaux verts, pareils à ceux d'une couleuvre. De loin en loin il s'en détachait quelques bouquets roses ou violets, qui tranchaient sur les tons mats de cette végétation rampante. Au centre, une allée d'arbustes rares, en pleine floraison, se courbait en arcs gracieux et chargeait l'air d'aromes pénétrants ou suaves. Ailleurs, des vases disposés dans un ordre savant, contenaient de précieux échantillons, des espèces de choix, originaires des tropiques ou de la zone équatoriale. On devinait dans tout cela une main exercée et des études consciencieuses. Rien n'y manquait, pas même les étiquettes en latin, si chères aux naturalistes.

En tout autre moment, ce spectacle m'eût ravi ; ce jour-là j'y restai insensible. Toutes ces fleurs ne valaient pas la fleur de

beauté qui semblait m'avoir convié à son épanouissement. Je ne voyais que Mariette et le sillon lumineux qu'elle traçait devant moi. Je la suivais comme les Mages suivirent la divine étoile, comme les Hébreux suivirent la nuée qui les guidait vers la terre de promission. Au-delà des serres se trouvait un berceau couvert de liserons dont le vent agitait les clochettes bleues. Elle s'y arrêta et s'assit sur un banc rustique. C'était un asile charmant, bien protégé par le feuillage et d'où l'œil planait sur des masses de verdure et de fleurs. Je pris place auprès d'elle, frémissant de plaisir, et ne voyant rien au-dessus de mon bonheur, si ce n'est mon embarras.

Combien une passion vraie est délicate et timide ! Entre Mariette et moi, nulle gêne jusqu'alors. J'avais été le compagnon de ses jeux, et la veille encore elle subissait mon ascendant. Dès que l'amour m'eût frappé, les rôles furent intervertis. Je perdis l'empire ; elle s'en empara. Quand je voulais lui parler, les mots trahissaient mon désir. J'avais peur de rester en deçà de ce que j'éprouvais et d'aller au delà de ce qu'elle pouvait entendre. Aussi demeurais-je muet, effeuillant les liserons qui s'abaissaient autour de nous comme les lianes d'une forêt vierge, et m'évertuant à joncher le sol de leurs débris. De son côté, Mariette en faisait autant, ce qui complétait le groupe et devait former un spectacle assez curieux. Dans l'un de ces mouvements ma main rencontra la sienne ; je m'en saisis, elle me l'abandonna. Douce étreinte, prélude obligé des capitulations du cœur ! Si l'amour est un mal, comme on l'assure, c'en est là assurément le premier symptôme.

Je n'osais respirer, tant j'avais peur de rompre l'enchantement qui me tenait asservi. Les minutes s'écoulaient sans que j'y prisse garde. Toutes les puissances de mon être s'absorbaient dans une rêverie où je voyais flotter mon amour sur des nuages couleur de rose. Immobile, je découvrais un monde nouveau de sensations et d'idées ; silencieux, je répondais à des voix intérieures qui chantaient un hymne à l'avenir. Cette extase dura longtemps ; enfin je me retournai vers Mariette, et nos regards se rencontrèrent. Quel moment ! Il rachetait d'avance une vie d'angoisse. Ce réveil fut si vif, et mes yeux prirent un tel éclat, que la jeune fille s'en émut et détourna la tête. Dans cette gracieuse évolution, elle découvrit son cou blanc et rond comme celui du cygne. J'étais alors bien près d'elle ;

mon haleine effleurait cette surface pure et polie. Vaincu, entraîné, j'y portai les lèvres. Elle se dégagea, et, me repoussant doucement :

—Monsieur Édouard, s'écria-t-elle, qui aurait cru cela de vous!

L'élan était donné, la glace rompue ; je voulus recommencer sur de nouveaux frais. Mariette me prévint et trompa mon mouvement avec une souplesse adorable :

—Fi donc, monsieur Édouard, dit-elle en m'échappant; c'est bien mal, ce que vous faites là !

Elle s'était levée et arrêtait sur moi un œil qui exprimait moins la colère que le défi. J'essayai de la ressaisir, mais un bond de gazelle la mit hors de ma portée ; elle disparut derrière les touffes de liserons. Quand je sortis de notre prison de verdure, elle était loin déjà et touchait au seuil de la ferme. Près d'y entrer, elle se retourna et m'adressa un dernier regard, adieu expressif, qui fut comme l'arc-en-ciel de cette journée orageuse. Je sortis du jardin, blessé au cœur et marchant au hasard, avec les allures d'un homme frappé de vertige.

C'en était fait de mon repos : désormais l'image de Mariette ne devait plus me quitter. Dans mon logement de la rue de Nevers, je la voyais à mes côtés ; au bureau elle me souriait dans un coin et me causait des distractions involontaires. Que m'importait la richesse ? j'étais assez riche de mes souvenirs ; la vie bruyante du monde ? Mariette suffisait seule à peupler ma solitude. Avec elle, rien de sombre ; sans elle, rien de beau. Elle était l'aliment de mon esprit et la lumière de mon âme. Jamais idole ne fut l'objet d'un culte plus assidu, ni d'une adoration plus fervente.

Chaque dimanche j'allais à Verrière et en revenais plus épris. Mariette gagnait en beauté et en grâce, elle se développait à vue d'œil, comme ces aloès dont la croissance est l'ouvrage d'une nuit. Nous nous rencontrions dans le jardin et, quoique souvent troublés, nos entretiens suivaient la même pente que nos cœurs. Charme des premiers aveux, complicité naïve et pleine de raffinements, où trouver des mots qui puissent vous célébrer et vous décrire ! Quel mélange de ruse et d'abandon ! Que de nuances délicates et ingénieuses ! Quel arsenal de combinaisons adorables ! Rien ne vaut l'amour pour cela ; il est le roi de la tactique, il a des stratagèmes infinis pour le service des âmes qu'il a touchées.

Quoique le voisinage justifiât les visites que je faisais aux Grandchamp, il convenait néanmoins d'y apporter quelque réserve. Autant que possible, je choisissais les heures où Mariette pouvait se trouver seule au jardin, mais plus d'une fois le hasard trompa mes calculs. Il m'arrivait alors de tomber au milieu d'une légion d'enfants, occupés à dévaster les groseilliers, ou de rencontrer sur mon chemin le père Grandchamp, absorbé dans la contemplation de ses marcottes. Il était rare que je pusse voir Mariette sans témoins, lui parler de notre avenir, de notre union prochaine, et former ces mille projets dans lesquels se berce l'imagination des amoureux. Fatigué de cette contrainte, souvent je voulais me déclarer et changer notre mystérieux penchant en une poursuite avouée. La réflexion me retenait. Je prévoyais des objections de la part des deux familles, des obstacles, des empêchements. Nous étions si jeunes l'un et l'autre, et ma position était si précaire ! Tout bien calculé, je me taisais de peur de troubler mon bonheur en voulant l'accroître.

Je n'étais pas seul à souffrir de ces contre-temps ; Mariette s'associait à mon impatience. Quand mon dépit allait trop loin, elle employait, pour le calmer, l'un de ces moyens magiques dont les femmes ont le secret; un mot, un regard, un geste, un rien. Il faut si peu lorsqu'on aime ! Je dévorais alors mon ennui et attendais une occasion meilleure.

Un jour pourtant les chances avaient tellement tourné contre moi, que j'allais quitter la place, fort découragé. Tous les Grandchamp remplissaient le jardin ; impossible de dire un mot à Mariette. De guerre lasse, je me retirais donc, lorsque la jeune fille, passant rapidement à mes côtés, me jeta ces paroles :

— Dimanche prochain, à dix heures ? à l'entrée du Buisson de Verrières !

— A dix heures, répondis-je machinalement.

— A l'entrée du Buisson de Verrières, ajouta-t-elle en s'éloignant. N'y manquez pas.

Je voulus obtenir quelques éclaircissements; Mariette, loin de s'y prêter, me congédia du geste. Il fallut obéir et me contenter de ce que j'avais entendu. Une semaine allait s'écouler ainsi, au milieu des tourments de l'incertitude et des émotions de l'attente. Dieu sait à quels assauts mon esprit fut en butte pendant ce temps, et quels étranges combats il livra aux fan-

tômes. Tantôt, je craignais d'avoir mal compris la jeune fille et d'attribuer à ses paroles un sens qu'elle n'y avait pas mis.

— Est-ce bien dimanche? me disais-je. Est-ce bien à l'entrée du Buisson? Pourquoi ce choix, et par quel moyen parviendra-t-elle à s'y trouver? Surveillée comme elle l'est, c'est impossible. Mon oreille m'aura trompé, rien de plus certain.

D'autres fois, quand je triomphais de ces doutes, des scrupules venaient m'assaillir. Ce rendez-vous avait quelque chose de hardi qui en troublait singulièrement le charme. Je n'aurais pas voulu si bien réussir, obtenir un résultat si décisif :

— Déjà ! me disais-je, c'est trop tôt. A quinze ans, tant de résolution et d'imaginative, cela promet.

Ainsi va le monde : aujourd'hui le désir, demain le regret. Cependant ces nuages ne ternissaient pas longtemps l'azur de mon ciel. L'idée de revoir Mariette y prenait vite le dessus et lui rendait toute sa pureté. De quoi, en effet, pouvais-je me plaindre ? N'était-ce pas moi qui, à force d'obsessions, l'avais entraînée à une démarche qu'elle n'eût pas faite librement ? Ne cédait-elle pas à la violence morale que j'exerçais sur sa volonté? L'accuser, c'était la charger de mes fautes et lui faire un crime de mes propres torts.

Pendant toute la semaine, je vécus dans ce rêve. J'ignore comment j'ai pu expédier les pièces qui passèrent alors par mes mains, et il dut s'y glisser bien des inadvertances fâcheuses pour le service. Mon oreiller était assiégé de visions bizarres, fruit d'un sommeil irrégulier. Dans la dernière nuit, mon œil ne se ferma que pour se rouvrir presqu'à l'instant et passa plus de cent fois par cette fatigante alternative. J'avais peur qu'un engourdissement ne me surprît et ne me plongeât dans un oubli fatal. Aux moindres lueurs qui frappaient mes vitres, j'allais ouvrir la croisée pour voir où en étaient les choses. Enfin, dès que l'aube eut répandu sur le ciel son voile laiteux, je me levai et me dirigeai vers le lieu assigné au rendez-vous. C'était vers la fin du mois de juin ; nous touchions aux plus longs jours de l'année.

Ce que l'on nomme le Buisson de Verrières est un vaste bois de plusieurs lieues de tour, et l'un des plus riants qui existent aux environs de Paris. Disposé en amphithéâtre, il incline, d'un côté, vers les massifs de Meudon et de Viroflay, dont il fut jadis une dépendance; de l'autre, vers la vallée de la Bièvre, d'où

il s'élève par une suite d'échelons de verdure. C'est un site charmant, coupé d'immenses avenues et animé de perspectives pittoresques. Une végétation vigoureuse y verse l'ombre sur des taillis touffus qu'habitent encore quelques faisans, débris de nos révolutions. Çà et là des lapins se cachent aussi sous les serpolets jusqu'à ce que le destin les conduise à leur destination naturelle, c'est-à-dire à la broche des gardes.

L'entrée du Buisson où Mariette devait me rejoindre est une échancrure que forme le bois du côté de Verrières et où viennent aboutir les routes de Vaupereux et d'Igny, villages assis sur la lisière occidentale. Le chemin naturel pour y arriver, n'était autre que celui du bourg : il suffisait de s'en écarter et de tirer vers la droite, au moment où les premières maisons seraient en vue. Si j'avais eu une entière liberté d'esprit, j'aurais suivi cet itinéraire ; mais les troubles de mon imagination ne me permettaient pas l'emploi de moyens aussi simples et aussi naturels. Je me crus astreint à des calculs, à des précautions stratégiques. Les amoureux sont ainsi faits; ils se perdent par où ils croient se sauver, et se trahissent par le soin même qu'ils apportent à ne pas se compromettre.

Arrivé à Fontenay-aux-Roses, je quittai la route de Sceaux, et traversant le Plessis-Piquet, j'attaquai le Buisson de Verrières à la hauteur de Malabry. Quand je pénétrai sous ces voûtes sombres, le calme rentra dans mon cœur. Là, plus de témoin à craindre, plus d'espion à dérouter. Une solitude complète régnait dans le bois ; les oiseaux même s'y taisaient. Il était sept heures; j'avais du temps pour rêver à mes amours. Je m'acheminai donc doucement par l'un des sentiers tracés dans ce labyrinthe de verdure, choisissant le moins frayé, le plus touffu, et amortissant le bruit de mes pas, afin de ne point trahir ma présence. J'avançais ainsi, protégé par un rideau épais, et fier d'avoir imaginé une manœuvre si savante, lorsqu'un coup de sifflet retentit si près de moi, que j'aurais pu le croire sorti de ma bouche même. Effrayé, je reculai de quelques pas et tombai entre les bras d'un homme qui venait de sortir du taillis. C'était l'un des gardes de la forêt; il m'avait reconnu :

— Ah ! c'est vous, monsieur Edouard, me dit-il ! n'ayez pas peur. Je vous prenais pour un braconnier que je guette depuis tantôt une semaine. Il n'y a point d'affront ; je vas passer mon chemin. Ici, Rustaud.

Il rappela son chien et disparut sans que j'eusse retrouvé ma présence d'esprit et la force de lui répondre. Quelle étrange fatalité! J'avais pris une peine inouïe pour écarter de ma route les témoins fâcheux, et je venais d'en rencontrer un dont la vue était accablante. Désespéré, mécontent de moi-même, je pressai le pas, et, arrivé au lieu du rendez-vous, je m'y tapis sous un buisson comme eût pu le faire un malfaiteur.

VIII

L'AMOUR EN PLEIN AIR.

Je passai sous cet abri de longues et mortelles heures. Le temps s'écoulait, le soleil s'élevait dans le ciel, et je ne voyais rien paraître. Du point où je m'étais placé, mon regard embrassait la partie du vallon qui descend du côté de Verrières, et plongeait sur le chemin qui unit les rues du bourg aux avenues du bois. Pas un mouvement ne m'échappait; je tenais en échec toutes les issues. Jamais observatoire ne fut mieux choisi.

Cependant mon attente se prolongeait, et mes inquiétudes devenaient à chaque instant plus vives. L'état de mon cerveau réagissait sur les évaluations du temps; les minutes me pesaient comme si elles avaient eu la durée d'un siècle. Déjà le soupçon commençait à m'assiéger et il grandissait en raison de la fuite des heures. C'était le garde que surtout j'accusais : seul il pouvait avoir dénoncé ma marche mystérieuse à travers les bois. Pourquoi de mon côté m'étais-je si gauchement défendu? pourquoi avais-je fait si mauvaise contenance? Ensuite je remontais aux circonstances qui avaient accompagné ce rendez-vous, et peu à peu je me laissais entraîner à une méfiance injurieuse. Mariette m'aurait-elle joué? m'aurait-elle tendu un piége? était-ce une épreuve ou une raillerie? Ou bien un obstacle imprévu serait-il venu traverser son dessein, au moment de l'exécution? Cette dernière hypothèse me paraissait la plus probable, la seule digne d'elle et de moi. Plus résigné alors, j'examinais la maison Grandchamp dont on voyait luire au loin les ardoises, et j'y tenais mon regard attaché comme pour lui demander le dernier mot de cette énigme.

Il y eut un moment où le courage me manqua. Pour endormir mon impatience, j'avais imaginé une petite diversion, fort innocente, comme on va voir. A mesure que le soleil montait vers son méridien, on voyait décroître les ombres que projetaient les troncs des arbres. Je m'emparai de cette indication et traçai sur le sol une ligne qui me semblait être la dernière limite du retard. C'était un gnomon naturel, celui des sauvages, chez qui la montre n'a pas pénétré. Il serait difficile de rendre l'intérêt avec lequel je suivais cette expérience. Ma vie y eût été engagée, que je n'eusse pu y apporter plus d'attention. Quand l'ombre eut atteint le point fatal, mon découragement fut à son comble; c'était un arrêt sans appel qui venait d'être prononcé. Mariette ne viendrait pas.

Cette conviction fut si forte chez moi, que je me levai avec l'intention de quitter les lieux et de regagner le bourg. Là du moins mon martyre devait cesser; j'y verrais la jeune fille et tout s'éclaircirait. Déja je m'éloignais de mon observatoire, lorsqu'en jetant les yeux du côté de Verrières, je vis briller au loin un chapeau de paille qui produisait toujours sur moi l'effet d'un talisman. C'était Mariette; je m'arrêtai court, comme si mon mouvement eût été réglé avec la force et la précision d'un ressort. De son côté la jeune fille m'avait aperçu et combinait sa marche de manière à me rejoindre. Elle n'était pas seule, une villageoise l'accompagnait. Je compris qu'il fallait user de prudence et m'effaçai derrière un gros tilleul. Pendant quelques minutes les deux femmes marchèrent ensemble ; mais au premier embranchement, une séparation eut lieu. Mariette se dirigea vers le bois, tandis que la villageoise suivait le chemin de la plaine et gagnait du côté d'Amblainvilliers.

J'étais payé de tous mes ennuis; elle arrivait. A chacun des pas qu'elle faisait vers moi, répondait un battement de mon cœur. Comme elle marchait vaillamment sous le soleil, et quels doux reflets m'envoyait sa robe d'indienne rose ! Mon œil ne perdait ni un de ses mouvements, ni une de ses grâces. Enfin, elle entra dans la zone de l'ombre et se trouva à mes côtés :

— Mariette! m'écriai-je, enivré de sa vue.

— Édouard, me répondit-elle, je vous ai fait attendre. Ne m'en veuillez pas, c'est mon père qui en est cause.

— Vous êtes là, Mariette, lui dis-je; que puis-je désirer de plus?

Elle passa la main sous mon bras et nous nous envolâmes vers le bois, comme deux ramiers amoureux. Les explications commencèrent. Mariette allait voir l'une de ses cousines qui habitait le bourg de Bièvre. Depuis longtemps elle songeait à cette visite comme à une occasion de nous rencontrer sans témoins. Avec cette adresse qui est innée chez les femmes, elle avait amené son père à prendre l'initiative de la proposition, et les choses s'étaient ainsi arrangées le plus naturellement du monde. On lui avait, il est vrai, donné un chaperon ; mais elle avait su s'en débarrasser et l'éconduire. Quand elle eut raconté ces détails :

— Maintenant, dit-elle d'un ton enjoué, me voici. Voyez, mauvais sujet, quelles sottises vous me faites commettre !

— Moi, Mariette, répliquai-je.

— Oui, vous, monsieur, ajouta-t-elle, avec vos airs boudeurs. Nous avions eu tant de mauvais moments ! Ne fallait-il pas vous donner une revanche ?

J'étais inondé de joie ; ces paroles me berçaient comme un de ces chants qui apaisent l'enfance. Ce qu'elles avaient de trop délibéré me paraissait un charme de plus. Puis Mariette était ce jour-là d'une beauté souveraine. La marche avait répandu sur ses joues des couleurs vives comme le carmin et donné à ses yeux un éclat inaccoutumé. L'air du bois chargé d'aromes pénétrants lui causait une sorte d'ivresse. Elle allait d'une fleur à l'autre comme l'abeille et fouillait les buissons avec la hardiesse du lévrier. Au moment où je croyais la tenir, elle m'échappait, disparaissait dans le taillis et se montrait de nouveau à vingt pas plus loin avec quelques touffes de romarin ou de bruyères roses dont elle grossissait son bouquet. Ni les ronces, ni les arbustes épineux n'étaient un obstacle ; elle ne s'arrêta que lorsqu'elle fléchit sous le poids de son butin.

Mon tour vint alors ; Mariette consentit à calmer ses allures pétulantes. Elle accourut près de moi, et nous nous engageâmes dans l'une des allées les plus sombres, les plus recueillies de la forêt. Nous marchions côte à côte, et je lui parlais de nos amours, des chances qu'ils couraient, des obstacles qui devaient les traverser. Mariette semblait être moins à mon discours qu'à ses fleurs. Elle les reprenait une à une, les disposait, les groupait dans une savante et belle ordonnance, puis les as-

sujettissait avec des tiges de genêt sauvage. Pendant ce temps, je poursuivais mon thème favori :

— Mariette, lui disais-je, aimons-nous bien ; c'est là qu'est notre force. Rien ne résiste à un amour vrai, parce qu'il résiste à tout. Le temps lui appartient, et le temps arrange bien des choses. N'est-ce pas, mon enfant ?

Je l'avais entourée de mon bras gauche, et je la rapprochai de moi par une douce étreinte. Elle se fit une arme de son bouquet, et me força à lâcher prise :

— Soyons sage, monsieur, dit-elle, ou je prends de nouveau ma course vers les taillis.

Son regard n'était pas d'accord avec sa voix et semblait me conseiller l'audace plutôt que la sagesse. J'obéis pourtant, et continuai :

— L'amour, Mariette, quoi de plus divin ? et sait-on rien ici-bas qui le vaille ? Naguère tout était sombre à mes yeux ; aujourd'hui tout brille, tout reluit. Ma chambrette si nue est devenue un temple ; votre image l'habite. Je m'y trouvais seul, triste, découragé ; maintenant j'y poursuis avec mon cœur un entretien plein d'ineffables joies et qui occupe, défraye, enchante toutes mes heures. Là où vous êtes, la vie coule pour moi à pleins bords, et où n'êtes-vous pas, Mariette ?

Je me retournai vers la jeune fille en prononçant ces mots ; au lieu d'y répondre elle poussa un cri et se mit à courir dans la direction du feuillage. Jeu d'enfant, élan de pensionnaire ! Un oisillon venait de lui effleurer l'epaule et de s'abattre lourdement à quelques pas de nous. Elle l'atteignit ; c'était une pauvre mésange qui s'était trop fiée à la force de ses ailes. Tombée de son nid, elle n'avait pu se soutenir et s'agitait piteusement sur ses pattes débiles. Mariette en eut pitié.

— Cherchons où est le nid, me dit-elle, nous l'y replacerons ; autrement, la pauvre bête périrait.

Accourus aux plaintes de leur nourrisson, le père et la mère voltigeaient sur nos têtes avec une hardiesse, une résolution faites pour toucher des cœurs plus barbares. On eût dit qu'ils voulaient nous arracher notre proie et engager le combat au besoin. Je suivis de l'œil leurs mouvements et découvris au sommet d'un coudrier, le réduit d'herbes et de mousse où s'abritait la famille. Les tiges flexibles de l'arbuste l'y balançaient comme dans un berceau. Il ne s'agissait plus que de réintégrer le fugitif dans

son domicile et de rendre la paix à cet intérieur. Là commencèrent nos embarras. Quoique le nid ne fût pas élevé, il se trouvait hors de la portée de ma main, et les branches n'offraient pas assez de solidité pour s'en faire un point d'appui. Mariette voyait l'obstacle et frémissait d'impatience; elle piétinait autour du coudrier, l'envisageait sous tous les aspects, et secouait la tête d'un air désappointé. Enfin, elle eut une inspiration décisive :

— Edouard, me dit-elle, il faut à tout prix sauver cette chétive créature.

— Je le veux bien, Mariette, répliquai-je, mais comment?

Une couche nouvelle d'incarnat se répandit sur ses joues et gagna jusqu'à son front.

— Prenez-moi entre vos bras, dit-elle avec une vivacité et une grâce d'enfant.

En disant ces mots, elle avait la pose d'un ange qui ouvre les ailes afin de quitter la terre.

— Entre mes bras? lui dis-je émerveillé.

— Oui, Edouard, ajouta-t-elle, et poussez-moi aussi haut que possible; je veux aller jusqu'au nid.

J'obéis, et l'enlaçant au-dessous des genoux, je la soulevai d'un bras vigoureux. Elle n'était pas plus lourde dans ma main que la mésange ne l'était dans la sienne. Quel instant, et de quel trouble il remplit mon âme! Jamais je n'avais pu juger si bien la beauté de ces formes divines. Le corps de la jeune fille portait tout entier sur moi, et à ce contact, des flots de volupté se glissaient dans mes veines. Heureusement la crise dura peu; Mariette, grâce à son piédestal, put arriver jusqu'au nid et y déposer l'absent au milieu de ses frères. Son but était rempli; elle avait mis fin à un deuil de famille.

Cet incident, tout puéril qu'il fût, laissa dans l'esprit de la jeune fille une impression heureuse. Elle en devint plus calme et plus disposée à la rêverie. Par moments, elle laissait retomber sa tête sur mon épaule comme une plante qui a besoin d'un tuteur et résiste mal à des langueurs secrètes. Je voulus m'associer à sa pensée, et lui dis :

— Voyez, Mariette, comme il faut peu de place pour être heureux ! La branche d'un arbuste et quelques brins de mousse suffisent à ces oiseaux. En ont-ils pour cela des chants moins doux, un plumage moins brillant, une aile moins rapide ? Ils

s'aiment, l'amour rend égaux tous les êtres. Il anime du même souffle les petits et les grands ; il ne leur distribue pas le bonheur en raison du bruit qu'ils font et de l'espace qu'ils occupent. En apparence ces oiseaux n'ont que leur nid, mais la nature entière leur appartient. C'est pour eux que le soleil éveille tous les ans les germes paresseux et les séves endormies, pour eux que les forêts quittent leur manteau d'hiver pour revêtir leur robe de verdure, pour eux que les fleurs ouvrent leurs calices à la rosée et livrent aux brises printanières l'essence de leurs parfums. Aimer, c'est jouir de tout, et les amours les plus humbles ne sont pas ceux auxquels le destin a réservé le moins de jouissances. Aimons-nous donc, Mariette ; l'amour tient lieu de toutes choses et rien ne le supplée.

Pendant que je déroulais mes trésors de poésie, la jeune fille avait relevé la tête vers moi et m'adressait un sourire qui laissait voir ses dents de nacre. Au moment où je fis une pause elle joignit ses deux mains sur mon bras.

— Et puis ? me dit-elle avec un accent où se mêlaient la grâce et l'ironie.

C'était m'avertir que j'allais décidément trop haut dans la région des nuages. Je me ravisai et descendis sur terre.

— Vous avez raison, Mariette, lui dis-je, parlons un langage sensé. Nous ne sommes pas riches et ne prenons pas le chemin de le devenir. Eh bien ! cherchons au fond de nos cœurs la plus grande des richesses, celle qui dure le plus et trompe le moins. Que nous faut-il pour être heureux, comme à ces oiseaux ? il nous faut un amour sans contrainte, et au lieu de nid un berceau d'enfant.

Ce mot produisit sur la jeune fille plus d'effet que tout ce que j'avais pu dire jusqu'alors ; elle suspendit sa marche et m'imprimant une petite secousse pour attirer mon attention :

— Par exemple, Édouard, me dit-elle, je veux un joli berceau. Un berceau doublé de soie rose ! Le rose a des reflets charmants. Ces petits anges sont délicieux là-dessous.

Tout en causant ainsi, nous avions traversé une partie du bois et venions d'atteindre un carrefour où aboutissent les chemins d'Igny et de Vaupereux. Encore quelques minutes de trajet en ligne directe, et nous nous trouvions aux portes du bourg de Bièvre, où Mariette devait se rendre. C'était clore d'une manière bien brusque une journée pleine d'enchantements. La

quitter déjà, quel ennui ! La promenade était si bonne sous les bois ! et d'ailleurs on avait tant de choses à se confier, tant de plans à faire ! j'y songeais depuis un instant et elle aussi : les amoureux s'entendent, que c'est merveille.

— Mariette ? lui dis-je en lui poussant le coude.

—Qu'est-ce, Édouard ? me répliqua-t-elle.

— Voici le bourg à l'extrémité de cette avenue de bouleaux, à deux cents pas d'ici, tout au plus.

—Eh bien ! dit-elle avec une insouciance feinte, que puis-je à cela ?

— Si nous prenions par le plus long ? Mariette.

— A la bonne heure ! Va pour le chemin le plus long ! Ma cousine attendra.

Elle achevait à peine ces mots, que déjà nous nous engagions dans la partie la plus épaisse du bois. Sur ce point cessaient les sentiers frayés ; il fallait s'ouvrir un chemin à travers les arbustes touffus et sur un sol jonché de ronces. Parfois la végétation devenait si serrée, qu'on eût pu se croire dans une de ces forêts américaines, où l'homme ne pénètre qu'à l'aide de l'incendie. Des plantes sarmenteuses rampaient dans tous les sens et s'enlaçaient aux arbres de haute futaie. Leurs formes bizarres étonnaient l'œil ; le pied hésitait souvent, de peur de fouler un reptile. Çà et là des blocs moussus ajoutaient aux difficultés du terrain et créaient des inégalités qui rendaient notre marche périlleuse. Mariette soutenait la partie avec un courage opiniâtre et enjoué. Cependant, plus d'une fois il fallut se porter à son secours. Tantôt un lierre l'enveloppait de ses mille bras ; tantôt un buisson épineux menaçait d'emporter un pan de sa robe. Nous livrions alors un combat à ces ennemis parasites, et des éclats de rire célébraient notre victoire.

A force de marcher ainsi en vrais pionniers et à l'aventure, nous arrivâmes devant un taillis si épais, que la hache seule aurait pu nous frayer un passage. Je regardai avec soin autour de moi ; mes souvenirs se trouvèrent en défaut. Cependant le Buisson de Verrières m'était familier ; j'en connaissais tous les abords, toutes les issues. Où nous avait conduits notre course étourdie ? De quel côté se diriger au milieu de ces rets de feuillage qui nous enlaçaient de toutes parts ? Un peu d'hésitation et d'inquiétude se peignit sur mon visage : Mariette s'en aperçut, et joignant ses deux mains sur l'une de mes épaules :

— Nous sommes égarés, n'est-ce pas? me dit-elle.

— Mais non, répondis-je en cherchant à la rassurer; il me semble que voici notre chemin.

Je désignais au hasard l'un des côtés du bois; Mariette ne fut pas dupe.

— Bah! dit-elle, quand cela serait! il fait bon ici! Voyez les jolis siéges, ajouta-t-elle en me montrant deux rochers que recouvraient des herbes et des mousses! et doux et commodes!

Elle s'y reposait en même temps et m'invitait par un geste à prendre place à ses côtés.

— Et ce baldaquin, reprit-elle en dirigeant son regard vers le dôme de verdure, où en trouver d'un plus joli goût, d'une nuance plus tendre? mais vous me semblez distrait, Edouard.

La folle se jouait ainsi de mon anxiété et eût poussé la chose plus loin si un léger bruit ne fût parvenu jusqu'à nous.

Elle se tut, je devins attentif. Les broussailles s'agitaient au loin, et cette agitation régnait dans un sillon étendu. Je n'y vis d'abord que le passage d'une bête fauve dont nous avions troublé le repos; mais le frétillement des feuilles donnait tort à cette hypothèse. En effet, un épagneul montra bientôt sa tête hors des taillis et vint s'arrêter à nos pieds, l'œil fixe, le nez au vent, comme s'il eût voulu nous tenir en arrêt. Evidemment cet animal était dressé à une chasse de ce genre, et sa manœuvre nous eût sans doute embarrassés, si une voix ne se fût fait entendre.

— Ici, Rustaud, s'écria la voix.

L'épagneul partit comme un trait et disparut dans une touffe de germandrées.

C'était encore le garde, mon espion importun et assidu. Je crus qu'il allait venir à nous et je m'apprêtais cette fois à lui répondre avec colère; mais les mouvements du feuillage se calmèrent peu à peu et le silence se fit de nouveau. Nous nous retrouvions seuls; il est vrai que cette solitude nous laissait dans le même embarras.

Notre unique ressource était le dieu du hasard; nous nous confiâmes à lui, et il se montra secourable. A peine eûmes-nous fait cent pas sur la gauche, qu'il se fit devant nous une brusque et vaste éclaircie; c'était la lisière du bois; nous touchions à la vallée. Je craignais que le courage de Mariette n'eût été ébranlé par ces petites épreuves et qu'elle ne voulût pas pousser

la promenade plus loin. C'était mal la connaître; à peine eut-elle retrouvé un terrain battu qu'elle reprit son essor et se dirigea en bondissant vers les bords de la Bièvre.

La berge de ce ruisseau n'est presque jamais banale; les riverains en usent à leur profit et l'enveloppent dans des propriétés closes. Cependant sur divers points on peut y aboutir, et nulle part au milieu d'une site plus gracieux qu'entre Vauboyen et les Roches. C'est là que je conduisis Mariette. Comme abri naturel, on y trouve une haie de troënes, peuplée d'oisillons qui en ravagent les baies: quelques saules, jetés sur les deux rives, livrent au courant les richesses de leur chevelure. L'eau, peu profonde, gazouille entre les rochers comme le bouvreuil dans les rameaux des arbustes. Cet ensemble charme et apaise les sens. On chercherait en vain des beautés plus tranquilles, un paysage plus frais et plus doux.

A peine étions-nous arrivés sur la berge, que Mariette se livra de nouveau à ces accès de vivacité dont elle ne pouvait se défendre. Quoique la pente fût rapide, elle suivait en sautillant les demoiselles qui rasaient les eaux de leurs ailes bleues. On eût dit qu'elle voulait lutter avec elles d'agilité et de grâce. Étendu sur le gazon des talus, je ne me lassais pas d'admirer la souplesse de ses mouvements quand tout à coup je la vis perdre l'équilibre et trébucher du côté de la rivière. D'un bond je m'élançai vers elle et la retirai de l'eau, ruisselante comme une naïade. Si c'était la journée aux enchantements, ce devait être aussi la journée aux aventures. Quel embarras imprévu et comment y remédier? Pendant que mon imagination était aux champs, Mariette avait pris son parti. Sur l'un des points de la berge, les saules formaient un rideau verdoyant et ménageaient un espace à l'abri du regard. C'est là qu'elle se réfugia. L'eau n'avait pas atteint bien haut; le mal pouvait se réparer. D'une main leste, elle enleva ses chaussures et ses bas, puis sa robe même, en se couvrant bien vite de son fichu. Elle restait ainsi en jupon, pieds et jambes nus. Elle était si belle, qu'il eût fallu l'adorer à genoux. Je portai les vêtements humides sur la haie de troënes et les exposai aux rayons d'un soleil ardent; puis je revins prendre ma place dans le petit temple où se cachait ma divinité.

D'abord un peu confuse, Mariette avait promptement retrouvé son aplomb et son naturel. Elle portait ce costume léger

avec l'aisance et la chasteté d'une nymphe. Les rôles semblaient intervertis; j'étais plus embarrassé qu'elle. Cependant la hardiesse commençait à me revenir et peut-être en face de tant de charmes, ne serais-je pas toujours resté dans les bornes d'une admiration recueillie, lorsqu'une main sortie du feuillage vient s'appesantir sur mon épaule, pendant qu'un timbre sonore faisait retentir à mon oreille, ces mots significatifs:

—Eh bien ! mon gars, que faites-vous donc là-dedans ? Vous vous en allez bien loin pour prendre vos bains de pied ?

Cette voix et cette main appartenaient au père Grandchamp, qui tomba devant nous comme un dieu d'Homère, au moment où nous y songions le moins. Evidemment quelqu'un nous avait trahis. Le soupçon ne pouvait atteindre que mon espion de la forêt ou le chaperon de Mariette. Lequel des deux accuser ? Etait-ce la villageoise ? Etait-ce le garde ?

IX

LE CONSEIL DE FAMILLE.

Le premier mouvement de Mariette, lorsqu'elle eut reconnu son père, fut de courir vers ses vêtements et de rétablir sa toilette sur un meilleur pied. De mon côté, j'essayai d'expliquer au vieux Grandchamp la cause, d'ailleurs fort innocente, du négligé dans lequel il surprenait sa fille. Au lieu de se prêter à mes explications, le pépiniériste secouait la tête d'un air soucieux, et, de temps à autre, relevait sur moi des yeux chargés d'éclairs :

— C'est bon ! c'est bon ! disait-il entre ses dents, tout s'éclaircira au logis.

Je craignais que l'orage n'éclatât sur Mariette ; je voulais en détourner vers moi le principal effet. Aussi revins-je à la charge en cherchant à justifier notre promenade, et en la mettant sur le compte du hasard. A ce mot, Grandchamp se réveilla comme un sanglier sous l'épieu :

— Le hasard, s'écria-t-il. Voilà une belle histoire. Je vous trouve à deux lieues de Verrières ; c'est du hasard. Tête-à-tête sur les bords de la Bièvre, encore du hasard. En jupon court, toujours du hasard.

Au moment où il achevait ces mots, Mariette survint et lui dit gaiement :

— Oui, petit père, du hasard.

— Alors, ma fille, c'est un hasard qui peut vous mener loin, répondit Grandchamp avec sévérité.

Mariette n'était pas accoutumée à ce langage, deux larmes vinrent mouiller ses cils :

— Mon père ! dit-elle d'un ton suppliant.

Grandchamp sentait que l'émotion allait le gagner, et il chercha à s'en défendre.

— Quand je vous dis que c'est bon ! s'écria-t-il. A Verrières, nous tirerons la chose au clair. Pour le moment, il n'y a qu'à retourner au gîte. La carriole est là qui nous attend. En route donc.

A l'appui de ces mots, Grandchamp prit ses airs les plus bourrus ; mais Mariette ne s'en alarma point. Elle savait quel était son empire et jusqu'où s'étendaient ses priviléges d'enfant gâtée.

— Mon bon père, dit-elle en insistant et en employant les notes les plus douces de sa voix.

Il n'en fallait pas davantage pour changer les dispositions de Granchamp. Sa fermeté ne tenait guère plus devant les caresses de sa fille, que la neige devant les rayons du soleil. Mariette s'était rapprochée de lui et passait sur ses joues brunies des mains blanches et potelées. Vainement le vieillard cherchait-il à se défendre contre le charme, à s'affermir dans sa mauvaise humeur ; le succès servait mal ses efforts. Le seul fruit de ce combat était de donner à sa physionomie l'expression singulière d'une sévérité qui cède en résistant et d'une émotion qui prend le dessus presque de vive force. Grandchamp s'en voulait de capituler sitôt.

— Allons, s'écria-t-il, voilà que ça me gagne. Et dire que je ne pourrai pas tenir bon une fois ; mais je ne suis donc qu'une chiffe, qu'une poire molle !

— Bon petit père, dit Mariette, élevant jusqu'à leur dernière puissance ses moyens de séduction et ses manières de chatte.

Grandchamp n'y résista plus ; il prit sa fille entre ses bras et la couvrit de baisers.

— Mais tu le sais bien, méchante enfant, dit-il, en exhalant un énorme soupir, que je ne suis point un sauvage, un père

féroce. Tu le sais, que tu me mènes comme avec une longe, que tu me mettrais, si tu le voulais bien, sous la même cloche que mes melons. Tu sais tout cela, Mariette : pourquoi en abuses-tu ?

La jeune fille ne répondait pas et redoublait seulement ses caresses ; je crus devoir me mêler à ces explications :

— Père Grandchamp, lui dis-je...

Jamais apostrophe n'eut moins de bonheur et d'à-propos ; elle suffit pour réveiller dans le cœur du vieillard les tempêtes qui venaient de s'y endormir. Se dégageant des bras de Mariette, il se retourna brusquement de mon côté :

— Qui est-ce qui te parle à toi ? s'écria-t-il. Tu n'es pas ma fille, à ce qu'il me semble. Autant vaudrait te taire, entends-tu ? Je ne sais ce qui me retient, mon gars, de te briser un membre pour t'apprendre à venir porter le désordre dans mon logis ! Un bel oison, vraiment, pour séduire les femmes ? Tiens, veux-tu que je te donne un bon conseil ? Tire-toi de la portée de mon bras ; autrement je ne réponds de rien.

Grandchamp s'échauffait peu à peu en avançant dans son discours, comme si sa parole eût rendu de l'activité au feu intérieur qui couvait en lui. Il en était arrivé à un degré où l'effet pouvait suivre la menace, et l'intervention de Mariette n'eût pas suffi pour me couvrir contre ses violences. Une diversion devenait nécessaire, elle eut lieu à point nommé. Soit que l'effroi eût opéré une révolution chez la jeune fille, soit qu'un peu de calcul se mêlât à tout ceci, nous la vîmes chanceler et pâlir.

— Assez, mon père, dit-elle d'une voix faible.

Puis elle se laissa tomber sur le vieillard comme une fleur qui vient d'être coupée au pied. Grandchamp était loin de s'attendre à une pareille crise :

— Dieu du ciel ! s'écria-t-il, mon enfant qui se pâme ! Vite du secours ! Édouard, un peu d'eau dans le creux de ta main, mon garçon. Brutal que je suis, c'est moi qui l'aurai tuée !

La syncope dura peu ; Mariette rouvrit les yeux, et les tournant vers le vieillard avec une tendresse mêlée de langueur :

— Bon petit père ! lui dit-elle.

— Ma fille, répondit Grandchamp en la pressant sur sa poitrine, te voilà bien revenue, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu éprouves ? Où as-tu mal ? Viens, mon agneau, allons vers l'ombre ; c'est le soleil qui t'aura saisie trop vivement.

Il la souleva par la taille et l'emporta sous les saules, où il lui donna le tronc d'un gros arbre pour dossier et l'herbe du talus pour tapis. Quand elle fut commodément assise, il se plaça à sa gauche et me fit signe de venir compléter le groupe. Ce n'était plus le même homme. Ses sourcils, tantôt hérissés comme des soies, avaient repris un air naturel ; ses yeux gris ne pétillaient plus de colère, son visage respirait la bonté, sa voix même s'était radoucie :

— Enfants, dit-il, croyez-vous que je ne vous aie pas devinés, que j'aie été dupe de vos petits manéges? Me tromper, moi, un vieux routier ; allons donc! D'ailleurs est-ce que l'on trompe jamais un père?

Mariette prit la main de Grandchamp et la porta à ses lèvres ; moi, je m'effaçais le plus qu'il m'était possible.

— Tu as eu tort, fillette, reprit le vieillard, bien tort de te défier de moi. Ne m'avais-tu pas toujours trouvé indulgent, même pour tes caprices? T'ai-je en aucun temps refusé quelque chose? Ne suis-je pas ton meilleur ami, ton serviteur, au besoin? Et pourtant, ajouta-t-il avec tristesse, tu as des secrets que tu ne me confies pas! tu cours les champs avec un amoureux sans m'en rien dire ! C'est mal, fillette, c'est mal.

Pour toute réponse, Mariette se mit à fondre en larmes et, entraîné par l'exemple, je me laissai aller à en faire autant. Si Grandchamp n'eût pas réussi à nous calmer, ce déluge général aurait fini par grossir la Bièvre.

— Allons, dit-il en prenant les deux mains de sa fille, voilà que les écluses s'ouvrent. J'en étais sûr ; ça ne manque jamais. Pas moyen de dire un mot aux femmes, sans qu'à l'instant même on ne les voie pleurer comme des Madeleines. Mais, vraiment ! ça n'a pas de bon sens, petite. Ne dirait-on pas que je suis un Tartare, un loup-garou ? Voyons, Mariette, essuie-moi ces yeux et qu'il n'en soit plus question. Et toi aussi, grand dadais, tu t'en mêles, ajouta-t-il en remarquant ma figure éplorée ; si tu savais quel drôle d'air tu as là-dessous?

En effet, l'affliction ne m'embellissait pas, et ce spectacle réjouit le père Grandchamp, au point de créer une diversion en ma faveur. Il m'appuya sa large main sur l'épaule en signe de réconciliation, mais d'une manière si sonore, qu'un membre moins solide que le mien en eût été désarticulé.

— Parlons peu et parlons bien, ajouta-t-il en modérant l'essor

de sa voix. Le mal est fait; les têtes sont prises, il faut aviser. Vous vous plaisez, vous vous convenez, n'est-ce pas, mes beaux amoureux ?

Nous répondîmes au père Grandchamp par un regard plus expressif que des phrases. Il continua :

— Diable ! diable ! Ça n'ira pas si aisément que vous le croyez. Passer devant M. le curé et M. le maire, rien de plus simple. Une robe de noces lui irait à ravir, à cette enfant, quoiqu'elle soit bien jeune. Et moi donc serais je heureux ce jour-là ! quel rigaudon j'y danserais ! Mais, continua le vieillard en secouant la tête, ce n'est pas tout que de marier des enfants, il faut encore qu'ils aient de quoi vivre. La misère et l'amour, ça fait un mauvais couple, mes agneaux. Je m'y connais. On se caresse le premier jour, on s'égratigne le lendemain.

— Mon père, dîmes-nous presque à la fois, Mariette et moi.

— C'est bon, c'est bon, reprit le pépiniériste ; quand je vous dis que je suis des vôtres. Dame! il faudra voir. Ce garçon a une famille; il est naturel de la consulter. Peut-être que sa tante fera quelque chose pour lui. Un sapeur fini que cette femme, et c'est dommage, car le cœur vaut son pesant d'or. Pas plus tard qu'aujourd'hui, j'irai lui en causer un mot. Il faut bien que ça soit pour toi, fillette, car j'avais juré de ne plus remettre les pieds dans ce guêpier. Maintenant, en route. Le soleil descend et il nous reste deux lieues à faire.

Nous rejoignîmes la carriole qui nous emporta rapidement vers Verrières. Mariette, encore souffrante, occupait le fond avec son père, je me plaçai sur le devant avec le valet de ferme qui tenait les guides.

Mon esprit était en proie à une vive préoccupation. Une démarche formelle allait avoir lieu, et notre sort devait s'y décider. Pour en venir là, le père Gandchamp avait dû se faire quelque violence. Un peu de mésintelligence régnait entre nos deux maisons ou plutôt entre leurs principaux membres. Ma tante Brigitte appelait le pépiniériste un vieux satyre, et celui-ci, usant du même procédé, la traitait de sapeur et de dragon. J'ai toujours soupçonné Grandchamp d'avoir aspiré à la succession d'un général de l'Empire, et de s'y être pris d'une manière trop vive, trop militaire. De son côté la veuve Pétermann avait dû manifester avec quelque rudesse sa fidélité à la mémoire du défunt. De là ces rancunes et cette froideur. En outre, il s'y

joignait un contraste marqué dans les opinions. Ma tante, à cheval sur la sienne, accusait Grandchamp de n'en avoir aucune. Grandchamp n'avait que deux faiblesses, sa fille et ses fleurs ; hors de là il était invulnérable et se défendait en paysan madré. Toutes ces circonstances avaient servi à envenimer les relations entre voisins et rendaient fort délicate la démarche à laquelle le pépiniériste s'était résolu.

Quand la carriole fut arrivée à sa destination, Mariette en descendit et, par un regard, rappela son père au sentiment de sa promesse. Le vieillard paraissait aux regrets de s'être tant engagé. Cependant il s'exécuta et m'entraîna du côté de notre maison. Seulement, avant d'y entrer, il me secoua le bras avec quelque rudesse, et, pour me faire bien comprendre la valeur de ce geste, il ajouta :

— Maintenant que nous voici seuls, mon garçon, et que la petite n'est plus là pour m'ensorceler, j'ai deux mots à te dire qui en valent cent ; retiens-les bien. Si je te reprends à lui parler jusqu'à ce que tout soit d'accord, je te brise les os. Tu m'as entendu ? Eh bien ! gouverne-toi en conséquence.

Sans me donner le temps de lui répondre, il souleva le loquet de notre porte et entra. Ce n'était déjà plus le même homme. J'avais perdu l'ange qui me couvrait de ses ailes ; il me le faisait sentir.

L'apparition du père Grandchamp causa quelque étonnement sous notre toit. Depuis plusieurs années, il affectait de s'en tenir à l'écart, et cet acte imprévu se compliquait de ma présence à ses côtés. Ma mère, qui lisait ses Heures dans un coin, se leva pour venir m'embrasser, tandis que sa sœur attendait le pépiniériste de pied ferme et se cambrait majestueusement. Son air était digne, mais gracieux ; elle ne voulait pas manquer aux devoirs de l'hospitalité.

— Ah ! c'est vous, Grandchamp, dit-elle, soyez le bien venu. Thérèse, donne un siége à Grandchamp.

— Merci, voisines, dit le pépiniériste en s'asseyant. Ce n'est point de refus. Notre maudite carriole nous a vigoureusement secoués de Bièvre ici. Quelles ornières, bon Dieu !

— C'est votre gouvernement qui vous vaut cela, Grandchamp, reprit ma tante ; il aime mieux réparer les clochers que d'entretenir les chemins. Vous marchez donc toujours avec ces gens-là, voisin?

— Moi, voisine, répliqua Grandchamp, est-ce que je marche avec personne? Trouvez-moi un gouvernement qui ne demande plus d'impôts, demain je me mets avec lui.

C'était le thème favori du pépiniériste, sa seule opinion en matière d'affaires publiques. Un gouvernement qui n'exigeât plus d'impôt, voilà son idéal et celui qu'adoptent volontiers les hommes qui vivent près de la nature. Rien de simple et de champêtre comme ce programme.

Grandchamp croyait avoir vidé l'incident par un mot décisif, et s'apprêtait à en venir au but de sa visite, lorsque ma tante Brigitte l'interrompit :

— Des impôts, dit-elle, est-ce que l'Empereur en demandait? Trouvez-moi quelqu'un à qui il ait fait tort d'un centime! Il aimait trop le peuple français pour cela. Lui, demander des impôts! On voit bien que vous ne l'avez jamais connu.

— Mais, dit Grandchamp, puisque j'y ai contribué moi-même, puisque cela m'a coûté du bel argent.

— Vous, vieux satyre, s'écria ma tante en s'échauffant peu à peu, vous avez donné quelque chose à l'Empereur! Pas possible! De l'argent, il en avait à ne savoir qu'en faire. Pour preuve, il a laissé deux cents millions à la grande armée dont ceux-ci nous font encore tort, les écornifleurs qu'ils sont. Mais on y avisera; il faudra bien qu'ils lâchent les espèces. Ah! mais oui.

Le pépiniériste n'osa pas insister sur sa thèse et prouver qu'il avait payé l'impôt sous le régime impérial. Il avait un autre souci en tête, et un chapitre plus délicat à entamer :

— Quel dragon! disait-il à part lui; du diable si je sais par quel bout la prendre!

Il y eut un moment de silence pendant lequel ma mère chercha dans sa lecture une diversion à un entretien peu édifiant, Grandchamp, de son côté, méditait toujours son entrée en matière; enfin ma tante Brigitte attendait que le pépiniériste s'expliquât et déclarât la somme qu'il avait fournie à l'Empereur. Au besoin elle était prête à en offrir le remboursement.

J'étais dans les transes; rien ne tournait au gré de mes vœux. On ne s'expliquait pas, on s'égarait dans les malentendus. Si je n'avais pas craint d'empiéter sur les droits du père Grandchamp et de le blesser par mon impatience, j'eusse déclaré nettement le motif qui l'amenait et plaidé moi-même ma cause.

Faute de prendre un parti aussi décisif, j'allai m'asseoir près de ma tante, et la comblai de caresses : je voyais en elle un juge et cherchais d'avance à désarmer ses rigueurs. Cette circonstance amena une explication.

— D'où arrives-tu, mon fils ? me dit ma tante en m'essuyant le front avec son mouchoir; comme te voilà en nage !

— Dame, répondit Grandchamp qui prit la parole; nous venons d'au delà de Bièvre, et le soleil est chaud. C'est moi qui vous le ramène, voisine ; ce jeune homme s'était égaré.

— Égaré ! s'écria ma mère avec inquiétude.

— Bah ! dit ma tante ; est-ce croyable? Edouard connaît les environs comme un lapin son terrier. A d'autres, voisin !

— Quand je dis égaré, voisines, je m'entends, reprit le pépiniériste. Égaré sur les bords de l'eau et en compagnie. Jour de ma vie, comme il y allait ! Du reste, un morceau de choix, j'en conviens !

— Ah ! mon Dieu, s'écria ma mère qui comprit la gravité de l'accusation.

— Eh bien ! dit ma tante, moins susceptible sur ce chapitre, quand cela serait. Ne faut-il pas que le bel âge se passe? Qui est-ce qui n'a pas été jeune, moi la première? Personne n'a été plus jeune que moi. Et vous aussi, vous l'avez été, vieux satyre, quoiqu'il n'y paraisse guère, ajouta-t-elle en se retournant vers Grandchamp. Est-ce que vous n'auriez pas pu les laisser tranquilles, ces agneaux ?

C'était la seconde fois que la générale employait, en parlant au voisin, une qualification blessante. A ces traits agressifs on voyait Grandchamp s'agiter sur sa chaise comme un cheval à qui l'on fait sentir l'éperon. Peu à peu son accent tournait à l'aigre et sa physionomie s'assombrissait. A la contraction de ses lèvres, au mouvement de ses sourcils, on pouvait deviner chez lui un combat de volontés et d'influences. Ce que Mariette avait fait, ma tante travaillait à le défaire, et elle y allait grand train. J'assistais ainsi à la ruine de mes espérances et suivais le deuil de mon bonheur.

Grandchamp, blessé au vif, avait relevé le gant et désormais il allait marcher vers son but.

— Les laisser tranquilles, dit-il, avec un peu de colère. Vraiment, le conseil est bon ! J'aurais voulu vous y voir, madame la générale.

Ma tante ne savait pas ce que voulait dire ce changement de ton ; mais aucune gamme ne l'effrayait et elle eut bientôt pris la dominante. Aux grands airs elle opposa les grands airs.

— Allez toujours, dit-elle ; on vous rejoindra.

— Ah ! il fallait les laisser tranquilles, reprit Grandchamp appuyant encore sur ces mots. Nous aurions vu alors de la belle besogne.

— Et que nous importe ? répondit ma tante ; n'est-ce pas notre garçon, après tout, et non le vôtre ?

— Oui, voisine, dit Grandchamp de plus en plus irrité ; mais savez-vous avec qui je l'ai surpris, ce beau cadet ?

— Ma foi, non, répliqua ma tante, et pourquoi m'en soucierais-je ?

— Je l'ai surpris avec ma fille, dit Grandchamp d'une voix solennelle. Maintenant, madame la générale, vous comprenez pourquoi je m'en suis mêlé.

— Avec Mariette ! dit ma mère en joignant ses mains. Est-ce vrai, mon fils ?

Je baissai la tête comme un coupable : ma tante ne se contenta pas de ce muet acquiescement.

— Est-ce vrai, mon garçon ? me dit-elle en répétant la question d'un ton plus leste et moins éploré.

— Oui, ma tante, répondis-je à mi-voix et en homme qui demande grâce.

— Ma foi, s'écria ma tante, entraînée par ses souvenirs, c'est de bonne guerre. On a toujours vu cela. Les jeunes coqs s'en vont la crête au vent ; quoi de plus naturel ? Que ceux qui ont des poulettes, les gardent.

Pendant que la veuve Pétermann professait une morale aussi relâchée, j'entendais ma mère répéter dans son coin, avec un accent plein d'amertume et si bas que je fus seul à l'entendre :

— Mariette ! Mariette ! Dieu nous en préserve ! C'est une fille bien légère !

Le feu venait d'être mis aux poudres. Aux derniers mots de ma tante Brigitte, le père Grandchamp s'était levé furieux. Toutes ses résolutions pacifiques s'étaient évanouies devant ces paroles où se mêlaient l'ironie et l'offense.

— Ah ! c'est sur ce pied que vous comptez le prendre, s'écria-t-il, là, bien sérieusement, ma voisine ?

— Oui, mon voisin, bien sérieusement, répondit la générale, en se mettant au diapason de son interlocuteur.

— C'est ainsi que vous traitez les gens, lorsqu'ils viennent vous porter des paroles de paix?

— Ma tante! m'écriai-je en essayant d'intervenir et de calmer les parties belligérantes.

— Laisse-moi, mon fiston, dit la générale en me repoussant. Ne faudra-il-pas prendre des mitaines ponr converser avec ce fabricant de citrouilles? Moi qui ai parlé cent cinquante fois à l'Empereur comme je te parle, je baisserais pavillon devant un instituteur de melons et de concombres! Jamais, mon fils, jamais.

— Ma sœur, s'écriait de son côté ma mère, ne t'emporte pas, je t'en supplie!

Les choses s'envenimaient au point qu'il était impossible de les arranger. Quand la fumée des souvenirs montait au cerveau de la veuve Pétermann, à l'instant même, nous voyions se déclarer des symptômes terribles. Nul moyen de la contenir ; elle devenait intraitable Il lui semblait que tout devait céder et se soumettre. C'était bien l'école impériale, avec la baïonnette pour dernier argument. Lui résistait-on , le débat tournait alors à la tempête. On la voyait s'enivrer des émotions de la lutte, et arriver au dernier degré de l'effervescence. Un volcan ne gronde pas avec plus de bruit, et ne se livre pas à des éruptions plus impétueuses.

Quoique moins en dehors, la fermeté du père Grandchamp avait une trempe tout aussi solide. Il était entêté à la manière des villageois, c'est-à-dire sans éclat, mais aussi sans retour. S'il ne discutait pas, jamais il ne cédait; son opinion reparaissait quand on croyait l'avoir vaincue. Mariette seule avait pu dompter ce naturel opiniâtre. Devant elle, Grandchamp se contenait ; il prenait sa revanche quand elle était loin.

Entre de pareils acteurs, la scène aurait pu avoir des suites fâcheuses : il convenait de laisser à ces passions le temps de se calmer. Ma mère, dont l'esprit était à la torture, voulut tenter un effort décisif, et me prenant à part :

— Emmène Grandchamp, me dit-elle, ou le feu est à la maison. Brigitte n'a plus sa tête.

— Je vous comprends, ma mère, lui dis-je, et vous, tâchez de contenir ma tante.

Je m'approchai du pépiniériste, pendant que la veuve Mon-

geron exécutait la même manœuvre auprès de sa sœur. Nous formions ainsi une sorte d'obstacle au fluide orageux qui remplissait l'atmosphère.

— Montrez-vous le plus raisonnable, dis-je au vieillard de manière à n'être entendu que de lui ; Mariette vous en saura gré.

— Y penses-tu, Brigitte? disait ma mère. Un homme qui est chez toi, dans ta maison ! Dehors, je ne dis pas.

Ces mots suffirent pour amener un moment de trêve. J'en profitai et poussai doucement le vieillard vers la rue. Il était agité, mais silencieux ; je le conduisis jusqu'au seuil de son logis. Quand il y fut arrivé, il se retourna vers moi et, appuyant ses paroles d'un geste menaçant :

— Tu vois cette porte, me dit-il. Eh bien ! mon garçon, si tu essayes jamais plus de la franchir et que je t'y surprenne, je te clouerai là-haut, foi de Grandchamp, comme je le ferais d'une orfraie.

X

LE GÉNIE DES AMOUREUX.

Lorsque je reparus à Verrières, le dimanche suivant, ma mère fut frappée de l'altération qu'avaient subi mes traits pendant cette courte absence. C'était le travail sourd d'une douleur contenue. Désormais il n'y avait plus de vie pour moi, hors de mon amour, et ma physionomie devait en réfléchir toutes les phases.

Cette découverte affligea la pauvre femme sans ébranler ses préventions; elle s'en remit au temps du soin de me guérir. Un secret instinct, cet instinct des mères, la tenait en garde contre une alliance avec les Grandchamp, et chaque jour elle demandait au ciel d'éloigner de moi ce penchant funeste. D'autre part, ma tante ne voulait plus entendre parler ni du voisin, ni de sa famille, et quand par hasard elle ouvrait la bouche à leur sujet, c'était pour les écraser de ses dédains ou de ses colères. Ainsi les blessures de mon cœur ne trouvaient point de main secourable, et ma tête demeurait livrée à la pire des exaltations, celle qui se replie sur elle-même, faute de trouver une issue.

Je n'étais plus le même homme; mon caractère se modifiait à vue d'œil ; je devenais sournois, taciturne, inquiet. A Verriè-

res, je ne savais plus tenir en place : cette maison Grandchamp, désormais frappée d'interdit, était pour moi comme la tunique de Nessus : je n'en pouvais supporter le voisinage. Aussi me voyait-on fuir le bourg pour aller courir les bois et y retrouver les vestiges d'un bonheur trop vite évanoui. J'ai fait ainsi des courses insensées sous les futaies et à travers les bruyères, cherchant à dompter les révoltes de mon cœur sous le frein d'une activité matérielle. Vain espoir ! je revenais de là brisé de fatigue, mais plus épris que jamais.

Un jour que je rentrais chez ma mère après une de ces promenades à outrance, j'aperçus à la limite des vergers et en dehors des clôtures, un noyer qui dominait la plaine de sa cime touffue. A la vue de cet arbre, une idée me vint, celle de m'en servir comme d'un moyen d'observation, et, pour employer un terme de mer, d'une vigie. Après m'être assuré que personne ne pouvait me voir, je gravis le noyer à l'aide de quelques aspérités noueuses, et montai de rameau en rameau. Vers le milieu de l'arbre, les branches s'entre-croisaient et formaient un siége naturel auquel le tronc servait de dossier. Ce fut là que je m'arrêtai en jetant les yeux autour de moi afin de me reconnaître. L'ombrage était si épais, que je ne courais aucun risque d'être aperçu ; mais à travers un réseau de verdure j'embrassais tous les détails du site environnant. Je voyais et n'étais pas vu, c'était un double avantage. J'avais devant moi la maison Grandchamp, les vergers, les serres, les clos réservés à l'hortolage. L'intérieur même du logis me cachait mal ses secrets ; je les devinais à travers les vitres transparentes.

Il serait difficile de dire à quel point cette découverte m'enchanta ; je rentrai consolé, presque heureux. Dès ce jour, le noyer de la plaine devint mon asile favori ; je m'y glissais avec toutes sortes de précautions, et y passais des journées entières. Du haut de ce poste mystérieux, je pouvais suivre de l'œil Mariette, vivre à ses côtés, m'associer à ses occupations. Pendant quelque temps, ce bonheur me suffit ; je ne concevais rien au delà. Plus tard, je désirai mieux ; c'est dans l'ordre. J'essayai de mettre la jeune fille dans la complicité, de l'initier à ma stratégie aérienne. Rien de plus imprudent : pour être remarqué d'elle, il fallait m'exposer à des regards indiscrets et risquer la partie en essayant de forcer la chance. N'importe, je ne voulus pas en avoir le démenti. Chaque fois que Mariette paraissait

au loin, je quittais le massif de l'arbre et me glissais, non sans péril, à l'extrémité d'une branche, d'où j'agitais mon mouchoir. Enfin, elle remarqua ce mouvement et me démêla sous mon enveloppe de verdure. Je recueillis le prix de mes efforts ; ma combinaison eut un plein succès. Dès ce moment, il s'établit entre nous un échange de signes et de gestes, empruntés à cette mimique expressive dont les amoureux ont le secret.

Ce manége se prolongea pendant quelque temps et suffit pour tromper mes douleurs. J'y puisais la certitude d'être aimé; pour les cœurs épris, c'est le baume souverain. Loin de souffrir de la contrainte qui pesait sur nous, notre passion ne faisait que s'en accroître et empruntait à nos romanesques rapports un prestige nouveau. Plus de liberté nous eût donné des joies moins vives. Malheureusement cet épisode dura peu ; une circonstance imprévue vint encore changer l'état de nos affaires.

Ma mère revenait un dimanche des vêpres et passait devant la maison des Grandchamp, lorsque celui-ci l'accosta et engagea l'entretien. Depuis la scène orageuse où nos amours avaient fait un naufrage si complet, c'était la première fois que le vieillard adressait la parole à un membre de ma famille. Aussi, ma mère ne put-elle se défendre d'un peu de surprise.

— Veuve Mongeron, lui dit le pépiniériste avec une politesse qui ne lui était point ordinaire, voulez-vous me suivre un moment ? Je vous ferai assister à un spectacle qui vous intéressera.

Il lui montrait la porte de son logement pour l'inviter à y entrer. Ma mère résistait.

— Mais, disait-elle, encore faut-il savoir ce que c'est, père Grandchamp.

— Soyez sans crainte, veuve Mongeron, vous allez voir quelque chose de curieux. Une vraie comédie !

Sur ces mots, il l'entraîna du côté de ses granges, et la fit monter par une échelle dans un grenier à foin qui avait autrefois servi de colombier. L'un des côtés de la muraille était encore percé de petites ouvertures ménagées au peuple ailé ancien commensal de cette pièce. Ce fut là que le pépiniériste conduisit ma mère.

— Mettez-vous ici devant, lui dit-il, veuve Mongeron, et regardez droit devant vous. Il y a de quoi rire.

Ma mère obéit et ouvrit de grands yeux pour apercevoir ce

que le vieillard signalait à sa curiosité. Ce fut en vain, et au bout de quelques minutes d'attention :

— Je ne vois rien, dit-elle.

— Vraiment ? répondit le pépiniériste, alors nous allons vous aider un peu. Remettez l'œil à l'ouverture. Y êtes-vous ?

— Oui, dit ma mère.

— Bien, veuve Mongeron, reprit Grandchamp. Maintenant, distinguez-vous un gros noyer dans la campagne, juste au delà de nos claies et en tirant du côté du château Mignaux ? Le distinguez-vous, ce noyer ?

— Parfaitement, répondit ma mère.

— Au mieux, voisine, voilà un premier succès : encore un petit effort et tout s'éclaircira. Attention, s'il vous plaît. Sur le noyer, à mi-hauteur, n'apercevez-vous pas quelque chose, veuve Mongeron, comme qui dirait un oiseau sur son perchoir ? Par exemple, le perchoir n'est pas commode et l'oiseau est de la grosse espèce. Y êtes-vous ? dites.

— Jésus Dieu ! s'écria ma mère, saisie d'un soudain effroi. Est-ce bien possible ?

Elle venait de me reconnaître, et tremblait à l'idée d'un accident, d'une chute.

— Le malheureux enfant ! le malheureux enfant ! répétait-elle sur tous les tons. Mais que fait-il donc là-haut ?

— Ce qu'il y fait ? répondit Grandchamp sans se départir de son calme, tâchons de nous en assurer. Tenez, voisine, prenez cette lucarne ; elle est plus commode ; vous y verrez mieux. Bon ! vous y voilà. Jetez maintenant les yeux sur votre gauche, là, près de la melonnière.

— Mariette ! dit ma mère.

— Tout juste, Mariette, poursuivit Grandchamp. Maintenant, suivez le jeu du mouchoir, voisine ; c'est le fin du fin, c'est le bouquet. Mouchoir au jardin, mouchoir sur l'arbre. Voyez donc ! quand un est en l'air, l'autre l'est aussi. Et allez, allez ! Chiffon par-ci, chiffon par-là. Je t'aime dit-on en haut ; je t'aime aussi, dit-on en bas. Les amoureux, c'est impayable. Ils passeraient des jours et des nuits à manœuvrer ainsi. Allons, bien, voilà qu'ils recommencent. A toi, Mariette ; à toi, Édouard. Pourvu que l'autre ne dégringole pas du haut de son perchoir : la branche est bien mince.

Ces derniers mots firent frissonner ma mère ; elle surveillait

mes mouvements avec une anxiété douloureuse et retenait jusqu'à son souffle, tant elle craignait de voir ce point d'appui se dérober sous moi. Enfin elle se sentit vaincue, et, d'un ton qui demandait grâce :

— Père Grandchamp, dit-elle, il faut que je prévienne ma sœur de ce qui se passe ici. Les choses ne peuvent pas rester sur ce pied, je vais vous l'amener.

— Faites, voisine, répondit le pépiniériste ; suivez votre idée, ça vaut la peine d'être vu. Et tenez, voilà qu'ils se remettent en frais. Bien, mes amoureux, ne vous gênez pas ! Allons, au petit bonheur ! ma parole, on paierait les places.

Ma mère ne put entendre ces derniers mots. Elle avait quitté le grenier de Grandchamp pour se diriger du côté de la maison, et, peu d'instants après, elle racontait à sa sœur le spectacle dont elle venait d'être témoin.

— Brigitte, ajouta-t-elle, il faut prendre un parti ; le malheureux se tuerait. Un de ces jours on nous le ramènera mort au logis.

— Allons voir ça de près, répondit ma tante en s'acheminant vers les granges du pépiniériste.

Grandchamp n'avait pas quitté son poste; et, au sommet de l'échelle, ce fut lui qui tendit la main à la générale.

— Sans rancune, voisin, lui dit celle-ci ; il s'agit de nos enfants, oublions le reste.

— Volontiers, voisine, répondit le vieillard ; j'aillais vous en dire autant.

En même temps il guida ma tante vers l'une des petites lucarnes du grenier, et l'y plaçant de manière à ce qu'elle ne perdît rien de la scène qui se passait au dehors :

— Sur le noyer, voisine, lui dit-il, observez bien le manége, il est curieux.

Ma tante eut bientôt vu de quoi il s'agissait, mais, au lieu de partager les inquiétudes de sa sœur, elle trouva à cette scène un charme dont elle ne se défendit pas.

— Bravo ! mon fils, s'écria-t-elle, comme si j'eusse pu l'entendre ; bravo ! la petite. Y vont-ils de cœur et d'âme, ces jouvenceaux ! Ça vous rajeunit de voir ces choses là ! Il semble que l'on y est, que l'on a vingt ans !

— Eh ! eh ! dit Grandchamp, comme s'il eût à son tour réchauffé ses à ce spectacle.

— Vous aussi, vous riez, profond scélérat, dit ma tante. Je parie que vous n'avez jamais monté une faction dans ce genre, vieux satyre. Vous ne perchiez pas vos amours si haut.

En toute autre circonstance, Grandchamp eût été blessé d'entendre la qualification qui avait le don de lui déplaire. Ce jour-là, il paraissait résolu à ne s'affecter de rien.

— Le fait est, voisine, répliqua-t-il, que le pauvre garçon s'y prend d'un peu loin. A la place de Mariette, vous lui auriez fait rapprocher les distances.

Pendant cet échange de propos égrillards, ma mère, l'œil attaché à l'une des ouvertures, sentait son cœur se serrer au moindre balancement des rameaux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle, pourvu qu'il ne lui arrive rien de fâcheux !

Il convenait de prendre un parti ; ma tante Brigitte s'en ouvrit la première à Grandchamp.

—C'est vu, dit-elle ; il ne faut pas laisser ce garçon faire le pied de grue sur cet arbre.

— Sans compter que je ne puis pas l'aller gauler comme une noix, ajouta le pépiniériste.

— Eh bien ! reprit ma tante, il n'y a qu'à en causer, voisin. L'amour de ce jouvenceau me touche ; on voit que c'est chaud, qu'il a le bon mal. Un autre aurait pris son parti et cherché fortune ailleurs. Il ne manque pas de femmes, Dieu merci, dans l'étendue de l'empire français. Lui, non, il s'acharne, il s'obstine, il se butte. Bravo ! j'aime ces caractères ; ça me rappelle Pétermann.

— Ma foi ! voisine, puisqu'il faut vous parler avec franchise, répondit Grandchamp, il en est tout à fait de même chez nous. Mariette en tient pour votre garçon, et rudement. Elle ne dort plus, ne mange plus. Avant qu'il n'y eût une amourette sous jeu, c'était une vraie linotte. Il y avait plaisir à l'entendre gazouiller du matin au soir. Aujourd'hui plus rien. La maison en devient d'un triste achevé. Et puis, voyez-vous ? j'y ai trop perdu ; il faut que je me rattrape. Quand elle avait le cœur à la joie, c'étaient des caresses sans fin. J'étais son bon père par-ci, son petit père par-là. Elle vous inventait des mots à me faire pâmer d'aise. A cette heure, néant. Aussi je me suis mis à broyer du noir comme elle, et j'ai besoin d'en finir.

— Voisin, reprit ma tante, quoi de plus simple alors ? Il n'y

a qu'à laisser les choses s'arranger d'elles-mêmes. Les jouvenceaux sont assortis. On irait bien loin pour trouver un garçon comme le nôtre : doux, bien élevé, et bâti, que c'est un charme. Dieu ! qu'il eût donc bien fait sous *le collant !* Toute la tournure de son oncle !

— Et il s'apparierait à un joli brin de fille, je m'en flatte, s'écria le pépiniériste qui ne voulut pas rester court en matière d'éloges.

L'affaire semblait marcher toute seule, quand ma mère s'en mêla et fit entendre quelques paroles raisonnables au milieu de cet entraînement. Sa résistance était vaincue ; mes ascensions téméraires en avaient triomphé. Cependant elle ne voulait pas que l'on conduisît si légèrement une négociation où mon avenir était engagé.

— Vous songez donc à établir ces enfants ? dit-elle.

— Que veux-tu ? répondit ma tante Brigitte ; si nous ne le faisons pas avec eux, ils le feront sans nous.

— Soit, dit ma mère ; mais encore faut-il s'assurer qu'ils auront de quoi vivre.

La générale n'avait pas songé à cette difficulté ; Grandchamp s'était à dessein tenu sur la défensive. Cauteleux et circonspect comme un paysan, il évitait de s'engager et rusait en cette occasion comme il rusait en toutes. Le fond de sa pensée était celle-ci : consentir à un établissement que sa fille désirait avec opiniâtreté ; mais s'exécuter le plus tard et à moins de frais possible. Même dans sa tendresse pour Mariette, il régnait un égoïsme instinctif. En lui obéissant il cherchait à la tromper.

— Thérèse a raison, dit ma tante après avoir réfléchi un moment ; marier ces jouvenceaux, c'est bien, mais auront-ils du pain ? Qu'en pensez-vous, père Grandchamp ?

Directement interpellé, le pépiniériste ne put éluder une explication.

— Écoutez, voisines, dit-il, je vais être franc et sincère. Dame, quand on doit faire ménage ensemble, il ne faut rien garder sur le cœur. Nous ne sommes pas riches, voyez-vous. Sept enfants, c'est lourd à porter, et il faut voir quels appétits ont les nôtres. Avec ça que le gouvernement nous accable d'impôts.

— Toujours votre refrain, père Grandchamp, dit ma tante.

— Que voulez-vous? continua le vieillard, ce n'est pas ma

faute si j'y reviens. Vous n'avez point d'idée des papiers timbrés qui m'arrivent chaque année: j'en ai des tiroirs pleins. La belle dot que cela ferait à Mariette! Et puis il faut tout dire: il y a bien de la misère dans notre état. Un jour c'est la pomme de terre qui manque, l'autre jour ce sont les avoines. On compte sur des fruits, les loirs vous les mangent; on soigne des légumes au printemps, le froid vous les tue.

— Pauvre homme! s'écria ma tante Brigitte d'un ton moitié sérieux, moitié ironique.

— Il y a bien du mal, allez, bien du mal. Ce que j'en dis, voisine, ajouta le madré villageois, n'est pas pour nous refuser à faire les choses convenablement. Dieu merci, les Grandchamp n'en sont point là. On se saignera aux quatre membres; mais Mariette aura un beau trousseau, et, s'il plaît à Dieu, une couple de cent francs de pension par chaque année.

Le pépiniériste s'arrêta sur ces mots, afin de juger de l'effet qu'ils produisaient. Ma mère ne paraissait pas fort émerveillée de ce chiffre, et ma tante était absorbée dans ses réflexions.

— Quinze cents et deux cents, dit-elle enfin, c'est dix-sept cents. Il n'y aurait pas moyen d'aller: le bouillon serait trop maigre. D'ailleurs, les enfants ne manqueraient pas d'arriver.

— Et avec les enfants la misère, dit ma mère en forme de conclusion.

— Il faut se dessiner, poursuivit ma tante; Édouard est notre seul héritier. Écoutez, voisin.

C'est le mot qu'attendait Grandchamp; il n'avait fait ses offres que pour connaître celles des deux femmes. Il prêta l'attention la plus vive.

— Vous savez, dit solennellement ma tante, que l'Empereur a légué par son testament deux cents millions à la grande armée.

— Toujours sa marotte! pensa le villageois. On ne la lui ôtera pas de la tête.

— J'estime, continua la générale, qu'il y a là-dessus au moins cinquante mille francs pour moi. J'en fais l'abandon à mon neveu. Entendez-vous, Grandchamp.

— Oui, voisine, dit le vieillard.

— De l'argent qui vient de l'Empereur! ajouta ma tante, cela vaut au moins le double. Je sais que ces gens-ci nous le retiennent; mais l'écrit est là. L'Empereur dit: « Je lègue deux

cents millions aux soldats et aux veuves de la grande armée. » Il n'y a pas à tortiller; il nous faut les deux cents millions. Nous ne leur ferons pas grâce d'un liard. Qu'est-ce que je calculais donc tout à l'heure? que ce serait cinquante mille francs pour Édouard. Ma foi, ça pourrait être plus que ça, quelque chose d'approchant cent mille francs. Il y a furieusement de pièces de vingt sous dans deux cents millions!

Le père Grandchamp était consterné; il savait de quelle monnaie on le payait, et laissait ma tante courir les champs à la poursuite de ses millions imaginaires. Enfin il hasarda quelques mots:

— Tout ceci ne fait pas des écus sonnants, voisines, et ces enfants en ont besoin.

— C'est juste, dit ma tante, c'est trop juste. Mais que voulez-vous, voisin? l'argent ne moisit jamais chez nous. On m'a frustrée dans ma pension; j'ai été mal liquidée. C'est égal, Grandchamp; ces enfants ne pâtiront pas! je donnerai jusqu'à ma dernière paire de bas, s'il le faut, pour qu'ils ne manquent de rien. Ah! bien oui! il ne faut pas venir après Brigitte pour le cœur!

— Je le crois, dit le pépiniériste de plus en plus soucieux, je le crois.

Il en était au dernier degré de découragement lorsque la générale eut une inspiration soudaine.

— Ah! mais j'y songe! s'écria-t-elle. Grandchamp, Grandchamp, j'ai leur affaire à ces enfants.

L'œil du vieillard se ranima et se fixa sur la veuve Pétermann avec une curiosité inquiète. On voyait s'y réfléchir un double sentiment, l'incrédulité et la convoitise. Ma mère ne savait où sa sœur voulait en arriver.

— Viens, Thérèse, ajouta ma tante avec sa vivacité habituelle, nous n'avons plus rien à faire ici. Venez aussi, voisin, vous ne perdrez point vos pas.

Elle donna l'exemple et quitta le grenier; le pépiniériste la suivit ainsi que ma mère. Ce fut dans sa chambre qu'elle les conduisit, asile réservé que Pétermann remplissait de son image. Il y figurait d'abord en pied, revêtu de son grand uniforme, puis en miniature avec les insignes de capitaine, enfin en lithographie. Ses épaulettes, son sabre et ses décorations formaient sur le panneau principal un trophée d'armes impo-

sant, que surmontait un portrait de l'Empereur. Une double couronne d'immortelles, retenue par des faveurs tricolores, planait sur le tout et répandait des reflets de deuil sur ces emblèmes de gloire.

A peine entrée dans ce sanctuaire, la générale marcha vers le faisceau et en détacha le grand sabre du défunt.

— Voici mon cadeau de noces, dit-elle avec emphase. Je donne à Edouard le sabre de son oncle.

— Un beau venez-y voir, dit tout bas Grandchamp, tombé de nouveau du haut de ses illusions.

— Ce sabre, voisin, ajouta ma tante, c'est toute une histoire. Vous avez bien connu Murat ?

— Où voulez-vous que je l'aie connu ? répondit le pépiniériste, d'un air accablé.

— C'est juste, Grandchamp, vous n'étiez point des nôtres ; vous vous êtes laissé gagner par ceux-ci. Eh bien ! Murat, c'était, comme vous diriez, le roi de Naples, le meilleur sabreur de son temps, et qui chargeait l'ennemi avec une toque à plumes. Vous allez voir que ça ne lui réussissait pas toujours. A la Moskowa, six cuirassiers russiens remarquent cette toque et se disent : — Voici un morceau de choix ; tirons dessus. Effectivement ils parviennent à cerner mon Murat, qui se défendit comme un lion. Mais les Russiens étaient des gaillards superbes, cinq pieds onze pouces et des poignets à l'avenant. Bref, Murat aurait passé un mauvais quart d'heure, lui et sa toque, si Pétermann n'était pas venu le dégager. D'un coup de latte, il crève l'œil à celui qui le serrait de plus près, tranche un morceau de joue à un second, et coupe le nez à un troisième. Tout cela en moins de temps que je n'en mets à vous le raconter. Vous comprenez que les autres ne demandèrent pas leur reste. Si bien que Murat resta le bras en l'air faute d'ennemis. Alors, se tournant vers mon pauvre défunt, il lui dit : Général, changeons de sabre en souvenir de cette journée. Ce qui fut dit, fut fait, et voilà l'histoire de cette arme.

Ma tante Brigitte s'était animée en racontant cet épisode, et quand elle l'eut achevé, son œil se dirigea vers le portrait de Pétermann, pour en faire hommage à celui qui en était le héros. La physionomie de Grandchamp ne respirait pas, bien s'en faut, le même enthousiasme ; il ne voyait dans tout ceci que les écarts d'un cerveau maladif. Il se demandait tout bas

ce que le jeune couple pourrait faire d'un sabre de cavalerie et quelle ressource il en tirerait. Ce fut dans ce sens qu'il hasarda quelques observations.

— Beau souvenir, dit-il en flattant les idées de la générale, souvenir glorieux ! Mais on ne vit pas là-dessus.

— Bah ! voisin ; on voit bien que vous ne connaissez pas Murat, répondit ma tante avec un sourire railleur.

— Possible, dit le pépiniériste, mais...

— Murat, l'oriental, l'asiatique, poursuivit la générale sur le même ton.

— Sans doute, dit Grandchamp...

— Murat, le sybarite, le fastueux, ajouta ma tante, Murat à qui il fallait les velours les plus beaux, les bijoux les plus riches, les plumes d'autruche les plus fournies, les brandebourgs les plus historiés et tout ce qu'il y avait de plus précieux en fait de pierres dans tous les mondes connus et inconnus.

— Mais, voisine...

— Murat, continua Brigitte, sans se laisser interrompre, qui ne portait rien comme un autre, qui ne voulait que des choses de prix, des meubles de prix, des armes de prix.

— Pardon, générale, dit Grandchamp, mais que peut-il y avoir de commun ?...

— Et jour de Dieu ! s'écria ma tante, ne voyez-vous pas, vieux cupide, qu'il y a un diamant à la poignée du sabre ?

En même temps elle montrait au pépiniériste un beau solitaire dont l'arme était enrichie et qui étincelait dans son chaton.

XI

LE NID D'UN COMMIS D'ORDRE.

La vue du diamant avait causé une révolution dans la physionomie et dans l'attitude du pépiniériste : il commençait à entrevoir que ce sabre, objet de ses dédains, pourrait faire un fort joli cadeau de noces. Quoiqu'il ne fût pas très-expert en matière de joaillerie, la grosseur de la pierre et les feux qui en jaillissaient lui inspiraient des préventions favorables. Aussi n'en pouvait-il détourner son regard.

— Eh bien ! voisin, qu'en pensez-vous ? lui dit ma tante. Est-ce assez chatoyant pour vous ? Au plus petit pied, on me l'a toujours estimé quatre mille francs, ce joyau ! C'est son prix, haut la main.

— Quatre mille francs ! répliqua Grandchamp, voilà un joli denier.

Tout en échangeant ces mots, ma tante allait et venait, fouillait dans ses armoires, ouvrait ses tiroirs et passait une inspection générale de sa garde-robe :

— Puisque nous y sommes, dit-elle, autant faire maison nette. J'ai là des chiffons que je ne porterai jamais plus, des colifichets, des fanfreluches, un tas de brinborions. Du temps de Pétermann, rien de mieux ; il fallait s'attifer, se pomponner. L'Empereur aimait les panaches ; on s'y conformait. Mais aujourd'hui, à quoi bon ? Jamais je ne remettrai ces caparaçons, jamais.

La chambre ressembla bientôt à un étalage. Les châles, les dentelles, les marabouts, les robes de satin, les vieux bijoux, tout ce qui restait à ma tante de sa splendeur d'autrefois, fut étalé sur le canapé, sur les fauteuils et sur les chaises. La générale entendait faire un sacrifice complet ; elle n'exceptait, ne réservait rien.

Grandchamp assistait à cette opération en témoin intéressé, et cherchait dans ses souvenirs, dans son expérience, une base d'évaluation. Il y avait là bien des objets insignifiants ; mais d'autres conservaient un prix en dehors des caprices de la mode. Il ne crut pas pousser les choses trop haut en estimant à mille écus la garde-robe de la générale ; ce qui portait à sept mille francs environ la somme de ses largesses. Une fois cette base établie, Grandchamp eut bientôt fait son calcul. Sept mille francs représentaient trois cent cinquante francs de revenu, auxquels il n'ajoutait que pour mémoire les deux cents francs de pension qu'il avait lui-même promis. En combinant, avec ces diverses sommes, les appointements d'Édouard, on arrivait à un total de deux mille francs, dont se composaient les ressources du jeune ménage. C'était évidemment trop peu, et Grandchamp n'était pas homme à engager sa fille dans une vie d'embarras. Aussi cherchait-il un biais.

— Voisine, dit-il, vous êtes un cœur rare, un cœur généreux. On ne se dépouille pas avec plus de bonne grâce que vous.

Vrai, j'en suis attendri. Maintenant, voulez-vous que je vous dise ce que je pense ?

— Dites, voisin, répliqua ma tante.

—Eh bien ! m'est avis qu'en nous saignant tous jusqu'au blanc, nous restons encore en dessous.

— Bah ! dit la générale.

— Écoutez, voisine, je sais calculer. Si nous les marions tout de suite, l'argent leur manquera et ils viendront geindre ici. Ils seront malheureux, et nous tout de même.

— Et que faire alors ? dit ma tante.

— Attendre, voisine, continua Grandchamp, et que risquons-nous ? Ils sont bien jeunes pour se mettre en ménage. Mariette a eu quinze ans aux derniers lilas ; votre garçon en a vingt-trois. Quand ils prendraient patience quelque temps, voyez où serait le mal ?

— Le père Grandchamp a raison, dit ma mère.

— Pauvres agneaux, s'écria ma tante, savoir comment ils s'en accommoderont. Édouard a la tête bien montée.

— Bah ! poursuivit le pépiniériste; suffit qu'on les fiance, ils seront tranquilles, et nous y aurons notre repos. Vous verrez, voisine. Et puis c'est un moyen de stimuler votre garçon. Vous allez m'entendre lui parler. Monsieur Édouard, que je compte lui dire, Mariette est votre promise ; mais nous n'irons chez M. le maire que le jour où vous gagnerez mille écus. Jusque-là, néant; on ne veut pas qu'elle pâtisse chez vous. Jugez de l'effet, voisine. Comme ça lui donnera du cœur, à ce garçon ! Il fera des prodiges. Vous verrez, vous verrez.

L'avis de Grandchamp était trop sage pour qu'il ne prévalût pas. Ma tante regrettait, il est vrai, de ne pouvoir faire sur-le-champ ses largesses, et se réjouir de notre surprise; mais elle comprit que, dans notre intérêt même, il fallait ajourner ce plaisir.

— Allons, voilà qui est conclu, dit-elle. Et le jour de la noce, j'ouvre le premier rigaudon avec vous, vieux satyre.

Pendant que l'on disposait ainsi de nous, les choses étaient restées au dehors dans la même position. A la grande inquiétude de ma mère, je n'avais pas encore quitté ce que le pépiniériste appelait mon perchoir, et Mariette s'était montrée tout aussi persévérante que moi. L'amour sait mettre, au service des cœurs, des trésors de patience. Cependant le conseil de

famille venait d'arrêter son programme et de clore sa séance. Il ne restait plus qu'à faire comparaître devant lui les parties intéressées, afin de leur intimer ses décisions. Grandchamp se chargea d'amener sa fille, et ma mère ne voulut laisser à personne le soin de m'arracher à mon poste aérien. Je la vis bientôt se diriger de mon côté ; mais je la prévins et descendis de l'arbre en toute hâte.

Quand je reparus au logis, il régnait sur les visages un air solennel qui me frappa. Mariette était présente ainsi que son père ; ma tante siégeait dans un coin avec la gravité d'un magistrat. A ce concours inaccoutumé, je compris que nous étions découverts et que le chapitre des explications allait commencer. Ce fut Grandchamp qui prit la parole. Après avoir épuisé les détours oratoires dont les villageois sont si prodigues, il finit par me signifier l'ultimatum décrété par les deux familles. Mariette m'était accordée; le mariage aurait lieu le jour où je gagnerais mille écus par an. Cet arrêt me combla de joie; je ne vis que la concession, je ne pris pas garde à l'obstacle. Mon idole m'allait être rendue, qu'importait le reste ? D'ailleurs qu'est-ce que mille écus ? Qui ne gagne pas mille écus ? J'étais donc radieux et plongé dans l'extase que cause un premier bonheur. Il fallut que ma tante vînt m'en arracher et me pousser dans les bras de Mariette :

— Voyez-vous ce nigaud, dit-elle, qui n'embrasse pas seulement sa fiancée ?

Je me suis étendu sur cet épisode de ma vie à cause des suites qui en découlèrent ; on verra plus tard qu'il la remplit et l'explique. Je n'eus dès lors qu'une idée dominante, celle de satisfaire aux conditions qui m'étaient imposées. Un sentiment nouveau maîtrisa mon esprit ; je ressentis un peu d'ambition et regardai de plus près dans ma carrière. Depuis nombre d'années, j'en étais resté au même point. Autour de moi tout le monde avançait : Bernard était commis d'ordre, Frédéric avait fait un chemin rapide en changeant de bureau. Seul je restais comme enchaîné dans mon grade et dans mon salaire. On me faisait expier les torts d'une plume rare et d'une promotion prématurée. Je me consumais sur place ; c'était le rôle du cheval de manége. Longtemps j'aurais pu y rester asservi.

L'aiguillon de la nécessité me réveilla ; je résolus de prendre

désormais les choses avec moins de résignation et de détachement. J'étais novice, il est vrai, et ne me formais pas une idée complète des moyens qui poussent un homme jusqu'aux sommets de la hiérarchie; mais, en regardant à mes côtés, j'eus bientôt surpris le secret des influences qui régissent les emplois secondaires. Pour le moment c'était tout ce qu'il me fallait. On aurait tort, d'ailleurs, de croire que les difficultés fussent, dans cette sphère, plus petites que dans l'autre. Trois cents francs d'augmentation, représentent au sein des postes inférieurs une somme incroyable d'efforts et de démarches. Toutes les ressources de l'imagination, toutes les ruses de l'esprit ne sont pas de trop quand il s'agit d'obtenir un tel résultat. Il y a le chapitre des moyens directs, celui des moyens indirects, l'intervention des grands personnages et l'action des femmes, bien plus pressante et plus sûre. En plus d'un cas, le talent qu'exige cette poursuite s'élève aux proportions du génie.

Je n'en étais pas encore à ce niveau ; mais c'était beaucoup que d'avoir reconnu le terrain et mesuré la force des obstacles. Un employé qui s'oublie est un homme condamné ; celui qui se fie à ses services est un sot. La carrière des fonctions publiques, pour un sujet qui veut aboutir, équivaut à un siége en règle, avec des principes connus, une stratégie savante dont il ne doit pas se départir. Il faut qu'il marche, par des chemins couverts, de position en position, jusqu'à ce qu'il ait accès dans les hauts emplois. C'est là qu'arrive une petite élite, après trente ans d'une guerre de tranchées, où les protecteurs servent de gabions et les protectrices d'échelles de rempart.

J'allais donc changer en un rôle actif mon attitude passive. La main de Mariette était au bout de mes efforts ; cette pespective me donnait du courage. Déjà je songeais aux détails d'intérieur et combinais dans ma pensée l'économie de notre petit ménage. Bernard était bien marié et il ne gagnait pas mille écus. Il s'en tirait pourtant, ne manquait de rien et semblait aussi heureux qu'il est donné à un homme de l'être. Quelle était la recette de ce bonheur? Par quel procédé ce brave garçon avait-il pu se procurer avec si peu d'argent l'air réjoui et les dehors florissants d'un millionnaire ? Ce problème valait la peine d'être étudié; il est toujours bon de s'aider de l'expérience des autres. Aussi fis-je le projet d'aller prendre exemple sur le ménage de Bernard et de consacrer un dimanche à cette visite. Quel plai-

sir de raconter ensuite à Mariette ce que j'aurais vu, d'en délibérer avec elle et de régler là-dessus le plan de notre intérieur !

Au sommet de la rampe de Belleville, et juste au point où le terrain se met de niveau, existe une petite rue qui se dirige d'un air discret et modeste vers les hauteurs de Saint-Chaumont. On la nomme la rue des Moulins ; c'est elle que Bernard avait honorée de ses préférences. Il habitait l'une des maisons qui occupent la gauche, en se dirigeant du côté des Buttes. Six kilomètres au moins séparaient ce logement des bureaux du ministère ; mais la question des distances n'est rien pour un employé ; la question du loyer est tout, en revanche. Moyennant quatre cents francs par an, Bernard avait trouvé une maison entière avec un jardin où ses enfants prenaient leurs ébats. La famille avait ainsi de l'air et de l'espace, quelques distractions sous la main et les adoucissements que procure, sur le prix des vivres, un domicile situé hors de l'enceinte de l'octroi. L'éloignement se trouvait, on le voit, racheté par une foule d'avantages, et Bernard faisait vaillamment, à l'intention des siens, ses trois lieues par jour, sous le soleil ou sous la pluie. Quand on voulait le plaindre, il se fâchait, il prétendait que ce qu'il en faisait était pour sa santé, et que l'exercice épargne mille maux aux hommes voués comme lui à des professions sédentaires.

Je n'avais pas prévenu Bernard de ma visite : aussi quand je frappai à sa porte, s'opéra-t-il à l'intérieur une sorte de révolution. Avant d'ouvrir on se consulta, et il fallut que le chef de la famille, quittant la bêche et l'arrosoir, vînt du fond du jardin pour me donner lui-même accès dans son domicile :

— Tiens, c'est Mongeron, dit-il en me reconnaissant. Soyez le bienvenu, mon ami. Comment n'êtes-vous pas à Verrières, par un si beau jour ?

Je donnai un prétexte, un motif en l'air, n'osant pas avouer que je venais poursuivre une étude sur le vif et pénétrer les secrets de cette maison. Bernard était d'ailleurs trop heureux de me voir chez lui pour songer à autre chose. Il m'emmena dans son salon, situé de plain-pied avec le jardin et garni de meubles simples et propres. On y voyait briller cet ordre parfait qui est le luxe des existences médiocres et ce raffinement de soin auquel on ne s'élève que par exception. Il avait fallu pour cela le concours de plusieurs circonstances ; par exemple que le

minutieux Bernard trouvât une femme aussi minutieuse que lui, et que les rejetons issus d'eux se fissent remarquer par les mêmes vertus. Le commis d'ordre était né sous une étoile heureuse : Jupiter avait peuplé sa maison d'êtres à souhait et merveilleusement assortis.

Ce petit salon eût suffi à lui seul pour révéler les mœurs de ses hôtes. Pas un soupçon de poussière, rien qui y fût hors de sa place. Le meuble était dans son fourreau, le trumeau sous son enveloppe de gaze. Les acajoux brillaient jusqu'au pied, le parquet était net à s'y mirer. La tapisserie à bouquets sur un fond citron, semblait posée d'hier. Ce n'était ni élégant ni riche ; c'était propre seulement, mais beau à force d'être propre. Un cabaret de porcelaines couvrait le marbre de la console, et une garniture de cheminée en albâtre complétait ce mobilier. Une seule chose frappait dans tout cela et reposait le regard, c'était la fraîcheur des objets et leur symétrie.

Au moment de ma brusque invasion, la maîtresse du logis s'était éclipsée du côté de sa chambre. On sait ce que signifie cette manœuvre des femmes. Il s'agit d'aller donner un coup d'œil au miroir pour voir si la toilette est en parfait état, si rien n'y pèche, si tout y cadre. Quelques minutes suffirent à madame Bernard pour cette vérification; elle reparut presque sur-le-champ. C'était une femme jeune, avenante et proprette comme ses meubles.

— Mon ami Mongeron, dit Bernard en me présentant; mon collaborateur, Denise !

Denise me fit un gracieux salut, et la connaisance fut faite. On comprenait tout aussitôt que l'on avait affaire à d'excellentes gens, chez qui une bonté naturelle excluait les manières souvent gourmées de la petite bourgeoisie. C'était rond, ouvert et franc comme l'or.

Bernard avait pourtant des faiblesses, et, dans le nombre, celle de tout propiétaire qui manie la bêche et le rateau. Il m'offrit d'aller voir son jardin ; je m'y attendais et m'y prêtai de bonne grâce. Je poursuivais une enquête ; le jardin ne pouvait en être exclus. Bernard m'en montra le chemin; je le suivis, et Denise ferma la marche. C'est toujours un souci grave pour des maîtres de maison que de faire goûter à un visiteur les agréments et les beautés de leur domicile.

Il faut en convenir, le sentiment d'admiration que fit naître

en moi le premier coup d'œil ne fut pas un simple tribut de politesse. J'étais réellement émerveillé. Le jardin de Bernard formait un talus rapide, dont sa terrasse était le sommet. De ce point élevé, on embrassait Paris tout entier, ses monuments, ses dômes, ses massifs d'édifices, sur lesquels le soleil répandait des teintes capricieuses et inégales. Quel spectacle imposant et que de grandes inspirations il éveille ! C'est seulement ainsi que l'on peut se faire uue idée juste d'une métropole et de l'influence qu'elle exerce sur les destinées d'un pays. Cette somme prodigieuse d'intelligence, d'activité et de richesse concentrée dans un espace que le regard peut embrasser, constitue une force à laquelle rien ne résiste, et qui entraîne à sa suite les générations subjuguées, comme on voit nos moteurs à feu emporter, le long d'un sillon de fer, des flots de population et des convois interminables.

Le jardin de Bernard avait donc les mérites de la perspective ; à ses yeux pourtant c'était la moindre de ses beautés. Ce qu'il y admirait surtout, c'était un carré de balsamines auquel il prodiguait des soins de père, et des héliotropes dont il surveillait la graine avec une sollicitude touchante. Bernard n'était pas d'ailleurs exclusif ; toutes les fleurs de ses plates-bandes étaient égales devant son arrosoir. Ses sympathies pour les belles-de-nuit ne l'empêchaient pas d'être bienveillant envers les jonquilles, et il ne faisait pas souffrir l'œillet de ses préférences secrètes envers les jacinthes. Une équité invariable présidait à ses actes. Grâce à un système ingénieux il s'était ménagé une provision d'eau pluviale et c'est de là qu'il tirait ses ressources en matière d'irrigation. Dieu sait avec quel tact il répartissait sur sa tribu de végétaux le bénéfice de cet agent et quel infaillible coup d'œil présidait à sa justice distributive !

Ces plantations de pur agrément n'occupaient que la moindre partie du jardin de Bernard ; la plus vaste et la plus fertile était consacrée à des végétaux moins frivoles. La laitue, l'oseille, les épinards, le persil, la tomate, le chou même y figuraient avec honneur et donnaient lieu à une culture fructueuse quoique succincte. C'est là que madame Bernard cueillait de sa main le contingent d'herbages nécessaire à l'approvisionnement quotidien, obligeant son mari à dévorer ses propres élèves. Cette ressource n'était pas la seule : à l'extrême limite

du clos se trouvaient rassemblées trois grandes exploitations sur lesquelles Bernard avait éprouvé quelques mécomptes : un clapier, un poulailler et un colombier. En théorie personne n'avait obtenu plus de succès que lui, ni aligné des calculs plus approfondis. Au plus petit pied, le poulailler devait lui rapporter cent écus, le clapier dix louis et le colombier cent cinquante francs. Malheureusement la mortalité s'en était mêlée, et il se trouvait alors à découvert, dans la pratique, exactement de la somme qu'il aurait dû gagner en théorie.

Tout en faisant les honneurs de son jardin, Bernard me mettait au fait de ces circonstances. Il me citait les noms de ses pigeons, m'initiait à leurs mœurs, me racontait leurs prouesses. Mêmes détails quant aux poules et aux lapins ; il ne tint qu'à moi de connaître leur force de multiplication et les résultats qu'elle donnait. Madame Bernard appuyait sur ces particularités avec un naturel charmant et une candeur parfaite. Elle avait l'air d'être fière de ce qui l'entourait, et de ne rien voir au delà de l'horizon paisible qui renfermait ses intérêts et ses affections.

Parmi les trésors dont s'enorgueillissait à bon droit madame Denise, il ne faut pas oublier deux petites filles charmantes, qui bondissaient sur nos pas comme des chevreaux. On les eût dites jumelles, tant leurs âges se rapprochaient. Bernard, avec sa ponctualité ordinaire, s'était exécuté sur-le-champ, puis il avait clos la liste d'une manière non moins systématique. C'était assez pour animer, remplir la maison, et pas assez pour l'affamer. Un seul chagrin avait troublé cette joie domestique, et la trace n'en était point encore effacée. Bernard avait vivement souhaité que, dans la loterie des sexes, un garçon lui échût ; ce souhait n'avait pas été exaucé. Son chiffre était complet, et il n'avait que des héritières. Recommencer l'expérience lui paraissait un jeu trop délicat ; il craignait la fâcheuse influence des séries et se résignait. C'était donc une tache dans son bonheur ; mais quel bonheur n'en a pas ? Le soleil même a les siennes.

Depuis quelques minutes, je voyais Bernard adresser à sa femme des gestes mystérieux, et de temps en temps lui parler à voix basse. Par discrétion, je m'éloignai, et me mêlai au jeu des enfants. Quand le commis d'ordre me rejoignit, il était seul ; Denise vaquait au soin de sa maison. Elle allait et venait d'un

air empressé, passait de la cuisine au potager, du potager au pigeonnier, comme si une besogne imprévue fût venue s'ajouter à sa tâche ordinaire. J'eus bientôt le mot de cette énigme. Nous venions de rentrer dans le salon afin d'y prendre un peu de repos, quand mon hôte me serrra la main et me dit :

— Vous dînez avec nous, Mongeron, n'est-ce pas ?

Je voulus m'en défendre ; mais Bernard et sa femme insistèrent tellement et avec une grâce si parfaite, que je me vis contraint de céder. En un clin d'œil, le repas fut prêt et le couvert mis. Le salon servait, dans les grands jours, de salle à manger ; quand ils étaient seuls, les membres de la famille prenaient leurs repas dans une petite pièce attenant à la cuisine. C'était Denise qui présidait à tous les préparatifs, et elle le faisait avec une rapidité qui tenait du prodige. Quelle précieuse ménagère avait là Bernard ! Comme chaque chose prenait sous sa main un air d'ordre et de symétrie ! Comme tout était blanc, net et luisant, la nappe, les verres, l'argenterie, la porcelaine opaque ! Pas une fêlure dans les assiettes, pas une reprise dans le linge. On voyait que l'œil du maître avait passé par là, et non pas un œil mercenaire.

Nous nous mîmes à table, et le repas fut charmant. Le menu était des plus simples : le potage et le bœuf, deux pigeons aux petits poids et une crème ; mais Denise avait voulu s'y surpasser. Je trouvai tout cela excellent et digne d'un cordon-bleu. Pour couronner le régal, Bernard fit venir un petit vin vieux qu'on ne débouchait guère que dans les grandes occasions, et m'en fit les honneurs avec une libéralité royale. Je voulus répondre à de si nobles procédés :

— A votre santé ! Bernard, lui dis-je en élevant mon verre, et à la santé des vôtres ! Car, pour votre bonheur, il ne laisse rien à désirer, à ce que je vois. Si l'on est heureux quelque part, c'est ici.

— Heureux, me répondit Bernard ; oui, Mongeron, je le suis ; je le suis plus qu'un chef de division, plus qu'un ministre, plus qu'un empereur. Voyez les trésors qui m'entourent ! voyez les beaux enfants ! Et ma femme ! ajouta-t-il en l'embrassant avec tendresse.

— Eh bien ! Théophile, dit celle-ci, rouge comme une pivoine, voulez-vous finir tout de suite ? Devant le monde, fi donc !

— Ma femme, mes enfants, continua Bernard, toute ma vie, est

là. Je ne sais pas de plaisir qui soit au-dessus de leurs caresses. J'ai bien eu un chagrin, un seul ; j'aurais désiré un garçon ; mais que voulez-vous, Mongeron, Denise est une maladroite !

La jeune femme, de plus en plus confuse, cherchait une diversion à son embarras :

— Vous devriez vous marier, monsieur Mongeron, me dit-elle ; on est si heureux en ménage !

Sur ces mots elle quitta la table pour aller préparer le café ; mais, en passant, elle voulut prendre sa revanche, et tirant l'oreille à son mari :

— Fi ! le vilain, lui dit-elle.

Bernard était aux anges.

— Soyons juste ! ajouta-t-il, qu'est-ce qui nous manque ici ? Vous voyez, Mongeron, qu'on y vit passablement. La table y est bonne, l'air aussi, mon jardin me fournit les légumes, et le dimanche nous avons une pièce de la basse-cour à mettre sous le couteau. C'est un petit univers, mon univers à moi, du moins.

— Et tout cela, avec deux mille francs d'appointements ! lui dis-je, pour connaître au juste l'état de ses ressources.

— Un instant, Mongeron, me répondit Bernard ; point d'erreurs de compte, mon ami. A lui seul, le gouvernement ne suffirait pas pour me donner cette aisance. Mais j'y ai pourvu. Mes soirées étaient libres, j'ai cherché à en tirer parti. De cinq à six heures, je mets en ordre les écritures d'un tablettier de la rue Grenétat ; prix : deux cents francs. De huit à dix heures du soir, je tiens les registres d'un carrossier du faubourg du Temple ; prix : trois cents francs. En tout, cinq cents francs. Il y a bien du mal, de la servitude en tout ceci ; mais c'est de l'argent pour la famille, du bien-être, de la santé, et avec cette idée-là, Mongeron, on me ferait marcher sur la tête. Et puis, il faut le dire, Denise travaille de son côté. Ça vous a des doigts de fée ; personne ne reprise la dentelle avec cette perfection. On vient lui apporter de l'ouvrage des quatre coins de Paris. Encore cent écus d'ajoutés aux recettes du ménage. Bref, mon cher, nous vivons comme de petits seigneurs et mettons à la caisse d'épargne. Et vous ne voulez pas que je sois heureux ?

Telle fut la péroraison de mon collègue Bernard. J'étais enchanté de ce que je voyais, de ce que j'entendais. L'entretien se prolongea bien avant dans la soirée, et il était près de minuit quand je quittai cette ruche d'abeilles.

XII

UNE REINE DE THÉATRE.

De ce que j'avais vu et entendu pendant ma visite à Bernard, un point m'avait surtout frappé ; voici lequel. En dehors de ses émoluments, l'honnête employé avait su se ménager des ressources accessoires ; il tirait parti de ses loisirs. Ce fait eut pour moi la portée d'une découverte. Pourquoi n'essaierais-je pas d'en faire autant et d'accroître mon revenu par quelques occupations lucratives ? Je supprimais ainsi bien des délais, j'avançais l'heure de mon bonheur. Cette pensée me donna du courage. Je résolus de me mettre en quête et de pousser les choses jusqu'au bout.

Voilà où j'en étais et à quoi je rêvais, lorsque les circonstances me servirent au delà de ces vœux. Un jour, mon chef de bureau me fit prier de passer dans son cabinet. J'ai dit ce qu'était ce supérieur et raconté les détails de notre première entrevue. Depuis ce moment, je n'avais eu avec lui que des rapports fugitifs et seulement pour ce qui concernait le service. Parfois même j'avais cru m'apercevoir qu'il était assez mal disposé à mon égard et j'attribuais à cette froideur une partie des mécomptes que j'essuyais dans ma carrière.

Cet ordre inopiné me surprit ; je ne sus ce qu'il fallait y voir : ou d'un retour à des meilleurs sentiments, ou d'une nouvelle disgrâce. On sait combien j'ai la tête ardente et prompte aux conjectures ! Dans le seul trajet d'un corridor, j'eus le temps de me lancer, comme à l'ordinaire, dans les espaces, et de faire et défaire mille combinaisons.

L'accueil que je reçus de mon chef ne fut pas d'abord de nature à éclaircir mes doutes. Il régnait dans ses manières et sur son visage un air mystérieux qui ne lui était pas habituel. A peine eus-je été introduit, qu'il appela son garçon de bureau :

— Michel, lui dit-il, vous ne laisserez entrer personne. Je suis en affaires de service, en affaires pressantes, entendez-vous ; et cela, pour tout le monde.

Le garçon fit un geste pour témoigner qu'il comprenait le sens de la consigne, salua profondément et sortit. Alors mon

chef se retourna vers moi, et m'adressant un gracieux sourire :

— Monsieur Mongeron, me dit-il, d'aujourd'hui vous ne quitterez pas mon cabinet : j'ai à vous donner un travail de confiance.

Je crus mon heure arrivée. Au bout d'une semblable ouverture, devait, à mon sens, se trouver une épreuve décisive pour mon avenir. Qui le sait ? peut-être mon chef allait-il me confier la rédaction de quelque rapport, de quelque exposé des motifs, enfin l'une de ces besognes solennelles qu'ordinairement les supérieurs se réservent et ne délèguent à personne. Je ne comprenais pas d'où pouvait me venir un tel honneur ; mais je me promettais bien de ne pas rester en dessous de ma tâche, si haute qu'elle fût. Je me recueillais déjà, j'invoquais toutes les puissances de mon style, en me recommandant d'avance au dieu de l'idiome officiel et aux muses de la période administrative.

Mon illusion ne fut pas longue. Sur une table, disposée près de son bureau, mon chef me fit voir un ample cahier de papier blanc, de l'encre, une plume, enfin l'arsenal complet de l'expéditionnaire, puis, modérant à dessein l'essor de sa voix :

— Monsieur Mongeron, me dit-il, peut-on compter sur votre discrétion ; le peut-on, mais là, d'une manière complète ?

Je me répandis en protestations ; il vit bien qu'il avait affaire à un garçon loyal et continua avec une certaine affectation de dignité :

— Écoutez, mon jeune collaborateur, je vous fais un aveu. J'ai par-ci par-là quelques affaires avec les théâtres, celui de la rue de Chartres, notamment. On m'y joue sous le nom de Saint-Léon, un nom de guerre. Maintenant il s'agit de mettre au net un vaudeville que je lui destine, et que le comité doit entendre demain. Vous voyez que le temps presse ; j'ai songé à vous comme à la plume la plus brillante et la plus rapide du bureau.

— Je m'efforcerai, monsieur, de justifier votre confiance, répondis-je de l'air d'un homme qui veut plaire à tout prix.

J'avais compris l'avantage de la position ; je tenais mon supérieur par l'une de ses faiblesses. Saint-Léon me livrait le chef du bureau. Après ce service de confiance, la distance s'effaçait entre nous pour faire place à des relations plus familières. C'était un premier échelon d'assuré vers l'avancement et les gratifications annuelles. D'un coup d'œil, j'entrevis cela

pendant que je disposais autour de moi ce qu'il me fallait pour écrire.

Mon chef tira son œuvre de l'un des cartons officiels où elle reposait en feuillets épars. Le carton portait pour intitulé : *Affaires urgentes*, et l'enfant de la Muse avait dû y respirer à grands flots le parfum des circulaires. On voyait, d'ailleurs, que c'était un produit des loisirs du bureau. Le papier sur lequel l'ouvrage était écrit, montrait à chaque tête l'empreinte de son origine. Le gouvernement avait ainsi fourni son contingent de collaboration ; je doute pourtant qu'il soit entré en partage dans les droits d'auteur.

Mon chef ne me livra pas le manuscrit entier ; il se contenta de me le donner feuillet par feuillet, après avoir revu et retouché les parties qui lui paraissaient susceptibles d'amélioration. Nous formions ainsi un tableau d'où se détachait une pensée morale, celle de la tolérance de l'État. J'etais accoudé sur ma table, la plume en arrêt, et prêt à faire passer dans ma coulée un prestige égal à celui de mes rêves d'avenir. Saint-Léon (qu'il me soit permis de m'affranchir des formules de respect pour le désigner sous son nom de guerre), Saint- Léon avait rassemblé autour de lui deux ou trois petites brosses, un peigne à favoris, cinq ou six cure-dents, un miroir de poche, enfin le mobilier portatif qui lui servait à corriger, pendant son séjour dans les bureaux, les oublis ou les erreurs de sa toilette. Pendant tout le cours de notre longue séance, il ne cessa pas de se porter au secours de quelque détail : tantôt les cheveux, tantôt les favoris, puis les sourcils, les dents, les oreilles, les ongles. Ces soins personnels étaient si bien dans ses habitudes, qu'ils ne l'empêchaient pas de se livrer à la recherche d'une rime, au perfectionnement d'un couplet. Comme César, il se partageait sans s'amoindrir, et ne perdait rien pour se prodiguer.

Ce fut ainsi que je devins le copiste ordinaire de Saint-Léon, et il ne se passa guère de mois où il n'eût quelque enfant dramatique à confier aux soins de ma plume. Souvent même cette fonction s'ennoblissait et s'élevait jusqu'aux détails qui sont du ressort d'un collaborateur. Conbien de fois, sur une situation donnée, ai-je aiguisé un couplet que l'auteur intercalait dans sa pièce et qui ne déparait pas les siens ! J'indiquais aussi des mouvements de scène, des combinaisons d'intrigue, des finesses de dialogue, et Saint-Léon, qui avait l'âme ouverte

aux emprunts, acceptait tout, amalgamait tout, de manière à en faire sortir cette grande et majestueuse composition que l'on nomme un vaudeville.

Ainsi que je l'avais prévu, ces rapports me firent sur-le-champ une position tout autre. Tant que mes services n'avaient eu pour objet que les affaires de l'État, les chances d'augmentation de traitement étaient demeurées pour moi ingrates et nulles. Dès que je me fus rendu personnellement utile à mon chef, le ciel de l'avancement s'embellit et la rosée de la gratification descendit sur ma tête. Au bout de l'année, mon traitement fut porté à dix-huit cents francs, faveur à laquelle j'avais depuis longtemps des droits. Je restais, il est vrai, dans mon grade, mais il y avait cent écus de moins entre Mariette et moi, et, dans l'heureuse veine où je me trouvais, il était naturel de croire que la distance entière serait bientôt franchie.

J'apportais ces bonnes nouvelles à Verrières, où elles étaient accueillies avec un enthousiasme général. Ce jour-là on dînait en famille, et le père Grandchamp immolait à notre bonheur prochain son plus beau cantalou et ses plus belles pêches. J'avais Mariette pour voisine, et, au dessert, quand les esprits étaient un peu montés, je rapprochais mon genou du sien et buvais furtivement dans son verre. Joies d'enfant! Plaisirs que rien n'avait encore corrompus!

Cependant, à mesure que mon chef appréciait mieux mes services, je voyais s'accroître la confiance qu'il me témoignait. En homme plein de tact, il savait garder son rang, tout en restant avec moi dans les termes d'une familiarité affectueuse. Ses deux travers étaient la prétention au bel esprit et l'égoïsme du petit-maître. Avant tout, il songeait à lui, s'écoutait parler et se regardait sourire. Cette part une fois faite, et elle était grande, il ne se refusait pas à songer aux autres, à se montrer serviable et facile à vivre. Ses collaborateurs en vaudevilles le nommaient un bon garçon, et il l'était en effet, mais à ses heures et sans qu'il en coûtât rien à l'amour qu'il se vouait.

Sur un point cependant, cet égoïsme s'était laissé entamer. Saint-Léon avait un faible pour les reines qui s'enluminent de carmin et brillent le soir sur les planches. Les papillons émérites exposent volontiers leurs ailes à ces feux trompeurs Il y a, dans les succès de la scène, je ne sais quoi d'enivrant qui réveille les cœurs blasés, un prestige dont les sens s'inspirent.

Quoi de plus flatteur, en effet ! Voici une femme qui vient de tenir, pendant trois heures, tout un public enchaîné à sa voix, captivé par sa grâce, et pendant que tous y songent, que tous la désirent, elle se dérobe à ces hommages pour n'en accepter qu'un seul, et arrive vers son heureux maître, encore émue du bruit qu'elle a soulevé, de l'enthousiasme qu'elle a fait éclore. C'est presque l'associer à cet enthousiasme et à ce bruit, ou plutôt c'est les mettre à ses pieds comme une faveur de plus et un dernier sacrifice.

Saint-Léon, vivant au milieu du monde des coulisses, n'avait pu se préserver de ce danger, et cette partie de son histoire comptait maint chapitre glorieux, parsemé de pages cruelles. Ainsi en est-il des hommes qui ne consentent pas à vieillir ; jamais ils ne se retirent à temps d'un commerce où la jeunesse constitue la principale mise de fonds. L'âge a beau leur donner des avertissements significatifs ; ils y résistent de toute la force de leurs illusions. Rien n'éteint chez eux la soif des conquêtes ; ils marchent au feu comme s'ils avaient vingt ans.

A diverses reprises, Saint-Léon m'avait fait, à ce sujet, des ouvertures assez délicates. Son dessein était de m'accréditer auprès des théâtres qu'il honorait de ses productions, comme un suppléant, comme un autre lui-même. Les heures des répétitions étaient précisément celles où son devoir l'enchaînait dans les bureaux ; de sorte qu'il ne pouvait donner à ses pièces les soins minutieux qui seuls en assurent la réussite.

— Mongeron, me disait-il souvent, tout notre travail est là, près de la rampe. Qu'est-ce qu'un manuscrit? un squelette. Pour lui donner du corps et l'animer, il faut la vie des planches et ce feu sacré que l'on ne trouve que sur le terrain. Une actrice livrée à elle-même n'est qu'une perruche récitant sa leçon. Si, au contraire, l'auteur est à ses côtés pour lui souffler le trait, la perruche devient un petit ange et l'ouvrage s'en va aux nues.

Plus d'une fois, Saint-Léon revint à son thème favori en me livrant les secrets du métier, comme un maître à son élève.

— Rien de petit dans notre art, me disait-il. Le plus beau succès que j'aie eu, je le dois à une porte fermée à propos. Où avais-je trouvé cet effet? sur les lieux mêmes, le dernier jour. Un cabaret mal placé m'a valu une chute. Imaginez un geste bouffon qui revienne dix fois dans un ouvrage, et vous pouvez

presque vous passer de dialogue. Le public est ainsi fait : il faut le prendre par les yeux. Voyez la foule ; comment l'attire-t-on ? Par de grands coups de pied administrés aux queues rouges. C'est ce que j'appelle de la mise en scène : tout le secret du théâtre est là.

La conclusion naturelle de ces confidences fut de m'investir d'une besogne où un intérêt si direct se trouvait engagé. L'absence d'un chef de bureau, aux heures imposées par le règlement, eût été remarquée ; le service en eût souffert ; l'absence d'un expéditionnaire était une de ces dérogations insignifiantes que couvre suffisamment la tolérance d'un chef. Saint-Léon avait ainsi sous la main un instrument docile dont il pouvait disposer en toute sécurité. Peut-être aurais-je essayé de m'en défendre, si le besoin d'un protecteur n'eût pas dominé mes scrupules. Je songeais à Mariette et aux douze cents francs qui s'élevaient encore entre elle et moi. Ensuite, faut-il le dire? le rôle avait un côté qui m'attirait. J'allais voir de près le peuple des comédiens et ces manufactures d'esprit qui débitent chaque soir leurs produits à la foule désœuvrée. Ne fût-ce qu'à titre de curiosité, je devais trouver là matière à une étude piquante en même temps qu'un spectacle plein d'intérêt.

Pour m'accréditer auprès de son théâtre ordinaire, Saint-Léon attendit une occasion favorable. Il crut l'avoir trouvée dans une pièce sur laquelle il comptait et où j'avais fourni un petit contingent dont j'étais fier. Le comité devait être au grand complet : le directeur, l'actrice en vogue et quelques doublures dont l'opinion n'avait guère d'autre force que celle d'un écho.

Quand nous abordâmes le petit foyer où ces juges étaient réunis, il régnait dans les poses un abandon qui prouva que nous étions reçus en famille. L'actrice en vogue formait, à l'un des angles de la salle, un groupe d'expression avec son directeur. Il était assis, elle debout, et pendant qu'il lui enlaçait la taille d'un bras amical, elle exécutait des gammes brillantes sur son crâne, changé en clavier. Ces exercices ne semblaient guère du goût du patient, et de temps à autre il s'y dérobait à l'aide de mouvements de tête ; mais sitôt qu'il se replaçait à portée, la virtuose reprenait le cours de ses variations et les relevait par un doigté sonore.

Cette femme se nommait Coralie ; elle était blonde, grande,

svelte et dans toute la fleur de sa beauté. Ses joues offraient les tons mats que donnent l'usage du rouge et les fatigues d'une vie ardente; mais l'éclat de ses yeux et la richesse de ses formes ne laissaient rien à désirer. Elle avait puisé dans l'habitude des planches certains airs de reine que tempéraient un abandon cavalier et un langage pittoresque, animé d'une grâce impérieuse. Il résultait de ce mélange un charme auquel on se dérobait difficilement, et qui l'avait investie d'une influence sans bornes sur tout ce qui l'approchait. Au moment où je la vis pour la première fois elle exerçait sur le théâtre de la rue de Chartres une autorité discrétionnaire. Rien ne s'y faisait que sous son bon plaisir; elle entendait disposer de tout, des grandes comme des petites choses, et ne souffrait pas que personne fît ombre à son pouvoir. Jamais dictature ne revêtit des formes plus absolues et plus séduisantes.

Il faut dire que cette position était justifiée. Coralie avait la vogue; elle tenait dans sa main la fortune de l'entreprise. Son nom suffisait pour remplir la salle et porter les recettes à leur chiffre le plus élevé. Ce n'est pas que son talent fût accompli; elle avait seulement le don de plaire au public, d'animer la scène de ses regards et de distribuer si bien son sourire, que chacun, dans la salle, croyait en avoir et en emporter sa part. Sa voix, sans être fort juste, débitait le couplet avec un art infini et avait ce timbre argentin qui s'empare infailliblement de l'oreille. Enfin telle était la souplesse de son jeu, qu'elle passait dans la même soirée des emplois de reine à ceux de villageoise, alliant ainsi la majesté et le naturel, les grands airs et les manières naïves.

Comment un directeur aurait-il pu lutter contre une influence qui reposait sur de telles bases? Il l'essaya vainement : Coralie était trop bien armée contre lui. D'ailleurs, elle se montra bonne princesse, et tendit la main au vaincu. Il en résulta pour le théâtre, un gouvernement qui ressemblait à celui de la couronne anglaise quand elle échoit à des femmes. Ce n'eût point été un mauvais régime, si la souveraine n'avait eu quelques-uns de ces caprices et de ces accès d'humeur qui tiennent aux nerfs. Serait-on femme supérieure sans cela? Où est le talent qui n'ait point de faiblesse? Celle de Coralie était de ne rien souffrir autour d'elle qui lui portât ombrage, et de s'effaroucher de tout nom qui faisait du bruit à côté du sien. Elle

voulait rester ce qu'elle était en effet, la colonne de l'entreprise, l'idole unique du public, le principe et la cause des recettes. Elle eût mieux aimé le vide que l'abdication.

Notre présence dans le foyer fut à peine remarquée des personnes qui s'y trouvaient. Chacun semblait être à son affaire et ne pas s'occuper du voisin les paroles se croisaient, les *tu* et les *toi* voltigeaient de toute part. Sous ce rapport, rien n'égale la liberté qui règne sur les petites scènes et dans les théâtres secondaires. On dirait une bande de joyeux compagnons qui se sont mis d'accord pour faire bon marché de l'étiquette. La reine du foyer n'y mettait pas plus de pruderie qu'une autre, et volontiers elle échangeait à droite et à gauche des propos lestes et vifs.

Saint-Léon me présenta, puis se mêla aux groupes en habitué. Il serra la main aux hommes, conta fleurette aux femmes et offrit du cachou à droite et à gauche, afin de séduire ses juges et de préparer le succès de sa lecture. Je le suivais pas à pas comme un clerc suit l'officiant, ne sachant guère quelle contenance garder sur un terrain si nouveau pour moi. Dans l'une de ces évolutions, le hasard me servit à souhait. Le directeur et la souveraine du lieu s'étaient retirés à l'écart, et un entretien fort animé venait de s'engager entre eux. Je n'en perdis pas une syllabe.

— Albert, lui disait l'actrice, il n'y a qu'un mot qui serve. Je vous déclare que c'est à choisir entre elle et moi. Prenez-en votre parti.

— Encore ! répondit l'interlocuteur d'un ton découragé ; ce sera donc éternellement la même histoire !

— C'est comme cela, dit l'actrice avec une fermeté implacable.

— Alors il n'y a pas moyen d'en garder une, Coralie. Dites plutôt que vous voulez rester seule, ce serait de la franchise au moins. Voyez un peu, mon enfant, ajouta l'infortuné directeur, quelle position vous me faites ! Combien en voilà-t-il que nous renvoyons depuis une semaine !

— Des pécores, dit la comédienne ; où est le mal ?

— Il n'empêche que c'est un métier monotone. A peine entrées, il faut leur donner congé. Il y a cinq jours, c'était Pauline.

— Une pie-grièche, dit l'actrice. Est-ce que vous voudriez la défendre?

— Moi, Dieu m'en garde; je ne veux qu'en faire le compte.

Nous disons donc Pauline, il y a trois jours. Avant-hier, c'était Hortense.

— Une perruche, dit l'actrice avec un geste d'un mépris souverain.

— J'en conviens ; qui nie ses torts ? N'avez-vous pas toujours raison ? Mais cela n'en fait pas moins deux que je renvoie dans la semaine. Et vous exigez encore que je me défasse de Maria?

— Une impertinente, une sotte, une mijaurée, s'écria la princesse que ces observations commençaient à lasser. Vous ne voyez donc rien ? Il n'y en avait bientôt plus que pour elle. Ça vous affiche des airs, ça vous fait un volume.

— Si nous attendions quelques jours, dit humblement le directeur ; j'aurais le temps de chercher un autre sujet.

— Attendre ! dit impétueusement l'actrice ; j'aimerais mieux aller faire un plongeon dans la Seine. Vous êtes bien tous les mêmes ! On dirait que vous ne sentez rien ; que vous avez des écailles sur le dos, comme les rhinocéros. Oh ! les hommes ! les hommes !

Lorsque Coralie en arrivait à ces moyens lamentables, toute la force du directeur s'évanouissait ; il s'exécutait après avoir exhalé un long et dernier soupir.

Cette fois encore la comédienne eut le dessus, c'était la conclusion habituelle de ces engagements. On a dit d'Annibal qu'il savait mieux vaincre que profiter de la victoire. Coralie eût donné des leçons au héros carthaginois. Elle n'épargnait pas l'ennemi, même à terre, et volontiers elle abusait du succès. Malgré la résignation du directeur, elle continua :

— Albert, Albert, vous n'êtes pas pour moi ce que vous devriez. Non, Monsieur, dit-elle en répondant à un de ses gestes, vous vous en défendriez en vain, je n'obtiens pas de vous les satisfactions que j'en devrais attendre. Il faut vous forcer la main, vous indiquer les choses. Vous n'avez pas de ces prévenances qui vont au cœur. Point d'attention, point de délicatesse, rien de ce qui touche les femmes. Mais les hommes sont tous ainsi. Oh ! Messieurs, que vous nous comprenez mal, et combien peu d'entre vous savent nous prendre !

L'accent de la comédienne en était graduellement arrivé aux notes de la plainte et de la mélancolie ; il pénétrait la victime jusqu'au fond de l'âme. L'œil achevait cette défaite par des alternatives de menace et de fascination. Coralie jouait son rôle

et y apportait des qualités d'artiste: sur les planches même elle n'eût pas soigné davantage son geste et son débit. Le directeur paraissait affaissé sous le poids de ces paroles.

— Quel reproche! s'écria-t-il, et Dieu sait si je l'ai mérité.

— Vous, dit vivement l'actrice, est-ce que vous songez seulement à moi? Voyez un peu ce qui se passe dans les plus petits détails, dans les moindres choses? Votre claque, par exemple.

— Ma claque, l'un de mes plus beaux titres ! s'écria le directeur. On la cite partout.

— Vraiment, Albert, dit la princesse avec ironie ; cela prouverait alors que la gloire s'acquiert à peu de frais. Ah ! on la cite! Une pareille collection de brutes!

— Coralie, vous êtes bien sévère.

— On le serait à moins, Monsieur. Où ces gens-là ont-ils l'esprit? Comment marchent-ils? Quel est leur mot d'ordre ? Qui les dirige? Il y a desmoments où je me demande s'ils ne sont pas là pour nous servir de poire d'angoisses !

— Vraiment, Coralie, je ne vous reconnais plus ; qui a pu vous monter ainsi?

— Qui ? vos sottises, Monsieur, et celles de vos salariés. Hier, quand Maria est entrée en scène, j'ai cru que la salle allait crouler. Est-ce que vous devriez souffrir de pareils scandales? Que signifie tout ce fracas pour une péronnelle? Serait-elle déjà si avant dans vos bonnes grâces ?

— Encore cette absurde supposition !

— Alors, Monsieur, soyez maître chez vous. Réglez les mouvements de vos gens à gages ; ne nous laissez plus à leur merci. Il ne faut pas que, moyennant quelques écus, le dernier choriste de la troupe puisse les enrôler à son service, et se faire administrer une dose d'applaudissements qui écrase la nôtre. Mettez y bon ordre ; c'est insultant pour les premiers sujets.

— J'y veillerai, Coralie ; ayez l'esprit en repos.

Cette conversation orageuse s'arrêta là ; le moment était venu de commencer la lecture. Il se fit un peu de silence dans les groupes, et chacun s'arrangea aussi commodément que possible pour franchir sans trop d'ennui cette heure de corvée. Ainsi lues, les œuvres perdent beaucoup de leur intérêt, et le tact du comédien peut seul démêler la valeur qu'elles auront à la scène.

Parfois même les jugements qui se forment sur l'audition sont précisément l'inverse de ceux que le public prononce. Tel ouvrage aura été accueilli par les comédiens avec un éclat de rire universel qui rencontrera plus tard une explosion de sifflets non moins unanime. Cela tient au prestige du débit, au caractère de la pièce, enfin au hasard, ce dieu de toutes choses. Quoi qu'il en soit, bien lire son œuvre est un point essentiel pour l'auteur; il est bon de prévenir favorablement ceux qui doivent en être les interprètes.

Saint-Léon avait été jadis un excellent lecteur; personne ne faisait mieux valoir une pièce, n'en détaillait les agréments avec plus de finesse. Malheureusement l'âge avait affaibli ce don. A mesure que l'art meublait sa bouche aux dépens de la nature, sa voix se chargeait de notes sifflantes et confuses, si bien qu'elle en devint presque inintelligible. Aussi m'avait-il chargé cette fois de le suppléer, après m'avoir fait subir quelques épreuves et donné les indications nécessaires.

Je commençai, et aux visages épanouis de l'auditoire, je pus comprendre que, pour un novice, je ne m'en tirais pas trop mal. Coralie, surtout, tenait son œil attaché sur le mien, et de temps en temps y ajoutait un sourire plein de grâce. Je réussissais. Il est vrai que j'avais pour moi les beaux reflets de santé et les airs florissants que donne la jeunesse. Quand j'eus fini, ce fut à qui me ferait compliment de mon débit et m'encouragerait à persister dans la carrière. On me prenait pour un collaborateur de Saint-Léon.

Coralie seule se tenait à l'écart et ne semblait pas joindre son suffrage à celui des autres membres du comité. Cette attitude inquiétait mon chef; il savait que la moindre objection de la comédienne pouvait lui coûter la partie, il s'approcha d'elle d'un air soumis en me faisant signe de venir joindre mes sollicitations aux siennes.

— Saint-Léon, lui dit la princesse avec une familiarité qui datait de loin, ta pièce marche, nous la jouerons ; seulement il faut que tu te résignes à des retouches.

— Tout ce que tu voudras, Coralie, répondit mon chef; tu sais si je suis bon prince.

— Tu as deux rôles de femmes, mon cher, continua l'actrice ; l'un est trop marqué, l'autre pas assez ; voilà le tort de ton vaudeville. Il faudra ôter au premier et ajouter au second ; pas

plus malin que cela. Deux rôles de même force, ça ne convient jamais. Tu m'entends?

— A merveille, dit Saint-Léon, j'irai demain te voir.

Tout en ayant l'air de ne traiter qu'avec mon chef, Coralie me poursuivait d'un œil si opiniâtre, que j'en éprouvais quelques embarras.

— Non, Saint-Léon, dit-elle en répondant à son offre ; ne te dérange pas. Il suffit que tu m'envoies ton collaborateur ; j'arrangerai la chose avec lui.

— Comme tu voudras, Coralie, répondit Saint-Léon; Mongeron ira.

Le directeur survint, et l'entretien s'arrêta brusquement. Je quittai le foyer, mais ce ne fut pas sans avoir essuyé un nouveau regard, un regard de feu qui eût porté le trouble dans un cœur moins bien gardé que le mien.

XIII

LE BOUDOIR.

Coralie occupait, sur l'un des boulevards de Paris, au centre même de la vie élégante, un entre-sol qu'elle avait fait meubler avec un faste royal. Les arts qui concourent à l'embellissement de nos demeures, n'avaient pas encore imaginé les merveilles dont nous sommes témoins; il avait fallu que l'actrice y suppléât à force de goût, et qu'elle marchât en avant de son siècle. L'ébénisterie en était aux lignes simples et calmes qui distinguent la décoration grecque ; à peine s'élevait-on jusqu'aux têtes de dauphin, aux chimères ailées et aux cous de cygne. Le bronze continuait à s'inspirer de la mythologie païenne; on ne voyait sur le marbre des cheminées que nymphes des bois ou Vénus accroupies.

L'ameublement de Coralie fut la première protestation sérieuse qui s'éleva contre ces sujets éternellement reproduits. Elle exigea du nouveau et força ainsi l'industrie à étudier l'histoire de l'art et à y chercher d'autres types. On tourmenta, on sculpta l'acajou, l'ébène, le bois de rose et le palissandre ; on les assujettit à toutes les empreintes et à toutes les formes. Les pieds

des tables furent tournés en spirales, tandis que les sommets des buffets reproduisaient les dentelures des vieux dressoirs. On revint au bahut, au prie-Dieu, aux meubles à incrustation, à la tabletterie patiente et ingénieuse de nos pères. La rocaille eut aussi son tour; elle passa dans le bronze et mit les bergers du Lignon sur le socle d'où elle renversait le faune du palais Borghèse.

Cette révolution ne pouvait se faire sans quelque désordre ni quelques atteintes au goût. A force de recourir à tous les genres, on finit par n'en plus avoir aucun, et donner le spectacle d'une confusion universelle. Le gothique et le byzantin, les trèfles et l'ogive se mêlèrent au hasard; on eut du Pompadour près du mauresque, de l'étrusque à côté de l'indou, combinaisons adultères, rapprochements hétéroclites dont l'Empire avait donné l'exemple en plaçant des sphinx au pied de colonnes toscanes ou ioniennes.

Il régnait chez Coralie un peu de ce mélange dans les ornements; mais un tel goût avait présidé au choix et à l'assortiment des objets, qu'on n'éprouvait, en entrant chez elle, d'autre sentiment que celui de l'admiration à la vue de tant de merveilles. Tout était soie, or et velours; des glaces sur tous les panneaux, des tapis dans toutes les pièces. Mille futilités, éparses çà et là, trahissaient la femme oisive qui cherche dans la dépense moins une jouissance qu'une distraction. Point de désordre d'ailleurs; rien de ce qui caractérise la vie du théâtre. Point de mère non plus, ce meuble de rigueur dans toute maison d'actrice; mais une suivante simplement vêtue et décente dans son maintien. Coralie, on le voit, faisait, à plus d'un titre, exception parmi les reines à qui appartient l'empire des planches.

Quand je me présentai chez la comédienne le jour suivant, elle me reçut dans un boudoir tendu d'étoffe de Perse, ce qui était alors un grand luxe et une grande nouveauté. Sur l'un des côtés de la pièce, régnait une estrade garnie de coussins et assez rapprochée du sol pour ressembler à un divan. Peu de meubles garnissaient cette bonbonnière; mais ils étaient d'un choix parfait: le goût le plus délicat n'eût rien trouvé à reprendre ni à l'élégance des modèles, ni à l'harmonie des couleurs. C'était nouveau sans bizarrerie et riche sans étalage, deux conditions rares et plus rarement réunies. Pour tempérer

la lumière qui pénétrait à grands flots dans le boudoir, un double store, l'un intérieur, l'autre extérieur, descendait devant les croisées, et dans chaque embrasure, une jardinière chargée de magnifiques fleurs, ajoutait un nouvel obstacle à l'éclat du jour et un charme de plus à la perspective. Tout concourait ainsi à faire de cette pièce un asile calme et doux, discret et voluptueux.

Quand j'y fus introduit, Coralie était accoudée sur son ottomane, tenant un rôle d'une main et supportant de l'autre sa belle tête, d'où s'épanchaient des ondes de cheveux blonds. Elle venait d'achever son déjeuner ; on le voyait aux porcelaines qui chargeaient un guéridon de laque, placé à sa portée. A ma vue, elle ne fit pas d'autre mouvement que celui de relever vers moi ses beaux yeux d'un bleu azuré, et m'invitant par un geste à m'asseoir auprès d'elle :

— Ah ! c'est vous, monsieur Mongeron, dit-elle, soyez le bienvenu, je vous attendais.

La suivante avait profité de mon entrée pour enlever le cabaret de service et remettre le guéridon à sa place. Elle allait se retirer lorsque sa maîtresse la rappela :

— Ursule, lui dit-elle, de l'encre et des plumes, ce qu'il faut pour travailler : pousse près d'ici le petit bureau.

Coralie désignait un meuble portatif en ébène incrusté de nacre, dont elle se servait comme d'un secrétaire. La suivante le fit glisser jusqu'aux pieds de l'ottomane, et, pour me donner une contenance, j'y déployai les feuillets de mon manuscrit.

— Maintenant, petite, ajouta l'actrice, porte close, entends-tu et veilles-y toi même. Nous sommes en collaboration.

Ces derniers mots furent prononcés avec une certaine emphase. Ursule en connaissait sans doute la valeur ; mais c'était une fille intelligente, et qui ne voyait jamais au delà de ce qu'elle devait voir.

— Soyez tranquille, Madame, répondit-elle, je ne bougerai pas de l'antichambre.

Et elle sortit.

Resté seul en présence de la divinité du lieu, je ne pus me défendre d'un moment de trouble. Elle n'avait pas quitté sa pose nonchalante et semblait m'étudier d'un œil caressant et curieux. Un peignoir de mousseline de couleur l'enveloppait d'un tissu transparent et çà et là indiscret. Point d'ornement,

point de guimpe même, rien qui ajoutât à ce négligé l'ombre d'un apprêt. Coralie savait bien où était sa puissance : elle ne voulait pas l'affaiblir en la divisant.

Mon rôle devenait de plus en plus difficile à soutenir ; je ne savais que dire, ni que faire. A tout hasard, je feuilletais mon manuscrit comme un homme qui attend une impulsion et n'ose prendre la moindre initiative. Cette scène muette semblait avoir pour Coralie un charme particulier ; elle la prolongeait à dessein. Sans doute elle n'était habituée ni à cette timidité, ni à cette réserve, et en jouissait comme d'un fruit nouveau. Enfin, elle s'empara de l'une de mes mains au moment où je cherchais un point d'appui sur l'ottomane.

— Monsieur Mongeron, me dit-elle avec une voix dont l'harmonie me pénétrait, quel est donc votre nom ?

— Mais vous venez de le prononcer, Madame; lui répondis-je : c'est Mongeron.

— Enfant! je le sais bien, poursuivit-elle, mais il ne s'agit pas de celui-là, quel est l'autre ? dites.

— Mon nom de baptême sans doute ? répliquai-je en tournant vers elle des yeux étonnés.

Elle ne me fit d'autre réponse qu'un petit mouvement de tête plein de grâce et d'expression.

— C'est Edouard, Madame, ajoutai-je.

— Edouard, s'écria-t-elle avec une vivacité d'enfant, je m'en étais douté ; un nom dont je raffole.

— Rien ne pouvait me flatter davantage, Madame, dis-je sans me départir de mon sérieux.

Coralie comprit que je ne m'enhardissais pas facilement et qu'il fallait me venir en aide. Elle m'obligea à faire face de son côté en s'emparant de mes deux mains et ajouta :

— Ecoutez, monsieur Mongeron ; notre fort n'est pas l'étiquette à nous autres comédiennes. Nos amis veulent que nous soyons bonnes filles, et ils ont, ma foi, raison, car c'est tout plaisir de l'être. Voulez-vous que je vous avoue une chose ? Mais n'allez pas me mal juger !

— Ah ! Madame, dis-je, avec un redoublement de respect.

— Eh bien ! poursuivit-elle, je ne puis pas dire, *Monsieur*, trois fois de suite, sans qu'il me prenne des envies de bâiller. Ça m'écorche la langue ; c'est trop solennel ! Monsieur ! Monsieur !

Au théâtre passe, le public est là ; ici c'est plus fort que moi. J'en mourrais d'ennui.

Tout cela était dit avec une verve adorable, une grâce qu'on ne peut imaginer; j'aurais passé ma vie à l'entendre.

— Eh bien, qu'en dites-vous, monsieur Mongeron? continua-t-elle en appuyant d'une manière grotesque sur ces deux mots. Tant il y a que si vous voulez que je m'habitue à vous, il faudra que je vous appelle Edouard tout court. Voyons, ça vous va-t-il, ça ne vous blesse-t-il pas, monsieur Mongeron ? Répondez, Édouard.

Peu à peu ce caquet divin me mettait à l'aise et j'avais un air presque délibéré quand je lui répondis:

— Mais, Madame, faites à votre guise; j'en serai vraiment trop flatté.

— A la bonne heure, dit l'actrice, c'est entendu ; et honni soit qui mal y pense; n'est-ce pas, Edouard ?

— Oui, Madame, répliquai-je avec chaleur.

C'était une interprétation dont j'avais besoin; elle mettait mon cœur en repos vis-à-vis de Mariette. Coralie remarqua l'intention et releva le mot :

— Comment dites-vous cela ? s'écria-t-elle.

— Oui, Madame, répétai-je.

— Madame, reprit-elle, tandis que je dirai : Edouard? comme cela cadrerait ! J'aurais l'air de vous avoir connu en nourrice, mon garçon. Si je dis : Edouard, il faut que vous disiez : Coralie : cela va comme de cire.

— Oui, Madame, répétai-je machinalement.

— Encore, Edouard ? vous êtes donc incorrigible!

— Oui, Coralie, puisque vous l'exigez.

— Enfin, s'écria l'actrice, vous en êtes venu à bout. Il a fallu y mettre le temps.

C'était un chapitre d'éducation, et je ne l'achevai pas sans dommage pour mon sang-froid. L'air de ce boudoir était dangereux; il s'en exhalait comme un parfum de volupté qui énervait l'âme et la livrait au désir. Dans le cadre le plus gracieux du monde, un des plus beaux types de la beauté sensuelle, des cheveux étincelants comme l'or, des yeux limpides comme l'azur du ciel, que fallait-il de plus pour inviter à un doux abandon et à une langoureuse ivresse ? Je sus résister pourtant; le souvenir de Mariette prit le dessus. Il se fit alors une révolution

dans ma physionomie et je m'appliquai à dégager doucement mes mains des mains de la comédienne qui semblait les retenir en otage.

Coralie avait trop d'expérience pour ne pas s'apercevoir de mes combats : elle lisait dans mon cœur comme dans un livre ouvert et prenait plaisir à en feuilleter les pages. Cette expérience avait pour elle l'attrait de la nouveauté; plus audacieux, je l'eusse moins intéressée. Il était peu de passions dont elle ne connût la marche, les phases et le dénoûment. Personne n'aurait pu mieux qu'elle écrire un traité complet d'attaque et de défense, une théorie des résistances et des capitulations. Elle avait vu de près l'amour téméraire et l'amour timide, l'amour mélancolique et l'amour jovial, celui qui procède par le sentiment et celui qui pétille avec le champagne ; le seul amour qu'elle n'eût pas encore connu, c'était l'amour reculant devant le succès et en proie à des scrupules de conscience. Je lui en offrais le spectacle.

Nous restâmes ainsi pendant plusieurs minutes à nous observer, moi par prudence, elle par calcul. Ces pauses lui donnaient le temps d'achever son examen, de m'analyser, de me détailler pour ainsi dire. Quand mes yeux, en se relevant, rencontraient les siens, il s'ensuivait un moment de vertige. Je les surprenais tantôt noyés de langueur, tantôt chargés de vives étincelles. Cette situation ne pouvait se prolonger sans faire rejaillir sur moi un peu de ridicule. Je fis un effort pour en sortir et reporter mon attention vers le manuscrit trop délaissé.

— Madame, lui dis-je...

Elle m'arrêta sur ce mot et ne me laissa pas achever la phrase.

— A l'amende, Edouard ! vous voilà de nouveau en faute ! s'écria-t-elle. Quelle pauvre mémoire !

— Pardon, repris-je ; c'est Coralie que je voulais dire; l'habitude m'en viendra.

— A la bonne heure, Edouard; à cette condition vous êtes pardonné ; mais pas de rechute, entendez-vous.

— Eh bien ! Coralie...

— Parfaitement ; vous voyez qu'on s'y fait.

— Coralie, il me semble que nous n'avançons guère notre besogne. Si vous m'indiquiez les changements que vous désirez.

Au lieu de me répondre, elle étendit la main vers le manu-

scrit, s'en empara et le fit voler à l'extrémité du boudoir, puis se rapprochant de moi et se plaçant de manière à ce que je ne pusse ni éviter son contact, ni fuir son regard :

— Edouard, me dit-elle, laissons ces niaiseries, Saint-Léon y songera. J'ai à vous entretenir de choses plus sérieuses. Mais regardez-moi donc en face, mon garçon ! est-ce que je vous fais peur?

— Oh ! non, Mad... Coralie, veux-je dire.

— Dans ce cas, rapprochez-vous de moi, poursuivit la sirène ;... plus près encore,... c'est déjà mieux ainsi. Il s'agit d'une confession, Edouard, et vous savez que dans une confession on met aussi peu de distance que possible entre les lèvres et l'oreille. Allons, voilà qui est bien ; maintenant, ne bougez plus.

— Vous faites de moi ce que vous voulez ; lui dis-je.

— Voyez le pauvre garçon, s'écria-t-elle gaiement, et n'est-il pas vraiment bien à plaindre? Dans un instant, Monsieur, vous porterez la peine de tout cela. Mais n'ai-je pas dit : Monsieur ?

— Oui, Madame.

— A l'amende tous les deux et concluons, Edouard, ajouta-t-elle, en donnant à sa voix des inflexions plus douces. Voici une heure que je m'occupe à lire dans votre pensée, vous allez me dire si ma pénétration est en défaut. Mais, avant tout, me promettez-vous de répondre avec franchise?

Cette interpellation directe m'embarrassa ; cependant la comédienne m'avait dit cela d'un ton si séduisant et avec tant de bonté dans le regard, que je n'hésitai pas à répondre d'une manière affirmative :

— Coralie, je vous le promets, lui dis-je.

— Eh bien ! mon pauvre Edouard, vous êtes amoureux, voilà ce que j'ai lu dans votre pensée. Ai-je deviné juste?

Au lieu d'accroître mon embarras, cette question me replaça sur un meilleur terrain. Depuis que l'entrevue avait pris un caractère familier, je me sentais en proie à un remords dont je ne pouvais m'affranchir. Il me semblait que je violais la foi jurée, que ma place n'était point là, que je n'aurais pas dû me laisser entraîner sur une pareille pente. Le terrain où je marchais me faisait l'effet de ces prairies mouvantes, parées de gazon et de fleurs et qui engloutissent sans retour ceux qui y posent le pied. Qui m'assurait que le souvenir de Mariette

me donnerait toujours la force de résister? et, même avec la certitude de vaincre, le rôle que je jouais était-il celui d'un homme animé d'un amour véritable ?

Le hasard m'offrait le moyen de prendre une revanche; je m'empressai de le saisir. Au lieu de reculer devant un aveu, de chercher des faux-fuyants, je pris le parti d'être sincère. Déclarer mon amour, c'était venger Mariette de ce qui venait de se passer, et la placer sur une sorte de piédestal. Cette conduite avait des dangers; je pouvais blesser Coralie, et, par contre-coup, l'indisposer contre Saint-Léon. Cependant je n'hésitai pas :

— Oui, Madame, lui dis-je d'une voix ferme, vous avez deviné juste. J'aime ma fiancée.

Soit que cet aveu ne blessât point la comédienne, soit que le théâtre lui eût donné le talent de se contenir, mes paroles ne parurent pas éveiller chez elle d'impression fâcheuse. Sa bonne humeur au contraire s'en accrut.

— Eh! mon garçon, que ne parliez-vous? me dit-elle. Vous avez une fiancée, et vous me le cachiez! Fi! Edouard, que c'est donc mal d'avoir des secrets pour ses amies! Mais je l'aimerai aussi, votre fiancée! Comment est-elle? Racontez-moi cela. Est-elle blonde? est-elle brune? Où la cachez-vous, cette perle de beauté?

Ces phrases étaient prononcées rapidement, avec une volubilité étudiée, et peut-être, en pénétrant dans le cœur de la femme, y eût-on trouvé les colères d'un espoir déçu. Cependant ce ne fut qu'un éclair ; elle en revint bientôt à ce débit harmonieux et enchanteur dont elle connaissait la puissance :

— Vrai, Édouard, dit-elle, je m'intéresse aux amoureux, venez donc plus près pour me dire cette histoire. Là, bien ; et vous l'aimez de toute votre âme, n'est-ce pas?

— Oh! oui, Coralie, de toute mon âme.

— Pauvre enfant, poursuivit l'actrice, voyez donc comme d'y penser seulement, cela l'émeut! Sa figure ressemble à un brasier; sa main est toute tremblante! Et son cœur, comme il bat! Mais, mon garçon, ne le prenez donc pas avec tant de feu. Et elle vous aime aussi sans doute?

— Si elle m'aime, Coralie! En doutez-vous?

— C'est juste, Edouard; la belle question que j'ai faite là!

Qui vous voit, doit vous aimer. Un air si bon, et puis tant de fraîcheur ! Je ne parle pas du caractère ; le vôtre doit être excellent. Allons, c'est décidément une fille heureuse que votre fiancée, ajouta-t-elle avec un accent plein de mélancolie. Il est si difficile de bien s'assortir. Quelle loterie que l'amour ! Eh bien ! votre fiancée a eu un bon lot ; tant mieux pour elle. Et comment la nommez-vous, Edouard ?

— Mariette répondis-je avec un certain orgueil.

— Mariette, reprit l'actrice ; encore un nom que j'aime ! C'est singulier comme nous nous rencontrons, Edouard ! Si j'étais homme, je chercherais une femme qui s'appelât Mariette : c'est un nom doux à prononcer. Et c'est une blonde sans doute que votre Mariette ?

— Non, Coralie, répliquai-je, elle est brune, mais avec une blancheur de blonde. Si vous la voyiez, vous en seriez émerveillée.

— Je n'en doute pas, mon garçon, dit la comédienne ; il faut qu'elle soit bien, puisqu'elle vous a plu. Brune avec la blancheur des blondes, c'est la perfection, ajouta-t-elle d'un ton où perçait quelque ironie. Comment auriez-vous pu résister à cela, mon bel Édouard ? Et sans doute vous la voyez chaque jour ?

— Impossible, lui dis-je, elle est trop loin.

— Ah ! répliqua-t-elle, en laissant échapper un léger cri de joie ou de surprise, elle est loin ? et où est-elle donc ?

— A Verrières, répondis-je.

— Une fille des champs, s'écria-t-elle, je conçois ; une bergère de la banlieue. Eh bien ! Édouard, j'en suis enchantée. Vous êtes à la bonne source. Rien n'est divin comme les passions pastorales. J'ai toujours envié les belles dames de l'autre siècle qui s'en allaient rêver dans leurs parcs, la houlette en main et suivies de deux moutons, ornés de faveurs roses. J'aurais été folle de ces plaisirs. J'aime tant les bergeries ; il ne me manque qu'un berger qui soit tout à fait à mon goût.

Ainsi, peu à peu, la comédienne m'amena à lui faire une confidence complète. Quand je m'arrêtais dans mon récit, elle savait m'imprimer un nouvel élan et elle parvint à m'arracher de la sorte, et détail par détail, l'histoire entière de nos amours. On eût dit que cette passion pleine de fraîcheur allait réveiller dans son cœur aride la séve qui y sommeillait. C'était pour elle comme le bois de palmiers au bout d'une course ardente

comme un vase rempli de lait après les fumées de l'orgie. Elle semblait se plaire à ces tableaux, s'y retremper, y rattacher un souhait ou un souvenir. Parfois, lorsque j'en arrivais aux plus vifs épisodes de notre odyssée amoureuse, elle prêtait une attention si grande qu'on eût dit que son âme était suspendue à mes lèvres. Il y eut un instant où elle se rapprocha de moi au point que nos souffles se confondaient et que les anneaux de ses beaux cheveux venaient se jouer sur mon visage. Vainement aurais-je essayé de délivrer mes mains de la prison où elle les retenait captives. Elle paraissait en disposer comme d'un bien qui lui appartenait et que j'aurais aliéné.

Tant que la chaleur du récit m'emporta, je remarquai à peine ces circonstances. J'étais tout à mon amour, et, en parlant de Mariette, je me croyais à Verrières, sous les futaies, ceuillant des fleurs pour ma fiancée ou l'aidant à replacer des oisillons dans leur nid. Ma pensée s'envolait bien loin de ce boudoir, bien loin de cette femme, belle comme une Médée et, comme elle, enchanteresse. Je ne voyais rien de ce qui se passait autour de moi ; mon imagination seule avait des yeux qui ne tenaient compte ni des obstacles, ni de la distance. Ainsi l'arsenal des séductions s'épuisait dans le vide, aucun coup ne portait. J'étais trop bien défendu quand je restais sur le terrain de mes amours. Leur souvenir était pour moi comme l'un de ces nuages secourables dont les dieux païens entourent, au moment du péril, leurs héros favoris. Derrière ma fiancée. j'étais invulnérable.

Coralie s'en aperçut, elle comprit qu'elle m'avait donné un point d'appui et une armure. Je ne sais quel plan nouveau traversa alors son esprit ; mais ce ne fut plus la même femme. Il se passa en elle une lutte évidente entre l'orgueil blessé et une fantaisie mal contenue. Je parlais encore et elle n'écoutait plus. Enfin, comme emportée par une pensée intérieure, elle me serra vivement les mains :

— Edouard, mon ami, comme vous savez aimer ! s'écria-t-elle.

Je la regardai, ses yeux jetaient des flammes, son visage respirait la passion. On la voyait éclater surtout dans le frémissement des lèvres. La position devenait critique, et je ne sais comment se serait terminée l'entrevue, si la porte ne se fût ouverte brusquement. Ursule entra :

— Madame, dit-elle d'un air mystérieux.

— Eh bien ! qu'est-ce, petite ? répondit la comédienne, retrouvant tout son calme en un clin d'œil.

— Monsieur Albert, Madame ! Il monte l'escalier, dit la suivante.

Coralie se leva ; je l'imitai.

— Fais-le passer par le salon. Ursule, dit-elle.

Puis, quand la suivante fut sortie, elle me conduisit vers l'un des angles du boudoir, où elle pressa un ressort caché par la tapisserie. Le panneau joua, et il se fit une ouverture.

— Nous nous reverrons, Édouard, ajouta-t-elle en m'accompagnant d'un dernier regard.

Je m'engageai dans l'issue, et le panneau se referma juste au moment où la porte du boudoir s'ouvrait au nouveau visiteur. Je regardai autour de moi et reconnus un corridor sombre où je cherchais mon chemin à tâtons. Heureusement la suivante vint à mon secours et me conduisit vers la porte. Je franchis l'escalier, et, une fois dehors, je respirai plus librement, jamais je n'avais éprouvé un pareil bonheur à fouler le pavé des rues.

XIV

LA FÊTE DE SCEAUX.

Quand je revis Mariette, le souvenir de cette aventure me poursuivait encore, et cependant je gardai là-dessus le silence le plus complet. Il suffisait que je m'en fusse tiré à mon honneur pour avoir le droit de vivre en paix avec ma conscience. A quoi bon d'ailleurs troubler une âme virginale par des confidences de cette nature ? Ne valait-il pas mieux laisser à ce lis des champs toute sa blancheur et toute sa pureté ? Je me tus ; le hasard se chargea de me prouver que c'était une faute.

Jamais nous n'éprouvâmes une joie plus douce, plus tranquille que ce jour-là. L'après-dînée s'écoula dans le jardin où le père Grandchamp nous suivait de l'œil, tout en ayant l'air de soigner ses cobæas et ses géraniums. Le rusé villageois nous laissait une liberté complète, mais à la portée de son regard. Lorsqu'une charmille élevait entre nous et lui un rideau trop

sombre, il ne manquait jamais de tourner l'obstacle et de se remettre à un meilleur point d'optique. Puis quand nous passions à ses côtés, il nous disait avec la bonhomie dont il couvrait ses malices :

— Ne prenez pas garde à moi, mes petits loups, je surveille mes boutures.

N'importe, nous étions heureux ; la liberté n'eût rien ajouté à notre bonheur. Je marchais près de Mariette et tenais sa main dans la mienne ; je lui racontais ce que j'avais vu chez les Bernard, et les plaisirs de cet intérieur si calme, si doux, si retiré. Les heures s'envolèrent ainsi, et la nuit allait me forcer à la retraite, quand elle me dit :

— Edouard, vous viendrez dimanche, n'est-ce pas ? N'allez pas y manquer !

— Vous savez bien, Mariette, répondis-je, que c'est mon habitude la plus chère ; pourquoi cette demande ?

— Vous n'en devinez pas le motif, Edouard ? Voyons, cherchez.

— Non, Mariette, répondis-je après avoir réfléchi pendant quelques instants ; j'ai beau chercher, je ne devine pas.

— Vrai, vous auriez oublié notre bal de Sceaux ! Qui l'aurait cru, Monsieur ?

— C'est juste ! m'écriai-je avec le geste d'un homme qui a manqué de mémoire ; où avais-je donc la tête ?

Il faut dire que cet anniversaire était pour tout le bourg l'objet d'un culte très-assidu. On se préparait de longue main à la fête de Sceaux ; on en causait un mois avant, un mois après. La société parisienne y affluait, et Verrières profitait de l'occasion pour voir le beau monde sans trop de déplacement. Châtenay, Bièvre, Antony, Bourg-la-Reine, faisaient le même calcul, et il en résultait un double concours, l'un citadin, l'autre champêtre, qui contribuait beaucoup à l'originalité de la fête. Mariette n'en dormait pas depuis huit jours ; elle aimait la danse comme l'aime toute jeune fille, et il était naturel qu'elle cherchât à s'assurer de l'exactitude de ses danseurs.

— Surtout ne vous faites point attendre, me dit-elle, au moment des adieux ; ce sera charmant, Édouard. Allons-nous sauter ! Allons-nous rire ! La famille y vient, nous sommes une maisonnée. Votre mère, non ; elle a ses offices ; mais votre tante en sera. Bah ! la carriole est grande : soyez exact.

— Mariette, lui répondis-je, quand il s'agit de venir à Verrières, c'est mon cœur qui me donne l'heure, et il n'est jamais en retard.

Je la quittai sur ces mots et vécus comme elle pendant huit jours sur le plaisir que nous allions goûter. J'avais complétement oublié Coralie. Mon chef insistait, il est vrai, pour que je la revisse, et ces instances n'étaient probablement qu'un contre-coup, mais je trouvai des prétextes pour éluder cette seconde épreuve. Saint-Léon se vit obligé de se passer de tiers et de traiter lui-même avec la reine du Vaudeville.

Il avait plu dans le courant de la semaine, et je craignais que le mauvais temps ne se prolongeât de manière à déranger la fête. Il n'en fut rien; le soleil se leva radieux comme s'il eût voulu entrer pour quelque chose dans nos plaisirs, et fournir sa part à notre joie. Je partis de très-grand matin, gai, dispos, le cœur plein d'enchantements. A la rigueur, j'aurais pu m'arrêter à Sceaux et y attendre la famille. C'était m'épargner un double trajet, et tout autre qu'un amoureux eût fait ce calcul. Moi, je ne vis que le bonheur de rouler en carriole avec Mariette, de la voir plus tôt, de rester plus longtemps à ses côtés et de sentir dans les cahots du chemin son corps charmant rencontrer le mien, sa tête effleurer la mienne.

A Verrières, quand j'y entrai, une effervescence générale régnait dans les esprits. Les jeunes filles étaient sur leurs portes, vêtues de blanc, quoiqu'il ne fût que huit heures du matin. Elles ne pouvaient tenir en place, tant leur impatience était vive, piétinaient comme si elles eussent entendu l'archet du ménétrier et remplissaient les rues du bourg de leur babil. Plus calmes, les grands-parents veillaient aux apprêts du déjeuner, ou portaient l'avoine au cheval afin de le mettre en état de fournir une course brillante. Chez ma mère, je retrouvai les mêmes émotions. Non pas qu'elle y fût pour rien; la pieuse femme avait déjà pris le chemin de l'église, et le seul avantage qu'elle se promît de la fête, c'était d'avoir plus de temps de libre pour ses exercices religieux. Mais ma tante Brigitte ne voyait pas les choses au même point de vue. Dans ces jours solennels, il lui prenait des retours de jeunesse, et elle tirait de les armoires un de ses plus brillants costumes de cour. C'était une robe de velours grenat avec la taille près des aisselles et une fraise à la Marie-Louise, qui ressemblait à un écran autour du

visage. Si l'on y ajoute une toque à plumes et des souliers de satin blanc, on aura la veuve du général Pétermann au grand complet et sous les armes.

Je la trouvai dans cet attirail, roide, gourmée, mal à l'aise, comme on l'est dans des habits d'emprunt ; elle allait et venait d'une pièce à l'autre, et paraissait en proie à des accès d'impatience :

— Ah ! te voilà, mon fils, dit-elle en me voyant. A la bonne heure, c'est de l'exactitude ; tu n'es pas comme ce Grandchamp qui n'en finit plus.

— Voulez-vous, ma tante, que j'aille voir où il en est? lui dis-je, heureux de trouver un prétexte pour rejoindre sur-le-champ Mariette.

— Oui, mon garçon, dit la générale, va les pousser un peu ; autrement nous ne quittons pas d'ici avant le soleil couché.

Mariette était prête ; en blanc de la tête aux pieds comme une vestale ; une simple robe de percale, mais qui l'habillait à ravir, un bonnet à nœuds roses et des souliers de prunelle ; tout cela porté avec une grâce et une candeur célestes. Les vierges qui conduisent les chœurs divins ne sont pas plus belles qu'elle ne l'était. Je lui tendis la main, elle avança la sienne en rougissant, et, enhardi, j'allais approcher mes lèvres de ses joues veloutées, lorsque nous entendîmes le pas lourd et cadencé du père Grandchamp qui revenait des écuries. Ce bruit nous frappa d'immobilité.

— Tiens, c'est toi ! me dit le pépiniériste en entrant ; déjà arrivé de la ville ? peste, que d'ardeur ! Et y a-t-il longtemps que tu es ici, mon gars ? ajouta-t-il en nous enveloppant de son regard soupçonneux et fin.

— Mais non, petit père, dit Mariette, Édouard est entré quasiment comme vous, il y a cinq minutes à peine.

— Bah ! quand il y serait depuis plus longtemps, s'écria le faux bonhomme, voyez où serait le mal. Mon garçon, ajouta-t-il, va dire à ta tante que la grise est sur son avoine et que nous partirons dans une demi-heure d'ici.

En effet, la carriole fut bientôt devant notre porte, et la générale y monta dans ses atours de l'Empire. Tant bien que mal elle arrangea sur les banquettes les flots de son velours grenat et défendit sa toque à plumes contre les cerceaux d'osier qui formaient le ciel de la carriole. Elle n'osait bouger de peur de

compromettre cet édifice majestueux, et portait sa tête comme un saint sacrement. Grâce à ce luxe de précautions, la toilette impériale put arriver à Sceaux sans trop de dommage. Grandchamp avait la conscience de ce qu'il conduisait ; il ne voulut pas entrer dans la ville sans un peu de fanfare, et se mit à ébranler l'air à coups de fouet. C'était bien le moins que l'on pût faire pour une générale en grand costume. A peine eûmes-nous mis pied à terre, que nous nous dirigeâmes vers le théâtre de la fête. Grandchamp donnait le bras à ma tante Brigitte et semblait glorieux de promener tant de falbalas ; moi, je me chargeai de Mariette, heureux de me sentir si près de ma blanche colombe.

C'est dans les avenues du vieux château de Sceaux que se groupait alors le mouvement forain, et les promeneurs pouvaient fouler les pelouses de ce beau parc, témoin de tant de magnificences. Que de gloires ont passé sous ces voûtes de verdure ! Que d'ombres aimables on pourrait retrouver dans ces labyrinthes, le long de ces étangs, sur ces décombres même, monument des vengeances populaires. Voici Colbert qui eut un château comme Fouquet et ne l'expia pas comme lui. Voici la duchesse du Maine, la fée de Sceaux, qui avait rêvé un trône et une cour, et ne put avoir qu'une académie de gens d'élite. Heureux mécompte dont elle sut mal se consoler ! Autour d'elle et sous ces beaux ombrages, accouraient Voltaire, Lamotte, l'abbé Genest, Fontenelle, Malezieu, et elle ne se trouvait pas suffisamment indemnisée de la perte d'une couronne par le commerce de ces beaux esprits. Plus près de nous, voici le duc de Penthièvre, nature douce et touchante, et dans l'ombre Florian, le prince de l'idylle, qui essaya de jeter la France du côté des bergeries, à la veille d'une révolution.

Avant de nous mêler aux jeux forains, nous fîmes une longue course sous les grands arbres du parc. Mariette eût mieux aimé se porter du côté du bruit ; moi, je préférais un plaisir plus recueilli. Ma tante Brigitte nous laissait libres en matière de direction ; l'important pour elle était d'avoir sous la main une victime qui écoutât ses récits et prît goût aux bulletins de la grande armée. Elle avait entamé le pépiniériste sur l'affaire d'Eylau et ne lui faisait pas grâce d'un obus. Par une complication fâcheuse, Pétermann avait reçu dans l'action une légère blessure ; ce détail entraîna de nouveaux développements. L'au-

diteur dut assister au pansement et aller jusqu'aux limites de la cure. Grandchamp s'y prêtait ; à part ses ruses, il avait du bon ; c'était d'ailleurs un grand honneur pour un rustre comme lui que d'avoir sous le bras une générale en robe de velours, et il savait acheter cela par un peu de complaisance.

Mariette insista si bien, que nous revînmes enfin du côté de la foule. Déjà le préau était rempli de curieux et les bateleurs avaient commencé leurs parades. C'était, entre eux, à qui mènerait le plus de vacarme et se livrerait à une concurrence plus bruyante. La trompette à clef répondait aux défis de la grosse caisse, la cloche à eeux du cornet à piston. La voix humaine cherchait de loin en loin à dominer ce tumulte, et n'y parvenait qu'à l'aide de ces sons rauques dont l'alcool dote les poitrines vouées à l'éloquence en plein air. Des flots de peuple allaient et venaient d'une exhibition à l'autre, se croisant, se heurtant en sens contraire. Impossible de se parler, de se maintenir en groupe au milieu de ces chocs et de cette confusion. Vingt fois nous perdîmes de vue Grandchamp et ma tante, et vingt fois il fallut faire des efforts inouïs pour les retrouver. Il y eut même un instant où nous les crûmes complétement égarés. Ma tante Brigitte avait aperçu au front d'un cabinet de personnages en cire un tableau où figurait Poniatowski se précipitant dans les flots de l'Elster, et elle n'avait pas voulu passer outre sans revoir ce brave qu'elle avait, disait-elle, beaucoup connu. Or à l'intérieur de la baraque, il y eut, pour ainsi dire, substitution de héros : au lieu d'un Poniatowski, ma tante reconnut positivement un duc d'Abrantès.

Depuis quelques instants, Mariette était revenue sur une idée qui la poursuivait ; elle voulait se faire dire la bonne aventure. Quand les grands-parents nous eurent rejoints, je présentai la requête et elle fut accueillie. Justement nous passions devant un magicien qui se disait breveté de la Société de médecine, et successeur du grand Esteila. C'était vingt sous pour le petit jeu ; nous entrâmes. Rien ne manquait à l'illusion : l'intérieur était tendu en noir et constellé de signes cabalistiques d'un rouge ardent ; dans des fioles pleines d'une eau-de-vie colorée nageait une belle collection de reptiles ; des réchauds, des alambics complétaient le mobilier. C'étaient les outils du grand jeu, auquel nous n'avions aucune espèce de droit. Il nous fallait conformer nos prétentions à notre fortune. Du reste, le batte-

leur à queue rouge chargé du cérémonial nous avait introduits avec beaucoup d'égards et comme s'il se fût agi de millionnaires. Il suffisait que nous fussions des clients; ce titre nous abritait, et il avait du prix, puisqu'au dire de l'affiche le roi de Prusse l'avait porté.

A notre entrée, le magicien se leva ; il était vêtu d'une longue robe bariolée comme sa tenture, et coiffé d'un chapeau pointu, symbole ordinaire de son art. Son premier soin fut de nous envisager avec attention, afin de s'assurer de son terrain et de voir à qui il avait affaire. Il s'aidait évidemment de Gall et de Lavater, et plus encore de quelques indications extérieures pour conduire cette étude à un bon résultat. L'essentiel était qu'il ne prît pas des gens de Pantin pour des colons d'Amérique, le reste était laissé à la liberté de l'interprétation. Quand son inspection fut achevée, il prit des cartes ; c'était le petit jeu, la limite de notre droit. Marriette se présenta la première pour connaître ce que l'avenir lui réservait. Le sorcier exécuta quelques passes avec la baguette de coudrier, puis il étala ses cartes une à une avec la gravité d'un homme qui se rend l'organe du destin. Me voyant auprès de Mariette, il parla naturellement d'un blond qui était en voie de réussite et de qui elle n'aurait à attendre que de bons procédés. C'était la part du client, et tout ce que nous devions attendre du petit jeu ; mais il restait à faire la part de la magie :

— Attention, dit le sorcier jetant sur la table un valet de pique : voici un brun qui est animé des plus mauvaises intentions. Il arrive, je le vois ; il se déclarera aujourd'hui même. Que le blond s'en méfie !

Là-dessus l'oracle appliqua sur la table un nouveaucoup de baguette et nous en eûmes pour notre argent.

— C'est égal, disait ma tante Brigitte en sortant, je le tiens pour un pauvre homme; il ne va pas au talon de mademoiselle Lenormand. En voilà une qui savait le fin du fin ! Pour preuve, elle a prédit que Napoléon mourrait sur un rocher, si toutefois il y est mort. On saura cela dans cinquante ans d'ici. Enfin n'importe, mettons qu'il y soit mort, puisque c'est le bruit généralement reçu. Alors mademoiselle Lenormand aurait bien deviné. Eh bien ! moi je l'ai connue, la Lenormand, et très-intimement connue. Figurez-vous, Grandchamp, que j'y vais un jour en cachette ; Pétermann n'aimait pas ces simagrées;

j'y vais donc en cachette et lui dépose en entrant cinq napoléons sur la table. Elle, sensible à ce procédé : — Madame, me dit-elle, à ce prix vous aurez le jeu de l'impératrice Joséphine, tout ce que nous avons de mieux, le marc de café. Bien ! j'attends. Elle met sa marmite sur le feu et je lui laisse faire sa cuisine. De temps en temps elle marmonnait quelques mots et jetait dans son pot-au-feu de la sauge, du romarin, des feuilles de laurier, enfin que sais-je, moi ? un tas d'herbages : j'attendais toujours. Elle remuait la sauce avec un bâton rouge, et continuait à réciter des salamalecs : c'était curieux au possible. Enfin quand le bouillon est complet, elle me fait signe d'approcher et d'y lire mon sort : — Voyez, me dit-elle. — Quoi ? lui dis-je, c'est noir comme de l'encre. — Vous ne voyez pas les lignes de vie ! ajouta-t-elle d'un air enflammé. — Je ne vois rien du tout, lui répondis-je en m'obstinant. — Eh bien ! me dit-elle, c'est toujours ainsi que cela se passe ; les personnes que la chose touche n'y voient rien. N'empêche qu'il y a là-dedans cent sept ans pour votre époux, et pour vous cent vingt-deux ans, l'âge du plus vieux corbeau que la terre ait connu. Vous avez dix-huit mille six cents lignes de vie, et votre époux dix-sept mille quatre cents. Total trente-six mille lignes de vie à vous deux. Couple fortuné ! Elle me renvoya là-dessus ; elle avait du monde dans l'antichambre et cinq marcs de café à faire. Voilà ce que j'appelle opérer, et non ce que nous a fait ce pleutre. Pétermann est mort, cela est vrai, mais le boulet n'était pas compris dans les dix-sept milles lignes de vie. La Lenormand me l'avait dit : Quand il y a un boulet, c'est à refaire ; notre art n'y peut rien.

Tout en causant ainsi, et prenant des distractions à droite et à gauche, la journée s'avançait. Mariette avait encore une fantaisie et il fallut absolument la satisfaire ; elle voulait monter dans l'une de ces balançoires qui pivotent sur elles-mêmes et ressemblent à la roue d'Ixion. C'est un singulier phénomène que le goût prononcé de presque toutes les femmes pour cet exercice circulaire. Il ne se trouvait sur le champ de foire que deux établissements pourvus d'un mécanisme dont le jeu offrît quelque garantie. Nous nous en rapprochâmes, et il fallut attendre qu'il y eût quelques vacances. Enfin Mariette parvint à se placer dans un char, et j'allais m'installer à ses côtés, quand je fus prévenu par un beau cavalier, et jeune encore plus que

beau. C'était un garçon qui ne devait pas toucher à ses vingt ans; mais son visage avait cette expression caractérisée, apanage des types réguliers et des grandes races. Il était brun avec des tons mats et des cheveux d'un noir bleu, encadrant l'ovale le plus noble et le plus pur. Sa lèvre supérieure portait un petit duvet qui semblait mis là tout exprès pour faire ressortir les dents les plus blanches du monde. Doué d'une taille riche et svelte, il avait pour lui la souplesse et la force, et son œil fier et doux annonçait l'intelligence et la bonté.

Qu'on juge de mon étonnement lorsque je vis Mariette livrée à de telles mains. Je voulus réclamer, la faire descendre, invoquer l'autorité paternelle. Il était trop tard, la machine venait de s'ébranler, et Mariette fut enlevée dans l'espace. Pour me rassurer, je me dis qu'il n'y avait là qu'une rencontre fortuite, un des mille incidents d'une fête publique. Une fois le jeu fini, le beau cavalier tirerait de son côté, Mariette du sien, et tout serait dit. Cependant je ne perdais pas de vue le char aérien où le couple s'était assis. Cette surveillance de jaloux me réservait une nouvelle surprise. Était-ce bien Mariette que j'avais sous les yeux, et que signifiait cette attitude? Le jeune homme lui avait passé la main sous la taille afin de la rassurer contre les frayeurs que lui causait le balancement, et en même temps il causait avec elle de la manière la plus amicale, la plus intime. Loin de s'en défendre, Mariette lui répondait, et, par intervalles, se livrait à de longs éclats de rire. J'étais anéanti; pour la première fois, le démon de la jalousie vint me mordre le cœur et y causer une blessure profonde.

— Le sorcier avait raison, m'écriai-je avec amertume ; voici que le valet de pique est venu. Un brun ; les cartes disaient vrai.

Ce jeu se prolongea pendant un temps infini au milieu d'une angoisse de plus en plus vive. On eût dit que le jeune homme s'était entendu avec l'entrepreneur pour pousser la partie bien au delà des limites ordinaires. Enfin, la balançoire s'arrêta, et Mariette toucha le sol.

— Merci, monsieur Ernest, dit-elle au jeune homme, qui s'éloignait après nous avoir salués avec une grâce tout aristocratique.

— Vous le connaissez donc ? dis-je à Mariette sur un ton presque brutal.

— Si je le connais ? me répondit-elle en riant ; si je connais

le comte Ernest ? Tout enfants nous nous sommes vus. Demandez à mon père.

Grandchamp était intervenu pour compléter spontanément l'explication.

— C'est un fils d'Hautefeuille, disait-il à ma tante ; un garçon charmant. J'ai vu ça au maillot. Voici vingt ans que j'ai des terres à bail de la famille. Les plus riches propriétaires de Vauhallan ; des gens cousus d'or, et bons, et honnêtes, et pas fiers !

La nuit se faisait, nous prîmes le chemin de la salle du bal. Déjà la grande société était arrivée ; les châteaux des environs en avaient fourni une part, Paris le reste. On sait quelle fut alors la réputation du bal de Sceaux. C'est là que se réglaient les modes d'été, et que se passait la grande exhibition des toilettes champêtres. Un vrai congrès d'élégance et de goût, auquel on se rendait de toutes parts. La réunion était magnifique ce jour-là ; la beauté du temps y avait attiré une foule charmante et nombreuse. Aussi avait-on de la peine à trouver place dans l'enceinte où se formaient les quadrilles. Il fallait cependant se procurer quelques siéges, afin que ma tante pût étaler tout à l'aise les pompes de sa toilette impériale. Je confiai les deux femmes au père Grandchamp, et me mis à la recherche. C'était une tâche difficile, au milieu de la cohue et des nouveaux arrivants qui débordaient de toute part. Enfin, je finis par découvrir dans un coin trois chaises vides, et m'y précipitai comme sur une proie. Il ne s'agissait plus que d'y faire arriver les personnes auxquelles je les destinais, opération aussi difficile que celle dont j'étais venu à bout. Je m'adressai aux voisins, et employai toutes les ressources de mon éloquence pour qu'ils empêchassent ma propriété de tomber dans le domaine public. Cette précaution prise, je m'élançai de nouveau dans la foule en me dirigeant à l'aide de quelques indications, comme un pilote sur des flots inconnus.

L'archet de l'orchestre venait de donner le signal, ce qui ajoutait encore aux difficultés de la circulation. Cependant, à force de jouer des coudes et des épaules, je parvins de nouveau à l'endroit où j'avais laissé ma tante et Mariette. Elles ne s'y trouvaient plus : c'était à se désespérer. Je ne savais que faire, lorsqu'en jetant les yeux vers la ligne des banquettes qu'occupaient les dames, j'aperçus, sur un siége élevé, ma tante Bri-

gitte qui attirait sur elle tous les regards de l'assemblée par sa robe en velours grenat et sa fraise à la Marie-Louise. Cette toilette faisait événement. Elle m'avait aperçu, et par un geste m'indiquait le côté où je devais retrouver ma fiancée. C'était un dernier défi que me jetait le sort. Mariette dansait la première contre-danse avec le comte Ernest d'Hautefeuille.

J'éprouvais une colère furieuse et concentrée ; volontiers j'eusse cherché querelle au jeune homme ou rompu ouvertement avec la coquette. Je me mis à les suivre de l'œil; c'était toujours la même familiarité, la même aisance; on ne pouvait pas m'insulter plus ouvertement et en face de plus de témoins. J'avais peine à me contenir, et peut-être me serais-je laissé aller à un éclat, lorsqu'une voix que je crus reconnaître prononça mon nom presque à mon oreille. Je me retournai vivement et ne pus contenir un geste de surprise.

— Coralie! m'écriai-je. Eh bien! tant mieux.

XV

UN NUAGE.

Coralie tenait le premier rang au bal de Sceaux, elle en était l'une des reines. Aucune femme n'y apportait des toilettes d'un goût plus exquis, d'une richesse plus grande. A peine la savait-on arrivée, qu'il se formait près d'elle une cour de brillants cavaliers, et c'était à qui d'entre eux briguerait l'honneur de la conduire à un quadrille. On citait même des querelles qui s'étaient engagées entre ses danseurs pour des erreurs de mémoire ou des questions de préséance.

Quand je me retournai, à l'appel de mon nom, Coralie formait le centre d'un groupe où je reconnus Saint-Léon et Albert. Cette rencontre eût été pour moi, quelques heures auparavant, une source d'embarras : j'y vis un secours inespéré que m'envoyait le ciel, un moyen infaillible de vengeance. Puisque Mariette me bravait ouvertement, il fallait accepter le défi, et rendre guerre pour guerre. Ainsi me parlait mon cœur ulcéré, et je lui obéis. Je m'approchai de la comédienne, qui m'accueillit avec le sourire sur les lèvres.

— Vous ne dansez pas, Edouard ? me dit-elle.

— Faute d'une danseuse, lui répondis-je vivement.

— Qu'à cela ne tienne, Edouard, répliqua-t-elle sur le même ton ; me voici. Vous le voyez, Messieurs, ajouta-t-elle, en se retournant vers son groupe, c'est moi qui ai fait les frais cette fois.

J'eus à peine le temps de saluer mon chef et le directeur. Coralie m'emmena à travers la foule, qui lui ouvrit un passage. Sur ses pas s'élevait un concert de louanges, un murmure d'admiration. Jamais elle n'avait si bien rencontré en fait de toilette ; chaque objet était assorti au caractère de sa beauté. Rien n'est plus rare chez les femmes que ce sentiment de l'harmonie et ce goût que l'on peut appeler un goût de relation. Coralie le possédait au plus haut degré, et, en outre, elle avait eu une veine heureuse. Je ne détaillerai rien de ce qu'elle portait. On est toujours mal venu à parler de modes qui remontent si loin, c'est en détruire le prestige. Qu'il suffise de savoir que M. de la Mésangère, l'arbitre du temps, en fit le sujet de trois articles, dont il enrichit son *Journal des Dames*, et qui eurent le plus grand succès dans le monde des duchesses et des couturières.

En se dirigeant vers le quadrille, Coralie eut le soin de se pourvoir d'un vis-à-vis et, entre une pastourelle et une trénitz, nous nous mîmes en ligne. Je me plaçai en face de Mariette, de manière à ce qu'elle pût essuyer toutes les foudres de mon regard. La jeune fille m'aperçut, et la vue de cette belle dame qui figurait à mes côtés lui causa évidemment un peu de surprise. Mais ce ne fut qu'un sentiment fugitif ; après m'avoir fait un signe amical, elle se retourna vers son cavalier et donna cours de nouveau à son babil. J'étais furieux, j'aurais voulu pouvoir l'accabler d'injures. Elle m'aimait donc bien peu pour ne pas ressentir quelque atteinte de jalousie ! Pendant que j'étais en proie à une torture intérieure, elle semblait se partager entre l'enivrement de la danse et les discours de son beau cavalier. Que me restait-il au milieu de tout cela ? Ma colère s'accroissait des efforts que je faisais pour la vaincre. Coralie, à chaque instant, se retournait vers moi ; il fallait lui tenir tête et répondre à ce qu'elle me disait. Je n'entendais plus, je ne voyais plus ; on m'eût pris pour un insensé ou pour un homme ivre.

La danse n'était pas alors ce qu'on en a fait depuis, une promenade sur un parquet, avec quelques soubresauts plus ou moins gracieux. Il fallait marquer l'en avant-deux par quelques jetés-battus, savoir distinguer les sissones des pas de basques, et les assemblés des ronds de jambes. Heureux ceux qui allaient jusqu'au petit battement et connaissaient à fond la théorie des pas de bourrée ! La royauté des bals leur appartenait ; on les citait, on faisait cercle autour d'eux. De nos jours, cette royauté s'est déplacée ; elle n'est plus dans le mollet, elle est dans les hanches. C'est un goût comme un autre ; il nous est commun avec les Hottentots.

On devine combien, sous l'empire des sentiments qui m'agitaient, j'étais déplacé dans une contredanse. Je brouillais les figures, je me livrais à des entrechats compromettants. Dans le cours d'une trénitz, le pied me glissa sur un pas de Zéphire, et je faillis renverser les deux dames qui traversaient en même temps que moi. Coralie ne savait que penser de ces écarts, ni quelle contenance faire près d'un danseur si inconsidéré. Elle essaya d'abord d'y voir l'effet du prestige qu'elle exerçait ; mais son coup d'œil était trop sûr pour qu'elle prît longtemps le change, et comme je venais, dans le cours d'une poule, de commettre une nouvelle gaucherie, elle me secoua par le bras, et me dit vivement :

— Où allez-vous donc, Édouard ?

Précisément, Mariette et le comte Ernest se trouvaient par le mouvement des figures à peu de distance de nous au moment où Coralie m'adressa cette apostrophe. La fille de Granchamp parut s'en émouvoir : elle se tourna de mon côté et m'envoya un regard dans lequel je crus deviner une expression de reproche. Puis la danse nous ayant mis à portée, elle me dit en passant :

— Édouard, avec qui dansez-vous donc ?

Coralie l'entendit ; ce fut à son tour de m'interroger et de me demander des comptes.

— Quelle est cette jeune fille ? me dit-elle.

J'aurais mieux aimé m'épargner les frais d'une explication ; aussi fis-je semblant de n'avoir point entendu. Coralie ne se paya point de ce silence :

— Je devine, dit-elle, c'est votre Mariette.

Je ne pus que baisser les yeux en signe d'acquiescement ; elle continua :

— Vraiment, Édouard? Eh bien! vous avez la main heureuse.

J'allais répondre, quand le mouvement des danses nous sépara; il s'agissait d'un en avant-deux, et, comme la confiance m'était revenue, j'y réparai mes torts par un pas de bourrée qui obtint du succès. Coralie s'ébranla à son tour et mit aussi plus d'accent, plus de verve dans sa danse, si bien que l'attention de la galerie se porta de notre côté.

— Savez-vous, Édouard, continua la comédienne, pendant l'un des intermèdes, que plus je la regarde, et plus je la trouve charmante, votre fiancée? Des yeux pleins d'éclat, des cheveux magnifiques et de la distinction. Décidément, vous avez du goût, mon garçon; vous ne placez pas mal vos amours. Quelle perle de village!

Coralie aurait pu continuer longtemps cette apologie sans que j'y intervinsse en aucune façon. De rechef mon attention s'était fixée sur le couple aux mouvements duquel j'attachais tant d'intérêt. Mariette ne m'avait pas fait les honneurs d'une diversion bien longue; de nouveau elle semblait absorbée par le plaisir de danser avec un aussi beau cavalier que le comte Ernest. De temps en temps, elle relevait vers lui des yeux animés par l'émotion du bal et l'éclat de la fête. Ce bruit, ces danses lui causaient une ivresse dont un autre que moi recueillait le fruit, et ce larcin s'accomplissait en face du public, afin que l'insulte faite à mon amour fût plus entière, plus éclatante.

J'ignore si Coralie devina ma plaie secrète; toujours est-il qu'elle se plut à l'envenimer et à l'agrandir.

— Édouard, me dit-elle, quel est cet adolescent qui fait danser votre Mariette? Un cavalier accompli, par ma foi! Si jeune et si beau, cela promet. Le connaissez-vous, mon ami?

— Non, Coralie, je ne le connais pas, répondis-je avec une impatience fiévreuse.

— Il faut alors que votre fiancée le connaisse, ajouta l'actrice en dardant sur moi un œil de vipère; car ils paraissent au mieux ensemble. Voyez, quelle intimité! Ce n'est qu'un enfantillage, je le vois bien. N'importe, Edouard, vous devriez les avertir. Le monde pourrait en causer.

Il ne manquait à ma douleur que cet écho de la malignité publique. Je ne tenais plus en place, je sentais naître en moi les tortures du soupçon. Oh! la jalousie! la jalousie! Que je plains ceux dont l'âme a été faite pour servir de pâture à ce démon!

Non, il n'est rien au monde qui puisse être comparé à un tel tourment. On s'accoutume à la misère, à la prison, à l'exil, à la honte même; on ne s'accoutume pas à la jalousie. Elle ne s'éteint, ne s'use jamais, et, à défaut de réalités, s'en prend à des chimères.

Je me trouvais au plus fort de cet accès quand un vertige soudain s'empara de la salle de bal. Sans motif apparent, les quadrilles se dispersèrent et un désordre général éclata parmi les spectateurs. Des cris d'effroi, des accents de détresse s'élevèrent de tous côtés; on se heurtait, on s'étouffait, on cherchait à se précipiter au dehors par toutes les issues. La foule prenait des courants divers qui tantôt venaient se combattre, et tantôt formaient de rapides tourbillons. On sait à quel point la peur est contagieuse et quels vertiges elle occasionne. Toute présence d'esprit s'évanouit à l'instant même; il ne reste plus qu'un terrible et universel égarement.

Il n'y avait plus à se demander d'où venait cet effroi, puisqu'il était lui-même un péril. L'essentiel était de se défendre contre des chocs énergiques auxquels rien ne résistait. Les bonnets, les nœuds de rubans volaient de toute part; les dentelles s'en allaient en lambeaux, et c'est à peine si les robes pouvaient résister à des pressions exercées en sens inverse. Je fis à Coralie un rempart de mes robustes épaules, et tins mes bras arrondis autour d'elle afin de protéger sa toilette. De son côté elle se tenait serrée contre moi afin de faire le moins de volume possible; nos deux corps n'en faisaient plus qu'un. Je la conduisis ainsi doucement et sans dommage, vers l'une des issues où nous trouvâmes enfin de l'air et de l'espace.

Cette panique provenait d'un accident sans gravité : un quinquet qui servait à l'éclairage de la salle de bal s'était détaché de son panneau et avait causé un premier émoi en dispersant au loin l'huile dont il était garni. Cet incident n'eût rien été si la flamme n'avait atteint les toiles qui entouraient l'enceinte et menacé les spectateurs d'un incendie général. De là cette première terreur qui s'était communiquée de proche en proche et avait placé la foule entière sous le coup d'un inexplicable vertige. D'ailleurs tout était réparé; quelques seaux d'eau avaient suffi pour éteindre la flamme, et chacun au dehors en était à rire de l'événement. Il est probable que dans le nombre des rieurs il se trouvait quelques industriels dont la gaieté ne prove-

nait pas, comme celle du public, d'un sentiment de mystification.

Lorsque Coralie fut à l'abri de cette bagarre, ma pensée se porta naturellement vers Mariette, vers ma tante, vers Grandchamp. Je jetai les yeux autour de moi, et n'aperçus aucun d'eux. La comédienne avait retrouvé une partie de son monde : je la quittai pour aller à la découverte. Pendant quelques minutes mes recherches furent vaines ; la foule continuait à évacuer la salle de bal, et rien ne m'y rappelait des visages connus. Je fis plusieurs fois le tour de l'enceinte et cela sans succès. Enfin, au risque d'y laisser les lambeaux de mon habit, je pris le parti de regagner l'intérieur, en avançant contre le courant. C'était une entreprise laborieuse ; mais la passion qui m'animait eût vaincu des résistances plus grandes. Dès que j'eus fait un peu de chemin, je relevai les yeux, et le premier objet qui me frappa, fut ma tante Brigitte, qui n'avait pas abandonné son siége, et contemplait la foule d'un air majestueux. Sa robe grenat planait sur la foule et sa fraise à la Marie-Louise, calme et intacte, semblait faire honte à toutes ces toilettes effarouchées. Grandchamp était à côté d'elle ; mais je n'aperçus pas Mariette.

Evidemment, il fallait se diriger de ce côté ; j'y prendrais langue du moins. Les difficultés étaient toujours grandes. La foule, qui s'obstinait sans raison à vider les lieux, formait un massif énorme, et je n'avançais qu'en me glissant entre les interstices, et à l'aide d'un mouvement circulaire. A peine y voyais-je, tant le tourbillon était grand. Enfin, j'arrivai devant un obstacle qui me parut offrir plus de surface que le reste. C'était un jeune homme d'une taille élevée, qui soutenait dans ses bras une femme évanouie. Au lieu de suivre le mouvement de la foule, il se dirigeait dans le même sens que moi. Les oscillations d'une marche inégale le firent incliner de mon côté ; je reconnus le comte Ernest. Plus de doute, Mariette avait trouvé en lui un sauveur. Tout conspirait pour m'accabler.

Un dernier effort nous amena enfin auprès de Grandchamp. La jeune fille était revenue à elle, quand le comte d'Hautefeuille la déposa sur un siége à côté de ma tante, et elle remerciait son cavalier par un sourire expressif. Ce fut ce moment que je choisis pour faire mon apparition et porter le trouble dans l'âme de la coupable.

— Me voici, lui dis-je.

— Un peu tard, répondit-elle le plus naturellement du monde. On vous a devancé.

— Bien des grâces, monsieur le comte, dit Granchamp au jeune homme qui s'éloignait ; sans vous, la petite ne s'en serait jamais tirée. N'est-ce pas, Mariette ?

— Le fait est, répondit la jeune fille, qu'il y a eu un moment où la tête m'a tourné. Que s'est-il passé depuis ? je n'en sais rien.

— On n'a jamais vu cela, s'écriait le pépiniériste ; jamais !

— Si fait, Grandchamp, on l'a vu, dit ma tante Brigitte ; moi je l'ai vu. Aussi n'ai-je pas bougé de place ; j'aurais mieux aimé griller que de faire un mouvement. Quand on a vu, on sait le fond des choses. C'était chez le prince de Schwarzenberg. Etait-ce bien chez le prince de Schwarzenberg ? La mémoire commence à me fourcher. Oui, je crois que c'était chez le prince de Schwarzenberg. Tout juste, j'y avais la robe grenat que vous voyez ; une robe d'incendie, à ce qu'il paraît. Il faut vous dire, Grandchamp, qu'il s'était formé un complot entre la Prusse, l'Autriche et la Russie, pour incendier l'Empereur. Une manière ingénieuse de s'en débarrasser. Là-dessus donc, on imagine un bal où l'on mettra le feu à l'Empereur. Bien ; c'est Schwarzenberg qui se charge d'amorcer. Après ça, est-ce bien Schwarzenberg ? Enfin n'importe. Le jour arrive ; nous sommes invités avec Pétermann. Quel bal, mes amis, quel bal ! c'est-à-dire qu'on n'a jamais rien vu de plus beau. L'Empereur arrive et fait sa tournée. Aimable, il fallait voir, et bon pour nous. Ce soir-là, il me combla ! Des mots ravissants ; il n'y avait que lui pour les trouver. Il faut vous dire que les domestiques avaient l'ordre d'allumer dès après l'arrivée de l'Empereur. On leur avait donné je ne sais combien de mèches soufrées, de barils de poudre et autres ingrédients. Ces gens-là étaient Hongrois ou Croates ; sur un mot, ils auraient brûlé dix empereurs. Ils ne savaient pas même notre langue ; personne n'aurait pu les dissuader. Ils se mettent donc à allumer leurs mèches soufrées. Croiriez-vous une chose, Grandchamp ? c'est que tant que l'Empereur a été là, le feu n'a pas pu prendre. Ils entassaient dans les caves tout ce qu'ils pouvaient, des fascines, des copeaux, du papier ; rien n'y faisait. Mais dès que l'Empereur a eu passé la porte, alors ça a flambé. Un bel incendie, je m'en flatte, incendie complet comme au Kremlin. Jugez la figure que nous faisions là-dedans ;

c'était à qui se jetterait du côté des portes. Et puis des cris, un tapage, et des châles et des dentelles, et des plumes en l'air. Le parquet, jonché de diamants ; on les eût ramassés à la pelle. Quand je vis cela, je me pris à réfléchir. J'avais fait cette robe pour l'occasion ; je ne voulus pas la perdre. Au lieu de courir comme les autres, je me tins tranquille dans mon coin, si bien que le monde eut le temps de sortir. Quand il n'y eut plus foule et que j'eus les coudes à l'aise, je pris le bras d'un pompier et je gagnai tranquillement la rue. Voilà toute l'histoire ; aussi, pas de risque que je bouge quand on crie : au feu ! Ce qu'il y a eu de plus beau dans tout cela, c'est que l'incendie n'a pas voulu mordre devant l'Empereur. N'ayez pas peur que ces choses-là arrivent jamais à d'autres qu'à lui. Il commandait aux éléments, cet homme.

Pendant que ma tante poursuivait le cours de son récit, j'avais pris Mariette à part et je lui adressais quelques reproches. Au lieu de calmer mes inquiétudes, elle se plaisait à les accroître et à les envenimer.

— Fi, le vilain jaloux ! me disait-elle.

— Jaloux, soit, lui répondis-je, mais avouez aussi que vous êtes une coquette.

— On ne pourra bientôt plus quitter sa chaise sans offenser monsieur, répliqua-t-elle avec un air mutin.

— Écoutez, Mariette, je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne plus danser avec ce jeune homme ; me le promettez-vous ?

— Si j'étais sûre que cela suffît pour vous rendre sage, Édouard, peut-être le ferais-je.

— Me le promettez-vous, Mariette ? Je n'exige rien de plus.

— Nous verrons, dit-elle en accompagnant ces mots d'un geste enchanteur ; mais vous renoncerez alors à votre duchesse.

C'était la première fois qu'elle faisait allusion à Coralie, ce symptôme me fit plaisir.

— Duchesse ou non, j'y renonce volontiers, lui dis-je. Sacrifice pour sacrifice.

Elle s'était retournée vers son père, et semblait vouloir terminer là cet entretien. Je me prêtai à ce caprice et quittai la place pour aller au dehors me remettre de tant d'émotions. Près de l'une des portes, j'aperçus Coralie entourée de sa pléiade ; je l'évitai et gagnai du côté du parc. L'air et le silence

me firent du bien. Il ne m'arrivait plus, à travers le feuillage frémissant, que les sons lointains de l'archet et un vague murmure d'harmonie. Je jugeai que le bal venait de recommencer, et que les quadrilles s'ébranlaient de nouveau.

A dessein, je prolongeai cette promenade et ne revins que lorsque je me sentis maître de moi. Il me semblait que j'avais eu des torts envers Mariette, et que mes soupçons devaient être à ses yeux une injure sans fondement. N'avait-il pas suffi d'une prière pour qu'elle renonçât à danser avec le jeune homme dont les poursuites me portaient ombrage ? Elle qui aimait tant le bal, se priver ainsi d'un cavalier ! Et tout cela sur un mot de moi. Évidemment il y avait, dans cet acte spontané, une grande preuve de tendresse et plus de docilité que n'en eussent mérité mes absurdes jalousies.

Tels furent les sentiments que je rapportai dans la salle, où les quadrilles étaient plus animés que jamais. En reparaissant à l'une des issues, mon premier mouvement fut de regarder du côté où siégeait ma tante, pensant bien que Mariette serait près d'elle. Je n'aperçus ni l'une, ni l'autre. Grandchamp s'y trouvait seul et bâillait comme un homme qui sent peser sur lui la main du sommeil. Un triste pressentiment m'agita ; je compris qu'il se tramait encore quelque chose contre mon repos. Je rejoignis Grandchamp et lui demandai ce qu'était devenue la générale.

— Elle roule vers Verrières, me dit le villageois. La pauvre mère était comme moi ; son heure de dormir venue, elle n'a pas voulu attendre. La carriole la reconduit.

— Et vous, Grandchamp ?

— Oh ! nous ! M. Ernest nous ramène, dit le pépiniériste avec un certain orgueil, Verrières est sur le chemin de Vaubaillan ; ça ne le dérange pas de nous y laisser.

J'en avais trop entendu ; je me retournai vers les quadrilles et y vis Mariette dansant de nouveau avec le comte d'Hautefeuille. C'était un défi formel, mon cœur y répondit par un sentiment qui avait presque le caractère de la haine. Me plaçant de manière à être vu d'elle, je passai dix minutes à la poursuivre de regards furieux. Les bras croisés, le visage sombre, j'avais l'air d'un homme décidé à conduire les choses jusqu'au crime. Seul et sans témoin, peut-être aurais-je étouffé ma Desdémone sous des coussins.

Mariette ne paraissait pas s'émouvoir beaucoup de mes airs ténébreux ; elle continuait à raser le sol avec la légèreté de l'oiseau et à causer gaiement avec son cavalier. Cette tranquillité d'âme me poussait à bout ; j'eusse préféré un peu de révolte à cette paix parfaite. Désormais il ne me restait plus d'autre refuge que l'éloignement ; j'avais comblé la mesure des explications pacifiques. Rompre, rompre violemment, voilà ma seule ressource, et je ne pouvais y songer sans que mon cœur se brisât de douleur.

En suivant de loin les mouvements de Coralie, j'avais pu comprendre qu'il manquait quelque chose à sa fête et qu'elle me cherchait. Jusque-là, j'avais dû la fuir et rester fidèle au pacte conclu avec Mariette ; mais la conduite de la jeune fille me dégageait, j'étais libre, je pouvais disposer de moi.

— Que le sort en soit jeté ! m'écriai-je.

En même temps je fendis la foule, et me dirigeai du côté de la comédienne.

— Ah ! c'est vous, Édouard, me dit-elle en m'apercevant ; où vous étiez-vous donc égaré, mon ami ? Messieurs, ajouta-t-elle en se tournant vers son groupe, vous voyez mon libérateur ; sans lui je ne sortais pas vivante de cette cohue.

Je m'inclinai en homme à qui la louange pèse.

— Édouard, reprit-elle, ne vous en défendez pas. Vous avez agi comme un paladin. Brave dans le danger, modeste après la victoire. Maintenant, en ma qualité d'héroïne, j'ai le droit d'exiger quelque chose et je l'exige.

— Dites.

— J'exige, Édouard, que vous veniez souper avec nous à Paris. Je vous enlève. Nous aurons du champagne et Saint-Léon.

La fête allait finir ; la salle du bal se dégarnissait, de toutes parts, le monde élégant regagnait ses équipages. A la grille du parc, je me retrouvai près de Mariette que le comte d'Hautefeuille accompagnait ; Granchamp suivait, dormant à demi. Moi, j'avais Coralie sous le bras, et nous marchâmes ainsi pendant quelque temps presque côte à côte. Il fallait tenir tête à la comédienne, l'écouter et lui répondre. Le rire était sur mes lèvres, l'enfer dans mon cœur. J'aurais voulu mourir.

Les deux voitures s'approchèrent presque en même temps. Je vis Mariette monter dans un tilbury découvert, elle s'assit près du comte, pendant que Grandchamp se mettait par derrière près

du domestique. Ce spectacle fut pour moi le coup de grâce ; j me jetai désespéré dans le landau de Coralie.

— Adieu mon bonheur, s'écrièrent en moi des voix inté rieures, adieu le rêve de ma vie ! le sorcier du préau avait ra son , le brun est arrivé et il a le dessus.

XVI

LE PREMIER ÉCHELON.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis cette triste ru ture, et l'ombre qu'elle répandait sur ma vie semblait chaq jour s'épaissir. Le dépit, la rancune m'avaient jeté dans les br de Coralie ; c'était ma vengeance, et elle me coûtait cher. M cœur s'insurgeait parfois ; mais j'étouffais ses murmures da l'ivresse des sens. La comédienne ne s'y trompait pas; el voyait bien que je ne m'étais point donné tout entier. Cet circonstance, loin d'attiédir sa passion, ne faisait qu'en accro tre l'énergie. Assis à ses côtés, souvent j'égarais ma pens dans la région de mes rêves ; le corps était là et l'âme ailleur Coralie remarquait ces absences et en éprouvait des colèr d'enfant. Elle s'irritait de n'avoir à ses genoux qu'un escla insoumis et de n'être arrivée, après beaucoup d'efforts, qu une victoire incomplète.

Parmi les éternels problèmes que soulève l'étude du cœ humain, il n'en est point de plus délicat que celui de précis le rôle et la part de la vanité dans l'amour. En sait-on q soit à l'abri de ce mélange ? Peut-être chez quelques anges, ég rés dans nos sphères, et qui y conservent les traditions d'u patrie meilleure. Hors de là, combien peu de passions reste pures d'un tel alliage ! Ainsi une possession tranquille étei l'amour, tandis qu'une possession troublée le réveille. Co ment expliquer ce fait monstrueux, si ce n'est par la vanit Épris à doses égales, deux cœurs se font équilibre et s'ann lent dans le choc ; la dose est-elle inégale, l'impulsion rena la poursuite recommence. Conquérir ou reconquérir, vo dans quel cercle s'agite la passion, et l'esprit de conquête bien proche parent de l'esprit de vanité.

Je demande grâce pour cette théorie ; il n'est pas dans n

intentions d'en faire l'objet d'une doctrine, encore moins d'un culte. Seulement j'ai cherché à me rendre compte ainsi de l'amour violent que j'inspirai à la comédienne. Elle m'aima avec toute l'ardeur de la vanité blessée, s'attacha à moi en raison de ce que je lui mesurais mon attachement d'une manière plus avare et semblais réserver à une autre idole la meilleure part de mes adorations. Ce qui n'eût été qu'un caprice, qu'un goût passager comme il en éclôt tant aux feux du théâtre, devint, par la force des circonstances, un sentiment opiniâtre, impatient, ombrageux. Plus je semblais défendre le terrain, plus elle s'acharnait à y pénétrer de vive force.

Chez les femmes habituées à des liaisons faciles, cette disposition d'esprit, quand elle éclate, amène ordinairement des tempêtes. Que de fois j'eus à souffrir des emportements de Coralie, de ses exigences, de ses obsessions ! que de fois je me vis contraint, pour apaiser ce bruit, d'en venir à une déclaration de révolte ! Alors c'était l'excès opposé. Elle me demandait grâce à deux genoux, s'accusait, avouait ses torts, épuisait tous les mots que la passion suggère aux âmes exaltées. Il en résultait une alternative de brouilles et de raccommodements, d'orages soudains et de tendresses fougueuses. Quand je me dérobais par la fuite à ces scènes lassantes, elle n'abandonnait pas la partie et savait me poursuivre jusque dans les bureaux. Essayais-je d'opposer un front sévère à d'odieuses persécutions, elle se lamentait comme une Ariane, et ne me quittait que lorsque la paix était de nouveau signée.

L'un de ses plus vifs soucis consistait à m'empêcher de retourner à Verrières. Pour cela, elle arrangeait chaque dimanche une partie de campagne, un dîner dans les bois, une course aux environs. Un jour nous allions au Butard de la Selle, l'autre jour aux étangs de Villebon; nous passions en revue les châteaux de la couronne et les grandes forêts qui entourent Paris. Pour animer ces promenades, elle avait soin de les faire en caravane et d'y entraîner quelques joyeux compagnons, deux intimes surtout, Marcel le vaudevilliste, et Théobald, l'homme de lettres. Comme assortiment, elle y joignait la seule actrice dont elle eût pu s'accommoder, une nommée Zoé, qui avait aux yeux de la reine du Vaudeville le double avantage de n'être ni belle, ni élégante. Zoé ne manquait pas d'un certain talent ; mais, en bonne fille, elle le mettait volontiers à la suite de

celui des autres. Ainsi s'expliquaient son intimité avec Coralie et sa présence dans nos excursions. Quant au directeur, il complétait la bande et nous accompagnait en homme habitué à ne rien voir et à tout approuver. Si ces goûts champêtres, si obstinés et si subits, lui causaient quelque étonnement, c'était pour lui l'objet d'une opération intérieure dont rien ne transpirait au dehors.

Cependant cette servitude me pesait ; mon absence devait être remarquée à Verrières, et, malgré tout mon dépit, je n'aurais pas voulu pousser aussi loin l'abandon. Je commençais à m'accuser de cruauté et d'excès dans la réparation de mes griefs. Une curiosité inquiète s'en mêlait aussi. Les rapports de Mariette et du comte Ernest auraient-ils continué ? Peut-être ne l'avait-elle plus revu depuis cette rencontre fortuite. Tout alors s'expliquerait par une petite espièglerie, concertée entre deux enfants du même âge. On aurait répondu ainsi à mes défiances de jaloux, à mes fureurs, à mes menaces, sans penser que ce jeu pût avoir des suites aussi graves. Dans ce cas, les torts n'étaient plus de son côté, mais du mien ; elle restait libre comme avant le bal, tandis que j'avais accepté la plus lourde, la plus funeste des chaînes.

Un jour que ces pensées m'agitaient plus vivement que de coutume, je résolus d'éclaircir mes doutes et d'aller m'assurer du point où en étaient les choses. Le despotisme de Coralie dépassait les bornes ; tout devenait légitime pour m'en affranchir. Je lui avais donné, il est vrai, le droit d'exiger un sacrifice, celui de mes projets d'union ; mais je ne pouvais briser, pour lui obéir, mes liens de famille, condamner ma mère et ma tante aux tourments d'une absence prolongée. Déjà, depuis un mois, il m'avait fallu faire des prodiges d'imagination afin d'expliquer ce changement si brusque dans mes habitudes, invoquer tantôt un travail forcé, tantôt une audience de mes supérieurs, enfin chercher mille défaites. J'étais las de ces mensonges et honteux d'abuser deux pauvres femmes qui avaient placé en moi toute leur joie et tout leur orgueil.

Mon projet une fois arrêté, il ne s'agissait plus que d'en venir aux moyens d'exécution. Une déclaration ouverte m'exposait à des scènes orageuses ; je résolus de prendre un détour. On devait, le dimanche suivant, partir de bonne heure pour la forêt de Saint-Germain ; je me promis d'envoyer à Coralie, au

dernier moment, quelques lignes d'excuse, et de me diriger du côté de Verrières. En effet, levé au premier jour, je descendis l'escalier, avec l'idée que rien n'entraverait mon dessein. J'étais heureux, je marchais d'un pas si léger que mon pied effleurait à peine le sol. J'allais m'engager dans la rue, lorsque sur le seuil même du logis je rencontrai une figure qui me frappa d'immobilité : c'était Coralie.

— Je vous attendais, me dit-elle avec un regard sec et froid.

— Vous ici ! m'écriai-je, et comment cela ?

— Ne devions-nous pas aller ensemble à Saint-Germain? reprit-elle. Je suis venue vous prendre.

— Mais il me semblait, lui dis-je en balbutiant...

— Ah ! il vous semblait, répondit-elle avec impétuosité ; à moi aussi, hier, il m'a semblé que vous n'étiez pas dans votre assiette ordinaire. J'ai craint une indisposition, une crise, un accès, que sais-je, moi ? ajouta-t-elle en appuyant sur ces mots de manière à ce que son intention fût bien comprise. Et comme j'étais inquiète sur votre compte, au lieu de vous attendre, je vous ai prévenu. La voiture est là, venez.

En effet, une calèche nous attendait à l'entrée de la ruelle, et elle m'y entraîna. J'étais pris en défaut et dans mon propre piége ; je n'essayai pas de faire un simulacre de résistance. D'ailleurs, ce premier moment passé, Coralie se montra d'une grâce parfaite ; elle semblait vouloir racheter, à force de soumissions et de tendresses, le brusque enlèvement du matin. Personne ne savait comme elle aller d'un pôle à l'autre de la passion.

L'hiver arriva et mes absences eurent une explication naturelle. De loin en loin, ma mère et ma tante faisaient le voyage de Paris pour me voir, et alors j'amenais naturellement l'entretien sur le chapitre des Grandchamp. Rien n'était changé sous leur toit; le pépiniériste songeait toujours à ses marcottes, et Mariette semblait supporter gaiement l'abandon inexplicable dans lequel je la laissais. Ni sa santé, ni sa bonne humeur n'en avaient souffert. Ces détails me blessaient ; j'y voyais la preuve que j'occupais une bien petite place dans la vie de la jeune fille. J'aurais voulu la savoir souffrante et malade ; à l'instant même j'aurais rompu mes indignes liens. Mais se sacrifier à une âme indifférente, à quoi bon ?

Grâce à Coralie, cet hiver fut pour moi une longue suite de

fêtes ; elle savait couvrir mes chaînes sous des fleurs. Chaque jour, au milieu de ces raffinements, je sentais s'affaiblir l'empire de mes souvenirs et s'accroître le charme sous lequel je vivais. La reine du Vaudeville avait exigé que l'on confiât à Saint-Léon et à moi la pièce essentielle de la saison, celle qui devait servir de base aux recettes. Nous nous mîmes à l'œuvre, et Coralie m'eut ainsi constamment à ses côtés, sous prétexte de collaboration. Il s'agissait de m'indiquer les nuances de son rôle, de chercher des mots à effet, ou d'essayer des airs nouveaux. J'étais presque devenu son commensal, et le directeur attachait trop de prix au succès de l'ouvrage pour s'inquiéter des conditions auxquelles il fallait l'obtenir.

C'était un vaudeville à tableaux, genre alors nouveau à la scène. Coralie devait y paraître sous trois costumes, dont deux travestis : en page, en villageoise, en duchesse. Tout l'effet était calculé de manière à ce que les beautés plastiques de l'actrice eussent les honneurs de la représentation. L'intrigue, le dialogue, le couplet étaient subordonnés à ce moyen d'influence. Moyen sûr d'ailleurs et vingt fois éprouvé ! Quand, par extraordinaire, le public résistait au jupon court de la villageoise, le maillot du page achevait sa défaite et le tenait enchaîné aux charmes de la perspective. A l'ombre de ces prestiges naturels, combien l'art de l'écrivain se trouvait à l'aise ! Sa tâche était remplie dès qu'il avait su les mettre en relief, et les placer sous leur plus beau jour.

Un vaudeville composé sur ces bases, n'est pas une œuvre qui exige du génie. Nous nous en tirâmes à notre honneur, Saint-Léon et moi. Il suffisait que j'y eusse concouru, pour que Coralie s'en montrât enthousiaste. Jamais on ne l'avait vue prendre un ouvrage autant à cœur ; elle surveillait tout par ses yeux et ne s'en remettait à personne pour aucun détail. A chaque acteur elle avait un mot à dire, une indication à donner. En outre elle étudiait son rôle de manière à en faire ressortir les finesses. Au premier acte, elle arrivait en jupon villageois et avait cru devoir, en mon honneur, le raccourcir plus que de coutume. Il faut dire que ses pieds étaient d'une délicatesse exquise, et que sa jambe offrait les plus harmonieuses proportions. C'était donc là un succès prévu, certain, infaillible.

Enfin, le jour décisif arriva ; nous parûmes devant la rampe. Rien n'avait été négligé pour assurer le succès de l'ouvrage.

L'orchestre s'était adjoint quelques renforts, et sous les feux du lustre se déployait un bataillon disposé à des excès en matière d'enthousiasme. Malheur à qui eût troublé cet hommage par l'expression d'un mécontentement intempestif! Il y avait là des natures disposées à l'admiration et qui n'aimaient pas à être détournées de leurs voies. Noble élite qu'inspirait le culte du beau, et qui volontiers l'eût poussé jusqu'au fanatisme du pugilat.

Les choses marchèrent si bien, que cette réserve put se dispenser de donner. Le vrai public ne résista pas aux pompes de la mise en scène ni aux flots de satin que l'administration avait prodigués sur les vêtements. Les comparses mêmes s'étonnaient de ne plus se retrouver au milieu des taches d'huile qui leur étaient familières. On eût dit que le théâtre avait trempé ses décors, ses costumes, ses acteurs dans la chaudière du vieil Eson, et qu'il en sortait frais, rayonnant, rajeuni. Aussi n'y eut-il dans la salle qu'un cri d'étonnement à l'aspect de tant de merveilles. Il est peu de littératures qui soient plus universellement comprises que celles du badigeon et de la soie, des pourpoints d'or et des feux de Bengale.

Cependant le grand élément de succès, ce fut Coralie. Jamais on ne l'avait vue s'élever à une telle hauteur. Le cœur l'inspirait : c'était mon œuvre qu'elle avait à défendre. Elle se montra sublime et enjouée, naturelle et brillante, naïve et majestueuse. Dans de certains moments, c'était la verve qui l'emportait, d'autres fois c'était la sensibilité la plus exquise. Elle se servait du public comme d'un clavier, et essayait sur lui toute une gamme d'impressions. Aucun effet ne manqua, tant les combinaisons avaient été bien prévues. La jupe champêtre fit jaillir des étincelles du sein de cette foule : le maillot du page y alluma un incendie. Lorsque Coralie vint, sous ce costume, recueillir les applaudissements du public, les lorgnettes étaient toutes portées à leur plus haut degré d'activité et de puissance.

J'assistais à ce triomphe dans l'une des loges qui donnent sur la scène et sont placées en dedans du manteau d'arlequin. Aussitôt que la toile fut tombée au bruit des acclamations, je me dirigeai vers les coulisses et gagnai la loge de Coralie. Elle y était seule avec Ursule, qui la débarrassait de son travestissement de page.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, en se jetant dans mes bras, es-tu content de moi

— Divine ! lui dis-je avec un enthousiasme sincère. Comme tu tiens ton public dans la main !

Ursule ne nous permit pas de pousser cette conversation plus loin. Depuis un instant elle était aux aguets.

— Madame, dit-elle, en m'interrompant, quelqu'un vient.

— C'est juste, reprit Coralie, point d'imprudence, mon Édouard. Quitte la loge, et va m'attendre dans le foyer. Tu soupes avec nous.

— Ce soir ? répondis-je étonné.

— Oui, ce soir, ami. Je t'emmène avec Saint-Léon. Nous aurons Théobald et Marcel, Zoé aussi. Il faut bien célébrer le succès de tes premières armes.

Je me rendis au foyer où se trouvaient nos convives. Saint-Léon était radieux ; jamais il n'avait eu un succès si franc, si décidé. Le directeur s'épanouissait à la perspective de cent représentations et de cent mille écus de recettes. Les coffres du théâtre allaient regorger d'or ; c'était un filon qui venait de s'ouvrir. Théobald, malgré son humeur critique et sa férocité naturelle vis-à-vis des nouvautés, passait condamnation sur les résultats, et Marcel, dont l'existence était un perpétuel calembour, en avait déjà trouvé dix sur les diverses exhibitions de Coralie.

Quand la comédienne parut, il n'y eut qu'un cri au sein du groupe :

— Divine ! — céleste ! — admirable ! — incomparable ! s'écria-t-on à la ronde.

Coralie reçut ces hommages comme une reine qui y est habituée, et se retournant vers ses amis :

— Silence ! les babillards, dit-elle gaiement, et allons nous mettre à table pour remercier les dieux.

Le couvert était mis quand nous arrivâmes chez la comédienne, et le luxe du service, l'aspect du buffet, l'ensemble de l'ordonnance, prouvaient que le repas avait un caractère de préméditation. Théobald, qui ne se montrait pas moins féroce vis-à-vis des plats de choix qu'à l'égard des œuvres dramatiques, laissait éclater en termes assez vifs le plaisir que lui causait ce beau spectacle, tandis que Marcel, après avoir préparé solitairement un calembour, le jetait au milieu d'une conversation comme un projectile incendiaire. Ce système de jeux de mots émis avec une gravité périodique, exaspérait Théobald :

— Marcel ! s'écria-t-il, je t'ai dejà dit vingt fois que tes calembours m'incommodaient. Tu en deviens odieux.

— Odieux ? dis-tu. Eh bien ? Théobald, adresse-toi à eux pour qu'ils me punissent, répondit Marcel.

— A qui donc ?

— *Aux Dieux !* Puisque tu dis que je le suis.

Théobald devint furieux ; il s'élança vers la comédienne, et s'emparant de ses deux mains :

— Coralie, s'écria-t-il, il y a un homme de trop dans cette maison ; tu sais lequel. Pas moyen de vivre dans la même salle à manger que lui ; il attente à mon appétit. Je ne demande qu'une chose, c'est de le plonger dans un cachot. Brunet y a été jeté par l'empereur pour des calembours moins atroces que les siens.

L'actrice intervint et calma cette effervescence. Son attention semblait d'ailleurs distraite par un soin plus important que celui de rétablir l'harmonie entre le vaudevilliste et l'homme de lettres. Elle avait pris Saint-Léon à part et s'entretenait vivement avec le chef de bureau. Celui-ci tira de sa poche un papier que l'actrice parcourut d'un regard avide et joyeux. Quand elle se fut bien assurée de ce qu'il contenait, elle donna ses derniers ordres à Ursule, et s'écria :

— A table, mes amis, et trêve de propos.

— A table ! répétèrent les convives.

— Théobald, ici, ajouta Coralie en désignant les places, près de Zoé, et sois décent ; Edouard, à mes côtés ; Saint-Léon aussi ; à eux les honneurs de la soirée, n'est-ce pas ? Toi, Marcel, près d'Albert, et s'il t'échappe un calembour pendant que nous soupons, je te mets à l'eau.

— A la bonne heure ! s'écria Théobald ; voilà ce qui s'appelle de la justice.

Le repas commença ; il fut d'une gaieté folle. Coralie, encore ivre de son succès, eut d'incroyables élans. Son amour éclatait à chaque mot et se trahissait malgré elle. Dans ce qu'elle disait, il y avait, au milieu de la part de tout le monde, une attention qui n'était que pour moi et qu'elle y mêlait avec un art infini. On parla du vaudeville et de sa réussite, du jeu de l'actrice et du mérite des auteurs. Saint-Léon se croyait revenu à ses beaux jours, au temps où il brillait dans les salons de madame Tallien. Le directeur continuait à faire mentalement

le décompte de ce que le nouvel ouvrage pourrait produire. Moi j'étais affaissé sous le poids d'un premier laurier et des émotions qui m'assiégeaient depuis quelques heures. Théobald, habitué à ne ménager personne, n'avait pas cru devoir changer de système vis-à-vis du champagne, et il effarouchait Zoé à un point que celle-ci fut obligée de chercher un voisin moins remuant. Enfin Marcel, après s'être longtemps maîtrisé, finit par jeter au milieu de l'entretien un calembour révoltant, fruit d'une longue méditation. Théobald se leva, les cheveux hérissés, le poing en l'air :

— Marcel, s'écria-t-il, décidément je m'adresserai aux chambres. C'est une infirmité trop caractérisée que la tienne. Je demanderai une loi contre les animaux malfaisants. Vois où tu m'entraînes !

— Théobald, calmez-vous, dit la comédienne.

Marcel demeurait impassible ; il songeait sans doute à un nouveau jeu de mots.

Cependant Coralie avait réclamé le silence ; à sa voix, toutes les passions s'apaisèrent. Sa physionomie avait pris une expression plus sérieuse ; elle souleva son verre et dit :

— Messieurs, à la santé des auteurs ! Toi, Saint-Léon, tu es un ancien, tu as tes chevrons, laisse-moi parler du débutant. Messieurs, à Édouard ! écrivain en vaudevilles et rédacteur dans les bureaux du ministère.

— A Edouard ! dirent les convives.

Je ne savais ce que signifiait le titre nouveau dont me décorait la comédienne. Je n'y vis qu'une méprise.

— Rédacteur, lui dis-je ; non pas, s'il vous plaît, mais seulement expéditionnaire.

— Rédacteur, répliqua-t-elle, tout ce qu'il y a de plus rédacteur.

— Par votre grâce, Coralie, je l'accepte de cette façon.

— Et par celle-ci, Edouard, me dit-elle en me remettant un papier qu'elle prit des mains de Saint-Léon.

Je jetai rapidement les yeux sur l'écrit ; c'était l'avis de ma nomination, bien et dûment en règle.

— Oh ! Coralie, lui dis-je en lui prenant la main, et en la couvrant de baisers auxquels une larme se mêla.

Elle était vivement émue et avait de la peine à se contenir.

— Mais, repris-je, qui donc a pu m'obtenir cela ? J'y ai perdu mon temps et mes peines.

— Enfant, dit l'actrice, et vos amis ! Ne deviez-vous pas compter un peu sur eux !

Je regardai Saint-Léon ; il se défendit par un geste ; Coralie continua :

— Nous sommes allés plus haut, Monsieur ; il ne faut pas s'arrêter à mi-chemin quand on sollicite. Votre directeur général, par exemple, voilà un austère. La belle résistance qu'il a faite ! Mais quel est le directeur général qui n'ait pas son endroit faible ! Celui-ci en avait un du côté de l'Académie royale de musique ; c'est par là que nous l'avons attaqué, et bien attaqué, comme vous voyez, Edouard.

Ainsi, je devais tout à cette femme, mon premier succès au théâtre, mon avancement dans les emplois. Elle était pour moi comme ces fées des contes, qui tendent la main à leurs protégés dans les moments périlleux, et les conduisent sains et saufs vers des palais de marbre ou de porphyre. Comment le souvenir de Mariette aurait-il pu tenir devant un tel amour, accompagné de tant de bienfaits ? Coralie venait de m'enchaîner par le plus puissant des liens, la reconnaissance, et ma vierge de Verrières ne pouvait pas engager la lutte sur un pareil terrain.

XVII

UNE RENCONTRE.

Cet avancement inespéré me causa une joie que je ne chercherai pas à rendre. Il faut avoir vécu de la vie de l'employé pour se faire une idée des émotions que lui cause une augmentation de grade ou de traitement. Depuis le jour où il met le pied dans un bureau jusqu'à celui où il en sort par l'une des deux issues ouvertes au repos, la mort ou la retraite, l'employé n'a qu'une pensée, qu'un but, qu'un mobile, l'avancement. Chacune des journées où il a gravi un échelon administratif est pour lui une date heureuse ; volontiers il la noterait d'un signe blanc et remercierait les dieux par un sacrifice propitiatoire.

J'étais donc rédacteur. Rédacteur ! que ce mot me semblait doux à prononcer ! C'est-à-dire que je cessais d'être une machine et devenais une intelligence libre. Entre l'expéditionnaire

et le rédacteur, il y a toute la distance qui sépare la main de la pensée. L'expéditionnaire est asservi à la phrase qu'il copie, le rédacteur dispose à son gré du vocabulaire et ne reconnaît d'autres limites que celles de la grammaire et du bon sens. Le rédacteur se permet des ratures dont l'expéditionnaire doit s'abstenir ; il ne fait pas de sa plume un pinceau, et peut laisser échapper à son gré des lettres irrégulières. Il n'est plus esclave, il a des esclaves.

Cependant cette tâche entraîne d'autres soucis et une responsabilité plus grande. J'étais passé maître dans l'art de peindre ; le serais-je dans l'art d'écrire ? Voilà quel problème se posait pour moi, et j'avoue que je n'y songeais pas sans émotion. N'en est-il pas ainsi à la veille de tout début ! Le soldat devant le feu, l'orateur à la tribune, le comédien sur les planches, éprouvent également, dans leur premier essai, cette appréhension que font naître des chances inconnues. Comme eux je me prenais à douter de moi-même et à envisager mes nouveaux devoirs avec une certaine défiance. Il s'agissait de style, or, quel style employer ? C'était précisément l'heure où la littérature à paillettes commençait à mener quelque bruit. Devais-je me préoccuper de ce mouvement et prendre là mes modèles ? ou bien suffisait-il de m'en tenir à la tradition et de garder les allures simples et sobres consacrées par tant de chefs-d'œuvre ?

Mes incertitudes duraient encore, lorsque j'arrivai à mon bureau le jour suivant. L'avancement que j'avais obtenu y bouleversait mes habitudes. Je devais passer d'une pièce à une autre et quitter cet excellent Bernard, mon voisin depuis dix années. Certes je n'émigrais pas bien loin, seulement jusqu'à la porte voisine. Cependant, au moment de me séparer de lui, j'éprouvai une tristesse involontaire. Depuis que nous vivions côte à côte, jamais le moindre nuage ne s'était élevé entre nous ; c'était le meilleur caractère, l'humeur la plus égale que l'on pût rencontrer. Qui sait si le hasard me favoriserait toujours à ce point et s'il me donnerait encore des collaborateurs aussi parfaits que le mari de Denise !

Le bureau où je m'installai était occupé par trois rédacteurs, dont un seul mérite une mention dans ce récit. Je le nommerai Martin, faute de pouvoir mieux le désigner. Il est aujourd'hui l'un des employés supérieurs et l'une des lumières de l'administration. On pouvait prévoir, quand je le connus, le

chemin rapide qu'il ferait. Même sous le régime de la faveur, il est des organisations vigoureuses qui échappent à la loi commune et se font une place par leur propre effort. Il faut pour cela un coup d'œil sûr, une intelligence prompte, une grande aptitude au travail. Toutes les branches du service comptent un ou deux de ces hommes ; ils en sont l'âme et le bras. Sans eux, le mouvement s'arrêterait ; seuls, ils connaissent l'ensemble des ressorts et le secret du mécanisme. Les affaires délicates, les rédactions importantes ne sortent pas de leurs mains ; ils se les réservent et demeurent ainsi les maîtres de la position. Rien de plus légitime d'ailleurs que cet ascendant conquis par le mérite. Il est d'un bon exemple et maintient dans l'armée des employés cette persuasion que lss hauts emplois ne sont pas tous à la merci des influences puissantes et des hommes en crédit.

Martin portait sur sa physionomie l'empreinte de ses facultés. Il avait un de ces types bretons où l'opiniâtreté domine. L'os coronal et les os maxillaires formaient deux saillies qui semblaient se correspondre ,et projeter de larges ombres sur le reste de son visage. Le teint était mat, tirant sur le jaune, comme dans toutes les complexions bilieuses. L'œil, d'un bleu clair, avait de l'éclat et de la finesse ; les lèvres minces et pâles indiquaient un esprit rusé. Dans l'ensemble se révélaient une puissance de volonté, une énergie indomptables.

Ce laborieux employé ne devait sa position qu'à lui-même. Il appartenait à l'une de ces provinces déshéritées qui semblent avoir le privilége de fournir les meilleurs travailleurs comme les pâturages les plus ingrats fournissent les plus fortes races de chevaux. Il en était venu jeune et avait longtemps vécu dans un grenier, à raison de trente sous par jour, qui formaient l'extrême limite des sacrifices auquel pouvait se soumettre sa famille. Le pas le plus difficile à franchir fut son admission dans les bureaux. Une fois entré, il donna promptement la mesure de sa force, et marcha rapidement vers le sommet. A l'appui de ses autres facultés, il avait une admirable mémoire, et c'est surtout ce qui le servit. Une affaire qui avait passé sous ses yeux prenait place dans ses souvenirs d'une manière ineffaçable ; il n'en oubliait aucun incident, aucun détail. Aussi fallait-il avoir recours à lui

comme à un répertoire vivant. Chaque loi avait dans son cerveau une case et une étiquette. Que de nivôses et de brumaires il gardait ainsi classés ; que d'arrêtés, que d'édits, que de décrets, que d'ordonnances dont il connaissait les dates, la substance et jusqu'aux dispositions !

La présence de Martin dans un bureau suffisait pour en exclure les habitudes d'indolence. Il était l'antipode de Frédéric, et s'il se fût rencontré avec ce brillant employé, probablement il en fût résulté un conflit et une rupture par suite d'incomptabilité d'humeur. Avec Martin, pas une minute de perdue: quand la besogne était à jour, il furetait les cartons pour s'assurer qu'il n'y restait rien d'arriéré, et, en désespoir de cause, il rédigeait un mémoire sur une question en litige. L'administration n'avait pas de défenseur plus zélé ; il se passionnait pour ses droits et ne souffrait pas qu'on y portât la moindre atteinte. Un procès s'engageait-il ? Martin en faisait presque un débat personnel et n'avait de repos que lorsqu'il avait obtenu un ou deux arrêts contre le plaideur téméraire.

Tel était le nouveau camarade que le hasard m'avait donné. Si je l'eusse rencontré au début de ma carrière, peut-être son exemple m'eût imprimé une autre direction. Je voyais enfin ce que pouvait le zèle uni à l'intelligence. C'était une exception sans doute, mais pourquoi n'en aurais-je pas été une comme lui ? Hélas ! non ; il fallait trop de vertus pour cela. Il fallait un cœur que l'amour de l'administration remplît tout entier, un esprit de suite que je ne pouvais avoir, une persévérance qui n'était pas dans mon organisation, et, par-dessus tout, il ne fallait rien d'idéal, de poétique qui pût faire tache au milieu de ces qualités positives.

J'ai dit que je n'envisageais pas sans quelque défiance les fonctions nouvelles dont j'étais revêtu. Ce trouble fut porté au plus haut degré quand le garçon déposa sur mon bureau une pièce que mes supérieurs envoyaient à mon adresse. Voici ce que j'y lus en tête et en caractères fort lisibles :

M. MONGERON.

Répondre dans le même sens et adopter les conclusions de la dépêche. Très-pressé : il le faut pour la journée même.

Très-pressé ! c'est-à-dire que j'étais mis au pied du mur et

qu'on ne me laissait pas le temps de me recueillir. Il y avait là un concours de circonstances bien imprévu et bien grave. J'y vis une sorte de complot contre mon avenir et un piége tendu à mon inexpérience. Pour me tirer de ce mauvais pas, j'appelai à mon aide le courage du désespoir et me précipitai sur la pièce officielle de l'air d'un homme qui franchit un abîme. Elle était ainsi conçue :

« Monsieur le ministre,

« J'ai l'honneur de vous transmettre la demande du sieur.....
« tendant à obtenir la concession d'un bac à traille sur la ri-
« vière de *** (1).

« Vous m'avez renvoyé, le 17 du mois dernier, le dossier de
« l'affaire pour en compléter l'instruction, et je me suis em-
« pressé de mettre cet objet en état.

« Il résulte de l'enquête qui a eu lieu et des renseignements
« qui ont été fournis par les hommes compétents, que le
« sieur *** se trouve dans les conditions voulues par la loi
« pour obtenir la concession d'un bac à traille sur la rivière
« de ***.

« Cependant, le maire de la commune de ***, dans le res-
« sort duquel devrait se trouver ce bac, me marque, dans une
« lettre confidentielle, que la navigation est déjà bien entra-
« vée sur ce point, qu'il se trouve plusieurs bacs situés à de
« faibles distances de celui que veut établir le sieur ***, et
« qu'il résulterait de cette concession plus d'inconvénients
« qu'on n'en peut attendre d'avantages.

« En conséquence, il vous appartient, Monsieur le ministre,
« de décider s'il y a lieu d'accorder au sieur *** l'autorisa-
« tion qu'il sollicite.

« Daignez agréer, etc.

« Le préfet du département de ***. »

Ainsi parlait cette dépêche, et je la relus huit fois de suite, afin d'en bien pénétrer le sens. J'étais donc chargé de fournir

[1] Les énonciations qui figurent dans cette lettre ont été altérées à dessein. On aurait tort de s'en aider pour remonter à la position qu'a occupée Mongeron et aux bureaux dans lesquels il a figuré.

le dernier mot du pouvoir exécutif sur une affaire importante. Le sort du sieur*** se trouvait entre mes mains. Peut-être allais-je ruiner un père de famille, qui avait compté sur ce bac pour relever sa maison, armer le bras de l'État contre des infortunés, et attirer sur la dynastie les imprécations qu'ils ne manqueraient pas de faire entendre. Douloureuse nécessité ! mais rien ne pouvait m'y soustraire. La note était précise ; il n'y avait qu'à obéir. Tout ce que je pouvais en faveur de ces malheureux, c'était de ménager mes expressions, et de leur signifier aussi doucement que possible le rejet de leur demande. Je pris la plume avec le ferme dessein de faire passer dans mon style la compassion qui était dans mon cœur, et de mettre dans la bouche de l'État une sorte de bonté mélancolique.

Voici quel fut mon premier essai :

« Monsieur le préfet,

« Le sort du sieur*** touche profondément l'administration, « et elle désire qu'il soit informé de l'intérêt qu'elle a pris à « sa demande. Cependant, etc., etc. »

Je m'arrêtai sur cette phrase, afin de m'assurer par une lecture de l'effet qu'elle devait produire. Le tour en était si simple, que j'en conçus quelques doutes pour le succès. Il me vint à l'esprit qu'un travail de début ne pouvait aller sur un pied si uni et qu'il convenait de fournir quelque chose de plus coloré. Autrement je restais dans la ligne des rédacteurs vulgaires. Par exemple, une excursion dans la littérature à paillettes et un peu de poussière d'or jetée sur le protocole officiel, me semblaient un de ces audacieux coups de main à l'aide desquels la célébrité s'enlève. Je mis sur-le-champ cette idée à exécution, et traçai le début suivant :

« Monsieur le préfet,

« L'âme de l'administration répond à la vôtre ; il est bon que « les bienfaits du pouvoir s'irradient dans le pays et que les « populations s'accoutument à le considérer comme l'astre « d'or qui étincelle au front du ciel bleu.

« Toutefois, etc. »

Je me relus et goûtai cette phrase de coloriste. Un seul point m'inquiétait, c'est qu'il ne régnât trop de contraste entre ce style et celui du fonctionnaire auquel j'étais chargé de répondre. Je n'aurais pas voulu humilier un préfet ; il est dangereux de se faire des ennemis aussi haut placés. Comment concilier tout cela ? Evidemment par un système mixte et en suivant une ligne prudente entre deux excès. Point de sécheresse ; mais aussi point d'écart de couleur. Ce nouveau procédé d'exécution offrait des difficultés inouïes et je fis vingt essais sans pouvoir parvenir à me satisfaire. Mon bureau était jonché de lambeaux de papiers couverts de versions différentes dont aucune ne me semblait complète. Je me dépitais, je frappais la terre du pied comme un coursier impatient, je prenais mon front à deux mains, afin d'en faire jaillir l'inspiration rebelle, Martin s'aperçut de mon embarras et se porta à mon secours :

— Q'est-ce donc, monsieur Mongeron, me dit-il, et d'où vient votre inquiétude?

— Cette dépêche, lui dis-je, en la faisant passer sous ses yeux ; comment y répondre?

— Voulez-vous que j'essaye une formule ? reprit-il avec bienveillance. Vous verrez si elle vous convient.

— Volontiers, lui dis-je ; aussi bien c'est me tirer d'un grand embarras.

Il prit la pièce, la parcourut et laissa courir sa plume ; au bout de trois minutes son travail était prêt, il me le remit :

— Dejà ! m'écriai-je.

— Lisez, me répondit-il.

Je jetai les yeux sur ce qu'il avait écrit ; c'était net et sans la moindre rature. Voici comment il s'exprimait :

« Monsieur le préfet,

« Vous m'avez fait l'honneur de me transmettre la demande « du sieur***, tendant à obtenir la concession d'un bac à traille « sur la rivière de***.

« Je vous avais renvoyé, le 17 du mois dernier, le dossier de « l'affaire, pour en compléter l'instruction, et vous vous êtes « empressé de mettre cet objet en état.

« Il résulte de l'enquête qui a eu lieu et des renseignements « fournis par les hommes compétents, que le sieur*** se trouve

« dans les conditions voulues par la loi pour obtenir la conces-
« sion d'un bac à traille sur la rivière de ***.

« Cependant le maire de la commune de ***, dans le ressort
« duquel devrait se trouver ce bac, vous marque, par une
« lettre confidentielle, que la navigation est déjà bien entravée
« sur ce point, qu'il se trouve plusieurs bacs situés à de fai-
« bles distances de celui que veut établir le sieur ***, et qu'il
« résulterait de cette concession beaucoup plus d'inconvénients
« qu'on n'en peut attendre d'avantages.

« En conséquence, je décide qu'il n'y a pas lieu d'accorder
« au sieur *** l'autorisation qu'il sollicite. Vous voudrez bien,
« Monsieur le préfet, lui en donner avis.

« Recevez, etc.

« Le ministre de ***. »

Quand j'eus achevé cette lecture, je rapprochai la réponse de la dépêche originale :

— Il me semble, dis-je à Martin, que c'est littéralement la même chose.

— Eh bien ! après, me répliqua-t-il, où serait le mal ?

— Quoi, repris-je, c'est ainsi que l'on répond à un préfet? en le copiant.

— Et comment voulez-vous lui répondre? il n'y a dans tout ceci qu'une affaire de forme.

— Alors, je puis envoyer cette version ; on ne s'en formalisera pas, monsieur Martin.

— Comment ? monsieur Mongeron, mais vous en aurez des compliments, bien au contraire.

Je suivis ce conseil, et en effet mon début en matière de rédaction obtint le suffrage de mes supérieurs. Le sieur *** fut la seule victime de cette combinaison ; il n'obtint pas tous les égards dus au malheur. Ce n'est pas moi qui le condamnai, mais le protocole. Je ne pouvais pas, en un jour, obliger l'État à avoir des entrailles, ni lancer le style officiel dans la région des paillettes. Des réformes de ce genre, le temps seul les accomplit et les consolide. En attendant, il existe un chemin tracé et on le suit. Je trouvais, il est vrai, ce chemin bien facile et ne pouvais me défendre de quelque étonnement.

— Quoi ! m'écriai-je, c'est ce que l'on appelle de la rédaction! Et moi qui y voyais des difficultés grosses comme des montagnes. Me voilà désormais bien rassuré.

Plus tard, je m'aperçus que tous les thèmes n'étaient pas aussi faciles que celui de mon début. De temps en temps, il se présentait quelque occasion de se produire, d'éveiller l'attention des chefs. Il y a, dans tout service, deux ordres de travaux : la paperasse et les affaires. La paperasse est le gros du bagage administratif; volontiers on l'abandonne à la garde du camp. Les affaires sont la partie brillante du métier, celle où le rédacteur paie de sa personne. Alors il faut s'armer des textes législatifs, conpulser les dossiers, remonter aux précédents. On étudie à fond, on discute, on commente. S'il s'agit d'un procès, on le plaide; s'il s'agit d'un projet de loi, on le motive. C'est à cette pierre de touche que l'on distingue les hommes forts, les plumes de choix, les intelligences d'élite.

Il me passa dans les mains peu de travaux de ce genre; Martin en était presque toujours chargé; et il les traitait avec une supériorité qui désarmait la jalousie. Cependant, les affaires qui m'échurent suffirent pour donner de moi une idée avantageuse. J'avais renoncé à la littérature à paillettes, et c'était tout profit. L'État n'entend pas raillerie en matière de style, et prétend rester fidèle aux grandes traditions. Sur ce terrain j'avais quelques succès, et imprimais aisément à ma pensée le tour magistral qui sied au pouvoir exécutif. Plus d'une fois il m'arriva, du sommet de l'administration, des compliments sur la manière large et calme dont j'envisageais les questions, et sur la forme simple et concise dont je les revêtais. Martin était le seul dans le bureau qui entendît mieux les affaires que moi, et se montrât plus ferré sur les textes. Ma rédaction, une fois achevée, passait sous les yeux de mes supérieurs et allait jusque chez le chef de division. C'est de ce fonctionnaire que relevaient les corrections de détail, et, quelle que fût la beauté de mon style, il trouvait toujours le moyen d'y ajouter ou d'en retrancher quelque chose. Faut-il le dire? ces modifications me désespéraient; je les trouvais tantôt puériles, tantôt fâcheuses. Mon plus grand souci était d'enlever à mon juge tout prétexte de modifications, et je croyais avoir remporté une grande victoire quand un de mes travaux revenait chez les expéditionnaires, franc de surcharges et de ratures.

Au milieu de ces diversions administratives, mes amours suivaient leur cours naturel. De la part de Coralie, c'était une passion de plus en plus violente. Un rien lui portait ombrage;

il fallait lui rendre compte de mes moindres actions. J'avais beau me soumettre à ses exigences, et vivre à ses pieds comme un esclave, cette soumission ne la touchait pas. Elle sentait qu'elle apportait dans cette liaison plus que je n'y apportais moi-même, que je recevais l'impulsion au lieu de la donner. Cette conviction la jetait dans de longs accès de jalousie et me soumettait à un système d'espionnage perpétuel. Impossible de goûter avec elle un plaisir calme, une joie tranquille. Dans le bonheur même, elle ne procédait que par emportements.

— Tu ne m'aimes pas, Édouard, tu ne m'aimes pas, s'écriait-elle parfois après un moment d'ivresse. Est-ce que tu crois me tromper? est-ce que l'on trompe une femme qui aime?

— Encore un reproche injuste! lui répliquais-je. Tu veux donc toujours me désespérer.

— Écoute, Édouard, ajoutait-elle avec une expression que je ne saurais rendre, si tu as des maîtresses, qu'elles aient soin de se cacher. On cite les Corses; je ferais voir qu'il y a des femmes qui les valent bien.

Je passais ma vie au milieu de ces alternatives de fureur et de tendresse, triste de ce joug, mais trop faible pour le briser. Coralie avait tant fait pour moi! elle avait d'ailleurs un attachement si profond! Je comprenais jusqu'à ses jalousies; un amour exalté comme le sien n'était-il pas une excuse suffisante? Je l'excusais donc : c'est tout ce que je pouvais faire pour ce cœur blessé. J'aurais voulu l'aimer plus ardemment; je m'y excitais pour tromper ses soupçons et lui rendre un peu de repos. Vaines tentatives, contrainte inutile! Malgré moi, une autre image que la sienne prenait le dessus et la reléguait dans l'ombre. La saveur d'un premier amour me revenait aux lèvres; j'en retrouvais toute la fraîcheur, toute la pureté. Non, Mariette n'avait rien perdu de son empire. Il n'était point de boudoir qui pût me rendre les parfums qu'exhalaient sa jeunesse et sa candeur virginale! Tout ce que je faisais pour l'oublier ne servait qu'à accroître la puissance de ce souvenir et à fournir un nouvel aliment à mes regrets.

Cette situation devenait intolérable; je fis un dernier effort pour m'y dérober. Surveillé comme je l'étais, il me fallait user de grandes précautions pour que mon absence ne fût pas remarquée. Dans les jours fériés surtout, j'étais mis pour ainsi dire sous le séquestre. Coralie ne se séparait pas de moi; j'étais forcé

de la suivre partout, aux jardins publics, au théâtre, de m'afficher et de l'afficher. Tout stratagème eût été inutile ; elle l'eût déjoué. Dans le cours de la semaine, cette défiance se relâchait pourtant ; la règle inflexible du bureau lui servait de garantie. Ce fut là-dessus que je basai mes combinaisons. Il m'était facile de me faire accorder, sous un prétexte ou un autre, vingt-quatre heures de congé. Je m'y décidai, et, libre de mon temps, je partis un jour pour Verrières.

Coralie m'avait accoutumé à une telle servitude que je ne me crus à l'abri de ses poursuites qu'au moment où la campagne se déroula devant moi. Mon projet était d'opérer d'abord une reconnaissance extérieure des jardins de Grandchamp et de ne paraître chez ma mère qu'après avoir essayé de rencontrer Mariette. Il se pouvait que le dieu des amours me favorisât et amenât une explication inattendue. Le cœur devait faire le reste ; est-il un meilleur médecin ! Un mot, un seul mot de la jeune fille, et le passé était oublié, et il ne restait plus rien des nuages qui, un instant, avaient obscurci notre bonheur.

J'arrivai à la limite des clôtures sans être aperçu, et chaque objet que rencontrait mon regard réveillait en moi un écho du passé. Ici était la porte que j'avais franchie le jour où je me déclarai la première fois ; là, ce beau noyer, à l'ombre duquel s'etaient écoulées de si douces heures. A travers les claies du jardin, on pouvait distinguer les serres, puis la grange, puis le logis de Grandchamp, et au milieu du pignon, la croisée qui éclairait la chambre de Mariette. Sans doute elle était là, joyeuse peut-être, m'oubliant, songeant à un autre, ignorant que j'accourais pour implorer mon pardon et me mettre à sa merci.

— Mariette ! m'écriais-je de temps en temps, comme si elle eût pu m'entendre ! Mariette, me voici.

Ma voix se perdait dans le vide ; rien n'y répondait, pas même l'écho. De guerre lasse, j'allais prendre un parti et franchir peut-être les clôtures, quand il me sembla entendre le sabot d'un cheval résonnant sur une chaussée. Il n'y avait autour de moi d'autre chemin qu'un sentier qui longeait le bourg de Verrières et allait aboutir au château Mignaux. A tout événement, je résolus de me cacher et de laisser passer l'importun. Par un mouvement rapide comme la pensée, je me jetai derrière un buisson d'aubépine et m'y effaçai. Je pouvais

voir et n'étais point vu. Pendant quelques minutes, j'attendis en vain et m'imaginai que je m'étais trompé sur la nature ou tout au moins sur la direction du bruit. Enfin, les pas du cheval se firent de nouveau entendre ; je m'assurai qu'il se dirigeait décidément de mon côté. Le sentier formait un coude; et ce fut seulement lorsque le cavalier se trouva près de moi, que je relevai doucement la tête, de manière à l'apercevoir sans attirer son attention.

A sa vue, un coup douloureux me frappa jusqu'au fond des entrailles. C'était le comte Ernest d'Hautefeuille qui s'avançait en laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval.

XVIII

LES EXPLICATIONS.

Le jeune d'Hautefeuille était plongé dans une rêverie qui ne lui permit pas de m'apercevoir. Livré pour ainsi dire à lui-même, son cheval s'en allait paissant le long des berges du chemin et s'arrêtait sur les points où l'herbe était le plus touffue. Dans l'un de ces mouvements, la tête de l'animal vint effleurer le talus derrière lequel je m'abritais et ses yeux rencontrèrent les miens. Effrayé, il fit une brusque courbette qui eût désarçonné un cavalier moins solidement assis.

— Eh bien ! Faust, lui dit son maître, que signifient ces gentillesses ?

Il ramassa les rênes et étreignit avec les genoux les flancs de la bête, qui s'agita pendant une minute, puis retrouva une allure plus calme. Le comte Ernest lui rendit alors la main et reprit sa pose négligée et pensive.

Je l'examinais d'un œil soupçonneux et ne perdais aucun de ses mouvements, aucun de ses gestes. Quand il m'eut dépassé, je me mis à le suivre en ayant soin de laisser toujours la haie entre lui et moi, et en étouffant le bruit de mes pas de manière à ce qu'il ne pût m'entendre. Cette précaution était superflue ; le jeune homme paraissait absorbé dans une méditation intérieure. Jamais je n'avais mieux vu à quel point il était noble et beau, et cette conviction inondait mon âme d'amertume. La comparaison m'é-

crasait ; je me sentais bien dénué auprès de tant d'avantages. Que de richesse dans la taille ! Que de dignité dans le maintien ! Quelle pureté de lignes, et surtout quels airs de race ! Plus je découvrais en lui de ces perfections et plus mon esprit en était troublé. Voilà, me disais-je, les séductions contre lesquelles Mariette a été appelée à lutter. Comment croire qu'elle l'ait fait avec succès, qu'elle ait trouvé dans un premier amour la force nécessaire pour se défendre ? Cette réflexion me navrait ; elle m'enlevait tout espoir et me plongeait dans un invincible accablement. Adieu mon rêve de réconciliation ! Là où j'étais venu chercher le repos, je ne trouvais qu'un dernier et douloureux mécompte.

Le jeune homme s'avançait lentement dans le sentier ; on eût dit qu'il ne gagnait du terrain que malgré lui et à regret. Son regard avait une direction fixe dont il ne se détournait pas ; il cherchait à découvrir par-dessus les claies des jardins un objet qui échappait à sa recherche. De temps à autre, il se relevait sur ses étriers afin d'embrasser plus d'espace et de plonger dans la végétation touffue qui l'environnait. Son cheval jouait dans ce manége le rôle d'un confident et d'un complice. Se faisait-il une éclaircie au sein du feuillage ? la bête intelligente y séjournait, comme si elle avait eu l'habitude de ces haltes. Le comte Ernest procédait alors à un examen des lieux, et poussait ensuite plus loin en homme découragé, afin d'y trouver d'autres perspectives. A la suite de diverses stations de ce genre il arriva un moment où Faust s'arrêta court et releva les naseaux en manière d'appel. Je me trouvais alors à dix pas du cavalier ; aucun détail de cette scène ne m'échappait. C'était précisément en face de l'allée qui divisait dans le sens de la longueur les jardins du pépiniériste ; l'œil remontait de là jusqu'aux serres et à la maison d'habitation. Le comte Ernest parut hésiter un moment ; puis, rangeant son cheval près des claies, il détacha de sa boutonnière une rose du Japon et la lança dans le jardin. Un double rideau de verdure m'empêcha de voir si quelque mouvement intérieur répondait à cette démonstration significative. Cependant je ne m'y épargnais pas et enfonçais mon visage, au risque de le déchirer, jusqu'au cœur de la haie d'aubépine. Enfin, le cavalier parut prendre son parti ; il remit son cheval dans la ligne du sentier et descendit lentement la vallée en prenant la direction de la Bièvre.

Quand les mouvements du terrain l'eurent dérobé à mes regards, je me laissai aller sur le revers du fossé en proie à une affliction profonde. Il n'y avait plus à en douter : le jeune homme avait continué ses poursuites. Sa présence dans ce sentier, l'attitude qu'il y avait gardée, cette fleur, ce geste, tout accusait Mariette. Il était impossible qu'il n'y eût dans tout cela qu'une adoration contemplative. Le comte Ernest n'aurait pas consenti à jouer le rôle d'un paladin qui fait des confidences à la nature et se plaint aux échos des rigueurs de sa beauté. Il n'eût pas erré autour des jardins de Grandchamp pour le seul plaisir d'y jeter une fleur à une déesse imaginaire. Évidemment il se cachait là-dessous un concert, peut-être une faute. Cette pensée me causa une telle douleur, que je me levai d'un pas chancelant et allai me jeter le long des clôtures du verger. Je pleurais comme un enfant, je m'arrachais les cheveux avec une sorte de rage. Que faisais-je là ? Était-ce ma place, après une telle trahison ? Le soin de ma dignité ne m'ordonnait-il pas de me retirer à l'instant même, de laisser la perfide à la merci de son suborneur ? Je restais pourtant et trouvais presque du plaisir à exhaler une plainte amère. La pensée que Mariette était à jamais perdue pour moi, arrachait de ma poitrine des sanglots étouffés, et je sentais mon cœur se déchirer comme sous la serre d'un vautour.

J'en étais au plus fort de cet accès, lorsqu'une voix, venue du sein du verger, retentit à mon oreille :

— Que faites-vous là, Édouard ? disait-elle.

Je me relevai étonné ; ce peu de mots agirent comme un charme souverain. Il y avait, dans les vibrations de l'air, dans les nuances du son, je ne sais quoi de consolant qui calmait les douleurs et guérissait les blessures.

— Bonté du ciel, m'écriai-je, serait-ce vous, Mariette ?

Et j'appliquai mon œil contre les claies, afin de m'assurer que je n'étais pas le jouet d'un rêve. Elle me comprit, et se dégagea du milieu des charmilles :

— Oui, Edouard, c'est moi, dit-elle avec un sourire divin. Vous le voyez bien que c'est moi, monsieur l'inconstant.

Je me mis à genoux comme pour l'adorer et implorer mon pardon.

— N'importe, ajouta-t-elle ; j'étais bien sûre que vous reviendriez. J'y comptais, Edouard.

Ainsi il avait suffi de quelques mots pour changer entièrement les rôles. Je m'étais promis de l'accuser, de l'accabler sous le poids de mes dédains et de mes colères. J'avais amassé dans mon cœur une longue suite de griefs pour m'en faire un instrument au jour de notre rencontre. Elle était là et je ne trouvais rien à lui dire, rien à lui reprocher. Je me sentais désarmé par sa grâce, confondu par sa beauté. Je ne savais plus ni me plaindre, ni me défendre. Elle, au contraire, avec une entière liberté d'esprit, savait me dire que j'étais coupable, et je me trouvais bien coupable en effet d'avoir pu oublier cet ange au nimbe d'or qui répandait autour de lui tant de sérénité et de lumière. Adieu mes plans de vengeance! Adieu ces imprécations qui devaient éclater comme la foudre et briser la dernière tige sur laquelle reposaient nos amours! Haine, soupçon, vengeance, tout s'était évanoui devant un regard de Mariette.

Cependant la blessure était trop vive et surtout trop récente pour qu'elle ne se rouvrît pas. Une réaction était inévitable et elle eut lieu. Je songeai au beau cavalier qui venait à l'instant même de se montrer sur la lisière des jardins, et je me demandai si la présence de Mariette n'était pas une nouvelle preuve de connivence et de complicité. Au premier charme qu'elle avait exercé, succédait ainsi un accès de défiance. Mariette m'avait ouvert la porte du verger, et en y entrant je ne pus me défendre d'un retour vers mes préventions et mes rancunes. Mon air était sombre, mon œil soupçonneux; elle s'en aperçut :

— Qu'avez-vous donc, Édouard? me dit-elle en me prenant par la main et me conduisant à l'abri d'une tonnelle.

— Et la rose! lui dis-je en cherchant à pénétrer jusqu'au fond de sa pensée.

— La rose! quelle rose? me répondit-elle d'une voix assurée et avec un regard dont la candeur me désarma.

— La rose de tout à l'heure! repris-je d'un ton moins ferme; une rose du Japon! je crois.

— Édouard, me dit-elle en me serrant la main et en donnant à son organe des inflexions si pures qu'elles eussent touché un Scythe, Édouard, qu'est-ce que cette rose et que voulez-vous dire? Si vous doutez de moi, mon ami, ajouta-t-elle, expliquez-vous sincèrement; je suis prête à vous répondre.

Tout cela avait un accent d'innocence et de dignité devant lequel le soupçon ne pouvait tenir et qui eût balancé l'évidence

même. Mariette avait si bien conduit les choses que j'en étais réduit à une attitude purement défensive et qui tournait au ridicule. Mon orgueil s'en émut et fit entendre un dernier cri de révolte :

— Mais la rose ! dis-je, je l'ai pourtant vue, cette rose, vue de mes yeux !

— Encore ! répliqua Mariette impassible.

— C'est trop fort, m'écriai-je, en m'élançant vers l'une des allées latérales.

D'un coup d'œil je m'assurai de la position qu'avait dû prendre le comte Ernest et cherchai çà et là le gage qu'il avait jeté dans le jardin. La découverte en fut vite faite ; la rose du Japon était restée suspendue à une haie de myrtes.

— La voici ! m'écriai-je en me précipitant sur cette fleur comme sur une proie. C'est moi qui avais tort.

Mariette m'avait suivi, et comme si elle n'eût rien compris à ce bruit et à cette émotion, elle joignit, dans une pose qui lui était familière, ses deux mains sur mon épaule et attacha sur moi un regard curieux.

— Après ? me dit-elle.

Je lui renvoyai son regard, et avec plus d'assurance que de coutume, je lui répondis :

— Après, Mariette ? Vous ne savez donc pas de qui vient cette fleur ?

— Non, répliqua-t-elle sans hésitation.

— Eh bien ! ajoutai-je, au risque d'aider à ma propre ruine, c'est de la part du comte Ernest.

— Le comte Ernest ! s'écria-t-elle avec vivacité. Vrai, Édouard ?

— Oui, Mariette, le comte en personne ; j'étais là tout à l'heure. C'est un hommage qu'il vous adresse. L'acceptez-vous ?

— Le comte Ernest ! reprit Mariette devenue pensive. Je ne vous comprends pas, Édouard. Venez, quittons le jardin : mon père pourrait nous surprendre. Tout juste, je l'entends qui vient de ce côté. Venez vite, nous n'avons pas un instant à perdre : il faut que je vous parle.

Nous courûmes vers la porte et pûmes la franchir avant que Grandchamp nous eût aperçus. Un sentier creux se trouvait à quelques pas ; nous nous y engageâmes. Mariette se suspendit à

mon bras ; elle semblait fière et heureuse. Moi j'éprouvais le bien-être qui marque la fin des grandes crises. C'était un nouvel acte de possession, une victoire remportée sur le doute et le désespoir. Il y avait une heure à peine, j'étais en proie aux plus cruelles angoisses. Tout ce qui peut ulcérer un cœur et le remplir de fiel s'était conjuré contre moi. J'avais vu périr la dernière illusion à laquelle je pusse me rattacher, et tomber le seul voile dont je couvrisse encore ma défaite. Point d'horizon qui ne fût morne, point d'avenir qui n'offrît des perspectives désolées. Le deuil, le vide, voilà ce qui me restait. Et, au contraire, tout à présent me souriait. Le ciel avait repris sa robe bleue, les prés leurs fleurs, les oiseaux leurs chants. Quelques minutes de rosée avaient suffi pour changer mon désert en un paradis. Avec un mot tout s'expliquait : Mariette m'était rendue.

Mon âme était tellement pleine, que je n'avais plus besoin d'explications. Je comprenais tout, j'excusais tout ; la joie renferme des trésors de bonté. Je tenais Mariette tellement serrée contre moi, que ses pieds ne touchaient plus le sol. Nous allions au hasard sans autre but que celui d'être ensemble, de respirer le même air et de retrouver notre douce intimité d'autrefois. Elle était là ; que pouvais-je désirer de mieux ? Je sentais son bras s'appuyer sur le mien ; n'était-ce pas une satisfaction suffisante ? A quoi bon troubler ce bonheur par un retour vers des pensées de deuil ? Quand le soleil luit, se souvient-on de la brume ?

Nous arrivâmes ainsi à la lisière d'un petit bois de peupliers, jeté comme une île verte entre deux vastes prairies. Sur la ligne des arbres s'étendait une rigole profonde, où serpentait un filet d'eau, et que tapissaient de hautes herbes, peuplées de quelques rainettes. Mariette voulut s'y reposer ; elle avait, disait-elle, à s'expliquer avec moi. Ainsi, le combat que je fuyais, elle le provoquait. J'avais beau déserter le champ de bataille, la jeune fille s'était promis de croiser le fer, et, bon gré, mal gré, il fallait s'y résoudre. Cette hardiesse m'intimida : en sondant mon cœur, je ne le trouvai pas pur de tout reproche. J'étais venu à Verrières avec les allures d'un accusateur, et je n'y jouais que le rôle d'un prévenu. En amour, c'est le plus beau ; je m'y résignai.

Sur l'un des côtés du ruisseau, nous découvrîmes un réduit charmant, tapissé d'un gazon ras et entouré d'un buisson qui

lui servait d'abri naturel. Mariette s'y étendit, et donna à sa belle tête une auréole de bleuets, d'asters et de marguerites. Je m'assis à ses côtés, et elle commença :

— Edouard, me dit-elle avec une certaine gravité, je n'aime pas les bouderies sans motifs. Voyons, soyez franc, d'où venaient vos caprices?

La question était nettement posée ; elle avait même un caractère de défi. Je pris les mains de la jeune fille dans les miennes et lui répondis :

— Mariette, j'ai eu tort ; je vous ai soupçonnée ! ayez compassion d'un cœur à qui tout fait ombrage. Quand on aime bien, il faut si peu de chose pour jeter du trouble dans l'esprit! Si vous saviez ce que j'ai enduré ! si vous saviez quelles tortures, quels déchirements intérieurs, quelles angoisses j'ai dû subir ! Non, il n'est pas d'enfer qui ait des peines plus horribles! Ne m'accusez pas, Mariette, plaignez-moi plutôt, car j'ai bien souffert !

— Souffert, Édouard ; c'est possible, répliqua la jeune fille ; je le crois, je le veux bien ; mais encore faut-il à cela un motif, une cause. Souffert, soit, mais de quoi?

— Et ce jeune homme? lui dis-je avec une émotion mal contenue.

— Quel jeune homme? répondit-elle avec un calme impassible et en femme décidée à ne pas céder un pouce de terrain.

— Le comte Ernest, m'écriai-je.

— Un enfant, répondit-elle avec un dédain souverain sur les lèvres.

J'aurais dû m'emparer de ce mouvement et le seconder, combattre mon ennemi par le seul point où il fût vulnérable. Au lieu de cela, je parlai en homme qu'un vertige aurait frappé, je pris en main la cause du comte, et la plaidai comme si j'avais eu un intérêt à le faire réussir. La jalousie est si maladroite!

— Un enfant, répondis-je, un enfant ! Alors, trouvez-m'en un plus accompli. Mariette, je crois savoir ce que je vaux, et pourtant lorsque je me compare à lui, un découragement profond s'empare de moi ! Malheur aux jeunes filles que cet enfant trouvera sur son chemin ! Malheur aux hommes dont il se déclarera le rival. Croyez-moi, Mariette, lorsque je l'ai vu s'ap-

procher de vous, s'attacher à vos pas, rechercher les occasions de vous plaire, je me suis dit que c'en était fait de mon bonheur et qu'il s'élevait un obstacle entre vous et moi. Cependant, vous étiez ma fiancée ; vous m'aviez donné votre amour, engagé votre main. C'étaient là des motifs pour me rassurer. Eh bien ! non : un triste pressentiment pesait sur ma pensée ; je ne me sentais pas la force de lutter ; j'ai craint, j'ai douté, je me suis défié de moi-même, de vous, de l'univers entier. Et quel supplice que le soupçon ! quel horrible supplice ! Puissiez-vous ne le jamais ressentir !

Pendant que je parlais, la jeune fille était devenue pensive ; elle se remit néanmoins assez tôt pour me répondre :

— Vous êtes jaloux, Edouard, je le sais ; je vous plains de l'être, c'est un cruel tourment que la jalousie ; mais y ai-je donné sujet ?

— Et la fête de Sceaux ! lui dis-je ; vous m'y avez fait mourir à petit feu !

— Édouard, me répondit Mariette, ne jugez pas les jeunes filles sur ce qu'elles sont au bal ; elles y éprouvent une ivresse dont on ne peut de sang-froid se faire une idée. Je ne suis pas la seule ; toutes sont ainsi. Il y a dans les sons de l'archet, dans ce mouvement, dans ce bruit, quelque chose qui nous exalte et nous met hors de nous-mêmes. Non, mon ami, ajouta-t-elle, non, croyez-moi, qu'il ne soit plus question de la fête de Sceaux. Si je n'ai pas été pour vous ce que j'aurais dû être, je m'en repens, pardonnez-moi.

— Vous pardonner, Mariette, m'écriai-je ; vous êtes toute pardonnée. N'est-ce pas moi qui suis le vrai coupable avec mes sottes fureurs ? Comme si je n'aurais pas dû comprendre qu'une jeune fille aime la danse, que c'est la joie et l'attribut de son âge, qu'elle n'est au bal que pour cela, qu'elle y met sa gloire et son orgueil. Vous pardonner ? oui, ma fiancée, je vous pardonne ; mais je ne me pardonnerai jamais d'avoir laissé planer sur vous d'injustes soupçons.

— Ne parlons plus de cela, mon ami, dit en m'interrompant la jeune fille un peu confuse.

— Oh ! Mariette, laissez-moi réparer mes torts ; laissez-moi à force d'amour faire oublier ma faute. J'ai agi comme un enfant, cela est vrai, je n'ai pas eu le sang-froid d'un homme qu

a pour lui la garantie d'un saint engagement. Mais aussi comprenez combien je vous aime en voyant où me conduit la seule crainte de vous perdre.

— Pauvre Édouard ! me dit la jeune fille en promenant ses mains dans les boucles de mes cheveux.

J'étais ivre, j'aurais voulu convier l'univers entier au spectacle de mon bonheur. Au milieu de la joie qui m'inondait, je ne remarquais pas à quel point la jeune fille était maîtresse de ses émotions, et quel empire elle exerçait sur elle-même. Penchée vers le gazon, elle y jouait avec les tiges des herbes ou cueillait quelques fleurs des prés dont elle détachait les feuilles une à une. Quelquefois elle relevait les yeux et semblait suivre avec une attention inquiète les mouvements de ma physionomie. Pendant que je me livrais tout entier, il régnait chez elle une réserve tranquille et une sorte de calcul. Je ne vis rien alors de tout cela; j'étais trop plein des émotions de la journée. A peine y pouvais-je suffire; mon cœur débordait.

— Mariette, lui dis-je, en reprenant ses dernières paroles, vous avez bien raison, ne songeons plus à ces misères. C'était un nuage dans notre ciel; il est loin maintenant. Vous m'aimez, oublions le reste.

— Oui, Édouard, je vous aime, me répondit la jeune fille d'une voix douce; mais je n'aime pas vos extravagances. Il faudra vous en corriger, Monsieur.

— Qu'à cela ne tienne, répliquai-je avec chaleur; je serai ce que vous voudrez, Mariette. Ordonnez, disposez, faites de votre esclave ce qu'il vous plaira. Il suffit d'un regard de vous pour que mes tristesses se changent en joies; il suffit du son de votre voix pour dissiper les fantômes dont mon cœur s'épouvante. Quand mes idées s'assombrissent, c'est que je ne vous vois ni ne vous entends. Mariette, tel est votre empire sur moi, que vous pouvez me rendre le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. Je ne sais pas de plaisir qui vaille un sourire de vous; je ne connais pas de tourment qui soit plus affreux que votre disgrâce. Par pitié, n'en abusez jamais. Si vous deviez un jour cesser de m'aimer, si un caprice vous portait vers un autre, ce serait mon arrêt de mort que vous auriez prononcé. Je sens que je n'y survivrais pas.

Ce langage où respirait la sincérité toucha la jeune fille; je

vis une larme rouler dans ses yeux, puis, détachée de ses cils, tomber sur ma main comme une perle de rosée.

— Plus de ces idées noires, me dit-elle. Je vous aime, Édouard ; je dois être à vous. Pourquoi vous tromperais-je ? Ne suis-je pas libre encore ? Si j'en aimais un autre, je vous le dirais, et vous êtes si bon, que vous me le pardonneriez. Moi! songer à de grands seigneurs ! ajouta-t-elle en revenant sur mes soupçons ; le beau rôle, vraiment ! Et à quel titre, s'il vous plaît? Serait-ce comme maîtresse ou comme servante ? Dieu merci, je n'en suis point encore descendue là.

De tels éclairs de fierté brillaient dans son regard, pendant qu'elle prononçait ces paroles, que j'en étais émerveillé. Elle s'était accoudée sur le tertre et relevait la tête avec une dignité de reine. Puis, comme si elle eût obéi à un dépit intérieur, elle arrachait des touffes de gazon et les dispersait çà et là. J'y crus voir encore un peu de rancune contre moi et j'essayai de la désarmer.

— Non, me dit-elle d'une voix douce, Édouard, n'ayez point d'inquiétude. Il n'y a dans mon cœur rien qui doive vous causer du souci. Je vous aime, je vous suis destinée. Mon père voulait rompre ; il est furieux contre vous. Je l'ai apaisé, j'ai exigé qu'il attendît. Je savais que vous me reviendriez. N'est-ce pas assez vous en dire mon ami, et pourquoi forcez-vous une pauvre fille à faire des aveux aussi délicats ?

Par un mouvement gracieux, elle laissa retomber sa tête sur mon épaule, comme si elle eût cherché un appui. Son visage touchait le mien ; nos souffles se confondaient. Les boucles de ses cheveux se jouaient sur moi, agitées par le vent, et je voyais près de mes lèvres s'entr'ouvrir ses lèvres de carmin. La tentation était trop forte, j'y cédai et lui ravis un baiser. Elle se releva, rouge comme une grenade.

— Édouard ! Édouard ! s'écria-t-elle en prenant un air sévère et boudeur.

— Grâce ! lui dis-je humblement.

— Soit ; mais ne recommencez plus ; autrement nous aurions des querelles. Mais j'y songe, ajouta-t-elle avec vivacité, j'en ai une à vous faire.

— A moi ? répondis-je, sans me douter encore du piége où j'allais tomber.

— A vous, Monsieur. Je viens de quitter la sellette ; passez-y

maintenant. Et n'allez pas me tromper, car je vous devinerais.

Je compris alors où elle en voulait venir et ne pus me défendre d'un peu de trouble. Ma conscience n'était pas en repos. Je comptais dans ma vie quelques pages que j'aurais voulu pouvoir en retrancher. Cependant je fis bonne contenance. Mariette avait pris la figure impassible d'un juge; elle croisa les bras pour compléter sa tenue :

— Et votre grande dame! dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre imposante.

— Ma grande dame? répondis-je en cherchant à éloigner l'explication. Quelle grande dame?

— Celle du bal de Sceaux! votre danseuse, ajouta-t-elle, en précisant les faits. Vous croyez peut-être que je n'ai rien remarqué?

— Ma danseuse? dis-je, comme un homme qui recueille ses souvenirs. Ah! j'y suis, celle du quadrille où vous étiez, Mariette?

— Précisément.

— Où vous étiez avec le comte Ernest, repris-je avec la pensée de me créer une diversion.

— C'est bon, c'est bon, répondit-elle vivement ; n'ayons pas recours à des faux-fuyants. Cette dame, cette danseuse, qui est-elle et qu'en avez-vous fait?

Il n'y avait plus à reculer ; il fallait payer d'audace et s'en tirer aux dépens de Coralie.

— Cette femme, m'écriai-je, vous avez pu vous en inquiéter, Mariette, une...

Je m'arrêtai sur ce mot comme si ma voix se fût tout à coup éteinte dans mon gosier :

— Une...? répéta Mariette.

Elle attendit vainement la suite. Derrière le buisson et dans les éclaircies du feuillage je venais d'apercevoir deux yeux ardents qui se tenaient fixés sur moi. Une pâleur soudaine envahit mon visage; je me sentis près de défaillir.

XIX

ORAGES.

Les deux yeux qui brillaient dans le buisson étaient ceux de Coralie, et je voyais maintenant se dessiner son corps entier

dans la transparence du feuillage. Je n'osais plus faire un mouvement, tant je redoutais l'éclat que cette scène allait amener. Comment était-elle là, et depuis quand ? Qui l'avait si bien guidée ? Avait-elle assisté à nos entretiens ? Ces réflexions se croisaient dans ma tête, où toute mon activité semblait s'être réfugiée. Ma stupeur ne cessait pas ; j'avais toujours la pâleur et la fixité d'une statue. Mariette n'y comprenait rien ; elle insista.

— Comme vous vous défendez mal ! Edouard, me dit-elle ; voyons, n'ayez pas de ces terreurs. Suis-je un juge si sévère ?

Elle adoucissait à dessein sa voix, et en guise d'encouragement, me couvrit d'une pluie d'herbes et de fleurs. J'étais à la torture.

— Allons, ajouta-t-elle ! Faut-il vous arracher un aveu ! N'avez-vous pas fait une assez belle résistance ? Je vous préviens, Monsieur, que je ne vous en tiendrai pas quitte ainsi, et que vous ne vous en tirerez pas par des défaites. Parlez, expliquez-vous ; quelle est cette grande dame ?

Un bruit se fit entendre du côté de la haie ; j'y jetai un regard d'effroi. C'était Coralie qui se déplaçait ; je craignais à chaque instant de la voir paraître. Elle se contenta de se rapprocher de la limite du buisson, de manière à se ménager au besoin une plus majestueuse entrée. Même en ces occasions on retrouvait la femme de théâtre ; elle arrangeait sa mise en scène. Mariette n'entendit et ne vit rien ; moi, au contraire, je ne perdais aucune circonstance de cette stratégie. Coralie me tenait toujours sous le feu de ses regards, et aux éclairs qui en jaillissaient je comprenais que nous aurions un terrible orage. Mon embarras était au comble : j'aurais voulu en finir. Je cherchais à désarmer Coralie par des gestes furtifs et suppliants ; elle y répondait par un coup d'œil implacable. La jeune fille, de son côté, ne me laissait pas de repos ; une curiosité inquiète s'en mêlait.

— Mais quelle est cette dame ? me disait-elle avec une sorte d'acharnement. Est-il écrit que je n'en saurai rien ?

Ces instances faisaient naître sur les lèvres de la comédienne un sourire de démon ; elle jouissait de mon embarras et se plaisait à l'accroître. Évidemment, elle était jalouse d'entendre de ma bouche une opinion sur son compte, surtout dans de telles conditions. Je compris ce calcul et ne pus retenir un mouvement de dépit.

— Que vous importe? répliquai-je assez durement à ma fiancée.

Mariette n'était pas habituée à ce ton ; elle s'en affligea au point que des larmes lui vinrent aux yeux.

— C'est bien, Edouard, dit-elle tristement, je n'insisterai plus ! Il faut que vous y teniez beaucoup, à cette femme.

— Mon Dieu ! Mariette, lui répondis-je, pourquoi vous inquiéter de cela ?

— Une coquette sans doute, une intrigante, ajouta-elle avec un peu d'humeur.

— Mais non, mais non, je vous assure, répliquai-je, et par un regard je prenais Coralie à témoin du soin que je mettais à la défendre.

— Et vous la voyez sans doute très-souvent, reprit la jeune fille ; tous les jours peut-être ?

— Quelle idée, Mariette ! Tous les jours ! Une fois ou deux, au plus ! dans des bals, au théâtre, voilà tout.

Ce fut ce moment que Coralie choisit pour faire son entrée et m'écraser du premier mot. En deux pas, elle fut près de la jeune fille :

— Il ment, Mademoiselle, s'écria-t-elle, il ment ! je suis sa maîtresse.

Mariette poussa un cri et chercha un point d'appui sur le gazon. Elle avait reconnu dans Coralie ma danseuse du bal de Sceaux, et tremblait à son aspect, comme une feuille sous la brise. La comédienne n'en eut point de pitié et continua :

— Oui, Mademoiselle, je suis sa maîtresse et il est mon amant. Voyez ce qui vous reste.

Mariette tournait vers moi des yeux suppliants pour me demander un appui contre les fureurs de cette femme. C'était une tempête qu'elle appelait : cependant je compris où était mon devoir et n'hésitai pas.

— Coralie, dis-je, vos persécutions prennent un caractère odieux : que celle-ci soit la dernière. Quand elles ne s'adressaient qu'à moi, je pouvais les supporter ; aujourd'hui vous les faites peser sur d'autres, c'est combler la mesure. Retirez-vous, votre place n'est point ici.

Mariette me remerciait par un regard ; Coralie frémissait de tous ses membres. Nous étions au moment d'une crise ; j'essayai de la prévenir en redoublant de fermeté.

— Retirez-vous, lui répétai-je; tout est rompu désormais entre nous.

C'était une terrible parole ; elle eut l'effet du salpêtre, et fit éclater des foudres contenues. La physionomie de la comédienne s'éclaira de lueurs menaçantes ; je vis ses lèvres pâlir, ses yeux s'injecter de sang. Elle se retourna vers moi comme le taureau du cirque se retourne du côté du fer.

— Et tu crois, s'écria-t-elle, que je me laisserai chasser ainsi ? Tu crois que tu te débarrasseras de moi comme on le fait de gens à gages ? Je t'aurais servi de hochet pendant quelques mois et il suffirait que ce goût t'eût passé pour que tu me misses au rebut ? Non, Edouard, il n'en sera point ainsi. Cela peut faire ton compte, le mien, non. On ne me prend pas et on ne me quitte pas sur un caprice. Vraiment, il serait trop commode de briser un amour profond pour le bon plaisir de petites commères, toutes disposées à tromper leur monde, dès que l'occasion s'en présentera. Edouard, j'aurai de la prudence pour toi, je te protégerai contre toi-même.

Il serait difficile de dire quel commentaire ajoutaient à ces paroles le geste de l'actrice, l'accent de la voix, la pose et le regard. Un dédain mêlé de colère y dominait, et semblait couvrir des résolutions inébranlables. Mariette eut peur ; elle ne me crut pas assez fort pour la faire respecter et pour la défendre. Aussi essaya-t-elle de se dérober à cette scène par une prompte retraite. La partie était trop inégale ; il valait mieux la quitter avant qu'elle empirât. La jeune fille se leva et chercha à gagner un sentier qui devait la ramener chez son père. Déjà même elle s'y engageait, lorsque Coralie la prévint.

Un instant, Mademoiselle, nos explications ne sont pas au bout. Encore quelques minutes, je vous en conjure.

Je voulus intervenir ; la comédienne me repoussa et obligea Mariette à reprendre la place qu'elle venait de quitter.

— Coralie ! m'écriai-je, ceci passe les bornes. Que signifient ces insultes et ces violences ? de quel droit, s'il vous plaît ? comment avez-vous pu croire que, hors vous, personne ne me serait plus rien ? Vous avez été ma maîtresse, cela est vrai et j'en rougis : mais Mariette sera ma femme. Apprenez à respecter un titre que vous n'auriez jamais su mériter.

— Édouard ! Édouard ! murmurait la comédienne d'une voix étouffée.

— Vous n'avez eu d'égards pour personne, Coralie, je n'en aurai point pour vous. J'étais heureux ici, et vous venez troubler mon bonheur de la manière la plus imprévue et la plus cruelle. Je sais ce que je vous dois ; aussi, que ne vous ai-je pas pardonné ? A quel rôle ne me suis-je pas soumis ? J'ai supporté l'espionnage le plus humiliant ! J'ai obéi à vos caprices, comme le ferait un esclave ! Et vous trouvez que ce n'est point assez ! Il faut encore que je laisse offenser devant moi les personnes qui me sont chères ! Il faut que je vous aide à les accabler ! Retirez-vous, vous dis-je, ou, à mon tour, j'aurai recours à la violence. Vous m'aimez, dites-vous : singulier amour que le vôtre, un amour qui ressemble à de la rage. Honorez-moi de votre haine, Madame : c'est le seul sentiment que je puis désormais partager.

La colère m'était entrée au cœur ; Coralie vit que j'y puisais la force de me défendre et de protéger sa victime. Elle était en fonds pour lutter sur ce terrain et opposer éclat à éclat. Cependant, soit que ma fermeté lui en imposât, soit qu'elle eût changé de tactique, il y eut chez elle comme un retour vers un langage plus modéré.

— Je t'excuse, Edouard, me dit-elle, tu ne peux pas parler autrement. De ta part, je supporterai tout, tu peux m'insulter, me chasser, je m'y attends ; tu peux me battre, je m'y résignerai. Quand on prend un maître, c'est la chance que l'on court. Je ne t'en aimerai pas moins pour cela ; peut-être t'en aimerai-je davantage. Ainsi je te fais une belle part : tu peux abuser, tu peux prendre tes aises. Mais quant aux créatures qui viendront se mettre en travers de mon chemin, ajouta-t-elle en chargeant son regard de tous les venins de son âme ; quant aux femmes qni me disputeront tes moments, tes tendresses, tes pensées, à celles-là, vois-tu, je ne leur pardonnerai jamais rien. Tout le mal que je pourrai leur faire, je le leur ferai ; toutes les peines que je pourrai leur causer, je les leur causerai. Jamais elles n'auront une heure de trêve, un moment de repos. Oh ! c'est une rude campagne qui les attend ! Moi ! te laisser aller dans les bras d'une autre ; mais tu n'y as pas songé, Edouard ? J'aimerais mieux poignarder de mes mains tes maîtresses et me livrer ensuite au bourreau. Tu ne me connais pas.

Ces menaces, ces défis, ces imprécations s'adressaient à Ma-

riette, et, pour rendre cette intention plus sensible, Coralie ne détournait pas de dessus elle son regard sombre jusqu'à la cruauté. La pauvre fille s'agitait en proie à un tremblement convulsif; devant tant de fureur, son courage l'avait abandonnée.

— Mon Dieu! s'écriait-elle en exhalant une plainte amère, ma place est-elle ici?

— Plus qu'un mot, disait l'inflexible comédienne.

— Laissez-moi m'en aller, Madame, reprenait la jeune fille, je vous abandonne votre amant. Mes forces s'en vont, je me meurs.

Il fallait terminer cette scène et arracher la pauvre enfant à cette agonie. J'étais résolu à tout, même à des brutalités. Me plaçant devant l'actrice de manière à lui faire comprendre que j'userais au besoin de ma force :

— Coralie, lui dis-je, ceci a trop duré, et c'est ma faute. J'aurais dû recourir à mon poignet dès le premier moment; il n'y avait que ce moyen qui pût avoir raison de vos fureurs. Laissez-moi le champ libre ou je ne réponds de rien.

Mon accent intimida la comédienne; elle se retira un peu à l'écart. J'allai vers Mariette et la soulevai par la main :

— Chère Mariette, lui dis-je, partez maintenant et comptez toujours sur moi. Je suis votre fiancé et je vous aime; rien ne peut nous désunir.

Ce dernier aveu, parti du cœur, arracha à l'actrice un cri de hyène. C'était un outrage direct; elle ne pouvait le pardonner. D'un bond elle revint vers nous, et se plaçant entre moi et Mariette :

— Voyez le paladin, s'écria-t-elle, qui délivre sa princesse des griffes du dragon. N'allez pas, au moins, vous montrer ingrate, la belle. Tant de dévouement mérite un peu de retour.

— Coralie, m'écriai-je, vous abusez.

— Pauvre garçon, répliqua-t-elle, ne vois-tu pas que je parle pour toi? Tu fais le chevalier et ne sais pas prendre des garanties. Sans moi, tu serais dupe, mon fils. Tu joues franc jeu; il faut savoir si on te rend la pareille! Oh! l'innocent, l'innocent.

Le trouble de Mariette s'accroissait; elle était libre de partir, et elle ne bougeait pas. L'altération de ses traits était à chaque instant plus visible; peut-être pressentait-elle un dernier et terrible assaut. Je suivais ces incidents de l'œil et retenais avec peine les violences qui fermentaient dans mon cœur.

— Coralie! m'écriai-je en allant vers elle, taisez-vous, ou je ne réponds plus de mon sang-froid.

— C'est bien, Édouard, mais demande auparavant à Mariette si elle te répond de son amour.

La jeune fille pâlit et chancela, je la soutins d'une main, et de l'autre repoussai durement Coralie, qui alla se heurter contre un peuplier voisin. Le choc fut rude, elle ne s'en émut pas néanmoins, et revint vers moi avec des airs plus calmes:

— Brutal! dit-elle, c'est ainsi que tu reconnais un service. Parce qu'on te dit que cette fille ne t'aime pas, tu fais le crocheteur ; c'est assez clair, pourtant!

— Tu me mets hors de moi, Coralie, lui dis-je, exaspéré.

— Et parce qu'on ajoute qu'elle en aime un autre, poursuivit l'implacable femme. Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

— Un autre! m'écriai-je; qui a pu te dire cela?

— Un autre, répondit la comédienne avec une joie farouche, et c'est là ma vengeance.

Jusqu'alors Mariette avait résisté à cette suite d'émotions; ce dernier coup l'acheva. Il est un moment où le vase déborde; ce moment était arrivé, elle s'évanouit et se laissa tomber sur le gazon.

— Eh bien ! dis-je à Coralie, êtes-vous contente maintenant? Voilà votre ouvrage!

— Comédie pure! me répondit-elle avec un sourire triomphant et sardonique.

— Ne parlez pas ainsi ! m'écriai-je révolté, ou je vous écrase sous mon pied comme une vipère.

— Elle en reviendra, dit-elle stoïquement. Vois comme elle est bien tombée!

Mon embarras était grand ; je ne savais comment secourir la jeune fille. La porter chez elle dans cet état nous exposait à une scène étrange ; attendre qu'elle revînt à elle, offrait d'autres dangers. Peut-être la syncope serait-elle longue, et je ne savais comment l'abréger. Coralie, au lieu de me venir en aide, continuait à m'exaspérer par ses propos. Elle assistait à cette crise avec un visage tranquille, et se riait de mon anxiété.

— Laisse-la faire, mon garçon, me disait-elle ; la petite trouvera le moyen d'en revenir. Elle en sait le chemin; quelle femme ne le sait pas?

J'avais beau m'agiter autour de Mariette, inonder son visage

de gouttes d'eau, elle ne reprenait pas ses sens. Nous avions donné un peu de jeu à ses vêtements de manière à ce que la respiration fût plus libre. Ce moyen n'avait pas suffi ; elle était encore là à demi morte, et blanche comme un linceul. Ce spectacle m'accabla ; moi seul j'étais cause de cet accès. Je l'avais exposée à cette rencontre qui, depuis plus d'une heure, la vouait à une sorte de torture ; je l'avais forcée à subir le plus étrange langage et mise en présence d'une indigne rivalité. Tout cela était mon œuvre, ma faute, presque mon crime. Comment une enfant naïve aurait-elle pu résister à un pareil assaut ? Je devais le comprendre et lui en épargner le tourment. En même temps que je m'apitoyais sur la victime, je me sentais gagné par une sorte de haine envers le bourreau. Coralie me devenait odieuse ; je me surprenais à la détester. Elle avait troublé de deux manières mon bonheur, en me faisant douter de Mariette et en la faisant douter de moi. Tout ce qu'il y avait dans mon existence d'incertain et de douloureux me venait d'elle, et comme compensation à ces ennuis, elle ne m'offrait qu'une passion turbulente, des jalousies sombres et un joug de fer dans une vie d'exception.

La comédienne devina sans doute la direction hostile que prenaient mes pensées, car elle y répondit par un nouvel acte d'agression :

— Quelle pamoison ! s'écria-t-elle. Il n'y a plus qu'une ressource, c'est d'aller chercher son bel Amadis ; tu verras comme elle se remettra vite.

Un bruit qui se fit dans la campagne m'empêcha de relever cette cruauté gratuite. C'était un appel souvent répété, et, en prêtant l'oreille, je crus entendre le nom de Mariette. La voix gagnait de notre côté, et devenait de plus en plus distincte. Bientôt le doute cessa, le nom qui retentissait, était bien celui de la jeune fille ; je crus même reconnaître l'organe sonore du père Grandchamp. A mesure que le bruit se rapprochait, il s'opérait une réaction dans l'état de ma fiancée. Les joues reprenaient quelque coloris, les lèvres perdaient leurs teintes pâles, le souffle devenait plus régulier. Enfin, au moment où je m'y attendais le moins, Mariette ouvrit subitement les yeux et poussa comme un cri de détresse.

— Mon père ! s'écria-t-elle.

Grandchamp se trouvait précisément à la limite du sentier

et il accourut. Depuis que sa fille avait quitté le jardin, le pépiniériste était à sa recherche ; il avait déjà parcouru une partie des environs de Verrières, demandant Mariette à tous les buissons, à tous les chemins creux, à tous les bois de saules. Il se doutait que j'étais pour quelque chose dans cette éclipse imprévue, et il ne voulait pas me donner le temps de conduire mes opérations trop loin. Cette sagacité paternelle, qui ne l'abandonnait jamais, l'avait mis enfin sur nos traces ; il était là, il allait s'assurer de l'état des esprits et de la marche des événements. Il comptait nous découvrir sous quelque feuillage touffu, bien épris, bien près l'un de l'autre, sans témoin importun et trop occupés de nos amours pour songer à autre chose.

Quelle fut sa surprise, quand il vit trois personnes, là où il omptait n'en trouver que deux, sa fille languissante à côté d'un fiancé dans l'embarras, et plus loin une sorte d'amazone qui jouait un singulier rôle à côté d'un couple amoureux. D'un coup d'œil Grandchamp embrassa cette scène, et jeta çà et là un regard soupçonneux :

— Eh bien ! qu'est-ce ? dit-il en arrivant ; vous avez tous l'air effarouché. Vous savez bien, mes agneaux, que je ne vous gêne guère. Allez toujours, ne vous dérangez pas pour moi.

Cependant Mariette était allée au-devant de Grandchamp et le tenait étroitement embrassé.

— Petit père, lui disait-elle avec tendresse.

— Eh bien ! quoi, fillette ? me voici, dit le vieillard, tu sais que nous allons toujours d'accord.

— Emmenez-moi, petit père, s'écria la jeune fille avec une sorte d'emportement ; je ne veux plus rester une minute ici. Venez, partons.

— Comme tu dis cela ! répliqua Grandchamp. Partons, soit ; c'est toi qui règles la marche. Ah ! mon Dieu, ajouta-t-il en la regardant de plus près, comme tu es pâle ! Te sentirais-tu malade, dis ?

— Mais non, petit père, je voudrais seulement partir ; partir tout de suite, ajouta-t-elle d'une voix impatiente.

Le vieillard la regarda avec plus d'attention, et frappé de l'altération de ses traits :

— Il s'est passé quelque chose ici ! s'écria-t-il. On a fait du chagrin à cette enfant, pour sûr.

— Mon Dieu ! mon Dieu, petit père, allons-nous-en donc ! répétait-elle toujours.

Grandchamp n'était pas homme à laisser impuni un tor causé à sa fille. Il comprenait que l'entrevue avait été orageuse et n'entendait pas quitter la place sans avoir éclairci ses doutes. De son côté, Mariette aimait mieux garder ce secret enfermé dans son cœur ; pourvu qu'on l'arrachât à ce lieu funeste, elle consentait à tout oublier. Aussi se bornait-elle à pousser doucement son père vers le sentier qui conduisait à Verrières. Sans l'entêtement du vieillard, tout se fût terminé là. Mais Grandchamp s'était dit qu'il saurait le fond des choses, et Coralie désirait ajouter un chapitre de plus aux incidents de la journée. Depuis l'arrivée du pépiniériste, elle suivait cette scène d'un air ricaneur et avait réussi, par ses impertinences, à amasser des colères sourdes dans le cœur du vieillard. Il ne fallait qu'une étincelle pour amener une explosion.

— Quelqu'un a causé du chagrin à ma fille, répéta Grandchamp, en jetant autour de lui un regard inquisiteur ; serait-ce toi, par hasard, vaurien ?

Cette épithète s'adressait à moi, et la figure du vieillard y ajoutait un commentaire qui n'était guère plus flatteur. J'allais répondre, Mariette ne m'en laissa pas le temps.

— Non, petit père, répondit-elle en venant à mon secours, ce n'est pas lui.

— C'est que, poursuivit Grandchamp, il ne ferait guère bon de s'y frotter. Du chagrin à ma fille ! Ecoute, mon gars, une supposition que tu deviennes mon gendre, ce sera tout de même, vois-tu ? Si tu fais verser une larme à cette enfant, nous ne serons pas longtemps cousins. Du chagrin à ma fille, répéta-t-il en la pressant dans ses bras ; qui lui en fera, aura à passer un triste quart d'heure, je l'en préviens.

Depuis un moment, Coralie brûlait du désir de mêler son mot à cette scène et d'y jouer un rôle ; Mariette s'en apercevait.

— Au nom du ciel ! petit père, allons-nous-en, s'écria-t-elle avec angoisse.

Le pépiniériste allait céder à ce dernier appel et ajourner pour ainsi dire sa curiosité, lorsque la comédienne le retint par le bras :

— Ecoutez, villageois, dit-elle, vous me paraissez très-jaloux de trouver un coupable ; je viens vous en offrir un. Si quelqu'un ici a causé du chagrin à mademoiselle votre fille, c'est moi.

— Vous, dit Grandchamp, et qui vous connaît? qui êtes-vous?

— Ce que je suis, villageois ! la question est plaisante, vous ne le voyez donc pas ?

— Je vois que vous êtes une effrontée, dit Grandchamp avec humeur, mais c'est tout.

— Je suis autre chose encore, villageois, répondit Coralie sans s'émouvoir, et c'est ce qui explique ma présence ici. Je suis la maîtresse d'Edouard.

La foudre tombant aux pieds du vieillard ne l'eût pas frappé d'une commotion plus profonde.

— La maîtresse d'Edouard ! s'écria-t-il ; Edouard a une maîtresse ! et il la promène jusqu'ici ! et elle vient nous braver sur le seuil même de notre maison ! Viens, ma fille, allons-nous-en. Tu avais bien raison de vouloir quitter d'ici au plus vite ! Joli monde, ma foi ! des gourgandines et des libertins !

En achevant ces mots, il entraîna Mariette du côté du sentier. Cependant, avant de tourner le buisson, il m'adressa un geste de défi :

—Edouard ! s'écria-t-il, tout est rompu entre nous, tiens-toi-le pour dit ; cette fois, c'est sans rémission, entends-tu ? Mariette est là qui pense comme moi. Ainsi, laisse-nous tranquilles maintenant, et si je te retrouve à rôder autour de nos clôtures, je ne te prends pas en traître. Edouard, je t'en avertis bien haut : si je t'y reprends, je te tuerai comme un chien ; oui, comme un chien, ajouta-t-il en se retournant une dernière fois.

Je demeurai longtemps accablé sous le poids de ces paroles et plongé dans une consternation muette. La voix de Coralie put seule m'en arracher :

— Edouard, me dit-elle, en reprenant ses airs d'enchanteresse, voilà une bonne journée. Tu m'appartiens maintenant.

— Vous vous trompez, Madame, répondis-je avec tout le fiel d'un cœur ulcéré, on n'appartient qu'à ce que l'on aime, et je vous ai en horreur.

XX

UN INTERMÈDE.

A la suite de cet éclat, les relations cessèrent entre la maison Grandchamp et la nôtre. Le vieillard ne s'en tint pas là. Pour

m'enlever tout espoir, il envoya sa fille chez une de ses parentes qui habitait Arpajon, et s'en priva afin de la mettre à l'abri de mes poursuites. Ainsi Mariette était bien perdue pour moi; je n'avais même plus la joie d'entendre parler d'elle. Un jour seulement, le bruit courut à Verrières qu'elle allait s'établir. On savait peu de chose quant aux détails; on variait même sur le nom du futur. Cependant la version la plus générale désignait un de ses cousins, meunier à Breuillet. De toutes les manières, ce mariage eût condamné mon cœur à un deuil éternel, et, contre l'opinion de tout le bourg, je me refusais à y croire.

Dans le délaissement où je me trouvais, je n'avais de secours à attendre que d'une seule personne : j'ai nommé ma tante Brigitte. Si elle eût voulu prendre mes affaires en main, elle en serait venue à bout, et de mon côté j'aurais brisé sans peine une chaîne désormais odieuse. Malheureusement ma tante Brigitte avait entrepris une campagne qui absorbait toute son activité. La politique ne lui laissait plus ni trêve, ni repos. Elle s'était mise à la tête de l'opposition de Verrières, et avait jeté un défi au gouvernement d'alors. C'est chez elle que se réunissait le club des mécontents et il s'y passa des séances si ardentes, que le bruit en parvint jusqu'à Châtenay et à Antony. Quel foyer de plans incendiaires! quel point d'appui pour les idées militantes! comme on y parlait haut et surtout comme on y souscrivait! Avec ma tante, il fallait absolument souscrire; elle arrachait de l'argent même aux compagnards. On souscrivit chez elle pour la médaille de Manuel, pour l'amende de Béranger, pour l'offrande nationale aux fils du général Foy. Quiconque ne souscrivait pas, perdait beaucoup dans son opinion : d'autres pouvaient se payer de paroles, elle point. Avant tout il fallait souscrire; son estime était à ce prix.

Dans notre époque d'attiédissement, on comprend peu ces émotions de la lutte, ce feu, ces élans: ce fut pourtant un beau spectacle. Jamais des mobiles plus purs n'avaient agité les cœurs ; jamais un sentiment plus vrai ne se mêla à plus d'enthousiasme. On ne combattait pas pour le butin, mais pour l'honneur de vaincre. Des taches à effacer, des garanties à obtenir, tel fut le terrain sur lequel s'engagea l'action. Quoi qu'on ait pu dire, il était impossible de rien apercevoir au delà. Prévoir les révolutions est une témérité bien grande; s'en adjuger d'avance les dépouilles est un calcul encore plus insensé. Ceux

qui combattaient alors pour le triomphe de leur opinion n'attendaient pas autant de ce concours d'efforts. Le succès les surprit ; leurs coups ne portaient ni si haut ni si loin.

Il faut avoir vécu dans ce temps pour se faire une idée juste de l'activité et de l'énergie qui s'y déploya. La discipline, ce nerf des partis, était mise au-dessus de toute atteinte. Un mot d'ordre émané de Paris faisait le tour de la France entière ; on n'en discutait pas les termes, on obéissait. Pour drapeau, on avait quelques noms glorieux, pour organes, quelques journaux accrédités, un surtout. Au milieu d'un tel concert, le schisme ne pouvait pas naître, ou bien il mourait étouffé. Les couleurs étaient si tranchées, qu'il n'y avait point de place pour les nuances.

Dans l'origine, des fautes furent commises. On eut le tort de fonder quelque espoir sur des associations secrètes, sur des complots militaires, promptement réprimés et qui firent couler un sang généreux. Mais, à partir de ce moment, il se livra un combat d'opinions où le terrain fut emporté pied à pied, avec une habileté et une audace irrésistibles. A un prince adroit et temporisateur avait succédé un souverain imprévoyant, ennemi des idées de son siècle, impatient des embarras qu'elles lui créaient et bien décidé à les trancher, fût-ce avec le fer du chevalier. Eût-il résisté à ses propres instincts, que les plans de violence lui seraient arrivés par d'autres voies. L'esprit religieux se conjurait avec l'esprit politique pour l'y précipiter. Ainsi les deux opinions qui divisaient le pays prenaient chaque jour un caractère plus prononcé, et à mesure que le vertige gagnait ceux qui occupaient les sommets du pouvoir, on voyait régner plus de prudence et en même temps plus de résolution chez ceux qui en faisaient le siége.

C'est au plus fort de ce mouvement que ma tante Brigitte se mit à la tête de l'opposition du bourg. Sa maison était le centre des complots qui se formaient à une lieue à la ronde. On y équipa un homme pour marcher au secours des Grecs ; on y rédigea une adresse en l'honneur de Bolivar, qui achevait d'émanciper l'Amérique du Sud. Ma tante apportait à ces manifestations une activité qui désespérait ma mère. Impossible d'obtenir qu'elle s'occupât d'un autre objet ; elle s'était donnée corps et âme à la rébellion ; elle ne rêvait que la chute et l'anéantissement du régime établi. Rencontrait-elle quelqu'un sur son chemin, elle

essayait de lui faire partager ses haines, et s'il ne s'y prêtait pas, c'était un homme condamné. En sa qualité de voisin, Grandchamp avait essuyé l'un des premiers le feu de ce prosélytisme, et il s'était montré récalcitrant. Le pépiniériste n'admettait qu'un seul point du programme, le refus de l'impôt ; hors de ce détail, il se récusait. C'était trop peu pour la générale, qui exigeait des adhésions absolues. Elle traita son voisin de vieil égoïste, et punit ses résistances par un silence dédaigneux.

Naturellement ma tante Brigitte devait songer à moi dans ses grands accès de révolte. Chaque fois qu'elle me tenait sous sa main, elle m'entreprenait sur ce chapitre et n'admettait pas que ma position me fît un devoir de la neutralité ; bien plus, elle voyait mon avenir intéressé dans la ligne contraire.

— Tu ne sais donc pas ce qui se passe, mon fils ? me disait-elle. Au premier jour nous montons à cheval. C'est une affaire décidée d'avant-hier au soir. Quatre maréchaux dans la manche, vingt-cinq régiments de gagnés ! Comment veux-tu que cette boutique tienne encore ? Retourne-toi à temps, je ne te dis que ça.

Quelque engageante que fût la perspective, je ne me laissais pas ébranler et ne voyais pas les choses sous les mêmes couleurs que ma tante. La conclusion que j'en tirais, c'est qu'elle était trop absorbée par la politique pour s'occuper de mes intérêts de cœur. Il ne fallait pas non plus songer à ma mère, dont la dévotion allait croissant, et qui ne regardait comme bien employé que le temps passé à l'église. Je restais donc seul, sans intermédiaire, et n'osant affronter les airs bourrus de Grandchamp, qui semblait faire retomber sur moi toute la douleur que lui causait l'éloignement de sa fille.

Des semaines, des mois s'écoulèrent de la sorte sans rien changer à ma situation. J'avais eu pendant quelque temps la force de fuir Coralie et de lui faire expier les scènes orageuses où mon bonheur avait péri. L'ennui, le besoin de distraction, la force de l'habitude me ramenèrent dans ses bras ; nos relations se renouèrent. J'avais pris goût aux succès du théâtre ; il n'en est point de plus enivrants. Quand on a une fois bu à cette coupe, on n'y renonce pas sans regret. Quoi de plus doux que d'avoir sous la main le pouls du public et de le sentir battre, de lire dans ses yeux le plaisir qu'on y éveille, de surprendre sur ses

lèvres le sourire qu'on y fait éclore ! Rien ne vaut de telles joies, dût un peu de fiel s'y mêler.

Il faut l'avouer, nous n'étions pas toujours heureux. Saint-Léon était un vétéran du couplet ; ses procédés portaient une empreinte déjà ancienne. Il avait en lui du vieil Anacréon et un certain tour banal qui ressemblait à un écho des sociétés chantantes. Pendant que les jeunes auteurs réchauffaient l'intrigue et animaient l'action, il s'en tenait strictement au genre qui avait charmé les générations du Consulat et du Directoire. De là bien des chutes. Plus d'une fois nous ne sortîmes de la rue de Chartres qu'après avoir été exécutés de la manière la plus complète et la plus sommaire. J'en restais anéanti ; Saint-Léon prenait plus philosophiquement les choses. Il avait l'habitude des défaites et avait su s'y aguerrir.

Ces échecs nous auraient fermé les portes du théâtre si Coralie ne nous eût pas soutenus. Elle palliait nos disgrâces, les expliquait, les justifiait. Le public, à l'en croire, n'avait pas compris notre œuvre, n'en avait pas apprécié les beautés. D'ailleurs, deux hommes d'esprit ne pouvaient pas se tromper toujours ; il ne s'agissait que de leur fournir l'occasion d'une revanche. On se rendait à ces motifs et les lectures se succédaient. Nous allions ainsi de revers en revers. Quelquefois aux séries fâcheuses succédait un petit acte qui marchait tant bien que mal. Fortune inespérée ! Diversion propice ! Coralie s'en emparait pour rétablir notre crédit. C'était une amie vigilante, infatigable ! Quand nous avions la main tout à fait malheureuse en matière de nouveautés, elle se rabattait sur les reprises et trouvait toujours le moyen de maintenir nos noms au répertoire.

Tant de dévouement méritait un amour plus sincère et plus profond que le mien. J'avais beau lutter et me contenir ; à mes sentiments pour elle, il se mêlait je ne sais quoi de farouche qui ressemblait à de la haine. Je ne pouvais oublier le mal qu'elle m'avait fait, le vide qu'elle avait causé dans mon existence. Je me sentais né pour les affections de la famille, et elle m'enchaînait à une de ces liaisons dépravées au fond desquelles repose tant d'amertume. Malgré moi, je me trouvais mal à l'aise dans ce boudoir, sur ces courtines de soie ; j'avais rêvé des plaisirs plus purs dans un cadre plus simple. J'étais las de ces ardeurs emportées, de ces tendresses impatientes ; elles avaient la saveur âcre du remords. Entre elle et moi s'élevait l'image de Mariette,

comme un reproche toujours nouveau. Ainsi la comédienne n'avait rien gagné à troubler ma vie ; je lui échappais encore ; mon cœur ne lui appartenait pas.

Cependant, depuis la scène du bois, elle me laissait plus de liberté et plus de calme. Mariette avait quitté le bourg, ses espions avaient dû le lui apprendre, et cette absence la rassurait. Dès lors, toute surveillance devenait inutile. Je pus aller à Verrières de loin en loin, sans craindre qu'elle ne s'attachât à mes pas. Peut-être le fit-elle dans les premiers jours : de guerre lasse, elle dut y renoncer. Je recouvrai de la sorte un peu de repos et en profitai pour aller retremper mon âme blessée aux eaux fraîches du souvenir. Le long du bois, dans les champs, à l'ombre des haies, je suivais le sillon éphémère qu'y avaient tracé nos amours, et promenais sur ces témoins inanimés un regard chargé de douces tristesses.

Il me fallait un aliment, tant j'éprouvais de malaise et de vide. Le théâtre ne m'offrait plus que des émotions d'un caractère fâcheux ; ma liaison me lassait au lieu de m'occuper. Il ne me restait plus que l'ambition ; je m'y réfugiai tout entier. A aucune époque de ma vie, la soif de l'avancement ne s'empara de moi avec une intensité plus grande. Toutes les puissances de mon esprit, toutes les ressources de mon imagination furent dirigées vers ce but. Moi, dont l'ardeur n'avait jeté jusque-là que des éclairs fugitifs, je me sentis pris d'un zèle subit et donnai le spectacle d'une activité qui étonnait mes collègues. Je voulais arriver à tout prix. Les travaux administratifs, dans lesquels je n'avais vu qu'une corvée, se parèrent d'un charme que je n'y soupçonnais pas. Je compris la passion, l'enthousiasme, même dansle protocole administratif. J'étais devenu jaloux de Martin, ce modèle de l'employé qui veut aboutir, je me promettais de le vaincre sur son terrain et avec ses propres armes.

Cette période laborieuse de ma carrière dura quelque temps ; j'y étouffais mes douleurs. Ce n'était guère qu'une diversion et une sorte de gageure contre l'ennui ; cependant je ne voulus pas qu'elle restât stérile. Depuis ma promotion au poste de rédacteur, mes appointements n'avaient pas varié ; ils étaient de deux mille deux cents. Le temps m'avait donné des droits à une augmentation ; je me mis en mesure de l'obtenir et de la faire arriver à un chiffre significatif. Il fallait frapper mon bu-

reau par un coup d'éclat: quatre cents francs d'un seul trait m'en semblaient la limite. De telles fortunes sont rares dans l'administration ; on ne s'y élève que par la faveur.

Aussi n'épargnai-je aucun soin pour bien préparer le terrain. Coralie se chargea des grandes influences, et je m'occupai des petites. Elle avait les moyens d'aboutir auprès du ministre et du directeur général. Le ministre entretenait une faiblesse du côté du théâtre Feydeau, et le directeur général n'avait pas renoncé au penchant qui le faisait incliner vers l'Académie royale de musique. Coralie employa ces deux leviers : on a aisément raison des fonctionnaires qui ont un goût prononcé pour les arts et les jupes courtes. De mon côté, je vis Saint-Léon et le priai de regarder cette affaire comme la sienne, d'y apporter toute la chaleur de l'amitié. Je ne pouvais plus douter de mon chef ; c'était pour moi un collaborateur, un camarade. Cependant, je le trouvai tiède, inquiet, embarrassé; il n'épousa pas mon affaire avec autant d'ardeur que je l'avais espéré. Cette froideur me choqua; je voulus en avoir l'explication.

— Mongeron, me dit-il avec un soupir, ne prenez pas les choses tant au vif. Si vous saviez ce qui se passe ?

— Eh bien ! que se passe-t-il ? lui dis-je, impatienté.

— Avant peu, il n'y aura plus moyen d'y tenir. Nous sommes signalés comme suspects ; on nous note tous à l'encre rouge.

— Mais encore ? repris-je en insistant.

— Moi, par exemple, mon cher, me voici à l'index. Que puis-je faire pour vous, quand je ne puis rien pour moi ?

— Ce sont là des énigmes, Saint-Léon, répondis-je avec un peu d'humeur.

— Vous avez raison, mon ami, me dit-il ; je vais m'expliquer. Figurez-vous que le personnel de l'administration ne s'appartient plus ; une puissance occulte en dispose désormais souverainement.

— Bah ! m'écriai-je.

— C'est comme je vous le dis, Edouard. Autrefois nous avions quelque liberté, quelque latitude. Pourvu que le service marchât, on ne s'inquiétait plus du reste. Nous allions où nous voulions ; nous faisions ce qui nous plaisait. Aujourd'hui, tous nos pas sont épiés. On sait où nous passons les soirées et les nuits, ce que nous faisons le dimanche, ce que nous mangeons le vendredi. Pas un de nos actes, pas une de nos fai-

blesses n'échappe à cette surveillance. On nous enveloppe, on nous étreint, on nous étouffera, si la chose dure.

— Et comment appelez-vous cette puissance occulte ? dis-je à Saint-Léon.

— On l'appelle la congrégation, mon cher ; puissiez-vous ne jamais savoir ce que pèse ce mot !

Quoique le langage de mon chef eût un caractère de sincérité, je n'y vis que l'expression d'une crainte excessive. Peut-être s'était-on plaint de ses allures de papillon et de la négligence avec laquelle il traitait les affaires du service. Je m'expliquais alors comment ces reproches l'avaient blessé et quel intérêt il pouvait avoir à les mettre sur le compte d'une puissance occulte. Quant à moi, en examinant ma vie, je n'y voyais rien qui m'exposât à de telles récriminations. Jamais je n'avais eu plus de titres à la bienveillance de mes chefs ; jamais je n'avais apporté dans mes fonctions une activité plus soutenue. Au lieu donc de me laisser décourager, je redoublai d'ardeur dans ma poursuite. Le directeur général et le ministre furent pressés par leurs points faibles et amenés facilement à capitulation. De toutes parts il m'arrivait des paroles rassurantes ; il y avait des promesses formelles, des engagements pris.

J'en étais là, à l'apogée de l'espoir, lorsque Saint-Léon me fit appeler dans son cabinet :

— Eh bien ! lui dis-je en entrant, c'est signé ?

J'avais à peine laissé échapper ces mots que j'aurais voulu pouvoir les reprendre, tant mon chef avait l'air triste et mécontent. Il tenait à la main un papier qu'il parcourait avec une colère concentrée.

— C'était fait hier, me dit-il ; c'est défait aujourd'hui, Edouard, on nous force la main, on pèse sur nous.

— Comment ? m'écriai-je.

— Je vous dis, Edouard, qu'on pèse sur nous. Voici votre arrêt, tenez.

Je pris vivement le papier de ses mains, et voici ce que j'y lus.

Notes sur Edouard Mongeron, employé.

« Le nommé Mongeron, (Edouard) appartient à une famille de buonapartistes, etc.

« Il doit à Buonaparte une promotion de faveur ; nouveau lien qui l'attache à cette cause.

« Il a une tante qui est le buonapartisme incarné et qui ne peut que lui avoir inculqué des opinions subversives.

« Il fréquente les theâtres et les courtisanes, et n'observe en aucune manière ses devoirs religieux.

« Ces notes ont été fournies par M. le comte de Saint-Firmin, qui appartient à la congrégation ; elles doivent être d'autant plus exactes, que c'est lui qui a fait entrer ce jeune homme dans les bureaux. »

Quand j'eus achevé cette lecture, je me retournai vers Saint-Léon :

— Eh bien ! lui dis-je, qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve, me répondit-il, que l'on ne fera rien pour vous. Votre carrière est perdue, Mongeron.

— On obéit à ces gens-là ? m'écriai-je, les dents serrées de colère.

— Comment donc ! si l'on obéit ; on se prosterne devant eux, mon cher. Les robes noires ! Ce sont nos maîtres !

Je n'en voulus pas entendre davantage : une demi-heure après, j'étais sur la route de Verrières et entrai tout effaré chez ma tante :

— Qu'as-tu donc mon fils ? s'écria-t-elle ; comme te voilà ahuri !

— Il y a, lui dis-je, que je viens m'enrôler dans votre bataillon, ma tante ! je conspire avec vous !

— A la bonne heure ! mon fils, s'écria la générale en me pressant sur son cœur, je savais bien que tu y viendrais ! Bon sang ne peut pas mentir.

XXI

LES SUITES D'UN COUP DE TÊTE.

Pendant que je m'enhardissais à la révolte et rompais avec un régime où l'avenir m'était interdit, l'administration faisait une acquisition au moins singulière, et qui avait, à mon égard, les caractères d'une fatalité.

Un matin que j'entrais, pour des affaires de service, dans la pièce des expéditionnaires, j'y aperçus le comte Ernest d'Hautefeuille, assis devant un bureau, taillant des plumes comme

eût pu le faire un habitué de la maison. Ma surprise fut grande, mon dépit aussi. Comment se trouvait-il là, et à quel titre ? Bernard devait le savoir ; je le pris à part et l'interrogeai.

— Quel est cet étranger ? lui dis-je à demi-voix.

— Un nouvel employé, me répondit-il.

Ces cas ne sont pas rares dans les emplois publics ; le rang et la fortune n'en éloignent pas les candidats. On cite des expéditionnaires dont le nom remonte aux Mérovingiens, et des surnuméraires qui se rendent à leur poste dans un coupé à deux chevaux. Le service de l'Etat est pour eux une sorte de maintien, et pour leurs familles une garantie contre les désordres qu'engendre l'oisiveté.

C'est à ce titre que le jeune Ernest avait été placé dans nos bureaux. Il était le dernier rejeton des d'Hautefeuille, et appartenait à la grande noblesse de France. Son père et sa mère étant morts jeunes, il ne lui restait d'autres parents que son aïeul, le marquis d'Hautefeuille, et le vieillard avait concentré sur cette tête si chère toute la puissance de ses affections. Une race féconde et glorieuse se résumait dans cet enfant ; c'est assez dire quel intérêt s'attachait à ses moindres actes. Le marquis ne semblait exister que pour lui et par lui ; il avait vu s'éteindre avant l'âge ses frères et son fils, s'en aller un à un les d'Hautefeuille, comme si le destin eût pris à tâche de condamner ce nom à l'oubli. Ces deuils successifs avaient déchiré son cœur, et peut-être n'y eût-il pas résisté, si le sentiment du devoir n'eût été plus fort chez lui que les atteintes de la douleur. Sa place était auprès du dernier des d'Hautefeuille ; il lutta contre le chagrin, et survécut aux siens pour remplir cette mission.

Ernest donna plus d'un souci à son aïeul ; il était d'un naturel ardent, généreux, chevaleresque. Ses passions effrayaient le marquis, non à cause de leur violence, mais à cause de leur sincérité. Le vieillard eût compris une suite d'attachements volages, des roueries de chevalier, comme on s'en permettait vis-à-vis des duchesses de l'autre siècle. Il eût toléré des intrigues d'Opéra ; des soupers fins avec les bayadères. Rien, dans ses souvenirs, ne lui représentait sous un mauvais jour ces passe-temps de jeune homme. C'était une sorte d'initiation à la vie, un tribut payé au plaisir avant l'heure des engagements sérieux. Volontiers il s'y fût résigné et eût payé les frais de l'expérience.

Aucun de ces goûts ne se déclara chez Ernest : le marquis en fut pour ses intentions secrètes et sa bonne volonté. Mais, en revanche, il surprit dans son petit-fils une disposition qui l'effraya : c'était une sensibilité exquise et profonde. Tout jeune, le comte avait prouvé ce qu'était son cœur et quelle bonté l'animait. Autant il gardait son rang vis-à-vis de ceux qui marchaient ses égaux, autant il aimait à en descendre avec les personnes d'une condition moins élevée que la sienne. Non que ce fût calcul chez lui, ni besoin de popularité, il ne faisait qu'obéir en cela à une nature droite, aimante et sincère. Ses sympathies ou ses répugnances n'avaient rien d'étudié ; il donnait ou refusait son affection par entraînement, par instinct, et n'éprouvait qu'un invincible éloignement pour les liaisons de salons et les intimités de ruelles.

C'était là ce qui désespérait son aïeul ; il se défiait du cœur d'Ernest et craignait de le voir s'engager d'un moment à l'autre en de délicates aventures. Une circonstance l'avait surtout frappé ; voici laquelle : dans le cours de l'été, les d'Hautefeuille quittaient leur bel hôtel de la rue de Varennes pour habiter le château de Vauhallan, dont les prairies confinent à la Bièvre. Cette résidence était digne d'un roi ; mais l'ange du deuil semblait planer sur elle et y répandre une empreinte indélébile de tristesse. Autrefois pleine de bruit, elle était désormais vouée au silence. Au lieu d'une tribu nombreuse, elle n'avait plus que deux hôtes, un vieillard et un adolescent. Quand on pénétrait dans ces vastes salles, chargées de décors fastueux, on se sentait écrasé par leur grandeur et effrayé de leur solitude. Il se dégageait de ces hautes voûtes un froid qui ressemblait à celui des tombeaux, et pesait sur les épaules comme une chappe de plomb. Pour s'arracher aux ennuis de ce séjour, le comte Ernest montait chaque jour à cheval et poursuivait dans les bois de longues promenades. Il n'était point de fête aux environs dans laquelle on ne le vît, point de bal où il ne jouât un rôle. Il avait à Vauhallan une écurie, des meutes, des piqueurs et souvent il donnait à son aïeul le spectacle d'une grande chasse. D'autres fois il ordonnait une battue dans un parc clos de murs où il avait fait jeter plusieurs centaines de lièvres qui y multipliaient à l'envi.

Ainsi s'écoulaient les loisirs du jeune d'Hautefeuille, et jusque-là le marquis n'avait aucun sujet de s'en préoccuper. Che-

vaux, chiens, vénerie étaient des délassements de gentilhomme; rien de plus naturel que le comte Ernest s'y abandonnât. La fortune de la maison pouvait défrayer des goûts dispendieux et des fantaisies royales. Le vieux marquis y excitait même son petit-fils, et s'il conçut des inquiétudes à son sujet, ce fut précisément lorsqu'il le vit renoncer à ces plaisirs des existences opulentes. En effet, vers la fin d'un été, les habitudes du comte Ernest subirent une complète révolution : il devint sombre et distrait, il négligea son écurie et ses meutes, et ne sembla trouver de plaisir que dans l'isolement. Souvent il partait le matin et ne rentrait que fort avant dans la soirée. Où avait-il passé son temps? personne ne le savait. Le comte ne voulait pas être accompagné, et il était trop aimé de ses gens pour qu'aucun d'eux consentît à jouer vis-à-vis de lui le rôle d'un espion. Ce changement ne pouvait échapper aux yeux du marquis. Il interrogea doucement son petit-fils, et n'obtint que des réponses évasives. Ernest voulait évidemment rester maître de son secret; le vieillard n'insista plus. Il espérait que le temps et la jeunesse triompheraient de ces symptômes : cet espoir fut déçu. Le séjour de Vauhallan ramenait chaque année les mêmes courses, la même mélancolie, le même goût pour la solitude. Le vieux d'Hautefeuille s'en désespérait, il ne savait plus que faire, ni à qui s'adresser. Grandchamp était alors son fermier, il s'ouvrit à lui en désespoir de cause. Ce fut le pépiniériste qui plus tard me donna ces détails et me mit en tiers dans cette confidence.

Rien ne réussissait au vieux marquis, le comte Ernest restait impénétrable. La seule satisfaction qu'obtint l'aïeul, était une déférence sans bornes dont l'adolescent couvrait ses refus. Le vieux d'Hautefeuille en prit de l'humeur ; il voyait une amourette sous jeu, et ne comprenait pas que l'on apportât autant de discrétion dans la galanterie. Les traditions du siècle dernier ne lui rappelaient rien de pareil. Ce fut alors qu'il se décida à un parti extrême. Mettant cette conduite sur le compte de l'oisiveté, il se dit qu'il dompterait le jeune homme par les servitudes d'une occupation. Laquelle? ici commençaient les difficultés. En première ligne se présentait la carrière des armes, la seule digne d'un gentilhomme. Le vieillard y inclinait, mais il s'agissait du dernier rejeton de sa race ; cette pensée le retint. Il se décida pour les emplois publics, avec la convic-

tion qu'un d'Hautefeuille ne ferait que traverser les postes inférieurs et que l'administration supérieure éprouverait quelque orgueil à s'enrichir d'un nom comme le sien.

Telles furent les circonstances qui amenèrent dans notre service le descendant d'une famille patricienne. Il y apporta les habitudes du grand seigneur et les airs aisés de l'employé qui ne tient point à sa place. Une voiture l'amenait chaque jour sous le péristyle ministériel, et un valet en livrée l'attendait dans la salle des garçons de bureau. Du reste, ses séances n'étaient jamais longues : à peine faisait-il acte de présence pendant de courts instants. Jamais stage ne s'accomplit à l'aide de procédés plus commodes. Le sang parlait en dépit de tout; le gentilhomme se révoltait contre un asservissement sans dignité. Ainsi, le but de l'aïeul était manqué; le principe du mal n'avait pas disparu ; l'oisiveté restait la même.

A diverses reprises je rencontrai le comte Ernest, soit dans les bureaux, soit dans les corridors du ministère. Il me saluait comme on salue un collègue; mais rien ne témoignait qu'il se souvînt de m'avoir vu ailleurs. Nous en restâmes à cet échange de politesses. Je ne le voyais du reste que de loin en loin, et lorsque j'allais serrer la main à l'excellent Bernard. Neuf fois sur dix, d'Hautefeuille se trouvait absent, et alors je prenais son siége et m'installais devant son bureau même, afin de causer plus à l'aise avec le mari de Denise. Dans l'une de ces séances, il se passa un incident, futile d'abord, mais qui plus tard devait prendre quelque gravité. Comme je secouais, tout en causant et par un mouvement machinal, le buvard sur lequel le comte Ernest avait l'habitude d'écrire, il s'en détacha un papier qui après avoir voltigé un moment, s'en alla tomber à quelques pas de moi. Je m'empressai de le ramasser. C'était une lettre dont les plis nombreux et les coins fatigués attestaient qu'elle avait été souvent quittée et reprise. Involontairement mon œil s'y attacha, et je crus reconnaître une écriture de femme. C'en fut assez pour me donner un invincible désir de m'en emparer. Les transports du jaloux étouffaient en moi les scrupules de l'homme délicat. Il me sembla que c'était là une pièce décisive, un acte d'accusaton. Avec une dextérité assez équivoque, je roulai entre mes doigts l'objet convoité et parvins à le soustraire à la vue de Bernard, dont la bonhomie n'eût pas exigé tant de précautions.

Une fois seul, je dépliai le papier et y jetai un regard curieux. Les caractères en étaient mal formés, et, en plus d'un endroit, presque illisibles. Voici ce que je parvins à y découvrir avec un peu d'étude :

« Monsieur.

« Pourquoi êtes-vous venu dimanche aux Bruyères-le-Châtel? Pourquoi étiez-vous, il y a deux semaines, à Saint-Yon ? On commence à remarquer tout cela, et l'on en jase. Annette n'a pas manqué de faire ses petites réflexions ; et il n'est pas jusqu'à Simon qui n'en ait éprouvé de l'humeur et de l'inquiétude. Jugez de l'embarras où cela m'a mise ; vous auriez bien dû me l'épargner.

« Que voulez-vous que l'on dise en voyant toujours un aussi beau jeune homme auprès d'une pauvre fille? Personne ne voudra plus me parler ; on me croira perdue. Vous êtes un grand seigneur, restez avec vos princesses. Que feriez-vous de moi ? Et puis, voyez-vous, si tout ceci arrivait aux oreilles du père Maréchal, il n'y aurait plus moyen de tenir dans la maison.

« Restez chez vous, je vous en prie, ou vous ferez mon malheur. Dès que l'on commence à gloser sur les jeunes filles, il n'y a plus de repos pour elles. Les amies, les voisines s'en mêlent, et Dieu sait comme elles y vont, les bonnes langues !

« L'autre jour, le garde-moulin de Nozay vous a aperçu ; voyez un peu comme les choses tournent contre nous. »

La lettre se terminait là ; point d'adresse, point de signature. Cependant, ces indications me suffirent pour mettre Mariette hors de page. Il n'y avait rien de tout ceci qui pût s'appliquer à elle. Je ne connaissais pas son écriture, et pourtant j'étais convaincu qu'elle n'avait pas à se reprocher un aussi indigne griffonnage. Rien d'ailleurs ne s'y rapportait à elle, ni les noms de lieux, ni les noms de personnes. Evidemment il se cachait là-dessous une autre aventure du comte Ernest, une amourette avec quelque villageoise. Cette pensée me rassura ; je commençai à trouver moins dangereux un homme qui partageait son effort et se permettait des diversions si favorables à mon repos. Par je ne sais quel instinct, je gardai néanmoins cette lettre, au lieu de la rétablir à l'endroit où je l'avais prise. Elle resta au fond de mes poches comme dans un arsenal.

D'autres soins vinrent bientôt me distraire de ce dernier souvenir donné à mon amour. Un nouveau sentiment germait dans mon cœur et y occupait chaque jour plus de place ; c'était la passion politique, l'une des plus vives, des plus impérieuses que l'on puisse éprouver. Il s'y mêlait aussi une ardeur de vengeance et un besoin d'action que j'avais de la peine à contenir. Le temps y aidait, l'air était chargé de colères. Dans les cafés, dans les lieux publics, on voyait frémir une jeunesse fougueuse, qui n'attendait qu'un signal pour éclater. On s'enivrait de pamphlets hostiles au gouvernement, de chansons où respirait la grande âme de la patrie. Je doute qu'en aucun temps et en aucun lieu, il ait pu exister un concert plus général contre les puissances du jour. Tout servait à accroître l'anathème, les petites choses comme les grandes ; on s'armait de tous les actes, mauvais ou bons ; on ne consentait pas à distinguer : de la part d'un ennemi les présents même étaient funestes.

Je me mêlai à ce mouvement, à ce bruit, à cette révolte. Mon rôle était obscur ; je ne comptais que comme soldat ; mais je me conduisis en soldat dévoué, qui suit le drapeau jusqu'au bout, et ne se repose que sur la brèche. Des scrupules, je n'en avais plus ; l'injustice m'en avait guéri. Il me semblait légitime de renverser un état de choses où je devais rester à jamais enfoui, méconnu, écrasé sous des foudres mystérieuses. C'était mon droit, j'en usais. On m'avait opprimé par l'arbitraire ; je me vengeais par l'insurrection. Je rendais au gouvernement procédé pour procédé, tendresse pour tendresse. J'étais mis au ban de l'avancement, je le mettais au ban de l'avenir ; je le condamnais à une destruction inévitable. D'ailleurs je n'étais pas le seul que ce joug fatiguât ; on conspirait tout haut dans les bureaux et la désaffection y faisait des progrès rapides. Les menaces n'y pouvaient rien ; les rigueurs étaient impuissantes : on lisait Courier, on chantait Béranger jusque dans les antichambres ministérielles, on s'inspirait de l'opinion du dehors pour porter le schisme au sein même du sanctuaire.

Quand je me reporte à ces temps d'effervescence, il me semble que je me retrempe à une source de sentiments vrais et généreux. Nous avions pour nous la jeunesse, ce prisme au travers duquel tout se colore ; nous avions une foi entière dans la justice de notre cause et dans la pureté des moyens que nous employions pour la faire triompher. Il s'agissait moins d'attaquer

que de se défendre. L'œuvre de nos pères était menacée. On voulait effacer d'un trait de plume quarante ans de notre histoire, nos pages de gloire, nos pages de liberté ; on prétendait nous ramener au fanatisme et à l'asservissement. Devant cette poursuite, hautement avouée, quelle âme ne se fût point émue, quel bras ne se fût point armé ? Tout était légitime, tout était bon, la parole, la plume, et jusqu'à l'épée ! Saintes heures de l'enthousiasme, de quel vol rapide vous vous êtes enfuies, et qu'il serait difficile de vous retrouver dans notre sphère d'émotions positives !

Ma tante Brigitte assistait avec orgueil à ce travail secret de mon âme ; elle réchauffait, elle entretenait mes bonnes dispositions. Pour elle, la grande affaire n'allait jamais plus loin que le lendemain. On n'attendait que le mot d'ordre, et des courriers devaient le porter à franc étrier aux quatre coins de la France. A force de gagner des régiments et d'enrôler des maréchaux, elle avait fini par excéder de beaucoup la limite des cadres; mais cette circonstance ne l'arrêtait pas. Elle avait toujours un régiment et un maréchal à m'offrir. Grâce à elle, le feu sacré continuait à animer le club de Verrières, qui fit des conquêtes dans un rayon étendu, Bièvre s'en émut, et Palaiseau protesta ; on opposa club à club, afin de rétablir l'équilibre, qui allait se rompre au profit d'une influence rivale.

Lorsqu'un événement venait alarmer l'opinion, il fallait voir l'attitude des mécontents réunis sous la présidence de ma tante. C'étaient des motions d'une audace extrême, des plans d'attaque, des coups de main aussi téméraires qu'ingénieux. On parlait de marcher en masse sur Paris ; on fondait des balles, afin de n'être pas surpris par les événements, et la générale répondait sur sa tête de ces munitions de guerre. Ensuite venaient les discours et les commentaires sur les articles des journaux, sur l'état des esprits, sur les projets ténébreux de la couronne. Verrières la savait engagée dans une lutte avec le parlement, et l'idée du refus de l'impôt commençait à faire de grands ravages parmi ces têtes de campagnards. C'était une manière de recouvrer les sommes que ma tante leur avait arrachées sous forme de souscription, et qu'à vrai dire ils regrettaient du fond de leur âme.

Un jour, le club me fit un grand honneur. Depuis longtemps

le besoin d'un secrétaire s'y faisait sentir; c'était un vide dans l'institution. Pour le combler, on avait fait quelques essais fâcheux. Chacun des membres avait été successivement appelé à fournir la preuve de son aptitude; on espérait trouver dans le nombre une plume que le club pût décemment présenter à ses amis ou à ses ennemis. Le résultat de cette expérience fut déplorable, l'échec universel. Plus d'illusion possible; l'association ne renfermait pas les éléments d'un secrétaire. Or, sans ce rouage, où sont la force, la vie, l'honneur d'un club? Qu'importent des séances brillantes, si elles ne laissent pas plus de traces que le pas du voyageur sur l'arène du désert? Une société privée de procès-verbaux est un corps à qui il manque son plus noble organe. Le club de Verrières ne s'y méprenait pas; il se sentait incomplet, insuffisant, en proie à un vice radical, et cette pensée le plongeait dans des crises terribles et des découragements profonds. Vingt fois il fut sur le point de se dissoudre.

Ce fut alors que ma tante songea à moi. Un jour que le club avait atteint les dernières limites de l'affliction et du désespoir, elle ouvrit hardiment une motion qui devait me porter aux honneurs du secrétariat. Cette idée entièrement neuve, et fièrement jetée, opéra une révolution soudaine dans l'état des esprits. On me connaissait, on savait quel relief ma plume pouvait donner à une association. J'eus donc les honneurs d'un consentement unanime. Un seul membre fit observer, d'une manière timide, qu'ordinairement le secrétaire assistait aux séances, et que c'était une garantie pour l'exactitude des procès-verbaux. L'objection parut futile à la majorité; ma tante Brigitte en triompha sans peine. Je venais souvent à Verrières; cela suffisait. On me donnerait alors de vive voix le détail de ce qui se serait passé, et je ferais très-facilement ma rédaction là-dessus. En effet, les choses eurent lieu comme la générale l'avait résolu; le club de Verrières se compléta par un secrétaire et un procès-verbal.

Les années se succédaient au milieu de ces événements que je raconte d'une manière rapide. Plus nous marchions dans la crise, plus mon esprit s'y absorbait tout entier. La passion qui m'animait, était devenue si violente, qu'elle excluait les autres. Mes amours avec Mariette n'étaient plus qu'un rêve gracieux, traversé par un coup de foudre. Ma liaison avec Coralie en arri-

vait à cette langueur qu'engendre la satiété. Au milieu de ces ruines, mes haines politiques restaient seules debout, et suffisaient pour remplir, animer ma vie. Je les voyais grandir au contact d'émotions nouvelles. Il est vrai que jamais temps ne fut plus fécond en surprises ! Les heures y valaient des mois, les mois des années. On se demandait quand la prise d'armes aurait lieu, et comment. L'épée de la couronne était hors du fourreau ; le pays s'attendait à la voir porter les premiers coups.

XXII

LES GRANDS JOURS.

Au jour décisif, lorsque Paris s'éveilla, deux libertés lui étaient ravies : celle de la tribune, celle de la presse. Des ordonnances imposaient à celle-ci un bâillon, à celle-là des conditions qui la rendaient illusoire. C'était décisif : on ne pouvait pas attaquer avec plus d'audace.

A ces violences, il n'y avait qu'une réponse : la violence ; contre ceux qui abusaient de la force, la force était le seul recours. Des éléments existaient pour cela ; malheureusement ils étaient épars : ils s'ignoraient pour ainsi dire. Aussi régna-t-il d'abord dans les esprits plus de stupeur que de décision. La presse, directement attaquée, fut la première à se défendre ; elle protesta par un acte solennel, et déclara qu'elle résisterait. C'était une courageuse initiative ; le barreau, la magistrature y obéirent et se mêlèrent au mouvement par des actes publics. L'insurrection commençait en s'appuyant sur le droit ; il ne s'agissait plus que de lui donner la sanction des faits.

Jamais je ne vis un plus beau soleil que celui dont nous étions inondés. Sous un ciel d'un bleu d'indigo, régnait la température d'une fournaise. On eût dit une ville de l'équateur avec son cercle de lumière et de feu. Je m'engageai dans la foule afin de m'assurer de l'état des esprits. Point d'actes encore ; mais seulement des murmures sourds et des physionomies sombres. Des groupes se formaient autour des régiments en armes ; on se mesurait de l'œil avant que d'en venir aux mains. De temps en temps, lorsque la masse des curieux devenait trop

épaisse, des cavaliers s'ébranlaient pour les disperser sans qu'on opposât à ces charges fréquentes autre chose que des huées et des sifflets. La résistance s'essayait seulement ; elle ne s'exalta qu'aux premiers coups de feu et à l'aspect du premier cadavre.

Alors tout s'arma, les maisons s'animèrent, les pavés s'amoncelèrent, la ville se hérissa d'obstacles et se peupla de combattants. La vie ordinaire était pour ainsi dire suspendue; plus d'affaires, plus de plaisirs. Ce commerce de détail qui forme une partie de l'activité de Paris, s'était condamné à un chômage volontaire. Point de magasins ouverts, si ce n'est ceux des armuriers et des fourbisseurs, changés en arsenaux pour le peuple. Les voitures ne roulaient plus ; couchées sur le flanc, elles servaient de barricades. Les arbres des boulevards, sciés au pied et abattus du côté de la chaussée, y formaient des haies inaccessibles, qui supprimaient la circulation. Sur mille points se réveillait, dans cette population de soldats, le génie instinctif de la guerre. A la précision des mouvements, à la hardiesse des moyens, on aurait pu croire qu'il y avait dans tout cela une direction, un plan arrêté; une tête qui ordonnait, des bras qui exécutaient. Il n'en était rien cependant ; l'inspiration individuelle avait seule organisé ces préparatifs de défense.

C'est que le peuple s'en mêlait et s'était mis à l'œuvre. Du sein des ateliers, fermés au travail, sortaient des blouses héroïques et d'intrépides enfants. Le Parisien aime le mousquet ; l'odeur de la poudre l'enivre. Les vétérans de nos grandes guerres y retrouvaient un souvenir ; les élèves de nos écoles savantes y cherchaient un apprentissage. Ainsi, par la force des choses, les éléments de la résistance s'étaient rapprochés ; ils faisaient corps, ils allaient balancer les avantages de la discipline. Pour une guerre de rues, la première condition, c'est la mobilité, la liberté des allures. Tout s'y passe entre tirailleurs, et les chances sont pour ceux qui connaissent le mieux le terrain.

L'incendie était allumé; la fusillade éclatait sur tous les points. On se battait au marché des Innocents, sur la place du Palais-Royal, dans la rue Saint-Antoine, sur les boulevards, sur la place de l'Hôtel-de-Ville. Toute barricade était un volcan, toute croisée une meurtrière. Là où manquaient les fusils, on employait, comme engins de guerre, jusqu'aux meubles des maisons,

qui pleuvaient sur les têtes des assaillants. Que de bravoure on déploya au sein de ces héroïques luttes! Ailleurs on pouvait douter du succès; dans les rangs du peuple on n'en doutait pas. On voyait écrite sur son front la conscience de la victoire, et sur le front des soldats qui lui étaient opposés, une résignation mêlée de douleur. Le courage était égal des deux parts, mais quelle différence dans la cause?

Dès le début j'avais pris mon parti; je m'étais jeté au fort de la bataille. J'aurais pu suivre sur un autre terrain la marche des événements et assister aux délibérations du monde parlementaire : je préférai le rôle de combattant. Au point où en étaient les choses, l'action me parut le devoir le plus impérieux. Un fusil de chasse reposait près de mon lit, arme innocente qui me venait de mon père et qui était pure de tout sang, même du sang des lapins. Je me procurai quelques balles, un peu de poudre, et marchai du côté du feu. Un régiment de ligne occupait le Pont-Neuf, je me dirigeai de manière à l'éviter et parvins à gagner l'autre rive de la Seine, par le pont Marie. Ce fut sur ce point, entre les rues du Martroy et du Monceau-Saint-Gervais, que se livra l'un des plus vifs combats de la journée. Une poignée d'hommes déterminés parvint à y empêcher la jonction des troupes qui arrivaient de la Bastille, avec celles qui occupaient l'Hôtel-de-Ville. Il fallut pour cela d'opiniâtres efforts et une lutte ardente. Jamais plus beau spectacle ne frappa mes yeux. A demi nus, la tête découverte, d'intrépides ouvriers soutinrent sans faiblir le choc d'un bataillon et le forcèrent à la retraite. Les toits, les ouvertures des maisons, étaient remplis d'auxiliaires invisibles; on voyait s'agiter les pavés, et les fenêtres s'éclairer de feux comme des créneaux.

Nous n'étions pas nombreux, mais la position suppléait au nombre. Deux barricardes énormes nous protégeaient, et, malgré des efforts opiniâtres, la troupe ne put pas les enlever. De cet abri impénétrable, nos coups portaient avec une sûreté effrayante. Nous pouvions choisir nos victimes, et plus d'une fois je sentis mon cœur défaillir à l'aspect de ces soldats mornes et résignés que nous décimions sans relâche. Le feu du combat pouvait seul excuser cette soif du sang, cette ardeur d'extermination qui animaient les esprits. Le soleil nous enveloppait de rayons brûlants; l'odeur de la poudre nous exaltait; nous étions ivres. Parmi les scènes qui se passèrent sous mes yeux, il en

est une dont je fus surtout frappé, et qui remplit mon cœur de tristesse. Un escadron de cuirassiers, débouchant de la rue Saint-Antoine, vint se heurter contre notre rempart. C'était pour lui un obstacle invincible ; il s'arrêta et attendit de nouveaux ordres. Cette halte fut longue ; pendant vingt minutes ces cavaliers essuyèrent notre feu sans pouvoir y riposter; nos balles résonnaient sur ces cuirasses comme les grêlons sur l'ardoise, et des maisons d'alentour tombaient de gros meubles ou d'énormes pavés qui écrasaient les casques de ces malheureux, et les renversaient à demi morts. Jamais mon âme n'éprouva une piété plus profonde ; je me sentis près de quitter la partie.

La journée s'écoula sans que nous eussions perdu un pouce de terrain. Toute la ligne entre le quai de la Grève et la rue de la Tixeranderie était en notre pouvoir. Nous étions là quarante tout au plus pour défendre trois barricades; des ouvriers, quelques étudiants, quelques gens du commerce. Pas un de nous ne bougea. Des maisons voisines on nous apportait à manger et à boire ; les femmes se mettaient aux croisées pour nous encourager, les jeunes filles nous souriaient. Dans ces étranges journées, tout le monde s'était accoutumé aux scènes de carnage et de deuil; il régnait une fièvre qui excluait la peur et le dégoût. On ne vivait plus que d'émotions fortes. De toutes parts des nouvelles nous arrivaient. Le duc de Raguse avait été tué, trois régiments de ligne avaient passé à l'insurrection, les troupes royales étaient en retraite. Ces avis, circulant de bouche en bouche, raffermissaient la résistance ; des exemplaires de journaux passaient de main en main et ajoutaient quelques nouvelles plus sûres à la chronique répandue de vive voix.

Quand le soir fut venu, nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous pour le jour suivant. La nuit descendait sur Paris ; les bruits de la mousqueterie s'éteignaient. Les deux armées avaient besoin de repos après une journée si chaude. Je me souviens encore du sentiment que j'éprouvai, lorsque je longeai les quais pour regagner mon modeste asile de la rue de Nevers. Le ciel était d'une pureté admirable, et la chaleur si forte, même après le soleil couché, que l'air manquait aux poitrines. Dans un tel cadre, qui n'eût rêvé les langueurs du climat méridional, la sérénade sous le balcon, le doux entretien du soir sur une terrasse parfumée? Au lieu de cela, que de lu-

gubres scènes ! Des barricades ensanglantées, des chariots pleins de morts, et des blessés portés sur des civières ! De loin en loin, un coup de feu tiré à l'aventure semblait être comme un écho de la journée qui venait de finir, et un prélude de celle qui allait commencer. Il n'y avait pas même de trêve ; les deux armées couchaient sur le champ de bataille.

A l'aube je fus sur pied ; à peine avais-je pu fermer l'œil au milieu des émotions qui m'assiégeaient. Dans tous mes rêves, le spectacle de la veille reparaissait devant mes yeux. Je voyais tomber des lignes entières de soldats ; j'entendais les gémissements des blessés et le râle des mourants. Des cavaliers démontés se traînaient jusqu'à moi, et nous engagions des duels horribles. La troupe nous débordait ; les barricades cédaient au canon, et la mitraille nous fauchait par centaines. Un brusque réveil m'arracha seul à ces funèbres images. La réalité était moins sombre que ces visions. Je me levai et regardai le ciel ; il avait gardé son éclatant azur et semblait sourire à ce deuil comme un père sourit aux cris de l'enfantement. Les rues s'animaient de nouveau ; le bruissement des armes se faisait entendre dans le lointain, on entendait rouler le canon sur les pavés sonores. C'était la journée décisive ; je me hâtai de préparer mes cartouches et d'inspecter mon matériel de guerre, afin d'y figurer avec honneur.

Ces soins étaient remplis et j'allais sortir, lorsque des pas tumultueux retentirent sur mon escalier. Je me crus trahi, vendu ; je me vis sous le coup d'une invasion de la police. Ma décision fut bientôt prise, je résolus de me défendre et de faire payer chèrement ma vie. En un clin d'œil je poussai mes verrous et renforçai ma porte à l'aide de gros meubles.

— Ouvre donc, s'écria une voix du dehors, après avoir essayé de faire jouer le pêne.

Cette voix avait quelque chose de viril ; cependant elle suffit pour faire évanouir mes appréhensions. C'était celle de ma tante ; mes alarmes cessèrent. Je levai mon état de siége et lui donnai accès chez moi. La générale était en costume de combat, et, sous sa mante, brillait le fameux sabre qu'elle m'avait destiné.

— Eh bien ! mon fils, qu'est-ce que ce genre ? s'écria-t-elle en entrant. On se bat à Paris et tu ne m'en écris pas un mot ? Comme si les choses pouvaient marcher sans nous.

Je la regardai avec surprise, non à cause de sa brusque arrivée, rien de sa part ne pouvait m'étonner, mais à cause de la troupe singulière qui marchait à sa suite. Ma petite chambre se remplissait peu à peu d'étranges figures qui pénétraient une à une avec la circonspection ordinaire des villageois.

— Les fédérés de Verrières! me dit ma tante en me les présentant; le club t'a désigné, à l'unanimité, pour être leur capitaine. Voici Joseph, ajouta-t-elle en me désignant un gars de vingt ans environ, que je te donne pour un bon tireur; mets-lui un Suisse au bout du fusil et tu verras. Voici Guillaume, un vieux de la vieille; voici Pierre, un conscrit de l'an X; voici Jacques, voici Mathurin. Mène-moi ça au feu, mon garçon; ils déquilleront des royaux, que ce sera un charme. Tous braconniers et garantis. Je te les confie, Édouard, tu m'en réponds sur ta tête. Par exemple, quand tu m'en ramènerais quelques-uns de moins, c'est excusé d'avance; le boulet est un vieux brutal!

Pendant que ma tante parlait ainsi, plusieurs de mes villageois gardaient une contenance équivoque. D'autres paraissaient fort animés et disposés à se battre. J'avais donc une phalange à mes ordres, sept hommes, capitaine compris, mais des hommes dévoués, une vraie garde prétorienne. Avec un pareil instrument, on aurait pu, dans ces heures de trouble, aspirer à tout; il en est qui se sont décerné l'empire à un moindre titre. Je passai en revue mes gens, et leur donnai des instructions sommaires que ma tante Brigitte se chargeait de compléter.

— Mes enfants, disait-elle, tenez vos coups bas, pas plus haut que le ventre, entendez-vous; la balle remonte toujours. Tiens, Édouard, ajouta-t-elle, prends le sabre de Murat, il te portera bonheur.

Nous sortîmes et débouchâmes par le quai; la générale n'avait pas voulu abandonner sa petite troupe, elle marchait à côté de nous. Quand nous arrivâmes à un point d'où l'on put découvrir Notre-Dame, le pavillon tricolore, déployé au sommet des tours, frappa ses yeux émerveillés. C'était son étendard impérial, celui qu'elle avait vu si longtemps caressé par les brises allemandes et italiennes, le plus beau souvenir de sa vie, l'emblème dans lequel se résumaient ses affections et ses grandeurs. Pour la première fois, depuis qu'il s'était abîmé dans la tempête, elle le revoyait, elle le retrouvait, et son bonheur était si grand,

qu'elle croyait être le jouet d'un rêve. Elle se pencha sur moi, en proie à l'émotion la plus vive :

— Mon fils, me dit-elle d'une voix entrecoupée ; est-ce lui ; est-ce bien lui ? Mes pauvres yeux ne me trompent point?

— Non, ma tante, lui dis-je.

— C'est mon drapeau ! s'écria-t-elle. Je savais bien que je le reverrais ! Enfin ! ! !

Elle joignait les mains dans une sorte d'extase ; il fallut s'arrêter pour attendre que cette première impression se fût calmée.

— Mon drapeau ! répéta-t-elle. Je puis m'en aller de ce monde à présent ; j'en ai assez vu. Vive Napoléon II !

J'essayai de l'apaiser et de la ramener au cri de : *Vive la charte !* qui depuis deux jours nous servait de ralliement. Ce fut en vain : la charte de ma tante Brigitte, c'était l'Empereur ; hors de ce nom, elle ne voyait rien qui valût la peine de s'agiter.

— Vive Napoléon II ! répétait-elle à chaque instant.

Nous nous étions remis en route et marchions vers l'Hôtel-de-Ville où je devais rejoindre mes frères d'armes de la veille. A la direction des bruits, je comprenais bien que le plus grand effort ne se porterait pas de ce côté, mais j'avais des engagements et je voulais les tenir. Une fois ralliés, nous étions libres de choisir un autre champ de bataille. En chemin on nous parla d'une attaque contre le Louvre et le Carrousel, où s'étaient concentrés, pendant la nuit, les détachements épars au sein de la ville. D'autres démonstrations étaient également indiquées, l'une contre les casernes de la rue de Tournon et de la rue de Babylone, l'autre contre le Musée d'artillerie de Saint-Thomas-d'Aquin. Il aurait fallu cent bras pour suffire à la besogne de cette grande journée.

Je maintins mon itinéraire et traversai la Seine à la tête de mon petit peloton. Ma tante Brigitte nous causait quelques embarras ; la vue de son vieux drapeau l'avait mise hors d'elle-même ; elle en éprouvait un vertige toujours croissant. Quand elle entendit le canon retentir sur la ligne des quais, son exaltation n'eut plus de bornes :

— A moi la vieille garde ! s'écria-t-elle. En avant les lapins ! En avant les culottes de peau !

Nous arrivâmes sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où se trouvait déjà une multitude armée. On y soulevait les pavés afin de

créer des obstacles à une agression ; on construisait une ligne de barricades qui devait en rendre les abords difficiles et dangereux. L'Hôtel-de-Ville était le quartier général de la révolte; il importait de s'y maintenir, et les combattants se distribuaient le soin de la défense. Mon premier souci fut de chercher à rejoindre mes camarades de la rue du Martroy. Je ne les trouvai pas; ils s'étaient montrés moins fidèles que moi au rendez-vous, et avaient dû prendre d'autres directions. Mes mouvements redevenaient libres ; je pouvais disposer de moi-même et de ma troupe. Afin de mieux régler ma stratégie je résolus de monter dans les salles de l'Hôtel-de-Ville et de m'aboucher avec ceux qui s'en étaient emparés. Je comptais y trouver des hommes influents et me mettre à leurs ordres. Je m'engageai dans l'escalier.

Arrivé là-haut, ma surprise fut extrême d'y trouver une foule de rois qui s'étaient couronnés de leurs mains. Pour un qui tombait, il s'en présentait cinquante. Ma troupe m'avait suivi, et cette force imposante obligeait les nouveaux monarques à compter avec moi. On se mit à ma discrétion ; j'aurais pu m'élever jusqu'au rang de dictateur. Je refusai tout, même le titre modeste de membre du gouvernement provisoire. Je ne réclamai, pour moi et mes braves, que l'honneur de défendre le sanctuaire de la révolution. On comprit ce vœu et on y déféra. Les fédérés de Verrières se disposèrent dans l'antichambre, prêts à faire un rempart de leur corps à ces souverains qui s'essayaient à l'exercice de leurs fonctions. Moi, je restai auprès d'eux, un peu ébranlé par ce spectacle et navré de voir qu'un mouvement si sérieux fît éclore de pareilles ambitions.

Je passai là une journée dans laquelle bien des originaux défilèrent sous mes yeux ; j'assistai à un drame mêlé de comédie, où le ridicule était près du sublime. Les événements du dehors venaient se réfléchir à l'Hôtel-de-Ville comme dans un centre naturel. On y apprit l'attaque du Louvre, la prise des Tuileries, la retraite des troupes royales. Ces succès étaient accueillis par des explosions d'enthousiasme, et l'un des chefs improvisés paraissait alors au balcon pour annoncer ces bonnes nouvelles à l'armée des combattants. De longs cris de joie y répondaient du dehors. Moi, j'en profitais pour aller stimuler le zèle de ma phalange, et ma tante, qui n'avait pas voulu s'éloigner, me répétait :

— N'aie pas peur, mon fils, je suis ici, fidèle au poste, comme tu vois. Ne soyons pas en peine du reste. Dès qu'ils ont le drapeau, tout est dit; jamais on n'a vu le drapeau rester en chemin.

Notre salle s'encombrait peu à peu de nouveaux venus. A mesure que le danger diminuait, il se présentait plus de personnes qui réclamaient leur part de puissance. Tout le monde donnait des ordres, tout le monde en recevait. Celui-ci envoyait une proclamation à l'imprimerie royale; celui-là signait un bon sur le trésor pour la subsistance des ouvriers armés. On réorganisait la garde nationale dans un coin, on s'emparait de l'hôtel des postes dans un autre. Partout on se livrait à des actes d'autorité avec une assurance et un aplomb prodigieux.

Je m'aperçus bientôt que mes services n'avaient plus d'objet. Le combat avait cessé dans Paris; la retraite des troupes garantissait les insurgés de toute attaque. Il faut dire aussi que ma tante Brigitte s'était attiré d'assez mauvaises affaires en répétant son cri favori. Les impéralistes n'étaient pas en nombre à l'Hôtel-de-Ville, et cet appel au régime du sabre répugnait à la masse des vainqueurs. A diverses fois il fallut intervenir pour apaiser des querelles qui s'étaient engagées, et dans lesquelles la générale ne reculait pas d'une ligne.

— Vous avez pris le drapeau, disait-elle, il faudra bien que vous preniez les aigles. Et quand vous aurez les aigles, ce sera le tour de l'enfant. Si ça ne marche pas de cette façon, c'est à refaire. Vive Napoléon II!

Je compris que la retraite seule pouvait me tirer de cette position difficile; dans l'état d'effervescence où se trouvaient les esprits, il fallait user de prudence. Je ralliai mon peloton et l'entraînai vers la porte. Ma tante Brigitte résistait; elle voulait demeurer pour surveiller les événements. Enfin, j'en vins à bout et l'arrachai à cette faction déjà trop longue.

Au dehors tout était radieux; sous un soleil toujours beau s'épanouissait une population désormais sûre de la victoire. La place de l'Hôtel-de-Ville regorgeait de combattants, et le long des quais le peuple veillait en armes. De loin en loin passait une civière devant laquelle la foule s'inclinait avec respect. Ailleurs c'était une sébille où chacun déposait son offrande pour les blessés indigents. Des éclairs de joie animaient les visages; les poitrines respiraient plus librement: les cœurs battaient

avec plus de calme. L'égoïsme s'effaçait devant la grandeur des faits. Le spectacle que Paris venait d'offrir fournissait à l'histoire de l'humanité une page entièrement nouvelle. Jamais peuple n'avait si vaillamment combattu pour une idée et ne l'avait mise si promptement au-dessus des outrages de la force. C'était beau, c'était glorieux, et chacun en avait sa part. Toutes les classes semblaient confondues dans un même sentiment d'émotion et d'orgueil. On marchait dans les rues l'œil souriant, le front levé ; on se sentait fiers les uns des autres.

J'avais résolu de licencier mon armée, lorsque nous serions arrivés à la hauteur du quai Conti. Ma tante Brigitte s'obstinait seule à rester pour surveiller, disait-elle, les intérêts du roi de Rome. Je me résignai à cette fantaisie ; mais le peloton devait regagner ses foyers. Ce plan venait d'être arrêté entre nous, lorsqu'à la descente du Pont-Neuf nous fîmes la rencontre du père Grandchamp dont la figure était consternée.

— Vous voilà enfin, voisine, dit-il en nous apercevant ; ça n'est point malheureux. Il y a au moins trois quarts d'heure, que je vous cherche.

— Eh bien ! après, Grandchamp, où est le mal ? répondit ma tante, nous étions ici pour le salut de la patrie.

— Je le sais, voisine, je le sais, répondit le vieillard ; qui vous en fait un reproche ? Seulement, voyez-vous, Verrières est sens dessus dessous. On y sonne le tocsin, on parle d'aller dévaster les châteaux des royalistes. Il n'y a que vous qui puissiez nous rendre le repos.

— J'y songerai, voisin, j'y songerai, dit la générale, avec le sentiment de son importance ; mais le roi de Rome avant tout, entendez-vous ! Après lui je ne dis pas.

— Mon Dieu ! voisine, dit Grandchamp tout éploré, si vous saviez combien j'ai peur pour Mariette ! Tout ce bruit la met à la mort, et elle est si bas, la pauvre enfant !

J'étais à portée d'entendre cette conversation, et ces derniers mots firent sur moi l'effet d'un glas funèbre. A l'instant le voile qui me couvrait les yeux se déchira. Je retrouvai mon cœur tel qu'il était, il y a peu d'années, plein de tendresse pour la vierge de mes beaux jours. Mes passions politiques s'éteignaient ; elles ne pouvaient pas survivre à la victoire. Il ne me restait plus, comme aliment et comme espoir, que le rêve adoré de ma jeunesse. Ce rêve allait-il s'évanouir ? Les paroles du pépiniériste

me le faisaient craindre. Mariette en danger ! et je n'en avais rien su !

— Grandchamp, m'écriai-je, votre fille est donc malade ?

Le vieillard secoua la tête d'un air si désespéré, que je me sentis atteint jusqu'au fond de l'âme.

— Eh quoi ! ma tante, vous ne m'en aviez rien dit ? m'écriai-je avec douleur.

— Que veux-tu, mon fils ? me répondit-elle ; c'est tout nouveau. Voici deux mois qu'on ne t'avait pas vu à Verrières.

— Eh bien ! dis-je en prenant un parti décisif, j'y vais à l'instant même. Père Grandchamp, je suis des vôtres ; venez, venez, ne perdons pas un moment, ajoutai-je en me dirigeant vers la rue Dauphine.

— Voilà qui est parlé, mon gars, s'écria le vieillard, en me serrant les mains. Et si tu la sauves, vois-tu ? en dépit de tout, elle est à toi.

— Marchons, marchons, lui dis-je avec chaleur.

— C'est bien, mon fils, c'est très-bien, ajouta ma tante : ce que tu fais là est d'un bon cœur. Je t'accompagnerais volontiers ; mais, vois-tu, il faut que je reste ici pour qu'on nous fasse notre droit. Vive Napoléon II ! Je ne sors pas de là.

Nous étions loin déjà. Ma tâche était remplie ; il n'y a jamais assez de bras pour le jour de la bataille, il y en a toujours trop le jour où il est question de se partager le butin.

XXIII

L'ARC-EN-CIEL.

Les événements de Paris avaient en effet excité un peu d'effervescence à Verrières, et les mauvais sujets du bourg y parlaient de marcher sur quelques châteaux voisins. Parmi ces résidences suspectes, Vauhallan figurait en première ligne ; on le désignait d'un ton menaçant, et on y mêlait le nom du vieux marquis, dont les opinions passaient pour être fort exaltées. Ces rumeurs étaient arrivées aux oreilles de Mariette ; de l'aveu de Grandchamp, c'est ce qui avait empiré son état.

A peine arrivé, je me rendis sur la grande place où la po-

pulation tenait ses assises. Ma présence imposa aux plus turbulents. Je racontai les combats du peuple parisien, et insistai beaucoup sur l'attitude calme qu'il avait gardée après la victoire. Pourquoi Verrières, ajoutai-je, n'imiterait-il pas cet exemple, ce respect des droits d'autrui? Ne valait-il pas mieux conserver partout à cette révolution un caractère exempt de violence? Ainsi parlais-je, et je vis peu à peu les passions se calmer. Ces conseils sages circulèrent de bouche en bouche, et, renonçant à leurs projets, les hommes armés finirent par s'organiser en garde nationale pour maintenir l'ordre et la sécurité dans le pays.

L'esprit en repos de ce côté, je pris le chemin de la maison de Grandchamp. Le vieillard marchait près de moi, l'œil attristé et l'air morne. Depuis que je ne l'avais vu, il était bien changé. Le chagrin l'avait courbé comme le vent courbe un vieux chêne : les sillons de ses rides s'étaient profondément creusés, et à peine restait-il quelques mèches de cheveux autour de ses tempes. Cette dévastation si brusque m'étonnait et m'attristait : j'y voyais l'empreinte d'un deuil incurable : affaissé sous le poids de sa douleur, le vieillard restait muet; je rompis le silence au risque de briser mon cœur contre un écueil.

— Mariette est donc en danger? lui dis-je tout en gagnant du côté de son logis.

— Oui, Edouard, en danger, en grand danger, à ce que dit le docteur. Dieu veuille que le mal n'ait pas fait des progrès pendant mon absence. Ma pauvre enfant! ajouta le vieillard en laissant échapper des flots de larmes. La voir s'en aller si jeune! Une fleur de santé comme celle-là! La gaieté même! Des airs de vie à durer mille ans! Ah bien! s'il y a un malheur dans la maison, il y en aura deux. Quand tu la verras partir, Edouard, tu pourras dire que le tour du vieux Grandchamp est proche!

— Mon Dieu, m'écriai-je, mais qu'a-t-elle donc? Et d'où vient cela?

— Le sait-on? répliqua Grandchamp. Sait-on jamais d'où vient le mal? Un médecin dit blanc, un autre dit noir; pas moyen de les mettre d'accord. Et pourtant, elle s'en va, la malheureuse enfant. Je le vois mieux qu'eux tous, moi qui suis son père. Pas besoin d'y mettre des noms savants; elle se meurt, je le sens là.

Ce désespoir me gagnait, un vide affreux se faisait dans mon âme :

— Mais, dis-je en insistant, depuis quand est-elle tombée dans cet état ?

— Oh là ! mon Dieu ! répondit Grandchamp, il est vrai que ce n'est pas d'hier. Voici bien quelques années qu'elle traîne. Tiens, Edouard, depuis que tu nous as faussé compagnie à peu près. Ça remonte là. Des misères, si tu le veux ; peu de chose d'abord. Personne ne s'en apercevait, mais moi je n'en perdais rien. Quand je ne l'ai plus vue sautiller comme une bergeronnette, je me suis dit : l'enfant souffre. De quoi ? Je n'en ai jamais rien su. Mais elle souffrait, j'en aurais mis la main au feu. Si je lui demandais : Que te sens-tu, Mariette ? elle me répondait avec son sourire, un sourire des anges du ciel : — Rien, petit père. Il fallait prendre ça comme elle vous le donnait. Et cependant, Edouard, je n'étais pas dupe. Je la voyais dépérir et passer comme une de mes fleurs. Veux-tu que je t'avoue une chose, mon garçon ?

— Dites, père Grandchamp.

— Eh bien ! j'ai cru longtemps que tu lui avais jeté un sort, que c'était toi qu'elle regrettait. Elle s'en est défendue, cela est vrai. Mais les filles sont si cachées ! Se cacher de son père, Edouard, juge donc ? C'est là un de mes chagrins, ajouta le vieillard avec amertume, le chagrin qui me ronge. Mariette ne m'aimait pas comme je l'aimais ; elle en aimait d'autres plus que moi. Je ne sais pas comment cette idée ne m'a pas emporté plus tôt. C'est comme un charbon que j'ai dans le cœur. Est-ce croyable, Edouard ? Aimer d'autres gens plus que son père !

— Et qui donc ? dis-je avec inquiétude.

— Qui ! belle demande ! s'écria le vieillard irrité. Les parents d'Arpajon ! Qui ça peut-il être, si ce n'est eux ? Ils m'ont volé l'amour de mon enfant. Les bohémiens qui les enlèvent tuent un père du premier coup ; ceux-là m'ont tué à petit feu. En ai-je assez gémi ? Peut-être qu'il m'en sera tenu compte là-haut. N'empêche, Edouard, que c'est une bien cruelle fille que j'ai là. Il faut dire que je lui cachais ma peine ; mais elle, elle aurait dû la deviner. Je devinais bien la sienne. Eh bien ! non, elle n'a rien vu. Pauvre chère âme, il est vrai qu'elle n'était pas plus vaillante que moi. Nous pâtissions tous les deux et nous nous en irons ensemble. Dieu est juste ; il me pardonnera.

— Mais, dis-je à Grandchamp, ne pouviez-vous pas la rappeler auprès de vous?

J'avais touché un point douloureux; le visage du vieillard se couvrit d'une expression d'angoisse :

— Y ai-je manqué? s'écria-t-il. Est-ce que tu crois que, pour une fredaine comme la tienne, je me serais privé longtemps de ma fille? Une semaine ou deux, à la bonne heure! mais des mois, mais des années! allons donc! J'avais bien trop besoin de son sourire, de ses jolis chants, de ses caresses, de ses mots d'amitié, pour ne pas la rappeler tout de suite. Eh bien! c'est elle qui ne voulait pas venir. Elle se trouvait bien à Arpajon, elle y voulait rester. Juge de ma colère! Je n'osais rien dire; c'était Mariette qui parlait; mais on m'aurait arraché l'âme avec des tenailles que je n'aurais pas autant souffert. Vingt fois j'ai essayé de la faire rentrer chez nous : vingt fois elle a refusé. Et lorsque j'allais là-bas pour prendre ma part de ses tendresses, j'avais la douleur de voir qu'elle comblait devant moi les parents d'Arpajon. J'étais encore son petit père, mais tout juste, sans excès. Elle ne me donnait ça qu'à petite mesure, tandis qu'elle ne comptait pas avec eux. Si j'avais été méchant, je l'aurais tuée et moi après. Eh bien! voici un temps infini que ce manége dure et je ne sais pas vraiment dire comment je suis encore debout. Enfin, l'autre jour, ils me l'ont ramenée, ceux d'Arpajon, et il le fallait bien. Ils me l'ont ramenée mourante, presque un cadavre. Voilà quelle est ma blessure, Edouard: quant à celle de l'enfant, Dieu seul le sait!

Nous étions devant la maison du vieillard, quand il exhala ses dernières plaintes. Je n'osais m'interroger, ni sonder mon cœur. Il fallait sauver Mariette; le reste viendrait plus tard. J'étais assiégé de tant d'émotions, que je n'y pouvais suffire; la pitié et la douleur, l'espoir et le doute, se mêlaient confusément dans ma pensée. Quand je mis le pied sur les marches qui conduisaient à la chambre de la jeune fille, je me sentis gagné par un tremblement invincible. Pour ne pas défaillir sur les degrés, il me fallut poser la main sur la rampe et y prendre un point d'appui. Des nuages troublaient ma vue; mes oreilles se remplissaient de bruits étranges. Un énergique effort put seul me faire surmonter ce moment de faiblesse et arriver sur le palier.

Jamais je n'avais pénétré dans la chambre de Mariette! c'était un sanctuaire que, toujours, je m'étais plu à respecter.

Qui m'eût dit, à l'époque florissante de nos amours, que j'y entrerais sous d'aussi tristes auspices! La porte était ouverte; Grandchamp me devança, je le suivis. Rien de plus simple ni de plus discret que cet asile de la douleur et du deuil. Des rideaux en calicot blanc entouraient un lit en bois de noyer. Quelques chaises, une commode et une chiffonnière occupaient le reste de l'espace. Un rideau de couleur garnissait la fenêtre et ne laissait pénétrer dans la chambre que des rayons adoucis. Des vêtements épars çà et là, des ouvrages inachevés trahissaient la présence et les occupations sédentaires d'une jeune fille. Que d'idées riantes ce spectacle m'eût inspirées en d'autres temps, au lieu des sombres préoccupations auxquelles j'étais en butte!

Près du lit de Mariette était assise une villageoise qui lui donnait des soins.

— Eh bien! lui dit Grandchamp, comment va-t-elle?

— Plus mal, répondit cette femme; le bruit qu'on a fait dans le bourg l'a toute bouleversée.

J'étais arrivé devant ce lit où mon âme se rattachait avec un charme mêlé d'effroi. Une veilleuse, placée sur une table voisine, envoyait sur le visage de la malade des reflets inégaux et vacillants. Je pouvais l'apercevoir dans ce clair-obscur que formait le jeu de la lumière. Un instant je doutai de mes yeux, je crus être le jouet d'une illusion. Il me sembla que ce n'était point là Mariette, et qu'on nous trompait. C'était elle pourtant: mais qu'elle ressemblait peu à la Mariette d'autrefois! Ses lèvres, naguère d'un rose si doux, passaient, dans la même minute, d'une blancheur mate au rouge le plus vif. Sur ses joues pâles couraient ces frémissements qui trahissent une lutte intérieure. L'œil semblait s'être réfugié sous les cavités de l'orbite; des spasmes nerveux agitaient les membres de la pauvre enfant, et la fièvre précipitait les battements de ses artères. Ces symptômes étaient ceux d'une destruction rapide contre laquelle luttaient encore la force de la constitution et la puissance de la jeunesse.

Le médecin arriva et fut effrayé de la marche du mal. Le matin la jeune fille était en voie de guérison; le soir il la trouvait en proie à un violent délire. D'où venait cette rechute soudaine, accompagnée de phénomènes alarmants? La villageoise parla du mouvement de Verrières et de l'effet qu'il avait pro-

duit sur la malade ; le médecin haussa les épaules et ne vit là dedans qu'un commérage indigne d'attention. Cependant il se mit en mesure de combattre ces fâcheux accidents par des moyens énergiques. Il indiqua un traitement et recommanda qu'il fût ponctuellement suivi. Les soins seuls pouvaient sauver la jeune fille; la moindre imprudence suffisait pour la perdre.

J'étais présent quand cet arrêt sortit de la bouche du docteur, et je m'en servis auprès de Grandchamp pour obtenir qu'il me laissât veiller auprès de Mariette. Pendant le temps que dura cette crise, je ne quittai pas la maison. Nous passions la nuit, le vieillard et moi, dans une pièce contiguë, et au moindre bruit je m'empressais d'accourir. Jamais la villageoise n'aurait pu y suffire, ni avoir pour la pauvre enfant les soins qu'exigeait son état. C'est moi qui soulevais sa tête allanguie lorsqu'elle portait quelque boisson à ses lèvres ; c'est moi qui la remettais sur son oreiller avec les ménagements qu'aurait pu avoir une mère. Souvent la femme de garde oubliait quelques détails du traitement ou s'endormait vaincue par une lassitude profonde. Alors c'était moi qui la suppléais et qui venais prendre sa place. Que d'heures j'ai passées à contempler cette créature souffrante, à suivre les irrégularités du pouls, à étudier le mouvement d'une respiration fiévreuse! Ce spectacle inondait l'âme de compassion, et eût arraché des larmes au plus indifférent.

Les nuits surtout étaient affreuses ; la malade était alors en proie à des obsessions intérieures, à d'affreuses visions dont elle cherchait à se défendre en roidissant hors du lit ses bras égarés. Des accidents nerveux accompagnaient ce cauchemar et en aggravaient le caractère. La jeune fille se tordait sur elle- même, avec une énergie si grande, qne j'éprouvais toutes les peines du monde à la contenir. Ses doigts crispés avaient la force d'un crampon de fer, ses muscles le ressort et l'élasticité de l'acier. Parfois, elle trompait ma surveillance, et dans un élan imprévu se mettait sur son séant, puis promenait autour d'elle ses regards empreints d'une sombre fixité. Rien de plus douloureux que cette scène. L'œil, démesurément ouvert, n'avait pas la conscience des objets ; le mouvement en était machinal et presque automatique. Cette prunelle ardente s'attachait sur moi et ne me voyait pas. Depuis deux jours j'étais près du chevet de Mariette, et elle ne m'avait pas reconnu. Ce fut pour mon cœur le comble de l'affliction. Afin d'en chasser

la pensée, je m'absorbais dans les soins qu'exigeaient ces mouvements brusques et convulsifs. Je la prenais comme eût pu le faire une sœur et l'assujettissais dans son lit. Elle ne se résignait pas et luttait de son mieux ; des mots entrecoupés lui échappaient :

— Au pillage ! s'écriait-elle ; ils sont au pillage.

J'essayais par quelques mots affectueux de calmer ce délire et de la ramener au sentiment des réalités :

— Mariette, lui disais-je ; ne craignez rien, je suis ici. Je veille sur vous. Reposez en paix, mon enfant.

— Les châteaux au pillage ! répétait-elle ! arrêtez ! arrêtez !

Elle me serrait en même temps le bras avec une violence et une vigueur qu'on n'aurait pas dû attendre d'une femme et d'un corps agonisant. Je ne me dégageais qu'avec peine de cette étreinte, et, à diverses reprises, il me fallut recourir au vieux Grandchamp et à la villageoise de garde. Nos bras réunis n'étaient pas de trop pour maîtriser un objet si frêle, en proie à la destruction. Mariette glissait entre nos mains comme une couleuvre et résistait jusqu'à l'épuisement de ses forces. Alors, vaincue, accablée, elle se laissait aranger dans sa couche, et nous pouvions nous reposer jusqu'à un nouvel accès. Souvent, après ces cruelles épreuves, nous nous regardions, le vieillard et moi, et restions plongés dans une longue stupeur :

— Ma pauvre enfant ! disait Grandchamp.

— Ma belle fiancée ! m'écriais-je.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit le vieillard, en élevant les mains vers le ciel, et après un accès où la malade avait failli succomber, s'il faut que quelqu'un s'en aille d'ici-bas, prenez-moi et laissez vivre ma fille. Que me reste-t-il? une année ou deux ; c'est donc à moi de partir le premier. Rendez la vie à cette enfant ; elle est si jeune ! Il n'y aurait pas de bon sens qu'elle quittât ce monde avant son père ; c'est contre nature, ça ne s'est jamais vu.

Quelle que fût la force de ma constitution, ces veilles successives ne laissaient pas que de m'éprouver. Je venais de passer quarante-huit heures sans sommeil, et je sentais mes paupières alourdies comme si elles eussent été de plomb. J'avais beau m'en défendre, elles descendaient sur mes yeux d'une manière impérieuse. Il arriva un moment où la lutte ne fut plus possible ; je m'endormis. J'ignore combien dura cet assou-

pissement ; mais j'en fus tiré par un bruit étrange. Il me sembla entendre comme un grincement de serrure, et je m'éveillai en sursaut. Mon premier mouvement fut de jeter les yeux sur le lit de la malade, afin de m'assurer de son état. O surprise, le lit était vide. Je crus à une catastrophe et me levai éperdu. Une sorte de fantôme marchait dans la chambre et se dirigeait du côté de la croisée. C'était Mariette; je m'élançai vers elle, l'enlevai dans mes bras et la reportai sur sa couche. Elle ne résista pas; l'accès venait de finir, et, quelques instants après, je la vis s'endormir d'un sommeil plus calme.

Pour la première fois, depuis que je veillais à son chevet, sa physionomie prit des tons naturels et rassurants. Le souffle était moins capricieux, la joue avait des couleurs moins âcres. Les ailes des narines ne trahissaient plus, par leurs frémissements, une oppression intérieure. La pose de la malade se ressentait de cet état des organes. Mollement appuyée sur l'oreiller, sa tête se laissait aller à une flexion circulaire, comme celle d'un cygne au repos. Ses cheveux dénoués se déroulaient le long de son visage et descendaient jusqu'à la naissance du cou. L'une de ses mains, étendue hors du drap, penchait vers le sol, tandis que l'autre servait de point d'appui à sa tête languissante. Je tenais mon œil attaché sur ce tableau, lorsque j'aperçus dans l'une de ses mains un objet qu'elle y renfermait avec un soin qui semblait survivre au sommeil. Je regardai de plus près; c'était un papier blanc; on ne pouvait rien distinguer de plus. Ma curiosité était vivement piquée; peut-être s'y mêlait-il un peu de soupçon. Quelle pouvait être cette relique et comment se trouvait-elle sur ce chevet de souffrance ? Dans un pareil état, attacher tant de prix à cet objet, comme s'il eût été de ceux dont on ne se dessaisit qu'au bord de la tombe, certes, il y avait là un indice de nature à m'inquiéter. Je n'y résistai pas; j'essayai de dégager le papier des doigts de Mariette; mais, par une sorte d'instinct, elle le pressait plus vivement, à mesure que je faisais un effort pour le lui ravir. Enfin, le sommeil ayant pris le dessus, les muscles se détendirent et le papier tomba sur le drap comme un fruit mûr se détache de l'arbre.

Je n'y touchai pas sans émotion. Il me sembla qu'il devait renfermer une énigme terrible, quelque accusation contre l'infortunée qui se mourait sous mes yeux, un témoignage accablant, un nouvel obstacle entre elle et moi. Faut-il le dire? le

remords me gagna. Je me demandai si j'avais bien le droit de violer les secrets de cette couche funèbre, de troubler cette âme dans son agonie. Un instant, ce bon sentiment fut le plus fort. J'allais rétablir l'objet entre les mains de la jeune fille, sans même y jeter un regard, lorsque le démon me livra un nouvel assaut et triompha. Pour couper court à mes scrupules, j'ouvris brusquement le papier. Il renfermait une mèche de cheveux, mais de cheveux blonds comme les miens. Je comparai les nuances; elles étaient exactement les mêmes. Une boucle de cheveux noirs, comme ceux du comte Ernest, eût suffi pour me frapper d'un coup mortel. Des cheveux blonds, au contraire, avaient pour moi le charme d'une découverte. Souvent, dans nos jours heureux, Mariette s'était livrée à des larcins pareils et avait pratiqué, en riant, des coupes furtives dans ma chevelure. Était-ce l'un de ces souvenirs qu'elle aurait conservé? M'aurait-elle aimé et regretté à ce point? Tout semblait me convier à le croire, et j'y croyais, tant le cœur va volontiers au-devant des interprétations qui le charment. Je me trouvais bien coupable alors d'avoir méconnu un amour si profond et une constance si grande. Qui le sait? peut-être l'avais-je seul conduite sur ce lit de mort; peut-être fallait-il m'accuser de ce mal secret qui la moissonnait à la fleur de l'âge. Cette pensée me glaça d'effroi; je me pris à me regarder comme le plus criminel, le plus odieux des hommes. Avoir délaissé si longtemps cette chère âme, n'avoir rien fait pour m'en rapprocher me semblait un tort affreux, criant, sans excuse! Elle n'avait pas voulu revenir à Verrières? Quoi d'étonnant à cela? N'était ce pas que son orgueil se révoltait contre mon abandon, et qu'elle aimait mieux mourir plutôt que de manquer à sa dignité, à la pudeur, à la réserve? Grandchamp n'avait rien vu de cela; mais l'œil d'un père voit-il jamais rien dans les mystères du cœur?

Ces pensées se succédaient dans ma tête, confusément, sans ordre, dans le silence de la nuit, sous l'empire de ces scènes de deuil et de l'exaltation que font naître des veilles prolongées. Sur un cerveau comme le mien, tant de circonstances réunies devaient produire un effet prodigieux. Je sentis naître en moi un invincible besoin d'expier le passé, de le racheter par le repentir. Ma victime était là, sous mes yeux; je m'absorbais dans ce spectacle, je ne perdais pas un de ses mouvements. La

jeune fille gardait toujours sa même pose pleine d'abandon, et, sur ses lèvres entr'ouvertes, glissait un sourire mélancolique dont rien ne peut rendre la douceur. Je tombai à genoux devant le lit, lui pris la main et la portai à mes lèvres.

— Mariette, lui dis-je, comme si elle eût pu m'entendre, Mariette, accueillez mon serment. Si le ciel vous enlève à mon amour, si vous devez rejoindre la patrie des anges, d'où vous êtes venue, je sens que je vous suivrai, et que j'irai chercher un abri sous vos ailes. Si Dieu vous sauve, si vous nous restez, si la mort respecte tant de perfections et de grâces, je jure de mettre à vos pieds tout ce qu'il y a en moi d'affection, de bonté, de dévouement et de constance. Je serai pour vous ce que vous voudrez que je sois : votre époux, si vous le voulez, et j'en serai fier; votre frère, si vous me refusez un nom plus doux. Toutes les puissances de mon âme sont à vous, Mariette. Elles sont à vous, répétai-je d'une voix solennelle, dans la vie ou dans la mort.

Ces paroles, empreintes d'une passion sincère, durent arriver aux oreilles de la jeune fille, et y réveiller des idées douces, car je vis peu à peu son visage s'animer, ses yeux s'ouvrir et ses lèvres me sourire. Pendant quelques minutes elle se recueillit, passa ses mains sur son front, jeta des regards étonnés autour d'elle; puis, comme une personne qui retrouve la faculté de se souvenir et de discerner, elle me dit d'une voix harmonieuse et avec un accent plein d'une grâce ineffable :

— Ah ! c'est vous, Édouard ? Que vous êtes bon d'être venu me voir !

Sur ces mots elle me tendit une main amaigrie que je couvris de baisers.

— J'ai donc été malade, ajouta-t-elle en examinant de nouveau ce qui l'environnait; bien malade, sans doute?

— Non, Mariette, dis-je pour la rassurer; ce n'était qu'une crise passagère. Vous voici beaucoup mieux maintenant.

— Oui, me répondit-elle ; je retrouve la santé et mes amis : deux biens à la fois.

Il n'y a pas de voix dans les chœurs célestes qui puisse être plus caressante que celle dont ces mots étaient dits. Je restais immobile sous ce charme, n'osant faire un mouvement, de peur de retrancher quelque chose à mon bonheur. L'entrée de Grandchamp put seule opérer une diversion :

— Eh bien! me dit-il, en marchant sur la pointe des pieds.

— Elle est beaucoup mieux, lui répliquai-je; voyez comme elle vous sourit.

— Oui, petit père, je vais mieux, ajouta la jeune fille avec ses airs d'ange.

Le vieillard n'osait croire à une réaction si prompte; il restait en contemplation devant le lit de son enfant.

— Est-ce bien vrai? s'écriait-il, est-ce bien vrai?

— Mais certainement que c'est vrai; petit père; pourquoi vous tromperions-nous? dit Mariette en tendant la main au vieillard.

Ce fut dans cet état que la trouva le médecin. Après les accidents de la nuit, sa visite était décisive. Grandchamp se tenait derrière l'homme de l'art, immobile et dans un état voisin de l'hébêtement. Je me plaçai près du lit de ma fiancée de manière à ne rien perdre de la physionomie du docteur quand il l'examinerait. Le médecin lui prit le pouls, et, par une pression douce, obligea Mariette à tourner les yeux de son côté. Pendant quelques instants, il compta les pulsations, se recueillit, puis se retournant vers moi, il me dit :

— Il y a eu une crise cette nuit, n'est-ce pas?

— Oui, docteur, lui répondis-je.

— Eh bien! qu'on tire le rideau et qu'on fasse silence ici, ajouta-t-il. Cette jeune fille est sauvée! Elle n'a plus besoin que de repos.

On aurait ramené le vieux Grandchamp des portes de la tombe qu'il n'eût pas éprouvé une joie plus vive. Il se jeta dans mes bras et d'une voix qu'entrecoupaient des sanglots :

— Mon garçon, me dit-il, c'est toi qui as commencé le miracle, il faut maintenant que tu l'achèves.

XXIV

LA CONVALESCENCE.

L'événement justifia les pronostics du médecin. L'état de Mariette alla s'améliorant; la fièvre céda, la jeune fille entra en convalescence. Je ne quittai la maison de Grandchamp que lors-

qu'elle fut hors de danger, et encore fallut-il, pour m'y déterminer, que la voix impérieuse du devoir me rappelât à mon poste. Quand je pris congé de Mariette, elle gardait encore le lit par mesure de prudence.

— Édouard, me dit-elle d'une voix qui me pénétrait, vous reviendrez, n'est-ce pas?

— Si je reviendrai! Mariette, lui répondis-je avec chaleur. En pourriez-vous douter?

Je la quittai, et elle m'accompagna de l'œil jusqu'au seuil de sa chambre : un dernier sourire fut son adieu. Je ne sais comment je pus me décider à partir : jamais les servitudes de ma carrière ne me parurent plus odieuses. Je maudissais les bureaux auxquels j'étais enchaîné, et où me rappelait le soin de mon avenir. Aussi avais-je le cœur bien gros quand j'allai serrer la main de Grandchamp. Le vieillard était à sa besogne, au milieu de ses couches et de ses espaliers :

— Mon garçon, me dit-il, entre nous c'est à la vie, à la mort. Tu vois ce jardin, tu vois cette maison, regarde tout cela comme si c'était à toi. Tu as sauvé ma fille; je te devrai encore du retour.

Quand je revins quelques jours après, je retrouvai Mariette en pleine convalescence. Il y a dans la jeunesse un ressort devant lequel le mal cède promptement. Ma fiancée m'attendait pour sa première sortie; on voyait même qu'elle s'y était préparée comme à une fête. Toute vêtue de blanc, elle portait un bonnet à nœuds roses, qui répandaient sur ses joues pâles des reflets d'un doux carmin. Son visage ressemblait à un beau lis qui se relève après une nuit orageuse; sur cette tige languissante, la séve commençait à paraître. Au lieu des éclairs qu'ils lançaient autrefois, les yeux n'avaient plus que des rayons voilés comme ceux du soleil dans les vapeurs du matin. Les airs de défi, les sourires de page étaient remplacés par des beautés plus calmes et plus touchantes. Il régnait dans l'ensemble je ne sais quoi de pensif et de rêveur, où l'âme s'attachait comme à un souvenir ou à une promesse. Ce n'était plus la même Mariette, ce n'était plus cette joyeuse enfant qui allait de fleur en fleur avec la légèreté de l'abeille. C'était une Mariette nouvelle, et je me prenais à aimer celle-ci plus que l'autre, tant j'y découvrais de grâces, de réserve et de sérénité.

Sitôt qu'elle m'eut aperçu, elle se leva et me tendit une main que je portai à mes lèvres :

— Merci, mon ami, me dit-elle, vous êtes exact. Vous avez eu pitié de votre pauvre malade.

Sa voix était claire, quoique empreinte d'un peu d'émotion.

— Maintenant Édouard, ajouta-t-elle plus gaiement, votre bras, et sortons : j'ai tant d'envie de revoir mon soleil !

Nous quittâmes la maison et gagnâmes le jardin en traversant les basses-cours. A chaque pas il fallait s'arrêter. Mariette avait un coup d'œil pour toute chose. Ses poules, ses pigeons, la vache nourricière, la jument de la carriole, elle voulait tout revoir. Je me prêtais à ce désir, et nous allions d'un objet à l'autre, comme l'eussent fait deux enfants. En même temps je la surveillais de peur que ses forces ne la trahissent. Crainte superflue ! Elle marchait avec une aisance parfaite et ne semblait pas même avoir besoin d'appui. A peine aurait-on pu découvrir un léger embarras dans la respiration et sur ses joues des couleurs un peu vives : hors de là, point de symptômes fâcheux ; rien qui pût faire douter du rétablissement.

Cependant, après une courte promenade, je proposai à la jeune fille de rentrer ; l'épreuve me paraissait suffisante.

— Non, Édouard, me dit-elle, non ! Il fait si bon dehors ! je trouve l'air si doux, si embaumé ! Il me semble que tout me sourit, les fleurs, les plantes, le ciel. On ne sait le prix des choses que lorsqu'on a failli les perdre. Marchons encore, mon ami. Si vous saviez comme je me sens vaillante !

— Comme vous voudrez, ma chère âme, lui dis-je ; comme vous voudrez. Appuyez-vous alors sur moi, la fatigue sera moindre.

— Édouard, ajouta-t-elle, ne trouvez-vous pas le ciel plus transparent que de coutume, et le soleil plus doux ?

— Oui, Mariette, et cela doit être, puisque je suis près de vous. Quel magicien que l'amour ! comme il embellit toutes choses !

— Excepté dans les heures sombres, me répondit la jeune fille avec un mélancolique sourire.

Je vis dans ces paroles un reproche indiscret et une plainte détournée contre mon abandon ; je répondis à cette pensée :

— D'heures sombres, il n'y en aura plus, Mariette ; que tout soit désormais pour nous lumière et azur.

Tout en échangeant ces mots, nous étions arrivés vers le milieu du jardin, à la hauteur des melonnières. Sur ce point se trouvait l'une des principales exploitations de Grandchamp, et

la plus fructueuse branche de son commerce. Par des soins intelligents, par des croisements entendus, il était parvenu à pousser très-loin l'amélioration de la savoureuse famille des cucurbitacées. Encore s'était-il spécialement voué à l'étude d'une seule espèce, le cantaloup, l'honneur et l'espoir de nos tables. Pendant dix-huit ans environ, Grandchamp et le cantaloup étaient demeurés en présence l'un de l'autre ; celui-ci refusant de dire son dernier mot, celui-là cherchant à le pénétrer. Dieu sait sur quels fumiers divers le pépiniériste exposa la plante rebelle, et que d'appareils tortionnaires il lui infligea dans le but de lui arracher son secret. Vingt fois il renouvela les semis et modifia le régime ; vingt fois il changea la composition des terreaux et la lentille des cloches, avant d'en arriver au cantaloup ducal, un chef-d'œuvre où se trouvaient réunis la saveur de la pêche et le parfum de l'ananas ; toutes les perfections, toutes les sensualités, tous les mérites. Après une pareille création, Grandchamp aurait pu se reposer comme Dieu ; il visa plus haut ; il s'éleva jusqu'au cantaloup royal, qui est resté comme le type le plus accompli des fruits qui viennent sous verre. On a pu y atteindre ; le dépasser, jamais.

Pour se faire une idée juste des procédés de Grandchamp, il fallait l'avoir vu à l'œuvre. Son premier effort se portait sur la plante, son second sur le fruit. Pour celle-là, des soins délicats et un choix attentif ; pour celui-ci, un système d'éducation qui laissait bien loin les méthodes de Lancastre et de Pestalozzi. Quelle science des détails ! quelle heureuse gradation de moyens !

On connaît le sort affreux de ce païen qui enleva le feu du ciel et s'en servit pour animer sa statue d'argile. Grandchamp eût couru, en des temps plus mythologiques que le nôtre, les chances d'une expiation analogue. En sa qualité d'artiste, il se substitua à la nature. Le premier en France, il parvint à mûrir le melon à jour fixe. Au moyen de cloches lenticulaires, il attaquait le sujet demandé, l'enveloppait de chaleur avec une précision telle, qu'il en réglait, selon son désir, la croissance et la maturité. Ainsi chaque élève recevait du pépiniériste la dose d'avancement qu'il entendait lui donner. Rien de plus, rien de moins. A son gré, il hâtait celui-ci, retardait celui-là, suivant les besoins du marché et l'état des commandes. L'usurpation était flagrante, et si la nature n'avait pas eu le carac-

tère bien fait, elle aurait sans doute livré l'audacieux Grandchamp à la serre de quelque oiseau de proie.

Nous surprîmes le vieillard au plus fort de son œuvre occulte. La saison était précisément celle où les melonnières se trouvent en grande activité. Chaque jour des charrettes de cantaloups partaient de Verrières pour se rendre sur les marchés de Paris et y exhaler leurs parfums. Grandchamp ne déléguait à personne le soin de désigner les victimes. Comme il les avait préparées lui-même, lui-même aussi il les envoyait vers le couteau. Ses produits jouissaient dans ce sens d'une vogue méritée ; on savait, en les recevant de ses mains, qu'ils étaient juste à point. Là-dessus jamais d'erreur, jamais de mécompte. Grandchamp avait le coup d'œil aussi sûr que l'odorat. D'ailleurs, il était maître de ses sujets, il les gouvernait à sa guise. Quand on le prenait à l'improviste pour une pièce de choix, il avait recours aux plus ingénieuses combinaisons, forçait le soleil, prodiguait la paille, enfin portait à leur dernière puissance ses procédés de maturation artificielle. C'est ce qu'il appelait du fruit à volonté.

Précisément il devait fournir le lendemain un assortiment de ses sujets d'élite à l'un des plus célèbres ateliers de la gastronomie parisienne. Cette perspective le flattait ; il en prenait motif pour se piquer d'honneur et méditer une livraison qui fît époque. Trois beaux cantaloups se maintenaient encore dans des termes d'avancement, suspects à ses yeux ; mais il venait de leur appliquer ses plus énergiques caléfacteurs, et il suivait d'un œil vigilant la marche de l'opération : quelque attention qu'il y apportât, il nous aperçut néanmoins.

— Ah ! vous voici, les enfants, nous dit-il en se relevant de dessus ses couches de paille ; c'est bien à vous d'être venus me distraire un petit brin. Bonjour, Edouard, touche là, mon garçon.

— Bonjour, Grandchamp, répondis-je en lui serrant la main.

— Et toi, fillette, ajouta le vieillard, toujours de mieux en mieux, n'est-ce pas ?

— Oui, petit père.

— Et la marche, Mariette, comment te traite-t-elle ? Sens-tu bien tes forces revenir ? Ne va pas faire d'imprudence, au moins.

— N'ayez pas peur, petit père ; Edouard ne le souffrirait pas. Il m'a déjà fait la leçon.

— Et qu'il n'a point eu tort, fillette. Ça le regarde autant que moi, à présent.

Mariette rougit et s'appuya toute confuse sur l'épaule de son père.

— C'est bien ! c'est bien ! dit le vieillard ; on connaît ces chatteries ! Tu le vois, mon garçon, c'est ton affaire, je ne m'en mêle plus, sarpéjeu ! j'en ai bien assez de mes cantaloups. Jamais ils ne m'ont tant donné de mal.

Quand le vieillard entamait ce chapitre, il ne tarissait plus. Il nous fallut entendre le récit de ses exploits horticoles, suivre ses nourrissons un à un et recueillir les détails qui avaient signalé leur première enfance. Ce fut une longue histoire, et Grandchamp n'y épargna rien. Enfin, il nous conduisit vers un coin de la melonnière, et nous mit en face d'une couche qui supportait huit pièces d'élite. Les fruits étaient peu avancés ; mais on pouvait pressentir ce qu'ils seraient un jour. Le vieillard semblait comtempler ce spectacle avec l'orgueil de la paternité.

— Vous voyez ceux-ci, mes enfants, dit-il. Je vous engage à les bien regarder ; vous n'y perdrez pas votre temps. Tu les vois, Mariette.

— Oui, petit père, Dieu ! qu'ils sont beaux !

— Et toi, Edouard, tu les vois aussi.

— Ils frappent assez l'œil, Dieu merci, père Grandchamp ! Les nobles fruits ! cela vaut son pesant d'or.

— Eh bien, ils ne me rendront pas un rouge liard, mes enfants. C'est colloqué.

— Un cadeau, dis-je à tout hasard. Pour quelque prince, sans doute ?

— Mieux qu'un prince, mon garçon.

— Pour un roi alors, père Granchamp ?

— Mieux qu'un roi. Tu sais bien d'ailleurs que nous n'en avons plus, de roi ; au moins pour la semaine qui court.

— Ni pour un prince, ni pour un roi ? dis-je. Et pour qui donc ?

Mariette semblait aussi embarrassée que moi des paroles du vieillard ; seulement son embarras était d'une toute autre nature.

— Petit père, dit-elle avec douceur, ne vous jouez pas ainsi de lui.

— Mais encore, pour qui sont ces fruits ? répétai-je.

— Simple que tu es ! s'écria Grandchamp, ne vois-tu pas que c'est pour la noce de cette petite ?

Cette fois un rouge ardent couvrit le visage de Mariette, et son émotion fut si vive, qu'elle pesa sur mon bras comme si elle se fût trouvée au moment de s'évanouir. Cependant elle parvint à se vaincre.

— Méchant père, dit-elle, en l'embrassant. Ah çà ! Edouard, ajouta-t-elle, en se retournant vers moi, nous sommes de trop ici. Ce n'est guère le moment, voyez-vous, de s'amuser de la sorte à des causeries. Tout ce mois, le melon est au feu.

Elle m'entraîna sur ces mots, comme si le langage de Grandchamp lui eût causé quelque malaise. Nous reprîmes notre promenade au milieu de ce labyrinthe de verdure et de fleurs. Mariette eût aimé revoir les serres ! mais je craignais l'effet des odeurs fortes sur des organes délicats. Je lui en fis l'observation, et elle s'y rendit ; cette obéissance était nouvelle.

— Mon ami, me dit-elle d'un ton affectueux, vous avez le droit de commander.

— Moi ! dis-je, essayant de m'en défendre.

— Vous, Édouard, ajouta-t-elle avec quelque gravité. Je sais tout, mon ami, on m'a tout dit. Je sais que vous m'avez sauvée, que sans vous je serais morte. Vous voyez bien que vous avez des droits sur moi, des droits réels.

Ces mots étaient dits d'un ton plein de grâce et de bonté, mais dans lequel perçait un vague sentiment de mélancolie. La convalescence expliquait cela ; je n'eus garde de m'y arrêter. Touché jusqu'aux larmes, j'allais lui répondre, lorsque des cris joyeux retentirent à nos oreilles. Nous étions arrivés devant les clôtures qui terminaient du côté des champs les exploitations du pépiniériste. Ces cris étaient ceux des moissonneurs répandus dans la plaine ; on achevait la récolte des blés. Pour Mariette et moi, il y avait là un écho de nos premières années. Que de fois, tout enfants, nous nous étions joués dans ces belles gerbes, chaudes encore des feux du soleil ! Quel plaisir pour nous que de suivre la glaneuse et de l'aider à recueillir çà et là quelques épis négligés ! Sans doute, l'imagination de Mariette se rattachait comme la mienne à ce passé si vite enfui, car, en entendant les bruits du dehors, elle tressaillit sous mon bras et ne put contenir ses élans :

— Allons-y, Edouard ! me dit-elle. Allons à la moisson.

— Faible comme vous l'êtes ? lui dis-je. N'est-ce pas trop en un jour, Mariette ?

— Non, mon ami, non ; jamais je n'ai été plus alerte. Venez, je vous en prie !

— C'est là votre manière d'obéir, Mariette?

— Encore cette fois, Édouard, me répondit l'ange, et puis je me résignerai : vous n'aurez plus en moi qu'une esclave soumise.

Bon gré mal gré, il fallut quitter les jardins et s'engager dans la plaine. Heureusement, les moissonneurs se trouvaient à une faible distance; le trajet n'était pas long. Mariette s'engagea résolûment dans le guéret, et nous arrivâmes sur le lieu de la scène. Rien de plus vivant ni de plus animé. Le champ regorgeait de têtes : ici, des enfants qui ramassaient les javelles; là, des femmes qui assemblaient et liaient les gerbes ; plus loin, les hommes qui jouaient de la faucille au milieu des blés d'un jaune d'or. Chacun avait son poste assigné comme dans une armée régulière, et, de loin en loin, il s'élevait du sein du guéret, une chanson qui ressemblait à un hymne au travail. La brise, en courant sur les épis, s'y associait par ses murmures, et imprimait aux tiges des ondulations semblables à celles des flots de la mer.

Mon premier soin, une fois arrivé au milieu des travailleurs, fut de former un lit de repos pour Mariette. A l'ombre d'une meule je disposai plusieurs couches de gerbes où elle pût s'étendre ; puis, sous sa tête je plaçai d'autres gerbes qui lui servirent de coussins. Elle avait ainsi le spectacle de la moisson, sans qu'il en résultât pour elle la moindre fatigue.

— Merci, mon ami, me disait-elle; je suis bien, très-bien, je vous assure.

— Vous avez l'air de la reine de ce guéret, lui répondis-je en disposant encore quelques gerbes autour d'elle pour qu'elle pût s'y accouder.

Je ne disais rien de trop en l'appelant une reine; elle en avait la pose et la beauté. Après quelques minutes de repos, sa physionomie avait repris toute son expression, ses joues tout leur éclat. Ses sens se retrempaient dans cet air libre et pur, comme dans une source salutaire. Du mélange des parfums agrestes, il se formait au sein de l'atmosphère un philtre souverain qui rendait la vigueur à ses organes affaiblis. Elle pourtant, pen-

sive et charmée, s'associait aux mouvements des moissonneurs, suivait de l'œil les jeunes filles qui couraient le long du sillon, chargées de javelles. Les moindres détails la captivaient ; elle eût voulu s'y mêler, et, comme une autre, porter sa gerbe jusqu'au chariot. A chaque instant, c'était une fantaisie qu'il fallait satisfaire.

— Dieu ! les beaux bleuets ! s'écria-t-elle. Que ne puis-je les aller cueillir !

Ses désirs étaient des ordres, j'allai faire aussi ma moisson. Jamais je ne vis un champ plus rempli de fleurs. Les bleuets et les coquelicots y formaient avec les blés un mélange charmant de bleu, de rouge et de jaune. Ce n'était pas le compte des cultivateurs, mais la nature a des goûts d'artiste ; elle ne sacrifie pas tout à l'utile. Il faut que la vue, en se reportant sur les guérets, y trouve, comme dans les prés, comme dans les forêts, la variété des couleurs et l'harmonie des nuances. Ces fleurs, disséminées au sein des moissons, en brisent l'uniformité et la monotonie. Aussi reparaissent-elles, en dépit du soin que l'on apporte à les extirper. Et quel bonheur dans ce choix même ! Quels contrastes doux à l'œil ! D'un côté le bleuet avec ses feuilles menues, de l'autre le pavot avec ses feuilles larges et découpées ; celui-là montrant des corolles rayonnantes et d'un bleu tendre, celui-ci des corolles larges et d'un rouge cramoisi. Puis, de loin en loin et plus clair-semée, paraissait la nielle qui s'élève à la hauteur des épis, avec de jolies fleurs purpurines en trompettes et le convolvulus à fleurs couleur de chair, qui grimpe autour des chalumeaux et les enveloppe de verdure comme des thyrses.

Je revins auprès de Mariette avec ma moisson de bleuets ; j'y avais joint quelques nielles et quelques coquelicots. Elle était enchantée et me remercia par un divin sourire. Sans perdre de temps, elle se mit à les tresser en couronne et les disposa avec un art infini. Moi, je m'étendis à ses pieds sur des gerbes éparses. Le groupe était complet, il n'y manquait que la houlette et le troupeau. Nous échangions quelques mots et toujours sur des sujets où nos cœurs étaient intéressés. Elle parlait peu, mais ce qu'elle disait avait une douceur sans égale. Parfois je la troublais dans son travail et retrouvais comme un souvenir de nos jeux passés. Armé d'un chalumeau de blé, je dirigeais contre ses lèvres les barbes de l'épi, et lui arrachais une petite moue pleine de grâce.

— Édouard, me disait-elle, vous abusez de ce que je n'ai pas les mains libres pour vous battre. Attendez, attendez.

Quand sa couronne fut achevée, elle la posa en riant sur son front. Comme ces fleurs des champs lui allaient bien ! Aucune parure n'eût valu celle-là. Elle avait plus d'éclat là-dessous que sous des rubis ou des émeraudes. Les heures s'écoulèrent au milieu de ces distractions charmantes ou joyeuses, et nous ne songeâmes à quitter le champ que lorsque le disque du soleil se trouva descendu au niveau de l'horizon.

Alors je donnai le signal du départ, et, tendant la main à Mariette, je la soulevai de dessus son lit de gerbes.

— Quel dommage ! s'écria-t-elle, j'aurais passé ma vie ainsi ! Du soleil et des fleurs ; que faut-il de plus pour être heureux ?

— De l'amour, lui dis-je ; sans lui le soleil est sans rayons et les fleurs sans parfums.

Au lieu de me répondre, elle secoua les épis qui s'étaient attachés aux pans de sa robe et prit mon bras pour s'y appuyer dans notre promenade à travers le guéret.

— Allons, mon ami, me dit-elle, allons. Vous avez été le médecin de la malade, soyez le guide de la convalescente. Vous avez raison, il est temps de regagner le logis : l'ombre vient de jeter du froid dans l'air, j'éprouve un peu de frisson.

Je hâtai le pas, et pour lui épargner les difficultés d'une marche dans un sol labouré, je me dirigeai vers le chemin creux où déjà une fois je l'avais conduite. Elle ne s'en aperçut pas d'abord et se laissa guider. Mais au moment où elle allait descendre, je la vis s'arrêter brusquement, comme si un souvenir fâcheux l'eût empêchée de passer outre

— Non, mon ami, dit-elle, pas par ce sentier, je vous en prie.

Et malgré les inégalités du champ, elle s'obstina à ne point prendre d'autre direction. La journée, jusque-là si heureuse, semblait tourner au sombre. Mariette ne se sentait plus si bien ; son bras tremblait sur le mien, elle trébuchait presque à chaque pas. Je la pris par la taille, et, la soulevant de manière à ce qu'elle ne touchât pas le sol, je la portai jusqu'à l'entrée des jardins.

Grandchamp était sur la berge, qui nous attendait avec impatience.

— Eh bien ! mes amoureux, dit-il du plus loin qu'il nous aperçut, à quand la noce ? Avez-vous réglé le jour ?

XXV

LA NOCE.

Enfin les vœux de Grandchanp furent exaucés. Les deux familles s'abouchèrent de nouveau ; on remit notre mariage sur le tapis. Sur les premières ouvertures, ma mère et ma tante se récrièrent, élevèrent des objections ; il me fallut y mettre de l'opiniâtreté et les désarmer à force d'instances. Mariette consentait : elle donnait à ce projet d'union une adhésion douce et tranquille. Ce n'étaient plus les élans d'autrefois, ni cette vivacité enfantine qui l'animait dans la première période de nos amours. Un sentiment moins vif et plus affectueux dominait chez elle ; on pouvait même voir qu'un peu de reconnaissance s'y mêlait. Avais-je le droit d'en demander davantage, après les blessures que je lui avais faites? N'était-ce point assez qu'elle excusât mon abandon et se montrât touchée de mon retour?

Quoique la santé de la jeune fille se fût raffermie, il régnait encore sur ses traits une nuance de tristesse. Plus d'une fois je vis ses yeux se charger de langueur et une sorte de voile se répandre sur son visage. C'étaient les derniers vestiges de la crise qu'elle venait de subir ; le vieux Grandchamp n'y voyait point d'autre cause.

— Edouard, me disait-il, pressons les violons ; il n'y a que le mariage qui puisse remettre cette enfant.

Je n'avais pas de plus cher désir, et aucun obstacle ne s'y opposait désormais. Coralie venait de quitter Paris. Les événements avaient jeté quelque touble dans les destinées de son théâtre et, profitant de ce loisir, elle était allée faire goûter aux habitants de Londres les délicatesses du vaudeville français. J'avais donc toute ma liberté et pouvais agir sans contrainte. D'un autre côté, ma position s'était embellie et devait s'embellir encore. Personne n'avait donné plus de gages que moi au nouveau gouvernement ; mes titres n'offraient rien d'équivoque. Si je n'étais pas entré, comme mille autres, le premier aux Tuileries, j'avais joué à l'Hôtel-de-Ville un rôle décisif. Une

première enquête venait de constater mon dévouement ; on me portait pour la décoration commémorative que l'on se proposait de créer. N'était-il pas naturel de croire qu'à cette faveur honorifique se joindrait un témoignage plus positif de la reconnaissance du nouveau régime ? Un homme qui avait pris le mousquet pour la défense des lois pouvait prétendre à tout, même au grade de chef de bureau.

Ainsi, à tous les points de vue, l'heure était bien choisie pour entrer en ménage. Je me croyais dégagé de tout lien, et n'avais plus ni la misère, ni la gêne en perspective. En mettant les choses au plus bas, nos ressources devaient toujours excéder celles des Bernard, et j'avais pu voir chez eux quelle somme de bien-être renferme un faible revenu, lorsqu'il est sagement administré. A l'école de Denise, ma femme devait pénétrer les secrets de cette économie domestique inventée par les petites bourses, et résoudre l'éternel et ancien problème du bonheur dans la médiocrité.

Je fis donc de mon mieux pour hâter le moment souhaité. Grandchamp m'y aidait; il avait, en cette occasion, retrouvé l'activité et l'ardeur de sa jeunesse. Depuis que Mariette était hors de danger, le vieillard semblait reverdir; on eût dit qu'il renaissait sous les caresses de sa fille. Pour la payer de retour, il se prodiguait en préparatifs et méditait des noces à éblouir Verrières. Dans le trousseau, il fit des excès, ne trouvant rien d'assez beau pour son enfant, et l'excitant à des dépenses folles.

— Si tu ne me ruines pas, fillette, je me fâche, lui dit-il. Il faut que tu sois belle comme une princesse du sang.

En même temps, il songeait aux provisions de bouche et au chapitre des boissons, si essentiel dans les réunions champêtres. Les ménétriers du bourg ne méritaient qu'une confiance limitée; il leur adjoignit deux violons, une clarinette et un fifre recrutés dans un orchestre de Paris. Parmi les clients qui se chargeaient de ses primeurs, figurait l'un des premiers marchands de comestibles du Palais-Royal; Grandchamp s'assura, pour son festin, du concours de cet artiste, et obtint de lui, à cause de leurs vieilles relations, des prix extrêmement discrets. Dès lors, on sortait de la noce de campagne pour s'élever jusqu'au repas de ville; on quittait la région des quartiers de veau pour entrer dans la sphère des foies gras et des mirotons. Avec des espa-

liers comme les siens, le pépiniériste aurait pu se contenter d'un dessert cueilli sur les lieux et servi dans toute la fraîcheur de son arome ; ainsi, des pêches plus parfumées que celles de Montreuil, des poires de beurré qui se fondaient sous la dent comme la neige sous le soleil, puis ces beaux cantaloups, les plus odorants, les plus savoureux qui eussent jamais passé sous ses cloches. Tant de merveilles de la nature ne suffirent pas à Grandchamp ; il voulut les assortir aux chefs-d'œuvre de l'art, et combina les choses de manière à couvrir sa table de biscuits de Savoie, de dragées et de sucreries.

Chez ma mère, l'émotion n'était pas moindre ; un mariage est toujours une grande affaire pour des femmes. Ma tante elle-même s'y absorbait et y cherchait une diversion à ses désappointements politiques. Pendant que Thérèse se contentait de prier pour mon bonheur, Brigitte songeait à ce que les choses se fissent convenablement. Grandchamp s'exécutait en gentilhomme ; il fallait se mettre sur le même pied que lui. J'étais, après tout, le neveu d'un général de l'Empire, d'un homme que Napoléon avait distingué. Là-dessus, ma tante n'entendait pas raillerie : elle savait garder son rang, faire respecter le nom qu'elle portait. Elle eût souffert la mort plutôt que de l'exposer à une déchéance ; c'était son culte, sa croyance, sa foi, et elle y fut fidèle jusqu'au bout.

Dès le premier jour, elle déclara qu'elle se chargeait des cadeaux de noce. Grandchamp l'avait mise une fois à l'épreuve ; il savait que tout irait bien. En effet, ma tante n'eut plus désormais d'autre occupation, d'autre souci. Ce fut pour elle la grande affaire. On la voyait constamment sur la route de Paris chargée d'objets, soit à l'aller, soit au retour. Rentrée au logis, elle s'enfermait dans sa chambre pour vérifier les emplettes qu'elle venait de faire et les mettre sous clef. Elle en était jalouse comme d'un trésor, elle ne voulait les montrer à personne afin que la surprise fût entière. Ce mystère aiguillonnait ma curiosité, et plus d'une fois je la pressai de me mettre dans la confidence ; elle résista.

— Mon fils, me dit-elle, c'est ta fiancée qui en aura le premier coup d'œil. Je connais les femmes ; elles n'aiment pas que les hommes se mêlent de leurs chiffons.

— Je n'en dirai rien, ma tante, je vous assure.

— Non, mon fils, poursuivit-elle, chacun son lot ; ceci n'est pas le tien. Pensons à toi maintenant.

— A moi, ma tante, et pourquoi donc?

— Belle demande, mon fils ! est-ce que tu crois par hasard que je te laisserai entrer en ménage avec tes nippes de garçon ? La jolie figure que tu ferais là-dessous !

— Mais, ma tante, repris-je un peu piqué, est-ce que vous pensez que je sois au dépourvu? j'ai un habit noir tout neuf.

— Possible ; mais abondance de biens ne nuit pas. Écoute, mon garçon ; nous voici vis-à-vis des Grandchamp, qui ne regardent à rien. Le vieux sort de son caractère, c'est évident ; le mariage de sa fille lui tourne la tête. N'importe, il n'y pas à reculer. Verrières se demande ce que fera la générale. Soit, on y pouvoira. En attendant, mon fils, il faut te monter de pied en cap. Tenue soignée, et l'œil à dix pas devant nous. Voilà le premier point. Quant au reste, cela me regarde.

Pendant qu'elle débitait militairement ces paroles, ma tante s'était dirigée vers un petit meuble qui lui servait à la fois de chiffonnière et de secrétaire. Elle l'ouvrit et y prit un billet de banque.

— Tiens, mon fils, me dit-elle, voici de quoi compléter ton équipement. Et surtout je te recommande de n'y rien épargner, ni passe-poils, ni aiguillettes. Arrange-toi de manière à nous faire honneur, mon garçon. On ne porte plus le *collant* aujourd'hui. Ils ont remplacé cela par un tas d'histoires ; c'est dommage, tu aurais bien fait là-dessous ; tu m'aurais rappelé mon Pétermann, un homme comme on n'en voit plus. Enfin, n'importe, ajouta-t-elle en voyant qu'elle allait s'attendrir ; il faut suivre le genre. Tâche surtout, mon fils, que ce soit cossu ; je ne te demande que cela.

Je remerciai l'excellente femme, et acceptai son présent avec plus de satisfaction que je n'en fis paraître. Jamais billet de banque n'arriva plus à propos. J'avais flatté mon habit noir ; il n'était pas si neuf que je voulais bien le dire, et il existait d'ailleurs dans ma garde-robe d'autres lacunes que je ne savais comment combler. La digne femme venait ainsi au secours de mes besoins tout en ménageant ma vanité. Quel noble cœur ! et que de générosité naturelle ! Je devinais à l'aide de quels sacrifices elle avait pu se procurer ces fonds. Elle y avait consacré sans doute les derniers débris de ses grandeurs passées

Elle avait dû vendre ses bijoux de prix, ses joyaux, ses parures, ne se réservant rien, s'oubliant, se dépouillant pour nous. A quelques jours de là, elle allait nous en donner une preuve plus complète.

Les bans étaient publiés; le dimanche solennel s'approchait. On prit jour pour la signature du contrat, qui se composait, comme on le devine, de peu d'articles. Le père Grandchamp assurait à sa fille une petite pension; je n'apportais que mon emploi et le traitement qui y était attaché. Tant que le notaire fut présent, la générale n'ouvrit pas la bouche. Elle n'aimait pas les hommes de loi, et professait beaucoup de mépris pour leurs écritures. Elle avait pour système qu'entre honnêtes gens la parole suffit, et qu'avec ceux qui ne le sont pas, on est toujours dupe. Dans le cours de sa vie, elle n'avait signé que trois actes et chacun de ces actes avait servi à la dépouiller. Aussi lui en était-il resté une horreur instinctive pour tout ce qui ressemblait à une signature, et quand le tabellion lui présenta la plume, après la lecture du contrat, il lui fallut un moment de réflexion avant de triompher de ses répugnances.

— Ouf! s'écria-t-elle quand le notaire fut parti; le corbeau s'est enfin envolé. Bon voyage! Maintenant, mes enfants, ajouta-t-elle en prenant Mariette par le bras, venez avec moi.

Nous la suivîmes; le père Grandchamp se mit de la partie; elle l'aperçut:

— Halte-là, dit-elle, l'ancien: ceci ne regarde que ces jouvenceaux. Vous resterez dans le salon avec Thérèse, vieux curieux.

Grandchamp riait et n'en continuait pas moins à faire route avec nous. Elle nous conduisit dans sa chambre et en ferma la porte quand nous y fûmes entrés. Tout y était si bien disposé pour l'effet, que Mariette ne put retenir un cri de surprise. Ma tante avait fourni la preuve d'un vrai talent de mise en scène. Les robes, les châles, les chapeaux, les bonnets, les parures, étalés sur le sopha, captivaient l'œil par la richesse des étoffes, le choix des couleurs, l'élégance des dessins. Tout était du meilleur goût, sans que rien jurât avec notre modeste existence et fût au-dessus de notre fortune. Je ne savais comment remercier l'excellente femme et allais me jeter dans ses bras, lorsque Mariette me prévint. La générale la pressa sur son cœur, et je vis des larmes s'échapper de ces yeux qui avaient supporté, sans s'émouvoir, l'aspect de tant de batailles.

— Ma fille, dit-elle d'une voix émue, rends ce garçon heureux; c'est tout ce que je te demande. Ça n'a point de défauts, vois-tu. Un peu vif, se montant pour des riens; mais revenant vite. Et pas rancuneux, pas boudeur; je te le garantis. Vous aurez des bourrasques dans votre maison; il en faut. J'en ai bien eu avec Pétermann. Les meilleurs ménages en ont. Mais quand vous sentirez que cela va trop loin, alors, mes enfants, savez-vous ce qu'il faut faire?

Nous ne répondions ni l'un ni l'autre, et elle nous regardait alternativement avec des yeux pleins d'une douce malice :

— Vous ne le savez pas? répéta-t-elle. Eh bien! on fait ceci.

En même temps elle prenait Mariette d'une main, moi de l'autre, et nous rapprochait au point que nos visages se touchaient. Je compris l'intention de ma tante et embrassai tendrement ma fiancée :

— Et tout est dit alors, ajouta ma tante.

— A la bonne heure! s'écria Grandchamp qui entrait en forçant la consigne.

— Et moi donc, dit ma bonne mère en arrivant à la suite du vieillard; on m'oublie, à ce qu'il paraît.

L'attendrissement devint général; les pleurs coulèrent à la ronde. Grandchamp restait émerveillé à l'aspect des cadeaux étalés; ma mère trouvait cela trop beau, trop mondain.

— Les superbes choses! disait Granchamp. Ah çà! voisine, vous avez dû mettre à sec tous les magasins de Paris; il n'y reste plus rien à cette heure.

— Tant de luxe, disait tout bas ma mère, ça n'a pas de bon sens; comme si la petite n'y était pas naturellement portée! Brigitte! Brigitte! qu'as-tu fait là?

Ma tante n'avait l'oreille, ni à ces éloges, ni à ces reproches; elle venait de prendre dans un baguier de porcelaine une bourse magnifique, et la remettait à Mariette.

— Ma fille, lui dit-elle, dans un ménage on a besoin d'autre chose que de colifichets; il survient parfois des moments de gêne, une maladie, une grossesse, des mois de nourrice, que sais-je, enfin? toutes les misères de l'état. Dans ce cas, un peu d'argent ne gâte rien. Prends ceci, petite, ce sera pour les cas extraordinaires.

Elle lui remit la bourse qui contenait deux cents napoléons. C'étaient les épingles de ma fiancée. Bonne tante! il fallait voir

quelle joie elle éprouvait à donner cela ! Nous étions bien moins heureux qu'elle : Mariette ne trouvait pas de mots pour la remercier ; moi je la comblais de caresses.

— Merci, mes enfants, disait-elle ; me voilà payée.

— Ah çà ! s'écria Grandchamp, il y a donc des trésors cachés dans cette maison ? Nous allons tous rouler carrosse.

— C'est bon, c'est bon, vieux sournois, lui dit la générale en riant. On vous permettra maintenant de nous faire des surprises. Dès que vous appuyez sur les violons, Grandchamp, il fallait bien appuyer sur le reste.

— Oui-dà, dit le vieillard ; ah ? c'est ainsi que vous le prenez ? Eh bien ! j'y mets deux clarinettes de plus.

— Allez toujours, prodigue, allez.

— Et un quartaut de cidre pour les deux clarinettes, ajouta Grandchamp, pour que le souffle ne leur manque pas.

— Eh bien ! moi aussi, je fais des excès, dit la générale. Viens ici, petite, ajouta-t-elle en s'emparant de Mariette.

Elle la conduisit vers sa commode et en ouvrit le premier tiroir.

— Tout ceci, lui dit-elle, est encore à toi, mon enfant ; je te le réservais pour le bouquet.

— Vrai ? ma tante, s'écria Mariette surprise, vous me donneriez ces belles choses ! Mais non, ajouta-t-elle en se contenant, c'est trop beau ; je n'en saurais que faire.

— Et moi donc, mon enfant ! Une vieille femme ! une villageoise ! que veux-tu que j'en fasse ? Depuis que Pétermann est mort, j'ai tout enfoui là-dedans. Si je vis cent ans, cent ans ils y resteront. Il vaut mieux que tu en profites. La seule chose que je te demande, c'est que ça ne sorte pas de la famille. Tu me le promets, n'est-ce pas ?

— En pourriez-vous douter ? ma tante, dit Mariette.

— C'est que, vois-tu, il n'y a pas un seul de ces objets qui ne vienne de bonne main. Cette voilette d'Angleterre, sais-tu qui me l'a donnée ?

— Non, ma tante, répondit la jeune fille.

— Élisa Bonaparte, la femme de Bacciochi. Pétermann était un camarade du mari. Quand j'allais à Lucques dont ils étaient rois à eux deux, Élisa surtout, elle me faisait des fêtes à n'en plus finir. Je l'amusais, quoi ! et elle m'amusait aussi. Un vrai pays de cocagne ! A Florence, la même chose. Alors

c'était Pauline. Toutes les sœurs de Bonaparte m'aimaient comme la prunelle de leurs yeux. Tiens, mon enfant, sais-tu d'où vient ceci ?

— Ce châle ? dit Mariette.

— Oui, ce châle ! ma fille ! C'est Caroline Murat, la grande-duchesse de Berg, qui me l'a donné. Elles me comblaient; il faut dire que j'étais un boute-en-train. Quand elles avaient les idées un peu barbouillées, vite elles m'envoyaient un aide de-camp. Dès que j'étais là, en avant les rires, et elles en avaient pour toute la journée. C'est comme la reine Hortense ! On me recherchait chez elle, il fallait voir. Tout juste, ma fille, voici des camées qui me viennent de là. Tu te les feras arranger en broche.

Ma tante continua longtemps ainsi. Chaque parure avait sa date et se rattachait à quelque solennité, au sacre, aux fêtes de Tilsitt, au mariage avec l'archiduchesse. Dans tout ceci, la générale s'appliquait d'abord à faire la part de Pétermann; son ombre planait sur le récit. Elle l'entremêlait ensuite de figures historiques et de détails pittoresques de manière à en faire un ensemble curieux et qui, sur plus d'un point, ne manquait pas d'intérêt.

— Maintenant, ma fille, ajouta-t-elle, après avoir achevé cette revue, tout est à toi; emporte-le, c'est un bien de famille.

Mariette voulut en vain s'en défendre; la générale était près de se fâcher.

— Eh bien ! quoi, dit-elle, tu me refuses? Je voudrais voir ça, par exemple. C'est le monde renversé : les enfants qui ordonnent et les parents qui obéissent. Tiens, petite! encore ce châle pour t'apprendre à faire des façons. Vraiment, ce serait trop curieux que les nièces fissent la loi à leurs tantes. Encore cette valenciennes, Mam'selle, c'est Madame-mère qui me la donna. Ah ! tu n'en veux pas, tu n'en veux pas ! Avez-vous entendu, Grandchamp ! C'est ainsi que vous les élevez, vos filles?

— Punissez-la, voisine, dit le villageois madré. Il faut leur donner des leçons, à ces enfants.

Ma tante Brigitte vidait ses tiroirs et ses armoires en disant toujours :

— Ah ! tu n'en veux pas, tu n'en veux pas ! Eh bien ! nous verrons.

Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle ne trouva plus rien sous sa

main. Le butin était complet; tout l'Empire y avait passé. Bon gré mal gré, il fallut que Mariette emportât ces riches dépouilles. Ma tante ne lui pardonna qu'à ce prix.

Ces détails circulaient dans Verrières et y faisaient beaucoup de bruit. On savait par quels magnifiques procédés ma tante avait répondu aux largesses de Grandchamp. Le trousseau de Mariette causait dans le bourg plus d'émotion que n'en avait causé la chute d'un trône. On en parlait comme d'une merveille et avec une exagération orientale. Grandchamp donnait à ces récits un nouvel essor, en mettant en réquisition toutes les clarinettes du pays. On sut qu'il en avait arrêté une à Bièvre, une autre à Châtenay. On se demandait le motif de ce luxe de clarinettes auquel Verrières n'était point accoutumé. Cinq clarinettes dans une noce! Jamais le bourg n'avait vu de tels excès.

Cependant il fallut songer aux invitations. Les miennes furent bientôt faites. Parmi mes collègues, Bernard était le seul avec lequel j'eusse des relations suivies. Je l'invitai ainsi que Denise. Je priai aussi Saint-Léon, qui accepta. Nous manquions précisément de convives décorés; le maire du bourg ne l'était pas. Saint-Léon devait nous apporter son ruban, et, qui le sait! peut-être quelques couplets de circonstance. C'était bien le moins qu'il pût faire pour un collaborateur. Enfin je joignis à ces noms celui de Frédéric, qui était un homme à ménager dans ces temps révolutionnaires. Je n'avais jamais vu le brillant employé dans une noce; cependant, je me figurais qu'il devait y tenir son rang avec honneur. Une voiture devait l'amener, ainsi que les Bernard; moi, je me chargeai de Saint-Léon. Grandchamp, qui ne faisait rien à demi, avait mis des carrosses à la disposition des invités parisiens. On ne pouvait traiter plus royalement son monde.

Les invitations du bourg ne comprenaient que les autorités et quelques intimes. On avait le maire, l'adjoint et le curé. Le médecin et le notaire complétaient cette liste de notables. A la demande de ma tante, on y ajouta l'élite de son club, mais avec la condition expresse qu'aucun des membres invités ne se livrerait à des manifestations politiques. Toute cette partie du programme, délibérée en commun, ne souffrit pas de difficultés. Sur un point seulement, le cœur de Grandchamp reçut une légère atteinte. Un jour, il me prit à part et me dit :

— Édouard, mon fils, voici que Mariette me fait encore du chagrin. Tu ne sais pas ce qu'elle me demande?

— Non, père Grandchamp.

— Essaye de le deviner, Édouard ; il n'y a qu'elle pour me causer des tourments pareils. La terrible fille que j'ai là?

— Elle, si bonne, père Grandchamp ; elle, vous causer du chagrin ! Une enfant qui ne ferait pas de mal à un moucheron! Est-il possible qu'elle en fasse à son père ?

— C'est pourtant comme je te le dis, Édouard. Depuis vingt-quatre heures elle me tourmente.

— Comment cela? dis-je au vieillard.

— Je t'ai parlé, Édouard, des parents d'Arpajon. T'en ai-je parlé? je n'en sais rien.

— Vous m'en avez parlé, père Grandchamp. Ceux d'Arpajon, je m'en souviens à merveille.

— Tu sais que je ne les aime pas, Edouard. Ils ont troublé mon bonheur. Pourquoi aimerait-on les gens qui ne vous ont fait que de la peine ? Mariette ne veut pas comprendre cela. Je vois bien qu'au fond de son cœur elle les chérit plus que moi, cette ingrate.

— Voilà bien de vos idées, père Grandchamp ; vous êtes injuste pour votre fille.

— Non, te dis-je, Édouard, j'y vois clair ; elle ne peut pas s'en passer. Si tu l'avais vue seulement les défendre, tu en jugerais comme moi, que la cruelle enfant les aime mieux que son père. Cette idée me tuera ; je sens qu'elle me brûle le cœur.

— Mais encore, dis-je au vieillard, d'où vient tout ceci? et à propos de quoi?

— Voici, mon garçon. Je ne voulais personne d'Arpajon à la noce ; ils sont loin, ces gens-là, pourquoi les aller chercher? Des cousins ! tout le monde est cousin. On a des cousins dans tous les pays de l'univers ; si on les invitait en masse, la maison ne serait jamais assez grande. J'avais donc résolu de me passer d'eux !

— Eh bien ! dis-je.

— Eh bien ? Édouard ; il aurait fallu voir Mariette quand je le lui ai déclaré. Une vraie tempête, mon garçon. Et des mots qui me poignardaient ! Elle m'a dit qu'elle voulait à toute force les avoir, qu'elle les aimait, qu'ils avaient été excellents pour elle ; enfin une foule de choses qui signifiaient que je ne suis

rien et qu'ils sont tout, qu'ils sont les maîtres chez moi, et que je n'ai plus qu'à m'en aller. C'est-à-dire, Édouard, qu'en sortant de là, je ne savais plus où était ma pauvre tête, et qu'un instant j'ai failli m'aller jeter dans le puits du potager, afin d'en finir une fois pour toutes avec ces angoisses.

— Aussi, père Grandchamp, vous prenez les choses trop au vif. Elle est bien pour ceux d'Arpajon ; rien de plus naturel si elle a longtemps vécu chez eux ; il n'y a pas là de quoi tant s'alarmer.

— Ah! toi aussi, tu te mets de leur côté, Édouard. Il ne me manquait plus que cela. Enfin, puisque tout le monde est contre moi, je cède. Ils viendront, ceux d'Arpajon. N'empêche que cela gâte ma noce.

Le grand jour se leva enfin ; Verrières s'éveilla dans l'attente d'un événement. Déjà les préparatifs de la fête tenaient en suspens la curiosité de la population. On savait que les serres de Grandchamp allaient être converties en salle de festin, et qu'on y ménagerait, en outre, un vaste espace pour la danse. Les fournisseurs, les décorateurs, allaient et venaient ; le bruit et le mouvement régnaient dans la maison.

Lorsque j'arrivai avec Saint-Léon, ma mère et ma tante étaient prêtes. Ma tante avait renoncé à ses toilettes d'autrefois ; elle s'y sentait trop gênée, trop empruntée. L'âge lui avait d'ailleurs apporté un embonpoint incompatible avec les dimensions des vêtements impériaux. Vingt ans avaient passé sur son costume en velours grenat, et vingt ans modifient bien des choses. Au lieu de ses grands atours, elle revêtit une robe de mérinos vert-pomme qui sortait des mains de la meilleure couturière du bourg. Quant à ma mère, pour la première fois, depuis la mort de son mari, elle quitta ses habits de veuve pour prendre une robe de demi-deuil. Depuis huit jours elle ne quittait pas l'église à mon intention, et la remplissait de ses prières.

Le rendez-vous général était pour dix heures ; tout le monde fut ponctuel. Les parents d'Arpajon arrivèrent en patache ; les Bernard et Frédéric dans les voitures que le père Grandchamp leur avait envoyées. Mariette était prête ; blanche comme un lis, blanche de la tête aux pieds, et même un peu pâle. Le sentiment qui dominait dans sa physionomie était une mélancolie mêlée de douceur. Il y régnait d'ailleurs une grâce si exquise,

que Saint-Léon et Frédéric en furent émerveillés. Ce ne fut qu'un cri d'admiration de leur part :

— La belle créature ! dit Frédéric. Quel morceau de roi !

Et avec la familiarité qui lui était habituelle, il ne manqua pas de me dire à l'oreille :

— Heureux coquin !

Tout était prêt ; le maire venait de nous faire prévenir, et la noce allait se mettre en chemin, lorsqu'un bruit de voiture attira l'attention des convives réunis chez Grandchamp. On n'attendait plus personne, et chacun s'étonna. C'était un beau coupé à deux chevaux, un attelage magnifique, avec livrée devant et derrière. Il s'arrêta devant le logis du pépiniériste.

Quelle fut la surprise du bourg lorsqu'on vit descendre de cet équipage les deux membres de la famille d'Hautefeuille, le jeune homme et le vieillard, le comte et le marquis!

XXVI

LE FESTIN.

Grandchamp se trouvait sur sa porte, avec une partie de ses conviés, lorsque les d'Hautefeuille descendirent de voiture. Leur présence aux noces de sa fille était un honneur si grand et si inattendu, qu'il se refusa d'abord à y croire. Sa première pensée fut qu'un accident obligeait les deux gentilshommes à faire une halte à Verrières, et, allant au-devant du marquis, il lui offrit humblement ses services :

— Ma foi, Grandchamp, lui dit le seigneur de l'autre siècle, nous venions, mon petit-fils et moi, vous adresser seulement un reproche. Comment ! vous mariez votre fille et vous ne nous en dites rien ! Savez-vous que c'est fort mal ? Ne sommes-nous plus de vieux amis ?

Jamais le marquis n'avait parlé à son fermier avec cette bonté familière ; aussi Grandchamp éprouvait-il un trouble et une confusion qui lui enlevaient toute liberté d'esprit. Il roulait son chapeau entre ses mains comme un homme qui cherche une issue à sa pensée, et les ruisseaux de sueur qui découlaient de son visage trahissaient un embarras intérieur.

— Si j'avais su, dit-il enfin, que monsieur le marquis pût s'intéresser à de pauvres gens comme nous.

— Mais sans doute, Grandchamp, nous nous y intéressons, reprit le gentilhomme. Un ancien serviteur! une jeune fille que nous avons vue naître! Allons, avouez que c'est un oubli de votre part. Heureusement que ce n'est qu'un demi-mal, puisque nous voici.

— Quel honneur pour nous, monsieur le marquis! vous m'en voyez tout confus.

— Mon petit-fils voulait d'abord venir seul, poursuivit le vieux d'Hautefeuille, en se retournant vers le jeune homme, mais je me suis dit : — Pourquoi n'irais-je pas aussi? Grandchamp est à nous depuis bien des années; c'est un honnête homme, il faut lui donner ce témoignage d'intérêt. Maintenant, si nous sommes de trop, Grandchamp, c'est à vous de nous le dire.

— Oh! monsieur le marquis, s'écria le pépiniériste en s'inclinant jusqu'à terre.

— Alors, mon cher, présentez-nous à la mariée, et que personne ici ne se dérange pour nous. Point de façons, je vous en prie. Nous sommes de simples conviés, rien de plus.

Pendant ce court entretien, il s'était fait autour de la voiture un rassemblement de curieux qui ne cessait de s'accroître. Grandchamp s'empressa de soustraire les d'Hautefeuille à ces importunités, et de les guider vers l'intérieur de la maison, où Mariette était demeurée avec le cortége des parents. Quant à moi, je n'avais rien perdu de cette scène; elle me troublait jusqu'au fond de l'âme. Je sentais mes jalousies se réveiller sans pouvoir ni les contenir, ni les vaincre. Je cherchais à la présence de ces deux gentilshommes des causes naturelles, innocentes; je n'en trouvais pas. La vue du comte Ernest m'était surtout pénible; elle me rappelait un passé douloureux. Qu'il faut peu de chose pour troubler nos joies! Un souvenir, un soupçon, un ombrage! Notre nature est si infirme, et nous croyons si naturellement au mal!

Quand les d'Hautefeuille entrèrent dans la pièce où se trouvait ma fiancée, j'observai tout : les gestes, les mouvements, les regards, l'expression de la physionomie. Mariette ne montra aucun trouble. Elle était pâle comme auparavant, mais digne et tranquille. Elle sourit au marquis, et répondit avec aisance

au salut du comte. Ce dernier avait de plus grands airs que de coutume ; il était sérieux et froid. Son aïeul semblait s'être chargé de tous les frais ; lui, se prodiguait moins et gardait une attitude réservée. Cependant, à la vue de Saint-Léon, il s'approcha de nous et se montra plein de prévenances. C'étaient d'anciens collègues qu'il retrouvait ; je dis anciens, car son stage n'avait pas survécu au bouleversement de la dynastie.

Cependant, l'autorité municipale commençait à éprouver quelque impatience de tous ces délais ; il était temps de partir. Le marquis offrit galamment le bras à la mariée, et le cortége s'ébranla à leur suite. Je marchais derrière Mariette ; le comte près de Saint-Léon. Ma mère était à mes côtés et priait en chemin. Frédéric et ma tante s'étaient convenu dès les premiers mots ; il s'institua son chevalier et ne la quitta plus de la journée. Bernard et sa femme allaient de compagnie, puis venaient les parents d'Arpajon, enfin, la masse des invités. Quant à Grandchamp, il formait l'avant-garde et frayait le chemin au marquis. Ce fut dans cet ordre que nous traversâmes les rues du bourg et fendîmes les flots d'une population émerveillée.

M. le maire nous attendait paré de ses insignes, et le mélange des couleurs qui y éclatait ne parut pas du goût du vieux d'Hautefeuille. Cependant, il se contint, et conduisit la mariée au siége qui lui était destiné. Je m'installai sur le mien ; les formalités de l'acte civil commencèrent. Dès ce moment, il me fut impossible de rien remarquer de ce qui se passait autour de moi. J'étais le point de mire de tous les regards, je me sentais assiégé par des émotions contraires. Le désir et le regret se livraient dans mon cœur de violents combats. Heureux et fier de ce que j'allais posséder, je craignais d'expier ce bonheur par quelque catastrophe inattendue. Aussi, quand le magistrat me demanda, au nom de la loi, un acquiescement formel, le *oui* ne s'échappa-t-il de mes lèvres qu'avec un certain effort. Mariette, au contraire, prononça le sien d'une voix nette et ferme, plus ferme peut-être qu'il ne convenait à une jeune fille. Je ne sais si ce fut une illusion de mes sens, mais il me sembla qu'un soupir, parti de derrière moi, répondait à ce mot, qui venait d'unir nos destinées.

A l'église, un autre cérémonial nous attendait. Le curé avait prodigué pour nous les pompes du culte. L'autel étincelait de bougies, les officiants avaient revêtu leurs plus belles chasubles ;

es enfants de chœur étaient au complet et couverts de surplis blancs; il n'était pas jusqu'à l'humble sacristain qui n'eût fait une toilette extraordinaire. On savait que le marquis et le comte devaient assister au service; c'était pour l'église une bonne fortune dont la quête devait se ressentir. De là des excès de zèle. Au serpent de Verrières on ajouta celui de Châtenay, pour obtenir un plus formidable lutrin. Jamais célébration ne fut accompagnée d'accessoires plus éblouissants. Ma pauvre mère en était dans l'extase; elle contenait mal sa joie à l'aspect de ces magnificences et ne se sentait pas d'aise de me voir si bien marié.

Nous expiâmes ces honneurs par un service interminable. Les deux serpents s'en donnaient à l'envi, et détachaient à nos oreilles des sons d'une révoltante fausseté. Celui de Verrières avait à maintenir sa réputation ; celui de Châtenay à fonder la sienne. Il s'ensuivit un assaut dont les voûtes tremblèrent, et qui mit en péril les vitres de la nef. Tel est pourtant l'empire du sentiment religieux, qu'aux sons de cette étrange harmonie, aux chants des lévites, à la voix du prêtre, il s'opéra en moi une sorte de réaction. Mariette priait à mes côtés; je me mis à prier avec elle. La bonté, la confiance, l'amour rentrèrent dans mon âme par des voies inconnues et en chassèrent les mauvais instincts. Il me semblait voir des légions d'anges planant au-dessus de ma fiancée, et la couvrant de leurs blanches ailes. Les nuages d'encens, qui nous enveloppaient, ajoutaient à cette scène un prestige de plus, et répandaient dans mes sens un charme ineffable. Quand le prêtre unit nos mains, il se passa un moment solennel. Mariette tenait les yeux élevés vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de la sainteté de son serment, et une énergique volonté respirait sur son visage, qui avait la pâleur du marbre. Je ne saurais dire à quel point ce mouvement me toucha, ni combien mes bonnes résolutions en furent affermies. Au sortir du lieu saint, mes impressions étaient calmes et douces; j'étais content de moi, je me sentais meilleur.

Mariette m'appartenait, l'église et la loi venaient de me la donner. D'elle-même, elle prit mon bras lorsque nous quittâmes la nef, et sembla ne plus vouloir s'en séparer. Nous traversâmes de nouveau Verrières au milieu de deux haies de curieux, et rentrâmes chez Grandchamp, qui avait eu le soin de faire servir quelques pièces froides sous une longue tonnelle,

couverte de houblons et de vignes vierges. Une fois dans le jardin, les conviés se dispersèrent. Les uns, comme Frédéric, firent honneur à ce déjeuner succinct ; les autres, comme Bernard, se réservèrent pour le grand repas, et allèrent s'y préparer par la promenade. On forma de la sorte divers groupes, et chacun fut libre de choisir ses affinités. Le marquis et le comte ne nous quittèrent pas. Le marquis avait Grandchamp pour interlocuteur ; le comte avait Saint-Léon. Grandchamp montrait ses fleurs rares au vieux d'Hautefeuille, et s'en prévalait pour déployer ses connaissances en matière de latinité. Le comte était engagé avec Saint-Léon dans un débat où la politique et l'administration avaient une part égale. Cependant, à bien étudier la physionomie du jeune homme, on voyait qu'il n'était pas entièrement à l'entretien. De temps à autre, il dirigeait vers Mariette des regards furtifs, comme s'il avait eu quelque chose à en attendre. Peut-être même y avait-il, dans son attitude, une intention de plus, celle d'épier l'occasion de rejoindre la fille de Grandchamp, et de lui parler sans témoins. Dans ce cas, celle-ci ne jouait guère le rôle d'un complice, car elle se tenait constamment rapprochée de moi, et presque cramponnée à mon bras.

Cette situation se prolongea pendant un temps assez long. Le pépiniériste put montrer à loisir au gentilhomme une famille de rhodoracées dont il comptait se faire un titre à l'exposition prochaine, et Saint-Léon eut le champ libre pour se livrer à ses théories qui ne valaient guère mieux que ses vaudevilles. Il faut dire que le marquis prêtait moins d'attention aux merveilles florales de Grandchamp qu'aux divers incidents de cette scène et surtout à la part qu'y prenait son petit-fils. De mon côté j'étais également sur mes gardes, et voici une circonstance qui me frappa. Mariette venait de remarquer, au milieu d'un carré, deux ou trois de ces jolies roses de Bengale qui fleurissent dans l'arrière-saison. Elle voulut s'en composer un bouquet et me quitta afin d'aller faire sa récolte. Il n'en fallut pas davantage pour que le comte Ernest abandonnât son interlocuteur et se portât du côté de la mariée. Son attitude, de froide et calme qu'elle était, prit sur-le-champ quelque chose d'embarrassé, d'inquiet et de timide. Il semblait en proie à l'hésitation d'un homme qui n'a pas la conscience en repos et qui se trahit par les ménagements dont il s'enveloppe. Du reste sa manœuvre n'aboutit qu'à un échec. Sitôt que Mariette vit qu'il se dirigeait de son

côté, elle s'échappa par l'allée opposée et vint se suspendre de nouveau à mon bras. Le comte en fut pour ses frais de stratégie.

Cependant le marquis était arrivé au bout des plates-bandes de Grandchamp et avait pu s'édifier sur le mérite de ses collections. De sa part, cette condescendance était grande. Il n'aimait pas les petites gens et ne se plaisait que parmi ses pairs. Aussi régnait-il dans son maintien un peu de malaise. Prenant un parti décisif, il rejoignit le comte Ernest, encore sous le coup de sa mésaventure, s'entretint pendant quelques minutes avec lui, puis se retournant vers son hôte :

— Grandchamp, lui dit-il, nous allons vous quitter, mon petit-fils et moi ; la journée s'avance et la traite est longue d'ici au château.

— Est-ce bien possible, monsieur le marquis ! dit le vieillard désappointé. Et moi qui comptais sur vous et M. le comte pour le repas.

— Mille grâces, mon vieux serviteur, répondit le gentilhomme. Nous vous en sommes bien reconnaissants. Malheureusement, les choses ne peuvent pas s'arranger ainsi.

— Vous aviez pourtant vos places d'honneur, dit le pépiniériste d'un ton suppliant.

— N'augmentez pas nos regrets, Grandchamp, reprit le marquis, il y a force majeure.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu, c'est à se désespérer, s'écria le père de Mariette. Moi qui y comptais !

— Voyons, Grandchamp, dit le vieux d'Hautefeuille en venant au secours de cette âme éplorée, ne vous affligez point ainsi. N'avons-nous pas profité de votre hospitalité ? Ne vous êtes-vous pas montré tout à fait empressé vis-à-vis de nous ? Ce sont là des titres, mon vieil ami ; les d'Hautefeuille s'en souviendront.

— Pas seulement un verre de vin ; pas même casser une croûte, dit le pépiniériste d'un ton douloureux.

— Ecoutez, Grandchamp, tout peut s'arranger, reprit le marquis. Puisque nous ne pouvons, mon petit-fils et moi, boire ici à la santé de la mariée, je vous propose de venir le faire avec nous à Vauhallan. Dans quinze jours d'ici, cela vous convient-il ?

— Ah ! monsieur le marquis, dit le vieillard confus, vous

voulez plaisanter. De pauvres gens comme nous, aller au château !

— Oui, Grandchamp, poursuivit le seigneur, vous y viendrez, vous et votre noce. Amenez tout votre monde. Ernest en sera enchanté et moi aussi. Nous tâcherons que la journée ne vous paraisse pas trop longue. On panneautera quelques lièvres pour passer le temps. Enfin, mes amis, nous ferons de notre mieux.

— Quel digne homme ! s'écria à part lui Grandchamp ; jamais je ne l'avais vu ainsi. Nous, au château !

— C'est donc convenu, j'attends tout le monde à Vauhallan. J'espère que Monsieur, ajouta le marquis en s'adressant à Saint-Léon, voudra bien me faire l'honneur d'accepter mon invitation.

Le chef de bureau s'inclina profondément et avec toute la grâce d'un homme formé à l'école administrative.

— Je compte aussi sur monsieur et madame Mongeron, dit le gentilhomme en se tournant vers nous. Il sont les héros de la fête ; tout manquerait s'ils nous manquaient.

A ces mots, je vis une rougeur subite monter au visage de Mariette. Elle allait répondre et peut-être refuser. Son père ne lui en laissa pas le temps.

— Oh ! ils n'auraient garde, dit le vieillard ; c'est bien trop d'honneur que vous leur faites, à ma fille et à mon gendre, monsieur le marquis. Vous pouvez compter sur toute la maisonnée. Nous, au château ! qui l'aurait jamais cru ?

Pendant que le gentilhomme faisait ses invitations à la ronde, j'examinais le comte Ernest. Sa physionomie n'était plus aussi calme ; elle avait un caractère triste et suppliant. Quand son aïeul s'adressa à Mariette, je lus dans son regard un sentiment d'inquiétude ; il craignait un refus et éprouva un plaisir réel à voir que Grandchamp s'engageait en notre nom. Cette découverte me causa plus d'orgueil que de crainte. Evidemment, s'il y avait lutte entre nous, Mariette était de mon côté. Dès lors, à quoi bon s'alarmer ? Ensuite, faut-il faire cet aveu puéril ? j'avais sous les yeux les cheveux du beau jeune homme, des cheveux noirs, aux reflets bleus, dont la nuance était pour moi comme un témoignage et une garantie. Quand les d'Hautefeuille nous quittèrent, il ne restait dans mon esprit que des impressions rassurantes et un fond de sécurité.

Après leur départ la noce s'anima ; il y eut beaucoup plus

d'élan et de laisser aller. Mariette partagea ses attentions entre les conviés; elle aussi se sentait plus à l'aise et se montrait plus gaie. Frédéric s'était emparé de ma tante et se divertissait de ses récits. Bernard cueillait quelques violettes pour Denise. Les parents d'Arpajon en étaient à leur quatrième repas, afin de se mieux maintenir en appétit; Grandchamp veillait à tout et se préoccupait des détails du service. Le curé et le maire venaient d'arriver; nous leur tînmes tête, Saint-Léon et moi. L'un et l'autre manifestaient d'excellentes dispositions, le curé surtout, qui se trouvait bien préparé par le jeûne. Tout ce monde avait des airs de fête, des visages épanouis, et l'ardeur qui anime les villageois lorsqu'ils sortent de leurs habitudes.

Enfin, le signal du repas retentit dans les jardins, et les conviés épars accoururent comme accourt une couvée de poussins à la première poignée de mil. J'ai déjà dit que le couvert était mis dans la serre; elle offrait un magique coup d'œil. Grandchamp avait prodigué dans cette décoration tout son art et toute son expérience. On y reconnaissait la main d'un botaniste consommé, d'un grand prêtre de Flore. Le choix des plantes, l'assortiment des couleurs, le ton du feuillage, tout avait été de sa part l'objet d'un choix et d'un calcul. Sur un treillis de cordelettes couraient des liserons de mille sortes, des lianes d'Amérique, des stapélies, des crassules, qui ressemblaient à autant de draperies revêtues des plus riches nuances. Çà et là, il s'en détachait des clochettes bleues, blanches, cramoisies, d'un vert pourpré; la table s'étendait sous ce dôme de verdure mélangé de fleurs. A chaque angle était un magnifique magnolia chargé de calices blancs qui exhalaient de doux parfums; puis venait la famille des cierges épineux, des aloès aux feuilles rigides, des raquettes à fleurs jaunes fouettées de rouge, enfin, une foule d'arbustes rares qui formaient autour de la table une ceinture sur laquelle l'œil aimait à se reposer. Il n'y eut qu'un cri parmi les convives à l'aspect de cette riche végétation, et des merveilles qu'elle étalait. Jamais festin n'eut un cadre plus heureux, ni de plus riants horizons.

L'admiration ne fut pas moindre à l'aspect du service. Grandchamp avait su faire des sacrifices à l'appétit villageois en prodiguant, çà et là, les entre-côtes, les têtes de veau, les quartiers d'agneau, les fortes pièces de boucherie. C'était la part des habitudes champêtres et un hommage rendu aux estomacs de

la localité. La suite des événements prouva que la précaution n'était pas inutile. Il se fit, dans ces objets de résistance, des ravages tels, que la domesticité en put recueillir à peine quelques débris. Les parents d'Arpajon y mirent un acharnement que cinq déjeuners successifs n'avaient pu tempérer. M. le maire lui-même ne dédaigna pas de livrer plusieurs assauts à ces rôts, indignes d'une autorité constituée, et le curé exécuta contre une langue de bœuf une de ces campagnes décisives qui entament profondément l'ennemi. En se munissant de tels renforts, Grandchamp avait prouvé qu'il connaissait le cœur humain et son penchant vers des satisfactions solides.

Mais, à côté de cet élément, le banquet en renfermait d'autres d'une délicatesse plus grande et d'un goût plus relevé. Les plats montés brillaient dans toute l'étendue du service et se révélaient par ce fumet exquis où se reconnaissent les grandes tables. Point de truffes : ce n'était pas la saison ; mais, à part ce détail, rien ne manquait. Des buissons d'écrevisses, des pâtés de gibier, mille condiments ingénieux, même de la marée. Ensuite, des mirotons, des blanc-manger, des charlottes russes à profusion. Dans le milieu, une grande pièce en nougat que couronnait un bouquet de fleurs naturelles. Grandchamp s'était véritablement surpassé ; aussi les invités étaient-ils dans l'extase.

— Bravo! s'écria Frédéric à l'aspect de ce bel ensemble, bravo, papa beau-père! Voilà ce qui s'appelle bien faire les choses! Madame Mongeron, ajouta-t-il en s'adressant à Mariette, tout ceci est du meilleur goût. Je vous en félicite bien sincèrement. Oh! le beau service! le beau service !

La masse des convives s'associa à l'éloge de Frédéric, et ma tante Brigitte, que le brillant employé avait sous son bras, ne fut pas des dernières à exprimer son admiration.

— N'est-ce pas, générale, lui dit Frédéric, que c'est du dernier bien? Cette tenture de feuillage, ces arbustes en espaliers, ces fleurs qui nous enveloppent, tout cela est ravissant; on dirait les Mille et une Nuits. Et puis, quel choix de mets! Allons, d'honneur, c'est délicieux. Il n'y a peut-être qu'un festin que l'on puisse comparer à celui-ci, encore faut-il remonter bien haut dans le cours des âges, ajouta le brillant employé en s'asseyant, c'est celui de Balthazar.

— Je ne connais pas ce M. Balthazar, dit ma tante qui avait

déjà pris sa place ; mais je puis vous répondre que chez Cambacérès, c'était encore une idée mieux. Ce que j'en dis, mon voisin, ajouta-t-elle en s'adressant à Frédéric, n'est point pour faire du tort au père Grandchamp. Il n'y a pas d'affront à cela, non. Tout est très-bien ici, tout est parfait. Mais chez l'archichancelier, on se piquait de faire les choses comme nulle part. C'était d'Aigrefeuille qui y veillait. Vous n'avez pas connu d'Aigrefeuille?

— Comment voulez-vous que je l'aie connu, générale? j'étais alors au biberon, dit Frédéric.

— Eh bien! d'Aigrefeuille, mon cher, était la première fourchette de l'Empire. Cet homme-là passait sa vie sur les fourneaux : il avait le génie de la cuisine. Il se peut que votre M. Balthazar ait eu du talent, il ne faut jamais dénigrer personne ; mais n'allez pas le comparer à d'Aigrefeuille ; il y perdrait trop. Tenez, nous dînâmes un jour chez Cambacérès, Pétermann et moi ; un grand dîner, dîner de ducs, de princes, d'ambassadeurs. Devinez combien il y eut de services?

— Trois, dit au hasard, Frédéric.

— Huit, mon cher, et tous de choix ; sans que rien fût répété. Toujours du nouveau, toujours. C'était d'Aigrefeuille qui avait voulu faire ce tour de force. Il nous servit un dinde, par exemple ; savez-vous ce qu'il y avait dans ce dinde?

— Non, dit Frédéric.

— Un chapon, et ce chapon, savez-vous ce qu'il contenait, mon cher?

— Ma foi non, générale.

— Un poulet, poursuivit ma tante. Dans le poulet une perdrix, dans la perdrix une caille, dans la caille un ortolan. Tout cela cuit ensemble. Voilà de ses tours à d'Aigrefeuille. Comparez-le maintenant à votre M. Balthazar.

Pendant que ma tante soutenait sa thèse gastronomique contre le phénix des employés, la conversation s'animait sur tous les points. Les vins généreux commençaient à circuler et à délier les langues. M. le maire appartenait tout entier à un salmis de grives où l'artiste s'était distingué ; le curé avait engagé l'action avec une aile de faisan qui ne semblait pas de force à se défendre. Les parents d'Arpajon en restaient sur le veau et y pratiquaient des brèches épouvantables. Saint-Léon, que j'avais placé à la gauche de Mariette, l'accablait de madrigaux qui

la faisaient sourire. Bernard s'oubliait pour ne songer qu'à sa femme; ma mère, placée à côté de moi, mangeait du bout des lèvres et faisait le moins de bruit possible. Grandchamp promenait sur la table le regard d'un général exercé, prêt à se porter au secours des points faibles, et envoyant des renforts à propos.

— Du vin de Bordeaux à M. le curé, disait-il à ses auxiliaires; un coup de Madère à M. le maire.

C'était le langage d'un homme qui connaissait l'étendue de ses devoirs envers les autorités et avait l'entière conscience du rôle d'un maître de maison vis-à-vis de ses convives.

— Ici, le filet de bœuf, disait-il, là, le pâté de cailles. Maintenant, au champagne, mes enfants, et en avant la gaudriole.

Le repas s'animait de plus en plus; un vermillon ardent descendait sur les joues; les yeux pétillaient comme le vin. Les femmes même s'en mêlaient et y procédaient par rasades. Aux champs, il n'y a point de préjugés. On y produit le lait pour les villes, mais on ne l'y boit pas. En fait de boissons douces, c'est le vin que l'on préfère. Aussi, lorsque le pépiniériste donna le signal de l'attaque contre la pièce du milieu, s'éleva-t-il un concert de voix qui se croisaient d'un bout de la salle à l'autre. C'était à qui s'adresserait le plus d'apostrophes piquantes, le plus d'aimables provocations. Le moment du pêle-mêle, de l'abandon, était arrivé.

Mariette et moi, nous jouissions de ce spectacle avec une joie plus calme et plus contenue. Elle avait pu enfin s'arracher aux compliments de Saint-Léon et aux fleurs de galanterie qu'il lui débitait depuis une heure. Un bonheur doux, quoique toujours voilé, se lisait sur ses traits; elle m'avait abandonné sa main, et de temps en temps elle m'adressait un divin sourire. Nos cœurs se répondaient comme nos destinées étaient unies. Au milieu de ce bruit, nous avions pu nous faire un bonheur discret et recueilli. J'étais heureux, j'étais fier, je ne me sentais pas d'aise.

Ce fut dans ce moment et au milieu de ce bel azur que la foudre tomba sur moi. Parmi les apostrophes qui s'échangeaient, il en échappa une au père Grandchamp qui agit sur mes souvenirs comme un beffroi lugubre :

— Eh bien ! cousine Annette, dit tout haut le vieillard, en s'adressant aux parents d'Arpajon, comment se porte-t-on, de votre côté ?

C'était précisément l'un des noms que portait le fatal billet, surpris au comte Ernest. Ma mémoire me servit trop bien ; à l'instant même, je fis ce rapprochement :

— Annette ! m'écriai-je, Annette, qu'est-ce que cela veut dire ? Fasse le ciel qu'il n'y ait pas quelque abîme là-dessous !

XXVII

SUITES D'UNE NOCE.

J'étais de nouveau précipité de mon empyrée. Tout se conjurait pour m'accabler. Plus d'une fois, j'avais eu le bonheur sous la main, et à mesure que j'essayais de m'en emparer, il se changeait en une déception amère. Il était dit que ma vie se composerait de ces fluctuations et que je servirais d'éternel jouet aux événements.

Les troubles de mon cœur devaient se réfléchir sur mes traits, puisque Mariette en remarqua l'altération et me dit d'une voix douce :

— Qu'avez-vous, mon ami ?

Ces mots furent pour moi un avertissement ; je compris qu'il fallait me contraindre.

— Rien ! lui répondis-je... Un éblouissement !... Peut-être l'odeur de ces fleurs.

— Voulez-vous que nous quittions la table ? me dit-elle.

— Non, Mariette, ce n'est qu'un malaise passager. Je me sens mieux déjà.

Nous avions échangé ces paroles rapidement et sans que les autres convives en eussent rien entendu. Ils remplissaient trop consciencieusement leurs devoirs pour que leur pénétration fût à craindre. On en était arrivé à cette heure critique du festin où il n'est guère possible de s'entendre, au milieu de l'intempérance des langues et de l'exaltation des cerveaux. Les propos grivois se croisaient sans relâche, au grand scandale de M. le curé et de M. le maire. En vain Grandchamp avait-il voulu rappeler ses convives au respect des autorités constituées ; toute son éloquence y avait échoué. Pour mettre un frein à ce déchaînement, il eût fallu ceindre l'écharpe et prononcer les

trois sommations ; encore l'effervescence ne se serait-elle point calmée. Il n'était pas jusqu'à Saint-Léon qui ne se crût ondé à poursuivre Mariette d'œillades très-expressives, et à se mettre à son intention en nouveaux frais de madrigaux. La pauvre enfant ne savait comment répondre à ces compliments mêlés de lis et de roses, et, malgré mes idées sombres, j'allais venir au secours de son embarras, lorsque, tout à coup et sans cause apparente, elle poussa un cri de détresse et jeta sous la table un regard effaré.

Tout le monde s'émut ; on s'interrogea, on se demanda d'où pouvait venir une semblable épouvante. Il y eut comme un temps d'arrêt parmi les convives : on ne mangeait plus, on ne buvait plus ; on attendait le mot de l'énigme. L'anxiété ne cessa que lorsqu'on vit sortir des profondeurs de la table un fantôme qui entraînait après lui les pans de la nappe et s'en drapait comme d'un linceul.

— La voici ! je la tiens ! s'écria l'apparition.

C'était Frédéric qui agitait, en guise de trophée, une jarretière rose. Il avait manœuvré avec tant d'art et pris des dispositions si savantes, qu'à peine avait-il été remarqué de ses voisins. Jamais scène ne fut mieux préparée et mieux conduite. Quand l'assemblée eut bien vu le meuble discret et constaté le larcin, Frédéric fit un geste à quelques hommes cachés dans le massif :

— Vive la mariée ! s'écria-t-il ; et en avant la musique !

Toutes les clarinettes de Grandchamp éclatèrent à la fois et avec une ardeur que le cidre pouvait seul justifier. Le thème était donné ; ce fut ce que l'on nomme au delà des monts un air de bravoure : *La victoire est à nous*. Au plus fort de ce concert et quand les instruments firent tout le bruit que peut exhaler le souffle humain, Frédéric prit une assiette de porcelaine, y plaça la jarretière avec un soin respectueux, puis, s'approchant de la mariée et s'agenouillant en paladin :

— Honni soit qui mal y pense ! dit-il.

— Ah ! Monsieur, Monsieur, répondit Mariette rouge comme la fleur de l'églantier, que vous m'avez donc fait peur !

— Bravo, jeune homme, dit ma tante Brigitte à Frédéric, quand celui-ci vint reprendre sa place auprès d'elle ! Jour de Dieu, comme vous enlevez ça ! Sans vous flatter, j'ai peu vu de garçon de noce aussi expéditif ! A vous le pompon !

Je ne prêtais à ces scènes qu'une attention machinale et des sourires contraints. Quel supplice que le mien ! Tous les regards étaient fixés sur nous ; il me fallait faire bonne contenance. Un repas de noces est une sorte d'exhibition où les mariés sont toujours en scène. On épie leurs moindres gestes, on veut pénétrer jusqu'à leurs pensées. Les malheureux que la loi condamne à une expiation publique n'excitent pas une curiosité plus maligne, n'essuient pas le feu de plus de quolibets. C'est là un bien cruel usage. Si l'amour est pour quelque chose dans le lien, c'est le profaner que de le donner en spectacle; s'il n'y est pour rien, c'est outrager les mœurs par une triste comédie. De toutes les façons, la coutume est mauvaise ; elle froisse les instincts délicats et blesse les âmes pudiques.

Que l'on se fasse, s'il se peut, une idée du tourment auquel m'assujettissaient des railleries, des jeux de mots, des allusions, assaisonnées d'un atticisme champêtre et relevés par cette liberté d'allures qui éclate à la fin d'un banquet. J'ai éprouvé bien des douleurs dans ma vie, jamais d'aussi aiguës que ce jour-là. Dans une autre disposition d'esprit, ces accessoires de toute noce n'eussent été qu'un ennui ; frappé au cœur comme je l'étais, ils devenaient une torture. Le Spartiate qui se laissait dévorer vivant plutôt que de se trahir n'avait pas à supporter des souffrances plus vives que celles dont j'endurais les atteintes.

Cependant, il y eut pour moi des moments de répit, des minutes salutaires. C'était lorsque Mariette me regardait d'un œil attendri et compatissant. On eût dit qu'elle devinait mes combats et cherchait à les apaiser. Ce qu'aucun des convives ne pouvait voir, elle l'apercevait ; les femmes sont si clairvoyantes pour ce qui les touche ! Quand elle venait ainsi à mon secours, il s'opérait dans mes idées des réactions soudaines. Je craignais de m'être de nouveau laissé entraîner à d'injustes suppositions, je recommençais à flotter entre l'espoir et le doute. Au fond, d'où venait ce nouvel accès? d'un nom que Grandchamp avait prononcé tout haut, et que j'avais entendu. Ce nom figurait, il est vrai, sur le billet dont je m'étais emparé d'une manière peu scrupuleuse, et dont mes instincts jaloux m'avaient conseillé l'inexcusable détournement. J'avais lu trop souvent ces lignes et avec trop de soin pour qu'il me restât à ce sujet l'ombre d'une incertitude. Le nom d'Annette s'y trouvait bien ; je me

souvenais de la place qu'il occupait, et même de la forme des lettres.

« Annette n'a pas manqué de faire ses petites réflexions, » disais-je, en répétant la phrase où ce nom était employé.

Cette phrase me poursuivait, m'obsédait, remplissait ma mémoire. Là-dessus, point d'illusion. Il y avait deux Annette, l'une sur le billet, l'autre au repas de noces. Mais était-ce bien la même ? Voilà une espérance fugitive à laquelle je pouvais me rattacher. On compte tant d'Annettes aux champs ; aucun nom n'y est plus commun. Il est impossible de dire avec quelle joie je courus au-devant de cette explication, ni combien elle me parut plausible et concluante. Je rougissais de n'y avoir pas songé plustôt, de ne m'être pas épargné des tourments gratuits. Tant de bruit pour une Annette ! Tant de révoltes intérieures sur un simple nom ! Je ne comprenais pas que je me fusse laissé entraîner si loin et pour si peu de chose ! Mariette venait de se donner librement, sans contrainte ; elle s'était engagée par serment devant les hommes et au pied des autels. Etait-ce l'heure de la soupçonner, de se livrer à des rapprochements puérils ? N'existait-il pas entre nous un lien sacré qui devait la mettre désormais à l'abri de telles injures ?

Ainsi, le démon et l'ange luttaient en moi, et l'ange reprit le dessus. Il est vrai que son triomphe ne fut pas de longue durée. Au moment où ma confiance s'affermissait, et où je reprenais la main de Mariette que j'avais abandonnée, la voix du père Grandchamp retentit dans la salle du festin. On allait se lever, et le vieillard voulait qu'aucun des convives ne restât, comme il le disait , sur sa soif. Le scrupule était excessif ; mais on le comprend lorsqu'on a vu de près les mœurs agrestes. Entre les convives et l'amphitryon, plane toujours une pensée commune. Si celui-ci tient à ce que l'on boive beaucoup, ceux-là tiennent à beaucoup boire. C'est leur manière de s'honorer réciproquement : le mérite d'une fête est en raison du nombre des pintes qu'on y a vidées. De là cette préoccupation de Grandchamp et ce désir d'ajouter quelques bouteilles de plus aux honneurs d'une journée si brillante. Il n'épargna rien pour cela, ni la prière, ni la raillerie. Chacun des convives fut directement interpellé, mis au défi, provoqué. Les autorités constituées se retranchèrent sur le terrain de la modération ; mais tous les villageois cédèrent. On ne sait pas ce que peu-

vent les estomacs dont la civilisation n'a pas réglé l'essor, et qui sont encore dans le domaine de la nature. A l'appel de Grandchamp, les verres se remirent en branle par un mouvement contagieux : bon gré, mal gré, il fallut que tout le monde s'en mêlât, hommes et femmes. Ce fut une ronde dont personne ne fut excepté, pas même ceux des invités contre lesquels le pépiniériste manifestait quelques répugnances.

— Ah çà ! s'écria-t-il dans une de ses apostrophes bachiques, il me semble qu'on boude dans ce coin. Hé ! les cousins ! est-ce donc ainsi que l'on sait boire à Arpajon ? Nous n'irons pas prendre des leçons là-bas, à ce compte ! Pour vous, cousine Annette, ajouta le vieillard en lui adressant un verre plein à déborder ; avalez-moi ça en l'honneur de ce jeune couple. C'est un petit vin de dame, doux, et pas traître. Allez de confiance. Et vous, père Maréchal, a-t-on vu un homme rester les bras croisés comme vous le faites ?

Je n'entendis plus rien de ce que disait Grandchamp ; un sifflement aigu me remplit l'oreille. Encore un nom du billet, de ce billet fatal et maudit. J'expiais ma curiosité par un lent supplice. Le père Maréchal ! C'était bien cela. Annette et Maréchal ! Terrible coïncidence ! Tous deux devant moi, tous deux aussi inscrits sur le funeste papier échappé du buvard du comte ! Ma mémoire m'en rappelait le texte avec une écrasante précision.

« Et puis, voyez-vous, si tout ceci arrivait aux oreilles du « père Maréchal, il n'y aurait plus moyen de tenir dans la maison. »

Des trois noms que renfermait le billet, deux étaient trouvés, il n'en restait plus qu'un à connaître. Le destin ne m'en fit pas grâce. Quand je sortis de ma torpeur, ce fut pour entendre Grandchamp qui disait :

— Bravo, cousin Simon ; bien, mon gars. A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle humer le piot. Si tous ceux d'Arpajon te ressemblaient, Verrières n'aurait pas beau jeu. Sapristi, quelles lampées !

Rien ne manquait plus, ni à mes convictions, ni à mon chagrin. C'était bien Mariette qui avait tracé le billet tombé en mon pouvoir ; à n'en plus douter, elle avait entretenu une correspondance avec le comte. Et elle était ma femme, et je ne pouvais plus reculer devant les craintes légitimes que devait m'inspirer cette découverte !

Après quelques toasts, on se leva de table ; l'orchestre nous

appelait. Au centre des jardins se trouvait une aire spacieuse dont le sol bien battu offrait un niveau régulier. Grandchamp l'avait convertie en salle de danse. Une longue tente y servait d'abri, et des poteaux supportaient les quinquets destinés à l'éclairage. Quand nous arrivâmes sur les lieux, l'enceinte était pleine. Depuis longtemps les jeunes filles du bourg s'y étaient réunies, attendant avec impatience que les mariés vinssent, selon l'usage, ouvrir le premier quadrille. Aussi un murmure de joie s'éleva-t-il à notre approche, du milieu de cet essaim impatient. Je me voyais destiné à passer par toutes les phases de mon rôle, à en subir toutes les servitudes. Comment aurais-je pu m'y dérober? C'était la position du soldat devant l'ennemi.

L'orchestre, à notre approche, entama les plus beaux morceaux de son répertoire. L'union la plus absolue n'y régnait pas, surtout parmi les clarinettes. Il était facile de comprendre, à la variété des accords, qu'il y avait entre elles diversité d'origines. Verrières n'était pas toujours au diapason d'Antony, et Paris avait des notes bien plus relevées que celles de la banlieue. Il en était de ces instruments comme de chevaux que l'on essaie pour la première fois en attelage. L'unisson manquait; l'ensemble laissait à désirer. En revanche, les virtuoses se montraient prodigues de sons éclatants et ne ménageaient pas leur souffle; ils rendaient en bruit ce qu'on leur avait donné en poiré et en cidre. On dut entendre cette harmonie à deux lieues de là.

Il était temps de se mettre en ligne pour le quadrille d'honneur. Dieu sait quelles dispositions j'y apportai. Le sol tremblait sous mes pieds; les quinquets ne m'offraient plus que des lueurs vacillantes. Il se formait devant mes yeux un nuage semblable à celui qui assombrissait ma pensée. Si j'avais eu un génie à mes ordres comme les héros des féeries, je l'aurais supplié de me transporter à cent lieues de là, dans une île inaccessible et déserte, loin des hommes, loin des femmes surtout. Cette ressource me manquait et j'étais obligé de surveiller mon maintien sous le feu de tant de regards, de me dessiner en danseur et de suivre les mouvements du quadrille.

Enfin cette mortelle épreuve cessa et je pus croire que j'en étais quitte. Mariette n'avait que le choix des cavaliers; je retrouvais la faculté de me recueillir. Déjà je quittais l'enceinte où s'étaient engagées les danses et franchissais la zone éclairée

du jardin, lorsque je tombai dans un groupe d'importuns. C'étaient les parents d'Arpajon qui dissertaient sur la fête. Annette rendait compte de ses impressions au père Maréchal, qui ne répondait que par des signes d'acquiescement, tandis que Simon exprimait quelques réserves. A ma vue l'entretien s'arrêta et Annette me saisit au passage :

— Cousin, me dit-elle, vous quittez déjà la partie?

— Je reviens dans l'instant, lui répondis-je, en cherchant à m'échapper.

Annette avait la main solide, une main habituée à manier la fourche; je ne pus m'en dégager. C'était une fille de quarante ans, déjà replète. Maréchal, son père, en avait soixante-dix, et son frère Simon trente. Comme elle n'avait jamais eu ni richesse, ni beauté, sa destination naturelle était, pour employer le mot consacré, de coiffer sainte Catherine, et elle n'avait eu garde d'y manquer. Arpajon l'avait vue fleurir, puis monter en graine jusqu'à ce qu'elle eût atteint une maturité majestueuse. Elle en était à ce moment respectable et respecté, lorsque j'entrai dans la famille. Le père Maréchal passait pour un excellent homme, peu clairvoyant, et dont l'âge avait affaibli les facultés. Quant à Simon, c'était un vrai meunier, dans la plus florissante acception du mot. Ses épaules eussent fait sensation à la halle aux grains ; ses mains avaient les proportions d'une éclanche. On eût couru loin pour trouver un sujet mieux constitué, des membres plus vigoureux, des airs plus prospères. La tête jurait pourtant avec cette charpente d'Alcide : elle avait une expression douce et naïve comme celle d'un enfant de chœur et se couronnait de cheveux blonds et bouclés dont la nuance me frappa. En somme, c'était un beau et robuste villageois, une création dont le père Maréchal était fondé à s'enorgueillir.

Pendant que j'examinais de près mes nouveaux cousins, Annette se mettait à l'aise avec moi. Le matin elle avait gardé des airs empruntés ; après le repas elle se sentit plus de hardiesse. J'eus beau m'en défendre, il fallut lui tenir tête, écouter les compliments de Maréchal et de Simon, causer de leurs affaires et des miennes ; enfin, essuyer ces mille demandes indiscrètes que les campagnards savent lancer avec tant d'à-propos. Cet entretien me pesait, et néanmoins ce fut moi qui le prolongeai à dessein ; voici dans quel but. Mariette avait vécu chez les Ma-

réchal; en les questionnant j'espérais obtenir quelques aveux, ou tout au moins quelques indices; il était surtout un point que je voulais éclaircir. Dans le billet, non-seulement le nom d'Arpajon ne figurait pas; mais d'autres noms de lieux s'y trouvaient désignés, et je cherchais vainement à m'en rendre compte. Je fis en sorte de diriger l'entretien de ce côté.

— Oui, mon cousin, me disait Annette, vous avez là une femme qui vaut son pesant d'or. Dame! je la connais bien; elle a assez vécu chez nous, mon père vous le dira.

— C'est vrai qu'elle a assez vécu chez nous, répliquait le vieux Maréchal en guise d'écho.

— Et qu'elle venait souvent me voir à Breuillet, ajouta le meunier.

— Oh! pour ça, impossible de la retenir, dit Annette en reprenant la parole. Elle aimait courir les champs, cette petite. C'était si jeune alors. Dix-sept ou dix-huit ans tout au plus. Et jolie! Une vraie rose de mai! Gaie, il fallait voir! Le cœur toujours à la danse! Aussi quand on entendait le violon quelque part, on était bien sûr d'y voir Mariette.

— A Arpajon? dis-je.

— A Arpajon et partout, poursuivit Annette. Il y a tant de fêtes aux environs.

Je compris que j'étais sur la voie et insistai.

— C'est juste, chaque village a la sienne. Aux Bruyères-le-Châtel, par exemple.

— Oui, cousin, aux Bruyères-le-Châtel; j'ai l'idée que nous y avons conduit Mariette. Une belle danse, mafine.

— Et à Saint-Yon aussi, dis-je en répétant un à un tous les noms du billet.

— A Saint-Yon tout de même, répliqua Annette, c'était pour la Sainte-Claire; je m'en souviens comme si c'était d'hier.

— Et à Nosay, encore, ajoutai-je.

— A Nosay! s'écria Annettte, attendez donc que j'y songe un peu... Mafine, oui, à Nosay, vers la Saint-Médard. Une fête patronale! Mais dites donc, cousin, vous les savez toutes. Est-ce que vous seriez d'Arpajon, par hasard? Il n'y a rien à vous apprendre, à ce qu'il me paraît. Comme vous les nommez, sans qu'il en manque une seule!

— C'est étonnant, disait Simon.

— Il en parle quasiment comme s'il était du pays, ajouta le père Maréchal.

Je ne répondais plus rien ; je savais tout ce que je voulais savoir; c'en était même trop, j'y succombais. Chacune des réponses d'Annette enfonçait le poignard plus avant dans mon cœur ; je le sentais pénétrer jusqu'aux sources de la vie. Je ne savais que faire, ni que devenir. Le devoir m'enchaînait ; impossible de me dérober par la fuite. Cependant je n'avais plus la force de rester si près de ce bruit, de ces joies, de ces danses. Il se mêlait à tout cela une ironie sanglante que je ne pouvais supporter. Par un brusque mouvement, je m'échappai des mains des parents d'Arpajon, et m'enfonçai dans une allée obscure. Jamais retraite n'eut lieu avec plus d'à-propos ; car, une minute après, Mariette sortait de la salle de bal et venait se suspendre au bras du cousin Simon. Je pus la voir causer avec Annette et traiter le jeune meunier sur un pied de familiarité qui, en tout autre moment, eût éveillé mon humeur ombrageuse. Je m'affranchis de ce spectacle et m'engageai dans la partie la plus sombre des jardins.

Longtemps, j'y poursuivis au hasard une promenade insensée, marchant dans les plates-bandes, dévastant tout sous mes pas. Parfois je m'arrêtais, et appuyé sur un tronc d'arbre, je demeurais plongé dans un abattement profond, ou bien je me livrais à des imprécations furieuses contre Mariette, contre ses cousins, contre son père. Je maudissais le lien que je venais de contracter, je jurais de le rompre par la violence. Mon imagination, portée à l'extrême, me montrait un enfer dans l'existence à laquelle j'étais voué. Je me voyais en proie aux horreurs du doute, aux défaillances de l'espoir déçu. Dans le passé, je lisais l'avenir, et ce que j'y apercevais inondait mon cœur d'amertume et d'épouvante.

Il y eut un instant où ma douleur fut si vive, que je me laissai tomber sur un banc de gazon et me mis à pleurer. J'ignore combien dura cette crise ; je n'avais pas la conscience de ce qui se passait autour de moi. Longtemps encore cet anéantissement se fût prolongé, si une main ne se fût posée sur mon front, en même temps qu'une voix me disait :

— Que faites-vous ici, mon ami, et pourquoi ces pleurs ?

Je revins à moi, et n'aperçus d'abord qu'une blanche appari-

tion. La nuit laissait toutes les formes confuses; cependant je reconnus Mariette :

— Mon ami, me répéta-t-elle, qu'avez-vous?

J'ignore quel charme résidait dans cette voix ; mais toutes les fois que je l'entendais, je me sentais apaisé.

— Je souffre, Mariette, lui répondis-je.

— Je le conçois, me dit-elle d'une voix émue ; car je souffre aussi. Quelle journée, Édouard !

— Hélas! m'écriai-je. Puissions-nous ne jamais la regretter, Mariette!

Je ne vis pas l'effet que ces mots produisirent sur sa physionomie; l'ombre était trop épaisse : seulement sa main trembla dans la mienne.

— Pourquoi ces idées sombres, mon ami? me dit-elle.

J'aurais voulu me contenir, ne pas pousser les choses jusqu'à une explication. Où pouvait-elle me conduire? Cependant mon cœur était trop plein.

— Mariette, lui dis-je, je n'ai qu'une frayeur, et elle est grande, et elle trouble mon bonheur. Je crains que vous ne m'aimiez pas.

Et sans lui laisser le temps de me répondre, je tombai à ses genoux et les inondai de larmes. On eût dit qu'il s'agissait de mon arrêt de mort.

— Édouard, me dit-elle, Édouard, chassez ces mauvaises pensées, je vous en conjure.

Elle prenait ma tête entre ses mains et semblait la bercer comme celle d'un enfant. Je la relevai vivement vers elle, et, les mains jointes :

— Mariette, m'écriai-je, un mot de ta bouche et je suis consolé. Dis-moi que tu m'aimes.

— Oui, Édouard, je vous aime, répondit-elle d'une voix ferme ; ne l'ai-je pas juré devant Dieu ?

— Mieux que cela, Mariette, dis-le mieux que cela, afin que la paix revienne dans mon âme.

— Eh bien ! Édouard, je t'aime, me répondit l'enchanteresse. Que te faut-il de plus?

Que de puissance dans ce peu de mots ! ils suffirent pour me rendre toutes mes illusions, toutes mes joies. Plus de soupçons, plus d'angoisses. Elle m'avait dit qu'elle m'aimait, si bien dit, que le doute eût été un impardonnable outrage. Je me levai

ivre, radieux et, l'attirant vers moi, je la tins longtemps pressée sur mon cœur. Il me semblait qu'une consécration nouvelle était descendue sur nous, plus pure, plus volontaire, surtout plus recueillie.

— Ecoute, ma chère âme, lui dis-je ; tout ce bruit me pèse. Que faisons-nous ici? Si nous y demeurons, que d'ennuis nous attendent! Un cérémonial ridicule, des pleurs, enfin que sais-je? Crois-moi, Mariette, partons sans rien dire; allons-nous-en à Paris.

— Et mon père! s'écria la jeune fille, vous n'y songez pas, Édouard.

— Nous le ferons prévenir, Mariette. Tiens, voici la porte qui s'ouvre sur les champs, nous allons fuir par là et gagner le village. Ma mère est rentrée au logis; je lui raconterai tout; puis nous monterons dans l'une des voitures qui attendent les invités de Paris. Voilà mon plan, l'adoptes-tu?

— Ne vous ai-je pas promis obéissance ce matin? me dit Mariette en laissant tomber sa main dans la mienne.

— Ange de ma vie! m'écriai-je.

On nous cherchait au loin, et j'entendais nos deux noms retentir de divers côtés. Il nous restait à peine le temps de nous dérober à ces poursuites. Je pris Mariette sous mon bras, et l'entraînai vers l'issue : dans un clin d'œil, nous eûmes franchi les clôtures. Ma mère résista d'abord ; elle trouvait le procédé irrégulier, et eût préféré que les choses se passassent selon l'usage. A force de caresses, je parvins à l'attendrir. Elle céda, et, avec la prévoyance des femmes, elle alla chercher quelques hardes pour Mariette. Un quart d'heure après, nous roulions vers Paris comme deux amoureux. J'enlevais ma femme, et les gens de la noce, armés de fallots, nous cherchaient encore dans les jardins.

XXVIII

LA LUNE DE MIEL.

J'avais beau m'en défendre, un doute mortel me restait au fond du cœur. En vain essayais-je de le chasser, il reparaissait sous mille formes. Je le retrouvais, comme un résidu amer, au fond de toutes mes joies. La nuit, il troublait mon repos; le

jour, il assiégeait ma pensée. Je ne pouvais rien faire, rien dire, sans que cette obsession s'y mêlât; elle s'accroissait de tous les efforts que je faisais pour la vaincre.

Ce tourment était d'autant plus cruel, que je ne savais où le rattacher. Mariette se montrait bonne, dévouée, aimante; elle tenait toutes les promesses faites au pied des autels. Néanmoins, dans ses tendresses mêmes, je croyais reconnaître un vague sentiment de regret. J'aurais voulu un abandon plus entier, plus d'élan, moins de retenue. Contradiction singulière! Je lui faisais précisément un crime de ce que j'eusse été heureux de rencontrer chez elle dans une autre disposition d'esprit; je froissais des instincts délicats que j'aurais dû bénir; je me plaisais à détruire ce qu'un autre eût conservé avec soin. Plus d'une fois Mariette s'en plaignit avec douceur.

— Édouard, me disait-elle, je t'en supplie, traite-moi comme ta femme, et non comme une maîtresse.

Dans cette plainte je ne voyais qu'un stratagème de plus et les réticences d'un cœur disposé à la perfidie. Je me disais qu'elle ne s'était pas montrée toujours aussi pudique, ni aussi scrupuleuse, et que, dans le secret de son âme, elle réservait à d'autres les trésors de tendresse dont elle me sevrait. Alors se reproduisaient à mes yeux les motifs que j'avais de l'accuser, et les preuves accablantes que le hasard m'avait fournies. Je songeais surtout à cette lettre écrite de sa main, ainsi que j'avais pu m'en assurer. Une fois sur la pente du soupçon, mon esprit ne s'arrêtait plus, il allait jusqu'à la dernière limite. Je devenais sombre, inquiet, un rien m'offusquait et excitait mes défiances. Cet état, s'il se fût prolongé, aurait rendu notre vie en commun impossible ; mais Mariette savait y mettre ordre à temps. Un mot d'elle, un sourire, suffisaient pour dissiper ces signes orageux et ramener un peu de calme à l'horizon. La réaction arrivait alors, et elle était en raison de l'accès. Mon existence s'écoulait dans ces alternatives.

Dans les premiers temps de notre mariage, je n'avais eu à offrir à Mariette que mon modeste asile de la rue de Nevers. Ma position n'étant pas encore fixée, nous étions astreints à la plus sévère économie. Je m'étais contenté d'ajouter, à l'aide des largesses de ma tante, quelques articles de luxe à mon modeste mobilier de garçon. Le lit était moderne et de bon goût; deux fauteuils, quatre chaises, un canapé, garnissaient amplement

l'étroit espace qu'occupait ma chambre. Une armoire à glace et un secrétaire achevaient de la remplir. Il n'y avait en cela aucun faste ; mais Mariette n'était habituée à rien de plus beau. Elle trouva tout à son gré et parut s'y installer avec plaisir. On aime toujours les lieux où l'on est souveraine. Derrière la chambre à coucher se trouvait une cuisine suffisante pour notre usage; puis une pièce qui nous servait de salle à manger. Un peu étroit, un peu sombre, ce logement était fort habitable néanmoins.

Mariette n'y regrettait qu'une chose, l'air et la lumière au milieu desquels sa vie s'était écoulée. Paris n'est prodigue sur aucun point de ces éléments précieux, et nulle part il ne les distribue d'une façon plus parcimonieuse que dans la rue de Nevers. Ce fut, pour ma femme, une privation fort dure. Dans les premiers mois de son séjour, elle ne pouvait s'accoutumer à l'absence du soleil, et, à chaque instant, elle se mettait à la croisée, afin d'en recueillir quelque rayon, et au risque de faire gloser les voisins. Volontiers elle eût adopté le culte des Guèbres et laissé tout ouvert chez elle pour que l'œil de l'astre y pénétrât plus facilement. Je comprenais ce besoin et songeais à le satisfaire en changeant de logement. Cependant, avant de prendre ce parti, il était sage d'attendre que l'heure de ma promotion fût venue. Un déplacement est toujours coûteux, et l'état de ma caisse me conseillait de différer encore cette dépense.

Dans les bureaux rien ne se terminait ; on y vivait sous l'empire du provisoire. Les têtes que l'orage avait courbées commençaient à se relever, et il arrivait d'ailleurs de tous les coins de l'horizon d'innombrables candidats, se prévalant de titres politiques. Pour une place vacante, vingt postulants se présentaient. Ainsi le mouvement allait s'opérer, non dans le sens d'un avancement, mais dans le sens d'une invasion. Le peuple des employés changeait seulement de maîtres ; on lui promettait des hérons au lieu de soliveaux. Les anciens ne songeaient qu'à gouverner en paix leur petit royaume ; les nouveaux venus parlaient déjà d'épurer les cadres et de diminuer les traitements. D'un régime tempéré on passait brusquement à une dictature, et de chambres généreuses à des chambres disposées à la lésinerie. Tant il est vrai que tout n'est pas profit dans les révolutions !

J'assistais à ces alarmes de bureaux sans m'y associer. Evi-

demment je me trouvais dans une catégorie à part. Mes droits ne pouvaient ni s'oublier, ni se prescrire. Je n'avais pas seulement des titres administratifs ; j'avais aussi des titres politiques. On m'avait vu parmi les combattants et dans une position où je pouvais tout prendre de mes mains, même une couronne. Puis, au premier appel, j'avais figuré au Champ de Mars, parmi les citoyens armés. Je ne supposais pas qu'en si peu de jours la mémoire pût manquer aux parvenus du régime nouveau. Il est vrai que je voyais s'accroître les vainqueurs de mauvais aloi aux dépens des hommes qui avaient rendu des services réels, et il y avait lieu de craindre que la fausse monnaie ne fît du tort à la bonne. Autour de moi on s'en inquiétait; seul je persistais dans ma confiance. L'injustice ne se présume pas.

Sans un avis de Frédéric, j'aurais donc attendu tranquillement les résultats du travail qui s'achevait dans le cabinet même du ministre. Le brillant employé, qui était à l'affût de tout, vint un matin troubler cette sécurité par une révélation inattendue.

— Mon cher, me dit-il; rien pour moi, rien pour vous ; voilà des nouvelles fraîches.

— En êtes-vous bien sûr ? lui répondis-je avec inquiétude.

— Sûr comme du jour qui nous éclaire, mon collègue; point d'avancement pour nous, je vous le répète. J'ai vu les listes; tous noms d'intrus; deux ou trois au plus, pris dans l'administration.

Que faire? Je n'avais ni protecteurs, ni moyens d'influence; je comptais sur la justice du gouvernement et c'était là un fragile appui. Aussi Mariette lut-elle sur ma physionomie les indices d'un désappointement; elle essaya d'en pénétrer le motif.

— Tu es bien sombre aujourd'hui, mon ami? me demanda-t-elle.

Je lui racontai tout, et elle fut la première à me conseiller un peu plus de philosophie :

— Bah ! dit-elle, mettons-nous à table et consolons-nous en dînant. On a toujours plus d'argent que de bonheur.

Et, d'un tour de main, l'alerte ménagère eut bientôt disposé ce qu'il fallait pour notre frugal repas. C'était elle qui faisait tout dans la maison, qui pourvoyait à tout. En peu de jours, elle s'était mise au fait des soins du ménage, et, tant bien que mal,

faisait marcher le mien. Quand il y manquait quelque chose, la bonne humeur y suppléait.

Nous venions de nous asseoir devant notre modeste couvert, lorsque tout à coup elle se ravisa :

— A propos, Édouard, me dit-elle; il est arrivé une lettre pour toi.

— Une lettre ! lui dis-je, et d'où cela ?

— Je ne sais, me répondit-elle, seulement le port en est cher.

— Et où l'as-tu mise ? ajoutai-je.

— Derrière toi, mon ami ; tiens, sur les porcelaines de la cheminée ; une écriture en pattes de mouche.

Je me retournai vivement et pris la dépêche. Elle portait le timbre de Londres ; il était facile de pressentir de qui elle me venait. Un coup d'œil jeté sur l'adresse acheva de m'éclairer. C'était Coralie, et je ne pus me défendre d'un moment d'embarras. Mariette m'intimidait par son regard ; j'éprouvais la confusion d'un coupable.

— C'est d'un ami, m'écriai-je en affectant des airs dégagés.

— Tu as des amis à Londres ? me dit ma femme avec un peu de surprise.

— Oui, répliquai-je ; un ancien employé : un garçon qui a quitté les bureaux, il y a deux ans.

— Ah ! dit Mariette, et que fait-il là-bas ?

J'étais engagé dans la voie des inventions ; il me fallait payer d'audace.

— Il enseigne le français, dis-je avec un sang-froid merveilleux.

Mariette parut se contenter de cette explication, et il se fit un moment de silence. Cependant, lorsqu'elle vit que je me mettais à découper le morceau de bœuf qui formait la base de notre repas, elle revint à la charge.

— Eh bien ! me dit-elle, tu ne décachettes pas la lettre de ton ami ?

— Rien ne presse, répondis-je avec une légèreté feinte. Je sais ce qu'il me demande.

— Et quoi donc ? dit ma femme en insistant.

— Quelques livres français, une grammaire et un dictionnaire. Voici déjà plusieurs fois qu'il y revient.

Pour enlever tout prétexte à ces questions embarrassantes, je

mis la lettre dans l'une des poches de mon habit, et ajoutai :

— Je lirai cela à mon aise.

Mariette n'insista plus ; je vis pourtant que je n'avais pas eu le talent de la convaincre. Décidément, la journée n'était pas heureuse : échec d'un côté, mensonge de l'autre. Aussi ne fis-je que peu d'honneur au repas. Cette lettre me brûlait le sein ; je craignais qu'elle ne fût pleine de menaces. Coralie devait avoir appris mon mariage, et sa colère s'exhalait sans doute avec l'énergie d'autrefois. Pourvu qu'elle ne vînt pas fondre chez moi avec la rapidité de l'ouragan ! Avec elle tout était à craindre. Ces idées se succédaient dans ma tête pendant que j'achevais mon dîner. Ma préoccupation était visible, et il faut rendre cette justice à Mariette, qu'elle n'en abusa pas. Après le dessert elle fut la première à me fournir un prétexte pour que je pusse quitter la maison et aller au dehors éclaircir l'énigme qui me préoccupait si vivement.

Il était nuit quand je sortis ; il fallait gagner un lieu éclairé. J'entrai dans le café le plus voisin et après avoir demandé machinalement et au hasard un objet de consommation, je décachetai la terrible lettre, et y lus ce qui suit :

« Mon gros chérubin, »

Ce début ne promettait pas des tempêtes ; il porta un peu de calme dans mes sens ; je poursuivis ma lecture avec plus de tranquillité.

« Mon gros chérubin,

« Qu'est-ce que j'apprends ? Que tu viens de t'enrégimenter dans la grande confrérie, et de t'y pourvoir d'un numéro d'ordre. Bonne chance, mon garçon ; tu prenais du ventre, tu as voulu faire une fin ; je ne puis que t'approuver.

« Au fait, tu devais en venir là. J'ai eu la maladresse de ne pas t'y laisser arriver plus tôt. Mais qui peut répondre de ne pas faire des sottises dans sa vie ? Pour moi, je n'y prétends pas plus qu'à un prix de vertu.

« Tu as eu un tort cependant ; c'est de ne pas me demander ma bénédiction. Je te l'aurais envoyée par la poste et franche de port. Se cacher de ses amis, fi donc ! Si je n'étais pas si loin, mon gros chérubin, Dieu ! que je vous apprendrais à vivre !

« Ainsi, tu as épousé ta promise, l'ancienne, s'entend. A la bonne heure ! C'est un peu du réchauffé ; mais il ne faut pas disputer des goûts. Quand je pense que j'ai été folle d'un gros chérubin comme toi, je deviens très-tolérante sur ce chapitre. Ah! si c'était à refaire, comme je te laisserais aller vers tes amours, toujours ! Que j'ai du regret de mes extravagances, que je m'en repens ! Mes excuses à Madame votre épouse, Monsieur.

« Sérieusement, mon gros joufflu, tu as bien fait. Quel rôle jouais-tu sur cette terre ? Celui d'un pélican ennuyé de sa solitude. Il te fallait une compagne à demeure et non une amie comme moi, toujours en camp volant. Tu sais que je suis bonne fille, quand le diable ne s'en mêle pas. Tu sais que je n'ai pas l'habitude de prendre des gants de chevreau pour dire ce que je pense. Eh bien! je t'assure que je fais des vœux pour que tu sois heureux en ménage. Il y a cela de bon avec nous autres, femmes sans préjugés, que nous avons le cœur sur les lèvres, et qu'il n'y a pas le moindre fiel au fond de nos pensées. Tu peux revenir me voir, Edouard, tu me trouveras ce que j'ai toujours été, une bonne fille, dévouée à ceux que j'aime. Si tu as besoin de quelques consolations, tu les auras près de moi ; de quelques conseils, je te les donnerai. Nous sommes des liaisons plus sûres pour nos amis que pour nos amants, et peut-être gagnes-tu au change.

« Je ne sais pas comment vous marchez dans votre intérieur ; cependant, à tout hasard, je vais te donner un avis. Par exemple, tu en feras ce que tu voudras ; c'est une marchandise à l'essai. Si par hasard tu apercevais un peu de trouble dans le passé, quelques nuages, même du louche, crois-moi, mon chérubin, glisse là-dessus. La vie toute entière se compose de choses sur lesquelles il faut glisser. Malheur à qui s'y appesantit ! Un mariage surtout est une glace qui est peu solide. Passe-moi la comparaison, et fais-en ton profit. Glisse sur bien des choses, je te le répète. Les plus heureux sont ceux qui glissent le mieux.

« J'ai ici un succès fou. Le peuple anglais n'est point habitué aux jupes courtes : aussi les jeunes lords sont-ils en feu. C'est notre revanche de Waterloo, mon chérubin, et elle est complète. Je ne sais pas où en iront les choses avec le maillot de page. J'ai lieu de craindre quelques excès.

« Marcel et Théobald sont venus me voir. Marcel continue à faire des calembours, Théobald à s'en exaspérer. J'ai envie de les donner en spectacle. En ne forçant pas le prix des places on aurait du monde.

« Je passerai ici toute la saison. Le directeur est enchanté de nous, et la meilleure compagnie anglaise vient applaudir nos vaudevilles. Probablement elle aime mieux les applaudir que les comprendre. Par exemple, nous jouons une de tes pièces qui a du succès. C'est à n'y pas croire; pour moi, je m'y perds. Il est vrai que j'y ai deux travestissements. Les Anglais trouvent cette idée spirituelle; avec quatre travestissements tu allais aux nues. Fais-en ton profit pour une autre occasion.

« Adieu, mon gros chérubin; soignez bien votre petite femme, et, s'il vous arrive quelques malheurs, songez que c'est inséparable de l'état. Un peu plus, un peu moins, voilà toute la différence.

« Ta vieille amie,

« CORALIE.

Telle était la lettre de la comédienne. Dans plus d'un endroit, elle me faisait sentir l'aiguillon et cachait le poignard sous des fleurs. Cependant, j'obtenais le point essentiel, c'est-à-dire une résignation complète. Elle y joignait un peu d'ironie; c'était la part de ses rancunes.

— A la bonne heure! m'écriai-je, après avoir achevé cette lecture, j'aime mieux qu'elle le prenne ainsi.

XXIX

VAUHALLAN.

Au milieu de ces incidents le temps s'écoulait, et nous touchions au jour fixé pour notre visite au château. Grandchamp n'en dormait plus ; jamais affaire ne l'avait tant occupé. Il fit cinq fois le voyage de Paris, afin de nous rafraîchir la mémoire et de s'assurer de notre exactitude. Il devait nous attendre à la barrière d'Enfer avec la carriole, et nous conduire lui-même à notre destination. Une invitation chez les d'Hau-

tefeuille, quel honneur pour lui ! C'était un laurier promis à ses cheveux blancs, et volontiers il eût chanté le cantique du vieillard hébreu !

Il fut convenu que les autres invités du marquis prendraient les voitures publiques jusqu'à Bièvre, où les équipages du château devaient se mettre à leur disposition. Saint-Léon et Frédéric s'arrangèrent pour faire route ensemble ; Bernard nous fit dire la veille du grand jour, qu'une indisposition de Denise l'empêchait de se joindre à nous. Ma mère n'eût sacrifié à aucun plaisir ses exercices de dévotion, et ma tante n'était pas femme à accepter la moindre politesse de la part d'anciens émigrés. Là-dessus elle avait des principes intraitables. La noce se trouvait ainsi réduite à quelques représentants, et Grandchamp avait peur que les châtelains n'imputassent ces vides à un défaut de zèle.

Dans le cours de nos préparatifs, je crus m'apercevoir que Mariette n'accompagnait son père au château qu'avec une certaine répugnance. Si l'engagement n'avait pas été formel, sans doute elle eût reculé. De mon côté, je ne pouvais m'accoutumer à l'idée de cette visite ; elle me pesait, elle m'était odieuse. Vingt fois je me vis sur le point de rompre, de déclarer que nous n'irions pas à Vauhallan. Une seule crainte me retint, celle de porter à Grandchamp un coup trop rude. Il semblait si heureux de cette invitation, si fier d'en être l'objet, qu'un refus inopiné aurait pu lui être funeste. Mariette devait faire le même calcul que moi, et, par un concert secret, nous nous résignâmes tous deux, dans l'intention de ménager le vieillard.

Il m'était impossible toutefois, d'apporter dans cette excursion autre chose que des sentiments hostiles. A bon droit, je voyais dans le jeune comte un rival, un ennemi. Aussi ma physionomie garda-t-elle, pendant tout le chemin, un caractère sournois que la joie du pépiniériste ne parvint pas à dissiper. Jamais je n'avais vu le vieillard si aimable, si causeur ; il trouva le moyen de parler depuis le moment du départ jusqu'à celui de l'arrivée, et quand nous lui refusions la réplique, il s'adressait à sa jument et poursuivait avec elle l'entretien.

— Vous verrez ce château, nous disait-il ; comme c'est grand genre, comme ça vous a un bel air !... Hue ! la Grise !... Dame ! quand on n'y épargne rien... Bien, voilà encore un caillou sous la roue. Hue donc !... Il faut penser que depuis trois siècles

les d'Hautefeuille y enfouissent des millions... Hue, djia... Deux cents arpents de parc, jugez donc !

Ces paroles étaient entrecoupées d'un sifflement particulier à l'aide duquel Grandchamp excitait sa bête, et il y joignait, comme dernier accessoire, un cliquetis de fouet qui avait l'éclat et la rapidité d'un artifice. Un homme si occupé n'avait pas besoin d'interlocuteur ; il se suffisait à lui-même. On devinait là-dessous un bonheur vrai qui ne cherchait qu'à s'épancher. Depuis quelques semaines, tout lui réussissait, au pépiniériste. Il avait tiré sa fille des mains des parents d'Arpajon, l'avait vue renaître à la vie et à l'amour, l'avait conduite à l'autel ; puis, pour couronner cet ensemble de prospérités, il se rendait à Vauhallan, non en vassal, mais en convive, avec plus d'éclat et de gloire qu'il n'en aurait pu rêver dans ses moments les plus ambitieux. Nous assistions, Mariette et moi, au spectacle de ce triomphe sans nous y associer. Un souci vague confondait nos pensées, et nous laissait étrangers aux transports de Grandchamp. Il me semblait que chaque tour de roue nous rapprochait d'une nouvelle déception ; je me laissais entraîner comme une victime.

A Bièvre, nous trouvâmes notre monde déjà réuni. Les équipages du château n'attendaient plus que nous. On monta en voiture, et les chevaux nous emportèrent avec la rapidité de la foudre. Frédéric, qui avait pris place à nos côtés, ne pouvait se lasser d'admirer la beauté de l'attelage, l'élégance de la calèche, la livrée des valets. Il rendait justice à haute voix aux procédés de nos hôtes, et se plaisait à reconnaître qu'ils faisaient les choses royalement.

— Bonne tenue, disait-il, genre irréprochable. Exactement comme l'équipage de l'ambassadeur d'Angleterre. Il n'y manque qu'un cocher à poudre ! Poudrer les cochers, c'est là une idée choisie ! Il n'y a que les Anglais pour exécuter de ces tours-là, et gravement encore.

— Voici le château, s'écria Grandchamp, en coupant la parole à Frédéric dans une brusque interruption.

A ce mot, Mariette tressaillit ; un trouble promptement réprimé se répandit sur son visage. Pour se remettre, elle jeta les yeux au dehors. Vauhallan se montra en effet dans toute la beauté de ses perspectives. On voyait un édifice fastueux se découper sur le massif des arbres et dominer la vallée de son en-

semble imposant. Le style des constructions les rattachait à la seconde moitié du dernier siècle, quoiqu'à de certains détails on pût reconnaître que l'ordonnance actuelle était greffée sur une ordonnance plus ancienne, à l'aide de raccordements ingénieux et d'un mélange d'architectures. Le bâtiment principal se composait d'un avant-corps circulaire tout en saillie et dont la corniche était couronnée par un système de balustres plein de légèreté et d'élégance. Des deux côtés de cette rotonde se développaient les façades, puis les ailes repliées du côté de l'avenue en fer à cheval. Sur le sommet de la construction circulaire s'étendait une terrasse chargée d'arbustes rares qui formaient au milieu des constructions comme un vaste bouquet de verdure et de fleurs. La décoration générale était des plus simples ; quelques oves, quelques tympans, des cannelures fouillées avec soin et distribuées avec symétrie.

L'admiration de Frédéric s'accroissait en raison des merveilles qui frappaient son regard ; Grandchamp avait enfin trouvé un complice et un écho. Les voitures venaient de s'engager dans l'avenue d'honneur, et les magnificences du site devenaient de plus en plus distinctes. Des ormes centenaires, taillés en espaliers, formaient le long du chemin un double alignement de verdure, et çà et là on pouvait apercevoir une succession d'allées latérales disposées en berceau, et se prolongeant à perte de vue. Tantôt dans une échappée, se démasquait un boulingrin, orné d'une pièce d'eau où s'ébattaient des cygnes. Tantôt, sur un point moins touffu, des tilleuls se groupaient en quinconce dans un ordre sévère et harmonieux. Partout on reconnaissait une main savante et un art sûr de lui-même. C'était l'œuvre de la nature autant que celle de l'homme, et le temps lui-même avait ajouté à la beauté des essences, celle de leur développement. Pour obtenir des résultats si complets et de telles harmonies végétales, il avait fallu bien des choses, deux surtout : une longue possession et une immense fortune.

Frédéric allait d'éblouissement en éblouissement, et se répandait en exclamations. Quand il en fut arrivé à un point où la langue ne lui fournit plus d'expressions qui fussent à la hauteur de son extase, il changea brusquement de thème et secouant le bras de Grandchamp :

— Ah ! dit-il, c'est trop fort ! Je n'y résiste plus ; voici que ça me part.

— Qu'est-ce donc, Monsieur? répondit le pépiniériste, surpris de cette brusque apostrophe.

— Père Grandchamp, je me tiens à quatre depuis que nous roulons dans ce beau parc; je sens que je deviens un être subversif.

— Comment dites-vous cela, Monsieur ?

— Un être subversif, Grandchamp, un niveleur, un communiste! Je me démoralise à vue d'œil.

— Bah! dit Grandchamp, et pourquoi?

— Pourquoi, vieillard? C'est assez facile à saisir. Nous voici face à face de la nature. Je m'y retrempe.

— A la bonne heure, dit le pépiniériste, un peu au hasard; retrempez-vous, n'ayez pas peur que je vous gêne.

— Père Grandchamp, poursuivit Frédéric d'une voix grave; à quoi tiennent pourtant les principes? Moi qui ai professé jusqu'ici un profond respect pour le pacte social, je sens naître au fond de mon cœur un désir féroce de le briser. Je me dérange, je me gâte, je me surprends à haïr. Ces bois, ces eaux, ces prés, ces vallons, m'inspirent des idées contraires à toutes les notions du droit, à tous les grands préceptes dont s'est nourrie mon enfance. Un homme, un simple mortel possède tous ces biens, et ce mortel, ce n'est pas moi. Voyez maintenant où peut me conduire cette idée?

— Dame! dit naïvement Grandchamp, il est vrai que le château est aux d'Hautefeuille de père en fils.

— Eh bien! soit, ajouta Frédéric, aux d'Hautefeuille! j'y consens : mais qu'en résulte-t-il? C'est que je commence à comprendre la confiscation.

— Oh! Monsieur! s'écria le pépiniériste scandalisé.

— Ne m'en parlez pas, père Grandchamp, je me fais horreur. Mais aussi, pourquoi nous mettre vis-à-vis d'une si belle nature? Je m'y retrempe, voilà le mal.

Frédéric achevait cette sortie au moment où l'on arriva sur la plate-forme du château. Le vieux marquis était sur le perron avec son petit-fils; ils remplissaient, on le voit, les devoirs de châtelains dans toute leur étendue. Quand la voiture s'arrêta, le comte s'approcha de la portière et offrit sa main à Mariette. Celle-ci l'accepta sans hésitation, et à peine put-on surprendre chez elle un petit tremblement que la fatigue de la route expliquait. Frédéric, en mettant le pied sur le perron, fut magnifi-

que comme pose, et Grandchamp, curieux comme émotion. Saint-Léon conservait les manières polies d'un homme qui a vécu dans le monde, mais ce que rien ne saurait rendre, c'est la grâce exquise avec laquelle le vieux marquis fit à ses invités les honneurs de son château. On retrouvait dans ce vieillard des traditions oubliées et comme un parfum de l'ancienne cour. Son âge ne semblait lui avoir enlevé aucun des airs sémillants dont le dernier siècle offrit de précieux modèles. Le marquis était un élève du vainqueur de Mahon, comme Saint-Léon était un élève de Garat. C'était la même tendance au raffinement ; on pouvait, en les étudiant, comparer les grâces des deux régimes. Combien l'avantage restait au grand seigneur! Chez lui, c'était une aisance naturelle et une dignité parfaite, même dans les moments d'abandon. Chez l'élégant du Directoire, il régnait toujours un apprêt qui sentait l'école des parvenus, quelque chose d'emprunté dont le monde des gentilshommes s'appliquait à se défendre.

Le marquis s'attacha surtout à Mariette et à moi, et nous combla de prévenances. Par un vestibule garni de fleurs, nous arrivâmes à un salon d'attente dont le plancher était en mosaïque. Jamais je n'avais rien vu de plus exquis que ce travail. Sous la main d'artistes vulgaires, la combinaison des pierres de couleur ne produit que des images informes, dont l'œil étonné ne saisit pas d'abord les contours. Ici rien de pareil; on y reconnaissait l'œuvre d'un maître. La mosaïque représentait des scènes de vénerie et en plus d'un point l'on aurait cru marcher sur une chasse vivante. Suspendues aux murs, des dépouilles de daims et de cerfs complétaient la décoration de cette pièce, autour de laquelle étaient rangés quelques dressoirs. Quand le marquis et le comte étaient seuls au château, ils en faisaient leur salle à manger et s'y trouvaient moins frappés, moins affligés, du spectacle de leur isolement.

A l'une des issues de la salle d'attente s'ouvrait une galerie qui régnait sur toute la longueur des bâtiments du côté opposé à la rotonde. Des tableaux de prix en couvraient les parois. Huit générations avaient concouru à enrichir cette collection, où figuraient des chefs-d'œuvre de toutes les écoles. Il y a, dans les produits du génie, un effet imposant qui subjugue les admirations les plus rebelles. C'est ce que nous éprouvâmes à l'aspect de ces tableaux. Le sceau de l'idéal était empreint sur chaque

toile. Le choix en avait été fait de longue main, d'une manière patiente et habile. Pas un morceau ne déparait l'ensemble. Flamands, Italiens, Allemands, Espagnols, Français, tout s'y trouvait et en échantillons d'élite. Un seul panneau laissait à désirer sous le rapport de l'art, et pourtant le vieux marquis le mettait bien au-dessus des autres; il le montrait avec un légitime orgueil. C'était celui des portraits de famille, alignés dans un ordre généalogique. Chaque siècle y était représenté; chaque costume aussi, depuis la cotte de mailles des croisades jusqu'à l'uniforme des dragons de la reine, que le marquis avait commandés. Les artistes, il faut le dire, n'avaient pas toujours reproduit avec bonheur cette suite d'Hautefeuilles. Il y avait là plus d'un nez bizarre, plus d'une bouche hasardée, des regards impossibles et des doigts mal articulés. En maint détail, ces peintures étaient une calomnie et un outrage vis-à-vis de morts glorieux, et l'étranger n'y prenait pas une idée avantageuse des avantages extérieurs de cette lignée. Mais aux yeux des membres de la famille, ces torts de l'exécution disparaissaient devant la grandeur des souvenirs et les prestiges de la vanité héréditaire.

Cette galerie était pour ainsi dire le pivot des distributions intérieures. Par un perron de quelques marches, elle aboutissait à un parterre au delà duquel on apercevait les accidents pittoresques d'un jardin anglais. Par deux portes latérales, elle conduisait d'un côté à la salle à manger, de l'autre au salon de réception. Ce salon était le type le plus achevé de la décoration du dernier siècle et de ce genre auquel une favorite de roi donna son nom. Il se composait de douze panneaux qu'encadraient des sculptures en relief et à filets dorés. Sur chaque panneau figurait une bergerie peinte par Watteau, et pour laquelle les dames de la maison avaient posé en costumes de fantaisie. C'étaient des Galatées, des Estelles, des Amaryllis, fraîches comme des roses et vives comme des chamois. Evidemment cette galerie de famille valait mieux que l'autre; il est vrai qu'elle ne remontait pas aux croisades. Au-dessus des peintures, quelques Amours en ronde bosse montraient leurs visages joufflus. On les avait prodigués par nichées dans les soubassements, sur les trumeaux, sur les consoles. Ils se jouaient dans les rocailles et sur les bronzes des pendules, dans les boiseries de la corniche et sur le marbre des cheminées. Jamais siècle, on le sait, n'en fit

une consommation plus prodigieuse; il s'endormit sur des roses pour se réveiller sur l'échafaud.

Pendant que les châtelains nous faisaient ainsi les honneurs de leur somptueuse résidence, le marquis m'interrogeait doucement et avec une politesse exquise. Il voulait savoir où j'en étais de ma carrière, quelles étaient mes chances, sur quels appuis je pouvais compter. Ces questions étaient faites d'une façon si aimable que je me laissai entraîner à y répondre et à faire un tableau exact de nos misères administratives. Le vieux gentilhomme paraissait écouter ces détails avec intérêt.

— Ah ! me dit-il, vous avez peur qu'on ne vous néglige. Et jusqu'où éleviez-vous vos vues, monsieur Mongeron ?

— Mais, lui dis-je, une place de sous-chef m'eût semblé un avancement légitime.

— En effet, monsieur Mongeron, la prétention est discrète. Il y aurait de l'ingratitude de la part de ce régime-ci à n'y pas faire droit. Mais qui pourrait se porter garant de pareilles gens? ajouta le gentilhomme avec un air de dédain.

— Hélas ! m'écriai-je, personne au monde.

— Les révolutions sont bien perfides, monsieur Mongeron; voici la seconde que je vois. Savez-vous la seule vérité bien démontrée que j'y ai recueillie ?

— Non, Monsieur le marquis, lui dis-je.

— C'est qu'elles ne profitent jamais à ceux qui les font.

Frédéric était derrière nous lorsque le vieux d'Hautefeuille m'adressa ces dernières paroles, et il ajouta de manière à ce que je fusse seul à l'entendre :

— Témoin vous et moi !

Depuis qu'il avait mis les pieds dans le château, le brillant employé avait vu sa verve tarir. Ce mot était le premier qu'il eût prononcé. Un faste pareil lui imposait; il y trouvait je ne sais quoi de majestueux qui désarmait son ironie. Il ne s'attendait pas à trouver tant de calme, tant de bon goût dans la splendeur. Des sensations nouvelles s'éveillaient en lui, et il s'y abandonnait sans réserve. Je ne jurerais pas que ses pensées subversives n'eussent pris un nouvel essor à la vue de tant de magnificences, ni qu'il ne fût tenté d'y voir un nouvel argument à l'appui de ses tendances vers la confiscation. Mais le respect dû aux hôtes, le gracieux accueil du marquis, l'élégance fière et aimable de son petit-fils, agissaient sur son esprit

et lui enlevaient une partie de ses moyens. La curiosité s'en mêlait en outre, et, pour la première fois de sa vie, il se résignait volontairement au silence.

Chez Grandchamp, l'embarras se manifestait par d'autres symptômes. Depuis qu'il avait pénétré dans l'intérieur des appartements, le vieillard semblait douter de lui-même. A peine osait-il mettre le pied sur les tapis, tant il lui semblait que ce n'était pas là sa place et que de si beaux meubles ne devaient point entrer en contact avec un rustre comme lui. Pendant que la promenade intérieure se prolongea, il eut soin de se tenir constamment en arrière et à une respectueuse distance. Quand par hasard le comte ou le marquis se tournaient de son côté, il se troublait et se créait une contenance en jetant sur les tableaux un regard machinal. Jamais âme en peine n'offrit un spectacle plus digne de compassion. Grandchamp avait aspiré aux honneurs d'une hospitalité seigneuriale; il les expiait.

Cette attitude semblait contrarier Mariette; elle avait compté sur son père comme sur un chaperon, et le vieillard ne lui était d'aucun secours. Le marquis venait de s'emparer de moi : elle ne pouvait rester sous mon bras. Evidemment le comte attendait ce moment pour lui offrir le sien. Mariette prit un parti décisif; elle alla vers Saint-Léon au risque d'essuyer le feu de ses madrigaux. J'observais cette manœuvre tout en écoutant le marquis, et vis courir sur le visage du jeune homme un nuage de mécontentement et de dépit. C'était une attention qui allait directement à mon adresse. J'en remerciai ma femme dans le fond de mon cœur.

A l'extrémité des pièces que nous venions de parcourir, se trouvait un pavillon octogone, en vitres de couleur, bâti en saillie à l'extrémité de l'une des ailes. C'était un observatoire charmant, entouré d'un balcon d'où l'on découvrait le parc et toutes ses perspectives. A la vue de ce site délicieux, un cri de surprise sortit de toutes les bouches. Au pied même du balcon, s'étendait un petit lac chargé de barques pavoisées et d'une flottille en miniature, avec ses agrès, ses mâts, et jusqu'à des simulacres de canons. Des troupes de canards de Barbarie couvraient ces eaux dormantes de leurs crêtes rouges et de leur plumage marqueté de noir et de blanc comme les cases d'un échiquier. Les bords de l'étang étaient émaillés de salicaires aux épis pourprés, d'iris jaunes et de menthes odorantes, tandis que la surface même du bassin

se tapissait de nénuphars, de glaïeuls, de sagittaires, avec leurs feuilles en fer de lance, enfin de toute cette famille de plantes qui croissent sur les eaux. En quelques endroits, la végétation était si épaisse, que l'étang ressemblait à une prairie ondoyante, et qu'on pouvait y voir les bergeronnettes courir après les insectes dont elle était peuplée.

Au delà de l'étang, et à travers des échappées de verdure, se déroulaient de vastes pelouses que sillonnaient deux ruisseaux, semblables à des rubans d'argent sur un tapis d'émeraudes. Puisvenaient de grands massifs d'arbres, les uns symétriquement disposés, les autres abandonnés à une confusion savante. Quelques groupes de vaches animaient le paysage et y répandaient des effets tranquilles et doux comme ceux dont se pare, au soleil couchant, une vallée suisse. Nous étions tous émerveillés ; le repas seul put nous arracher à ce ravissant spectacle.

Le programme de notre journée était des plus simples. On ne devait faire au château qu'un déjeuner dînatoire, pour me servir de l'expression consacrée ; le marquis voulait y ajouter le divertissement d'une chasse dans la réserve du parc. Sur l'invitation du vieux gentilhomme, nous nous rendîmes dans la salle à manger. L'aspect de la table avait quelque chose de simple et de somptueux. C'était le luxe des grands ; de la richesse sans faste, de l'éclat tempéré par le goût. Une partie de la livrée était sur pied et nous attendait en grand costume. A la vue de ces préparatifs, le père Grandchamp n'osait pas franchir le seuil de la porte; pour un rien, il se serait enfui dans le parc. Il fallut que le marquis le prît par le bras et lui fît pour ainsi dire violence.

— Eh bien ! Grandchamp, lui dit-il, entrez donc. Allons, mon ami, point de façons avec nous. Vous le voyez ; nous sommes gens sans cérémonie, mon petit-fils et moi. Tenez, Grandchamp, ici à ma gauche ; M. Mongeron se mettra à ma droite ; madame Mongeron vis-à-vis de moi, à côté d'Ernest. Vous êtes ici chez vous, Messieurs, ce sont deux garçons qui vous reçoivent.

Malgré des propos si aimables, Grandchamp ne semblait pas plus rassuré. Quand il s'agit de s'asseoir à côté du marquis, le cœur lui manqua : il n'osait plus s'approcher de la table, et, malgré les instances du châtelain, il s'obstina à conserver, pendant tout le temps du repas, une immense distance entre sa chaise et son couvert. C'était une dernière protestation d'indignité, et il y persista jusqu'au bout.

Le repas fut beau, mais un peu froid. Aucun de nous ne se trouvait à l'aise, malgré l'affabilité de nos hôtes. Frédéric se sentait gêné, Mariette s'observait : moi, je poursuivais mon enquête. Aussi, le marquis abrégea-t-il le repas avec la pensée que nous retrouverions au dehors un peu de gaieté et d'entrain. On passa, pour prendre le café, dans le salon, et le marquis me prodigua de nouveau les attentions les plus délicates. Il fallut encore lui parler de mon avenir, des démarches qui pouvaient l'assurer. J'entrai cette fois dans plus de détails. Il me demanda à quels bureaux j'appartenais, de qui je dépendais; enfin, j'eus à subir un véritable interrogatoire.

Absorbé dans cet entretien, je perdis de vue ce qui se passait autour de moi. Seulement, je pus, à un moment donné, remarquer que le comte Ernest nous quittait pour se diriger du côté des appartements. Cette circonstance était insignifiante, je ne m'y arrêtai pas. Cependant, quelques minutes après, je m'aperçus que Mariette venait aussi de quitter le salon. Ce fut pour moi comme un coup violent : avec l'ardeur des esprits ombrageux, j'y vis le résultat d'une connivence.

— Ils s'entendent, m'écriai-je en moi-même, ils s'entendent; elle est allée le rejoindre.

Et sans m'excuser même auprès du marquis, je le quittai brusquement pour aller à la découverte.

XXX

LA CHASSE.

Cette sortie si brusque avait été l'effet d'un mouvement irréfléchi ; aussi, une fois hors du salon, ne savais-je que faire, ni de quel côté me diriger. A moins d'avoir servi de proie au vautour de la jalousie, il est impossible de comprendre un écart pareil. Il n'y avait là dedans aucun calcul ; c'était un instinct impérieux, irrésistible. La jalousie est un bourreau si ingénieux ! d'un rien, elle fait sortir des tortures infinies. Qu'avait-il fallu pour me mettre hors de moi ? Une circonstance fugitive, un fait insignifiant : l'absence simultanée de Mariette et du comte. De là ce trouble et ce vertige.

En quittant le salon, je me trouvai au milieu de la vaste galerie que nous avions parcourue le matin. Elle était déserte. Je regardai dans tous les recoins avec une curiosité inquiète. Il me semblait que j'allais y découvrir les coupables, et d'avance je me promettais de les accabler de mon courroux. Au tourment vague qui me dévorait, allait enfin succéder une douloureuse certitude. Cette pensée me souriait; j'y trouvais un plaisir amer. Rien de plus triste que ma lutte contre des fantômes ; j'aimais mieux une réalité. Il est vrai que la violence se mêlait à cette résignation. Je me proposais de faire un terrible exemple et de venger mon honneur par une expiation pleine d'éclat.

Cependant, j'avais beau jeter, à droite et à gauche, des regards irrités, je n'apercevais rien. J'allais et venais dans les vastes pièces du château, avec une énergie fiévreuse. Elles étaient vides. Je passai de la galerie dans les salons, des salons dans les pièces latérales. Partout le silence et la solitude. Loin de calmer mes soupçons, ces échecs ne faisaient que les accroître. J'y voyais un grief de plus. On ne se cache si bien, me disais-je, que lorsqu'on est criminel. Et je recommençais mes recherches. On m'eût pris pour un insensé. Insensé ! Ne l'étais-je pas ? De la folie à la jalousie, la distance n'est pas grande, et que de fois, dans mes heures d'amertume, aurais-je accepté le pacte qui m'eût délivré de mon mal en me privant de la raison !

Enfin, après une longue poursuite, je m'arrêtai. J'avais tout vu, tout exploré, poussé jusqu'à la plus odieuse indiscrétion cette visite domiciliaire ; tout cela en vain. Cependant j'étais assuré que le comte n'avait pas pu quitter le rez-de-chaussée du château ; l'escalier des étages supérieurs se trouvait sur un autre point. Où se cachait-il alors? où s'abritait-il avec sa complice ! Une idée me vint (elles se succèdent si vite dans la tête d'un jaloux), c'était que le couple avait dû gagner le jardin anglais et s'égarer dans ses solitudes discrètes. Précisément, pour m'affermir dans ce soupçon, une porte de la galerie se trouvait ouverte, et, en examinant de près le sable des allées, je crus y reconnaître des empreintes récentes. Plus de doute ; j'avais sous les yeux les vestiges des coupables ; ils se cachaient dans les profondeurs du labyrinthe verdoyant : je m'élançai de ce côté.

On se ferait difficilement une idée de l'ardeur avec laquelle je me mis à battre les buissons et à fouiller les massifs. Des illusions étranges venaient m'assaillir. A chaque pas, je croyais

entendre un frôlement ou bien apercevoir une robe entre les éclaircies des feuilles. Je m'arrêtais alors, inquiet, troublé, et cherchais à m'assurer de la réalité de ces visions ; puis, après une courte halte, je recommençais ma course. Ce parc anglais se composait d'une multitude de sinuosités et de mouvements de terrain, au milieu desquels je ne trouvais pas de points de repère. Aussi allais-je au hasard avec une activité machinale et sans avoir la conscience de ce que je faisais. Un élan maladif me poussait ; on eût dit cette fièvre du moyen âge qui condamnait à une agitation perpétuelle les malheureux qu'elle frappait. Je ne pouvais plus rester en place.

La lassitude seule vainquit mon opiniâtreté. J'avais pénétré dans tous les chalets rustiques, visité tous les asiles mystérieux que renfermait le bois anglais : mes efforts avaient été déçus. C'était une seconde déception à ajouter à la première. Mes soupçons subsistaient encore ; seulement, ils ne savaient plus où se rattacher. A mon ardeur déréglée succédait peu à peu un découragement amer. Je me disais que je n'étais pas de force à lutter contre des perfidies aussi habiles, à rompre des trames si bien ourdies. L'attaque avait été préparée de longue main ; comment y répondre avec succès dans une défense improvisée? Évidemment, j'avais eu tort de l'essayer ; il valait mieux se résigner sur-le-champ.

Telles étaient mes pensées lorsque je quittai le bois pour regagner le château. Il était temps de reparaître, mon absence avait trop duré. Ma jalousie reprenait un peu de pudeur ; elle commençait à rougir d'elle-même. Au lieu de rentrer par les appartements, je résolus de faire un circuit, de tourner l'ensemble des constructions et d'aboutir au perron d'honneur. J'avais ainsi l'air d'un homme qui aurait voulu jouir des beautés du site et des agréments de la promenade. Dans cet itinéraire, je devais descendre vers le boulingrin au milieu duquel était situé le petit lac, puis remonter vers la plate-forme par un vaste escalier, que signalaient au loin deux sphinx en marbre de dimension monumentale.

Je venais d'exécuter une partie de ce plan, lorsque je fis une rencontre qui me couvrit de confusion. A la hauteur de la pièce d'eau, je me trouvai en face d'un groupe composé de Mariette et de son père, et auquel Frédéric venait de se réunir. Mariette, assise sur le bord de l'étang, avait attiré autour d'elle

une famille de beaux cygnes, et leur distribuait quelques biscuits, débris de son dessert. Ces animaux gloutons l'assiégeaient sans relâche et lui arrachaient les morceaux des mains. Ainsi, pendant que je troublais le bois de ma course effrénée, ma femme était demeurée là, sous la sauvegarde de son père, livrée au jeu le plus innocent. C'était un démenti trop direct ; je ne l'acceptai pas. Je me dis qu'il y avait là-dessous une scène arrangée, un stratagème profond. Les gens mécontents d'eux-mêmes sont intraitables ; ils s'arment de ce qui devrait les faire capituler ; ils s'enivrent de leurs torts et voient tout au travers de cette ivresse.

— Eh bien ! déserteur, me dit Frédéric du plus loin qu'il m'aperçut ; d'où venez-vous ? Le marquis fait battre la forêt pour vous retrouver ; il vous croit perdu.

Je ne répondis pas sur-le-champ, et arrivai près de Mariette qui était toujours aux prises avec les cygnes de la pièce d'eau. Ce fut à elle que mon regard s'adressa :

— Je vous cherchais, répliquai-je.

Ma femme releva la tête et avec une candeur qui me parut être le comble du calcul :

— Nous étions ici, me dit-elle.

— Depuis longtemps ? ajoutai-je.

— Mais oui, dit Grandchamp, en prenant la parole à son tour. La petite a vu que je n'étais pas à l'aise dans ces beaux salons ; elle est sortie avec moi. Dame ! on ne voit pas tous les jours du si grand monde. C'est bien naturel d'être un peu troublé.

— Moi, dit Frédéric, en se mêlant à l'entretien, cela ne me trouble pas ; mais j'en deviens féroce. Je sens que j'incline de plus en plus vers la loi agraire. Avez-vous vu ce service de table, cette argenterie, ces surtouts ; puis ces tableaux, ces meubles, ces tentures ? Ça n'a pas de bon sens qu'il y en ait tant pour les uns et si peu pour les autres. Oui, Grandchamp, ajouta le brillant employé avec une certaine emphase, cette journée est fatale pour moi, et, je le dis aussi, fatale pour la société. Moi j'y perds mes principes, la société y perd un défenseur. Quel chemin en quelques heures ! Hier à cheval sur les lois ; aujourd'hui au dernier degré de l'anarchie. Et qu'a-t-il fallu pour cela ? L'aspect de la nature et la vie de château.

— Un beau château, ma foi, dit Grandchamp.

— Oui, vieillard; un beau château, ajouta Frédéric; mais plus ils sont beaux, moins je leur pardonne. Il n'y a qu'un moyen de me réconcilier avec eux, c'est de m'en donner un. A ce prix, je me rallierai. C'est à la société de voir si elle veut souscrire à ce sacrifice.

Pendant que Frédéric faisait ainsi ses conditions, je continuais à poursuivre Mariette de mes regards inquisiteurs; elle les soutenait avec calme et sérénité. L'impatience me gagna:

— Et le comte? lui dis-je, croyant n'être entendu que d'elle seule.

— Le comte! me répondit-elle avec une dignité triste et sévère.

Grandchamp avait saisi ces mots au vol; ce fut lui qui ajouta :

— Le comte, mon fils? Ne le vois-tu pas là-bas avec ses gens! Tiens, sur notre droite; il est assez visible pourtant.

Son doigt me désignait une clairière éloignée. Il était facile, en jetant les yeux de ce côté, d'y reconnaître le jeune d'Hautefeuille en habit de chasse et entouré de ses piqueurs. Une cinquantaine de villageois, armés de bâtons, recevaient ses ordres et se dispersaient sur toutes les lisières des bois. C'était la battue qui allait commencer, et le cor en donna bientôt le signal.

— En chasse, mes amis! dit le vieux marquis, se montrant au-dessus de la rampe dont la plate-forme était entourée.

A proprement parler, ce n'était point une chasse dont nous allions avoir le coup d'œil, mais une sorte de dénombrement. On devait compter les lièvres qui gîtaient dans la partie close du domaine, et les relâcher après les avoir marqués d'un signe pour distinguer les sexes. Voici par quels procédés on y arrivait :

Le parc de Vauhallan était traversé par deux ruisseaux qui y coulaient parallèlement et à peu de distance l'un de l'autre. Dans l'intervalle qui les séparait, s'étendait une immense pelouse, sur laquelle s'élevaient çà et là quelques touffes de buissons. On les eût prises de loin pour des îles jetées sur un océan de verdure. Point de grands bois, point de taillis même, rien qui limitât le regard, mais un gazon uni et frais, sur lequel la vue se reposait avec calme. Toute la grande végétation, les hautes et moyennes futaies se trouvaient jetées au delà ou en

deçà des ruisseaux, suivant la perspective. C'était comme un double amphithéâtre de verdure, dont les derniers degrés, composés de genêts dorés et d'épines blanches, venaient se confondre avec les tapis riants de la prairie. Quelques ponts, jetés sur les deux ruisseaux, donnaient seuls accès vers la pelouse, et liaient les grands bois aux pâturages.

Dans le courant du jour, il était rare que les lièvres dont le parc fourmillait vinssent s'aventurer sur ces prés découverts et exposés aux regards. A peine s'y hasardaient-ils dans leurs courses nocturnes, et pour y brouter quelques herbes dont ils sont friands. Ordinairement ils se tenaient tapis dans les taillis qui leur servaient de gîtes et dont ils ne s'arrachaient qu'à la dernière extrémité. La manœuvre de la battue consistait à les faire sortir du terrain boisé pour les amener sur le terrain découvert, à les chasser de buisson en buisson, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus d'issue que vers la pelouse. Mais avant d'en arriver là, que de combinaisons savantes et quelle stratégie compliquée! Il fallait former un réseau vivant dans lequel le gibier se trouvait enveloppé sans qu'il eût le temps ni le pouvoir de s'y dérober en passant à travers les ouvertures.

Le comte venait de nous rejoindre après avoir donné le coup d'œil du maître; il nous guida vers un point d'où nous pouvions saisir l'ensemble des opérations. Alors les rabatteurs s'ébranlèrent. Les piqueurs donnèrent du cor, les villageois vociférèrent de tous leurs poumons. Partagés en deux bandes, ils embrassèrent l'étendue des bois dans un vaste cordon, qui se resserrait ou s'étendait suivant la nature du terrain. Un bruit affreux tirait les lièvres de leur repos et les jetait hors de leurs gîtes, éperdus, glacés d'épouvante. S'arrêtaient-ils un moment? D'autres bruits venaient les effrayer; de chaque touffe de feuillage semblait sortir un ennemi. Effarés, ils se précipitaient pêle-mêle et fuyaient devant la voix. On les voyait peu à peu se former en bandes vers l'extrémité du parc et à la hauteur de l'un des ponts qui débouchaient dans la prairie.

C'est sur ce point que nous nous étions placés. Quand la battue fut complète, il s'agit de faire traverser ce défilé à cette armée en désarroi. Pour cela, les traqueurs resserrèrent peu à peu leur demi-cercle, de manière à ce qu'il n'y eût plus que ce passage d'ouvert devant les animaux haletants. Il fallait que, de droite et de gauche, cette masse de lièvres passât sur deux

ponts, les seuls accessibles. Ce fut un moment critique et un spectacle curieux. Dès que le premier eut donné l'exemple, tous se précipitèrent à la fois par l'étroite issue; ils la franchirent comme un trait. D'autres, plus hardis, se jetèrent à l'eau, et traversèrent les ruisseaux à la nage. Ils arrivèrent ainsi sur le pré en tel nombre, qu'en plusieurs endroits on ne distinguait plus la couleur du gazon. Moins poursuivis, ils firent alors une halte, et rien n'était plus amusant à voir que cette armée d'animaux assis sur leur râble, l'œil soucieux et les oreilles en cornet. Au moindre bruit ils s'agitaient de nouveau et entraient dans des paniques affreuses; puis ils se calmaient et reprenaient leur attitude de défiance. A dessein on leur laissa un peu de répit; on voulait leur donner le temps de se remettre de leurs alarmes. Bientôt nous pûmes les voir sautiller sur le gazon, parmi les amourettes ondoyantes et les scabieuses au bleu mourant. Tout effroi avait disparu; le drame tournait à l'idylle. Le sentiment du danger ne survivait pas au danger même.

Cependant, du milieu de notre groupe, chacun traduisait les impressions que lui causait cette scène :

— Les beaux civets! disait Frédéric.

— Les pauvres animaux! disait Mariette.

— Il est certain, disait Grandchamp, qu'il y aurait de quoi faire une belle garenne.

Amener sur la pelouse la plus grande partie des lièvres qui peuplaient les bois, n'était que la moitié du programme. Le divertissement avait un but utile qu'il ne fallait pas négliger. Dans les chasses au fusil, la consigne donnée, soit aux gardes, soit aux hôtes du château, était d'épargner les femelles. Or, comment les reconnaître au milieu des taillis? Le comte avait imaginé de leur couper l'oreille gauche, et les battues générales n'avaient pas d'autre objet. Il s'agissait dès lors de procéder à la vérification des sexes et de pratiquer sur les hases la mutilation qui devait les garantir du plomb meurtrier.

C'était une entreprise longue et délicate; voici comment on y procéda. Sur un point de la prairie, les deux ruisseaux se resserraient de manière à former un isthme étroit parsemé de quelques buissons. On y tendit des panneaux qui occupaient l'espace dans toute la largeur. C'étaient des filets garnis d'une poche et capables de résister aux chocs les plus violents. Le lièvre

voit mal en droite ligne : aussi échappe-t-il rarement aux piéges qu'on lui tend dans cette direction.

Sur un signal du jeune comte, les piqueurs et les gardes prirent les dispositions nécessaires pour assurer le succès définitif de la battue. Quant à lui, il offrit le bras à Mariette et se retournant vers nous :

— Messieurs, dit-il, changeons de place maintenant. L'affaire va se passer sur un autre terrain.

A la hauteur de l'isthme dont je viens de parler, et dans la partie la plus étranglée du pré, se trouvait précisément un kiosque élevé sur le tronc d'un orme centenaire, et à l'endroit où commençait l'évasement des branches. Ce fut là que le jeune homme nous conduisit. Rien de plus pittoresque que cette construction aérienne où l'on arrivait par un escalier de quelques marches. Des vitrières bariolées en faisaient une cage charmante, pleine de lumière et d'air. D'en bas on eût dit un nid d'oiseau. En haut, l'on s'étonnait de voir que huit personnes s'y asseyaient à l'aise. La vue y était ravissante; les rameaux dégarnis n'y formaient point obstacle. Dans une perspective circulaire on embrassait toute la vallée, le cours des ruisseaux, le massif des bois, et, sur un dernier plan, le château avec sa masse imposante. De ce point les petites fabriques dont le paysage était semé avaient plus de relief et se dessinaient mieux. On apercevait la vacherie au fond d'une clairière, le haras à la limite des prés, plus loin la faisanderie près de la maison des gardes.

— Qu'on est bien ici ! s'écria Mariette en entrant dans ce délicieux réduit.

— Mongeron, me dit à l'oreille Frédéric, j'en reviens à ma proposition de tout à l'heure : c'est trop pour deux hommes ; ils abusent de la permission.

— Chut ! lui dis-je ; voici le marquis.

— Tu as raison, je ne me reconnais plus; je deviens forcené.

Tout le monde trouva un moyen de se placer dans cette élégante bonbonnière. Mariette eut un pliant ; les hommes restèrent debout et se disposèrent à ne rien perdre du coup d'œil. Déjà on pouvait apercevoir les gens du comte disposant les panneaux et les assujettissant à l'aide de forts piquets. En un clin d'œil, les filets formèrent entre les deux ruisseaux une barrière continue qui interceptait la circulation. Afin de mieux tromper le gibier, les panneaux avaient été peints ; leur couleur était celle du

pré; même avec une vue plus subtile, les lièvres n'auraient pu les apercevoir. De notre observatoire, nous avions de la peine à en distinguer les mailles.

Il ne restait plus qu'à pousser vers cette partie de la pelouse les phalanges de lièvres groupés dans la zone supérieure. Les manœuvres des rabatteurs avaient continué. Les uns gardaient les têtes des ponts; les autres les berges des ruisseaux. C'était une véritable armée en campagne, avec des vedettes sur les points faibles et des corps en armes à la hauteur des défilés. On maintenait de la sorte les animaux assiégés dans les dispositions les plus favorables à l'attaque. Çà et là se montraient, il est vrai, quelques lacunes dont profita un petit nombre de fuyards heureux ou hardis. On en vit même qui poussèrent la témérité jusqu'à passer entre les jambes des gardes. Mais le gros des assiégés resta contenu jusqu'au moment décisif.

Ce moment ne tarda pas d'arriver. Par une dernière manœuvre, une partie des rabatteurs envahit le pré pendant que l'autre surveillait toujours les ponts et les berges. Dans cet ordre, on poussa ces légions d'herbivores vers l'isthme étroit où les panneaux se trouvaient tendus. A leur droite, à leur gauche, ils avaient l'eau pour barrière et quelques hommes comme épouvantail; derrière eux une ligne menaçante de traqueurs armés de bâtons, devant eux des pièges auxquels ils ne pouvaient échapper. Autant la première battue avait été bruyante et rapide, autant celle-ci fut lente et silencieuse. On ne voulait pas trop de besogne à la fois; on voulait conduire l'opération d'une manière graduelle et successive, afin qu'aucun des sujets ne s'y dérobât. Lorsque l'un d'eux, plus avisé que les autres, se tapissait dans un buisson, on l'en débusquait. Point de merci, point de grâce; c'était la loi commune; il fallait que tous la subissent.

Dieu sait quels cris nous échappèrent lorsque les premiers lièvres passèrent sous nos yeux et presque à nous toucher. On les voyait courir avec la rapidité de la flèche, se heurter contre les mailles du filet, puis rouler sur le sol, pelotonnés, enchevêtrés, et frappés d'une stupeur telle, qu'ils ne faisaient plus un mouvement. J'ai dit que l'isthme était semé de touffes de buissons qui ressemblaient à autant d'îles. C'est derrière cet abri que les gardes s'étaient placés. Ils n'étaient pas vus et pouvaient voir. Lorsque cinq ou six lièvres se trouvaient pris dans les pan-

neaux, les gardes quittaient l'affût et s'élançaient vers le filet. D'un tour de main, ils dégageaient l'animal, lui coupaient l'oreille si c'était une hase, ou si c'était un mâle, lui administraient un coup sur le râble en guise d'avertissement et de rançon, puis ils leur donnaient la clef des champs, et rajustaient le panneau. Il fallait voir détaler les animaux échappés à cette épreuve, les uns avec une oreille de moins, les autres ivres de frayeur. C'était une course désordonnée, des bonds irréguliers dont rien ne peut donner l'idée.

Cette chasse eut pour nous un intérêt réel ; nous ne pouvions en détacher nos regards ; Frédéric surtout ne se contenait pas.

— Si nous allions voir cela plus près ? s'écria-t-il.

— Rien de plus facile, Messieurs, dit le comte d'un air aimable ; allez vous placer près des gardes, vous surveillerez les panneaux avec eux.

— Voilà une idée ! dit Frédéric. Et moi qui n'y avais pas songé ! Qui m'aime me suive.

Il descendit rapidement du kiosque aérien ; Grandchamp et Saint-Léon en firent autant. Quant à moi, ces scènes m'avaient tellement captivé, que j'en avais presque oublié mes soupçons. L'attitude du comte Ernest avait été fort réservée ; Mariette était toute aux émotions de la chasse. Je ne sais comment cela se fit, mais je suivis Saint-Léon et Frédéric, et allai comme eux me mettre en embuscade derrière un buisson.

Là seulement je me mis à réfléchir que j'avais laissé Mariette en tête-à-tête avec le comte. Le vieux marquis venait de nous quitter. Ils étaient donc seuls, seuls par ma faute ; ils pouvaient se parler librement, renouer la chaîne de leurs amours. Une demi-heure d'entretien allait décider peut-être du bonheur de ma vie. Ces réflexions se pressaient dans mon cerveau, et j'y résistai d'abord. Je me dis qu'un espionnage ridicule et odieux lasserait ma femme ; que je devais, pour son repos et le mien, renoncer à des procédés pareils. Cependant, tout en faisant ce calcul sensé, je me dégageais peu à peu des broussailles où je m'étais blotti, et m'arrangeais de manière à regagner sans bruit le kiosque aérien. J'arrivai en amortissant le bruit de mes pas et en retenant jusqu'à mon haleine. Les marches de l'escalier étaient sonores, je m'y engageai avec précaution et arrivai près de la porte. Mariette parlait d'une voix ferme :

— Jamais ! disait-elle.

Ce fut le seul mot que je recueillis; mais il était décisif. L'impression qu'il fit sur moi dut m'arracher un mouvement qui fut entendu de l'intérieur du kiosque. Le comte vint vers la porte et l'ouvrit.

— C'est vous, monsieur Mongeron, me dit-il, entrez donc.

— J'étais de trop là-bas, répondis-je en affectant des airs dégagés, cela dérangeait les gardes.

Jamais! elle avait dit : jamais! Ce mot suffit pour guérir les blessures de ma journée. La confiance me revint. Mariette pouvait être attaquée, mais elle savait se défendre; elle savait dire : Jamais!

XXXI

A QUOI TIENT LE BONHEUR!

Peu de jours après cette excursion champêtre, la réorganisation des bureaux fut rendue publique. Je m'étais d'avance résigné à l'oubli; à peine osais-je entrevoir une petite augmentation de traitement dans le même grade. Que l'on juge de ma surprise, lorsque je reçus l'avis de ma nomination à l'emploi de sous-chef avec quatre mille cinq cents francs d'appointements!

Je crus rêver; rien ne m'avait préparé à cette faveur; tous les avis tendaient au contraire à me décourager. Qui avait pu me servir si à propos et si bien? Évidemment mes titres seuls n'y eussent pas suffi; je n'étais pas assez naïf pour le supposer. Il devait y avoir là-dessous une main amie qui voulait cacher le bienfait.

Ce mystère me piqua; je résolus de l'éclaircir. Quoique le travail des promotions se fût fait dans le cabinet du ministre, plusieurs employés y avaient concouru. De ce nombre était Martin, mon ancien camarade dans le bureau des rédacteurs. Martin n'avait démenti aucune des espérances de son début. Il était devenu l'âme et le bras de l'administration. Lorsque le changement de régime eut bouleversé les sommets des cadres, il fallut trouver un homme qui remplît les vides de l'interrègne et s'emparât de l'ensemble du service. Personne n'était propre à ce rôle autant que Martin. Aussi, en fit-on sur-le-champ un chef de division en lui laissant des pouvoirs étendus. Au milieu

de l'invasion dont on était menacé, une main ferme devenait nécessaire. Sans elle, les traditions menaçaient de périr, les ressorts administratifs de se détendre. Martin eut ce bonheur d'arriver à propos et d'être servi par les événements. Son mérite, tout incontestable qu'il fût, n'eût pas suffi pour le conduire à une fortune si rapide et si grande.

Mon ancien camarade avait donc le secret des influences auxquelles je devais une promotion inattendue. J'allai le voir le jour suivant ; il s'était mis déjà à la hauteur de ses nouvelles fonctions. Son prédécesseur portait la couronne de comte et avait fait meubler son cabinet avec un goût digne de son rang. Il avait une antichambre où volontiers il laissait se morfondre les solliciteurs, enfin tous les accessoires d'un employé titré qui déroge en se mêlant d'administration. Martin n'avait encore rien réformé de ce luxe ; il se plaisait dans cette enveloppe de gentilhomme. L'huissier était toujours là, comme au temps du comte, avec ses culottes courtes et sa chaîne d'acier, voyant des importuns dans tout ce qui se présentait, et mesurant la valeur des gens avec cette précision de coup d'œil qui semble être l'un des titres de l'emploi et des attributs de l'institution.

Quand je me présentai chez Martin, j'eus à subir cette enquête. L'huissier ne me connaissait pas, et, à l'aspect de ma boutonnière dégarnie, il ne se fit pas une grande idée de ma position. Mon nom, quand je l'eus décliné, ne lui imposa pas davantage, et je lus dans son regard le regret qu'il éprouvait à se déranger pour un si petit motif. Cependant, après s'être bien consulté et avoir feuilleté un cahier de notes, il se décida à entrer chez le chef de division et à lui demander ses ordres. Martin me vengea des dédains de son subordonné ; il me fit introduire sur-le-champ et se leva pour venir au-devant de moi.

— Cher Mongeron, me dit-il en me faisant asseoir dans un excellent fauteuil ; c'est bien aimable à vous de vous être souvenu d'un ancien ami. Savez-vous que voilà bientôt un siècle que je ne vous ai vu ?

Il me tendait en même temps la main ; je la serrai avec empressement.

— Je ne vous cache pas, lui dis-je, que ma visite est un peu intéressée.

— Bah ! répliqua-t-il, ne seriez-vous pas content de ce qui l'on a fait pour vous ?

— Au contraire, vous m'en voyez enchanté.

— Eh bien ! dit-il.

— Seulement, il y manque quelque chose, ajoutai-je, et j'y tiens beaucoup.

— Quoi donc, mon collègue ?

— C'est de savoir à qui je dois mon avancement ; il est impossible que quelqu'un n'y ait pas aidé.

— En effet, on y a aidé, reprit Martin, avec un sourire plein de finesse. Vous devinez juste.

— Et qui m'a rendu ce service ? dis-je en homme résolu de pousser son enquête jusqu'au bout.

— Qui vous a rendu ce service, Mongeron ?

— Oui, Martin.

— Vous me le demandez, à moi ?

— Sans doute, et à qui voulez-vous que je le demande ?

— Eh bien ! Mongeron, voyez comme cela se rencontre ! J'allais en faire autant de mon côté.

— Vous plaisantez, Martin.

— Non, mon ami, non ; ma curiosité était tellement piquée que je comptais sur vous pour la satisfaire.

— Soyez discret, Martin, mais ne soyez pas cruel, lui dis-je d'un air peiné. Je comprends que votre devoir vous oblige à beaucoup de réserve.

Mon collègue vit que j'étais réellement affecté ; il ne voulut pas que je pusse soupçonner chez lui des intentions désobligeantes.

— Ecoutez, Mongeron, me dit-il, je vais vous raconter comment les choses se sont passées ; mais à une condition expresse, c'est que ma confidence sera pour vous seul.

— Je vous le promets, lui répondis-je.

— J'y compte, Mongeron. Maintenant voici les faits que je connais. Lundi dernier, vous n'étiez pas sur la liste de l'avancement. Vous expliquer pourquoi serait trop long. Un mot suffira : vous n'aviez pas été appuyé. Si vous saviez que de gens nous avons à pourvoir !

— Je m'en fais une idée, lui dis-je.

— Vous étiez donc oublié, mon cher collègue, complétement oublié.

— Frédéric me l'avait appris, dis-je à part moi.

— Oublié avec une foule d'autres, s'entend, et en très-bonne

compagnie. Les choses en étaient donc là, lundi dernier, poursuivit mon ancien collègue, lorsque le ministre me fit appeler : — Monsieur Martin, me dit-il, votre travail de promotions est-il achevé ? — Oui, Monseigneur, lui répondis-je. — Dans ce cas, ajouta-t-il, veuillez le modifier et y comprendre M. Mongeron avec le grade de sous-chef. Je m'inclinai et me disposais à sortir pour aller exécuter cet ordre, lorsque le ministre ajouta : — N'y manquez pas, monsieur Martin ; c'est rès-essentiel. Cet employé a été fortement appuyé.

— Fortement appuyé? répétai-je machinalement.

— Vous comprenez, Mongeron, que ces paroles aient pu éveiller chez moi un peu de curiosité. Je demandai à l'huissier du ministre la liste des personnes qui avaient eu des audiences le matin ; aucune ne peut être venue pour vous. Ainsi, encore à présent, j'en suis réduit aux conjectures.

— C'est un abîme, m'écriai-je, devenu pensif ; je m'y perds.

— Voyez le grand mal, dit Martin avec gaieté. Vous voilà sous-chef. N'y a-t-il pas de quoi se révolter?

— N'importe, répliquai-je ; il n'est pas bon d'avoir affaire à des inconnus.

Quand j'eus quitté Martin, mon imagination se donna de nouveau carrière. Était-ce ma tante qui avait agi à mon insu ? Elle connaissait tant de maréchaux ! Ne serait-il pas possible qu'elle en eût employé un en ma faveur? Cette conjecture roulait dans ma tête, lorsque je rentrai chez moi. Mon premier soin fut de tout raconter à Mariette et de lui demander son avis :

— D'où peut me venir cet appui ? lui dis-je.

— Qui le sait? Édouard, me répondit-elle. Et peu importe, d'ailleurs. Te voilà sous-chef, c'est l'essentiel.

Quoiqu'elle eût dit ces mots avec une certaine légèreté, je voyais pourtant qu'elle était préoccupée au moins autant que je l'étais. Une journée aussi heureuse ne laissait pas sur nos visages l'empreinte radieuse du bonheur. Notre repas du soir fut silencieux et presque triste. Ce mystère me troublait ; il me semblait qu'une main invisible pesait sur moi, et que si aujourd'hui elle se révélait par la faveur, demain elle pouvait se signaler par une disgrâce.

Au bout de quelques jours, cette impression s'affaiblit néanmoins. Mon fauteuil de sous-chef me sembla plus doux ; je me résignai à ma fortune. Désormais je pouvais songer à quitter la

ruelle obscure où ma femme végétait faute de soleil et mettre ma maison sur un pied moins modeste. Ces projets m'occupèrent et eurent pour moi un certain attrait. Mariette s'y plaisait aussi; c'était l'objet de nos entretiens et de nos courses. Nous voulions un logement dont les croisées s'ouvrissent sur un jardin, petit, mais gai, avec de l'air en tout temps et un peu de verdure dans la belle saison.

Ce souhait me fit songer aux Bernard ; nous avions bien des torts envers eux. Depuis longtemps nous aurions dû aller les voir, et constamment nous en avions été détournés. Cette négligence me faisait éviter la rencontre de ce digne garçon. Cependant je l'aperçus deux ou trois fois de loin : mais si triste et tellement abattu, qu'on l'eût pris pour l'ombre de lui-même. Denise avait été malade ; et c'était à peine si nous l'avions su. Enfin, un jour je pris Mariette sous le bras et nous nous dirigeâmes vers la rue des Moulins.

— Tu verras quel ménage charmant, disais-je à ma femme. Comme c'est tenu! comme c'est propre! Il est vrai qu'il faut aller chercher cela bien loin; mais lorsqu'on est arrivé, c'est ravissant. Figure-toi, Mariette, le jardin de ton père en miniature! Un potager, des fleurs, des espaliers! tout en petit, il est vrai, mais suffisant pour eux. Au fond du jardin, un colombier et une basse-cour, enfin ce que l'on peut avoir à la campagne.

— Ils sont donc bien riches? me dit ma femme.

— Eux, Mariette? Bien moins que nous! Mille écus à dépenser par an et deux petites filles. Mais il y a tant d'ordre dans cette maison, qu'on les dirait millionnaires! Rien n'y manque; tout est propre, net à s'y mirer. Les enfants sont bien vêtus; la table bien servie. J'ai passé là une journée qui m'a laissé des souvenirs enchanteurs. Je pensais à toi et je me disais : Quand nous serons mariés, nous aurons un jardin semblable à celui-là, un colombier aussi, des fleurs et des fruits en masse. Mariette s'y connaît; Dieu sait comme elle gouvernera son petit empire!

— Oh! pour cela, me dit ma femme, je n'y aurais point été embarrassée.

— Eh bien! Mariette, tu vas les voir, les Bernard. Si leur intérieur te plaît, nous chercherons près d'eux quelque maisonnette comme la leur. Tu auras Denise pour voisine et pour amie; vous parlerez de vos maris, vous vous raconterez vos

petits tracas de ménage. Il faut que les femmes aient à qui se confier. Sans cela, l'ennui s'en mêle, et l'ennui est un mauvais conseiller. Qu'en penses-tu, ma chère âme?

— Je ferai tout ce que tu voudras, mon ami.

— Après tout, il n'y a à cela qu'un inconvénient, ajoutai-je, c'est la distance. Pour arriver aux bureaux, c'est presque un voyage. Eh bien! je prendrai les omnibus. Avec quatre mille cinq cents francs par an, on peut se permettre ce luxe-là. Mais au moins tu auras ton soleil que tu aimes tant, ta verdure au milieu de laquelle tu es née. Ton père nous donnera ses plus belles fleurs, ses meilleures greffes et nous ferons de notre jardin un vrai paradis. Et puis, ajoutai-je avec tendresse, si le ciel nous envoie des enfants, ils trouveront au moins, ces chers agneaux, un endroit pour s'ébattre et courir. N'est-ce pas, Mariette, que c'est là un joli rêve?

Elle me répondit par un serrement de main, accompagné du plus doux sourire. Ce tableau la touchait jusqu'à l'attendrissement.

— Tiens, lui dis-je alors, nous voici arrivés. Comme les distances sont courtes quand on chemine en amoureux!

En effet, nous étions au sommet de la côte et allions entrer dans la rue des Moulins. C'était vers les derniers jours d'octobre; un soleil d'automne remplissait l'atmosphère de ses rayons attiédis. Un léger brouillard enveloppait la ville et l'on voyait les hautes tours, les coupoles, les flèches élancées, nager dans une mer de brume. Malgré moi je comparais cette perspective à celle dont j'avais joui, lors de ma première visite à Bernard. Quelle différence entre cet horizon nuageux et l'horizon qui avait ébloui ma vue! Je me rappelais encore le jeu de la lumière sur des ardoises étincelantes, ces larges sillons de feu que prodigue le soleil d'été, ces teintes chaudes qui ressemblent aux reflets d'un incendie lointain. Au lieu de ces tons puissants, je n'avais plus aujourd'hui devant moi que des nuances vaporeuses et des contours indécis, une nature languissante sous l'œil d'un astre sans chaleur.

Ce fut Bernard qui vint nous ouvrir la porte de sa maisonnette, et son aspect continua le contraste dont mon imagination se préoccupait. Ce n'était plus le même homme. Naguère encore, nous l'avions vu, dans le cours de notre noce champêtre, aussi gai, aussi florissant que dans ses plus beaux jours. Au-

jourd'hui, sur son visage amaigri, le chagrin et les veilles avaient laissé leur empreinte. Denise venait de faire une courte mais sérieuse maladie ; ce fait seul expliquait ce changement. Pour Bernard, Denise était tout : elle était sa vie, sa santé, sa joie. Avec elle, rien de triste ; sans elle, rien de beau. Pendant quatre jours, elle s'était trouvée en danger, et il avait suffi de ce temps pour amener le pauvre Bernard à l'état de fantôme. D'une semaine entière, il ne but, ni ne mangea ; il ne consentit à songer à lui que lorsqu'il vit renaître Denise.

Nous apprîmes ces détails de sa bouche et de celle de la malade. Elle était assise près d'un bon feu dans le salon où j'avais été si bien accueilli. Hélas ! que l'aspect en était changé ! La poussière avait envahi ce mobilier naguère si luisant ; on n'y voyait plus régner cet ordre et ces soins qui ressemblaient à de la richesse. La malade en semblait confuse ; elle en rougissait involontairement et jetait à droite et à gauche des regards pleins de regret. Elle allait beaucoup mieux ; cependant le repos lui était impérieusement ordonné ; elle ne devait pas quitter son fauteuil. Ses lèvres pâles, ses yeux, qu'encadrait un cercle noir, témoignaient assez que ces prescriptions n'étaient pas inutiles et que la pauvre femme avait encore besoin de grands ménagements.

La vue de Mariette causa une joie réelle à Denise ; elle l'attendait, elle était enchantée de la revoir. Nous les laissâmes ensemble et descendîmes dans le jardin, Bernard et moi. Là, encore, je retrouvai la même dévastation. C'était à ne plus reconnaître les lieux. Un coup de vent avait passé sur les plantes, ravagé les espaliers, renversé quelques arbustes. Bernard n'avait pu réparer le dégât ; sa femme l'absorbait tout entier. Il fallait, en outre, songer aux enfants, les soigner, les habiller, enfin suppléer en tout Denise. Le colombier était négligé, la basse-cour aussi ; tout souffrait, tout dépérissait.

— C'est un coup de foudre pour nous, me disait le digne homme. Notre bonheur tenait à notre santé ; dès qu'il y a eu un malade sous notre toit, la misère et le deuil sont accourus. Voyez, Mongeron, ce qu'est notre maison aujourd'hui ? Et pourtant, il n'y a pas plus de trois semaines que ma femme est malade. Que cela dure encore six mois, et nous sommes obligés de tendre la main.

— Vous exagérez les choses, Bernard.

— Non, mon ami, me dit-il tristement, non, j'en atteste le ciel. Tous deux en santé, la maison marchait; elle marchait bien, vous l'avez vu. Nous arrivions au bout de l'an avec de petites économies. Depuis que ma pauvre Denise est au lit, les choses ont changé comme par un coup de théâtre. Déjà nos épargnes y ont passé. Il faut de l'argent pour les médecins, il en faut pour les drogues. Le ciel devrait garder de pareils fléaux pour les riches; ils ont de quoi les supporter. Les pauvres gens ne le peuvent pas. Quand la maladie ne les tue pas, elle les affame.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, Bernard. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir.

— Mongeron, poursuivit douloureusement le commis, on ne connaît ces misères-là que lorsqu'on les a éprouvées. Voyez notre maison; rien n'y est à sa place, ni bêtes, ni gens. Denise était la providence du logis; le jour où elle nous a manqué, tout a manqué. On a pris une femme de charge, première dépense en sus. Elle n'a pas eu l'économie de ma femme, seconde dépense. Moi, j'étais à son chevet la nuit et le jour; je lui donnais tous les moments que ne me prenait pas le service. Adieu dès lors les travaux accessoires; il a fallu quitter mes deux emplois, perdre 500 francs par an. Ainsi, dépenses de plus et recettes de moins; voilà l'effet d'une maladie sous notre pauvre toit. Nous sommes ruinés pour longtemps.

— Vous oubliez vos amis? lui dis-je.

— Merci, Mongeron, merci; je reconnais votre cœur. Mais chacun a ses plaies, vous aurez les vôtres. Voyez ce que c'est que la fortune! Il y a quelques semaines, je ne savais personne au monde qui pût se dire plus heureux que moi. Eh bien! j'ai expié cela; le destin s'est vengé. Ai-je assez souffert? Cela doit se lire sur mon visage.

— En effet, mon pauvre Bernard.

— Jugez donc, ajouta le digne homme, les larmes aux yeux! J'ai vu dix fois le moment où ma femme allait passer dans mes bras! Si je n'avais pas été là, elle nous quittait. C'est moi qui ai retenu son âme au moment où elle s'échappait de ses lèvres. Elle me voyait, elle me sentait, et comme sa mort eût amené la mienne, elle se décidait à rester. Enfin, la voilà sur pied.

— Dieu merci! répondis-je, et sa convalescence est en bon chemin.

— Je vous parlais tout à l'heure de nos petits embarras, Mongeron. Si Denise revient à la santé, vous verrez comme ce sera vite réparé. Quelle femme entendue! Quelle activité! Quel amour du travail! Mais nous n'en sommes pas moins à la merci du premier mal que le ciel lui envoie. C'est notre destin, à nous autres petits employés. Nous bâtissons notre bonheur sur le sable, et au premier souffle il disparaît.

Le jour tombait, et la température devenait froide. Nous rentrâmes dans le salon. En causant avec ma femme, Denise s'était animée; un léger incarnat couvrait ses joues. C'était la première fois, depuis sa convalescence, que Bernard apercevait ce symptôme rassurant : son cœur en battit de joie.

— Savez-vous, madame Mongeron, dit-il, que vous valez dix médecins à vous seule? Vous la faites refleurir à vue d'œil.

— Eh bien! répondit gracieusement Mariette, puisqu'il en est ainsi, monsieur Bernard, nous recommencerons souvent et jusqu'à ce que la guérison soit complète. Seulement je vous préviens d'une chose.

— Dites, madame Mongeron, répliqua Bernard.

— C'est que mes consultations sont gratuites, reprit gaiement Mariette.

— Non, répondit le commis, non, ma chère dame, car j'espère que vous me permettrez de vous embrasser lorsqu'elle sera guérie.

— Voyez-vous, le fripon! s'écria Denise. Et comme il les choisit!

Quand nous quittâmes la rue des Moulins, Denise était souriante et Bernard paraissait un peu consolé.

XXXII

INTÉRIEUR.

La position nouvelle où m'avait placé l'avancement me permettait d'élever ma dépense au-dessus du strict nécessaire dans lequel sont renfermés les emplois inférieurs. Quatre mille cinq cents francs par an m'assuraient plus de bien-être que je n'avais osé en espérer. Désormais plus de privation pénible, plus

d'existence précaire. Si le luxe nous était interdit, nous touchions du moins à l'aisance. Je m'en réjouissais pour Mariette plus que pour moi. J'aurais désiré lui faire un sort de reine. Elle eût si bien porté le poids de la grandeur, et sa beauté eût donné tant de relief à la richesse !

Changer de logement, voilà quelle fut notre première réforme somptuaire. J'aurais voulu me rapprocher de Bernard et installer, sur l'une des collines qui entourent Paris, un ménage d'amoureux comme le sien. C'était mon rêve, mon idéal. Mariette n'y abondait pas ; elle élevait des objections dont je ne pouvais méconnaître la justesse. La plus fondée concernait Grandchamp. Le pépiniériste ne m'avait pas donné sa fille sans réticence, ni réserve. Il entendait jouir de sa vue comme si elle eût vécu encore sous le toit paternel. Il l'avait enlevée aux parents d'Arpajon, moins pour moi que pour lui. Cette enfant était sa joie, son bonheur, sa perle de beauté. Il s'enorgueillissait d'une créature si mignonne et tombait en extase rien qu'à la regarder.

Depuis que Mariette habitait Paris, Grandchamp n'avait pas laissé passer un jour sans la voir. Au lieu de confier, comme autrefois, sa voiture à son valet de ferme, il la conduisait lui-même, et, au retour de la halle, il venait embrasser sa fille, buvait un verre de vin et s'en retournait heureux. La rue de Nevers, placée à la descente du Pont-Neuf, se trouvait précisément sur son passage ; ces stations ne lui causaient aucun dérangement. C'étaient là de douces habitudes auxquelles le vieillard n'eût pas renoncé sans douleur. Mariette y songeait et se refusait à transporter notre domicile dans des quartiers éloignés. Elle ne voulait pas quitter le rayon que traversait Grandchamp dans ses courses quotidiennes. Cette circonstance restreignit notre choix, et il fallut longtemps chercher avant de trouver un logement qui réunît toutes les conditions désirables.

Enfin, cet heureux phénix se rencontra. Rien n'y manquait, ni la convenance du quartier, ni la discrétion du prix. Nous y vîmes une véritable découverte. C'était un second étage, situé vers les hauteurs de la rue de l'Ouest, et dont les croisées regardaient les pépinières et le jardin du Luxembourg. J'y trouvai ce que je cherchais, de l'air et du soleil pour ma femme, et, comme perspective, les horizons de verdure dans lesquels se

baigne le palais de Marie de Médicis. Pour huit cents francs, nous avions tout un carré, sept belles pièces et deux chambres dans les combles. La maison n'avait pas de façade sur la rue; on y arrivait par une cour plantée de tilleuls. Un perron donnait accès dans les appartements du rez-de-chaussée; mais nous avions pour notre usage un escalier latéral. Ainsi nous jouissions d'une entière indépendance, avantage bien rare à Paris. Point de voisins, point de surveillants. Les étages inférieurs étaient occupés par de vieux rentiers, qui menaient peu de bruit, et finissaient en paix leur vie à la manière de Philémon et de Baucis.

Mariette s'éprit de ce logement; nous l'arrêtâmes à l'instant même. La rue de l'Ouest touche par l'une de ses extrémités à la barrière d'Enfer; c'était précisément le chemin que prenait chaque jour son père. Ensuite, tout avait dans ce quartier un caractère si discret, si recueilli, qu'on y menait presque la vie des champs. Sous nos yeux s'étendait, comme un beau parc, l'enceinte du Luxembourg. Dès les premières semaines d'avril, on put voir les arbres du jardin se couvrir de cette verdure tendre qui est douce à l'œil comme le sourire d'un enfant. Puis, peu à peu, la robe de feuillage devint plus épaisse et prit sous les feux du soleil ces reflets métalliques, ces nuances sombres qui marquent le dernier degré de la croissance. Mariette retrouvait, dans ce jeu de la végétation, des impressions connues, des souvenirs chers à son cœur.

Elle sut y joindre d'autres plaisirs, d'autres distractions. Bientôt les oiseaux des environs devinrent ses hôtes. En répandant sur l'appui de la croisée des miettes de pain, elle attira leurs bataillons gourmands, et cela au point de se créer une servitude. Quand par hasard elle oubliait de payer aux besoins du dehors le tribut accoutumé, ses hôtes familiers savaient fort bien la prévenir, et faisaient retentir les vitres de coups de bec menaçants et impérieux. En outre elle avait un parterre aérien, ménagé sur un balcon circulaire. C'est Grandchamp qui en renouvelait les fleurs, et avec quelle attention touchante il le faisait! Rien n'était assez beau, assez riche pour sa fille. Avait-il dans ses serres une espèce rare, une plante de prix, c'était à Mariette qu'il la destinait.

Ma femme aimait ces raffinements; elle avait l'instinct de la vie élégante. Personne ne savait se résigner mieux qu'elle à la

nécessité ; personne aussi ne goûtait avec un bonheur plus réel ce que la richesse ajoute à nos jouissances. Dès que notre position se fut améliorée, ce penchant se développa. Notre petit mobilier de la rue de Nevers était devenu insuffisant ; il fallut le renouveler et le compléter. Mariette n'avait pas encore touché à la bourse qui lui venait de ma tante Brigitte ; elle en consacra le contenu à orner notre nouveau logement. Nous eûmes un salon avec un meuble ponceau, des rideaux assortis et une garniture de cheminée très-convenable. C'était bien au-dessus de ce que l'on voyait chez les Bernard. Nous renouvelâmes aussi notre chambre, et les objets de la rue de Nevers servirent à mettre en état une pièce destinée aux amis. Rarement cette pièce était vide ; nous avions presque toujours un commensal : tantôt Grandchamp, tantôt ma tante Brigitte, le plus souvent la cousine Annette, qui y mettait très-peu de façons.

On ne saurait se faire une idée du bonheur que nous eûmes, ma femme et moi, à monter ce petit intérieur. Les moindres détails étaient des affaires d'une immense gravité. Pour la nuance du meuble, il y eut trois jours de délibération. Il s'agissait de rester dans les limites de notre budget et d'avoir cependant quelque chose qui nous fît honneur. Ensuite venaient les questions de goût, les difficultés de distribution. Nous mesurions vingt fois l'espace, la hauteur des corniches, la largeur des côtés ; nous nous demandions si les couleurs de l'étoffe seraient bien assorties à celles du papier de tenture, si les parois ne seraient pas trop nues, s'il ne serait pas convenable d'y suspendre quelques gravures de prix. Enfin chaque jour amenait son débat, et Mariette s'arrangeait si bien, qu'elle avait constamment raison. Il faut dire que vraiment elle y apportait un goût plus sûr que le mien, et aussi un tact plus grand. Elle savait du moins se défendre contre les marchands, chose que je n'ai jamais su faire ; elle devint très-entendue sur les qualités et sur les prix. Pour me venger de mes échecs, je me livrais à des actes de révolte clandestins, et lui procurais de temps en temps des surprises. C'était presque toujours dans le courant de la semaine où l'émargement avait eu lieu. Sans l'en prévenir je me livrais alors à quelque achat, soit pour elle, soit pour la maison, et arrangeais les choses de manière à ce que l'objet fît événement. Mariette se fâchait d'abord, puis s'apaisait. A l'é-

preuve, il se trouvait que j'avais fait une sottise : on m'avait trompé, on s'était joué de ma crédulité. N'importe, le mois suivant je recommençais ; j'étais incorrigible.

Lorsque notre installation fut complète, je voulus faire à mes amis les honneurs de mon nouveau logement et planter, comme on dit, la crémaillère. Denise avait marché à grands pas vers la guérison, les visites de ma femme lui avaient porté bonheur ; elle vint avec son cher Bernard. Ni ma tante Brigitte ni ma mère ne purent être des nôtres ; ma mère était trop casanière ; ma tante ne pouvait se consoler de l'oubli profond dans lequel on laissait le fils de l'Empereur. Grandchamp, au contraire, se montra ponctuel ; il n'eut garde de manquer une occasion si belle. J'invitai Saint-Léon, sur qui Mariette avait fait une impression dont il ne se défendait pas. Frédéric accourut aussi : point de bonne fête sans lui. Il ne s'agissait pas d'un excès, mais d'un simple déjeuner. Mariette y avait mis tous ses soins. C'était très-convenable, et la gaieté y ajouta un charme de plus.

Le premier devoir des convives, en pareille occasion, est de faire l'eloge du local. Ils n'y manquèrent pas, et l'admiration fut sincère. Frédéric ne pouvait se lasser du coup d'œil qu'offraient le Luxembourg et ses beaux marronniers, alors couronnés d'aigrettes blanches.

— Parbleu ! Mongeron, me disait-il, vous voilà tout aussi heureux que si vous étiez un grand référendaire. Ce qu'il voit d'un côté, vous le voyez de l'autre ; c'est la seule différence qui existe entre vous. Ces arbres se couvrent de feuillage, ces parterres de fleurs, pour vous comme pour lui. Dieu ! la belle perspective !

— N'est-ce pas, lui dis-je, que c'est charmant ?

— Délicieux, Mongeron, délicieux ! Et de plus, à quatre pas de l'Observatoire ; un avantage sans pareil ! Vous avez la primeur des comètes et les éclipses de lune de première main. D'ailleurs, des voisins très-bien. Des pairs de France à gauche et des astres à droite ! Un peu incompatibles, c'est possible ; mais très-bien néanmoins.

Chacun renchérit et ajouta son mot ; les fleurs de Grandchamp eurent leur tour et excitèrent un véritable enthousiasme. Bernard fut obligé de convenir qu'à Belleville même, il n'avait rien de mieux ; et, pour sauver l'honneur de son logement, il

fut obligé de se rabattre sur ses pigeons et ses lapins. Quant à Denise, elle n'était plus là ; Mariette s'en était emparée. Les femmes, en pareil cas, font toujours bande à part. Elles veulent voir avec plus de soin, et passent une inspection infiniment plus minutieuse. Il faut qu'elles sachent le prix des étoffes et les noms des marchands ; enfin, mille détails dont notre sexe ne s'inquiète guère.

Cependant, malgré tous leurs efforts, Mariette et Denise ne parvinrent pas à se maintenir dans cet isolement. Saint-Léon s'était promis d'essayer ce jour-là sur Mariette toute la puissance de son regard. Il voulait plaire, fasciner, et il avait eu soin de se préparer à ce rôle. Ses cheveux teints à neuf jetaient des reflets éblouissants ; son râtelier venait d'être renouvelé et frappait l'œil par la blancheur de la substance. Sur son visage régnait un glacis de vermillon qui eût fait honneur au pinceau d'un artiste. Dans ce cadre empourpré, l'œil s'animait, prenait de l'éclat. Pour aider à ces séductions personnelles, l'élégant du Directoire avait appelé à son aide les ressources de la toilette la plus raffinée. La rosette de sa cravate blanche était la perfection même ; les boutons de métal qui garnissaient son habit bleu jetaient des feux extraordinaires. On voyait régner dans l'ensemble une méthode, un calcul, une symétrie rares. Afin d'en mieux assurer l'effet, Saint-Léon jetait un coup d'œil sur toutes les glaces qu'il rencontrait dans l'appartement ; il consolidait et rafraîchissait le nœud de sa cravate ; puis quand il croyait ne pas être aperçu, il s'armait furtivement d'un peigne de poche et rétablissait dans ses favoris un alignement irréprochable.

Mariette eut beau faire, elle ne put se mettre à l'abri des galanteries du vieux Céladon. Il était décidément blessé, et sa passion s'exhalait en allusions mythologiques. Il la compara à Vénus, aux Grâces, à toutes les divinités de l'Olympe. Sans la diversion du déjeuner, on ne sait jusqu'où serait allée cette imagination exaltée. A table, tout se calma ; Frédéric s'empara de l'entretien, et ne laissa pas à Saint-Léon le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour continuer son entreprise.

Ce fut sous ces auspices riants que nous inaugurâmes notre petit intérieur. Cette fête d'amis fut très-gaie, et je me promis de la renouveler souvent. Une jeune femme a besoin de distractions ; elle ne peut pas vivre en recluse. J'arrangeai de

petites soirées où chacun apporta son contingent de bonne humeur. Un whist, du thé, des gâteaux, voilà à quoi se bornaient ces excès; mais Mariette relevait tout par sa grâce. Elle avait ce tact exquis qui devine tant de choses, cette bonté expansive qui exerce un charme auquel rien ne résiste. On se plaisait chez elle forcément, nécessairement; jamais maîtresse de logis ne mit son monde plus à l'aise, ne fit les honneurs de son salon d'une manière plus naturelle.

Il y eut alors pour moi une période de bonheur à laquelle je ne puis songer sans attendrissement. Nous fûmes heureux, réellement heureux; moi, du moins je le fus. Les nuages qui avaient obscurci les premières heures de notre union s'étaient peu à peu dissipés. J'avais oublié ce qui me portait ombrage pour ne plus voir que ce qui devait me rassurer. Mariette me donnait des preuves réelles d'affection; que pouvais-je souhaiter de plus? Elle semblait se plaire auprès de moi, dans ce charmant réduit, embelli par nos mains. Un instant je crus toucher à mon paradis, et fis des rêves de félicité éternelle.

Cependant une chose m'inquiétait, quoique je n'osasse point m'en ouvrir à Mariette. Les parents d'Arpajon nous accablaient d'importunités. Quelquefois je revenais de mon bureau, l'œil souriant, le visage épanoui, croyant trouver ma femme seule et la presser sur mon cœur. Je marchais d'un pas léger, comme un homme content de vivre, et parcourais, sans fatigue, la longue distance qui séparait le ministère de mon logement. Arrivé sur l'escalier, j'amortissais le bruit de mes pas, afin de ménager une surprise à Mariette, et de prêter l'oreille aux bruits de l'intérieur. J'entrais doucement, d'une manière discrète, lorsqu'un gros rire campagnard venait tout à coup déconcerter mes calculs et troubler mes émotions.

— Bonjour, mon cousin, me disait une voix que je ne pouvais méconnaître.

C'était celle de la grosse Annette, qui croyait remplir un devoir en m'adressant ses politesses du plus loin qu'elle m'entendait. J'entrais dans le salon, et je la trouvais installée sur le canapé, qu'elle remplissait de son énorme carrure.

— Ah! c'est vous, cousine? lui répondais-je; encore à Paris? vous y prenez goût, à ce qu'il me paraît.

— Dame! mon cousin, ripostait la commère, c'est que la ville ne manque pas d'agrément. Il y a un peu plus d'églises ici qu'à

Arpajon, soit dit sans offenser personne. Et puis, ajoutait-elle en prenant la main de ma femme, assise à ses côtés, je ne puis pas passer huit jours sans la voir, cette petite. Que voulez-vous ? mon cousin, c'est quasiment mon enfant.

— Bonne Annette ! disait ma femme en lui rendant ses caresses.

Ces témoignages d'affection me causaient des impatiences que je ne pouvais réprimer, et, faute de leur donner une autre issue, j'accablais la villageoise d'attaques indirectes et peu hospitalières.

— Ah çà, lui disais-je, il y a quelque poussière dans les chemins, à ce qu'il me semble, ma cousine ?

Je dirigeais en même temps mon regard vers les traces que ses souliers avaient laissées sur le parquet ordinairement si net de notre salon. Ma femme souffrait visiblement de mes grossièretés, et cherchait à les réparer en redoublant d'attentions pour sa cousine. Quant à celle-ci, ces coups d'épingle la touchaient peu ; ils s'émoussaient sur elle comme une lance sur la peau d'un buffle :

— Dame ! oui, disait-elle, mon cousin, mais nous allons aviser à mettre cela en ordre avec Mariette ; allez, ne vous inquiétez pas, nous avons bien le temps. Je passe trois jours ici. Cette pauvre chère enfant, il me semble qu'il y a un siècle que je ne l'ai vue.

Sur ces mots, les caresses recommençaient, et Mariette s'y prêtait avec un plaisir visible. Je ne saurais dire combien ces scènes me fatiguaient ni quelles tortures elles me faisaient subir. Il est des répugnances de pur instinct et que tous les raisonnements du monde ne sauraient ni affaiblir ni vaincre. J'avais tort, je le sentais bien ; je manquais d'égards, je me conduisais en homme mal élevé, Mariette avait longtemps vécu à Arpajon, chez les Maréchal ; lorsqu'elle les recevait, ce n'était qu'un échange d'hospitalité. J'aurais dû respecter en eux les hôtes de ma femme. J'étais inexcusable, et souvent je me le reprochais, en me promettant d'être meilleur et plus affable à l'avenir. Et pourtant, toutes les fois qu'Annette ou Simon reparaissaient au logis, je retombais invinciblement dans mes mauvais procédés. J'espérais ainsi les éloigner, les lasser, les forcer à la retraite. C'était mal connaître les villageois. Au moment où je croyais les avoir vaincus, ils frappaient de nou-

veau à notre porte. Annette surtout se montrait sans pitié et se vengeait à sa manière.

— Mon cousin, disait-elle en se délivrant d'un énorme panier, le père Maréchal a songé à vous ; voici deux belles poulardes qu'il vous envoie. C'est engraissé chez nous, et rien qu'avec du grain. Vous goûterez ça, cousin ; le roi ne se met rien de mieux sous la dent. Et toi, ma petite, ajoutait-elle en s'adressant à Mariette, Simon t'envoie un gâteau au miel. Tu sais bien, ceux que tu aimais tant.

C'était combler la mesure : pendant quatre ou cinq jours, nous vivions sur les poulardes du père Maréchal et sur les gâteaux du cousin Simon. Je ne saurais dire à quel point ces approvisionnements m'étaient odieux. Je ne pouvais supporter l'idée des obligations que je contractais en les acceptant, en les consommant d'une manière ostensible. Plus d'une fois, je me vis sur le point de quitter la table et d'aller prendre mon repas ailleurs. La crainte de blesser Mariette me retenait seule et me décidait à me contraindre.

Ce qui n'avait été pour moi, au début, qu'une suite de piqûres, se changea bientôt en une blessure profonde. Je voyais que, malgré mes répugnances opiniâtres, Mariette ne voulait pas rompre ses relations. Elle se rangeait évidemment du côté des Maréchal et leur donnait raison contre moi. Seule, elle eût pu les éloigner ; elle ne le faisait pas, elle me les imposait. Cette résistance à mes désirs secrets avait lieu sans éclat, sans bruit, et, par cela même, n'en était que plus intolérable. J'eusse préféré les explications les plus vives à ce silence désespérant. J'étais froissé, ulcéré ; je m'en ouvris à Grandchamp.

— A qui le dis-tu, mon fils ? s'écria le vieillard : est-ce que tu crois que je ne l'ai pas remarqué ? Elle est retombée dans leurs mains, à ceux d'Arpajon ! Ah ! la cruelle enfant !

— Grandchamp, lui dis-je, jusqu'ici, je me suis contenu ; mais je vous déclare que ma patience est à bout, la vue de ces gens-là m'exaspère.

— Et moi donc, mon fils ! Quand j'y songe, vois-tu, je ne sais ce qui me retient d'aller leur dire ce que je pense, à ces intrigants.

— Eh bien ! Grandchamp, je m'en charge. Vous m'appuyez, n'est-ce pas, vous êtes de mon côté ?

— Oui, mon fils, dit le vieillard d'une voix irritée. Cependant

ne va pas fâcher Mariette, ajouta-t-il avec une inflexion plus douce; un rien suffit pour la mettre à la mort.

— Soyez tranquille, lui dis-je.

— Tu le vois, mon fils, tu le vois, ajouta tristement le vieillard. Quand je te disais que c'est une cruelle enfant que j'ai là! Tu ne voulais pas me croire; à présent tu en conviens.

L'appui de Grandchamp me donnait quelque force; je résolus de provoquer une explication. Cependant plusieurs occasions se présentèrent sans amener de résultat. Au moment décisif, je voyais Mariette si calme, se possédant si bien, que je craignais de troubler, pour un léger motif, la paix qui jusqu'alors avait régné dans la maison. Ces capitulations intérieures éloignaient l'orage, mais n'en conjuraient pas les éléments. Enfin la foudre éclata.

Annette était venue, selon sa coutume, passer quelques jours à Paris, et je n'avais pas excédé, à son égard, la limite de mes hostilités ordinaires. Cependant, au moment où elle allait prendre congé, ma femme s'approcha de moi et me dit d'une voix caressante :

— Mon ami, j'ai une grâce à te demander.

— Parle, lui répondis-je, Mariette; tu sais bien que tu n'as pas de refus à attendre de moi.

— Mon Dieu, oui, Édouard, reprit-elle avec un accent plein d'une séduction infinie; je sais que tu es bon, et c'est pour ta bonté que je t'aime. Mais, avant que je m'explique, promets-moi de m'accorder ce que je désire.

— Est-ce pour toi, Mariette? lui dis-je en jetant un regard sur la cousine, pour toi seule?

— Oui, mon ami, c'est pour moi.

— Eh bien! Mariette, si c'est pour toi, je te le promets.

— Tu me le jures, Édouard?

— Je te le jure, Mariette.

— Voici alors ma requête, mon ami. Le père Maréchal est malade; il désire me voir. Il faut que tu me laisses aller passer deux jours à Arpajon.

— A Arpajon? m'écriai-je, en me révoltant, comme un taureau sous le fer du piqueur.

— A Arpajon, me dit Mariette avec calme.

— C'est bien vrai que le père Maréchal l'appelle à cor et à

cri, cette chère enfant, ajouta la cousine en mêlant son mot à l'entretien.

— Jamais ! m'écriai-je exaspéré.

— Tu viens pourtant de t'engager tout à l'heure, Édouard, dit Mariette en prenant un air résolu que je ne lui connaissais pas.

— A Arpajon, à Arpajon ! répétai-je coup sur coup. Moi ! te laisser aller chez des gens qui m'obsèdent, que je voudrais voir à mille lieues, qui me font prendre ma propre maison en horreur ! Jamais, te dis-je, jamais !

Je venais de porter une double atteinte au cœur de ma femme. D'un côté je rétractais une parole donnée ; de l'autre j'offensais devant elle une parente, une amie que les devoirs de l'hospitalité auraient dû protéger contre de tels outrages. Pour la première fois, la cousine Annette parut être sensible à ces procédés, elle pâlit, et je vis une larme couler entre ses cils. Quant à ma femme, elle ne pleurait pas ; mais il se passa sur son visage une révolution soudaine. Ses traits naturellement doux, prirent une expression de fermeté, de dureté même. Son œil se chargea d'éclairs, l'arc de ses lèvres s'effaça, son front devint nuageux et sombre. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'étaient tous les symptômes d'une volonté inflexible ; aussi alla-t-elle droit au but, sans pitié, sans ménagement :

— Est-ce votre dernier mot, Monsieur, me dit-elle ?

Ce changement de langage suffit pour ébranler ma résolution, et le ton de ma réponse s'en ressentit.

— Oui, Mariette, lui dis-je.

— Vous ne voulez pas que j'aille à Arpajon ?

— Non, lui dis-je, sentant toute ma colère revenir à ce mot.

— Eh bien ! Monsieur, dit-elle avec une majesté souveraine, que vous le veuilliez ou non, je pars.

— Nous partons, ajouta la cousine en me jetant un regard de défi.

Elles quittèrent en effet la maison l'une et l'autre sans que j'eusse le temps de me remettre d'un si rude assaut. C'était la première bataille qui se livrait dans mon intérieur, et longtemps je demeurai affaissé sous le poids de ma défaite.

XXXIII

UNE RENCONTRE.

Il fallut s'y résigner; désormais le voyage d'Arpajon devint l'une des plaies de mon ménage comme les visites des Maréchal. A ce prix, la paix fut conclue et l'harmonie régna de nouveau ; Mariette redevint ce qu'elle était auparavant, d'une humeur égale et d'une angélique douceur. J'avais de la peine à reconnaître en elle la même femme qui s'était montrée un jour si altière et si résolue. Elle semblait vouloir expier cette scène par des excès de soumission. Sur un point seul, elle ne cédait pas; ses absences devenaient chaque jour plus fréquentes. Presque tous les mois, la cousine Annette l'emmenait avec elle, et la gardait à Arpajon pendant un jour ou deux.

Quelquefois je me plaignais de ces déplacements et de l'abandon dans lequel ils me laissaient. Si j'avais recours au langage d'un maître, Mariette prenait ses plus grands airs, et il fallait s'arrêter de peur de provoquer des orages nouveaux. Si je me renfermais dans des reproches affectueux, elle me répondait sur le même ton. Un jour qu'elle venait me faire ses adieux, je repris mon thème et elle m'interrompit :

— Mon ami, me dit-elle, je vois que tu n'es pas bien guéri. Avoue-le ; tu as des papillons noirs en tête.

— Moi, lui répondis-je, du tout. Ce qui m'afflige, c'est de te voir quitter ainsi ta maison.

— Écoute, Édouard, veux-tu faire une chose? cela arrangera tout, me dit-elle, en cherchant à me gagner par un sourire enchanteur.

— Parle, lui dis-je.

— Viens avec nous, me répondit-elle.

Annette se trouvait à ses côtés quand ma femme me fit cette proposition ; elle y joignit ses instances.

— Oui, mon cousin, me dit-elle, cette petite a raison et vous aussi. Il n'y a pas de bon sens que vous demeuriez ici pendant qu'elle est là-bas. Venez avec nous, ce sera du bonheur pour tout le monde. Le père Maréchal sera-t-il enchanté de vous voir ! Il parle souvent de vous, allez ! Voyons, décidez-vous.

Dame, chez nous, on n'y met pas de façons ; on y a le cœur sur la main. Venez, mon cousin, venez.

La villageoise parlait avec tant de volubilité qu'on parvenait difficilement à placer un mot tant que ses périodes n'étaient pas à leur terme. Cependant Mariette put ajouter :

— Viens avec nous, mon ami, nous prendrons désormais tes jours.

Si j'avais pu me laisser entraîner par cette offre, l'intervention de la cousine eût suffi pour m'en éloigner. Je comprenais l'intention de ma femme et lui en savais gré. C'était me dire qu'elle n'avait à rougir d'aucun de ses actes, puisqu'elle me conviait à en être le témoin. Mais, d'un autre côté, aller chez les Maréchal, me répugnait profondément. Entre eux et moi, il existait un abîme que je ne voulais pas combler. Ils avaient détruit mon repos, troublé la paix de ma maison ; cette pensée devait rester dans mon cœur comme un levain éternel. Ce fut ce sentiment qui dicta ma réponse :

— Non, Mariette, non, lui dis-je. Mes affaires sont à Paris ; je n'en vais pas chercher si loin.

Ma femme n'insista plus, elle me tendit la main et ajouta d'un ton doux et triste :

— Eh bien ! alors, adieu, mon ami.

Elle partit avec Annette, et les deux voyageuses n'étaient pas sur l'escalier, que je regrettais déjà de ne pas m'être rendu à leurs prières.

J'en étais de nouveau réduit à une vie de combats intérieurs et de douleurs contenues. Les absences de Mariette me mettaient à la mort. Dieu sait quels rêves m'obsédaient pendant qu'elle était loin. Je parcourais toutes les pièces de l'appartement d'un air désespéré et me réveillais la nuit en sursaut, en croyant entendre le bruit de ses pas. Dans ces tristes moments, toutes mes pensées étaient mauvaises, toutes mes suppositions injurieuses. Je l'accusais tout haut ; je formais les vœux les plus insensés et les plus violents. Nous avions pris à notre service une jeune fille de la campagne qui ne savait que penser de ces promenades, de ces gestes, de ces discours solitaires, et qui allait partout disant que son Monsieur était fou. Le soir, elle s'enfermait dans sa chambre avec le plus grand soin et passait toutes ses nuits dans l'épouvante. Impossible d'obtenir d'elle le moindre service quand ma femme n'était pas là.

Mon seul appui dans ces heures douloureuses était Grandchamp qui s'associait à tous mes ennuis et à toutes mes haines. Le vieillard était plus jaloux de sa fille que je ne le pouvais être, et ses rancunes contre les parents d'Arpajon dataient de plus loin que les miennes. Aussi, toutes les fois qu'il me trouvait seul au logis, il exhalait un gémissement auquel je répondais par un gémissement non moins profond.

— Encore ! me disait-il.

— Encore, répondais-je, en faisant écho.

— Laisser son ménage, son mari, son père, tout, pour ces gens-là ! ajoutait-il en joignant les mains avec une affliction croissante.

— N'est-ce pas, Grandchamp, que c'est trop fort ? m'écriais-je ; n'est-ce pas que c'est combler la mesure ?

— Oui, mon fils ; mais il faut croire qu'on lui a jeté un sort, à cette enfant! tout ceci n'est pas naturel, vois-tu.

— Une fois, deux fois, passe, disais-je avec amertume. J'y voyais un caprice, je l'excusais. Mais toujours! mais chaque mois!

— Tu as raison, mon fils, tu as raison. C'est une cruelle enfant! Ne te l'avais-je pas dit ?

— Des meuniers, des paysans, des gens de rien, après tout? m'écriai-je.

Dans un autre moment, Grandchamp se fût trouvé blessé de cette sortie contre la classe honorable à laquelle il appartenait ; il aurait pris sa part de l'offense. Monté comme il l'était, il n'y vit qu'un soufflet pour les Maréchal, et s'y associa :

— Des gens de rien ; me dit-il : c'est le mot ; mon fils, tu les a bien nommés.

Cependant j'espérais que Mariette sentirait d'elle-même combien ces absences répétées étaient sans excuses. J'attendais un retour spontané et l'effet de la réflexion sur un esprit comme le sien. Il me semblait impossible que la voix de la raison ne se fît pas entendre, qu'elle continuât à fréquenter des gens avec lesquels je ne voulais avoir aucune relation, qu'elle maintînt de la sorte un schisme éternel dans notre intérieur. Je croyais que ma tolérance même servirait à lui faire mieux comprendre ses torts, qu'elle s'en montrerait touchée, qu'elle saurait y répondre en conformant sa conduite à ses devoirs. Après tout, je ne m'étais montré ni un despote, ni un sermonneur, et c'é-

tait le moins que j'en fusse payé par un peu de déférence.

Voilà sur quelles réflexions se reposait ma pensée toutes les fois que je cherchais une diversion à mon chagrin. Lorsque Mariette rentrait au logis, après une de ses excursions, je me berçais de l'idée que ce serait la dernière, et qu'elle avait dit à Arpajon un adieu définitif. Je redoublais alors de soins, cherchant à lui faire comprendre, par ce langage indirect, ce que je n'osais pas ouvertement lui déclarer. Elle s'y prêtait avec plaisir, et se montrait heureuse de mes prévenances. Tout me laissait croire qu'elle pénétrait mon intention, qu'elle y adhérait tacitement. Nous passions ainsi de riantes semaines avec l'effusion et la tendresse de nos beaux jours. Le charme durait tant qu'Annette ne reparaissait pas à l'horizon. Mais sitôt que la grosse villageoise se montrait de nouveau sur notre seuil avec ses joues rebondies et ses paniers d'approvisionnements, toutes mes joies s'envolaient à tire-d'aile. Mariette était rendue aux souvenirs d'Arpajon et moi à mes douleurs. Le petit complot recommençait, et les deux cousines s'arrangeaient presque toujours de manière à quitter Paris ensemble le lendemain.

Ces coups successifs amassaient dans mon cœur des réservoirs de fiel. Je sentais mes colères grandir devant une révolte si longue. J'étais le chef du ménage, après tout, et ce que je me contentais de désirer en secret, j'aurais pu l'imposer tout haut. Je pouvais contraindre ma femme à rester dans son intérieur et interdire ma porte aux gens qui me déplaisaient. Un instant je m'en sentis la force et fus sur le point de faire acte de volonté. Une pensée me retint. Je rompais ainsi le mystère d'Arpajon ; mais je ne l'éclaircissais pas. Si ma dignité m'ordonnait de prendre une résolution vigoureuse, ma jalousie me conseillait de procéder par des moyens plus détournés. Je pouvais m'emparer du rôle de maître ; je préférai celui d'espion.

Assister en témoin invisible à ces voyages, voilà quel fut dès lors mon projet ; je me gardai bien de m'en ouvrir à Grandchamp ; il en eût averti sa fille. J'aurais pu aussi profiter de l'offre que m'avait faite Mariette, et l'accompagner à Arpajon. Cette surveillance ostensible ne répondait pas à mon dessein. On eût combiné les choses de manière à ce que rien ne blessât mes yeux, et le côté énigmatique de ses absences m'eût échappé. Je ne voulais pas d'un voyage à la Potemkin, où tout eût été d'avance préparé pour l'effet, et où j'aurais joué

le rôle de dupe devant mes ennemis. Je voulais exercer un contrôle mystérieux, et au besoin déjouer ces complots contre mon honneur par une apparition vengeresse.

Une fois que ce plan fut bien arrêté, j'en mûris l'exécution et y apportai une prudence dont je ne me croyais pas susceptible.

Comme premier soin, je m'appliquai à me contenir vis-à-vis de Mariette ; ce fut pour moi un grand effort. Elle avait tellement l'habitude de lire sur mon visage, que je craignais d'y laisser voir mon secret. J'avais à me défendre à la fois et de trop d'élan, et de trop de contrainte. L'un eût paru affecté, l'autre eût donné à réfléchir. Autant que je le pus, je me donnai les airs d'un homme qui a pris son parti, qui se résigne, et elle dut s'y méprendre, en effet. Tranquille de ce côté, je m'informai des moyens de transport qui mettent Paris en communication avec Arpajon ; je me rendis dans tous les bureaux de diligences et me fis donner une note exacte des heures de départ. Comme j'ignorais le jour où Mariette prendrait de nouveau sa volée, il était essentiel d'avoir d'avance tous ces renseignements afin d'agir au moment décisif en toute sécurité et avec une entière connaissance de cause.

Dès que j'eus réuni les éléments de mon enquête, je me sentis soulagé ; c'était ma revanche que j'allais prendre, une revanche nécessaire après une longue résignation. Il me tardait d'agir, de montrer enfin que je n'étais pas un mari de comédie. Chose étrange ! lorsque je me trouvais prêt, l'occasion sembla me fuir. Annette ne paraissait plus ; Mariette était toute à son ménage. J'aurais dû m'en réjouir ; eh bien ! non, mon programme était fait ; je n'y voulais pas renoncer. Enfin l'inévitable cousine fit une nouvelle descente dans notre logement, c'était l'heure assignée à mes projets, je me tins sur la défensive.

Il m'en souvient ; nous touchions aux plus grands jours de l'année, vers la Fête-Dieu à peu près. On avait de grands projets chez les Maréchal, et cette fois il était question de garder ma femme pendant une semaine.

Les deux cousines partirent un dimanche à sept heures du matin. Je feignis un profond sommeil afin de n'avoir pas à composer mon visage. Mais à peine se furent-elles éloignées, que je me jetai hors du lit et m'habillai en toute hâte. Je voulais surprendre ma femme dans les premières heures de son arri-

vée, ne pas lui laisser le temps de se reconnaître. La servante, en me voyant quitter précipitamment le logis, me crut fou plus que jamais. J'allai droit aux voitures, et m'adressai au principal bureau. Les places étaient retenues pour trois départs. Je me rendis au siége d'une autre entreprise; même obstacle. C'était un dimanche, il y avait foule partout. Un instant je pus craindre que les moyens de transport me manqueraient, et j'étais résolu déjà à franchir au pas de course la distance qui sépare Arpajon de Paris, lorsque je découvris dans un service plus obscur, une place vacante, la dernière, la seule. C'était une place d'impériale; je m'en inquiétai peu et l'arrêtai. J'étais presque tenté de la payer au double, afin de mieux m'en assurer. La voiture ne devait partir que dans vingt minutes. N'importe, j'attendis de pied ferme, en surveillant mon modeste équipage d'un œil jaloux et avec l'anxiété d'un homme qui garde un trésor. Il me semblait qu'on allait me disputer cette place où mon dernier espoir était attaché, et afin de prévenir toute tentative d'usurpation, j'allai m'y installer en bravant les odeurs infectes de la remise.

Le service fut ponctuel; à l'heure fixée, je vis arriver deux chevaux; il vaudrait mieux dire deux fantômes. La bête de l'Apocalypse devait offrir une charpente mieux remplie et des salières moins profondes. Ils avaient la triste robe d'animaux mal nourris, un blanc qui tournait au jaune. A l'aspect de cet attelage piteux, un serrement de cœur me saisit. Je craignis de ne plus arriver. Il me sembla que de tels chevaux ne pourraient jamais ébranler la voiture, et que nous resterions en chemin. Pendant que je faisais ces réflexions, deux corps opaques se dessinaient dans l'ombre de la remise, et venaient s'asseoir lourdement à mes côtés. Le caisson en gémit, et mon désespoir s'en accrut. Plus on chargeait l'instrument de transport, moins l'attelage était dans le cas de fournir une longue carrière. Tout poids de plus était autant d'ajouté aux difficultés et aux retards de la locomotion. Cette perspective m'arrachait des soupirs étouffés et des mouvements d'impatience.

Enfin, à un dernier coup de fouet, les chevaux s'allongèrent sur les traits, et, après une petite oscillation, la voiture roula hors de la remise. J'avais mal jugé les animaux auxquels je confiais mon destin; tout maigres qu'ils étaient ils suffisaient à leur service. Une fois sur le pavé, ils fournirent un petit trot

assez dégagé ; ce n'était pas l'embonpoint qui les incommodait. Nous marchions ; c'était plus que je n'avais espéré. L'esprit plus libre, je regardai à mes côtés, et m'assurai de ce que pouvaient être mes compagnons de route. Le costume indiquait deux campagnards aisés, meuniers ou cultivateurs. En effet, ils exploitaient, l'un des terres, l'autre un moulin dans les environs d'Arpajon. Les paroles qu'ils échangeaient m'eurent bientôt mis au courant de leurs petites affaires.

— Le marché d'hier a-t-il bien tourné pour toi ? disait le plus âgé des deux, dont la tête chenue était abritée par un chapeau blanc à vastes ailes. Es-tu content de ta vente, Joseph ?

— Mais oui, maître Guillaume, répondait le plus jeune, coiffé d'un chapeau noir aux bords étriqués ; oui, Dieu merci, assez bien ; à part que les facteurs à la Halle nous serrent un peu trop la gorge. Qu'ils doivent être riches, ces gens-là, depuis qu'ils tondent le pauvre monde !

La conversation continua sur ce pied pendant tout le cours du trajet. L'un ne tarissait pas sur ses farines, l'autre sur ses grenailles. Je savais bientôt à un sac près ce que récoltait celui-ci, et ce que celui-là triturait sous ses meules. Jamais industriels ne firent plus volontiers leur bilan au grand jour. Ces confidences ne cessaient que lorsqu'ils apercevaient le long du chemin quelque bouchon familier. Alors maître Guillaume, qui paraissait être le plus altéré des deux, prenait invariablement la parole, et s'adressant au conducteur :

— Dis donc, Cadet, lui disait-il, si nous nous repassions un petit coup de dur ? j'ai le gosier d'un sec, aujourd'hui !

— A vos ordres, mes maîtres, répliquait le conducteur, ça n'est pas de refus.

— Et toi, Joseph, qu'en penses-tu, ajoutait le vieillard au chapeau blanc ; est-ce que tu ne sens pas le besoin de te rafraîchir un petit brin ?

— Comment donc, maître Guillaume, répliquait le jeune homme au chapeau noir ; mais deux fois plutôt qu'une. Est-ce que vous m'avez jamais vu bouder, par hasard ?

Le conducteur arrêtait alors la voiture, et les trois amis s'acheminaient vers le cabaret, en laissant aux autres voyageurs le temps d'admirer les beautés du site et de s'abreuver de la poussière du chemin. Cette suite de rafraîchissements se prolongea pendant tout l'itinéraire de Paris à Arpajon ; vingt fois

au moins les libations furent renouvelées. Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, ces haltes m'infligeaient un supplice que je ne saurais peindre. Je me contins d'abord ; je connaissais les habitudes des villageois, et savais combien il est difficile de les en détourner. Cependant nous n'avancions pas ; je frémissais d'impatience. Depuis trois mortelles heures, nous parcourions cette route poudreuse, en butte aux feux d'un soleil de juin, et nous n'étions pas encore parvenus à la moitié du trajet. Dans mon imagination, je voyais tout perdu. Ma femme allait profiter de ce retard, et je n'arriverais sur les lieux que pour y subir une dernière et cruelle déception.

Quelques efforts que je fisse pour la contenir, enfin, ma mauvaise humeur éclata. Je commençai par quelques allusions détournées, par quelques gestes de dépit ; mes campagnards s'y montrèrent insensibles. Au premier bouchon la scène recommença. Je me fâchai alors et adressai des reproches au conducteur. Il siffla ses bêtes et ne répondit pas autrement. Les campagnards causaient toujours de leurs farines. J'étais outré. Quand la voiture s'arrêta pour la dixième fois, j'éclatai, je fis une scène. Personne ne s'en inquiéta. Seulement, après que les trois amis eurent encore ajouté quelque chose à la somme de leurs rafraîchissements, l'un d'eux sortit du cabaret, armé d'un grand verre de vin, et tendant le bras de mon côté :

— Ne faites pas tant le méchant, monsieur le bourgeois, me dit-il ; en voici un pour vous. Avalez de confiance ; ça vous calmera.

Il n'y avait plus à insister après un pareil trait ; je me rejetai au fond de la voiture et feignis de dormir, afin d'échapper à ces persécutions. A force de se rafraîchir, ces trois hommes étaient complétement avinés. Chez le conducteur, le vin agissait dans un sens dont je ne pouvais que me féliciter. Il s'en prévalait pour fouetter ses chevaux avec une énergie croissante et les jeter dans des allures qui semblaient ne pas être de leur goût. Chez les deux paysans, le vin se traduisait par des intempérances de langue poussées à l'excès. Ils firent la chronique scandaleuse d'Arpajon et de toute la contrée environnante. Le jeune homme semblait surtout bien au fait des petites aventures du pays, et s'y adjugeait un rôle où perçait la vanité du coq de village. Dans le cours de cette histoire satirique, il vint à prononcer le nom de Maréchal. Ce nom fit sur moi l'effet d'un

timbre sur une surface de métal ; je redoublai d'attention.

— Dame ! oui, c'est comme ça, maître Guillaume, disait le jeune villageois ; ils refleurissent, les Maréchal. Ça n'était pas de trop ! Ils en avaient grand besoin.

— J'en sais bien quelque chose, Joseph, répondit le vieillard. Pour trois sacs de blé qu'ils me redevaient, il m'a fallu attendre six mois. Encore me suis-je payé en mouture.

— Eh bien ! aujourd'hui plus de ça, maître Guillaume ; il y a du mieux chez eux ; il suffit d'y jeter un coup d'œil en passant. On aperçoit des gens aisés, quoi ! des gens très-aisés : il y en a même qui disent que la fille Annette a quelque chose sur le grand-livre de l'État ! Je n'en jurerais pas, je ne l'ai pas vu ; mais ce qui est certain, c'est que d'aucuns le disent.

— Alors ça doit être, répliqua sentencieusement le villageois au grand chapeau ; ça doit être, Joseph.

— Et Simon, ajouta le jeune homme, un garçon que j'ai vu à rien, ne sachant pas s'il aurait un sac à crédit pour faire un peu de travail ! Aujourd'hui le voilà en première ligne à Breuillet ! Il a encore ajouté une nouvelle meule ces temps passés. J'ai même entendu dire qu'il allait avoir une mécanique anglaise, enfin tout ce qu'il y a de mieux ! Voilà l'histoire des Maréchal ! Ça ne donne-t-il pas de quoi penser, maître Guillaume ?

L'interlocuteur du jeune homme ne répondait pas et j'entr'ouvris les yeux pour voir ce qui l'empêchait de donner à sa langue l'essor accoutumé. C'était le vin ; il pesait sur ses yeux alourdis. Pour le tirer de cet assoupissement, il fallut que son voisin lui signalât l'approche d'un bouchon célèbre où ils s'étaient promis mutuellement de se festoyer.

— Eh ! l'ancien, dit le jeune homme en secouant le vieillard, nous voici au Panier-Fleuri. Cadet, mon garçon, une dernière tournée ? Ça laissera aux chevaux le temps de souffler ! En bas, l'ancien ! en bas !

Ils descendirent pour la quinzième fois de l'impériale, toujours sous le prétexte spécieux de se rafraîchir. Je m'étais résigné et restai immobile. J'espérais d'ailleurs que l'entretien se ranimerait à la suite de cette halte, et que j'y apprendrais quelque chose au sujet des Maréchal. En effet, en remontant, maître Guillaume avait la langue plus déliée, et avec la lucidité opiniâtre de l'ivrogne, il se souvint du point où en était resté l'entretien au moment où il s'était endormi.

— Qu'est-ce que tu me racontais donc des Maréchal, mon petit Joseph, mon bon Joseph ? dit-il dans un excès d'effusion que le vin développait chez lui.

Le jeune homme supportait mieux l'épreuve de cette série de rafraîchissements ; il reprit la parole :

— J'ai dit, maître Guillaume, qu'il y a quelque chose là-dessous, et que je crois savoir où gît le lièvre.

— Bah ! raconte-moi ça, alors, mon gars, — dit le vieillard. — Tu sais des histoires, et tu les gardes pour toi ! Fi donc ! l'égoïste, fi !

— Écoutez, maître Guillaume, on a toujours la crainte, voyez-vous, qu'il ne vous en mésarrive dans ces choses-là. Vous savez que Simon a la poigne solide et qu'il n'est pas endurant.

— Vas-tu avoir peur à présent, Joseph ?

— Non, maître Guillaume ; mais à quoi bon se faire chercher noise ? Vous n'en parlerez pas au moins ?

— Convenu, Joseph, je n'en parlerai pas ; mais dégoise vite ton affaire.

— Eh bien ! vous vous souvenez de cette fille de Verrières qui passa quelque temps chez les Maréchal ! Vous vous en souvenez, maître Guillaume ?

— Si je m'en souviens, Joseph ! Je m'en souviens comme si c'était d'hier ! Elle fit assez d'effet à Arpajon ! Les Maréchal en étaient-ils fiers !

Les deux interlocuteurs arrivaient sur un terrain brûlant ; évidemment c'était de Mariette qu'il allait être question. On peut se faire une idée du trouble que j'éprouvais. Mon cœur battait à briser sa frêle enveloppe. Qu'allais-je entendre ? Que pouvait savoir ce villageois ? Je l'ignorais et ressentais une inquiétude mortelle. L'entretien continua :

— Voici la chose, maître Guillaume, dit le jeune homme. Quand la jeune fille est entrée chez les Maréchal, ils étaient au plus bas ; six mois après, il y avait profusion chez eux. Ne trouvez-vous pas qu'il y a là du louche ?

— Du louche, je veux le croire, Joseph ; mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Dame ! que cette petite leur a fait du bien, maître Guillaume. On dit que son père est aisé ; il les aura secourus.

Le fil conducteur m'échappait ; j'attendais un éclaircissement plus complet. Le vieillard reprit la parole :

— Et cette petite, dit-il, qu'est-elle devenue, Joseph?

— Mariée à Paris, maître Guillaume, très-bien mariée ! A un chef supérieur des gabelous, vous savez, de ceux qui sondent nos charriots.

— Ah ! dit le vieillard de plus en plus alourdi, je comprends, Joseph.

— C'est toujours comme ça que les choses se passent, maître Guillaume. Quand les filles sont bien stylées, il se trouve toujours quelqu'un qui arrive à temps pour s'en charger. Allez, j'en sais long là-dessus. Suffit ; je m'entends. Je vous raconterai cela un autre jour.

— Mais non, mais non, tout de suite, Joseph, dit le vieillard avec la ténacité de l'ivrogne.

— Dès le moment que le Parisien l'a prise, maître Guillaume, s'écria le jeune homme, il n'y a plus rien à dire ; ça passe l'éponge sur tout. Ils sont comme ça, ces Parisiens, toujours bons garçons. Voilà un chef de gabelous bien heureux.

J'étais à la torture ; il s'agissait de moi, et je me trouvais là sur la sellette, à leur merci.

— Mais raconte-moi donc la chose, Joseph : j'aime tant ces petites histoires : ça me ragaillardit.

— Vous le voulez, maître Guillaume ; eh bien ! écoutez ; je vas vous dire tout ce que je sais.

XXXIV

LES ÉNIGMES.

On devine sans peine l'intérêt avec lequel je recueillais ces détails ; ils se gravaient dans ma mémoire et y laissaient une empreinte semblable à celle d'un fer brûlant. L'homme que les deux villageois nommaient un chef de gabelous était là qui les écoutait. Tout employé est un gabelou pour les gens de la campagne. C'était bien moi qu'ils vouaient à un rôle ridicule ; c'était bien Mariette qu'ils désignaient aussi. J'en éprouvais des rages sourdes qu'un sommeil joué déguisait mal et qui n'eussent point échappé à des yeux moins chargés de nuages. Enfin,

j'allais tout savoir : le jeune meunier avait promis des révélations complètes, il commença :

— Figurez-vous, maître Guillaume...

— Un moment, Joseph, dit le vieillard en l'interrompant, voici le *Grand-Acacia*.

— Bah ! qu'importe ? répliqua le jeune homme, fâché de se voir troublé dans son discours.

— Joseph, Joseph, reprit le vieux cultivateur, ne parle pas legèrement du *Grand-Acacia* ; un bouchon sans pareil, un coin de choix, unique pour les qualités, Joseph. Voici soixante ans que je suis de ce monde, eh bien ! jamais je n'ai passé ici sans débrider ; jamais.

— Vous m'en direz tant, maître Guillaume.

— C'est comme cela, Joseph ; il faut protéger le mérite. Tu ne voudrais pas que je lui fisse un affront, au *Grand-Acacia?*

— Dieu m'en garde ! maître Guillaume.

— A la bonne heure, Joseph, tu me mets l'esprit en repos. Cadet, ajouta le vieillard en s'adressant au conducteur, en main tes chevaux. Là, là, là, très-bien. Maintenant dégringolons d'en haut, mauvaise troupe, et en avant la dernière tournée. Du cacheté, s'entend.

De toutes les haltes qu'avaient faites ces joyeux compagnons, aucune n'aurait dû me contrarier autant que celle-ci, et cependant j'en ressentis presque de la joie. Elle écartait le glaive qui dejà m'effleurait les chairs ; elle m'apportait une sorte de répit, un soulagement momentané. Je respirai plus librement ; je retrouvai un peu d'espace pour mes membres endoloris. Mon corps était brisé autant que mon âme. C'était pour tous deux une sorte de trêve dans la souffrance. Cette trêve, il est vrai, ne fût pas longue ; mes voisins eurent bientôt vidé un ou deux flacons et regagnèrent lourdement leur siége aérien.

— Eh bien ! Joseph, dit le vieux campagnard en achevant son escalade ; t'avais-je trompé ? N'est-ce pas que c'est du chenu ?

— Un vrai velours, répondit le jeune homme ! un vin plein de conscience !

— Et corsé, Joseph, et franc, et chaud ! Enfin des vertus, quoi, du bouquet ! Le *Grand-Acacia* n'en tient pas d'autres.

Le jeune meunier s'installait à sa place quand le vieillard acheva ces mots, et, dans ce mouvement, il me heurta par mégarde. Le coup était violent, cependant je ne bougeai pas :

— Comme il dort! dit le jeune homme en me montrant à son compagnon.

— Tu ne vois pas qu'il fait le fier? répondit celui-ci.

La voiture s'ébranla, et le bruit des roues m'empêcha d'entendre quelques mots de l'entretien. Je redoublai d'attention et invoquai toutes les puissances de mon ouïe. Heureusement le vieux cultivateur éleva le ton :

— Maintenant que ce petit vin t'a mis en voix, Joseph, dit-il à son interlocuteur, si tu reprenais ton histoire.

— Tiens, maître Guillaume : ça vous revient à présent. Quelle histoire donc? ajouta le meunier en homme qui y met un peu de coquetterie.

— Celle des Maréchal ; tu le sais bien, Joseph.

— C'est juste, maître Guillaume, celle des Maréchal ! Et où en étais-je ?

— Tu en étais à la petite, mon garçon ; va ton chemin, je t'écoute.

— Attendez que je me retrouve. Bon, m'y voici. Vous vous souvenez, n'est-ce pas? qu'en venant de son pays, la jeune fille descendit chez les Maréchal.

— C'est ce que tu appelles du nouveau, Joseph?

— Patience, maître Guillaume, nous allons y arriver, an nouveau. Il suffit d'avoir un brin de patience.

Ces circonlocutions dont les villageois sont toujours prodigues, me causaient des révoltes intérieures. J'avais de la peine à jouer mon rôle d'homme endormi ; mes yeux s'ouvraient malgré moi, mes membres frémissaient d'impatience.

— Par ainsi, reprit le jeune meunier, cette petite descendit chez les Maréchal, c'est un point convenu. Chez les Maréchal d'Arpajon, entendons-nous bien. Elle y passa quatre ou cinq mois, je ne dirais pas au juste ; entre quatre et cinq, c'est tout ce que je sais. Dieu merci ! je l'ai assez connue alors ; aux danses surtout. Elle n'en manquait pas une, ni moi non plus. Dame, nous étions bien jeunes, maître Guillaume.

— Rien de plus naturel, Joseph ! Qui est-ce qui n'a pas été jeune? Je l'ai été comme un autre en mon temps. Va toujours ; que ça ne t'inquiète pas ; ce sont des défauts qui passent.

— Nous dansions donc ensemble, maître Guillaume : et voulez-vous que je sois franc, tout à fait franc avec vous?

— Sois-le, mon garçon, sois-le. Mets-toi à l'aise.

— Eh bien! maître Guillaume, j'en tenais un peu pour elle; voilà le fin mot. A la danse, j'étais le premier à l'inviter; je la suivais quand elle allait à l'église. Ma foi, j'ai été bien près de pousser les choses jusqu'au bout; sans ma mère, je me serais declaré. C'est qu'elle vous avait l'air d'une fleur de mai! Belle, mais belle à croquer! Des joues d'un rose, et puis des yeux!

— J'en suis garant, dit le vieillard; je l'ai aperçue souvent, cette petite. Une brune, n'est-ce pas, Joseph?

— Oui; mais si blanche! si blanche!

— Une brune blanche, c'est bien cela. Il me semble que je la vois encore, Joseph. Suis ton histoire, j'y prends goût.

Le vieillard, en disant cela, se livrait à une flatterie évidente. Loin d'être captivé par le récit du meunier, il semblait lutter avec peine contre les atteintes du sommeil. Parfois sa tête s'en allait ballotant à droite et à gauche, comme celle d'un homme qui s'assoupit et n'a plus le sentiment de ce qui se passe autour de lui. Il ne sortait de là que sur une interpellation directe; alors on le voyait se redresser par un effort soudain et entr'ouvrir des yeux étonnés. Son compagnon s'inquiétait peu de ces absences; il était lancé, il continua :

— Je l'ai donc suivie de près, cette jeune fille, dit-il, et si ce n'avait pas été Simon, nous aurions pu nous entendre. Mais Simon ne plaisantait pas. Il la gardait comme un trésor. Quelque part qu'on la vît, on était sûr de le trouver près d'elle. Vous connaissez Simon, maître Guillaume?

— Oui... Simon... répliqua le vieillard à demi assoupi.

— Un gaillard carré, continua le jeune meunier, avec lequel il ne fait pas bon d'avoir des querelles! Eh bien! Simon en était amoureux.

Je tressaillis malgré moi en entendant ces mots; il me sembla qu'ils éclairaient bien des choses :

— Amoureux fou, poursuivit le narrateur. Il le laissait assez voir, le gros garçon! Il poussait des soupirs à déraciner des chênes! Et quand nous étions à la danse, que d'attentions, que de soins! Il était jaloux de nous tous; il nous aurait mangés, s'il l'avait pu. Aussi on la respectait, sa cousine, car c'était sa cousine, maître Guillaume; une cousine à Simon, entendez-vous?

— Sa cousine!... Je le veux bien!... répondit le vieillard,

réveillé en sursaut... Je n'ai point d'objection à faire, Joseph. Ton récit est plein d'intérêt : va toujours.

— Voilà donc mon Simon amoureux. Vous figurez-vous de l'amour dans cette masse ? L'amour d'un éléphant ; enfin il en était féru ! Quoi d'étonnant à cela ? nous l'étions bien tous !

Le jeune homme n'arrivait pas au but ; toutes ces digressions me mettaient au supplice. Si j'avais pu le presser avec un aiguillon, je l'aurais fait ; ma position devenait affreuse en se prolongeant. Il continua :

— Faut être juste, père Guillaume, tant que la petite resta chez les Maréchal, il n'y avait rien à dire. C'était au vu et au su de tout Arpajon. Point de catimini, rien qui pût faire jaser. Elle était chez des parents ; quoi de plus régulier ? C'eût été votre fille, maître Guillaume, que vous n'y auriez point vu de mal.

— Non, point de mal, répéta le vieux cultivateur, dont les paupières venaient de nouveau de se clore.

— Mais un jour, ajouta le meunier, la cousine s'en alla d'Arpajon. On ne la vit plus sur la porte des Maréchal où elle aimait à se tenir. J'y passai vingt fois avec l'idée que la jolie fauvette reparaîtrait. Peine perdue ! j'entrai dans le logis sous un prétexte, afin de savoir à quoi m'en tenir. L'oiseau n'y était plus : la cage était vide. Il ne vous en souvient peut-être pas, maître Guillaume ?

— Oh ! que si, oh ! que si, dit le vieillard, qui répondait toujours à l'appel de son nom. La preuve, c'est qu'on la disait retournée chez ses parents.

— C'est cela, s'écria le meunier ; chez ses parents ! Arpajon le crut, Arpajon s'y trompa ; moi comme un autre, tout d'abord. Eh bien ! maître Guillaume, c'est ici que l'intrigue commence.

Sur ce mot d'intrigue, le vieillard se remit sur son séant et se frotta les yeux ; moi, je n'avais point assez d'oreilles pour écouter.

— Je m'étais piqué au jeu, reprit le meunier. On peut donner le change à tout le monde ; à moi, c'est autre chose, j'y vois clair. Je remarquai d'abord que depuis le départ de la cousine, Simon venait moins souvent à Arpajon. Il restait à Breuillet et gardait son moulin. Jusque-là c'était bien. Ce qui était moins clair, c'est qu'il ne bougeait plus et négligeait ses affaires. Il en-

voyait des valets là où il aurait dû venir lui-même ; enfin une foule de choses qui frappent ceux qui sont du métier. Oh ! alors, je me dis : — il y a une anguille sous les roches du moulin. Vous n'auriez pas pensé autrement que moi, maître Guillaume ?

— En effet, répliqua le vieillard devenu attentif depuis que le jeune homme avait parlé de Breuillet, et tu verras tout à l'heure que j'ai aussi l'œil ouvert quand il le faut ; continue, Joseph, continue.

— Un jour donc, maître Guillaume, je me mis dans la tête de savoir ce qu'il y avait là-dessous. C'eût été trop bête de se laisser jouer de cette façon. Ah ! Simon, me dis-je à part moi, tu crois avoir trop bon marché de nous ; les gens de Saint-Maurice ne sont pas si simples qu'ils en ont l'air : ils peuvent en remontrer à ceux de Breuillet. Et puis, voyez-vous, l'ancien, j'en tenais encore un peu, de la petite ! Bref, tout cela réuni m'émoustilla. J'y regardai de plus près, je surveillai mon monde. D'abord rien ; mais rien ! J'avais beau passer et repasser devant le moulin de Simon, personne ne donnait signe de vie : on eût dit un désert. Un instant, je crus m'être trompé. Une femme fait toujours quelque bruit ; on ne l'escamote pas comme une muscade. Quand il n'y aurait qu'un fichu au sec, une cornette. Mais non, rien de rien. C'était désespérant. Ma foi ! maître Guillaume, j'allais y renoncer de franc jeu, lorsque le hasard me fit mettre la main sur ce que je cherchais.

— Voilà de ses coups, à ce diable de hasard, dit le vieillard ; tu verras tout à l'heure, tu verras, Joseph.

— J'allais un soir à Dourdan, continua le meunier, pour y faire quelques achats...

— Juste comme moi, s'écria le vieux cultivateur, quand je revins de la foire de Limours. Va toujours, Joseph.

— J'allais à Dourdan, reprit le jeune homme, lorsqu'en passant à Breuillet, je crus voir de loin, sur le pré de Simon, quelque chose de blanc qui allait et venait. Diable ! m'écriai-je, si c'était cela. Vite, vite, je descends de ma bête, et vais l'attacher à un arbre, au plus épais du taillis, de manière à ce qu'elle soit en sûreté, puis je me dirige à pas de loup vers le moulin de Simon. Vous savez, maître Guillaume, que le moulin est sur la rivière d'Orge et la maison de maître à cinquante pas de là ; entre les deux s'étend le pré. L'ombre blanche s'y voyait en-

core. On ne pouvait rien distinguer de plus; il faisait noir comme dans un four. Cependant je jugeais bien que c'était une femme. J'aurais pu me contenter de cela; eh bien! non, je me butai; je voulus savoir la chose plus au long; je voulus que rien n'y manquât. Ah! Simon, ah! sournois de Simon, me disais-je, je te tiens, je ne te lâcherai qu'à bonnes enseignes. Et puis je me sentais le cœur ému, maître Guillaume; la chose avait pris un petit air d'aventure qui me le chatouillait.

— Comme moi, dit le vieillard, tout comme moi, Joseph.

— Je remarquai qu'en se promenant, ajouta le meunier, elle côtoyait une haie vive où je pouvais arriver sans être aperçu. La haie était rude, des piquants partout. C'est égal, je m'y risquai. Je me garantis seulement les yeux et m'y jetai tête baissée comme un sanglier dans sa bauge. J'arrivai ainsi sur l'un des points du pré où elle passait en se promenant. J'avais si bien ménagé mes mouvements, qu'elle n'avait rien entendu. Elle arriva droit sur moi, et, quoique un peu troublé, je ne perdais rien de ce que je voulais voir. Elle passa à me toucher, et je la reconnus parfaitement, la petite. C'était elle, la cousine aux Maréchal. Et Arpajon qui la croyait chez ses parents!

— Voyez un peu, s'écria le vieillard, que de malice dans les jeunes filles!

— Je fis une dernière épreuve, ajouta le meunier. Quand elle repassa près de moi, je menai quelque bruit, et elle s'arrêta, effrayée, je voulus lui faire voir que je la connaissais. — Mademoiselle Mariette! lui dis-je. Elle poussa un cri et s'enfuit vers la maison. Vous comprenez, maître Guillaume, qu'il n'y avait plus qu'à détaler après ce jeu-là. Je me dégageai de la haie et courus vers mon cheval. Quand Simon parut, j'étais déjà loin.

— Voilà une drôle d'aventure, dit le vieux cultivateur. Maintenant tu vas voir, Joseph, j'en ai une aussi.

— Attendez, maître Guillaume, tout n'est pas achevé. Voilà donc la petite enfermée tête à tête avec ce gros garçon. Les voilà logés ensemble et sous la même clef. Maintenant, devinez une chose.

— Laquelle? dit le vieillard.

— Devinez combien de temps elle y est demeurée, maître Guillaume.

— Elle n'y serait restée qu'un jour, Joseph, que ce serait

encore trop. Il faut si peu de temps pour perdre une fille!

— Un jour, maître Guillaume, vous êtes loin de compte; mettez-en un peu plus, s'il vous plaît.

— Eh bien! une semaine alors.

— Allez toujours!

— Serait-ce un mois, Joseph?

— Davantage encore, maître Guillaume.

— Deux mois, donc?

— Six mois, maître Guillaume, six grands mois, bien longs, bien pleins; été comme hiver, sans bouger, toujours en compagnie de ce gros garçon. Je vous demande un peu ce qu'ils faisaient là tous deux quand la rivière d'Orge était prise par les glaces et que la mécanique ne marchait pas.

— Quel scandale! dit le vieux cultivateur. Et tu en es bien sûr au moins, Joseph? Ce serait mal que d'inventer ces choses-là!

— Sûr comme de mon existence, maître Guillaume, sûr comme du soleil qui nous éclaire. La petite a passé six mois à Breuillet avec Simon, six mois, pas un jour de moins. Que le ciel me punisse si je mens!

— Peste, la petite commère! s'écria le vieillard.

— Dites donc, maître Guillaume, ajouta le jeune meunier en poussant son voisin du coude, et le chef supérieur des gabelous! En voilà-t-il un qui en a eu de la chance!

Des éclats de rire prolongés auxquels se mêlèrent ceux du conducteur accueillirent cette saillie. Je n'avais pas besoin de ce dernier coup pour éprouver la plus grande somme de tortures qu'un homme puisse endurer. La cruauté la plus ingénieuse et la plus raffinée ne saurait inventer pour le corps un supplice plus grand que celui qui me déchirait l'âme. A l'appui de ce que racontait ce jeune homme, se groupaient dans ma tête toutes les circonstances qui semblaient en confirmer la vérité : les préférences obstinées de Mariette pour ses parents d'Arpajon, ses voyages continuels, ses luttes à ce sujet, luttes où leur influence prévalait toujours sur la mienne. Je me souvenais aussi des haines de Grandchamp, où éclatait l'instinct d'un père. Enfin, j'assemblais, je réunissais dans ma tête toutes ces preuves du délit pour en faire sortir contre Mariette l'accusation la plus accablante et la condamnation la plus méritée.

C'était une sentence sans appel que je prononçais au fond de mon cœur.

Cependant l'entretien s'était renoué entre les deux amis : cette fois la parole appartenait au vieillard. L'influence des souvenirs semblait avoir conjuré les fumées du vin ; la langue était plus libre, l'accent moins empreint de ces notes nasales qui semblent être la musique des buveurs :

— Tu m'a raconté une histoire, Joseph, dit le vieux cultivateur, en changeant en éventail les vastes ailes de son chapeau ; je vais te régaler à mon tour. Tu sais que je rends toujours tournée pour tournée, politesse pour politesse.

— C'est la verité, maître Guillaume, on vous connaît pour ça. Vous avez volontiers le cœur à la poche, on le sait.

— Eh bien ! écoute, mon garçon, je te parlais de Limours tout à l'heure, je t'en parlais, n'est-ce pas ?

— Oui, vous m'en parliez.

— Eh bien j'en revenais de Limours, Joseph, entre sept et huit heures du soir, il y a, ma foi, déjà quelques années de cela. J'avais Bijou entre les jambes. Tu n'as pas connu Bijou ? Non. Eh bien ! figure-toi la perle des chevaux. C'est-à-dire que pas un meunier, à vingt lieues d'ici, n'aurait osé mettre le sien à côté. Jamais un poil de mouillé, et détalant, il fallait voir comme ! Aller à Paris et en revenir n'était rien pour lui ; il brûlait le pavé : il semblait de fer. Ce pauvre Bijou ! quand je pense à la manière dont je l'ai perdu ! Trois heures de mal, une colique, un rien, quoi !

Sous l'empire de cet attendrissement, le vieux cultivateur aurait pu oublier son récit ; le jeune homme prit soin de l'y ramener.

— Et où alliez-vous avec Bijou, maître Guillaume ? lui dit-il.

— Nous rentrions chez nous, Joseph, à Saint-Yon. La foire de Limours avait été dure ; il avait fallu attendre un peu tard. Et puis un verre de vin par-ci, un verre de vin par-là, on n'en a jamais fini. Pour regagner le temps, Bijou allait d'un joli trot, d'un trot bien rond. Il n'y avait rien à lui dire, à cette bête : elle savait mieux que moi comment il fallait marcher. J'étais arrivé ainsi, en rien de temps, à Vaugrigneuse, par les petits chemins. Bijou les connaissait comme personne ; on pouvait aller avec lui les yeux fermés. Je ne songeais donc à rien, lors-

que, tout à coup, il me débouche d'un sentier un homme qui s'en allait à toute bride, et qui, en passant à côté de moi, me cogne la jambe, sans dire gare, comme un vrai malotru. Conçois-tu ça, Joseph? entre huit et neuf heures du soir.

— Un chef de bandits, répliqua le jeune homme.

— Je le crus d'abord, mon garçon, mais il n'en avait pas la mise. Des habits de meunier comme les tiens; un grand chapeau blanc, une veste. La nuit était claire, je pus voir cela. Je me fâchai, comme tu le penses, et lui dis quelques gros mots; il ne répondit pas et pressa son cheval. Les choses en seraient restées là, sans ce diable de Bijou.

— Sans Bijou?

— Oui, sans Bijou! il ne voulut pas en avoir le démenti; non, Joseph, il ne le voulut pas. C'est un cheval qui avait de l'honneur, il ne se laissait pas humilier. Quand il se vit serré de près, il partit comme l'éclair. Plus moyen de le retenir, il avait le diable au ventre. L'autre avait pris les devants. Bijou voulait les regagner, il n'était pas habitué à passer en second. Par exemple, cette fois, il eut affaire à une bête qui avait du jarret. Je n'ai jamais de ma vie vu détaler comme cela; les oreilles m'en sifflaient, il y eut des moments où l'air me manqua. Les champs, les fondrières, les fossés, rien n'y faisait. Bijou ne touchait pas la terre. Il faut l'avouer, Joseph, c'était bien lui qui était le maître; il en faisait à sa guise, ce soir-là.

— Je le crois sans peine, maître Guillaume; et l'autre, comment s'en tirait-il?

— Vaillamment, mon garçon, très-vaillamment; je crois même, Dieu me damne! qu'il se jouait un peu de moi. Quand il voyait que Bijou gagnait du terrain, il lançait son cheval, et le retenait quand il avait mis assez d'espace entre nous. Il me mena ainsi jusqu'à Breuillet. Nous fûmes battus, là, bien battus; Bijou resta longtemps à s'en consoler.

— Et à Breuillet, que vous arriva-t-il, maître Guillaume? dit le jeune homme en ramenant toujours l'interlocuteur à son récit.

— C'est ici le curieux, Joseph, prête-moi un peu d'attention, je te prie.

— Je suis tout oreilles, maître Guillaume.

— A Breuillet, mon garçon, je ne trouvai que le cheval. Belle bête, ma foi! Bijou s'approcha de lui pour voir à qui il

avait eu affaire ; entre chevaux on se doit des égards. Des jambes comme des fuseaux, une tête pointue, enfin un joli cheval. On l'avait attaché à un orme, précisément devant le moulin de Simon. Ceci m'intrigua, comme tu penses bien. Je mis Bijou à l'abri, afin de le faire un peu souffler et je résolus de rester un moment en sentinelle. Je voulais connaître le maître du cheval.

— C'était Simon, dit le jeune homme ; il a toujours eu la passion des chevaux.

— Possible, dit le vieux cultivateur, mais celui-ci était une bête superbe. Pour vaincre Bijou, juge donc, Joseph ! Vois ce que ça te représente !

— Peut-être qu'on le lui avait prêté, dit le meunier ; il a de belles connaissances, Simon.

— Entre huit et neuf heures sur les chemins, est-ce croyable ? dit le cultivateur.

— Vous y étiez bien, vous, maître Guillaume ; quoi d'étonnant que Simon y fût ? Il va souvent à Palaiseau. Je parie tout ce que vous voudrez que c'est lui qui est venu prendre le cheval ?

— Tu as raison, Joseph ; ce fut lui, en effet ; je le vis arriver peu d'instants après. Mais l'histoire n'est pas toute là ; écoute la fin maintenant.

— Allez, maître Guillaume ; allez.

— Tout ceci ne me parut pas clair, mon garçon. Cette course à la diable, ce meunier, ce cheval, ce moulin, je voyais du louche là-dedans. Qu'est-ce que je fais ? au lieu de repartir à l'instant même, je ramasse un paquet d'herbes et me mets à bouchonner doucement Bijou. C'était une manière de faire prendre patience à ce pauvre animal. Il était en nage, Joseph ; en nage, lui qui, d'habitude, ne mouillait pas un poil. Tout en faisant cela, je regardais par-dessus la haie pour voir si rien ne bougerait dans le moulin. Pendant une demi-heure, point de mouvement. Il faisait pourtant une nuit charmante : l'air était doux, on n'entendait pas le moindre bruit, si ce n'est le cri des rainettes. On ne pouvait pas être couché par un si beau temps. Enfin, au moment où j'allais me remettre en selle, j'entends une porte s'ouvrir.

— C'était Simon, dit le jeune homme.

— Toujours ton Simon, répliqua le vieillard ; oui, c'était Si-

mon, et à côté de Simon, une jeune fille. Je la vis, ma foi, bien.

— C'était la petite que vous savez, maître Guillaume, la Mariette.

— Eh bien ! oui, la Mariette ; mais, à côté d'elle, Joseph, il y avait encore un meunier.

— Un meunier ? Simon, alors?

— Tu es étonnant avec ton Simon ! dit le vieillard impatienté. Non pas Simon, un autre meunier !

— Et lequel ?

— Celui du cheval, pardine, ce n'est point malaisé à comprendre.

— Alors, maître Guillaume, cela faisait deux meuniers et une femme.

— Deux meuniers et une femme, tu l'as dit, Joseph. Je les ai vus tout comme je te vois. Ils se sont promenés sur le pré. Dieu sait combien de temps, tous les deux avec un grand chapeau blanc et une veste comme la tienne. L'un d'eux plus gros que l'autre, voilà tout. Il me semble que je les vois encore.

— Maître Guillaume, dit le jeune homme, confessez-moi une chose, là, sans vous fâcher.

— Parle, Joseph, tu sais bien que je prends tout en bonne part.

— Vous veniez de Limours, n'est-ce pas ! Il y a bien quelque *Grand-Acacia* de ce côté ?

— Des douzaines, Joseph, et tous bons ! Et puis, il faisait si chaud, ce jour-là !

— Voilà l'affaire, maître Guillaume, rien d'étonnant que vous ayez vu deux meuniers pour un.

— Mais j'aurais vu deux femmes, alors, Joseph.

— Il faut croire, l'ancien, que le meunier du chemin vous était resté dans l'œil. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Le moulin n'a qu'un maître, et ce maître c'est Simon.

Nous arrivions lorsque cet entretien se termina. Arpajon se montrait dans le lointain. Je n'ai pas besoin de dire sous l'empire de quelles impressions j'y arrivais ! Oh ! que mes haines m'avaient bien inspiré ! Comme elles m'avaient sur-le-champ désigné mes ennemis ! Et Mariette était leur complice ! Et elle était là, à quelques pas, sur le théâtre de ses intrigues et de ses coupables amours ! Cette pensée me brûlait le sein, m'étreignait

le cerveau comme un carcan de fer! J'aurais voulu franchir les distances au vol, tant mes colères étaient impatientes. J'allais enfin la surprendre, j'allais me venger!

XXXV

LA SURPRISE.

La voiture s'arrêta au centre d'Arpajon devant un café qui servait de bureau à l'entreprise. En province, de tels cumuls sont fréquents ; on a ainsi dans les voyageurs des clients obligés, et les heures d'attente tournent à l'avantage du débit. Mes deux compagnons de route ne résistèrent pas à cet attrait : descendus les premiers, ils allèrent s'attabler dans un coin, et aux flots de vin qu'ils avaient bus, ils ajoutèrent des flots de bière. Quant à moi, j'avais hâte de me délivrer de tels voisins et de m'arracher au pilori ridicule sur lequel ils me tenaient depuis si longtemps fixé. A peine eus-je touché le sol que je m'éloignai en me fiant au hasard sur la direction que je devais prendre.

Il était deux heures, et un soleil d'été inondait de ses feux la grande rue d'Arpajon. Pas la moindre brise, rien qui adoucît l'ardeur de l'atmosphère. Les pavés, énergiquement chauffés, fatiguaient l'œil par d'éblouissants reflets, et la poussière, en s'élevant, remplissait l'air de nuages âcres et subtils. J'étouffais dans cette enveloppe de flamme ; je ne savais où trouver un peu de fraîcheur pour mes poumons haletants. Sous ces lourds rayons, ma tête semblait se fendre comme un fruit mûr ; j'en éprouvais une sorte de vertige. A la fièvre de la pensée, se joignait une exaltation, issue d'une cause extérieure, et, assiégé de mille visions, mon cerveau avait encore à se défendre des violences de la température. Je ne sais comment ma raison y résista.

J'allais toujours au hasard, comme si le sort avait dû me montrer mon chemin. Un lieu inconnu laisse l'esprit dans les tourments du vague; on ne sait où y trouver un appui. Le croira-t-on? Si acharné que je fusse dans ma poursuite, quand il s'agit d'en assurer le résultat, j'hésitai. J'ignorais l'adresse des Maréchal, avant tout il fallait s'en informer. Eh bien! cet

acte, si simple, si naturel, me coûta une peine infinie. Au moment où je m'apprêtais à interroger un passant, je sentais les paroles se figer sur mes lèvres. Il me semblait que cet homme allait me deviner, surprendre mon secret; il me semblait que je portais écrites sur mon front les dispositions dont j'étais animé. Je m'imaginais alors entendre, à travers les portes entre-bâillées, ce même éclat de rire qui m'avait poursuivi pendant le trajet; je me voyais l'objet d'un sarcasme universel et la fable de cette population.

Une autre crainte s'y mêlait, c'était celle de m'adresser précisément à un ami des Maréchal. J'y voyais un piége, une embûche. Dans ce cas, les précautions dont je m'entourais devenaient inutiles : prévenus à temps, les coupables auraient pu arranger la scène de manière à ne laisser aucun prétexte à mes fureurs. Ainsi pensais-je en cherchant dans la rue et sur le seuil des logements une honnête figure qui désarmât mes défiances. Ces subtilités sembleront bien puériles aux esprits de sang-froid, ces calculs bien insensés. C'est pourtant dans cette sphère que vivent les âmes jalouses et, en les pénétrant jusqu'aux derniers replis, peut-être y surprendrait-on des égarements plus tristes encore.

Enfin, après avoir hésité longtemps, j'aperçus sous l'auvent d'un magasin une femme âgée dont la physionomie me convint. Après m'être bien assuré qu'il n'y eût point d'oreilles indiscrètes aux alentours, je m'approchai d'elle et lui demandai où logeaient les Maréchal :

— Les Maréchal, not' bourgeois, me répondit-elle; vous y touchez ; c'est à quatre pas d'ici.

— Et de quel côté faut-il prendre, bonne mère ?

— Pour aller chez les Maréchal, n'est-ce pas ?

— Oui, chez les Maréchal !

— Il n'y en a pas pour cinq minutes, not' bourgeois : Droit devant vous, toujours droit devant vous.

Le renseignement n'était guère précis ; cependant je m'en contentai et gagnai du chemin. Tout en marchant j'avais soin de m'assurer si, parmi les noms que portaient les enseignes, je n'apercevais pas un Maréchal. Aucun ne parut, et j'avais fait pourtant plus de deux cents pas. Force fut de recourir à un autre guide. Cette fois je choisis un enfant.

— Les Maréchal, M'sieu, me dit l'espiègle, ici, dans cette

ruelle, tout à fait au bout. Vous ne pouvez pas vous y tromper.

— Au bout de la ruelle? lui dis-je.

— Oui, M'sieu, une porte cochère peinte en rouge; le nom y est dessus. Droit devant vous.

Sur la foi de cette indication, je m'engageai dans la ruelle en bravant les immondices qui l'obstruaient. Je n'avançais qu'avec précaution et comme un homme qui veut reconnaître le côté faible de la place avant que d'y pénétrer. A peine eus-je fait trente pas, que j'aperçus la porte rouge; les renseignements de l'enfant se vérifiaient. Je croyais toucher au terme de ma course et allais combiner mon plan d'invasion, lorsqu'en levant les yeux sur l'enseigne, je lus ces mots : *Maréchal, charron.* C'était un nouveau désappointement. Tout se conjurait contre moi : après les coups de massue venaient les piqûres. Cette fois je surmontai mes hésitations et marchai droit vers la porte de la ruelle.

— Un Maréchal, me disais-je, doit connaître ceux qui portent le même nom que lui. C'est assez donner au hasard ; il est temps d'en finir.

Je pénétrai hardiment dans la maison; les pièces du rez-de-chaussée étaient vides. Cependant les chiens aboyaient, et, à ce bruit, le maître du logis accourut. Je lui exposai poliment mon embarras, et le priai de m'aider dans mon voyage de découvertes.

— Dame ! Monsieur, me dit-il, ça n'est point tout un que de trouver vos Maréchal. Il y en a des nichées à Arpajon! Est-ce Maréchal le forgeron, par hasard?

— Non ce n'est pas celui-là.

— Alors, ce sera, Maréchal le boucher, ajouta-t-il.

— Non, c'est un grainetier, à ce que je crois, lui dis-je.

— Attendez donc, un grainetier, reprit-il; mais c'est qu'il y en a deux Maréchal qui sont grainetiers?

— Deux grainetiers ! m'écriai-je, deux Maréchal grainetiers. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Deux Maréchal grainetiers !

— Oui, deux, reprit-il, l'un sur la route d'Étampes, l'autre sur la route de la Ferté.

Je fus sur le point de renoncer à mon projet; j'avais perdu toute présence d'esprit. Enfin une lueur se fit jour dans mon cerveau.

— Le Maréchal dont je vous parle, dis-je à mon interlocuteur, a un parent qui est meunier à Breuillet.

— Ah ! très-bien, me dit cet homme, ce sont, dans ce cas, les Maréchal de la route d'Etampes; il n'y a pas le moindre doute à avoir. Simon Maréchal, n'est-ce pas ?

— Précisément ! Simon Maréchal !

— Alors, Monsieur, dit le charron en me conduisant sur la porte, il vous faut prendre à gauche en quittant la ruelle que voici, et puis marcher droit devant vous.

— Droit devant moi ! lui dis-je.

Mon accent exprimait un peu de doute ; c'était la troisième fois que l'on m'imprimait cette direction, et elle ne m'avait guère réussi. Le charron comprit que je désirais quelque chose de plus explicite.

— Droit devant vous, oui, Monsieur. Dame ! la distance est bonne ; il faut que vous traversiez tout Arpajon. Pas moyen de s'égarer ; vous allez suivre la route royale de Paris à Etampes. Une fois au bout de la ville, à votre droite est le chemin d'Egly. La maison des Maréchal est la première sur la gauche, entre la rivière et le chemin. Un aveugle s'y retrouverait. Une maison blanche, des volets verts ; deux ormeaux devant. D'ailleurs, le nom est sur la façade.

— Merci, dis-je à l'obligeant charron, qui s'apprêtait à pousser plus loin le luxe des détails, merci, mon brave homme; c'est plus qu'il ne m'en faut.

Je m'éloignai et repris ma course d'un pas plus assuré. A peine, dans ces divers tâtonnements, avais-je perdu quelques minutes ; elles me semblaient des heures. Pour les regagner, je redoublai de vitesse et traversai rapidement Arpajon... Je marchais sous un soleil dévorant, au milieu d'un nuage de poussière, et ne ressentais qu'une chose, un impatient désir d'arriver. La poudre du chemin s'attachait à mes habits, à mes cheveux, à mes cils, et je devais prendre là-dessous un visage bien singulier, une physionomie bien étrange. Je ne m'en préoccupai pas et ne changeai rien à ces allures pleines d'emportement. En quelques minutes j'eus franchi la distance qui me séparait de l'extrémité de la ville et arrivai à la limite où la campagne se découvre de nouveau au regard. C'est sur ce point que devait se trouver la maison des Maréchal ; je fis une halte pour reconnaître les lieux.

Le charron m'en avait fait une description exacte ; je retrouvai tout ce qu'il m'avait indiqué. La rivière coulait à cin-

quante pas devant moi, et le chemin qui conduit à Egly se montrait sur ma droite, entre deux haies vives, jalonnées de peupliers. Je ne m'y engageai qu'avec quelques précautions. C'était l'instant décisif; il ne fallait pas compromettre par une imprudence le fruit de tant de calculs. Si je m'aventurais dans le chemin, je courais le risque d'être aperçu. Dès lors mon plan avortait. Mieux valait trouver un endroit d'où je pusse me livrer à une observation préliminaire et surveiller les mouvements extérieurs du logis. De là, une fois mes combinaisons prises, je devais fondre sur l'ennemi avant qu'il eût le temps de songer à la défensive.

Précisément, le côté du chemin opposé à la rivière formait un talus qu'ombrageait un taillis épais. En se glissant à travers les rameaux, il était possible de trouver un abri favorable à une guerre d'embuscades. Je m'y aventurai, et, à une distance de quelques pas, je trouvai une touffe de chênes nains qui se prêtait merveilleusement à mon désir. A peine eus-je de cet asile discret jeté un regard autour de moi, que j'aperçus la maison du père Maréchal. Il n'y avait pas à s'y tromper; voici ce qu'on lisait sur la façade :

Maréchal père et fils, grainetiers,
Son, recoupes et farines.
Moulin à Breuillet.

Aucune des indications du charron n'y manquait; les volets verts, les ormeaux devant la porte. Toute méprise était impossible.

La coupable était là; je la tenais en échec. Je pouvais enfin me recueillir et songer aux cruelles révélations de cette journée. Chaque mot de l'entretien que j'avais entendu résonnait à mon oreille, mêlé de rires insultants. On m'avait trompé, on s'était joué de ma bonne foi. Je n'avais plus de témoins; je pus verser quelques larmes. Je pleurai sur mes amours déçues, sur mon bonheur détruit, sur l'existence affreuse à laquelle j'étais désormais voué. Je pleurai sur cette femme condamnée à une expiation intérieure, et punie de sa faute par le mensonge éternel qui en était le fruit. Je pleurai sur nos destinées, tant de fois jointes, tant de fois désunies, et qu'un dernier choc venait de briser. Ces larmes étaient amères, et pourtant elles

me firent du bien ; elles calmèrent ce qu'il y avait en moi de projets violents et de ressentiments farouches.

Que faire pourtant? Une vie en commun était-elle possible désormais? Le passé n'élevait-il pas entre nous un mur d'airain ? Le sentiment de torts pareils n'excluait-il pas, non-seulement le bonheur, mais même le repos ? Qu'est-ce qu'un ménage où l'abandon ne règne pas, et sur lequel pèse un secret fatal? Sait-on un enfer qui renferme une torture plus grande, une peine plus terrible? Il fallait donc rompre, se quitter, se séparer ; point d'autre issue à ma position. Eh bien ! de tous les tourments qui me déchiraient le cœur, aucun n'était pire que cette perspective. Perdre Mariette, ne plus la voir, même coupable, même infidèle, me semblait une douleur à laquelle je ne résisterais pas. Je comprenais que c'était une faiblesse indigne de moi, indigne d'un cœur bien placé, et pourtant je ne pouvais m'en défendre. J'aimais mieux m'avilir que m'en détacher.

Alors, de ce conflit intérieur, naissaient des inspirations plus secourables et plus douces. Pourquoi n'aurais-je pas pitié de celle qui portait mon nom? A quoi bon envenimer par un éclat des torts sur lesquels je pouvais jeter un voile ? Mon bonheur, quoi que je fisse, était anéanti; rien ne pouvait en relever les décombres. A peine m'était-il donné de multiplier les ruines autour de moi, et de rendre les douleurs que l'on m'avait causées ; c'était ma seule puissance, la puissance du mal. Mais quel rôle odieux ! quelle triste revanche ! Je ne pouvais y songer sans m'en alarmer. Au contraire, si je parvenais à me vaincre, n'y avait-il pas, dans cette victoire même, un plaisir secret, celui que procure à une âme compatissante la conscience de sa propre générosité ? La résignation ne renfermait-elle pas quelque charme, et n'y avait-il pas de la grandeur à couvrir des fautes irréparables d'un pardon silencieux ? Qui le sait ? Peut-être Mariette apprendrait un jour que j'avais su faire à son repos le sacrifice de mes colères et lui épargner par ma clémence l'humiliation d'un aveu. Quelle leçon pour elle et aussi quel titre pour moi ! De toutes les vertus j'aurais eu la plus rare, celle de dompter les instincts vindicatifs que soulèvent toujours les blessures de l'orgueil, et de faire prévaloir l'ascendant de la bonté sur les conseils tumultueux de l'égoïsme.

Ces pensées descendaient peu à peu dans mon cœur comme

une rosée consolante ; elles le calmaient et le rafraîchissaient. Je sentais que le mauvais ange perdait du terrain et que le bon ange prenait le dessus. Mon cerveau n'était plus à la merci des ardeurs déréglées qui l'agitaient naguère ; la raison s'y faisait jour. Un instant, je me demandai si je ne quitterais pas Arpajon comme j'y étais venu, d'une manière brusque et furtive. Où pouvait me conduire une apparition chez les Maréchal ? Quel qu'en fût le résultat, je n'avais que de la honte à en recueillir ; honte, si mes soupçons n'étaient pas fondés, honte plus grande encore, s'ils l'étaient. Quelle détestable alternative ! Une prompte retraite pouvait seule m'y dérober. Il n'était pas dans mon cœur une fibre généreuse qui ne me le conseillât. Je me sauvais ainsi de mes propres fureurs, et je laissais à une femme égarée le temps de revenir vers ses devoirs par le seul chemin qui fût digne d'elle et de moi.

Cette bonne inspiration triompha ; je me dégageai du taillis avec la pensée de reprendre le chemin de la ville et d'y monter dans la première voiture où je trouverais une place vacante pour Paris. Les occasions ne devaient pas manquer ; la plus prompte serait la meilleure. Je mettais fin ainsi au combat que se livraient en moi des instincts opposés. Déjà, je me dirigeais vers le chemin, lorsque le sabot d'un cheval qui frappait vivement le sol vint me forcer de nouveau à l'immobilité. Je regardai à travers le feuillage et aperçus un cavalier qui arrivait de la campagne à toute bride. L'animal était couvert d'écume ; on voyait qu'il venait de faire une course à outrance. Quant au cavalier, il paraissait frais et dispos, et comme s'il eût été habitué à cet exercice violent. Son vêtement était celui d'un campagnard en costume de fête. Son chapeau, rabattu sur ses yeux, ne permettait pas de distinguer ses traits ; on pouvait seulement reconnaître une carrure puissante, des membres vigoureux, en un mot, tous les attributs extérieurs de la force. Je m'imaginais qu'il allait traverser rapidement la partie du chemin qui le séparait encore d'Arpajon et me laisser libre de sortir du taillis, lorsque son cheval s'arrêta brusquement devant la porte des Maréchal. Cette circonstance me tint en éveil ; je prêtai l'attention la plus vive. L'homme mit pied à terre, et son premier mouvement fut de donner un peu de jeu au feutre qui lui couvrait le front.

— C'est Simon Maréchal, m'écriai-je en le reconnaissant.

Comme il s'est hâté de venir ! On voit bien que Mariette est là.

Tristes infirmités du cœur ! Qui expliquera votre empire sur nos résolutions ? A peine ce spectacle m'eut-il frappé, que tous mes bons sentiments s'évanouirent ; le démon du mal s'empara de nouveau de mon esprit. Je tins mes yeux attachés sur cet homme avec une inquiétude fiévreuse ; je me demandais pourquoi il accourait si promptement et de si loin ; je ne pouvais m'expliquer cet empressement que par une connivence qui me mettait hors de moi. C'est l'art des jaloux que de faire incliner les choses du côté de l'interprétation la moins innocente ! Comme ils enveniment les faits les plus simples ; comme ils grossissent les faits les plus petits ! Il est vrai qu'ici tout se conjurait pour justifier mes soupçons et m'apporter une succession d'accablants témoignages.

Il se passa donc dans mon âme comme un bouleversement soudain. D'un calme réel, je passai en moins d'une minute à une exaspération profonde. Je me dis que c'était jouer trop longtemps le rôle de dupe et que la générosité ne serait qu'une déception. Je me dis qu'à se montrer grand, il fallait au moins avoir les avantages de la grandeur, et que si le pardon devait descendre sur la faute, il était avant tout nécessaire que la faute fût frappée par un éclat. Ces ressentiments impétueux qui m'avaient poussé hors de Paris, et qu'avaient développés jusqu'à l'excès les incidents du voyage, fermentèrent de nouveau dans mon sein et s'y livrèrent des assauts capables d'ébranler ma raison. Je me sentais peu à peu gagné par les plus sombres obsessions, et voyais les objets trembler devant mon regard, comme si je me fusse trouvé sous l'empire de l'ivresse.

Simon conduisit son cheval dans une écurie contiguë à la maison, et, quelques instants après, il entra chez son père en homme qui connaît les habitudes du logis. Je l'examinai ; c'était un garçon un peu massif, mais d'une physionomie heureuse et qui respirait une bonté mêlée de finesse. A peine la porte se fut-elle refermée sur lui, que, par un mouvement involontaire, je me trouvai au milieu du chemin. Il me semblait que c'était le moment de faire aussi mon apparition et de me mêler à cette scène de famille. J'allais suivre le jeune meunier et pénétrer chez les Maréchal, lorsqu'un mouvement naturel me poussa à jeter les yeux sur les croisées du rez-de-chaussée qui étaient entr'ouvertes. J'aperçus une vaste pièce entièrement

vide. Point de Simon, point de Mariette, personne, en un mot. La solitude y régnait. Je fis ce calcul que l'on devait se tenir dans l'autre partie du logis, celle qui donnait sur le jardin et jouissait de l'aspect de la rivière. Cette circonstance dérangea mes projets de surprise. J'hésitai un instant, ne sachant à quoi m'arrêter.

J'aurais dû passer outre et entrer ; c'était trop simple pour un jaloux. Au lieu de cela, je m'imaginai de tourner la maison et de m'introduire par les jardins. Il était impossible qu'il n'y eût pas de ce côté un point accessible, et qui me permît d'exercer une surveillance inaperçue. C'était mon espoir ; il ne fut pas trompé. En longeant la haie qui bordait le chemin, je finis par découvrir une ouverture, et arrivai jusqu'à un potager qu'exploitaient les Maréchal. A l'extrémité du potager s'élevait une charmille, taillée à hauteur d'appui, et derrière la charmille, une tonnelle couverte de plantes grimpantes. Un bruit confus de voix s'élevait de ce point, et il s'y mêlait quelques rires joyeux. Je m'y dirigeai en ménageant le bruit de mes pas, et parvins à atteindre la charmille. Là, d'un coup d'œil, je plongeai dans l'intérieur des Maréchal et pus embrasser la scène qu'il présentait.

C'est sous la tonnelle que la famille s'était réunie. Par l'une des issues qui aboutissaient au potager, je reconnus les divers groupes. Annette était assise sur un banc à côté du père Maréchal; sur le banc opposé, se trouvaient Mariette et Simon dans une pose de douce intimité. Mariette avait abandonné sa main au jeune meunier, et causait avec lui de la manière la plus familière. Entre les deux groupes, se jouait une enfant de quatre à cinq ans, blonde, aux cheveux bouclés, et qui était l'objet de toutes les caresses.

— Viens ici, Berthe, lui disait Annette, viens ici, ma mignonne.

— Comme elle est gaillarde, cette petite fille! ajoutait le vieillard. Elle pousse, que c'est un charme.

Rien ne manquait à ce tableau ; tous les visages étaient riants ; tous les traits épanouis. Ce contentement, cette joie me retentirent jusqu'au fond du cœur et y portèrent un coup violent. Mariette avait un air si heureux auprès de ce gros garçon, elle jouissait si naturellement du bonheur d'être à côté de lui ; elle s'absorbait si volontiers dans son entretien ! J'allais éclater

et descendre dans la tonnelle en maître offensé ; lorsque la cousine Annette me prévint :

— Tiens, s'écria-t-elle, n'est-ce pas la figure de mon cousin que je vois là-bas? Arrivez donc, mon cousin.

Tous les regards se tournèrent vers moi ; j'étais découvert; il n'y avait plus à reculer. Je m'avançai aussi majestueusement que possible, et foudroyai Mariette d'un regard qu'elle supporta sans s'émouvoir. Cependant toute la parenté m'environnait :

— Mon cousin, me dit le père Maréchal, c'est bien aimable à vous d'être venu nous surprendre.

— Bonjour, mon cousin, ajouta le meunier, en me posant sur l'épaule une main qui la couvrit entièrement, soyez le bienvenu.

Cependant Annette avait quitté la tonnelle, et, un instant après, elle reparaissait avec une bouteille et un verre placé sur une assiette :

— Tenez, mon cousin, vous devez avoir besoin de vous rafraîchir. Le soleil est si chaud !

— Merci, lui dis-je cérémonieusement, merci.

Ne pouvant pas réussir à me faire goûter son vin, Annette se mit à m'épousseter, afin de faire disparaître la triple couche de poussière dont j'étais couvert.

— Oh ! comme vous voilà fait, mon cousin ! disait-elle en poursuivant cette opération, malgré la résistance que je lui opposais.

Ces témoignages d'amitié m'obsédaient, et ma femme lisait dans mes yeux une explosion prochaine. Son premier mouvement, en me voyant paraître, avait été une surprise mêlée de confusion ; mais elle avait su bientôt composer son visage. Elle se possédait maintenant, et son regard semblait défier le mien. A mesure que mes yeux se chargeaient de plus de colère, il s'allumait chez elle une irritation plus grande. Voyant arriver l'orage, elle aimait mieux le devancer.

— Mon ami, dit-elle en se contenant, pourquoi n'es-tu donc pas venu avec nous?

— Pourquoi ? m'écriai-je avec durete, vous me le demandez!

Mariette comprit que j'allais franchir les limites où elle voulait me contenir. Elle marcha vers moi, fit un signe à Annette, et m'entraînant vers le potager :

— Venez, me dit-elle.

Puis, quand nous fûmes assez loin pour que personne ne pût nous entendre :

— Que signifient ces airs étranges ? me dit-elle, venez-vous exprès de Paris pour m'outrager ?

— A la bonne heure ! m'écriai-je ; nous aurons au moins une explication.

— Ici, non, reprit-elle ; non, Monsieur, nous ne sommes point chez nous. Ailleurs vous aurez le champ libre ; mais ici vous vous tairez.

— Soit, lui dis-je, mais à une condition.

— Laquelle ? me répondit-elle avec un air impérieux. Je verrai s'il me convient d'y accéder.

— C'est que vous ne passerez pas trois jours à Arpajon comme vous en avez fait le projet ; c'est que vous reviendrez à Paris avec moi.

— Et quand cela, Monsieur ?

— Ce soir même, lui dis-je.

— Je le veux bien, Monsieur ; mais, en retour de ma concession, j'en exige une autre.

— Dites, Madame.

— C'est que d'ici à ce soir vous serez pour ces braves gens ce que vous devez être, et que vous aurez d'autres procédés que ceux que vous vous êtes permis. Y consentez-vous, Monsieur ?

— J'y consens, Madame, dis-je, vaincu par le sentiment de dignité qui brillait dans son regard.

— Eh bien ! Monsieur, ajouta-t-elle, retournons vers eux, et qu'il ne reste plus de traces de tout ceci.

J'étais à demi vaincu. Quand nous revînmes sous la tonnelle, Simon et le vieux Maréchal s'y trouvaient seuls, Annette et l'enfant avaient disparu.

XXXVI

LE PACTE.

La journée s'écoula tristement. Je tins ma parole et sus me contraindre. Ma femme était d'ailleurs là pour me contenir.

Au moindre nuage répandu sur mes traits, elle opposait les airs altiers dont elle avait déjà essayé la puissance. Cette fois, il est vrai, je me trouvais armé ; le sentiment de mes griefs balançait l'ascendant qu'elle exerçait sur moi. Les rôles ne furent point intervertis, et si je consentais à paraître calme, on pouvait juger, à des signes certains, que la révolte intérieure n'avait pas cessé. Mariette ne put s'y méprendre.

J'avais promis de rester, de subir l'hospitalité des Maréchal : il fallut s'y résoudre. Pour la famille, ma présence était un événement, et je le vis bien à l'air affairé que chacun prit dans la maison. Annette allait et venait.

— Pardon, mon cousin, me disait-elle, si je vous quitte souvent ; c'est un ménage bien dur que celui-ci ! Si je n'étais pas là, tout s'en irait de travers. Ces hommes, ces hommes, ajouta-t-elle en montrant son père et son frère, je vous demande à quoi c'est bon ?

Les Maréchal riaient aux éclats et semblaient enchantés de ces aménités :

— Riez, poursuivit la grosse Annette, riez, fainéants ! il y a bien de quoi, en vérité ! Voici notre cousin qui arrive par un soleil à fendre les cailloux et vous ne lui avez pas encore offert seulement un verre de cidre. Comme c'est délicat de recevoir ainsi les gens : Vous voulez donc le renvoyer à Paris sur sa soif, ce cher cousin !

A ce reproche, les deux hommes se levèrent à la fois, comme si un même ressort les eût touchés ; quelques minutes après, je les vis reparaître sous la tonnelle, Simon avec un panier chargé, son père avec deux bouteilles en main :

— Des verres ! Annette, des verres ! s'écria Simon, et vivement. Que nous goûtions notre poiré de Breuillet.

— Du poiré, dit le vieillard, fi donc, mon garçon. Est-ce qu'on offre du poiré à un Parisien ! tu perds le sentiment des convenances. Mon cousin, excusez-le : il récolte cela sur son moulin même, c'est son faible, voyez-vous. Mais, Dieu merci ! on a autre chose à vous offrir. Tenez, goûtez-moi ceci.

Annette venait de disposer sous la tonnelle une table qu'elle avait chargée de verres. Le vieux Maréchal remplit cinq verres jusqu'aux bords, puis, donnant l'exemple, il en prit un :

— A votre santé ! mon cousin, dit-il.

Simon s'était également armé ; il répéta le salut de son père.

Annette ne reculait pas non plus ; les habitudes de la maison avaient contribué à l'aguerrir.

— A votre santé, mon cousin, répétèrent-ils tous deux en approchant la boisson de leur bouche.

Seul je mis quelque hésitation dans ce mouvement. Il me répugnait de désarmer tout à fait et de sortir des termes d'une réserve polie. Cependant, un refus eût offensé nos hôtes, et, par un regard, Mariette me rappela ce que je lui avais promis. Je me résignai alors et m'exécutai.

— Merci, mes cousins, dis-je en répondant à leur politesse ; merci, ma cousine.

— Et Mariette qui ne boit pas ! s'écria Simon, voyez-vous la petite mièvre ?

— Voilà, mon cousin, répondit ma femme en trempant ses lèvres roses dans le verre, comme un oiseau plonge le bec dans son abreuvoir.

— A la bonne heure, dit le vieux Maréchal, j'aime que l'on fasse honneur à mon vin. Dame ! mon cousin, c'est un vétéran comme moi. On n'en trouve pas beaucoup dans Arpajon qui soit si ancien que lui. Un Beaugency des bonnes années, entendez-vous ? et des premiers crus. Aussi, ça ne sort que dans les grandes occasions. Encore un verre, cousin !

— Non, lui dis-je, c'est bien suffisant.

— Vous avez tort, cousin, vous avez tort, s'écria le vieillard ; c'est un joli vin tout de même.

Pour échapper à ces obsessions, je me levai et me dirigeai vers le jardin, avec les allures d'un homme qui veut jouir du spectacle des lieux. J'espérais ainsi obtenir quelques minutes de répit, me retrouver seul et réfléchir à ma position. J'éprouvais un mal affreux à concentrer mes colères, à faire bon visage à des gens que je détestais. A jouer la comédie devant eux, à chaque instant je sentais un fiel intérieur monter vers mes lèvres, et j'étais près d'exhaler les plaintes amères que mon cœur avait peine à contenir. La solitude était mon seul abri contre de tels assauts ; j'espérais pouvoir en jouir. Hélas ! j'avais compté sans Annette. Elle avait aperçu ma manœuvre et m'avait suivi dans le jardin. Au moment où je m'y attendais le moins, j'entendis sa voix :

— N'est-ce pas, mon cousin, me dit-elle, que c'est assez gentil pour de pauvres gens ? Que voulez-vous, tout le monde n'a pas

de château ! il faut bien se contenter de ce que le sort nous envoie ! Tenez, voici notre potager ; tout terre de bruyère. Aussi comme le chou y vient ! Voyez ceux-ci, mon cousin, c'est une bénédiction du ciel. Nous en avons à en revendre.

Si je l'avais osé, j'aurais témoigné à la grosse fille, par quelques paroles brutales, combien sa présence avait peu le don de m'agréer. Mais Mariette était à quelques pas de là, et il fallait conduire l'épreuve jusqu'au bout. A défaut de ce témoignage direct, je protestai par le silence. Pour tout autre, cette réserve eût suffi ; Annette n'y voyait qu'un motif de plus pour faire tous les frais.

—Et cette rivière, cousin, poursuivit-elle, comment la trouvez-vous ? Est-elle assez charmante à voir entre ces deux prés d'un si beau vert ? On dirait que le bon Dieu l'a faite exprès pour nous, et qu'il la tient remplie à dessein ! C'est la richesse du pays, telle que vous la voyez. Eh bien ! nous en avons notre part.

Mariette venait de nous rejoindre, et ce fut elle qui répondit à Annette.

— Cousine, lui dit-elle, où est donc votre bateau ?

— Dépecé, ma petite, répondit la villageoise ; il coulait bas ; il a fallu s'en débarrasser. Dame ! tu n'étais plus là pour faire des promenades sur l'eau avec Simon.

Encore Simon ! je rencontrais ce nom partout. Cependant, depuis que j'étais arrivé, j'examinais le meunier d'un œil soupçonneux, et je n'avais rien surpris qui vînt à l'appui de mes défiances. Simon avait des airs naturels devant lesquels mon esprit restait confondu et qui ne pouvaient s'expliquer que par une complète innocence ou une scélératesse bien raffinée. A en juger par ses dehors, on ne l'eût pas pris pour un séducteur si profond, mais pour un garçon jovial, aimant à rire, aimant à boire surtout. Vis-à-vis de Mariette, il était affectueux sans embarras, et ne montrait rien de ce malaise accusateur qui signale un coupable pris en flagrant délit. Qu'en conclure, sinon que cet homme cachait, sous l'enveloppe d'un campagnard, la ruse la plus habile et la plus soutenue, une puissance de dissimulation digne d'un diplomate achevé ? Pouvais-je avoir là-dessus la moindre illusion ? Les révélations n'étaient-elles pas précises, positives, accablantes ? On aurait voulu douter, hésiter, que les faits étaient là. Ainsi cette rondeur même, ces

manières aisées n'étaient qu'un raffinement nouveau, et à plus forte raison fallait-il se défier d'un homme qui savait si bien composer son maintien et se faire un masque si trompeur.

Quelque soin que j'y misse, je ne pus me délivrer d'Annette; elle m'obsédait, elle était toujours sur mes pas. Bon gré mal gré, il fallut tout visiter dans la maison et hors de la maison; l'écurie, la basse-cour, le magasin aux farines, le salon d'honneur, enfin les attenances et dépendances. Tout cela respirait le bien-être, rien n'y manquait. Le mobilier ne sortait pas des limites d'un luxe villageois, mais chaque objet était choisi avec soin. Les étoffes étaient solides, les meubles aussi : on avait plutôt examiné le bon usage que le coup d'œil, et l'agréable n'avait passé qu'après l'utile. De toutes les pièces, la cuisine était celle qui offrait le spectacle le plus imposant. Vingt casseroles ou chaudrons y étalaient leur cuivre radieux; c'est le faste de la campagne. Les tons jaunes du métal jetaient de toutes parts d'éblouissants reflets : on eût dit une armée en bataille.

Nous étions au bout de notre inspection et reprenions le chemin de la tonnelle, lorsque je m'imaginai entendre, dans une pièce contiguë, des pleurs d'enfant.

— Qu'est-ce? dis-je à Annette, en lui parlant pour la première fois.

— Ne faites pas attention, mon cousin, me répondit-elle vivement; c'est la petite fille à la voisine. On va l'emmener.

J'avais tenu ma promesse en entier; j'étais parvenu à me vaincre. A son tour Mariette tint la sienne, elle annonça aux Maréchal qu'aussitôt le repas achevé elle partirait avec moi pour Paris. La famille se récria, insista, alla jusqu'à la plainte; Mariette tint bon, invoqua des affaires urgentes et ne se laissa pas fléchir. Elle comprenait que ma patience était à bout et que si elle avait rompu le pacte, à mon tour je ne me serais pas fait faute d'y manquer. Enfin, après bien des soupirs, la grosse Annette se résigna; le vieux Maréchal et Simon l'imitèrent. Il ne fut question que de dîner gaiement. Les places aux voitures ne devaient pas manquer; il y en avait presqu'à toute heure. Les diligences d'Étampes, d'Orléans, de Tours, n'étaient jamais pleines les jours fériés; on n'avait que l'embarras du choix.

Le repas fut plus gai que je n'aurais osé l'espérer. Simon y

montra un appétit qui n'avait rien d'un amoureux ; si c'était un moyen de feindre, il en usa largement. Le vieux Maréchal nous avait prodigué son Beaugency, et il ne cessait de m'exciter à y faire honneur. La grosse Annette ne pouvait rester en place ; elle allait de ses fourneaux à la table et de la table à ses fourneaux. On mangea sous la tonnelle et c'était à qui comblerait la ménagère de félicitations. Je ne pus moins faire que d'y ajouter mon compliment.

— Dame !... mon cousin, me dit Annette, — c'est un peu à la bonne franquette, chez nous ! Si j'avais su vous avoir, j'aurais renforcé la broche d'un quartier de veau. Ah bien ! nous vous donnons ce que nous avons de mieux, mon cousin. Et puis, voyez-vous, c'est offert de bon cœur.

— L'enfant dit vrai, ajouta le vieux Maréchal, c'est offert de bon cœur. Encore un coup de Beaugency, mon cousin.

Enfin, le repas s'acheva, et je pus entrevoir le terme de ce long supplice. Il ne s'agissait plus que de se mettre en route et d'aller attendre au relais une occasion favorable. Les Maréchal avaient promis de nous accompagner et de ne nous abandonner qu'au dernier instant ; je m'y résignai comme à une épreuve finale. Tous les préparatifs étaient faits, et j'allais ouvrir la porte pour quitter cette maison, lorsqu'en regardant autour de moi, je n'aperçus ni ma femme ni Annette. On les chercha dans les pièces du rez-de-chaussée ; ni l'une ni l'autre ne s'y trouvaient. Dix minutes se passèrent ainsi, et Simon parlait d'aller à la découverte, lorsque les deux femmes reparurent. Mariette me sembla émue, et je crus apercevoir comme un sillon sur ses joues.

— Me voici, mon ami, dit-elle, en prenant le bras du vieillard. Je suis prête ; partons.

— Une idée ! s'écria le vieux Maréchal sur le seuil du logis. Si, avant de nous quitter, nous disions encore un mot à mon Beaugency ?

Nous traversâmes une partie d'Arpajon pour aller attendre la diligence d'Orléans. C'était celle qui pouvait nous conduire le plus rapidement à notre destination. Le point essentiel était d'y trouver deux places libres. Le temps était lourd, la chaleur accablante.

— Il y a de l'orage dans l'air, nous dit Simon ; si ce n'est pas pour cette nuit, ce sera pour demain.

— Tu as raison, mon fils, ajouta le vieillard ; les foins qui sont dehors courent de beaux risques.

— Pourvu que les cousins arrivent à Paris sans accident, peu importe le reste, dit Annette.

La diligence arriva au relais presqu'en même temps que nous. J'interrogeai le conducteur; deux places du coupé se trouvaient disponibles, la troisième était occupée par une dame avancée en âge. Mariette embrassa ses parents à la ronde, moi je leur fis des adieux, qui, dans ma pensée, devaient être éternels, et que j'aurais voulu pouvoir changer en imprécations. Pendant ce temps, l'attelage se renouvelait. Nous montâmes dans le coupé ; la voiture ébranla le pavé et le trio des Maréchal disparut à nos yeux dans un nuage de poussière.

Je quittais enfin cet odieux Arpajon, et je ne le quittais pas seul; j'étais parvenu à lui ravir sa proie. Il y eut pour moi dans cette pensée, je ne sais quoi de satisfaisant qui rendait moins vives les blessures de mon âme. J'avais Mariette près de moi, et mes ressentiments cédaient peu à peu à son charme souverain. Certes, j'avais bien des motifs de la haïr, de la détester. Elle m'avait joué, elle m'avait trahi ; les preuves abondaient, j'en recueillais à chaque pas. Et cependant tel était l'ascendant qu'elle exerçait, tel était le prestige attaché à sa présence qu'en me trouvant près d'elle, sans entourage importun, je me sentis presque désarmé. Aucune de mes douleurs n'avait cessé ; en me sondant, je les trouvais tout entières ; mais je n'avais plus que la force de souffrir et non celle de me plaindre. Si Mariette m'eût adressé alors un mot affectueux, un regard consolant, le secret de mes griefs serait resté enseveli dans mon cœur. Le silence eût couvert à la fois sa faute et mon désespoir.

Elle ne le voulut pas. Depuis que nous avions quitté les Maréchal et qu'elle n'éprouvait plus le besoin de se contraindre, elle avait repris ses airs impérieux, altiers, inexorables. Jamais je n'avais vu sur son visage une telle expression de colère et de dédain. Elle voulait me faire expier ma victoire, me faire comprendre qu'elle ne suivrait pas en victime résignée le char de son triomphateur. Je l'emmenais violemment, malgré elle; je l'arrachais du siége de ses affections les plus vraies, les plus anciennes, les plus opiniâtres. Voilà ce qu'elle ne me pardonnait pas et ce que sa physionomie voulait rendre évident.

Quand ses yeux s'arrêtaient sur moi, je pouvais lire mon arrêt dans leur expression sévère et hautaine. J'avais compté sur le rôle de juge, il ne me restait plus que celui de prévenu.

Tant de hardiesse me révolta; j'étais loin de m'y attendre. Il me semblait que la conscience de ses torts aurait dû inspirer à ma femme une attitude plus humble. Tout au plus une vertu au-dessus du soupçon aurait-elle justifié un pareil maintien : en le rapprochant de ce que j'avais appris, des mystères que j'avais pénétrés, il m'était impossible d'y voir autre chose qu'un jeu étudié et une indigne comédie. Soit, me dis-je, haine pour haine, tâchons que mon mépris ne reste pas au-dessous du sien; il sait du moins sur quoi s'appuyer. Cependant je me voyais condamné à un supplice nouveau ; j'étais destiné à les endurer tous dans la même journée. La colère m'assiégeait et je ne pouvais pas lui donner une issue. Nous avions près de nous un témoin qui enchaînait nos explications et les rendait impossibles. Il fallait rester, durant ce long trajet, en proie à une rage sourde, la concentrer, la dévorer, la contenir. Que se dire alors? quel sujet aborder? au milieu de ce bouillonnement intérieur, comment donner cours à des paroles banales? Non, le silence valait mieux ; un silence farouche, obstiné, celui que gardent deux hommes que la loi accouple au même anneau, et qui ont trouvé, dans le cours de cette peine en commun, mille motifs pour se haïr.

Les deux Maréchal ne s'étaient pas trompés dans leurs pronostics, tout présageait un orage. La nuit arrivait et au-dessus de nos têtes quelques étoiles brillaient d'un vif éclat ; mais on voyait se former à l'horizon un rideau de nuages que traversaient des sillons de feu. Cette masse montait lentement dans le ciel; cependant on pouvait, en suivant de l'œil les constellations, les voir disparaître une à une sous une enveloppe sombre. Les éclairs se croisaient en divers sens et parfois éclairaient de reflets étendus l'immensité de la coupole. A ces signes précurseurs la foudre joignait ses grondements lointains, pendant que les ténèbres envahissaient les objets et rendaient la nuit plus intense. Ce n'était pas un de ces orages impétueux qui éclatent à l'improviste et disparaissent avec rapidité; c'était une tempête prévue, préparée pour ainsi dire et qui devait retrouver en durée ce qu'elle dépensait en lenteur. A l'aspect de cette marche des éléments, un rapprochement involontaire s'offrit à mon esprit :

Combien les deux orages se ressemblent, pensais-je en moi-même, celui de mon cœur et celui du ciel !

La voiture dépassa Longjumeau sans que sa marche fût ralentie ; mais entre cette ville et le bourg d'Antony la tempête se déclara. D'énormes gouttes d'eau en marquèrent le début et furent suivies d'un véritable déluge. En moins d'un quart d'heure le chemin fut inondé ; les nuées laissaient échapper de véritables cataractes. La foudre procédait moins par éclats que par roulements prolongés ; les éclairs nous jetaient dans des alternatives dangereuses de lumière et de ténèbres. Les chevaux s'effrayaient et ne savaient plus où poser le pied au milieu de cette surface qui ressemblait à une mer. Souvent les clartés étaient si vives, qu'elles blessaient la prunelle comme un fer brûlant, et quand on pouvait en suivre les effets, on s'émerveillait des riches couleurs dont le firmament était décoré, depuis le jaune le plus brillant jusqu'au bistre le plus sombre. C'était un beau spectacle ; par malheur nous n'en jouissions qu'à nos dépens. L'ouragan s'opposait à la rapidité des allures, les chevaux ne pouvaient marcher qu'au pas ; ce fut à grand'peine et après un long retard qu'ils arrivèrent à Antony.

Au delà de ce point, l'orage diminua de violence, sans que les difficultés du terrain fussent moindres. Les heures s'écoulaient ; nous n'arrivions pas. Il était minuit, et il nous restait encore près de trois lieues à faire, trois lieues dans des chemins détrempés et au milieu d'une obscurité profonde. Que de contretemps ! et n'était-ce pas combler la mesure de ce qu'un homme peut supporter en un jour ? Pendant que les éléments étaient déchaînés, j'avais observé Mariette. Je m'attendais à ce que ces convulsions de la nature lui arracheraient quelque signe d'effroi, quelque émotion du moins : elle était demeurée impassible. Son visage, couronné d'éclairs, n'avait rien perdu de sa sombre tranquillité ; on eût dit qu'il jetait un défi à la tempête. Rien n'avait changé au milieu de tout ce bruit ; le même silence pesait sur nous.

A deux heures du matin la voiture atteignit enfin la barrière d'Enfer ; nous y descendîmes, Mariette et moi ; notre logement n'était pas loin. Le concierge ne nous attendait pas ; il fallut faire une longue station à la porte, sous la pluie, dans les ténèbres, sur un pavé humide et fangeux. Même inconvénient sur notre palier ; la servante dormait du sommeil de la jeunesse ;

nous ne la réveillâmes qu'à force de bruit. Ce fut sous de tels auspices que se fit notre retour. Je me sentais désarmé, tandis que Mariette n'avait rien perdu de son énergie. Nous étions seuls ; je pouvais parler, et pourtant je ne disais rien. Ma tête ne me fournissait point de mots ; ma langue semblait glacée dans ma bouche. A peine entré, je me jetai sur un sopha, comme un homme que la fatigue a vaincu et qui renonce au combat plutôt que de l'engager dans de mauvaises conditions.

Mariette ne capitulait pas ainsi ; elle m'attendait de pied ferme. Au lieu de se coucher, elle se promenait à grands pas, et de temps en temps me jetait un regard de pitié. Elle avait l'air de triompher de mes défaillances. Elle appelait la lutte et la voulait à tout prix ; elle finit par en prendre l'initiative :

— Eh bien ! Monsieur, me dit-elle, vous expliquerez-vous? Je suis venue d'Arpajon pour vous entendre.

On ne pouvait pas provoquer un homme plus directement ; je me contentai néanmoins de lui répondre avec un peu d'humeur :

— Il est bien tard, Mariette. Nous parlerons de tout cela demain. La nuit porte conseil.

—Demain ; non, Monsieur, s'écria-t-elle, ce sera sur-le-champ. Je ne dors pas sur mes haines. Que signifie cette conduite, et pourquoi me traitez-vous ainsi ? Je ne suis pas une de vos maîtresses, il me semble ; je suis votre femme ; sachez respecter votre nom.

Ce langage, ces reproches me rendirent toutes mes fureurs. J'invoquais la paix et l'on me répondait par la guerre. Je ne ménageai plus rien et entrai en campagne par un coup d'éclat.

— Il est vrai, Madame, lui dis-je en appuyant sur chaque mot, que ce nom n'était pas celui que vous portiez à Breuillet.

— A Breuillet ! s'écria-t-elle avec une vivacité inquiète, qu'est-ce que Breuillet ?

De ces deux membres de phrase le second avait été prononcé avec un sentiment de dédain ; le premier avec un sentiment de trouble. L'un était le correctif de l'autre ; je ne m'y trompai pas et enfonçai le glaive plus avant :

— Breuillet, Madame, lui dis-je. Vous ne vous souvenez plus de Breuillet ! c'est presque de l'ingratitude.

— Je ne vous comprends pas, Monsieur, répliqua-t-elle avec emportement. Si vous vouliez parler autrement que par énigmes ?

— Eh bien ! Madame, dis-je résolûment, l'énigme est des plus claires. Vous avez passé six mois à Breuillet. Pourquoi vous en cachez-vous?

— Après? dit-elle, comme pour sonder toute ma pensée.

— Six mois en tête-à-tête avec un jeune garçon.

— Allez jusqu'au bout, Monsieur.

— Faut-il citer des noms, Madame? Soit, vous m'y contraignez. Six mois chez votre cousin Simon. Vous voyez que je suis bien informé.

— Est-ce tout ? me dit-elle, sans que sa prunelle noire cessât un instant de me tenir en arrêt.

— Ne serait-ce point assez, Madame ? Six mois entiers!

Je ne saurais rendre la fierté hautaine dont s'éclaira son regard quand j'eus achevé ces mots. Elle fit quelques pas dans la chambre, puis, revenant vers moi, elle me jeta ces mots :

— Vous me faites pitié, Monsieur.

C'était combler la mesure ; elle le sentit, et reprit la parole avant que j'eusse le temps d'éclater :

— Écoutez, Édouard, me dit-elle ; expliquons-nous sérieusement. Sans confiance, il n'y a point de ménage possible. Si nous devons continuer à vivre ainsi, vous livré à vos fureurs, moi tourmentée par vos soupçons, il vaut mieux dès à présent se séparer. Je resterai du moins votre amie, tandis qu'ici j'apprends chaque jour à vous haïr.

Sa voix, en prononçant ces mots, s'était adoucie à un point qu'on eût pu croire que ce n'était ni la même personne, ni le même organe. Sur son visage, même changement. L'expression en était devenue affectueuse, douce et caressante. Devant une telle métamorphose, je sentis mon courage disparaître, mes résolutions fléchir. Je l'ai dit : de tous les tourments qui pouvaient m'être infligés, la perte de Mariette était celui qui me semblait le plus cruel. Et c'était elle qui me plaçait sous le coup de cette menace ? Et c'était moi qui reculais ? Comme offensé, il m'appartenait de dicter la loi, et je me sentais disposé à la subir. Explique qui pourra les faiblesses du cœur ; je ne sonde pas de tels abîmes. On peut les blâmer aussi ; il est plus facile de les blâmer que de s'y soustraire. Je cédai ; je fléchis le genou devant l'idole. Elle résista ; je redoublai d'instances. Il fallut demander pardon de mes légitimes fureurs, me charger de torts imaginaires et oublier des griefs trop réels. Cette journée, où

je devais reprendre l'empire, fut celle qui m'en enleva jusqu'aux derniers attributs. Ma defaite fut entière et irréparable. J'aimais trop pour savoir me défendre et accordais trop aux élans du cœur pour faire une part suffisante à ceux de l'orgueil.

Cependant Mariette me réservait une surprise, une satisfaction inespérée. Quand je me fus bien soumis, bien humilié, elle me dit avec une grâce charmante :

— Tu m'as cédé, Édouard, il faut qu'à mon tour je cède en quelque chose. A partir d'aujourd'hui, je n'irai plus à Arpajon.

Le ciel se fût entr'ouvert à mes yeux, que je n'aurais pas été inondé d'une joie plus vive : après m'avoir abattu, ma femme me relevait et m'accordait, dans ma défaite, précisément les mêmes conditions que je lui eusse imposées si j'avais eu les honneurs du combat.

XXXVII

QUELQUES ANNÉES DE PLUS!

En étudiant l'économie du corps humain, on a pu remarquer un fait qui s'y reproduit d'une manière constante, c'est qu'aux grandes crises succèdent ordinairement des périodes de calme. La nature, après avoir vaincu le mal, se repose de cet effort et jouit des suites de son triomphe. Il se répand alors dans les membres rajeunis une séve et une vigueur nouvelles; les éléments de destruction font place aux éléments de vie, et un sentiment général de bien-être succède aux violentes secousses de l'organisation.

Dans l'ordre moral, le même phénomène se retrouve : les crises du cœur ne diffèrent pas de celles du corps. Il est des périodes d'anéantissement où l'âme semble perdre jusqu'à la conscience de ses douleurs; terribles commotions dans lesquelles souvent son ressort se détend ou se brise. Cependant si les bons instincts reprennent le dessus, si l'équilibre se rétablit au profit des nobles sentiments, il se déclare à l'instant même une réaction salutaire. Les passions s'épurent, les mobiles s'élèvent, et là où régnaient le trouble et l'amertume, naissent comme par enchantement l'harmonie, la confiance et le repos.

C'est ce que j'éprouvais. Le passager qui voit s'apaiser les

tumultes de la mer ne sent pas renaître, dans ses organes fatigués, un calme plus grand que celui dont je jouissais. Il faut dire que Mariette me traitait comme un malade dont l'état exige des ménagements. Depuis que je lui avais abandonné le soin de ma dignité, elle écartait tout ce qui pouvait me faire ombrage. Si je n'avais pas le pouvoir, je portais la couronne ; elle me laissait les apparences et ne se réservait que la réalité. J'étais tranquille d'ailleurs ; la vie des jaloux se compose de ces alternatives. Un rien les exalte, un rien les apaise; s'ils s'alarment aisément de menus détails, ils oublient aisément les faits les plus graves. Leur vue est à la fois étendue et courte ; le moindre objet l'intercepte et y fait diversion. Autour de moi je n'apercevais plus aucun sujet d'inquiétude; c'était tout ce que demandaient mes susceptibilités. Mariette avait tenu sa parole loyalement et sans réserve. Non-seulement elle n'allait plus à Arpajon, mais peu à peu les cousins avaient cessé leurs visites. A peine, de loin en loin, la grosse Annette venait-elle embrasser ma femme et lui laisser, en guise de souvenir, une ou deux volailles engraissées chez le père Maréchal.

L'histoire des gens heureux n'est pas longue ; aussi ne m'appesantirai-je pas sur les années qui suivirent. Notre intérieur était charmant, Mariette se plaisait chaque jour à l'embellir. Nous avions un petit nombre d'amis : ce cercle intime me suffisait. Un visage nouveau me causait toujours un peu de répugnance. Mariette le savait et conformait ses goûts aux miens. A force de prières, elle avait pu décider Denise à abandonner son logement de la rue des Moulins. Nous avions les Bernard près de nous; nos deux maisons n'en faisaient qu'une. Frédéric venait parfois nous égayer, et Saint-Léon se montrait toujours aussi assidu et aussi mythologique. Quant à Grandchamp, il n'avait de bonheur qu'auprès de sa fille, et passait à ses côtés tout le temps que le travail ne lui enlevait pas. Il était plus fier, plus radieux que moi de notre victoire sur les gens d'Arpajon, et ce n'est pas peu dire.

D'autre part, ma position dans les bureaux était toujours bonne. Je n'avais point eu d'avancement, il est vrai; mais, à la suite des pas rapides que j'avais faits, cette halte était naturelle. Je m'y résignais comme à une chose juste et prévue; je m'en remettais au temps et à mes services pour me faire arriver au fauteuil de chef. Cependant il y avait à mes côtés, à ma

porte même, un homme qui ne partageait pas cette résignation et qui s'intéressait à mon avancement plus que je ne m'y intéressais moi-même. C'était mon garçon de bureau, un nommé Antoine. Ce subordonné s'était pris pour moi d'une affection difficile à expliquer. Une femme n'a pas des attentions plus soutenues et plus minutieuses que celles dont il m'entourait. A tout instant je le voyais accourir pour savoir si je ne manquais de rien, si j'avais besoin de ses services.

Antoine était donc mécontent de ce qui se passait. Il trouvait que l'administration n'avait pas pour mon mérite les égards qui lui étaient dus, et il exprimait cette opinion de la manière la plus ouverte. Quand il venait pour s'assurer de l'état de mon feu, ou pour renouveler ma provision d'eau, il avait le talent de ramener là-dessus l'entretien et de réveiller mon indignation contre l'injustice dont j'étais l'objet. Le jour où mon traitement fut augmenté de cinq cents francs, Antoine s'en montra bien plus heureux que moi, jamais je ne vis un serviteur s'identifier plus complétement avec les intérêts de son maître. Il m'aimait comme on aimerait une maîtresse, d'un amour jaloux : il ne souffrait pas qu'aucun de ses camarades pénétrât dans mon cabinet et se mêlât en rien de ce qui concernait mon service. Du reste, Antoine était presque de la maison. Mariette l'employait pour ses petites affaires de ménage, et quand nous avions quelques personnes à dîner, c'était sur lui que roulait la partie la plus rude et la plus délicate de la besogne. Cet attachement avait donc ses avantages ; il est vrai qu'il fallait les expier par quelques ennuis. Antoine semblait ne pouvoir se détacher de mon voisinage, et, plus d'une fois, au sortir des bureaux, je l'aperçus se dirigeant du même côté que moi, et me suivant dans la rue par un mouvement machinal.

Un jour pourtant, en arrivant dans mon cabinet, je ne vis point Antoine ; c'était la première fois qu'il se trouvait absent. Il fallait qu'une circonstance extraordinaire l'eût retenu. Je le crus malade et je songeais à m'en informer, quand je le vis entrer avec la précipitation d'un homme qui a manqué d'exactitude.

— Pardon, Monsieur, pardon, me dit-il, j'ai encore eu bien du mal pour être ici à temps.

A l'appui de ces excuses, il se hâta d'allumer mon feu. Pen-

dant qu'il prenait ce soin, j'aperçus un crêpe autour de son chapeau et je crus y voir la cause de ce retard inusité.

— Aurais-tu perdu un parent ? lui dis-je.

— Un parent ? me répliqua-t-il d'une voix triste ; non, pas un parent, mais mieux que cela !

— Un ami alors, Antoine ?

— Mieux qu'un ami, Monsieur, mieux qu'un ami, me dit-il avec émotion.

— Et qui donc ?

— Un bienfaiteur, Monsieur, un homme chez lequel j'ai servi dix ans.

— Et pourquoi l'avais-tu quitté, Antoine ?

— Il nous fallait vivre la moitié de l'année à la campagne, Monsieur, et je n'ai jamais pu m'y habituer. Bon pour les moutons d'aimer la verdure. C'est mon maître qui m'a fait entrer dans l'administration.

— Et, sans être indiscret, peut-on te demander comment tu le nommais, ce maître ?

— Le marquis d'Hautefeuille, Monsieur, un digne seigneur. Que de bien il nous a fait !

— Le marquis d'Hautefeuille ! m'écriai-je étonné. Le propriétaire du château de Vauhallan ?

— Lui-même, Monsieur.

— Ah ! le marquis est mort, ajoutai-je ; et le jeune comte, qu'est-il devenu ?

— Il hérite de trois cent mille livres de rente, Monsieur. Voyez ce que l'on peut devenir avec cela.

— Le marquis d'Hautefeuille est mort ! répétai-je.

— Quel seigneur, Monsieur, quel seigneur ! Figurez-vous que nous sommes tous couchés sur son testament, les anciens comme les nouveaux. Il n'y a pas un seul d'entre ses gens qui ait été oublié. Qui plus, qui moins. On vient de nous lire l'acte ; c'est à faire pleurer des rochers. J'y suis pour mille francs, Monsieur, pour mille francs ! Aussi, tout en sortant, j'ai pris le crêpe.

— Ah ! tu servais les d'Hautefeuille, lui dis-je, en réfléchissant à cet effet du hasard.

— Oui, Monsieur, et de bons maîtres, s'il en fut. Quel protecteur nous perdons là !

— Comment, nous ? m'écriai-je.

— Nous, c'est-à-dire moi et les autres serviteurs, ajouta le mélancolique Antoine.

Je fis de mon mieux pour consoler mon garçon de bureau et n'y parvins qu'avec peine. Je crois que les mille francs eurent plus de puissance que mes discours. Antoine se faisait une fête de les porter à la caisse d'épargne, où il avait déjà un compte assez rond. Cet homme avait ses faiblesses, et qui n'en a pas? Il aimait l'argent. C'était un Franc-Comtois, venu jeune de sa montagne, et qui, à force de privations, avait réussi à mettre une petite somme de côté. Chaque jour, il ajoutait quelque obole à ce trésor, et son rêve était de le consacrer à l'achat d'une maison dans un chef-lieu d'arrondissement du Jura. Là il se promettait d'être bourgeois, électeur, maire au besoin; et après avoir longtemps garni le bûcher ou nettoyé les lampes des fonctionnaires, peut-être serait-il fonctionnaire à son tour. C'était une ambition légitime, et que plus d'un exemple heureux justifiait. Antoine s'y reposait avec confiance, et tous les cent francs dont s'enrichissait son livret lui semblaient être un pas de plus vers cet avenir glorieux.

A ce point de vue, Antoine aurait pu me servir de leçon vivante. Il me montrait où conduit l'esprit d'ordre et comment on devient capitaliste à peu de frais. Quant à moi, je n'en prenais pas le chemin, ou, pour parler plus nettement, je prenais le chemin opposé. La faute n'en était pas à Mariette; elle gouvernait habilement sa maison, sans lésinerie comme sans prodigalité. A faire les choses, elle voulait que rien n'y manquât, mais elle avait une force rare pour s'abstenir. Cette force me manquait, j'allais comme un imprudent au-devant de toutes les occasions de dépense. Je voulais recevoir, traiter mes amis, les réunir le soir dans mon salon. Ce n'étaient là que de petits frais, mais le total des petits frais forme promptement une somme. Dans les premiers jours du mois, l'argent roulait au logis comme chez un banquier; aussi les dernières semaines étaient-elles difficiles, et plus d'une fois il me fallut recourir à la pénible voie des emprunts. J'expiais alors par des privations réelles, les fantaisies d'un moment, des caprices, des jouissances de luxe. La gêne s'en mêlait jusqu'à l'heure de l'émargement réparateur. Nous avions ainsi, dans le cours du mois, deux lunes bien distinctes, la lune d'argent, la lune de fer.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi sans douleurs, si ce n'est

sans embarras. Le cœur ne souffrait plus; quant aux peines d'esprit, elles n'étaient rien auprès de ce que j'avais enduré. Je me croyais guéri, bien guéri. Je n'avais plus éprouvé d'atteintes de ce mal sombre auquel je me savais sujet. Souvent j'allais jusqu'à m'étonner d'avoir si longtemps évoqué des fantômes et accordé tant d'empire à mon imagination troublée. Je me croyais assez raisonnable désormais pour n'avoir rien à craindre d'une rechute. Courage fanfaron! Folle confiance! Au premier choc, cette force, dont j'étais fier, allait s'évanouir et me laisser de nouveau en butte aux morsures du soupçon et du doute.

Rarement je quittais les bureaux pendant les heures assignées au travail. Il y avait, entre le ministère et mon logement de la rue de l'Ouest, une distance trop grande pour que je pusse me permettre ces infractions au règlement, sans inconvénient pour le service. Je demeurais donc à mon poste, en bon soldat, pendant tout le temps de rigueur; c'était une habitude prise et j'y dérogeais peu. Une fois pourtant, j'ignore pour quel motif, j'avais quitté mon cabinet dans le cours de la journée, et je débouchais de la rue de Verneuil pour entrer dans la rue du Bac, lorsqu'un fiacre croisa rapidement mon chemin. Un instinct fatal m'y fit jeter les yeux; j'y reconnus Mariette! Elle ne m'aperçut pas; je fus seul à la voir. Où allait-elle ainsi? J'eus beau chercher à m'en rendre compte, je ne trouvai rien de plausible. Le fiacre roulait du côté du Palais-Royal; je ne m'expliquais pas cette direction. A tout hasard je suivis la voiture à la course. Elle était attelée de deux bons chevaux et me mena grand train. Cependant je ne la perdis pas de vue jusqu'à la pointe Saint-Eustache, où elle m'échappa dans le labyrinthe des rues qui viennent y aboutir. J'eus beau pousser des reconnaissances dans toutes les directions; je ne la trouvai plus et revins sur mes pas avec un peu de désappointement.

Au fond, c'était une rencontre qu'un mot de ma femme pouvait expliquer, et mon équipée n'avait point d'excuse. Aussi me promis-je de garder le plus profond silence là-dessus. Seulement, au repas du soir, et du ton le plus indifférent du monde, je me mis à questionner Mariette :

— Tu es sortie aujourd'hui? lui dis-je.

— Oui, mon ami, me répliqua-t-elle; je suis allée voir Denise; elle souffre de nouveau, et garde le lit.

— Chez Denise, ajoutai-je sans affectation ; alors, tu ne n'es point éloignée du quartier ?

— Non, mon ami, me répondit-elle avec assurance.

Je n'insistai pas ; ces mots me suffisaient. Ma femme avait quelque chose à me cacher, c'était évident. J'aurais voulu m'abuser, que c'eût été impossible. Je me prenais à douter de ce que j'avais vu ; malheureusement, ce doute ne tenait pas longtemps devant la précision de mes souvenirs. Dès lors, comment expliquer cette course en voiture et le mystère dont on cherchait à s'entourer ? J'eus beau lutter ; j'aperçus encore des abîmes, et retombai dans le vertige de mes mauvais jours. Je me crus trahi, je me crus trompé ; je redevins la proie des fantômes.

Jaloux et employé, voilà deux mots qui forment un accouplement monstrueux. S'il est une profession où la confiance soit un devoir d'état, c'est surtout celle d'un homme attaché à une administration publique. Ses fonctions l'astreignent à des déplacements réguliers qui donnent beau jeu à la trahison et rendent toute surveillance impossible. Point de surprise à craindre avec lui ; on peut l'outrager avec impunité. Sa journée est une longue servitude ; on sait où il est, quels liens l'enchaînent, à quelles consignes il est assujetti. S'il brise ces entraves, s'il se révolte contre cet asservissement, c'est aux dépens de son avenir. Il ne peut déjouer les complots du dehors qu'en détruisant lui-même sa carrière. Ainsi la confiance n'est pas facultative chez lui, elle est obligée. S'il a reçu du ciel ce don précieux, il doit l'en bénir : s'il ne l'a pas reçu, il faut qu'il invoque la patience et la résignation, deux autres vertus qui sont loin de valoir la confiance, mais qui la suppléent.

Cette confiance, je ne l'avais pas, je venais de la perdre, et, quant à la résignation, il m'était impossible de m'y astreindre. Mes passions étaient trop vives pour que je m'en rendisse maître à mon gré. Je ne pouvais répondre ni de mon sang-froid, ni de ma prudence. Dès le moment où le soupçon eut de nouveau envahi mon esprit, mon séjour dans les bureaux ne fut plus qu'une perpétuelle angoisse. Mon imagination se donnait carrière pour savoir ce que faisait Mariette pendant que je restais enchaîné sur mon fauteuil. Je la voyais rouler dans les fiacres, courir les promenades, se livrer en toute liberté à des distractions dangereuses pour mon honneur. Je n'appartenais

plus qu'à demi à mes travaux administratifs ; ils n'avaient désormais pour moi ni intérêt, ni gravité. Au bout d'une réponse à un préfet, je voyais paraître l'image de ma femme. Elle se glissait dans les mémoires au contentieux, dans les exposés des motifs, même dans les rapports au roi. Toujours et partout mon idée fixe surnageait et se mêlait aux choses pour les troubler et en dénaturer l'essence.

Ces désordres de l'esprit eussent échappé peut-être à l'attention de mes supérieurs ; malheureusement, il s'y joignait des écarts d'une autre nature. Un jour, au fort d'un de ces accès, je quittai mon cabinet d'une manière précipitée, et retournai chez moi avec la pensée d'y surprendre quelque complot. Ma femme ne s'y trouvait pas; je me rendis chez les Bernard; Denise ne l'avait pas vue de la journée. Je retournai au logis et pressai la servante de questions. C'était une fille de la campagne ; elle répondit à cet interrogatoire avec naïveté. Ma femme sortait tous les deux jours ; elle demeurait trois ou quatre heures dehors; c'est tout ce qu'elle en savait. Ce renseignement suffisait comme indice d'une intrigue régulière et d'une culpabilité évidente. Ma jalousie l'interpréta du moins dans ce sens.

Cependant je me contins devant Mariette; mes épreuves antérieures avaient été trop malheureuses pour que je fusse tenté de les renouveler. Avant d'en venir là, il fallait prendre la résolution inébranlable d'en finir et d'accepter toutes les chances d'une rupture. Je ne me sentais pas assez fort, assez aguerri ; mon cœur défaillait toujours à cette pensée. J'attendis, j'observai mieux. Tout me confirma dans mes soupçons. Les sorties de ma femme était régulières, continues, et elle n'allait pas chez les Bernard. J'essayai de la surprendre, elle déjoua mes efforts. Un jour seulement, je parvins à la suivre jusqu'à l'extrémité du faubourg Poissonnière ; là, elle se déroba encore une fois à mes regards. Évidemment elle entretenait, dans l'ombre, des relations dont elle avait à rougir, et, quand je cherchais à rattacher mes soupçons quelque part, je ne rencontrais que le vide et les ténèbres.

Cette situation ne pouvait durer, elle dévorait lentement ma vie. Il valait mieux, à tout prendre, un coup brusque et décisif que cette agonie sans fin et sans trêve. Je résolus de consulter ma tante et ma mère et d'agir d'après leurs inspirations. C'é-

taient d'ailleurs des confidents que je me donnais et la douleur s'allége dans un épanchement. Je savais d'avance ce que ma mère me dirait : en femme pieuse, elle ne pouvait que me conseiller le pardon ; mais ma tante Brigitte était chatouilleuse sur le point d'honneur, et j'attendais d'elle des avis empreints de plus de fermeté. J'avais bien des torts envers les deux femmes ; je les avais longtemps négligées. De loin en loin, elles venaient me voir, et nous ne leur rendions, Mariette et moi, que de rares visites. Je fis le dessein de me rapprocher d'elles, et d'aller chercher souvent à Verrières l'oubli de mes griefs et une diversion à mes ennuis.

Le dimanche suivant, je m'acheminai vers le bourg et entrai à l'improviste dans la salle où se tenait ma tante Brigitte. Elle y était seule ; les jours fériés, ma mère ne quittait plus le lieu saint. Le premier objet qui frappa mes regards, fut le vêtement de la générale ; elle était en noir de la tête aux pieds, un deuil de veuve complet.

— Qu'est-ce donc, ma tante ? lui dis-je, surpris et inquiet à la vue de ce costume lugubre.

— Il est mort, mon fils, me dit-elle avec une affliction profonde !

— Mort ! qui, mort ? m'écriai-je.

— Qui veux-tu que ce soit, mon fils ? il ne restait plus que lui. Le dernier du nom ! le seul ! et dire qu'il est mort !

Ces mots partaient du cœur, on le comprenait à l'accent, et deux larmes vinrent s'y joindre. C'était un deuil vrai, profond, et touchant. Il ne s'y mêlait pas un intérêt de succession comme dans celui d'Antoine. Cependant, j'étais loin de deviner.

— Mais qui donc, ma tante ? lui dis-je en insistant.

— Tu me le demandes, mon fils ! Tu n'as donc pas lu les papiers ?

— Eh bien !

— Le fils de l'Empereur qui est mort ! Mon beau Napoléon ! Un enfant que j'ai vu naître, que j'ai bercé ! A présent, je puis partir ; je n'ai plus rien à faire en ce monde. Mort à vingt-deux ans !

— C'est triste, en effet, ma tante !

— On nous l'a tué, mon fils, on nous l'a tué ! Comment c'est-il possible autrement ? A vingt-deux ans, juge donc ! Le père gênait, bon ! une maladie de foie. Le fils gênait, bon ! une ma-

ladie de poitrine. Voilà comment on en est venu à bout. C'est un vrai massacre; la peur rend si cruel !

Au milieu de ces explosions de regrets, j'éprouvais quelque peine à ramener ma tante sur le terrain de mes affaires personnelles. Chaque fois que je le tentais, elle m'échappait par de nouvelles sorties contre ceux qu'elle nommait les assassins de l'Empereur. Elle persistait à ne voir dans ces tributs payés à la nature que des meurtres prémédités et les effets d'un long empoisonnement. Je n'essayai pas de combattre cette opinion et laissai ma tante épuiser ses ressentiments et ses colères. Enfin, lorsqu'il fut possible de placer un mot, j'abordai le triste chapitre de mes chagrins; je lui racontai mes soupçons et ce qui les motivait; je lui expliquai comment j'avais lieu de me croire trahi et quelle masse de preuves je pouvais invoquer à l'appui. L'excellente femme m'écoutait avec un vif sentiment d'intérêt; elle avait presque oublié son deuil pour ne plus s'occuper que de mes peines.

— Mon fils, me dit-elle enfin, c'est bien cruel, tout ce que je viens d'entendre. Quoi ! vous en êtes déjà là ? Déjà croisés ! Si jeunes et si gentils ! Ah çà ! ne plaisantons pas, mon garçon. Est-tu bien sûr de ne pas broyer du noir à l'étourdie?

— Non, ma tante, non ; Mariette me trompe, j'en suis certain.

— C'est que, vois-tu? les jaloux disent toujours cela. Pétermann ne l'a jamais été, Dieu merci ! Pourquoi ? Parce que je l'ai mis au pas tout de suite. Et puis, il faut le dire, jamais le plus petit écart de ma part ; jamais ! C'est une justice à me rendre. Ma vie est nette comme du cristal. J'aimais Pétermann ; quand on aime un homme, les autres ne sont rien.

— C'est que Mariette ne m'aime pas, ma tante, c'est qu'elle ne m'a jamais aimé.

— Pourquoi alors t'aurait-elle épousé, mon fils ? Tu as beau dire : je ne vois pas clair là-dedans. Ce sont des lubies, j'en ai peur. Attends quelques jours seulement ; cela te passera. Des nuages ! qui n'en a pas eu ? On veut s'arracher les yeux aujourd'hui, on s'embrasse demain. C'est l'histoire de tous les ménages. Un peu de patience, mon fils.

— Ma tante, vous avez tort, m'écriai-je, bien tort de le prendre ainsi. C'est très-sérieusement que je vous parle. Je ne puis plus vivre de cette façon ; je sens que je n'y résisterais pas.

— Et que veux-tu faire alors ? me dit la générale, à demi convaincue.

— Rompre, ma tante, rompre violemment ; cette union m'est devenue odieuse.

— Rompre, mon fils, c'est toujours le premier mouvement ; et puis, vois-tu ? on le regrette. A quoi cela te conduira-t-il ?

— A punir la perfide, lui dis-je.

— La punir, s'écria la générale avec chaleur ; si elle te trompe, elle est déjà assez punie. Crois-tu que la vie soit douce pour ceux qui sont obligés de se cacher ? C'est un triste bonheur, crois-moi ! Le bonheur, mon fils, c'est de pouvoir marcher le front haut et regarder son mari en face sans rougir ! Juste comme je regardais Pétermann ! Voilà où est le bonheur !

— A votre sens, ma tante, il faudrait donc supporter la trahison sans essayer de se venger ?

— C'est le meilleur parti, et aussi le plus sage. Où te conduira le bruit ? à rien. Le monde glosera sur vous, comme sur tous ceux qui lui prêtent à rire. Et si par hasard tu t'étais trompé, juge de tes regrets.

— Encore, ma tante ; mais quand je vous dis que j'en suis sûr.

— Sûr, mon fils, est-on jamais sûr ? L'as-tu surprise ? Non. Tu supposes seulement. Et puis, vois-tu ? un homme a toujours cent manières de se venger. Ta femme te trompe, mon garçon, tu en es certain, n'est-ce pas ?

— Très-certain, ma tante.

— Elle a une passion ailleurs, elle a un amant, est-ce bien cela ?

— Oui, ma tante, c'est cela.

— Eh bien ! mon fils, rends-lui la monnaie de sa pièce ; prends des maîtresses.

Ce conseil à la boussarde termina notre entretien. J'eus beau insister, ma tante Brigitte ne voulut rien changer à ses conclusions. Elle se renfermait dans le système de vengeance des penples sauvages, dent pour dent, œil pour œil.

— Mon fils, ajouta-t-elle, j'en reviens à ce que je t'ai dit : elle te trompe, dis-tu, fais-en autant ; mais surtout point de divorce, mon garçon, c'est ce qui nous a tous perdus. Un divorce porte malheur. Si l'Empereur n'avait pas divorcé avec Joséphine, il serait encore debout. Que cela te serve de leçon.

XXXVIII.

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.

J'étais revenu de chez ma tante, sans y avoir trouvé ce que j'y cherchais, un conseil dans le sens de ma passion. Plus sage que moi, elle avait été d'avis de fuir l'éclat et de se réfugier dans le silence. Cette circonstance me laissait plus irrésolu, plus indécis que jamais. Je ne savais où m'appuyer, ni quelle conduite tenir. Cependant, de l'entretien de Verrières, un point m'avait frappé et me revint à l'esprit.

— Ma tante Brigitte a raison, me dis-je; essayons d'oublier puisqu'on m'oublie. Mariette est trop sûre de moi ; elle s'imagine sans doute que je ne peux pas lui échapper. Il est bon qu'elle perde cette confiance. Qui sait si un écart de conduite ne lui fera pas ouvrir les yeux ? On tient toujours aux conquêtes menacées.

Plus j'y réfléchissais, plus je découvrais d'avantages dans l'emploi de ce moyen. C'était une dernière épreuve, la seule qui offrît quelque chance de succès.

— Que puis-je y risquer? ajoutai-je. N'ai-je pas tout perdu ? D'ailleurs, c'est une ivresse comme une autre que celle-là ; j'y noierai mon chagrin.

Quand mon parti fut pris, naturellement je songeai à mes anciennes relations et eus un retour vers Coralie. Elle se trouvait à Paris; Saint-Léon m'avait tenu au courant des fortunes diverses qu'elle avait essuyées. La vie des femmes de théâtre se compose de phases comme celles des conquérants; près du triomphe le revers ; elles ont leur Austerlitz et leur Moscou. Coralie n'avait pas échappé à cette loi commune, à ces fluctuations. Elle se vit d'abord frappée dans son prestige le plus sûr ; quelques années et un peu d'embonpoint suffirent pour cela. Dès lors adieu aux rôles de page dans lesquels elle excellait ; le public parisien n'accepte pas les pages trop développés ; il les veut délicats et mignons. Le répertoire des travestissements fut désormais interdit à Coralie, et, pour comble de disgrâce, il survint une jeune actrice qui portait le maillot à ravir. La reine

du vaudeville essaya de lutter ; elle organisa une cabale. Effort impuissant ! La salle se mit du côté des contours les plus frais, et Coralie, la rage dans le cœur, résigna le sceptre dans les mains de sa rivale.

Dès ce jour, Paris lui devint odieux ; elle s'y voyait assiégée par le bruit qui se faisait autour de l'idole nouvelle. La province lui offrait une ressource : elle s'y réfugia : c'est le dernier abri des réputations en ruine. Son répertoire y était inconnu; elle en tira un grand parti. Le chef-lieu de département fut émerveillé, et dans le chef-lieu d'arrondissement l'enthousiasme ne connut plus de bornes : il faut lui rendre cette justice, qu'elle ne descendit pas jusqu'au canton. Coralie retrouvait comme un écho de ses grands jours : c'était une admiration de seconde main, mais si naturelle, si expansive, si ardente ! Quand la province se livre, ce n'est point à demi. Partout où Coralie se montra, elle excita les mêmes élans ; son passage laissait un sillon de feu comme l'incendie. C'est surtout par les effets du maillot qu'elle captiva les chefs-lieux ; on sait à quel point ils y sont sensibles. En province la finesse importe moins, et le volume ne nuit pas.

Cependant tout s'épuise, même les vogues nomades et les succès ambulants. Il fallut regagner Paris et s'y résigner à un rang secondaire. Coralie en était là ; on lui imposait les petits emplois, les bouts de rôle qu'autrefois elle imposait ; on avait soin de la contenir, on surveillait son essor de manière à ce qu'elle ne rencontrât pas une veine nouvelle. Longtemps l'altière comédienne lutta contre cette abdication ; elle ne céda qu'à la nécessité. La vie des planches donne à ces femmes un relief qui élève le prix des enchères et les met en position de choisir parmi les soupirants. C'est ce qui décida Coralie à reparaître en vaincue sur le théâtre de ses anciennes gloires. Elle y montra une tristesse digne et un talent vrai, quoique amoindri. Le public lui sut gré de sa résignation ; on l'applaudit, on l'encouragea ; mais Coralie avait bu à la grande coupe de l'enthousiasme, et on lui mesurait goutte à goutte ce qu'autrefois on lui versait à longs flots. Dès-lors plus d'illusion, plus de prestige, elle faisait un métier, elle n'exerçait plus un art. Sa condition était celle des anges déchus.

Pour se consoler de ce mécompte, Coralie imagina d'autres distractions. Elle était belle encore et fort recherchée. Dans la

cour galante qui l'environnait, elle choisit un petit nombre d'intimes et fonda avec eux une sorte de commandite et de vie en participation. Elle avait table ouverte pour ses amis, tenait salon et donnait à jouer le soir. Tout chez elle était sur le plus grand pied; elle avait équipage, loge à l'Opéra et aux Italiens, se montrait au bois et aux courses de chevaux. Cette vie élégante ne se poursuivait qu'à grands frais; Coralie y faisait face aisément, sans gêne, sans expédients onéreux; ses dépenses n'excédaient pas ses ressources. Elle avait gardé Zoé près d'elle comme amie et comme intendant; la bonne fille était chargée des détails et tenait la comptabilité. Coralie s'appliquait seulement à surveiller l'ensemble et à y faire régner un ordre que n'eût point désavoué un financier. La maison aurait pu déposer son bilan, tant les écritures y étaient bien tenues. Les actionnaires se plaignaient-ils? On les renvoyait aux livres, et ils pouvaient s'y édifier sur la probité du gérant. Jamais établissement ne déféra avec plus de scrupule au vœu de la loi et aux prescriptions du Code de commerce. Ingénieuse combinaison; idée digne d'un siècle industriel! On a depuis ce temps fait bien des pas dans cette voie, et rien n'est plus commun aujourd'hui que de voir mettre l'amour en société anonyme. Mais alors le système avait toute la fleur de la nouveauté, et c'est à Coralie qu'en appartint l'honneur.

Voilà où en était la femme qui avait régné sur mes sens pendant la période orageuse de ma jeunesse. Ce n'était pas sans un certain trouble que je songeais à la revoir: il est des souvenirs qui occupent l'esprit, même en l'obsédant, et qui s'y font une place par l'importunité. Les souvenirs que Coralie éveillait en moi étaient de cette nature, je n'avais jamais su m'en défendre avec un succès complet. Aussi éprouvai-je quelque émotion en gravissant l'escalier que j'avais tant de fois franchi. C'était le même en effet. Coralie avait pu retrouver vacant son logement des boulevarts, et elle venait de s'y installer. Il me semblait, en revoyant ce vestibule familier, remonter le cours des années et assister encore aux scènes ardentes dont il avait été témoin. Sans rien dire au concierge, je passai mon chemin comme un homme qui a les droits d'un maître. Précisément j'avais choisi l'heure de nos rendez-vous d'autrefois; rien ne paraissait changé, ni l'aspect des lieux, ni les habitudes du logis. Les cœurs seuls n'étaient plus les mêmes.

Je venais de gravir la dernière marche de l'escalier, lorsque je me trouvai en face d'un beau jeune homme qui me croisa et descendit avec rapidité. Cette rencontre, sur un palier obscur, n'eut qu'un instant de durée ; mais cet instant suffit. Je reconnus le comte Ernest ; c'était lui, je ne pouvais m'y méprendre. Ses traits m'avaient frappé trop vivement ; ma mémoire en avait gardé un trop fidèle souvenir. Peut-être aurait-on pu remarquer sur son visage et dans sa démarche un affaissement précoce ; c'était le seul changement que les années lui eussent fait subir. Mais d'où venait-il ? Par quel hasard le rencontrais-je dans cette maison ? Sortait-il de chez Coralie ? Il y avait là autant d'énigmes pour moi. Je comptais les éclaircir en interrogeant la comédienne.

Quand j'agitai la sonnette de son logement, un battement de cœur involontaire répondit à cet acte si simple. Pourquoi cela ? Je n'éprouvais rien pour cette femme qui ressemblât à de l'amour ou à du regret ; je ne venais chez elle que par calcul et par mesure de représailles. Eh bien ! mon cœur s'émut néanmoins à cet écho d'un passé depuis longtemps évanoui. Ce fut Zoé qui vint m'ouvrir la porte, et qui, à mon aspect, jeta un cri de surprise.

— Vous ici, monsieur Édouard ! dit-elle.

— Moi-même, mademoiselle Zoé, lui répondis-je. Coralie y est-elle ?

Ce cri, ces paroles échangées, avaient fait quelque bruit ; la comédienne accourut, et la scène de reconnaissance se renouvela.

— Tiens, s'écria-t-elle, c'est toi, Édouard. Voilà qui est gentil de ta part d'être venu enfin me voir. Ça vaut que je t'embrasse, mon gros chérubin.

Je m'y prêtai avec abandon, et nous nous trouvâmes sur-le-champ à l'aise. Coralie m'entraîna vers le boudoir où s'était tissée la longue trame de nos amours. Les meubles étaient changés ; mais les dispositions restaient les mêmes ; l'ottomane, les stores, les jardinières ; l'illusion continuait.

— Enfin, s'écria-t-elle en me faisant asseoir près d'elle ; enfin te voilà ! Tu y as mis le temps, mon gros chérubin.

— Coralie, lui répondis-je, ne m'en veux pas. Je loge loin d'ici, et d'ailleurs je ne suis plus libre.

— Moi, t'en vouloir, mon bonhomme ! Pour qui me prends-tu ? Est-ce que j'en veux à personne ? Un de perdu, deux de re-

trouvés. Tu es parti, tu reviens : c'est au mieux. Bonjour, bonsoir, voilà la vie. Le changement entretient la santé. A propos de cela, comment se porte madame votre épouse, monsieur?

Il y avait bien, dans la manière dont Coralie me disait cela, quelque chose de contraint; mais au fond l'insouciance de la femme sans préjugés y dominait. Comme je ne répondais pas à sa dernière interpellation, elle revint à la charge :

— Eh bien! mon gros chérubin, tu ne me donnes pas des nouvelles de madame. Voyons, dis.

Le souvenir de Mariette avait toujours la puissance d'assombrir mon visage; Coralie devina ma mésaventure dans le nuage dont il se couvrit.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit-elle en agitant la tête avec une componction comique. Nous avons eu des malheurs..... Déjà, diantre!

— Ne parlons pas de cela, Coralie, lui dis-je, impatienté.

— Votre épouse connaît le prix du temps, mon gros chérubin, à ce qu'il me paraît. Comme elle tire parti du sien!

Ce langage me froissait; je me levai comme un homme qui ne veut pas en entendre davantage.

— Eh bien! non, non, mon petit, dit la comédienne en me forçant à me rasseoir près d'elle, assez de malices comme cela. Nous avons eu des malheurs, quoi d'étonnant? le monde en est pavé. Ce sont des tuiles qui tombent; les plus honnêtes gens y sont sujets. Où est le mal, après tout? une vertu de moins sur la terre! Le diable en rit, et nous aussi, qui ne sommes pas des saintes. Pardon, mon vieux, pardon. Embrasse-moi, ça va finir.

— Tu es bien cruelle, Coralie! lui dis-je.

— Glissons là-dessus, mon gros chérubin; c'est une boutade du premier moment. Voilà que ça va me passer. Ainsi nous avons eu des malheurs, et nous venons nous jeter dans les bras d'une ancienne, afin de nous consoler. N'est-ce pas cela? dis.

— Peut-être, répliquai-je.

— Peut-être, alors traduisons la chose par : C'est sûr. Eh bien! mon chérubin, me voilà à tes ordres. Telle tu m'as laissée, telle tu me retrouves. Seulement, cette fois, c'est mille francs par mois; dernier mot.

— Mais, mon Dieu, comme tu le prends, Coralie! Qui songe

à rien de pareil? m'écriai-je, effrayé du train dont allaient les choses.

— Ah! ce n'est pas cela, mon chérubin. Eh bien! mettons que je n'aie rien dit. Nous ne sommes pas ici pour nous surprendre. Mais parbleu, je vois ce que c'est; je te devine, mon bonhomme, je te perce à jour. Voyons, à quoi te sert de faire le discret? Sous le poids de ton malheur, tu cherches des distractions. Après tout, c'est naturel; les Anglais, qui ont les humeurs noires, usent de ce moyen. Alors, mon mignon, viens nous voir souvent; nous te guérirons, nous en avons guéri bien d'autres. La maison n'engendre pas de mélancolie, tu verras. Je te présenterai à mes amis. Tu es un ancien; ils n'auront rien à dire; entrée de droit. Il y a d'abord Théobald et Marcel que tu connais; puis une foule d'autres. Les inscrits seulement; oh! c'est ici une maison d'ordre. Souper à onze heures du soir. Et des mœurs, des mœurs! Un langage décent est de rigueur. Après le souper le jeu; quand il y a deux mille louis de perdus, on éteint les bougies; Zoé est là pour y veiller.

— Vraiment! dis-je étonné de ce que j'entendais et comme si je découvrais un nouveau monde.

— Oui, mon gros chérubin, il faut venir nous voir, tu t'en trouveras bien. Ah! madame votre épouse se dérange! Alors, mon petit, tu n'as plus rien à ménager. Viens à nos soupers, ils sont délicieux. J'ai la fleur de la jeunesse de Paris! tous gens choisis! tous millionnaires entre quinze et trente! Des millions un peu ébréchés, si tu veux, mais où il y a encore à mordre. Voici le huitième de ces fils de famille que l'on exproprie chez moi. Zoé en tient le compte. Tout cela est d'un régulier; un passementier de la rue Saint-Denis n'y met pas plus d'ordre. Dame! il faut bien leur faire voir, à ces Messieurs, que l'on ne gagne pas sur eux et que nous y sommes encore du nôtre. Tout est d'un cher à Paris!

J'écoutais cette confidence étrange sans avoir la force d'y placer un mot. La Coralie que je retrouvais, ressemblait si peu à la Coralie que j'avais connue! Il est vrai que dans ce chemin on ne s'arrête pas quand on veut et où l'on veut. Bien des années s'étaient écoulées depuis notre liaison. L'âge était venu et, avec l'âge, une dépravation plus raffinée. Ce qu'autrefois elle ne faisait que par abandon, aujourd'hui elle le faisait par calcul. Elle apportait une sorte de méthode dans son déréglement et

une certaine sagesse dans son désordre. A l'entendre ainsi parler, je ressentais au fond de mon cœur une indignation mêlée de pitié. Jusqu'où ne descend-on pas quand on est en train de descendre? Les plus purs sentiments s'en vont les premiers, puis les autres suivent, si bien qu'il ne reste plus rien dans l'âme ; rien de sain, du moins : pas l'ombre de sens moral. C'est le dernier degré de l'abaissement : la bonne foi dans l'infamie.

J'étais tenté de quitter brusquement la comédienne, et de la laisser poursuivre seule l'éloge de son établissement. Que venais-je chercher dans cette maison? Ma place était-elle bien là? J'aurais dû me retirer ; je restai pourtant. La rencontre que j'avais faite dans l'escalier me revint à l'esprit ; Coralie pouvait m'éclairer là-dessus ; j'essayai d'y faire incliner l'entretien.

— Ce sont des jeunes gens qui viennent ici? lui dis-je.

— Oui, mon chérubin, la fleur de notre jeunesse, me répliqua-t-elle ; tous bien, tous de choix.

— Il est vrai, Coralie, que j'ai trouvé sur ton palier un fort joli cavalier. Serait-ce un des tiens?

— Le beau Ténébreux ; je le crois bien, mon chérubin ! Le plus assidu. Il est avec Irma ! Irma me l'amène.

— Le beau Ténébreux, dis-tu?

— Oui, mon gros, c'est son petit nom ! Ou bien, Ernest, si tu veux. Irma l'appelle Ernest. Je te parlais tout à l'heure des millionnaires ! En voilà un ; il ne connaît pas sa fortune : des terres, des châteaux, des rentes sur l'Etat ! On parle de cinq cent mille livres de rente. Il est en train de les dégourdir.

— N'est-ce pas un d'Hautefeuille? dis-je à la comédienne.

— Chut ! répliqua vivement Coralie en me posant la main sur les lèvres, ne va pas répéter ce nom. S'il pouvait se douter qu'on le connaît, il ne reparaîtrait plus. C'est un noble d'autrefois, un homme de grandissime qualité. Mais, j'y pense, c'est une vieille connaissance pour nous deux, Édouard. Nous le rencontrâmes au bal de Sceaux ; tu t'en souviens ; c'est lui qui faisait danser si souvent ta Mariette.

— Assez là-dessus, lui dis-je en l'interrompant à mon tour. Je le nommerai Ernest, puisque tu le veux. Et que fait-il ici?

— Dame ! mon gros chérubin, il y fait ce que fait tout le monde, ce que tu feras si tu viens nous voir. Il soupe, il joue, et puis le reste. Après ça, quand je dis qu'il fait comme tout le

monde, c'est un tort. Au contraire, il ne fait rien comme tout le monde, le beau Ténébreux, et c'est pour cela que nous l'appelons ainsi. Il faut croire que c'est un être dans ton genre ; il aura eu quelque malheur.

— Encore, Coralie ! m'écriai-je.

— Allons, ne vas-tu pas te fâcher ! Puisque je te dis que cela arrive aux plus honnêtes gens : qu'il y a des pairs et des députés qui sont logés à la même enseigne que toi. C'est honorable, mon chérubin ; on est avec la meilleure compagnie de France.

— Alors, dis-je en l'interrompant, M. Ernest n'a pas l'air heureux.

— Il sèche sur plante, mon bonhomme. Irma prétend que tous les médecins l'ont condamné. Elle dit qu'il a une passion quelque part, et qu'elle n'est qu'un pis-aller. Du reste, on le voit assez, qu'il n'est avec nous que pour s'étourdir. Perte ou gain, peu lui importe ; il joue à tort et à travers ; il ne sait pas défendre son argent. Encore l'autre soir, il a perdu mille louis. Si tu avais vu avec quelle noblesse ! C'était un bien beau coup d'œil.

J'avais obtenu le renseignement que je désirais ; il ne me restait plus rien à apprendre.

— Adieu, Coralie, lui dis-je en me levant.

— Te voilà déjà parti ? me répliqua-t-elle ; la politesse n'est pas longue. Et, dis-moi, te reverra-t-on ?

J'étais embarrassé de ma réponse. Au fond du cœur, je me promettais de ne plus remettre les pieds dans cette maison ; cependant je comprenais ce qu'un refus direct aurait de blessant :

— Oui, lui dis-je.

— Eh bien ! mon gros chérubin, que je t'embrasse alors pour cette bonne parole ! Et ne m'oubliez pas auprès de madame votre épouse, monsieur.

Ce fut par ce dernier trait qu'elle me salua ; c'était le javelot du Parthe. Dans la femme qui a été délaissée, le désir d'une revanche sommeille toujours. La vanité est implacable ; elle peut attendre, elle peut feindre, elle ne pardonne pas.

Une fois dehors, je réfléchis à ce que je venais de voir, à ce que je venais d'entendre, et n'hésitai pas dans mes résolutions. Ma place n'était pas là au milieu de ces courtisanes et de ces jeunes étourdis. J'avais beau me dire que ce que j'en voulais

faire n'était qu'une diversion et un moyen de ramener Mariette; il me restait au fond du cœur un trop grand respect d'elle et de moi pour que je ne rougisse pas du rôle auquel me condamnaient de semblables intimités. Retourner à la vie de la jeunesse au moment où l'âge commence à s'appesantir, c'est courir mille chances, dont la moindre est le ridicule. Ma conclusion fut donc que je devais m'en abstenir, et chercher une vengeance qui ne retombât point sur moi avant d'aller frapper celle que je voulais atteindre.

Certes, on ne pouvait faire un calcul plus sensé; il ne restait qu'à y conformer ma conduite. C'est sur ce point que ma sagesse devait rencontrer un nouvel échec. Déjà bien des fois je l'avais éprouvé : là où je raisonnais le mieux, j'agissais le plus follement. Hélas! tout s'explique par un mot; mes jalousies reprenaient le dessus et m'emportaient à travers toutes ces folies dont ma tête eût voulu se défendre. Au moment où je me croyais maître de mes actes, de mes sentiments, de mes volontés, un mot, une sortie de ma femme, un rien suffisaient pour me jeter hors de toute voie et me frapper de vertige.

Voilà ce qui, cette fois encore, fit avorter mes bonnes intentions. Mariette persistait à s'absenter de la maison à des heures régulières; j'avais beau m'opiniâtrer à sa poursuite, j'y perdais mes pas. Le même mystère pesait sur ces rendez-vous. D'un autre côté, j'en étais venu au point de compromettre ma position dans les bureaux. Mes absences étaient remarquées; on en parlait chez le directeur général; le bruit en était remonté jusqu'au ministre. Je connaissais tous ces détails; Martin m'en informait.

— Mongeron, me dit-il un jour, vous vous perdez. On sait que vous négligez votre service.

— J'ai eu, ces temps passés, quelques affaires de famille, répliquai-je en recourant à la première excuse que mon imagination me fournit.

— Réparez cela par du zèle, Mongeron, reprit-il; autrement il vous en mésarrivera. Vous n'êtes plus soutenu comme autrefois.

— Je ne suis plus soutenu? m'écriai-je. Et pourquoi l'étais-je?

— Veillez sur vous, mon ami, c'est tout ce que je puis vous dire, ajouta-t-il en me quittant et avec le ton le plus affectueux.

Soyez certain d'ailleurs que je vous défendrai toujours. Mais, du zèle, du zèle, entendez-vous, Mongeron !

Étais-je assez accablé, et comment résister à cette succession d'épreuves ? Je sentis que ma tête s'y égarait, que je ne me possédais plus. Il fallait sauver ma raison éperdue par quelque héroïque moyen ; il fallait s'arracher à cette idée fixe, se dissiper, s'étourdir. J'allai un soir chez Coralie. On devait y souper et passer la nuit au jeu ; c'était me mettre en état complet de révolte. Saint-Léon se trouvait parmi les habitués ; peut-être trahirait-il le secret de mes relations et en parlerait-il à Mariette. Cette dénonciation entrait dans mes calculs. J'allais voir enfin si ma femme avait le moindre souci de moi, si mon inconduite la toucherait. Au premier mot j'étais prêt à revenir, à confesser mes torts et à demander grâce. Ce n'était pas les reproches que je craignais ; je craignais plutôt l'indifférence et l'outrage d'un pardon silencieux.

Les choses se passèrent chez Coralie comme elles se passent en pareil cas. Il régnait parmi ces jeunes gens et ces femmes une liberté de propos qui n'était pas de la première compagnie. En fait de connaissances, je n'y rencontrai que Saint-Léon, Théobald et Marcel. Ernest d'Hautefeuille n'y vint pas. Marcel prodigua des calembours, et Théobald les exclamations furieuses : Saint-Léon poursuivait Zoé de ses madrigaux. Quant à Coralie, elle remplissait à merveille son rôle de maîtresse de maison, et veillait à ce qu'aucun des convives ne fût oublié dans la répartition du champagne. Il était essentiel, afin de maintenir l'équilibre des chances, que les têtes des joueurs se trouvassent toutes montées au même point. C'était de la justice distributive, et une manière d'égaliser les armes avant le combat.

Le jeu, voilà le point principal du programme. La partie s'engagea après le souper et se prolongea jusqu'au jour. Tous ces fils de famille restèrent, pendant six mortelles heures, en proie aux émotions que fait naître l'aspect des cartes, et qu'alimentent les fluctuations du hasard. Des jeunes gens de vingt ans, des femmes même, suivaient les chances du jeu avec une attention fiévreuse ; tous semblaient absorbés par cette passion qui les exclut et les domine toutes. Les femmes ne cherchaient plus à plaire, ni les jeunes gens à réussir auprès d'elles ; tout ce monde ne voyait, ne poursuivait qu'une chose, le gain. Entre joueurs il n'y a plus de sexe.

Je revins de là fort découragé. J'avais risqué quelques écus de cinq francs qui avaient fait une assez triste figure parmi ces monceaux de pièces d'or ; quand je sortis, j'étais entièrement dépouillé. Aussi éprouvais-je un peu de mauvaise humeur en regagnant mon bureau.

Je ne revis Mariette que le soir, au moment de notre dîner ; c'était une éclipse de vingt-quatre heures, un retour complet à la vie de garçon. Je m'attendais à quelques reproches, au moins à des airs boudeurs. Mon attente fut déçue. Rien ne semblait changé dans la physionomie de ma femme ; son air était aussi naturel, aussi ouvert que de coutume. Elle causa gaiement, me parla de Denise et des visites de Saint-Léon, qui continuait à l'accabler de ses fadeurs. Rien sur mon équipée, rien sur mon absence. Seulement, en se levant de table, elle me dit sans humeur :

— Où as-tu passé la soirée hier, Edouard ?

J'attendais ce mot ; mon thème était préparé ; je me tins sur mes gardes :

— Chez des amis, lui dis-je.

— Chez des amis, répliqua-t-elle ; tes amis de Londres, n'est-ce pas ?

C'était une allusion à la lettre de Coralie ; j'en fus enchanté. Ma femme sentait l'aiguillon, j'en tirai un bon augure.

— Oui, Mariette, chez mes amis de Londres.

— Tant mieux, Edouard, tant mieux, me dit-elle d'une voix douce, distrais-toi ; il faut qu'un homme se donne de la distraction.

C'est tout ce que j'en pus tirer ; elle n'ajouta plus rien. La soirée s'acheva comme à l'ordinaire. Ainsi, l'épreuve était faite ; mes absences ne la touchaient pas ; mes infidélités mêmes lui étaient indifférentes. Quelle preuve plus grande pouvais-je demander de sa faute et de sa trahison ?

XXXIX

UNE AMIE.

Pour échapper au tourment qui m'obsédait, je me lançai dans ce monde mêlé où Coralie m'avait introduit. J'y trouvais le

plaisir amer que l'on éprouve à guérir un mal par un autre mal. J'usais de cette vie irrégulière comme d'un révulsif contre les disgrâces de mon intérieur. La comédienne m'y encourageait; elle m'attirait, elle m'enlaçait avec un art infini et une persévérance dont je cherchais vainement à pénétrer le motif. Etait-ce une revanche qu'elle voulait prendre ou un piége qu'elle me tendait? Peut-être l'un et l'autre. Au milieu des attentions dont elle me comblait, parfois je voyais percer l'ironie.

— Eh bien! me disait-elle, mon gros Othello! où en sommes-nous de notre malheur? Cela prend-il couleur? cela se dessine-t-il?

— Voyons, Coralie, lui répondais-je, un peu de pitié. Pourquoi tourmenter vos amis?

— C'est juste, reprenait-elle gravement : l'infortune a droit à des égards. Que veux-tu, mon bonhomme? c'est pour rire un moment. La vie est courte; il faut l'embellir.

Elle promettait de ne plus revenir à la charge et n'en manquait pas une occasion. Il est vrai qu'elle rachetait ces écarts par une foule de bontés. Entraîné comme je l'étais, je devais aller jusqu'aux dernières limites de l'égarement. Comment résister seul, lorsque autour de moi chacun cédait? Je voyais s'asseoir devant les tables de jeu des adolescents encore soumis aux servitudes de la tutelle, des femmes qui ne pouvaient être capitalistes qu'aux dépens de leur vertu, et voici les mots que j'entendais incessamment, sans relâche :

— Dix louis à faire? — Je les tiens. — Il manque vingt louis. — J'en fais quinze. — Et moi cinq. — A qui ces trente louis qui restent sur le tapis? — A moi.

Ou bien quand les premières lueurs du matin jetaient sur les visages ces teintes blafardes qui sont comme l'expiation d'une nuit sans sommeil, les propos qui s'échangeaient, ressemblaient à un bordereau de caisse :

— Je gagne mille louis. — Moi, j'en perds trois cents. — Moi, deux cents. — Moi, cinquante. — Je fais mon pair. — Je vous dois trois cents louis; vous m'en deviez deux cent soixante et dix : reste à trente, Arthur. — Voulez-vous les jouer à la retourne, Eugène? — Volontiers, Arthur. — A la première dame de cœur? — Faites les cartes. — La voici; nous sommes quittes.

Telle était l'école que Coralie avait ouverte à la jeunesse et où celle-ci venait s'inspirer des façons du grand monde. Aussi quels

rapides progrès on y faisait ! comme on y apprenait vite l'art de forcer le coup à propos ou de se retirer à temps ! Nulle part on ne forma des éducations plus complètes sous ce rapport, plus achevées, plus brillantes. Il fallait voir avec quel abandon on risquait d'énormes enjeux, avec quelle aisance on les perdait! Peut-être régnait-il au fond des cœurs des rages sourdes; mais comme on savait les contenir ! Coralie ne souffrait point d'éclat, point de tempêtes ; ses joueurs se ruinaient le sourire sur les lèvres et l'œil souriant : comme les gladiateurs, ils mouraient avec grâce.

Pendant quelque temps, je n'assistai à ces parties qu'en témoin curieux. Je comprenais qu'un employé à quatre mille cinq cents francs d'appointements ne peut pas, ne doit pas s'exposer à perdre deux cents louis dans une nuit. Pour mes débuts, j'avais hasardé quelques furtifs appoints : ce système m'avait mal réussi, et j'avais promptement compris que c'était un jeu de dupe. Dès lors, je me contentai d'un rôle passif; trop heureux et trop sage, si j'avais su y persister ! Mais, de toutes les fièvres, il n'en est point de plus contagieuse que celle du jeu. Veut-on s'en défendre? le mieux est de fuir ; autrement, tôt ou tard, le mal vous gagne : c'est ce que j'éprouvai. Cet or qui passait d'une main à l'autre, exerçait sur ma vue un attrait prestigieux ; ces reflets, ce son me causaient une ivresse lente. Chaque jour je me sentais moins fort, moins bien gardé contre cette séduction, et je voyais s'évanouir mes salutaires scrupules.

Une dernière découverte me décida. Grâce à une plus grande intimité, j'avais pu mieux connaître les habitués du salon de Coralie. Les millionnaires réels y étaient rares; les faux millionnaires y abondaient. Ernest d'Hautefeuille n'y paraissait que rarement et vaincu par les instances d'Irma. Le jeune homme semblait être sérieusement engagé dans cette liaison ; il se montrait fort assidu auprès de cette femme et la maintenait sur un pied royal. Il la suivait donc chez Coralie et y laissait toujours une cinquantaine de louis sur le tapis vert. C'était un vrai millionnaire, du moins dans l'acception la plus étendue de ce mot Les autres n'en avaient que l'apparence, et maint d'entre eux prenait, en venant chez la comédienne, la précaution de Bias. Il en était dont les pertes se traduisaient en cruelles privations au dehors, et d'autres qui, emportés par l'ardeur des en-

jeux, en arrivaient à un point où ils n'offraient plus d'autre garantie que leur parole.

Je compris que, sur ce terrain, ma position valait au moins la leur, et que je pouvais, au même titre qu'eux, aborder les grandes parties. Ainsi, ma circonspection m'abandonna, et je restai sans force contre le démon du jeu. Mes débuts furent heureux, comme cela arrive à presque tous les joueurs : je gagnai une centaine de louis. Mais l'expiation ne se fit pas attendre : au bout d'un mois j'étais endetté d'une somme égale. Sans Coralie, il m'eût été impossible d'acquitter cette dette d'honneur; elle vint à mon secours et m'ouvrit sa caisse :

— Prends, mon chérubin, me dit-elle, prends ; fais comme si c'était à toi ; tu me rembourseras, quand tu seras en fonds.

— Mais, Coralie, lui répliquai-je, je ne puis retrouver cette somme que sur mon traitement, et je te ferai longtemps attendre.

— Bah! dit-elle, la veine change; dans quelques jours d'ici, tu te seras rattrapé. Prends toujours, mon gros, et n'aie souci de rien.

C'est ainsi que peu à peu je me laissai entraîner dans une voie au bout de laquelle il n'y avait que des abîmes. A force de voir traiter, autour de moi, les louis avec un suprême dédain, j'avais fini par perdre comme un autre le sentiment de ce qu'ils représentent dans le cours ordinaire de la vie. Cent louis n'étaient plus à mes yeux deux mille francs, c'est-à-dire la moitié environ de mes appointements annuels, c'était cent louis, voilà tout; une fiche, une clef de secrétaire, quoi que ce soit. Encore moins étais-je tenté de prévoir ce que cent louis de déficit devaient créer d'embarras dans mon modeste budget et de gêne dans ma maison. De tels calculs sont indignes d'un homme qui a l'instinct des grands combats aléatoires. Un général au fort de l'action, ne s'amuse pas à compter ses morts, et, après la bataille, il les enterre : ainsi fait le joueur.

Cependant tout n'était pas perdu pour moi dans ces habitudes nouvelles ; mes jalousies semblaient s'y éteindre peu à peu. Il ne m'en restait qu'un ressentiment dont mes propres torts atténuaient chaque jour la gravité. Plus je sentais que j'avais beaucoup à me faire pardonner, moins j'étais porté à poursuivre la réparation de mes propres griefs. Je me contentais de les tenir en réserve comme justification et comme excuse. Avant que Co-

ralie m'eût attiré dans son salon, j'étais pour Mariette une sorte de bourreau. Je l'obsédais de ma surveillance, je ne lui laissais ni paix, ni trêve. Au grand dépit d'Antoine, je quittais souvent mon cabinet afin de prendre ma femme au dépourvu et je ne me lassais pas de mes désappointements successifs. Un rien m'offusquait, me causait de l'ombrage. Si elle achetait un ruban nouveau, j'y voyais un don venant d'une main chère. Un bouquet de fleurs dans un vase, une chaise au milieu du salon, une empreinte sur le parquet, tout me fournissait matière à soupçon et se changeait en indices accusateurs. Je n'ose avouer ici mon imagination dans cette voie de découvertes, et de quels raffinements elle sut s'armer pour me mettre le cœur au supplice.

Depuis que je fréquentais Coralie, ces inquiétudes maladives avaient cessé. Je souffrais encore ; je souffrais profondément ; mais j'étais parvenu à me vaincre. Antoine s'en apercevait, et me témoignait, par ses attentions, combien il était sensible à ce retour. Plus je voyais ce garçon, moins je pouvais le comprendre. Il eût volontiers joué le rôle de mon ombre, tant il trouvait de plaisir à être sur mes pas. Impossible de lui rien cacher ; sous un prétexte ou l'autre, il entrait dans mon cabinet et parvenait à satisfaire sa curiosité. Je ne m'appartenais pas, j'appartenais à cet homme. Tout passait par ses mains, mes lettres, mes messages, mes papiers. C'était lui qui me portait mon argent à la fin du mois ; il savait, à un centime près, le compte de mes ressources. Ma vie était ainsi percée à jour. Tout serviteur qui en arrive à ce point d'intimité, devient un maître, surtout si le maître a quelque faute à cacher, quelque intrigue à suivre.

Un matin que j'expédiais une besogne pressée, je vis ma porte s'ouvrir et Antoine vint à moi.

— Laisse-moi, lui dis-je assez brusquement ; tu me déranges.

Le garçon de bureau ne bougeait pas ; il avait une lettre à la main et la retournait dans tous les sens avec une curiosité inquiète.

— Qu'est-ce? lui dis-je, impatienté. Que signifient ces airs de mystère?

— Monsieur, dit Antoine, c'est à savoir s'il faut garder ceci ou le rendre au porteur : cela vient de Paris ; trois sous.

Il me tendait en même temps l'objet ; je m'en emparai avec

un mouvement d'impatience et le décachetai. Voici ce que j'y lus.

« Monsieur,

« Une personne qui s'intéresse à vous, mais qui ne veut pas « se faire connaître, croit devoir vous donner le renseignement « suivant ; il vous mettra sur la voie d'un secret que vous avez « longtemps cherché.

« Lundi, entre trois et quatre heures de l'après-midi, dirigez-« vous vers le faubourg Poissonnière, au delà de la rue Pétrelle. « Surveillez les voitures dont les stores seront abaissés, et, « entre autres, un fiacre couleur chocolat, qui semble obtenir « les préférences de la personne qui aime à faire ces excur-« sions.

« Ce renseignement pourrait vous suffire : en voici pourtant « un autre. A une centaine de pas de la barrière, se trouve « une porte peinte en vert qui donne sur un jardin. Les aca-« cias de l'intérieur sont touffus ; ils étendent leurs branches « par-dessus le chaperon du mur, et fournissent ainsi de « l'ombre au dehors. C'est un détail qui peut vous guider dans « cette reconnaissance des lieux.

« Ainsi, vous avez l'heure, vous avez le fiacre, vous avez la « porte, vous avez les acacias ; si tous ces objets réunis ne vous « conduisent pas à la découverte de ce que vous cherchez, c'est « que le démon s'en mêlera.

« Surtout n'agissez pas en étourdi ; tenez-vous bien caché, « autrement on ne répond de rien.

« Bonne chance. »

La lettre était sans signature, et je fus sur le point de la rejeter avec le dédain que méritent de pareils écrits. Cependant il y avait là une circonstance qui coïncidait avec celles dont j'avais pu m'assurer. C'était vers les sommets du faubourg Poissonnière que se dirigeait ma femme dans ses mystérieuses excursions. Je l'avais suivie un jour jusqu'au point où le terrain se met de niveau et près des vastes emplacements qui couvrent cette zone. Là, elle m'avait échappé. Ainsi le renseignement de l'anonyme semblait fondé. Cette pensée me poursuivit ; j'éprouvai une rechute. Quand le lundi arriva, je n'y pus tenir, et quittai mon cabinet. Avant de sortir, je voulus

donner quelques instructions à Antoine; il n'était pas dans les bureaux; force me fut d'en charger un autre garçon. J'avais calculé les choses de manière à arriver sur les lieux aux heures indiquées; l'anonyme était obéi ponctuellement. Une fois rendu, je m'abritai derrière un mur, et attendis. L'attente fut longue, et j'eus le temps de maudire ma crédulité. Point de stores baissés, point de fiacre couleur chocolat; j'avais été joué. Je fis les choses en conscience; je prolongeai la faction. Peine inutile; rien ne parut. Enfin, quand la mesure eut été comblée, je sortis de ma retraite furieux de ma déconvenue. Il me restait à m'assurer si la porte et les acacias n'étaient pas une chimère comme le fiacre et les stores. Cette fois, le renseignement se trouva justifié; je rencontrai sur ma gauche et au bout d'un mur blanchi à la chaux une petite porte bâtarde, à demi masquée par le feuillage. C'était une entrée de jardin, et l'état de la serrure indiquait qu'elle était condamnée. J'examinais ces détails et j'allais pousser plus loin l'enquête, lorsque j'entendis derrière moi le bruit de pas qui s'appesantissaient sur le pavé. Je me retournai; c'était Antoine; il nous échappa une exclamation simultanée.

— Vous ici, Monsieur? dit-il.

— Toi ici? m'écriai-je.

— C'est vrai, ajouta le garçon, qu'à me voir dans ces quartiers on me prendrait pour un chien perdu. Mais il faut vous dire, Monsieur, que j'ai un oncle laitier au boulevard Rochechouart, et que, de temps en temps, je viens le voir. Dame! il faut les soigner, les oncles, il convient d'être bien dans leurs papiers. Aujourd'hui le bureau a eu tort.

C'est à peine si j'écoutai l'explication d'Antoine, tant je me trouvais encore sous l'empire de mon désappointement. Le garçon attendait une réponse; voyant que je ne songeais plus à lui, il ajouta :

— Je n'ai que faire ici, Monsieur, me dit-il; sauf votre permission, je vais me remettre en chemin.

— Et moi aussi, dis-je en le suivant. Du diable si on me surprend à écouter des correspondants anonymes, ajoutai-je à part moi.

Je me rendis à la rue de l'Ouest par une voiture publique; quand j'y arrivai, Mariette était dehors; elle ne rentra qu'une heure après. Cet épisode ne laissa d'ailleurs dans mon esprit

que des traces fugitives ; le tourbillon de ma vie nouvelle en eut bientôt emporté le souvenir.

J'avais beau fuir ma conscience; je n'étais pas content de moi. Cette existence de brelandier me répugnait; j'avais rêvé des joies plus pures. Ni mon âge ni mes goûts ne s'accommodaient de cette compagnie de jeunes gens sans raison et de femmes sans mœurs. Cependant, chaque jour ma chaîne était plus fortement rivée; j'y travaillais de mes mains, j'aggravais mes servitudes. Loin d'éteindre ma dette, je l'avais accrue; la fortune s'acharnait contre moi. Coralie avait le beau rôle désormais; elle m'humiliait par sa grandeur. J'espérais en sortir par une veine heureuse, m'acquitter et m'éloigner de ce tripot; le sort ne le voulut pas. J'y étais ramené tous les soirs par un espoir nouveau, et j'en sortais avec une déception nouvelle. Cependant, ces pertes répétées avaient créé dans ma maison un état de gêne qui frappait les yeux. Mariette s'y résignait sans se plaindre, et s'appliquait à en amoindrir les effets. Son humeur n'avait pas changé. Pas un mot blessant, pas un reproche, rien qui pût faire allusion à mes torts. Cette résignation si entière me blessait ou me touchait suivant l'état de mon âme. Tantôt j'y voyais l'effet d'une complète indifférence; tantôt j'y découvrais la preuve d'une grande bonté.

Depuis que je m'étais créé des relations hors de ma maison, les habitudes intérieures en avaient été profondément modifiées. Mariette ne recevait qu'à cause de moi; elle prit motif de mes absences pour vivre dans un complet isolement. Denise lui suffisait; ces deux femmes se comprenaient, s'entendaient à merveille. Un jour ma femme allait chez les Bernard; l'autre jour les Bernard venaient chez ma femme; la soirée s'écoulait entre le travail et les causeries. Le commis lisait le journal ou jouait avec son enfant, et dans les grandes occasions on avait une tasse de thé et des gâteaux. A ce tableau de famille, il ne manquait que moi ; j'y brillais par mon absence. Quelquefois Bernard s'en révoltait et poussait les choses jusqu'à m'accuser. Alors, Mariette lui mettait sa blanche main sur la bouche et lui disait :

— Mêlez-vous de vos affaires, monsieur le grondeur; mêlez-vous de vos affaires.

Moi-même, après des nuits fiévreuses et sans sommeil, souvent j'éprouvais quelque plaisir à rester dans cet intérieur doux

et tranquille. Ou bien, j'allais surprendre les Bernard à l'issue de leur dîner, et je passais quelques heures avec eux. Mon collègue ne manquait pas de mettre l'occasion à profit, et m'adressait une mercuriale que j'écoutais en homme résigné. Le digne homme ne savait pas, ne pouvait pas savoir comment j'avais été conduit là, et que mes torts bien réels n'étaient après tout que des représailles. A quoi bon le mettre dans de telles confidences ? Les eût-il comprises seulement ! Ce garçon n'avait jamais connu autre chose qn'un bonheur calme, uni, sans secousse comme sans excès. Il valait mieux le laisser dans sa sphère, et ne point l'initier aux orages de la passion ! Je me tus donc ; j'aimais mieux jouer, à ses yeux, le rôle de coupable que celui d'offensé.

Un soir pourtant il se passa chez lui une scène qui ne fut pas sans influence sur mes déterminations. Je les trouvai tous deux à table, le mari et la femme, qui dressaient leur petit état de fortune. Denise prétendait que leurs bons de Naples ne représentaient que deux mille huit cents francs ; Théophile soutenait qu'ils devaient aller à deux mille neuf cents francs. Là-dessus, grand débat. Il faut dire que, depuis qu'il ne s'avisait plus de spéculer sur les lapins, Bernard était devenu capitaliste. Il avait disséminé çà et là de petites sommes jusqu'à la concurrence de cinq mille trois cents francs qui constituait alors son actif, net de toutes charges. Encore ne comprenait-il là dedans ni les épingles de sa femme, ni six cents francs en or qu'elle avait cachés, Dieu sait où ! et qui devaient servir au trousseau de leur fille. Il ne faut pas croire d'ailleurs que ces épargnes eussent été obtenues aux dépens du bien-être domestique. Jamais, au contraire, la maison n'avait eu meilleur air : à part le jardin, tout était mieux qu'à Belleville. Ce qui avait formé ce pécule, c'était le travail de Bernard et une spéculation heureuse sur deux cents mètres de terrain qu'il avait su acheter et revendre à propos.

Mon arrivée termina le conflit ; les bons de Naples furent oubliés et l'entretien devint général. Toutes les fois que j'allais chez Denise, elle ne manquait pas de se mettre en frais pour me retenir et pour me faire trouver du charme au spectacle de sa maison. A toute force il fallut prendre le café avec eux, puis la prune à l'eau-de-vie. L'excellente femme me prodiguait les séductions. De son côté, Bernard se montrait sensible aux petits

raffinements dont ma présence était le motif et les partageait avec une satisfaction évidente. Cependant, quand il eut achevé son café, il se leva et prit son chapeau.

— Eh bien ! où vas-tu, Monsieur Bernard? — lui dit sa femme.

— Où je vais, mignonne, je vais voir à me lancer dans le grand genre, comme Mongeron.

— Voyez-vous le débauché ! dit gaiement Denise.

— Oh ! moi, ajouta Bernard, ça ne me manque jamais. Toutes mes soirées sont prises. Entre cinq ou six, j'ai un grand-livre qui m'attend ; entre sept et neuf, j'en ai un autre. Voilà le genre que je me donne. Deux et deux font quatre, à perpétuité. Que voulez-vous, Mongeron? il faut bien que l'eau arrive au moulin.

En achevant ces paroles, il vint embrasser sa femme, et regardant la pendule :

— Sept heures moins dix, s'écria-t-il ; je suis en retard de trois minutes. Que pensera mon carrossier?

Il s'élança vers la porte, et, avant de la fermer, il m'adressa un dernier mot :

— Mongeron, dit-il en me montrant sa femme du doigt; vous avez les coudées franches; allez.

— Fi, le vilain ! s'écria Denise.

Nous restâmes seuls, et, après quelques minutes de silence, je dis :

— Le brave homme!

— Oh! oui, le brave homme, me répondit Denise en me remerciant du regard; on irait loin pour en trouver un meilleur. Voici bientôt quinze ans que nous sommes mariés, eh bien ! jamais il ne m'a donné une minute de chagrin. C'est simple comme un enfant et doux comme un agneau. Puis laborieux, laborieux ! Il périrait à la peine, si je ne le retenais.

— Vous vous aimez, Denise, lui dis-je en laissant échapper un soupir ; quand on s'aime, on est toujours heureux. Que je vous envie !

— Vous, voisin, et que vous manque-t-il pour être heureux comme nous ! N'avez-vous pas une femme qui est un modèle, une perfection ! Allez, je la connais bien, Marielte. Elle est un peu fière, un peu en dedans; mais que de qualités ! Ah! si vous aviez su la prendre ?

— Moi ? dis-je un peu piqué. Et après un court silence, j'ajoutai : Vous ne savez pas tout, Denise.

— Voisin, voisin, j'en sais beaucoup, dit-elle en secouant la tête ; est-ce que je serais femme sans cela ? Nous cache-t-on quelque chose, à nous ? C'est bon pour Bernard de ne rien voir ; mais nous !

— Vous, Denise, et que savez-vous ?

— Écoutez, Monsieur Mongeron, voulez-vous que je vous parle franchement, là, bien franchement ?

— Faites.

— Vous le prendrez en bonne part, n'est-ce pas, voisin ?

— Pourquoi le prendrais-je autrement, Denise ?

— Eh bien ! Monsieur Mongeron, vous comprenez que je ne vois pas tous les jours Mariette sans qu'il soit un peu question de vous entre elle et moi. De quoi pourrions-nous parler, nous autres femmes, si ce n'est de nos maris ? C'est notre seul bonheur, après tout. Nous nous sommes donc occupées de vous souvent, très-souvent. Faut-il maintenant vous dire tout ce que j'en pense ?

— Denise, Denise, ne me ménagez pas ; je puis tout entendre ; parlez.

— Alors, voisin, je vous dirai nettement que vous avez tort ; oh ! là, bien tort.

Elle avait prononcé cette condamnation d'une manière si catégorique et si formelle, que j'en éprouvai un peu de dépit. Je me levai brusquement :

— Voilà bien les femmes ! m'écriai-je. Comme elles se soutiennent entre elles !

— Qu'avais-je dit, voisin ? J'étais certaine que vous vous fâcheriez.

— Non, Denise, non, je ne me fâche pas ; mais c'est me juger bien à la légère. Vous ne savez pas tout, vous dis-je.

— J'en sais assez, reprit sévèrement madame Bernard, pour voir que les torts sont plutôt de votre côté. Croyez-le bien, voisin, les femmes se connaissent entre elles. Voici longtemps, Dieu merci ! que je fréquente Mariette. Eh bien ! je vous répète que vous avez tort. J'aime Bernard, n'est-ce pas ? je l'aime autant qu'une femme peut aimer. Eh bien ! s'il m'avait fait la moitié de ce que vous avez fait à Mariette, je l'aurais déjà quitté.

Jamais je n'avais entendu Denise s'exprimer ainsi ni avec un

tel accent. Une conviction profonde pouvait seule lui inspirer ce langage. Je me sentis émus et troublé.

— Denise, Denise, si vous saviez! lui dis-je d'un ton suppliant.

— Mon Dieu! je devine, voisin, je sais combien il peut se loger de mauvaises idées dans la tête d'un homme. Mais croyez-moi, vous avez tort, bien tort.

Je ne pouvais la tirer de cette sentence; elle y revenait toujours et prenait plaisir à s'y appesantir.

— Ah! m'écriai-je, si seulement j'étais sûr que Mariette m'aimât!

— Si elle vous aime, voisin, en doutez-vous?

— Oui, Denise, j'en doute, répliquai-je, et cette fois avec un accent convaincu.

— C'est là votre tourment; eh bien! me dit-elle, attendez.

Madame Bernard se leva, alla droit à un secrétaire, et, après en avoir fouillé les tiroirs, elle y prit une lettre, puis revint s'asseoir à mes côtés :

— Qu'est-ce? lui dis-je.

— Une lettre de Mariette, voisin.

— Vous êtes donc en correspondance avec elle?

— Voici ce que c'est, Monsieur Mongeron. Un soir, nous causions précisément à votre sujet, et comme j'ai été aujourd'hui dure pour vous, je l'étais pour elle. Dans cette maison-ci, on ne souffre rien de louche. Quand j'ai vu que vous quittiez votre femme, je l'ai soupçonnée d'abord, et j'ai voulu en avoir le cœur net. Si Mariette ne s'était pas expliquée de manière à me satisfaire, j'aurais dit à Bernard : — Rompons! et nous aurions rompu. Je l'ai donc pressée, et, au lieu de me répondre sur-le-champ, elle m'a dit : Je vous écrirai. Et, en effet, elle m'a écrit. Voici sa lettre, voisin; c'est après l'avoir lue que je lui ai donné raison et que je vous ai donné tort. Oui, répéta-t-elle avec une espèce de solennité, vous avez tort, Monsieur Mongeron.

— Et que dit cette lettre, Denise?

— Tenez, lisez, répliqua-t-elle, en me la remettant.

XL

DE BONNES GENS.

La fermeté de Denise, l'arrêt obstiné dont elle me frappait avaient jeté quelque trouble dans mon esprit, et ce fut sous cette impression que je parcourus la lettre dont elle venait de se dessaisir. Voici ce qu'elle contenait :

« Ma chère Denise,

« Vous avez raison ; il ne faut pas qu'il règne le moindre « nuage entre nous. Vous avez été franche ; je le serai aussi. Il « n'y a plus d'amitié là où il n'y a point de confiance.

« Depuis que je suis rentrée chez moi, vos dernières paroles « retentissent à mon oreille, et même, en ce moment, où je suis « occupée à vous écrire, il me semble que je les entends. — « N'auriez-vous rien à vous reprocher envers votre mari ? m'a- « vez-vous dit, Denise. — C'est bien votre crainte, n'est-ce pas ? « et c'est aussi là-dessus que je me suis interrogée et que je « m'interroge encore, tout en traçant ces lignes.

« Eh bien ! Denise, aussi vrai que je vous aime ; aussi vrai « que vous êtes, vous et Bernard, les êtres les plus purs que j'aie « rencontrés, non, je n'ai aucun reproche à me faire. La main « sur la conscience, je vous le déclare, mon amie, je n'ai à « rougir d'aucune de mes pensées ; elles sont toutes dignes de « vous. Quant à mes devoirs, je les ai *tous* remplis, oui, *tous*. « J'insiste à dessein sur ce mot, et c'est un témoignage que je « mets quelque orgueil à me rendre.

« Vous connaissez Edouard ; vous savez combien il est bon, « aimant, dévoué ; il n'a que le défaut de pousser ces qualités « à l'extrême. Il manque de mesure, de sang-froid, d'égalité « d'humeur, enfin de ce qui rend un intérieur doux et calme « comme le vôtre, Denise. J'ai pu souffrir de cela, on ne me « verra jamais m'en plaindre. On ne nous a point jetées en ce « monde pour y vivre selon nos goûts ; le premier titre d'une « femme est la résignation. Nous sommes toujours martyres « par quelque point, mon amie ; c'est notre lot, il faut s'y ac-

« coutumer. Mais nous avons aussi une force, celle de savoir « attendre. Le temps est pour nous, et son appui ne nous trompe « pas. J'attendrai donc.

« Vous me direz peut-être que j'ai tort de prendre les choses « avec ce calme, et qu'un peu de bruit vaudrait mieux. Que « voulez-vous, Denise? mon cœur aime mieux la douleur que « la plainte. C'est de l'orgueil peut-être, de la fierté ; mais, si je « dois en mourir, ce sera du moins avec le sourire sur les lè- « vres ; alors seulement on verra combien j'ai souffert.

« Ainsi, Denise, quoi que puisse faire mon mari, je resterai ce « que vous m'avez vue, triste, mais tranquille. Il n'est point de « torts que je me sente en mesure d'excuser et qui soient au- « dessus de ma patience. Plus j'avance dans la vie, plus elle se « dépouille d'illusions et se présente à moi sous la forme d'un « devoir. Ce devoir, je le remplirai en entier, je l'ai promis de- « vant Dieu et ne me parjurerai pas. Peut-être me sera-t-il tenu « compte un jour de mes efforts, et, tôt ou tard, en retour de « cette silencieuse abnégation, j'obtiendrai un peu de confiance. « C'est aujourd'hui la limite de mes désirs ; je n'ose rien espé- « rer au delà.

« La confiance, voilà ce qui manque à notre intérieur. Il faut « croire que c'est par ma faute, Denise, et que je n'ai pas su la « mériter. Que vous êtes heureuse sous ce rapport, et combien « je vous envie! Jamais l'ombre d'un doute n'a pesé sur votre « union ; vous êtes ce que vous étiez dans la première heure de « vos amours, sûrs l'un de l'autre, de près comme de loin. Vos « mains peuvent se quitter, mais non vos cœurs. C'est ainsi « que l'on s'aime, Denise, lorsque l'estime épure la passion et « la dépouille de ce qu'elle a de véhément, pour ne laisser que « ce qu'elle renferme de pur et de délicat.

« Édouard ne m'a pas comprise; j'étais née pour des affec- « tions douces et non pour des liens orageux. Il ne voyait pas « le mariage du même œil que moi, et y apportait trop de sou- « venirs de ses liaisons fugitives. Ce n'est point un reproche « que je veux lui adresser, Denise ; il sentait autrement que « moi, voilà tout. J'ai eu le tort, peut-être, d'y mettre trop de « réserve et de manquer d'abandon. C'est une faute que « j'expie.

« Toute ma vie est pleine de pareilles douleurs. Enfant, j'ai « perdu ma mère au moment où je commençais à sentir le prix

« de ses caresses; jeune fille, j'ai vu se mêler à mes joies de « vives alarmes et des regrets amers ; femme, j'éprouve au- « jourd'hui l'humiliation d'un délaissement. Est-ce assez, « Denise, et ne trouvez-vous pas que j'ai mérité que l'on me « plaigne et que l'on me console? Aimez-moi bien, aimez-moi « comme je vous aime; je ne veux pas être consolée autre- « ment. Il n'est rien de tel qu'une affection vraie pour guérir « les grandes blessures du cœur.

« Mon amie, que ces explications restent entre nous. Je ne « veux pas jouer le rôle d'une abandonnée; je tiens surtout à « ne pas manquer de dignité dans le délaissement. Lorsque « Édouard sera fatigué de la vie qu'il mène, il me trouvera ce « qu'il m'a laissée, l'attendant toujours, et prête à le recevoir « comme si jamais il ne m'eût négligée. Ce que nous ferions « d'ailleurs pour le ramener, Denise, ne servirait de rien. La « plainte et l'éclat ne sauvent pas une femme de l'abandon. Ainsi, soyez patiente autant que je le suis, et n'allez pas épouser ma querelle. Je sens que j'ai dans le cœur des tré- « sors de résignation, et que mon mari sera revenu à moi avant que je ne les aie épuisés.

« Vous avez voulu un examen de conscience, mon amie; le voilà. Croyez que je me montrerai toujours, quoi qu'il arrive, digne de vous. Je ne suis pas de ces femmes qui voient dans les fautes d'autrui un encouragement et un prétexte pour les leurs. Ce sont là des subtilités de casuiste. J'aime mes devoirs pour mes devoirs, et n'ai jamais compris les tristes revanches de l'orgueil blessé. Sur l'honneur, Denise, il n'existe pas au monde une femme, excepté vous peut-être, qui soit mieux défendue que moi contre la séduction. Je pourrais dire que je la mets au défi, si user de ce mot n'était pas blesser la pudeur.

« Voilà une longue lettre, mon amie; je l'ai écrite avec plaisir; la lirez-vous de même? Adieu, je ne prétends pas me faire plaindre, mais je tiens à me faire aimer. Aimez-moi donc, dût votre bon Théophile devenir jaloux de moi. C'est un compte que je réglerais avec lui. Adieu encore.

« MARIETTE. »

J'avais lu cette lettre à haute voix et à mesure que je m'identifiais mieux avec le sentiment qui l'avait dictée, avec le

ton mélancolique dont elle était empreinte, mon organe devenait moins ferme et mon débit moins assuré. Une plainte si douce me touchait plus que des reproches sanglants. J'aurais été plus fort contre la colère que contre cette résignation. Peu à peu je me voyais entraîné à faire un retour sur moi-même, à examiner ma conduite sous son véritable jour. Quelle révélation imprévue ! Pendant que j'accusais ma femme de supporter mes torts avec une fermeté stoïque, elle était la proie d'un découragement profond. Là où je voyais de l'indifférence il n'y avait que de la dignité. Je me sentis coupable, je m'humiliai : si Mariette s'était trouvée là, je me serais jeté à ses genoux et lui eusse demandé grâce.

C'était un bon mouvement ; mais bientôt il s'y en joignit un autre plus cruel et plus triste. Pour la première fois, j'apercevais la profondeur du gouffre dans lequel je m'étais laissé entraîner. Toutes les joies de mon âme vinrent se briser contre cet écueil. L'amour, le bonheur m'étaient rendus ; j'y touchais et ne pouvais m'en emparer. Volontairement j'avais accepté des chaînes, rendues plus lourdes par des services onéreux. Quel châtiment, et qu'il était mérité ! J'avais beau chercher des moyens de salut, je n'en trouvais aucun qui ne fût une atteinte à mon honneur. Ainsi nul espoir d'en sortir, et j'avais si bien fait, que la plainte m'était interdite.

Voilà quelles pensées me dominaient et inondaient mon âme d'amertume. Je n'y pus tenir, je me levai et parcourus le salon à grands pas. J'avais oublié que je n'étais pas chez moi, que madame Bernard se trouvait là. Je ne voyais plus, je n'entendais plus rien ; je ne répondais qu'aux voix intérieures dont j'étais poursuivi. Enfin, Denise rompit le silence :

— Eh bien ! me dit-elle, d'une voix qui allait au cœur.

Je me réveillai ; le sentiment de ma position reprit le dessus, et, me retournant vers elle :

— Eh bien ! Denise, il est trop tard !

— Trop tard ! — s'écria-t-elle avec un accent douloureux.

— Trop tard, — répétai-je d'un air consterné.

— Monsieur Mongeron, Monsieur Mongeron, — reprit vivement Denise, — ne parlez pas ainsi, je vous en conjure, vous me feriez trop de mal ; non, je ne vous crois pas, je ne puis vous croire. Il n'est jamais trop tard pour revenir vers ceux qu'on aime. Est-ce de Mariette que vous avez peur ? Vous voyez

bien qu'elle vous attend, Monsieur, qu'elle souffre en silence; qu'elle sera heureuse de votre retour! N'avez-vous pas lu sa lettre? Que vous faut-il de plus?

— Hélas! Denise, lui dis-je, l'obstacle ne vient pas de là. Je sais ce que vaut Mariette, et si vous pouviez lire dans mon cœur, vous verriez de quels regrets il est déchiré. Oh! plaignez-moi, ajoutai-je avec accablement, plaignez-moi et ne m'interrogez pas. Il y a là des choses que des oreilles comme les vôtres ne doivent point entendre et qui pèsent désormais sur ma vie comme un éternel obstacle au bonheur. Mariette a raison; notre existence est un malentendu, et nous n'aurons tous deux de repos que dans la tombe.

La tristesse de ces paroles, l'accent plus triste encore que je leur donnai, émurent profondément la femme de mon ami. Je m'étais assis près d'elle et y restais comme affaissé sous le poids de ma douleur. Elle me prit la main, et, me la serrant avec affection :

— Monsieur Mongeron, me dit-elle, pourquoi manquer de confiance? Sommes-nous si sévères, Bernard et moi, que vous ayez peur de nous raconter vos secrets? Qui sait, peut-être réussirons-nous à vous donner un bon avis. Théophile vous aime tant, et moi j'aime tant Mariette! Voyons, mettez-y un peu de bonne volonté! Parlez, parlez.

— Impossible, Denise, lui dis-je; j'aurais trop à rougir devant vous. C'est une partie de ma vie que je voudrais pouvoir enfouir.

— Bah, répliqua-t-elle avec une gaieté douce, je ne suis point une prude; allez toujours.

— Non, non, jamais! m'écriai-je.

— Eh bien! Monsieur Mongeron, vous avez tort, me dit Denise avec plus de sévérité. Quand on ne veut pas avouer ses fautes, c'est qu'on y persiste. Mon Dieu! quel crime si grand avez-vous donc commis? Quel est votre tort! Une maîtresse peut-être!

Elle me regardait en même temps, afin de chercher une réponse sur ma physionomie; je baissais les yeux comme un coupable.

— Alors, Monsieur, ajouta sévèrement Denise, on rompt avec de pareilles créatures et l'on revient vers sa femme. Je

connais Mariette ; elle vous pardonnera tout. Faites cela, mon voisin, poursuivit-elle d'un ton plus affectueux, nous vous en saurons tous gré. Vous manquiez à nos soirées, elles seront complètes avec vous. Théophile s'impatientait assez de ne pas vous avoir. Il fera votre piquet, et nous deux Mariette nous vous tricoterons des bas. Allez, Monsieur Mongeron, c'est un bien meilleur régime pour le cœur, que celui où vous vous êtes jeté. Des femmes qui vous trompent, qui vous dépouillent et qui se moquent ensuite de vous! Croyez-moi, revenez à nous; vous n'y perdrez rien. Il n'y en a pas une parmi vos beautés du dehors qui vaille le petit doigt de Mariette.

— A qui le dites-vous? m'écriai-je.

— Ah! vous en convenez, poursuivit-elle. Alors cela va de source; vous allez revenir vers nous. Votre femme sera-t-elle contente!

— Denise, Denise, répliquai-je d'un ton suppliant, n'ajoutez pas, de grâce, à mon chagrin, à mon dépit, à mes tortures. C'est impossible, vous dis-je, impossible. Je suis enchaîné, je suis esclave, je ne m'appartiens plus.

Ma voix avait pris peu à peu un tel accent de conviction et d'impétuosité, que la pauvre femme tressaillit, comme si cet aveu l'eût touchée d'une manière directe :

— Monsieur Mongeron, me dit-elle, je ne comprends rien à ce propos. Un homme appartient d'abord à sa femme ; il n'y a point de droit au-dessus de celui-là. Comment en serait-il autrement pour vous ?

— C'est mon secret, Denise.

— Alors, vous allez m'y mettre de moitié, dit-elle avec résolution. Non, Monsieur, ajouta-t-elle en répondant à un geste qui exprimait un refus, vous vous en défendriez en vain. Mariette est malheureuse, j'insisterai jusqu'au bout. Vous-même, monsieur Mongeron, vous n'êtes point heureux, avouez-le. Vous aimez mieux revenir vers nous, reprendre vos habitudes, je le vois. Eh bien! parlez alors. Je n'en dirai rien à personne, pas même à votre femme, si vous l'exigez. Je serai discrète autant que cela pourra vous convenir, discrète comme un confesseur ; est-ce assez vous dire ? Parlez.

Je fus vaincu par ces instances. C'était une confidence délicate et bien humiliante pour moi : je m'y résignai pourtant. Je ne voulais pas que Denise pût supposer qu'il me restât,

après la lettre que je venais de lire, la moindre prévention contre Mariette; je voulais qu'elle sût bien que les obstacles avaient une autre cause, une cause qui tenait à mes seuls torts, à mes folies, à mes écarts. J'aimais mieux paraître coupable qu'ingrat, et faire accuser ma raison que mon cœur.

— Vous me promettez bien, Denise, lui dis-je, que vous garderez pour vous seule ce que je vais vous confier ?

— Oui, monsieur Mongeron.

— Eh bien ! écoutez.

Je lui racontai alors ma dernière aventure avec Coralie, et les égarements dans lesquels je m'étais laissé entraîner. J'aurais voulu glisser sur quelques détails, et, entre autres, sur mes pertes de jeu; mais Denise m'enlaça dans un interrogatoire habile qui eût fait honneur à un procureur du roi. Elle m'arracha un aveu après l'autre, et me mit la conscience à nu. Elle sut de quelle somme j'étais endetté, et à qui j'avais eu recours pour mes emprunts. Ce fut une confession générale; après une heure d'entretien, je n'avais plus rien à lui apprendre; elle tenait mon secret.

— Vous aviez raison, Monsieur Mongeron, c'est grave, très-grave, me dit-elle.

— N'est-ce pas? lui répondis-je. Comment rompre, après cela?

— Chut! me dit-elle en portant son index à ses lèvres.

— Qu'est-ce donc, Denise ?

— Voici Bernard qui rentre; j'entends ses pas dans l'escalier.

Le commis d'ordre reparut en effet, après avoir déposé son parapluie et ses socques, et dès qu'il m'eut aperçu :

— Eh ! eh ! s'écria-t-il gaiement, la séance a été longue, à ce qu'il me paraît. Malepeste ! Mongeron, comme vous prenez racine !

— Voyons, voyons, débauché, dit Denise en l'interrompant, que signifie ce langage ? Approchez-vous d'ici qu'on vous arrange ce nœud de cravate, Monsieur ! Où avez-vous pu vous chiffonner ainsi ?

— Les livres du carrossier, Denise; ces maudits livres ! Une erreur de sept centimes que je cherchais depuis huit jours. Enfin je l'ai trouvée, ajouta le commis d'ordre avec un accent

de triomphe. Pour les chiffres, mes enfants, il ne faut pas venir après moi : j'y excelle.

— Voyez-vous cette modestie ! s'écria Denise.

— Oui, mignonne, oui, et j'en ai une preuve ici, ajouta Bernard en tirant un papier de sa poche. Qu'est-ce que je te disais de nos bons de Naples ? Tiens, lis.

— Que veux-tu que je lise, monsieur Bernard ? répliqua Denise en repoussant de la main le papier que lui tendait son mari.

— Lis, te dis-je, et tu verras ! deux mille neuf cent onze francs vingt-cinq centimes. Voilà ce qu'ils valent au cours du jour, nos bons de Naples. N'est-ce pas mon chiffre de tantôt ?

— Comment dis-tu cela, monsieur Bernard ?

— Deux mille neuf cent onze francs vingt-cinq centimes, ma chère ; juste comme je te le soutenais.

— Eh bien ! Monsieur Bernard, tu les vendras demain, tes bons de Naples, entends-tu ?

— Ah ! et pourquoi cela, Denise ?

— Viens ici, je te l'expliquerai, répondit-elle en l'entraînant dans un coin. Pardon, monsieur Mongeron, dans dix minutes nous sommes à vous.

Elle prit son mari à part et s'entretint vivement avec lui. Par discrétion, je me tenais aussi éloigné que possible ; quelques mots pourtant arrivèrent jusqu'à moi.

— Certainement, certainement, disait Bernard.

Denise alors compléta ses instructions pendant que son mari secouait la tête et ajoutait :

— Comment diable pourrai-je m'y prendre?

— Ainsi, c'est convenu, Monsieur Bernard, dit Denise en terminant cet incident. Monsieur Mongeron, — reprit-elle en venant vers moi, — je vais vous quitter. Il faut que j'aille prendre ma fille qui est chez des amis. Mais voici Théophile qui doit avoir une petite affaire à vous proposer. Monsieur Bernard, tu expliqueras cela au voisin, n'est-ce pas ?

— Oui, ma femme, oui, dit celui-ci d'un air embarrassé.

— Alors, adieu, Monsieur Mongeron ; et écoutez bien ce que vous dira mon mari.

Elle partit en laissant son Théophile en proie à une perplexité évidente. Je n'ai jamais vu une attitude plus inquiète que celle de ce digne garçon. Un malaise profond se peignait sur sa physionomie, il ne savait s'il devait s'asseoir ou rester

debout, m'aborder de front ou de travers, prendre un fauteuil ou s'installer sur le canapé. Ce fut ce dernier parti auquel il s'arrêta après de longues délibérations.

— Mettons-nous ici, Mongeron, me dit-il, nous serons plus à l'aise pour causer.

Je lui obéis et pris place à ses côtés; mais comme si, en prononçant ces mots, sa langue eût fait tout l'effort dont elle était capable, il se livra à une nouvelle pause, pendant laquelle ses doigts jouaient machinalement avec les glands des coussins. Je vis qu'un peu d'aide était nécessaire à un esprit aussi embarrassé, et j'essayai de le mettre sur la voie.

— Qu'est-ce, Bernard, lui dis-je, et de quoi votre femme voulait-elle parler ?

Le commis d'ordre tressaillit comme un cerf que l'on force, et faisant un effort désespéré :

— Oui, me dit-il, c'est une idée à Denise! une idée singulière, Mongeron. Vous nous avez entendus causer des bons de Naples, n'est-ce pas! Eh bien ! voilà qu'elle les prend en grippe, qu'elle ne peut plus les souffrir.

— Et pourquoi cela, Bernard ?

— Le sais-je, mon cher? Il faut croire qu'elle aura eu de mauvais renseignements sur le roi des Deux-Siciles, elle n'a plus la moindre confiance dans son crédit. Les femmes ont quelquefois des idées bizarres.

Je ne comprenais pas bien en quoi ceci pouvait m'intéresser et attendais que Bernard sortît de ses préambules.

— Alors, elle veut s'en défaire ? dis-je, l'aidant de mon mieux.

— C'est cela, s'écria Théophile en homme enchanté d'être mis sur la voie ; elle veut s'en défaire. J'aurais pu dire non, mais vous savez que lorsque les femmes ont quelque chose en tête, elles en viennent toujours à bout. J'ai mieux aimé céder sur-le-champ. Je vendrai donc mes bons de Naples demain. Le cours est élevé, nous y gagnons dix pour cent au moins.

— Bonne opération ! m'écriai-je.

— Oui, Mongeron, bonne opération , très-bonne opération. Dix pour cent !

Après cet effort, Bernard retomba comme épuisé et eut de nouveau recours au silence. Pour se donner un maintien il se remit à jouer avec les glands de ses coussins. Je ne savais plus

que penser d'un embarras qui se manifestait par de pareils symptômes. Enfin Théophile se décida :

— Écoutez, Mongeron, me dit-il, je vais vous prier de me rendre un service ; mais, auparavant, je voudrais être certain que vous ne me refuserez pas.

— Non, certes, Bernard, lui répondis-je avec chaleur ; vous savez que vous pouvez disposer entièrement de moi. Dites.

— Voici ce que c'est, Mongeron, et il ne faut pas que cela vous blesse, au moins.

— Mais non, mon ami, lui dis-je, mais non.

— Eh bien ! voici mille écus que nous allons toucher pour nos bons de Naples. Cela m'inquiète, Mongeron, plus que vous ne croiriez.

— Bah ! lui dis-je, de l'argent ?

— Oui, de l'argent, mon ami, c'est ce qu'il y a de plus gênant au monde. Figurez-vous qu'on ne sait où le placer. Les fonds publics ? Cela varie tous les jours. On veut savoir la cote, on n'en dort pas. Les banquiers ? Au moment où vous vous croyez sûr, ils emportent vos petites épargnes. Enfin, Mongeron, ça m'est un souci que ces mille écus. Parole d'honneur, je ne sais qu'en faire.

A l'appui de ce singulier aveu, le commis d'ordre m'interrogea du regard. Je comprenais enfin où il voulait en venir, et quel complot il avait tramé avec Denise. Bernard jouait son rôle en maladroit ; mais que de bonté se cachait là-dessous ! Quel être accompli ! quelle âme parfaite ! Je me sentis touché par cette délicatesse naturelle et dépourvue de raffinement. Comme il était gêné d'avoir à m'offrir quelque chose, et quels étranges détours il prenait pour me le faire accepter ! Que cet embarras même avait de noblesse et de grandeur ! Je ne l'en tins pas quitte pour si peu et voulus pousser l'épreuve jusqu'au bout.

— Un employé que l'argent incommode, voilà du nouveau, lui dis-je.

— Mais oui, mais oui, Mongeron, surtout quand on est maniaque comme moi. J'aime à connaître les gens à qui je prête. Si je pouvais choisir, je n'aurais que des amis pour débiteurs. Par exemple, je ne leur fais point de grâce : cinq pour cent d'intérêts, et payables par semestre. Oh ! pour cela ric-à-rac.

Je suis dur comme un Arabe, moi. Après tout, les affaires sont des affaires, n'est-ce pas, Mongeron?

Si je l'avais osé, j'aurais ri de ces précautions oratoires; je me contins de peur de troubler l'orateur et il continua :

— J'ai donc là mille écus à placer, reprit-il, et pas un ami sous la main. Mais j'y pense, ajouta-t-il comme s'il eût été éclairé par une inspiration soudaine, pourquoi ne vous en chargeriez-vous pas, Mongeron?

— Moi? lui dis-je en riant.

— Oui, vous! répliqua Bernard; ce serait si commode d'avoir mon placement à quatre pas de chez moi. Pas besoin d'aller courir loin pour les intérêts; j'aurais cela porte à porte. Allez, Mongeron, vous nous rendriez un fameux service à moi et à Denise, si vous nous preniez ces mille écus.

— En vérité, Bernard.

— Ma femme vous le répétera, Mongeron, ce serait nous obliger. Vous prendriez tout le temps que vous voudriez; le plus long serait le mieux. Moi, pourvu qu'on me serve les intérêts, c'est tout ce que je demande. Que ferais-je du capital? Eh bien! vous décidez-vous? Faudra-t-il que Denise vous en prie?

C'en était assez; je regardai l'excellent homme d'un air attendri, et lui prenant la main :

— Bernard, lui dis-je, vous êtes un grand cœur. Merci, mon ami, merci. Je devine votre générosité.

— Moi, généreux! s'écria le commis d'ordre, jouant son rôle jusqu'au bout; vous me flattez, Mongeron. Cinq du cent, entendez-vous; voilà comment je suis généreux. Je vous traite en véritable Turc.

— C'est assez feindre, mon ami, lui dis-je.

— Et à cheval sur les intérêts, Mongeron. Je ne vous ferai pas grâce d'un jour, entendez-vous. Sur les questions d'argent, je ne plaisante jamais. C'est ma manière de les envisager.

Bernard avait fait son thème et il était impossible de l'en faire sortir. Il persistait à présenter cet emprunt comme un service que je lui rendrais, et continuait à m'énumérer les avantages qu'il en devait recueillir. J'étais à bout d'arguments, lorsque Denise entra et vint joindre ses prières aux profonds calculs de son mari :

— Monsieur Mongeron, me dit-elle avec une bonté d'ange, Bernard a raison. Acceptez; c'est nous rendre service. La maison

va en devenir plus gaie. Nous allons être tous heureux. Et à qui d'ailleurs pourriez-vous vous adresser qui vous aimât mieux que nous? Allons, voisin, vous nous devez cette préférence.

Je me laissai vaincre par les instances de ces dignes amis; je cédai, et Bernard s'occupa de vendre ses bons de Naples. C'était juste la somme que je devais à Coralie; j'allais m'affranchir d'une servitude indigne de moi.

— Et surtout pas un mot devant Mariette! dit Denise lorsque tout fut arrêté, pas un mot, entends-tu, Bernard!

— Très-bien, répondit le commis d'ordre.

Le lendemain, les mille écus étaient entre mes mains, et je m'empressai d'aller acquitter ma dette. J'avais choisi une heure de la journée où Coralie se trouvait habituellement seule, et, en entrant, je déposai mon rouleau d'or sur sa chiffonnière. A ma gravité, à ma réserve, elle comprit les intentions qui m'animaient et me dit :

— C'est un congé que tu prends, n'est-ce pas?

Je fis un signe d'adhésion; elle y répondit par un sourire plein d'ironie, et, tout en jouant avec la cordelière de sa ceinture, elle ajouta :

— Bah! tu nous reviendras plus tôt que tu ne crois, mon chérubin.

— Jamais! lui dis-je.

— Voilà un mot à la Corneille, mon gros garçon; mais, c'est égal, on en a vu revenir de plus loin que toi. Je t'attends à ton second malheur.

XLI

LA PORTE VERTE.

Grâce au secours imprévu que j'avais rencontré chez les Bernard, j'étais sorti du mauvais pas où mon système de représailles m'avait conduit. Denise ne s'était pas trompée dans ses calculs; nos douces habitudes d'intérieur se rétablirent sur le pied d'autrefois, et Mariette jouissait de mon retour sans se douter des circonstances qui l'avaient amené. Je m'attendais à plus d'élan de sa part, à des témoignages plus expansifs; elle ne se départit pas de sa sérénité ordinaire, et supporta la joie comme elle avait

supporté la douleur, sans que sa physionomie en laissât rien apercevoir.

Cependant j'avais plutôt ajourné que résolu la difficulté d'argent, issue d'un moment d'imprévoyance. Sauf le changement de créancier, l'embarras restait le même. Il s'agissait toujours d'épargner mille écus sur des appointements que les dépenses de la maison absorbaient presque en entier. Pour accomplir ce prodige, il eût fallu le génie de Denise et de Bernard : ce génie nous manquait. Mariette s'était accoutumée à l'aisance, et, pour l'amener à se réduire, il eût fallu lui en confier le motif. Or, un tel aveu me répugnait; j'aimais mieux laisser les choses aller sur l'ancien pied. Pour fuir un danger moindre, je me préparais ainsi un danger plus grand; c'est le calcul habituel de ceux qui manquent du plus précieux des courages, le courage de l'à-propos.

Dans une profession où le revenu est fixe, toute dette est mortelle. Forcément elle en engendre d'autres, et une fois entré dans la voie des expédients, on ne s'arrête plus. L'avancement seul peut créer des ressources nouvelles, et au-dessus d'un certain grade, l'avancement est presque illusoire. Il ne s'y fait point de vides ; les députés, en s'imposant aux emplois supérieurs, y créent plutôt des superfétations. L'âge même n'éclaircit pas les rangs. A partir du poste de chef, personne ne prend sa retraite aujourd'hui. Chacun veut mourir en état complet d'émargement. Les administrations sont remplies de vieillards qui y jouent le rôle d'Eson, et dont les facultés affaiblies pèsent sur l'ensemble des services. Aussi, avec quel soin ils déguisent leurs infirmités ! Comme ils luttent vaillamment contre la sciatique et les lésions du cerveau ! Dans les bureaux, ils ont tous la verdeur du chêne et le port du peuplier. Il est vrai qu'au dehors la nature reprend ses droits, et que les outrages du temps reparaissent dans toute leur étendue.

Ainsi l'avancement ne s'offrait à moi qu'à travers les lueurs incertaines des futurs contingents. Eût-il été immédiat, que mes embarras n'en eussent pas cessé pour cela. A des postes plus élevés sont attachées des obligations plus grandes. Un chef de bureau est astreint à quelque représentation, à des visites, à une tenue dont les grades inférieurs sont affranchis. Il faut se présenter chez les ministres aux jours de réception, il faut avoir un état de maison qui soit en harmonie avec l'impor-

tance de l'emploi, il faut une mise plus recherchée, des vêtements, des gants frais, un linge élégant ; enfin tout ce qui met un homme au niveau du monde officiel. L'échelle des traitements a été si bien combinée avec celle des devoirs, qu'à aucun degré de la hiérarchie l'épargne n'est permise à l'employé. Aussi, une dette, même légère, lui crée-t-elle à l'instant des difficultés de position, à peu près inextricables.

C'est ce que j'éprouvais et ce qui me désespérait. Les Bernard n'étaient pas des créanciers importuns, bien au contraire; en gardant leur argent, je semblais leur rendre service. Cependant il fallait tôt ou tard s'acquitter envers eux ; l'emprunt que je leur avais fait ne pouvait passer à l'état de dette perpétuelle. Eh bien ! j'avais beau chercher, me creuser l'imagination, je n'entrevoyais pas même dans le plus lointain avenir, comment je pourrais me libérer. Point d'héritage éventuel, rien. Grandchamp était chargé de famille ; ma tante et ma mère vivaient d'une modique pension. Toutes mes ressources étaient en moi-même, dans mon emploi, et cet emploi suffisait à peine pour faire face à nos dépenses. Voilà quel fut mon tourment pendant plusieurs années. Il est facile dès lors de comprendre comment je me laissai entraîner vers des expédients chimériques et prendre au premier piége qui me fut tendu.

On se souvient de ce moment de fièvre où la commandite couvrit la France d'un réseau de spéculations. Ce fut la première revanche que le démon du jeu prit contre l'abolition de la loterie et la clôture des maisons publiques : il en a su prendre bien d'autres depuis ce temps. Les passions se transforment, comme le dieu de la Fable, sous la main de ceux qui croient les étouffer. N'importe, il se passa alors un curieux spectacle. Les fortunes s'élevaient du jour au lendemain, comme par enchantement ; on s'endormait pauvre, on se réveillait millionnaire. Le mot de million avait lui-même perdu beaucoup de sa valeur ; il était dans toutes les bouches, on le prodiguait.

Au plus fort de cette crise, je reçus la visite de Frédéric. Depuis longtemps j'avais perdu de vue le brillant employé. Son bureau était éloigné du mien, et je ne me montrais pas jaloux de le rechercher. Aussi son entrée dans mon cabinet me causa-t-elle un peu de surprise. Quant à lui, il se montra aussi à l'aise avec moi que s'il m'eût vu de la veille. C'était toujours la même effusion, la même verve, la même gaieté. Après m'avoir serré

la main, il s'assit, et je vis, à son air de diplomate, qu'il avait quelque ouverture à me faire. Antoine était dans mon cabinet et semblait ne pas vouloir s'en éloigner. Frédéric me fit un signe pour me prier de renvoyer ce témoin importun.

— Antoine, lui dis-je, laissez-nous.

Il fallut répéter l'ordre trois fois : le garçon semblait prendre à tâche de ne pas l'entendre, et surtout de n'y pas obéir. Quand il fut loin, Frédéric commença :

— Mongeron, me dit-il de son ton le plus décidé, je vous apporte votre fortune!

— En vérité! lui répondis-je en riant.

— Je ne plaisante pas, mon cher, votre fortune! Je l'ai là, ajouta-t-il en frappant sur un portefeuille qu'il tenait à la main.

— Dans tous les cas, répliquai-je, elle ne pouvait venir plus à propos.

— Mongeron, poursuivit Frédéric, vous ne savez peut-être pas ce qui se passe. C'est fabuleux, mon cher, fabuleux. Dans deux mois d'ici, il faudra être un imbécile pour n'avoir qu'un million. Des hommes spirituels comme vous et moi, en auront trente ou quarante. Encore est-ce y mettre de la discrétion.

Là-dessus il me parla de je ne sais quelle spéculation qui menait alors grand bruit et dans laquelle il me proposait d'entrer. Les actions venaient d'être émises et offraient un profit considérable. Il ne s'agissait que d'en prendre pour les voir fructifier; rien de plus beau, à entendre le brillant employé.

Je compris où il voulait en arriver et me défendis de mon mieux. Il insista, revint plusieurs fois à la charge et finit par m'entraîner un jour à la Bourse, dans le foyer de ses spéculations. On a pu en me lisant, se faire une idée de ce que je suis, un mélange de crédulité et de défiance, quelquefois simple à l'excès, d'autres fois poussant l'astuce jusqu'au raffinement. C'est un tort peut-être que de se peindre au vrai ; sur les planches un peu de fard ne messied pas. Il est de certaines faiblesses qu'il convient de cacher ; le public n'accepte les héros que lorsqu'ils sont tout d'une pièce. Il ne veut reconnaître ni les infirmités de notre nature, ni les démentis que l'homme se donne si volontiers. N'importe, je finirai comme j'ai commencé, par des aveux complets.

Certes, en suivant Frédéric sur le théâtre du jeu industriel, je savais à quoi m'en tenir sur la valeur et le caractère de sa

spéculation. Mon bon sens, ma droiture y répugnaient. Eh bien! une fois dans ce foyer d'opérations aléatoires, un vertige que je ne puis comprendre s'empara de moi. Je voyais des gens qui semblaient doués de toute leur raison échanger entre eux, le plus sérieusement du monde, ces mille valeurs imaginaires. Impossible de croire que je n'avais sous les yeux qu'une collection d'insensés; ils étaient trop nombreux. Dans tous les cas cette folie exerçait une action contagieuse, et, puisqu'il faut tout dire, je m'y laissai gagner. Je pris les coupons de Frédéric; il me présenta à son banquier qui se contenta de ma signature. Ce n'était pas un grand risque, deux mille francs; mais pour moi deux mille francs en valaient cent mille. Du reste, il y eut un moment où cette affaire obtint un vrai succès. J'aurais pu réaliser mon opération et m'en tirer avec les honneurs de la guerre. Ma funeste étoile ne le voulut pas. Avec l'opiniâtreté du joueur, je tins à épuiser les chances.

Pendant que cette expérience s'achevait, un nouvel incident traversa ma vie, et vint troubler encore une sécurité qui m'avait coûté si cher. Un jour, sur la porte même du ministère, un commissionnaire m'arrêta.

— Est-ce à monsieur Mongeron que j'ai l'honneur de parler? me dit-il.

— A lui-même, répliquai-je.

— Voici alors une lettre dont on m'a chargé pour Monsieur, dit-il, et il me la remit.

— Attendez-vous une réponse? lui dis-je.

Je me retournai et ne l'aperçus plus; il était parti. Cette prompte retraite m'intrigua. Je décachetai la lettre et la parcourus avant de m'engager dans l'escalier qui conduisait au bureau. L'écriture ne m'était pas inconnue; il me semblait l'avoir déjà eue sous les yeux.

Voici ce que je lus :

« Monsieur,

« La personne qui s'intéresse à votre bonheur revient à la « charge. C'est la dixième fois qu'elle vous écrit; les autres « envois ont été interceptés. On prendra les précautions néces- « saires pour que celui-ci vous parvienne. Vous l'aurez en « mains propres, et quand vous vous trouverez loin des yeux « qui vous surveillent.

« C'est toujours au haut du faubourg Poissonnière que se « passent les rendez-vous. Ordinairement ils ont lieu les lundi « et jeudi de chaque semaine ; quelquefois plus souvent, rare- « ment moins.

« Si vous tenez à vous procurer une surprise complète, trou- « vez-vous-y jeudi prochain et ne vous rebutez pas en cas d'échec, « arrangez les choses de manière à ce qu'on ne puisse vous suivre. « Si votre mauvaise étoile ne vient pas encore à la traverse de « tout ceci, vous acquerrez la preuve que tous vos soupçons « étaient fondés.

« Dans votre première expédition vous vous étiez fort mal « placé. Mettez-vous, cette fois, en face de la porte verte ; c'est « là que se passe l'essentiel de l'action, et abritez-vous de ma- « nière à ce qu'on ne puisse vous voir ; autrement ce sera à « recommencer.

« Ainsi, résumons-nous. Au bout du faubourg Poissonnière, « entre trois et quatre, vis-à-vis de la porte verte. Voilà vos « instructions ; suivez-les de point en point, et le succès est « garanti.

« Et surtout méfiez-vous de votre garçon de bureau An- « toine. »

Je ne pus me méprendre sur l'origine de ces avis ; ils venaient de mon correspondant anonyme, de celui qui déjà s'était joué de ma crédulité. Aussi mon premier mouvement fut-il de déchirer la lettre et d'en jeter les débris au vent. Cette fois, j'étais bien résolu à ne pas faire à Mariette l'injure d'une tentative. En montant l'escalier, je m'affermissais de plus en plus dans cette résolution, et il y eut un instant où je crus avoir remporté une complète victoire. Cet instant fut court, et ceux qui le suivirent me le firent chèrement expier. Durant les quatre jours qui me séparaient encore de celui assigné au rendez-vous, j'eus le temps de passer par les hésitations ordinaires de mon esprit. Alternativement, les bons et les mauvais instincts prenaient le dessus, et ma tête s'égarait dans des projets contradictoires. Si les renseignements étaient faux, quel outrage j'allais faire encore subir à Mariette ! Mais, d'un autre côté, s'ils étaient fondés, pourquoi manquer cette occasion de rendre la perfidie évidente, et de percer enfin ce tissu de trahisons? Après tout, ces avis ne pouvaient être que le résultat d'une information sûre ; les

détails en étaient précis, circonstanciés; plusieurs témoignaient une connaissance exacte de mon intérieur.

Ce fut au milieu de ces incertitudes que j'arrivai au jeudi. A deux heures, j'étais encore hésitant et combattu. Le calme de Mariette continuait surtout à tenir mon esprit en suspens. Je m'étais appliqué à l'étudier avec soin : rien sur son visage ne trahissait de la préoccupation. J'avais jeté dans l'entretien quelques mots de nature à la couvrir de confusion, si elle eût été coupable; mon sang-froid ne s'était pas démenti. Aux nuages qui couvraient son front, elle opposait la sérénité la plus douce et la plus touchante. Comment mes soupçons n'auraient-ils pas été désarmés devant ces signes rassurants ! Aussi, ne tenaient-ils jamais en sa présence ; c'est loin d'elle seulement qu'ils reprenaient leur empire et me livraient des assauts tumultueux.

J'abrége le détail de ces luttes ; elles sont ma seule excuse ; j'y insisterais moins sans cela. Presque toujours, j'arrivais jusqu'à la dernière heure avec une force suffisante pour me vaincre, et au moment décisif, cette force s'évanouissait. Il n'en fut pas autrement cette fois. Quand je vis l'aiguille de ma pendule approcher de la minute assignée au rendez-vous, une sueur froide ruissela sur mon corps, mes dents s'agitèrent comme sous le frisson de la fièvre. J'appelai mon garçon de bureau, et me contenant de mon mieux :

— Antoine, lui dis-je, voici un paquet pour madame Mongeron. Tu vas le porter sur-le-champ.

— Et le service, Monsieur? me dit le garçon.

— J'arrangerai cela, Antoine ; tu n'as plus besoin de revenir ici : je te ferai suppléer.

— C'est bien, Monsieur, c'est bien, me dit le garçon en se retirant.

C'était le signal de ma défaite; j'écartais Antoine afin qu'il ne pût me suivre, et je l'envoyais néanmoins rue de l'Ouest assez tard pour qu'il trouvât Mariette déjà partie. Ces précautions prises, il ne me restait plus de prétexte pour reculer; il y avait là une sorte d'engagement pris avec moi-même. Aussi je me levai de mon fauteuil comme si un ressort m'eût fait mouvoir et marchai vers la porte de mon cabinet, en proie à ce tremblement que fait naître une agitation intérieure. Antoine était parti, je n'avais plus d'espion à craindre ; je quittai les bureaux. Une demi-heure après, j'arrivai sur les lieux et choisis

un endroit favorable à la surveillance que je voulais exercer. Précisément en face de la porte verte, se trouvaient des pièces de charpente entassées ; je m'en fis un rempart de manière à ce que le corps fût masqué pendant que le regard restait libre.

Nous étions en plein hiver ; un brouillard froid enveloppait les objets et les rendait moins distincts. Cependant rien ne pouvait m'échapper ; je suppléais par l'attention à la transparence de l'atmosphère. Il s'écoula ainsi une heure entière, la plus longue heure de ma vie. Peu à peu le froid gagnait mes membres, et mon sang, qui refluait vers le cœur, ne les garantissait plus de ses atteintes. Je souffrais mille morts, j'étais assiégé de mille visions. La saison avait dépouillé les arbres du jardin, et par-dessus le chaperon du mur je ne voyais que des rameaux noirs, couverts de ce suintement qu'engendre l'humidité. Tout semblait morne et désolé, ce mur, cette porte, ce massif de branches nues.

Rien ne paraissait néanmoins ; cette porte mystérieuse ne s'était point ouverte, aucune femme n'y avait frappé. Je me crus de nouveau le jouet d'une mystification, et je m'apprêtais à la regarder comme une expiation légitime. Aussi, pourquoi obéissais-je au premier appel que l'on faisait à mes passions, pourquoi ne savais-je pas mieux m'en défendre ? C'était bien, c'était juste ; j'étais puni dans mes doutes et frappé dans mes soupçons. L'aiguille allait marquer quatre heures, et personne n'avait paru. Encore cinq minutes d'attente, et il ne me restait plus qu'à abandonner cette embuscade où je jouais un rôle si piteux.

J'en étais là de mes réflexions, quand une voiture de place, accourue rapidement, s'arrêta à la porte du jardin. Je demeurai immobile ; la vie était presque suspendue chez moi. La voiture s'ouvrit, et une femme mit pied à terre : c'était Mariette ! Cette vue m'atterra. Je m'élançai vers elle ; mes membres engourdis servirent mal ma volonté. Quand j'arrivai devant le mur, le fiacre avait disparu, et la porte venait de se refermer. Je ne pus retenir une exclamation douloureuse.

— Mariette ! m'écriai-je.

Et en même temps j'imprimai à la porte une secousse, afin de me frayer un accès vers le jardin. Elle résista. Je cherchai une sonnette, un marteau pour me faire entendre de l'intérieur ; je ne trouvai rien. Évidemment ce ne pouvait être là qu'une maison

destinée à de mystérieux rendez-vous : on y avait tout ménagé pour mettre en défaut la curiosité du dehors.

— Si elle y est entrée, elle en sortira, me dis-je par un calcul digne du héros qui mourut à Pavie. Je vais l'attendre sur cette porte même ; elle n'échappera pas à mes fureurs.

En effet j'attendis ; la nuit arrivait, le brouillard s'étendait sur la ville comme un funèbre linceul. La place était à peine tenable, et, pour ranimer mes membres raidis, je heurtais mes pieds contre la porte ou contre le mur. Enfin, je sentis mon courage défaillir ; le froid me vainquit. Il était plus de six heures ; je ne pouvais prolonger cette faction plus longtemps. Mais, Mariette, qu'était-elle devenue? Aurait-elle pu fuir par une autre issue, mettre ainsi ma vigilance en défaut? Cette conjecture mêlait à ma douleur un dépit cruel. J'essayai de reconnaître les lieux, et longeai le mur du jardin, afin de voir où il aboutissait ; j'arrivai ainsi à l'angle d'une rue. Le brouillard était si épais, que je marchais presque à tâtons. Cependant le clos continuait dans un sens perpendiculaire à celui de la porte verte, et formait un vaste carré qui aboutissait à une ruelle parallèle à la rue Rochechouart. Tout cela ne se dessinait à mes yeux que d'une manière confuse, et au milieu d'une brume à chaque instant plus noire. Je ne savais où mettre le pied et m'en allais à tâtons, lorsque j'entendis marcher derrière moi, et je me sentis heurté par un jeune homme qui me devança. J'essayai de le rejoindre ; mais un cabriolet de maître l'attendait au tournant ; il y monta, et lança son cheval au cri de : *gare*. A peine eus-je le temps de me rejeter en arrière pour ne pas être écrasé.

Je quittai la partie après cet incident ; que pouvais-je faire de plus? J'avais pris Mariette en flagrant délit ; à quoi bon une preuve plus complète ? En regagnant la rue de l'Ouest, je me demandai s'il fallait garder le silence ou bien provoquer une explication. Quand j'arrivai, j'en étais encore à hésiter. Je résolus de m'inspirer de ce que j'allais voir. Mariette était au coin du feu, en négligé, aussi calme que de coutume. Antoine rôdait çà et là et rangeait quelques meubles tout en causant avec ma femme. Je ne vis là dedans qu'une comédie, et résolus de la troubler. Attachant sur elle un regard sévère, je lui dis :

— Où êtes-vous allée cette après-midi, Mariette?

— Moi, mon ami, répliqua-t-elle avec une présence d'esprit écrasante, je n'ai pas quitté la maison. Demande à Antoine.

Je ne me sentis pas la force de lui répondre ; tant de duplicité me confondait. Elle dut voir pourtant, à l'indignation qui éclata dans mon regard, que je n'étais plus sa dupe, et que son assurance ne m'en imposait pas.

XLII

LE DEUIL.

J'avais pris mon parti : c'était celui d'une résignation silencieuse. Cette découverte eût été d'ailleurs pour moi un coup bien plus cruel, si d'autres douleurs n'étaient venues s'y joindre. Quand le sort frappe un homme, ce n'est jamais à demi ; il n'y met point de merci, point de trêve. Il ne se contente pas de l'éprouver, il l'accable. Les blessures se succèdent alors si rapidement et frappent de tant de côtés, que le patient ne sait plus dire où il souffre, ni où se trouve son mal le plus aigu.

La spéculation de Frédéric, après avoir jeté quelque éclat, s'était peu à peu acheminée vers les régions du néant et de l'ombre. La prime avait commencé par s'évanouir, comme la neige aux premiers soleils, puis le titre même avait été entamé. On le voyait s'amoindrir chaque jour et s'en aller au pays des chimères, avec toutes ces opérations industrielles dont le public s'était un moment engoué. Le fondateur avait beau opposer à ce déclin un front stoïque, protester contre le délaissement, faire un appel à l'avenir ; rien n'y servait. Bientôt ses actions ne furent plus accueillies à la Bourse que par des risées bruyantes : c'était un arrêt sans appel.

Il ne me restait donc entre les mains qu'un titre mort, un titre caduc, et, en échange, j'avais livré un engagement qui n'avait rien de chimérique. Hélas ! c'est le propre des hommes enclins à l'entraînement de sentir toute leur faute au moment où il n'est plus possible d'y remédier. Je compris alors où cela pouvait me conduire. Le banquier de la compagnie parlait d'exécutions judiciaires, si je ne faisais pas honneur à ma signature au terme voulu. Tout au plus consentait-il à un ajournement, et encore exigeait-il des garanties, une caution, enfin tout ce qu'un banquier peut exiger en de pareils cas. Je ne

savais quel parti prendre. Recourir à Bernard me semblait une si monstrueuse indiscrétion, que j'en écartais même la pensée, et ailleurs je n'apercevais rien. Ma seule ressource était de fléchir mon créancier, de l'amener à des atermoiements. Gagner du temps était beaucoup ; peut-être le sort se lasserait-il de s'acharner contre moi, et me réservait-il une surprise heureuse.

Frédéric se chargea de me conduire chez l'homme d'argent; c'était une triste recommandation que la sienne. Je n'en avais point d'autre ; il fallut s'y résigner.

Manheim était le nom du banquier qui avait eu l'honneur d'ouvrir sa caisse à l'opération, et il est à croire que seul il en avait profité. Un banquier est de la nature des oiseaux de proie; il assiste de loin au combat industriel, et, quand la lutte est finie, il fait son profit des dépouilles restées sur le théâtre de l'action. Manheim avait d'ailleurs une longue habitude de ces affaires, et il les conduisait volontiers jusqu'à la limite où elles entrent dans le domaine du Code pénal. C'était un homme avide autant que rusé, qui cachait sous une enveloppe de bienveillance et de désintéressement, une rigueur et une cupidité implacables. Au premier abord on l'eût pris pour un honnête rentier, tant il paraissait rond, aimable et vermeil sous ses cheveux gris ; c'étaient les dehors de l'agneau ; plus tard le loup se montrait.

Nous fûmes introduits dans son cabinet ; et dès que Frédéric eut prononcé mon nom, il ouvrit son portefeuille et en tira mon engagement.

— Je vois ce que c'est, dit-il avec un accent allemand très-prononcé, Monsieur vient pour s'acquitter ; voici le titre.

C'était prendre l'affaire à rebours ; Frédéric se chargea de la rétablir sous son véritable aspect.

— Mais non, père Manheim, mais non, dit-il avec le ton familier dont il usait envers tout le monde. Vous payer, allons donc ! Pour qui nous prenez-vous ? Mongeron vient vous demander du temps, comme un fils de famille.

— Ah ! c'est du temps que Monsieur désire ? répondit le banquier en se renfermant dès lors dans un langage plein de réserve.

— Oui, papa Manheim, du temps, reprit Frédéric, et soyons

raisonnable, s'il vous plaît. Écorchez-nous, mais pas jusqu'au sang. De pauvres employés, jugez donc.

— Monsieur est employé ? dit le banquier ; et en même temps il cherchait à lire sur ma physionomie jusqu'où pouvait s'étendre ma solvabilité.

Cette négociation se prolongea pendant plus d'une heure, et ne se termina que par un affreux compromis. J'avais affaire à un homme impitoyable, dont le scalpel s'était exercé pendant trente ans sur l'anatomie des intérêts. Il en connaissait les moindres fibres et jusqu'aux plus petites combinaisons. Rien ne lui échappait ; il prenait position partout et s'y établissait en despote. L'esclavage n'a pas de fers plus lourds que ceux dont il savait charger une existence qui se mettait à sa merci. Personne ne poussait plus loin l'art ingénieux de changer une petite servitude d'argent en une accablante chaîne. Point de longs répits ni de trêves étendues ; il voulait que le débiteur restât placé sous le coup d'engagements à court délai, et n'eût ainsi ni le temps ni la force de lui échapper.

Enfin la négociation se termina ; j'y laissai le plus pur de ma substance. Chaque mois et le jour même de l'émargement, je devais apporter au banquier une somme qui représentait le service des intérêts, et à chaque renouvellement du titre je lui payais en outre une commission et une prime. Je n'ai jamais fait le compte de ce que je versai ainsi en détail ; mais ces amortissements successifs ont dû éteindre et au delà le montant primitif de la créance. Cependant l'engagement, loin de s'amoindrir, prenait chaque jour de plus effrayantes proportions. Je voyais ma dette grandir incessamment ; je la voyais monter vers moi peu à peu, sans relâche, comme le flot de la mer, et je pouvais presque calculer la minute où je périrais englouti. A chaque renouvellement du titre, c'est-à-dire tous les six mois, Manheim devenait plus exigeant et m'imposait des conditions plus dures. Je ne me défendais plus ; je lui appartenais. Maintes fois j'ai signé ce qu'il me présentait, sans même y jeter les yeux, et avec l'apathie d'un homme qui a perdu le droit de disposer de lui-même.

On devine sans peine où j'allais par ce chemin. L'avenir, où se réfugient les âmes blessées ; était bien plus sombre à mes yeux que le présent ; mes minutes ne s'écoulaient qu'au profit de l'usure et d'un usurier. Je n'attendais rien du temps, si ce

n'est des embarras nouveaux; j'aurais voulu arrêter le soleil pour reculer l'heure de mes échéances. Manheim n'était pas seulement avide, il se montrait cruel. Pendant les huit jours qui précédaient l'expiration de mes engagements, il m'écrivait lettre sur lettre, m'envoyait exprès sur exprès pour me dire qu'il ne pouvait plus attendre, que c'était le délai de rigueur, que je me misse en mesure de m'acquitter. Puis venaient les ruses à l'usage des banquiers. Il était lui-même gêné, disait-il, l'argent se faisait rare, le crédit se resserrait. C'était à en mourir de honte et d'ennui. Les criminels voués à l'expiation du bagne me semblaient souvent moins malheureux que moi; l'anneau de la chiourme était moins intolérable que le mien.

Ma vie s'en allait ainsi au gré d'une nécessité impérieuse, et je ne croyais pas que le ciel pût ajouter quelque chose à mon chagrin, lorsque je me vis frappé d'un coup inattendu. Un jour, à l'heure du repas, la sonnette de notre porte s'agita violemment. Je crus à la visite d'un créancier, et ne pus réprimer un mouvement d'inquiétude. On ouvrit; c'était ma tante Brigitte; elle entra dans la salle à manger avec l'impétuosité d'un ouragan. Son air était solennel, presque exalté. Nous nous trouvions au cœur de l'hiver, et jamais, dans cette saison, elle ne quittait Verrières. Sa visite avait donc tous les caractères d'une surprise, et un motif important pouvait seul l'expliquer.

— Eh bien! mon fils, me dit-elle en entrant, qu'est-ce que ce genre? Sommes-nous au bout du monde pour que tu nous négliges à ce point? S'il ne s'agissait que de nous, passe encore. De pauvres vieilles femmes, qui s'en soucie! La jeunesse va vers la jeunesse, rien de mieux. Mais il n'est pas question de cela, jour de Dieu!

Elle s'animait jusqu'à l'emportement sans que j'en pusse pénétrer la cause.

— Qu'est-ce donc, ma tante? lui dis-je avec déférence.

— Tu ne le devines pas, mon fils?

— Non, ma tante, je vous assure.

— Voilà qui est fort, par exemple! Mais où as-tu donc l'esprit, mon garçon? Alors, je t'excuse, dès le moment que tu ne devines pas, je n'ai plus rien à t'objecter. Autant dire que tu habites sur le Mississipi!

— Mais encore, ma tante...

— Comment, mon fils, les cendres sont à quelques lieues

de nous ; les cendres arrivent, et tu ne me l'écris pas. Il faut que j'apprenne la chose par les papiers.

Je connaissais enfin mon tort, et c'en était un réel. Au milieu des tourments qui remplissaient ma pensée, il n'y avait pas même de place pour un grand événement. Les cendres de Napoléon étaient restituées à la France ; le dôme des Invalides allait les recevoir. C'était l'épilogue de cette épopée militaire, où la victoire semble lasser l'imagination et qui se dénoue sur un rocher de l'Océan. On nous rendait notre grande épée de batailles, les restes les plus glorieux que la terre ait jamais pu recueillir dans son sein. Dès lors, l'exaltation de ma tante Brigitte s'expliquait. Son idole revenait d'un long exil ; l'Empire reparaissait pour elle avec la dépouille de l'Empereur.

— Je ne te quitte plus, mon fils, — me dit-elle, — je ne te quitte plus qu'il ne repose sous le dôme. Le voici enfin ! Je viens camper chez toi, entends-tu ?

— A la bonne heure, ma tante, dit Mariette ; c'est ce qui s'appelle être aimable pour vos enfants. Vous allez nous faire aimer l'Empereur, à nous qui ne l'avons pas connu. Tenez, ajouta-t-elle en la conduisant vers la chambre de réserve, vous serez ici comme chez vous.

Ma tante Brigitte était trop pleine du grand événement pour s'occuper de ces détails ; elle s'appuya sur les bras de Mariette, et lui dit :

— Ma fille, le voici qui revient : Paris n'a plus rien à craindre. Il vous portera bonheur à vous et à tout l'empire français. Tant que je l'ai senti loin, je n'ai pas eu une grande idée de vos affaires. A présent qu'il va être là, il en retournera autrement. Toujours les choses ont marché ainsi. On battait ses généraux ; mais dès qu'il arrivait, il fallait voir la volte-face. Il n'y avait que lui pour ces coups de temps. Dis donc, mon fils? — ajouta la générale en quittant Mariette pour venir à moi.

— Qu'est-ce, ma tante ?

— Crois-tu bien qu'on me permettra de le voir d'un peu près, l'Empereur ? Il le faut pourtant.

— Et pourquoi cela, ma tante ?

— C'est que j'ai une idée que les Anglais nous l'ont changé, mon fils. Ils calculent si bien, ces Anglais ! Pourquoi nous donneraient-ils l'Empereur pour rien ? un trésor pareil ! Réponds.

— Que voulez-vous que je vous dise, ma tante ?

— Ils nous l'ont changé, sois-en certain ! L'Anglais est perfide, mon fils. Et puis, veux-tu toute ma pensée ? La veux-tu ? oui. Eh bien ! je ne suis pas bien convaincue qu'il soit mort.

— Puisque ses restes sont là, ma tante ?

— C'est à voir, mon fils. Ah ! quand je l'aurai vu, alors je me ferai une raison. Autrement je ne croirai jamais qu'un homme comme lui ait pu mourir.

Pendant les huit jours qui précédèrent l'arrivée des cendres de l'Empereur, ce fut là-dessus que roulèrent nos entretiens. Je remarquais dans ma tante une exaltation toujours croissante et une volubilité dans le débit, qui parfois m'inquiétait. Il fallait la tenir au courant des détails qui se rattachaient au convoi et à sa marche lente sur les eaux de la Seine. Elle voulait savoir où se trouvait le cercueil, où il s'arrêtait le soir, quel jour il arriverait, quel serait le programme de la cérémonie. Quand elle apprit que les bateaux funèbres étaient à Rouen, elle témoignait le désir de s'y rendre, et j'eus toutes les peines du monde à la détourner de ce projet. Pour tromper son impatience, elle passait une grande partie de la journée à suivre les préparatifs extérieurs, et à voir se dresser sur l'esplanade des Invalides, les grandes statues des maréchaux, entre lesquelles le convoi devait défiler. Son esprit était là tout entier ; tout au plus la voyions-nous aux heures des repas, et à peine touchait-elle à ce qu'on lui servait. Il n'y avait en elle de vie, d'activité, de puissance que pour cette préoccupation.

Tant que le cercueil se trouva à quelque distance de Paris, elle céda à nos prières et renonça à aller au-devant de la flottille funèbre ; mais dès qu'elle la sut arrivée à Poissy, il n'y eut plus moyen de la retenir. Elle partit un matin et se mit à suivre les restes de l'Empereur, le long de la Seine, par les chemins des haleurs. Je ne la retrouvai qu'à Courbevoie, au moment où le corps fut descendu sur le sol français. Bon gré, mal gré, il fallait qu'on lui fît place ; elle était au premier rang quand le cercueil fut ouvert. Elle était belle à voir : les sentiments vrais sont toujours puissants par l'expression. C'est le cri de l'âme ; il n'est point de noblesse étudiée qui soit au-dessus de celle-là. Quelle solennité dans son deuil ! quelle profondeur dans ses regrets ! L'œil était sec, mais que de larmes au fond du cœur et que d'affection sincère sur le visage ! C'était

la Grande-Armée près du cercueil de l'Empereur, c'était la personnification de ces âmes naïves et rudes qui l'avaient aimé pour lui-même, pour ses défauts autant que pour ses qualités, dans les revers comme dans la fortune, et qui l'adoraient jusque dans ses derniers débris, avec la ferveur du souvenir et l'enthousiasme des premières heures.

J'eus beau insister auprès de ma tante pour qu'elle revînt avec moi à Paris ; elle ne voulut pas quitter Courbevoie. C'était pour elle une veillée des armes ; elle ne pouvait plus quitter l'Empereur qu'après l'avoir déposé sous le dôme où il devait dormir d'un sommeil éternel :

— Si Pétermann vivait, disait-elle, son poste serait ici, près de lui ; il n'y est pas, je le remplace.

Il fut impossible d'obtenir d'elle une autre réponse ; je retournai seul à Paris en me promettant de venir la rejoindre le jour suivant. A son âge et dans cette saison, il y avait vraiment de l'imprudence à s'exposer ainsi ; mais qu'obtenir d'une tête de fer qu'exaltait un tel événement ! Il fallut la laisser à sa douleur, à ses regrets et à son culte.

On se souvient de ce que fut ce grand jour. Dans un ciel pur s'élevait un soleil voilé, qui dora de quelques rayons le char mortuaire. Jamais froid plus vif ne se fit sentir dans une atmosphère plus sereine. Dès la première aube, Paris était debout, debout tout entier. Sur les boulevarts, dans les rues, s'écoulaient des flots d'hommes, de femmes et d'enfants. Ordinairement la circulation se compose de courants contraires ; ce jour-là, il n'y avait qu'un seul et grand courant qui portait une population entière vers les Champs-Élysées, l'Arc-de-Triomphe et l'avenue de Neuilly. Qui n'a pas vu cette fête funèbre, ne saurait se faire une idée de l'aspect d'un peuple confondu dans un même sentiment ! Les grandes pompes de l'antiquité, ces funérailles de Germanicus, dont l'histoire a conservé le souvenir, n'offraient pas un plus beau spectacle. De Courbevoie aux Invalides, le char funèbre s'ouvrit un chemin à travers un million d'âmes, seul cortége digne d'un empereur plébéien !

Je retrouvai ma tante Brigitte où je l'avais laissée la veille, sur la berge de Courbevoie, en face de la chapelle ardente où reposait le cercueil. La température était des plus rudes ; on

avait quelque peine à se garantir de ses rigueurs. La générale y paraissait insensible ; l'âme soutenait le corps.

— Mon fils ! me disait-elle, nous l'avons veillé cette nuit, moi et quelques amis. Il se sera cru encore sous la garde de ses anciens. Comme il doit être heureux de nous sentir si près de lui !

Sous le nom d'anciens, ma tante Brigitte me désignait un groupe qui avait revêtu pour ce grand jour les vieux uniformes de l'Empire. C'était une noble et touchante idée, et l'on devine l'impression qu'avait dû faire sur ma tante l'aspect de ces costumes glorieux. Elle y retrouvait une coupe et des couleurs chères à ses souvenirs, même ce *collant* dont elle parlait si volontiers et avec un abandon si sincère !

— Si ton oncle vivait, mon fils, me dit-elle en me montrant l'un des vétérans de l'Empire, voilà comme il serait ! Pauvre Pétermann, comme il nous manque ici ! N'importe, ajouta-t-elle avec un sourire triste et doux, j'irai lui porter des nouvelles là-bas.

Le froid devenait de plus en plus vif et glaçait la vie dans les veines. Mais l'enthousiasme y suppléait, personne ne bougea. Le cortége venait de s'ébranler, et je ne croyais pas que la générale pût y trouver une place. J'avais une voiture sous ma main ; j'espérais la ramener. Je ne connaissais pas ma tante. Ce cercueil était pour elle comme un aimant ; elle ne pouvait en détacher son regard. Plutôt que de le perdre de vue, elle se serait précipitée sous les roues du char, comme le font les fanatiques de l'Inde, dans les fêtes de leur divinité. Aussi, en dépit du cérémonial, parvint-elle à se mêler au cortége, et à s'y maintenir dans la cohorte des vétérans. Je l'y perdis bientôt de vue et regagnai seul l'une des estrades où j'avais donné rendez-vous à Mariette. De ce point, nous revîmes encore ma tante et la suivîmes jusqu'au moment où elle eut dépassé la grille des Invalides. Elle s'était promis de suivre son Empereur jusqu'au bout ; elle n'y manqua pas.

Rentrés au logis, nous l'attendîmes longtemps ; elle ne reparut qu'à sept heures du soir. Toutes les émotions de la journée étaient empreintes sur ses traits. Pour la faire sortir des Invalides, il avait fallu user de violence.

— Mon fils, nous dit-elle, quand je me suis séparée de lui, c'est comme si on m'avait déchiré le cœur. J'ai senti que ma

vie se brisait. Que veux-tu, mon enfant? Il était si grand, si glorieux, et puis si bon pour nous!

Nous étions à table, elle ne voulut pas s'y asseoir avec nous.

— Manger, mon fils! un jour comme aujourd'hui? manger quand le cœur est si plein! oh! non, non!

De plus en plus, je reconnaissais en elle des symptômes d'agitation fébrile. Les lignes du visage avaient quelque chose de contracté; l'œil brillait d'une ardeur qui n'était pas naturelle. Elle parlait avec une volubilité maladive, et s'animait de plus en plus en parlant. Je l'engageai à aller prendre du repos; elle y consentit. Mariette veilla à ce qu'elle ne manquât de rien, et, à peine couchée, elle parut s'assoupir. Cependant, vers onze heures du soir, et au moment où nous allions quitter le salon, j'entendis un bruit qui me glaça d'effroi. C'était celui d'un corps pesant qui tombait sur le plancher, et, à la direction du bruit, je jugeai qu'il provenait de la chambre de ma tante. Nous nous y précipitâmes, Mariette et moi, et un spectacle navrant s'offrit à nous. Ma tante Brigitte se débattait sur le sol, meurtrie, brisée, en proie à des convulsions affreuses!

— L'Empereur, disait-elle, l'Empereur!... la vieille garde!... vive l'Empereur!...

C'était une crise qui se déclarait, et le premier délire avait été accompagné d'une chute terrible. Je replaçai la pauvre femme sur son lit et m'assis près d'elle afin de surveiller ses mouvements. On courut à la hâte chercher un médecin; il vint et constata une fièvre violente. La tête, le poumon étaient attaqués; ma tante expiait les imprudences de ces deux journées. Trois saignées presque successives ne suffirent pas pour arrêter les déréglements du pouls et rendre un peu de calme à la malade. Son délire durait toujours et s'inspirait des émotions de cette grande journée. Tantôt elle voyait défiler la garde sous l'œil de l'Empereur, et répétait quelques-uns des mots familiers où s'alimentait l'enthousiasme militaire. Tantôt elle avait des accents de plainte pour les souffrances de l'exil et cette torture lente sur un rocher. Puis, c'était le roi de Rome et sa mort précoce, le deuil de Waterloo, ou les scènes de l'abdication. Quand elle perdait de vue l'Empereur, c'était pour songer à Pétermann, et alors elle rencontrait des expressions d'une tendresse infinie. Son cœur se rajeunissait à ce souvenir, et retrouvait des sentiments pleins de grâce et de fraîcheur.

Cette crise dura trois jours pendant lesquels Mariette et moi nous ne quittâmes pas ce triste chevet. Dans un petit nombre de moments lucides, la générale nous reconnaissait et nous souriait avec bonté.

— C'est toi, mon fils, me disait-elle ; que tu es bon pour ta tante ! Mais va te reposer, mon garçon, je me sens mieux, Mariette restera.

Ces moments duraient peu, et le délire s'acharnait de nouveau sur la pauvre femme. Le médecin avait épuisé, à force de saignées, ce corps vigoureux, et le mal n'avait pas cédé. La fièvre était toujours aussi ardente, l'accélération du pouls continuait. Ma pauvre tante était perdue. Je le voyais bien, je ne me faisais point d'illusion. Sur ses yeux se répandait ce triste voile qui ressemble à la première ombre de la mort ; les mains étaient languissantes et inertes, le corps affaissé. Cependant, quelques minutes avant de se séparer de nous, la malade eut une minute radieuse. L'œil s'éclaira, la raison lui revint ; elle eut la conscience de son état, comprit ce qu'elle avait souffert et ce qui l'attendait. Jamais je n'oublierai la sérénité touchante qui respirait en elle, et son accent doux et mélancolique quand elle m'adressa ces derniers mots :

— Édouard, me dit-elle, je savais que je partirais lorsque j'aurais revu l'Empereur. J'avais mieux deviné que la Lenormand.

Sa vue était trop affaiblie pour qu'elle pût m'apercevoir ; elle voulut du moins tenir ma main dans les siennes jusqu'au dernier moment.

— Mon fils, ajouta-t-elle, est-ce toi ?

— Oui, ma tante, lui dis-je.

— Ah ! tant mieux, j'ai quelque chose à te demander. Écoute, mon fils.

— J'écoute, ma tante.

— Où suis-je, mon enfant ?

— A Paris, lui dis-je.

— Eh bien ! promets-moi une chose, c'est que tu feras porter mon pauvre corps à Verrières. Je veux reposer près de Pétermann.

— Je vous le promets, ma tante.

— Merci, mon fils ; maintenant adieu, je sens que je vais vous quitter.

— Ayez un peu d'espoir, ma tante !

— Non, mon fils, je devais partir quand j'aurais revu l'Empereur... Adieu, Édouard !... adieu, Mariette !... adieu, ajouta-t-elle en laissant retomber sa tête sur les coussins.

Elle s'éteignit peu d'instants après. Autant la maladie avait été violente, autant la mort fut douce. Je sentis sa main abandonner la mienne et s'en aller languissamment sur le lit ; ma tante Brigitte nous quittait.

XLIII

LA CHUTE.

J'obéis religieusement aux dernières volontés de ma tante. Sa dépouille mortelle fut transportée à Verrières, et, après un service funèbre, inhumée auprès de celle de Pétermann. Ma pauvre mère fut inconsolable de cette perte. La maison lui paraissait vide, depuis que sa sœur ne l'animait plus. Ces deux femmes vivaient depuis si longtemps ensemble, que leurs existences s'étaient presque confondues. Thérèse sans Brigitte ressemblait à un corps d'où l'initiative est absente. Elle manquait de force, d'activité, de volonté. Aussi la vis-je dépérir insensiblement, et, à quelques mois de là, une courte maladie l'enleva de ce monde, que sa pensée n'avait jamais habité. Elle s'en alla rejoindre sa sœur dans les sphères où vont les cœurs purs et les saintes âmes.

Que de deuils coup sur coup ! Que de ruines autour de moi ! Je voyais disparaître ce qui m'était cher, et restais seul avec mes regrets, avec mes plaies secrètes, avec mes embarras d'argent. Un dégoût profond me domina peu à peu, et plus j'allais, moins j'avais de force pour me défendre de ce sentiment. J'avais beau envisager l'avenir par tous les côtés, je n'y apercevais rien qui pût me faire espérer un sort meilleur. Point de port au bout de ce naufrage ; pas la moindre lueur à cet horizon ténébreux ; j'étais frappé d'un irrévocable arrêt. Qui pouvait me rattacher à l'existence ? Les joies de mon intérieur ? elles étaient anéanties sans retour. Les chances du service public ?

j'avais de mes mains brisé ma carrière. Au milieu de cette solitude et de ce délaissement, il ne me restait plus que les Bernard, sur qui mon œil pût se reposer avec plaisir et confiance. Hors de là, je ne voyais qu'embûches et visages ennemis.

Denise s'était aperçue du brusque changement qui avait suivi ma découverte, et souvent elle me pressait à ce sujet. Elle voyait son œuvre de réconciliation compromise; elle voulait en connaître le motif. Cette fois je sus résister; où m'eût conduit une nouvelle confidence? La conduite de Mariette portait l'empreinte d'un calcul si profond, d'une présence d'esprit si grande, que le silence et l'oubli étaient désormais mon seul recours. Assez longtemps j'avais passé par les alternatives du soupçon et de la confiance; ces combats devaient avoir une fin. La trahison était constante, il ne me restait plus qu'à la couvrir de mon mépris. Je me mettais ainsi au-dessus de ses ruses, au-dessus de ses manéges; je me replaçais dans le seul rôle digne d'un homme outragé. Quant à ma vengeance, j'en laissais le soin à ses remords; c'était mon dernier appui contre une perfidie si habile.

Quelques instances qu'y mît Denise, je demeurai impénétrable et sus me contenir.

— Vous avez encore dans la tête des papillons noirs, me disait-elle; je le vois à votre visage, Monsieur Edouard.

— Moi, lui répondais-je, Denise? mais non! Mon visage a tort, s'il vous dit cela.

— Monsieur Édouard, Monsieur Edouard, on ne trompe pas une femme, et encore moins une amie, ajouta-t-elle avec un geste de défi. Tenez-vous sur vos gardes; je vais y regarder de plus près.

— Faites, Denise, lui répliquai-je avec assurance; faites, je ne crains rien.

— C'est le cœur surtout que je surveillerai, M. Edouard.

— Mon cœur, Denise? Je voudrais que vous puissiez y lire; vous n'y trouveriez qu'une vive affection pour vous et pour Bernard.

Je compris pourtant qu'il fallait s'observer davantage et j'y apportai tous mes soins. Quelle tâche affreuse que celle-là! Jouer l'homme heureux quand on a la mort dans l'âme, est une torture que je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi. C'est

l'art du comédien poussé à sa dernière limite, et que de fois cet art est nécessaire dans les relations de la vie ! Du plus au moins ce monde est un spectacle où chacun subit le rôle que lui impose le destin. On y affecte la joie ou la douleur, l'enthousiasme ou l'amitié, suivant que les intérêts ou les convenances le commandent. Mon lot à moi était de prendre les airs naturels et aisés d'un maître de maison et de sembler me plaire dans un intérieur qui m'était devenu odieux. Je ne saurais dire à quel point cette contrainte me pesa, ni combien mes douleurs s'en accrurent.

Mariette n'avait d'ailleurs qu'à se louer du système que je suivais à son égard ; tout ce que je lui enlevais en affection, je le lui rendais en procédés. Même aux jours heureux de notre communauté, je n'avais pas eu pour elle des attentions plus grandes et plus soutenues. J'y apportais de la coquetterie et presque du calcul. Je me disais que ces bontés étaient autant de blessures pour un cœur coupable, et la punissaient plus que n'eussent pu le faire des brutalités. J'y trouvais le charme que l'on trouve à de lentes représailles, aux raffinements d'une ingénieuse persécution. Il me paraissait impossible qu'elle ne devinât pas les intentions sous les actes, et qu'elle ne vît pas que cette main, en apparence secourable, était désormais armée d'un gantelet de fer.

Cependant ce nouveau plan de conduite ne pouvait réussir qu'à une condition, c'est que ma femme ignorerait mes embarras financiers et les expédients auxquels j'avais été réduit. A ce prix seulement je conservais les honneurs de la position ; instruite des faits, Mariette reprenait ses avantages. Ce fut pour moi un grand souci que de tenir mes affaires d'argent hors de la portée de son regard. Un rien pouvait me trahir : il suffisait d'une lettre, d'une visite, d'un mot. Du côté des Bernard, ma sécurité était complète. Le digne homme avait oublié qu'il était mon créancier, et quand je lui remettais son semestre d'intérêts, il avait l'air de s'étonner de cela comme d'une rentrée imprévue. Quant à Denise, c'était une amie sûre et un cœur délicat ; elle comprenait ce que la discrétion ajoute de prix à un service. Ma seule crainte était du côté de ce banquier maudit entre les mains duquel mon étoile m'avait fait tomber. Souvent il me menaçait d'un recours au papier timbré, et, pour déranger les plans sur lesquels reposait l'économie de mon in-

térieur, il eût suffi d'une assignation laissée à notre domicile commun. Cette perspective me glaçait d'effroi ; chaque jour je craignais de trouver chez le concierge de la maison un de ces actes judiciaires qui suffisent pour dénoncer une plaie d'argent. Que Mariette en fût informée par une voie quelconque, et il ne me restait plus qu'à mourir de honte à ses yeux.

Cette perplexité de mon esprit n'avait pas échappé à l'homme qui me tenait dans ses serres, et il l'avait exploitée avec un art infernal pour accroître la somme de mes sacrifices. Le tribut mensuel qu'il prélevait sur mon traitement avait été peu à peu porté au double, et dans le cours de quelques années le principal de la créance s'était élevé de 2,000 à 5,000 fr. Le dernier engagement que j'avais souscrit, stipulait cette somme. Par quelles combinaisons avait-il pu en arriver là ? c'est ce que j'ignore : je n'allais plus chez Manheim que comme le bétail va à l'abattoir, sans autre force que celle de la résignation. Loin de le toucher, cette attitude le rendait plus âpre et plus défiant ; il prenait une fort mauvaise idée d'un homme qui se défendait si mal, et aux blessures d'argent il ajoutait alors des blessures d'amour-propre. Il devenait insolent, impérieux, avec l'espoir que je trouverais dans les révoltes de mon orgueil la force de rompre et de m'acquitter envers lui. Je n'y puisais, hélas ! que la force d'en finir avec une existence insupportable.

Cet homme était un si ingénieux bourreau, qu'il ne me laissait pas même jouir en paix des délais que m'accordait sa tolérance. A défaut de pouvoir exercer une persécution directe, il m'expédiait alors son ambassadeur ordinaire, Frédéric.

— Mongeron, me disait le brillant employé, je suis chargé pour vous d'une mission bien délicate.

— Laquelle, Frédéric ? répliquais-je.

— Croyez, mon cher, que le cœur m'en saigne et que je voudrais pouvoir m'en dispenser.

— Parlez, lui dis-je, parlez.

— Eh bien ! Mongeron, il faut s'apprêter à rembourser Manheim ; il ne peut plus attendre.

— Rembourser ! Frédéric, et comment ?

— Comment ! voilà ce que je lui ai dit. Mais vous savez, mon cher, quelle espèce est cet homme ? un crocodile ! un caïman ! rien ne fait sur lui ; point d'âme, point de cœur ; les prières glissent là-dessus comme sur des écailles.

— Maudit soit le jour où je suis tombé entre ses mains! m'écriais-je d'une voix sombre.

Telles étaient les épreuves auxquelles j'étais périodiquement soumis. Pour conjurer les menaces du banquier, il fallait avoir recours à des négociations sans fin. Frédéric intervenait alors, se posait en médiateur et rudoyait Manheim, qui cédait après une brillante résistance? Une nouvelle trêve se concluait, et toujours à mes dépens. Je ne sais à quoi je ne me serais pas résigné pour sortir de cette situation. Une marche sur des charbons enflammés m'eût semblé moins douloureuse que cette course haletante à travers des difficultés d'argent. J'étais prêt à tout oser pour me tirer de là ou achever ma perte. L'occasion s'en offrit bientôt; ce fut encore Frédéric qui me mit sur la voie.

Frédéric, en sa qualité d'agioteur ruiné, n'avait pas perdu de vue les mouvements de la bourse. Il s'y intéressait, il s'y associait quelquefois. Sa spéculation industrielle l'avait mis en rapport avec les intermédiaires obscurs qui traitent ce que l'on nomme les petites affaires de la coulisse. Même de loin, le brillant employé se tenait au courant de ce qui se passait dans ces régions où il avait eu un jour de fortune et d'éclat. Il aimait à savoir quelles exécutions avaient signalé la fin du mois, et trouvait dans ces disgrâces de quoi se consoler de la sienne. C'était le rôle du marin, qui, sauvé des périls de l'Océan, aime à contempler du rivage les effets de la tempête et le tumulte des flots. Frédéric suivait les oscillations de la bourse du même œil, en homme du métier, en artiste.

Or, il arriva un moment où ce sang-froid du spectateur l'abandonna; un vertige nouveau venait d'envahir le temple des opérations aléatoires, et le brillant employé n'avait pas une tête assez saine pour se défendre de l'entraînement. A la fièvre des actions industrielles avait succédé la fièvre des chemins de fer. Je n'ai pas à raconter ce qu'elle fut et à quels excès elle donna lieu. C'est une histoire trop récente pour qu'on en puisse parler de sang-froid. Il y eut un moment où l'émotion la plus vive du pays fut tournée de ce côté. Avec quelle anxiété on consultait les pulsations de la Bourse! On eût dit le salut du royaume intéressé dans les destinées de l'Orléans, dans les éventualités du Lyon, dans les grandeurs et la décadence du Strasbourg! Une invasion, une peste, une rupture avec le continent,

un tremblement de terre dans nos colonies, n'auraient offert qu'un intérêt bien secondaire auprès du mouvement de ces actions libérées ou non libérées, cotées au parquet ou dans la coulisse; émises avec prime ou au pair, sous la garantie de grands personnages ou de financiers de pacotille. Ce fut une mêlée confuse, un amalgame étrange, où les épargnes du concierge vinrent se fondre dans le même creuset que les billets de banque du grand seigneur, et dont le résidu le plus net alla s'enfouir dans les coffres des fondateurs de ces entreprises. A eux les résultats réels, aux autres les émotions du jeu et le domaine des chimères.

Voilà dans quel tourbillon j'allais être entraîné, Frédéric aidant. Frédéric était mon mauvais génie : il insista si bien que de nouveau je cédai.

Dire comment il put transformer en joueurs sérieux des hommes qui, comme nous, n'avaient ni fortune ni crédit serait un récit superflu. Il y parvint, voilà l'essentiel; rien n'était impossible à son génie et à son audace. A côté de lui, il est vrai, figuraient des spéculateurs qui n'offraient pas une consistance plus grande, et qui remuaient des millions avec un aplomb merveilleux. Ce voisinage enhardit Frédéric; il se dessina en grand. Une veine heureuse le mit en crédit; il en profita pour se lancer mieux encore. J'étais son associé; mais il opérait seul. Pendant deux semaines, il fut le roi de la Bourse; il la remplit du bruit de son nom. J'allai l'y rejoindre un jour, et le vis donner des ordres comme un prince de la finance. Les courtiers l'assiégeaient; on l'accablait de carrés de papier qui représentaient des sommes énormes. Calme au milieu de ce mouvement, il se multipliait pour suffire à tout. Il prenait du Nord, échangeait du Strasbourg contre de l'Orléans, voyait le Rouen à la baisse, et à la hausse le Saint-Germain. César n'avait pas l'esprit plus prompt, ni Napoléon le coup d'œil plus sûr.

Cependant cette audace même m'inquiétait; j'aurais préféré une marche plus prudente. Toutes les fois que je voyais Frédéric, j'essayais d'obtenir de lui qu'il liquidât nos opérations, et me mît hors de page. Mon ambition n'était pas grande; la moindre des sommes me suffisait. Quand je parlais ainsi, Frédéric me prenait en pitié.

— Renoncer, Mongeron! renoncer quand nous tenons notre fortune! Voyez un peu si quelqu'un recule d'une semelle autour

de nous ! Voyez ces joueurs dans la coulisse ! voyez ces femmes aux galeries ! Le portier, l'épicier, tout s'en mêle, tout tient bon ! Et seuls, nous reculerions ! Vous voulez donc me déshonorer, mon cher ?

J'insistai ; mais ce fut en vain. Frédéric avait le haut bout, il était le maître ; il s'obstina malgré moi. Tant que le flux monta, les choses allèrent à souhait. La fortune nous portait, nos bénéfices s'accroissaient à vue d'œil. Malheureusement une panique affreuse et imprévue nous surprit au faîte même de nos prospérités. Nous étions chargés d'actions de toutes les couleurs et de toutes les origines. Je fus d'avis de réaliser sur-le-champ ; Frédéric m'écouta avec un sourire de compassion. La baisse fit des progrès ; nous nous trouvâmes sur la limite de nos profits. Je conseillai encore de vendre ; Frédéric aima mieux lutter contre le sort. Nous arrivâmes ainsi au jour de la liquidation, sous le poids d'une dépréciation énorme. Il fallait prendre livraison ou subir un report onéreux. L'état de nos finances ne nous permettait de faire ni l'un ni l'autre. Nous fûmes *exécutés*, pour me servir du mot usuel. J'en étais pour douze mille francs de perte.

— Quand je pense, dit Frédéric en se frappant le front, que nous avons eu cinquante mille écus dans les mains !

— Malheureux, m'écriai-je, pourquoi les avez-vous laissés échapper ?

Ainsi se termina cette campagne ; elle était pour moi le coup de grâce. Désormais rien ne pouvait m'en relever. Trois mille francs à Bernard, cinq mille francs à Manheim, douze mille francs de différences de Bourse, c'était vingt mille francs de passif. Je me serais vendu comme esclave que je n'aurais pas trouvé cette somme. Il ne me restait plus qu'à rendre au sort le défi qu'il me jetait et à me dérober par un acte décisif à la position qu'il m'avait faite.

Cependant nos opérations n'avaient pu se poursuivre sans quelque bruit, et Manheim s'en était alarmé. Tant que la fortune nous fut propice, il attendit ; mais à peine eut-il appris notre débâcle, qu'il se répandit en propos menaçants. Cette fois sa colère était sérieuse. Il n'était plus mon créancier unique ; je ne lui appartenais désormais qu'à demi. Manheim ne put s'accoutumer à cette idée. Il avait tellement pris l'habitude de me considérer comme sa propriété exclusive, que l'idée d'un partage

le mettait hors de lui. Je n'étais plus la docile victime d'autrefois ; j'avais fait acte de révolte ; il résolut de me le faire expier.

— Mon cher, me dit Frédéric en me rencontrant un jour sous le péristyle du ministère ; que je vous trouve donc à propos ! J'allais monter chez vous. Savez-vous ce qui se passe ?

— Non, lui dis-je.

— Manheim se fâche pour tout de bon, mon ami ; mais pour tout de bon. C'est le gros mal, j'en ai peur.

— Mais quoi, encore !

— Que sais-je, mon garçon ? tous les ingrédients ordinaires. L'affaire est chez l'huissier ; ces gens-là n'y épargnent rien. D'abord saisie de votre traitement et retenue jusqu'à la limite de la loi.

— Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je, quel scandale dans les bureaux !

— Ce n'est rien, mon cher, il y en a plus d'un dans ce cas, moi tout le premier. Si vous en étiez quitte pour si peu, ce serait du bonheur. Mais il y aura saisie chez vous, saisie du mobilier.

— Chez moi, m'écriai-je d'une voix égarée ! Mariette saura tout.

— C'est la moindre des choses, Mongeron. Qui n'a pas passé par là ? Moi, par exemple ! Mais le plus dur, ce sont les gardes du commerce et Clichy.

— Clichy ! Clichy ! la prison pour dettes ! dis-je avec amertume. C'est mon dernier coup. Maintenant je ne crains plus rien ; la mesure est comblée.

Il y a une limite où le désespoir puise une force dans son excès même ; j'en étais là ; je venais de prendre un parti.

— Mongeron, me dit Frédéric en me quittant ; je verrai Manheim, je tâcherai d'arranger encore cette affaire. Comptez sur moi ; j'y veillerai.

Je restai seul et en me retournant j'aperçus Antoine à quelques pas de moi : il avait dû nous entendre. Dans le courant de la journée, il me demanda à sortir et à se faire remplacer. J'y consentis avec plaisir. Ce garçon me gênait, m'importunait ; son service prenait de plus en plus un caractère d'assiduité fatigante. Ce jour-là j'avais besoin de solitude et de recueillement. Il me laissa libre, je pus me livrer à mes réflexions, et Dieu sait si elles furent tristes.

Le soir, en rentrant au logis, la première personne que j'aperçus, fut encore Antoine. Il était dit que je ne pourrais jamais m'en délivrer complétement. L'impatience me gagna, et je lui demandai pourquoi il était venu; il prétexta quelques commissions pour le ménage. Je n'insistai pas et arrivai dans le salon qui était vide lorsque j'y entrai. Mariette se tenait presque toujours dans sa chambre. Je m'assis sur un fauteuil, près du feu, et continuai à nourrir ma pensée des plus sombres projets. Ma décision était prise et je l'envisageais sans effroi. Nulle autre issue ne s'offrait à mes embarras et à mes misères. Déjà j'y trouvais une certaine douceur, un répit, un apaisement. Ces réflexions se pressaient dans mon esprit, lorsqu'en relevant les yeux vers la cheminée j'aperçus un pli volumineux qui couvrait une partie du marbre. Je le pris; il portait mon adresse, je le décachetai. C'était une simple enveloppe, renfermant vingt mille francs en billets de banque, avec ces mots :

« A Monsieur Mongeron, avec prière de l'accepter à titre de « prêt. Il suffira, lorsqu'il sera en mesure de s'acquitter, de re- « mettre pareille somme aux hospices. L'auteur de l'envoi ne « se fera jamais connaître; il faut renoncer à en faire la resti- « tution entre ses mains. »

Ce service étrange et les circonstances plus étranges encore qui l'entouraient, me jetèrent dans une surprise profonde. Vingt mille francs, c'était précisément le montant de ma dette. Quel pouvait être cet inconnu qui n'ignorait rien de mes affaires, pas même ce détail que seul au monde je croyais posséder ? Puis, comment cette lettre se trouvait-elle là sous ma main ? Comment Mariette ne l'avait-elle pas aperçue? Fallait-il la lui montrer ou bien la garder pour moi, et réfléchir seul au parti que je devais prendre ? Ces idées roulaient confusément dans ma tête, lorsque ma femme entra. Je n'avais pas eu le temps de recueillir les billets de banque; elle les vit épars sur la table où je m'étais accoudé.

— Bonsoir, mon ami, me dit-elle, en prenant place près de moi. Dieu ! comme te voilà riche aujourd'hui.

Je ne pouvais plus reculer; il fallait l'initier au mystère. Je lui présentai l'enveloppe dans laquelle les billets se trouvaient renfermés.

— Tiens, lis, lui dis-je.

— Qu'est-ce ? me répliqua-t-elle en repoussant la lettre par un sentiment de discrétion ! un héritage, peut-être ?

— Non, lui dis-je, lis et tu verras.

Elle se décida à prendre l'enveloppe, et dès qu'elle y eut jeté les yeux elle tressaillit ; puis peu à peu sa physionomie se chargea d'éclairs menaçants. Jamais je ne l'avais vue s'élever à une telle expression de courroux. Chaque ligne de la lettre amenait sur son front un nouveau nuage ; elle y revenait à plusieurs fois et semblait y trouver un aliment pour son indignation. Enfin, elle releva la tête avec une indicible fierté et me dit :

— As-tu compris, Édouard ?

— Pas encore, répliquai-je.

— C'est un outrage ! s'écria-t-elle.

Je la regardais avec étonnement et sans trop la comprendre. Elle ramassa les billets épars et les remit dans l'enveloppe qu'elle essaya d'assujettir.

— De qui cela peut-il venir ? lui dis-je, nous le renverrions.

— Je m'en charge, dit-elle en sortant avec impétuosité.

Quelques minutes après, elle reparut, mais plus calme, et comme si elle eût été aux regrets de l'emportement dont j'avais été le témoin, elle ajouta :

— Mon ami, combien j'ai été folle tout à l'heure ! Allons dîner et oublions tout ceci.

— Et cette lettre, et ces billets ? lui dis-je.

— On se sera trompé de nom, Edouard ; le concierge s'est chargé de retrouver le porteur.

C'était une mauvaise défaite et je ne m'en payai pas. Je voulus parler à Antoine ; il venait de sortir ; seul il savait le mot de cette énigme. En le revoyant au bureau le lendemain je le regardai d'un œil sévère :

— Antoine, lui dis-je, seriez-vous encore, par hasard, au service des d'Hautefeuille ?

— Les d'Hautefeuille, Monsieur, répliqua le garçon avec un profond soupir ! Hélas ! il n'y en a plus ici, et bientôt il n'y en aura plus nulle part. Le vieux marquis est mort, vous le savez.

— Et son petit-fils !

— M. Ernest, n'est-ce pas ? Eh bien ! il est parti hier pour l'Italie. Il y emporte une maladie de cœur ; les médecins l'ont condamné.

XLIV

L'ADIEU.

La foudre éclata. Un matin, en arrivant à mon bureau, j'y trouvai une lettre du caissier du Trésor, qui me donnait avis d'une saisie-arrêt signifiée la veille; la partie disponible de mon traitement se trouvait frappée par cet exploit. A cette lecture, je sentis tout mon sang se figer, et un froid, pareil à celui de la mort, envahit mes membres. C'était moins le fait en lui-même qui m'accablait à ce point et comblait la mesure de mes douleurs, que le scandale public dont j'étais menacé. Désormais, aux yeux de l'administration entière, j'allais porter, écrite sur le front, la qualité d'insolvable ; j'entrais dans la catégorie des employés qu'une inconduite notoire signale aux sévérités des chefs, et qui doivent leur maintien sur les cadres à un seul et triste sentiment, une tolérance mêlée de mépris.

De tout le jour je ne quittai pas mon cabinet; je voulais y ensevelir ma honte. Il me semblait que mon stigmate était déjà public, et je ne me sentais pas le courage d'affronter le blâme silencieux qui s'attache aux positions équivoques. Je trouvai dans un travail pressé un prétexte pour ne pas me montrer comme de coutume et causer avec les voisins. Il n'était pas jusqu'à la vue d'Antoine qui ne me pesât ; je le tins éloigné de moi. Quand l'heure fut venue de sortir des bureaux, j'y apportai des précautions puériles, écoutant les bruits des corridors et attendant que le gros des employés eût opéré sa retraite ; puis je m'échappai comme aurait pu le faire un criminel en dirigeant de tous côtés des regards inquiets et sombres, et en croyant reconnaître sur les visages que je rencontrais une expression d'ironie mêlée de pitié.

Chez moi, une nouvelle épreuve m'était réservée ; tout conspirait à la fois pour m'accabler. Un acte d'huissier m'assignait devant le tribunal de commerce : Manheim entrait dans la voie des exécutions. Par la nature des titres qu'il m'avait fait souscrire, je tombai sous la juridiction consulaire, prodigue de la contrainte par corps. Si jamais fiction fut évidente, c'est

celle-là. J'étais notoirement employé et non commerçant. Cependant j'allais subir la loi qui frappe les actes de commerce : la qualité de l'individu s'effaçait devant le caractère de l'engagement. C'est la jurisprudence établie, et il ne me restait pas la moindre chance d'y échapper. Peut-être serait-il digne de juges éclairés et humains d'y apporter un esprit de réforme et de n'appliquer désormais la pénalité commerciale qu'à des commerçants. En agissant ainsi, ils feraient cesser des mensonges odieux et ne prendraient parti que contre l'usure.

Quoi qu'il en soit, je me trouvais sous le coup de ce régime de rigueur : ma personne allait servir d'otage à mon créancier. Ce ne fut pas ma crainte la plus vive au premier instant; je songeai d'abord à Mariette. Etait-elle informée de ce qui se passait ? avait-elle pénétré le secret de ma position ? Je l'examinai, et ne découvris sur son visage que son calme ordinaire. Seulement, elle se montrait plus tendre pour moi, plus prévenante, plus attentive ; on voyait qu'elle cherchait à gagner ma confiance, à provoquer des aveux. Je me refusai à lui donner le spectacle de ma chute ; je fis, pour me contraindre, un suprême effort. Résolu comme je l'étais à terminer cette suite d'épreuves par une lugubre expiation, je trouvai dans cette pensée la force de me suffire et d'échapper à de dangereux épanchements. C'était la sanction de mon sinistre dessein, il fallait feindre sous peine de le voir échouer.

J'ignore si Mariette pénétra au fond de ma pensée ; ce qu'il y a de certain, c'est que son affection en parut redoubler. Dans tout autre temps, c'eût été plus qu'il n'en fallait pour me rattacher à la vie ; alors il était trop tard. J'avais fait trop de chemin dans les landes du désenchantement, mes pieds s'étaient trop souvent heurtés aux aspérités du sol, mes mains saignaient trop vivement d'une longue lutte contre les broussailles. J'en étais arrivé à ce moment où l'ange de l'espoir se retire du cœur de l'homme et s'enfuit au ciel en ouvrant un sillon avec ses ailes blanches. Que n'avais-je pas enduré ? La trahison, les embûches, les souffrances du cœur et celles de l'esprit, les blessures de la gêne et celles de la vanité. On ne pouvait pas épuiser en moins de temps le cercle des misères humaines, ni porter aux lèvres une coupe plus chargée d'absinthe et de fiel. C'était assez.

Pour un esprit mal fait, le bien même change de nature. Dans les attentions de Mariette, je n'apercevais qu'un raffine-

ment de cruauté. A mon sens, il fallait y voir les égards que l'on accorde à un condamné, les soins que les sauvages ont pour leurs victimes. Si l'on me parait de fleurs, c'est que le sacrifice était proche et que je ne pouvais pas y échapper. Sous l'empire de telles idées, aucun abandon, aucun élan n'étaient possibles. Je me privais même de la joie la plus grande qui puisse accompagner les dernières heures, celle de pardonner et de bénir. J'allais finir seul, comme j'avais vécu, concentré dans mes haines, et n'ayant su ni les oublier, ni les venger.

Cependant j'avais encore quelques semaines devant moi. Si expéditive que soit la procédure commerciale, elle entraîne cependant certains délais et des formalités nombreuses ; c'était ma dernière trêve, et j'en profitai. Je me rendais toujours à mon bureau, mais je m'y renfermais dans un isolement farouche dont rien ne pouvait me faire sortir. Plus de relations en dehors du service ; je menais une vie sombre et murée au milieu de mes dossiers. Ce fut alors qu'il me vint dans l'esprit d'écrire l'histoire de ma vie, d'en raconter les vicissitudes et les tourments. Qui sait ? peut-être ce récit porterait-il quelques fruits et inspirerait-il au dehors un peu de répugnance pour une carrière abreuvée de tant de maux. A tort ou à raison, j'imputais une partie de mes malheurs aux servitudes de la vie administrative, à ce cercle de fer dont elle enlace les habitudes et les intérêts. Qui ne sait pas se comprimer, s'y brise, et c'était mon destin ; j'en sortais brisé.

J'écrivis donc, et ce retour vers le passé me causa un soulagement réel. Il me revenait parfois de cette excursion dans les années de ma jeunesse quelques bouffées d'air frais qui apaisaient les ardeurs de mes sens, quelques parfums d'aubépines ou d'acacias que j'aspirais avec une joie ineffable. Je me retrouvais au temps où je longeais les claies de roseau qui servaient de clôture aux jardins de Grandchamp. Je revoyais les objets familiers à ma mémoire : les serres garnies de cactiers en fleur, les melonnières et leurs brillants produits, les longues haies de groseilliers, les tonnelles chargées de liserons aux mille nuances, puis le noyer témoin de mes ruses d'amour, enfin à l'horizon, les bois de Verrières, encore pleins de nos ébats innocents et de nos voix joyeuses. Ces souvenirs, épanchés goutte à goutte, retombaient sur mon cœur comme une rosée limpide et en tempéraient l'aridité. En remontant vers cette

époque souriante de ma vie, je me trouvais moins à plaindre et à demi consolé. J'avais eu quelques jours heureux : mon printemps n'avait pas manqué de fleurs épanouies. Il est vrai que cette saison radieuse avait été suivie d'un été bien ardent et d'un automne bien rude.

De loin en loin je recevais la visite de Frédéric ; il continuait son rôle de médiateur et venait m'informer du résultat de ses démarches. Manheim se montrait inflexible, il ne voulait entendre à rien. C'était d'ailleurs chez lui un système bien arrêté : dès qu'une de ses affaires se trouvait entre les mains des gens de loi, il leur en laissait la responsabilité et le souci.

— Ce n'est pas un homme, me disait le brillant employé, mais bien quelque loup qui en a pris la tournure. Il n'en démordra pas, Mongeron, il ne reculera pas d'une semelle. Je l'ai tâté par tous les bouts; c'est dur comme du granit des Alpes. Il vous conduira à Clichy.

— Je suis prêt, lui dis-je d'un ton ferme.

Ainsi il était certain que le banquier épuiserait son droit et irait jusqu'à la limite des rigueurs légales. Ce qui n'était pas moins certain, c'est que je ne subirais pas cette dernière honte et demanderais à la mort un abri contre la prison. Les habitudes régulières d'un employé le laissent sans défense contre des poursuites ; il ne saurait se dérober aux conséquences d'un jugement. J'avais donc en perspective une incarcération forcée, fatale, infaillible. C'était à ce moment que j'ajournais mon désespoir et la limite que j'assignais à ma résignation.

Au bruit que faisait Manheim, j'avais vu se réveiller mes autres créanciers, ceux qui se trouvaient nantis de mes règlements pour des différences de Bourse. Une poursuite en amena dix, et bientôt notre concierge de la rue de l'Ouest put à peine suffire à la masse d'assignations qui fondait sur moi. Je ne me défendais plus ; toute ma force était désormais dans mon inertie. Les jugements par défaut s'amassaient sur ma tête, et, à l'expiration des délais, devenaient définitifs. Chaque instant qui s'écoulait me rapprochait du terme fatal ; mes minutes étaient comptées.

La veille du jour où j'allais être placé sous le coup d'une sentence exécutoire, je vis entrer Bernard dans mon bureau. C'était la dernière épreuve que me réservait le sort. Parmi mes créanciers, seul, il m'avait généreusement et noblement se-

couru, et, en fuyant une vie odieuse, j'emportais son gage et l'unique garantie qui lui restât. C'était pourtant le fruit de ses sueurs qui disparaissait ainsi, le produit d'une laborieuse épargne ! Combien il avait fallu de travaux ingrats pour amasser cette somme! que de temps, que de veilles, que de privations ! Cette pensée corrompait jusqu'au triste bonheur que me promettait l'oubli de mes peines. Au delà même de ce monde, je me voyais poursuivi par le remords d'avoir ruiné un ami et de le quitter sans lui avoir demandé grâce de ce manque de foi.

Dans cette disposition d'esprit, on devine ce que la présence de Bernard devait jeter d'angoisses nouvelles dans mon âme. Je lui serrai tristement la main et le fis asseoir sans trouver un mot à lui dire. De son côté, il ne paraissait pas moins embarrassé, et cet étrange silence dura pendant quelque temps. Il faut que je l'avoue, j'eus une crainte, c'est que Bernard, averti par le bruit que faisaient mes créanciers, ne vînt me témoigner des inquiétudes au sujet de son titre. Au fond, rien n'eût été plus légitime, et ses premiers mots furent de nature à m'affermir dans ce soupçon.

— Mongeron, me dit-il, en agitant la tête avec une expression de mélancolie, je sais ce qui se passe.

Je ne lui répondis pas ; j'attendais de connaître toute sa pensée et prêt à m'écrier :

— Quoi ! vous aussi, Bernard !

Le digne homme n'avait pourtant ni les allures, ni la physionomie d'un créancier ombrageux. Une compassion douce animait ses traits, et il eût été difficile d'y surprendre un autre sentiment que celui d'une profonde bonté.

— Vous avez eu tort, Mongeron, bien tort, me dit-il.

— Hélas ! m'écriai-je.

— Pourquoi ne pas vous en ouvrir à vos amis? Nous avez-vous trouvés sévères, Denise et moi ! Allez, elle vous en veut beaucoup, Denise !

— Vous avez là une digne femme, Bernard, lui dis-je.

— Une digne femme, Mongeron, vous l'avez bien nommée. Tenez, c'est elle qui m'envoie ici. Si vous saviez combien vos peines la touchent ; elle n'en dort plus.

— Oh ! mes amis, mes bons amis ! m'écriai-je avec attendrissement.

— Ecoutez, Mongeron, tant qu'on a vie et santé, rien n'est

perdu. C'est ce que me disait tout à l'heure Denise. Va trouver M. Edouard, a-t-elle ajouté, et fais-le causer. Il n'y a rien de mauvais comme de rester seul sur son chagrin. Confesse-le, Théophile, confesse-le. Voilà ce que pense Denise, et elle a raison, Mongeron. Vous devriez vous confier à vos amis.

— A quoi bon, Bernard, quand le mal est irréparable?

— Qui le sait? Et tenez, Mongeron, c'était encore l'avis de Denise. Théophile, m'a-t-elle dit, serre-moi-le de près, M. Édouard; il faut qu'il se déboutonne, entends-tu? Et puis, mon Dieu, s'il a encore quelques petits ennuis d'argent, — et, en disant ces mots, Bernard baissait les yeux et rougissait comme un coupable, — si donc il a quelques petits ennuis d'argent, eh bien! mon homme, dis-lui qu'il nous reste trois à quatre billets de banque à son service, et qu'il ne se gêne pas.

Je sentais les larmes me gagner et ne savais plus comment répondre à de tels témoignages de dévouement :

— Mes amis, dis-je en me levant, quels nobles cœurs vous êtes !

— Acceptez-vous, Mongeron? reprit Théophile en insistant et en portant la main vers l'une des poches de son habit.

Je compris le sens de ce geste et arrêtai le bras de Bernard :

— C'est impossible, mon ami, lui dis-je.

— Impossible! comment impossible! rien de plus simple au contraire, Mongeron; vous allez voir.

Il essaya d'exécuter le mouvement qu'il avait commencé, mais je le contins d'une main ferme.

— Non, Bernard, dis-je, non; c'est très-sérieusement, mon ami, et sans appel.

L'accent que je donnai à ces mots avait quelque chose de si résolu, que Bernard n'osa plus insister; il laissa tomber sa main avec un sentiment de tristesse. Sa pose était celle d'un vaincu, d'un homme qui vient de subir un échec.

— Mongeron, Mongeron, me dit-il, savez-vous ce qui va arriver de tout ceci? C'est que vous vous brouillerez avec Denise. Vous persistez à refuser, n'est-ce pas?

— Oui, mon ami, répondis-je doucement.

— Eh bien! Mongeron, soyez certain d'une chose, c'est que ma femme ne vous le pardonnera jamais.

Ce fut le dernier assaut que j'eus à essuyer. Voilà pourtant les cœurs que j'allais quitter, et que mon brusque départ devait

remplir de deuil. De son côté, Mariette semblait nourrir aussi de tristes pressentiments. Jamais son œil ne s'était attaché sur le mien avec une mélancolie plus profonde. Je voyais s'y réfléchir une tendresse réelle, une affection vraie. On eût dit qu'elle cherchait à me rattacher à la vie par les souvenirs qui me l'avaient rendue chère autrefois, et à tromper mes douleurs en me rendant toutes mes illusions. Elle n'osait me presser, et apportait dans l'entretien une discrétion et une réserve infinies; mais il y avait dans son accent je ne sais quoi de caressant qui résonnait à mon oreille comme un écho du passé et une promesse pour l'avenir. Souvent cette voix, de plus en plus adoucie, allait jusqu'au ton de la prière, et semblait implorer un pardon. Je ne sauraisdire à quel point ce changement me toucha. De la part de Mariette, il était significatif. Malheureusement, le remède arrivait trop tard, et ne pouvait rien sur la blessure. La fatalité l'emportait.

Je touchais au jour fatal. Le lundi matin une pénalité corporelle pesait sur moi, et je devais passer de la main des recors dans l'antre expiatoire de la Dette. Mais le dimanche m'appartenait encore; je pouvais en disposer librement. Mariette avait promis à Grandchamp d'aller passer la journée à Verrières; je restai seul chez moi, avec une jeune servante, que, sous le moindre prétexte, je pouvais écarter. Rien ne troublait donc l'accomplissement de mon sinistre dessein.

Le dimanche matin, ma femme se leva au jour; il fallait qu'avant sept heures elle se trouvât rendue au bureau des voitures. Que l'instinct est puissant et quelles révélations mystérieuses en émanent! Ordinairement, Mariette terminait ses préparatifs en un clin d'œil, et avait hâte d'être sur les lieux, afin de ne pas manquer le départ. Ce jour-là, elle ne pouvait se décider à quitter la maison; elle sortait et rentrait à chaque instant, comme si elle eût oublié quelque chose. Jamais je ne l'avais vue si affectueuse pour moi, ni si bonne. Elle donnait à la servante les ordres les plus minutieux, afin que je n'eusse point à souffrir de son absence. Quand elle me fit ses adieux, ce fut avec une tendresse telle que je me sentis vaincu. Si elle eût dit un mot, je me serais jeté dans ses bras, et l'aurais prise pour confidente des combats de mon âme.

Enfin elle partit, et resté seul, je retrouvai ma fermeté. Où m'eût conduit une explication? Avant, comme après, les choses

restaient les mêmes. Ma vie n'en était pas moins troublée sans retour. Dans ma carrière, point de situation digne, je n'y pouvais plus désormais marcher le front haut. D'ailleurs, les gardes du commerce étaient là, ils allaient se montrer sur le seuil de mon logement et m'imprimer une dernière et ineffaçable souillure. Encore quelques heures, et on me traînait en prison comme un malfaiteur, et l'administration me rayait de ses cadres comme un membre indigne de lui appartenir. Quelque hideuse que fût la mort, elle n'avait rien de plus hideux que cet abaissement et cette dégradation publique.

J'arrête ici le cours de ce récit ; il renferme ma vie entière jusqu'au moment décisif. Il est neuf heures du matin ; c'est à onze heures seulement que je puis renvoyer le seul témoin qui me gêne. D'ici là, je laisserai courir ma plume au hasard ; ce sera ma dernière pensée, le dernier élan de mon cœur.

. . . . . .

Neuf heures et demie. — Tout est prêt ; je vais bientôt demander pardon à Dieu d'avoir disposé de moi et de m'être retiré du combat avant l'heure assignée par ses décrets. Je le quitte bien meurtri, couvert de blessures bien cruelles ; mais est-ce une excuse suffisante et trouverai-je grâce à ses yeux ? C'est mon espoir ; j'aime mieux croire à sa bonté qu'à sa rigueur.

. . . . . .

Dix heures. — Un employé ! qu'est-ce qu'un employé ? S'appartient-il et où peut être son indépendance ? De petites jalousies et d'énormes servitudes, voilà l'existence de l'employé. Dans la hiérarchie, ce sont des chaînes intérieures ; hors de la hiérarchie, ce sont des chaînes extérieures.

. . . . . .

Dix heures et un quart. — On dirait que la servante a reçu de ma femme l'ordre de me surveiller. A toute minute, elle entre dans la pièce où j'écris, et cela pour un service insignifiant. Mariette se douterait-elle de mon dessein ?

. . . . . .

Dix heures et demie. — J'en reviens, malgré moi, à mon idée fixe, à celle qui me poursuit depuis vingt ans, c'est que si j'eusse embrassé toute autre carrière que celle des emplois, je m'y se-

rais fait une bien plus belle place, une place digne, honorée, brillante. Dans les professions libres, un homme peut donner la mesure de sa force, et le succès est en raison de ce qu'il vaut. Dans le service de l'État, un homme doit se contenir, sous peine de se perdre, il ne doit faire que ce que l'on fait à côté de lui; il ne doit dire que ce que l'on dit, il ne doit penser que ce que l'on pense. Supposez que les bureaux renferment un homme de génie; on l'y fera mourir à petit feu, entre deux portes : les muets du sérail se chargeront de l'étouffer.

. . . . . .

Dix heures trois quarts. — J'ai sous la main le manuscrit qui renferme l'histoire de ma vie, et je viens de lui assigner une destination. Il faut qu'il arrive entre des mains qui puissent le faire parvenir à la connaissance du public. L'adresse est mise; la lettre d'envoi est achevée; il suffira que Bernard aille le porter lui-même ; je lui écris un mot pour cela. Tout à l'heure, j'éloignerai la servante en lui confiant ce message.

. . . . . .

Onze heures moins cinq minutes. — L'heure approche ; je viens d'écrire quelques lignes d'adieux à ma femme ; j'ai arrosé le papier de mes larmes ; je sens que je l'aime encore comme au meilleur temps de nos amours. Entre nous, il ne devait y avoir qu'un malentendu ; je l'avais souvent présumé, j'en suis certain maintenant. Tout ce qui me revient à l'esprit est autant de plaidoyers pour elle; je n'imagine plus rien qui ne soit à sa justification. Nous aurions pu être si heureux! Pourquoi faut-il qu'un mauvais sentiment ait corrompu cette joie et répandu sur notre union son funeste venin ! Plus je sonde ma conscience, plus j'y aperçois de torts. Hélas! quelques minutes encore et je les aurai cruellement expiés. Mariette saura du moins que ma dernière pensée a été bonne et que mon âme, en s'en allant, n'emporte point de fiel. Comme tout s'épure, comme tout s'élève en face de la mort! On chercherait vainement dans ce que je lui écris la trace de mes soupçons, de mes défiances, de mes haines ; c'est un adieu plaintif et miséricordieux, le seul que devait attendre de moi la compagne de ma vie !

Et Denise, et Bernard ! Il semble qu'ils se conjurent tous pour me retenir. Pardonnez-moi, mes amis, et ne troublez pas mon

courage; je ne vous fuis pas, c'est le déshonneur que je fuis. Les premiers peut-être vous rougiriez d'un homme déshonoré. N'insistez plus ; ma main ne tremble déjà que trop. Briser volontairement les ressorts de l'intelligence et de la vie, est une épreuve devant laquelle l'esprit le plus ferme peut hésiter. Autour de moi il n'est rien qui ne me semble prendre un langage pour m'énerver et m'amollir. C'est un rayon de soleil qui traverse la vitre et se joue sur mon front ; ce sont des bruits joyeux qui éclatent au dehors et remplissent les allées du Luxembourg. Tout, jusqu'aux objets inanimés, me dit de rester, et m'engage à vivre.

Vivre ! pour qu'un ignoble recor vienne demain à l'aube frapper à ma porte et me poser la main sur le collet !!!

Point de faiblesse ; achevons ce que j'ai résolu.

. . . . . .

Onze heures. — Je viens de faire une découverte qui, en d'autres temps, m'aurait vivement préoccupé. Pour être certain que les lignes adressées à ma femme ne tomberont que sous ses yeux, j'ai voulu les placer dans l'un des tiroirs de son secrétaire. En l'ouvrant, j'y ai aperçu un sac orné de broderies en perles, un ouvrage de pensionnaire, autant qu'il m'a semblé. Au milieu du sac se trouvent des caractères brodés, et voici ce que j'y ai lu :

A ma marraine.

BERTHE.

Qu'est-ce que cette Berthe ? Jamais Mariette ne m'en a parlé. Mais à quoi vais-je songer ? bon Dieu ! Il est onze heures ; il ne me reste plus qu'à éloigner la servante. Je vais l'envoyer chez Bernard pour porter ce manuscrit, ...

. . . . . .

Onze heures cinq minutes. — La servante s'apprête à partir... J'achève ma tâche... Une minute encore, et je serai seul... L'instant est venu !

XLV

LA RUE DE L'OUEST.

Ici se terminait le manuscrit de Mongeron.

En le rapprochant de la lettre d'envoi, le doute n'était plus permis; il fallait conclure à une catastrophe. Ce que la lettre ne faisait qu'indiquer en des termes d'une gaieté triste, le manuscrit l'annonçait formellement et avec les plus sombres détails. Mon ancien camarade de la dixième légion, mon voisin de la rue de Nevers, avait quitté volontairement la vie; il s'était montré moins fort que la douleur et avait fui le combat. J'en éprouvai un vif chagrin et un regret sincère.

Un instant, j'eus la pensée qu'il serait possible encore de l'arracher à cette funeste résolution. Cette espérance dura peu ; il suffisait de jeter un coup d'œil sur les dernières lignes du manuscrit pour s'assurer que c'était se porter trop tard au secours de cette âme en peine. L'événement avait eu lieu le dimanche à onze heures, et nous étions au lundi, à un moment avancé de la journée. Il fallait se résigner ; je perdais un obligeant camarade, et l'État un zélé citoyen.

Cependant je ne pouvais plus me contenter d'un souvenir aussi bref et d'une oraison funèbre aussi succincte. Le manuscrit que je venais de lire avait créé entre Mongeron et moi un lien de plus. Je le connaissais mieux maintenant ; j'avais assisté à cette lutte dans laquelle il succombait. Je n'osais pas le blâmer, tant il me semblait à plaindre; sa triste fin réparait les torts de son caractère et de son esprit. Moins rudement éprouvé, me disais-je, cet homme aurait pu vivre heureux ; sa tête n'était pas assez forte pour les assauts qu'il essuya. Aussi devait-il demeurer jusqu'au dernier jour sous l'empire d'un continuel vertige.

Il me restait à remplir un devoir vis-à-vis de sa veuve, et je m'en acquittai en me dirigeant vers la rue de l'Ouest. Je m'attendais à trouver au bord de la maison quelques apprêts mortuaires. Il n'en fut rien : aucun signe extérieur de deuil ne frappa mes regards ; et lorsque je prononçai le nom de Mon-

geron, le concierge se contenta de m'indiquer de la main l'escalier qui conduisait chez lui. C'était presque un désappointement pour moi ; j'avais si bien compté sur une catastrophe, que je ne savais quel maintien prendre en mettant le pied dans l'appartement. J'étais partagé entre la crainte de demander une audience à un mort et celle de traiter comme défunt un homme qui était encore debout. La servante qui vint m'ouvrir m'épargna l'embarras de me prononcer; sans rien dire, elle m'introduisit dans le salon.

Ce salon renfermait trois personnes: un vieillard, une jeune fille et une femme. Le vieillard portait le costume d'un villageois aisé; chapeau à grandes ailes, habit de ratine, où l'étoffe n'était pas épargnée, gilet de velours à côtes, croisant sur la poitrine, souliers forts, bas de laine grise, gants doublés en poil de lapin. Je ne pouvais m'y tromper; c'était Grandchamp. Certains airs de famille auraient suffi pour me le faire reconnaître, quand même les indications du manuscrit eussent été moins précises. Près de lui se tenait la jeune fille et je ne me rendais pas compte de ce qu'elle était. Rien dans le récit de Mongeron ne me mettait sur la voie. A son visage qu'éclairait le premier rayon de la nubilité, on ne lui eût donné que quinze ans ; mais sa taille de reine, son port riche et fier étaient bien en avant de cet âge et en faisaient déjà une beauté accomplie. Dès le premier aspect, il était impossible de n'être pas frappé des grands airs de race qui éclataient dans ses traits et dans son maintien. Rarement la noblesse et la grâce atteignirent une plus haute expression et se combinèrent d'une manière plus heureuse.

Quant à la femme, je la reconnus sur-le-champ ; c'était la belle Mariette, ma voisine de la rue de Nevers. Les années ne lui avaient rien enlevé de son prestige ; seulement il s'y était joint à une dignité mélancolique d'un effet touchant, et qui trahissait une affection mystérieuse, une douleur sévère comme celle de Niobé. Sous des dehors impassibles perçait le tumulte d'un drame intérieur. En vain essayait-elle de se contenir; trop de signes dénonçaient cette souffrance secrète. Un sentiment de tristesse pesait sur elle et la dominait à son insu. Ses yeux ne retrouvaient leur éclat, ses lèvres leur sourire que pour l'ange gracieux qui remplissait ce salon de sa jeunesse et de sa fraîcheur. Alors Mariette s'animait, renaissait à la joie,

et sur son visage épanoui on pouvait lire quelque chose de ce saint orgueil qui rayonne sur le front des mères.

A son entrée dans le salon, une circonstance m'avait surtout frappé; Mariette était entièrement vêtue de noir. Plus de doute, Mongeron avait accompli son sinistre dessein. Mes incertitudes venaient de cesser et j'allais entamer mon compliment de condoléance, lorsqu'une porte latérale s'ouvrit et livra passage à un homme qui fit sur moi l'effet d'une apparition. C'était mon voisin de la rue de Nevers, mon camarade de la dixième. Je crus voir un fantôme; j'hésitai à reconnaître en lui un vivant. Il avait de si bonnes raisons pour quitter ce monde, et il avait conduit les choses si loin, que j'eus d'abord quelque peine à comprendre comment il se trouvait là. Qui avait pu l'arracher au néant, au moment où il y mettait le pied, le sauver de son désespoir, le tirer de l'abîme! Je m'y perdais.

Mongeron était accouru vers moi et me serrait les mains avec une énergie qui appartenait évidemment au monde réel.

— Soyez le bien venu, mon camarade, me dit-il.

Je lui rendis sa politesse, et il me présenta aux personnes réunies dans son salon.

— Madame Mongeron, me dit-il d'abord.

Je saluai Mariette; elle répondit à ce salut avec une dignité empreinte de tristesse et de grâce.

— Mon beau-père, poursuivit Mongeron.

J'avais deviné juste; c'était Grandchamp; il ne me restait qu'à connaître la jeune fille dont la présence était une énigme pour moi.

— Mademoiselle Berthe, dit Mongeron.

Ce nom me frappa; il figurait dans le récit que je venais de parcourir. Mongeron reprit la parole :

— C'est bien aimable à vous, mon camarade, d'être venu me voir; bien aimable en vérité.

Je n'y comprenais rien; ce sang-froid, ce naturel me semblaient former un contraste singulier avec la lecture que je venais de faire.

— Et votre manuscrit? lui dis-je à demi-voix.

Ces mots le firent tressaillir, il se pencha vivement à mon oreille, et me dit avec un air de surprise :

— Vous l'auriez reçu ?

— Oui, répliquai-je.

— Bernard vous l'aurait remis ?

— Je ne connais pas votre ami Bernard, lui répondis-je ; mais quelqu'un me l'a remis : un homme d'un âge mûr, avec des cheveux grisonnants.

— C'est cela, dit-il ; et quand l'avez-vous reçu ?

— Ce matin.

— Étourdi que je suis ! c'est ma faute, s'écria Mongeron ; j'avais oublié de lui donner contre-ordre. Bernard ne savait rien.

— Vraiment ? lui dis-je.

— Rien ; ce secret reste entre nous deux. Mais, ajouta-t-il, en ménageant de plus en plus l'essor de sa voix, vous devez être bien étonné de me voir. Venez, venez ; vous saurez tout.

Il m'entraîna vers l'embrasure d'une croisée, et assez loin pour que nous ne pussions être entendus ; puis il continua :

— Vous avez lu ? me dit-il.

— Oui, répliquai-je.

— Jusqu'au dénoûment ?

— Il est à refaire, à ce que je vois, et je vous en félicite de tout mon cœur.

— Hélas ! dit-il en exhalant un soupir.

— Et qui a pu vous détourner de ce funeste projet ? ajoutai-je.

— Chut ! mon camarade, pas si haut, je vous en prie ; Mariette ignore tout. Et moi-même je suis à me demander comment je me trouve ici et pourquoi je vous parle. Le ciel s'en est mêlé.

— Vous piquez ma curiosité, lui dis-je.

Mongeron jeta un coup d'œil vers le groupe que formaient les deux femmes et le vieillard. Mariette ne songeait pas à nous ; elle était comme en extase devant la jeune fille ; Grandchamp arrangeait et alimentait le feu.

— Vous vous souvenez du point où en étaient les choses, reprit Mongeron d'une voix si contenue, qu'à peine pouvais-je saisir ses paroles.

— Oui, lui dis-je.

— J'étais prêt, j'étais résolu, vous pouvez m'en croire. La servante venait de sortir ; je venais de dire à la vie un éternel adieu. L'arme était dans ma main ; encore une seconde, et c'en était fait.

— Eh bien ? lui dis-je.

— J'allais l'approcher de mon front, ajouta-t-il, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit à ma porte. J'hésitai un moment ; je voulais passer outre malgré les importuns. Un second coup, plus violent encore, vint à l'appui du premier. J'en éprouvai un mouvement d'impatience et voulus savoir qui prenait de tels airs de maître sur le seuil de mon logement. J'ouvris la porte; un homme âgé et vêtu de noir se présenta, et me demanda un entretien. Je voulais m'y refuser, croyant toujours avoir affaire à des gens de loi. Il insista ; je le fis entrer. Maintenant, devinez qui c'était?

— Je ne m'en fais pas une idée, lui dis-je.

— L'un des premiers notaires de Paris ! Jugez de ma surprise, lorsqu'il se fut nommé. Je l'amenai dans ce salon, et, à peine assis, il tira de sa poche un papier qu'il me donna. — Voici, me dit-il, une pièce qui vous concerne, Monsieur. — Moi ? répondis-je. — Oui, vous, Monsieur, ajouta-t-il en insistant. Je ne pouvais me rendre compte de ce qu'était cette pièce, et comment un notaire de ce rang s'était dérangé pour me la remettre en mains propres. — Mais, lui dis-je avec un mouvement d'hésitation, de qui cela me vient-il? — Vous le verrez à la nature de l'acte, me répliqua-t-il. — Cependant, Monsieur... — Mon Dieu, reprit le notaire, il n'y a aucun mystère là dedans ; c'est de la part du dernier membre de la famille des d'Hautefeuille.

— D'un d'Hautefeuille, dis-je à mon tour, en me rappelant diverses circonstances du récit de Mongeron.

— D'un d'Hautefeuille, reprit-il. Vous devez comprendre l'effet que ce nom fit sur moi. Je regardai le notaire avec défiance, et crus voir encore un piége là-dessous. — Quel d'Hautefeuille? demandai-je. — Il n'en restait plus qu'un, répondit gravement le notaire. — C'est Ernest d'Hautefeuille, alors. — Lui-même, Monsieur. — Ernest ; il est donc ici ? m'écriai-je. — Il arrive demain, Monsieur ; on doit le porter au château de Vauhallan. — Comment, le porter? — Oui, Monsieur, le porter. Ernest d'Hautefeuille est mort à Rome, et l'on va réunir sa dépouille à celle de ses aïeux. — Et c'est lui qui m'adresse ceci? — Oui, Monsieur ; c'est sa dernière volonté. — Son testament ? — Une copie de son testament, Monsieur ; l'original doit rester entre mes mains.

— Singulière coïncidence ! lui dis-je.

— Bien singulière, en effet, continua Mongeron. Après m'avoir fourni cette explication, le notaire se leva et prit congé. Je restai seul de nouveau, et libre de donner cours à mon projet. Mais le croiriez-vous? ma force n'était plus la même. Je sentais mon courage chanceler; je me rattachais involontairement à la vie. D'ailleurs, un peu de curiosité s'en mêlait. Je voulais savoir à quel titre d'Hautefeuille avait songé à moi, et si ce n'était pas là un nouvel affront. J'ouvris donc le testament et en pris connaissance.

— Et que contenait-il? lui dis-je.

— Lisez vous-même, me répliqua Mongeron, en me remettant cet acte.

Voici ce que j'y lus :

« Comme le nom des d'Hautefeuille s'éteint avec moi, et qu'il « ne reste plus de notre antique maison que des branches col- « latérales, je crois pouvoir disposer selon mon cœur d'une « partie de ma fortune, entendant que, sur ce point, ma der- « nière volonté soit respectée, et chargeant M.***, notaire à « Paris, d'en assurer l'exécution.

« Je lègue et laisse à ma bien-aimée filleule Berthe la somme « de cinq cent mille francs à prélever sur le plus net de mes « biens, et sans qu'il puisse être fait sur ce legs ni réductions, « ni retenues.

« Afin que l'identité de la personne à qui je fais ce don ne « puisse former l'objet d'un doute, ni donner lieu à aucune « difficulté, je déclare ici que ma filleule Berthe est née à « Breuillet, près d'Arpajon, le 12 janvier 18...: que, le lende- « main 13, elle a été inscrite sous ce nom aux actes civils de « Breuillet, et présentée à l'église un mois plus tard, c'est-à- « dire le 13 février 18... Ce fut moi qui la tins sur les fonts avec « Mariette Grandchamp, fille de Grandchamp, cultivateur à « Verrières. Les témoins de cet acte furent deux membres de « la famille Maréchal, l'un grainetier à Arpajon, l'autre meu- « nier à Breuillet. Annette Maréchal assistait à la cérémonie; sa « signature doit figurer sur les registres de la paroisse.

« Jusqu'à l'âge de six ans, Berthe fut élevée chez les Maré- « chal à Arpajon. Elle ne les quitta que pour entrer dans un « pensionnat de Paris, chez madame***, dont la maison est « située au haut du faubourg Poissonnière. C'est là qu'elle a

« commencé et qu'elle achève aujourd'hui son éducation.

« A ce legs, témoignage de mon affection, j'ajouterai ici, pour « Berthe, un dernier adieu, et toutes les bénédictions de mon « cœur. Que ma mémoire lui soit chère, et qu'elle songe à « celui dont le regret s'accroît à la pensée de la quitter.

« Je désire que jusqu'au jour de sa majorité, Berthe demeure « sous la tutelle de Mariette Grandchamp, sa marraine, aujour- « d'hui madame Édouard Mongeron. A cette qualité, je joins « celle d'exécutrice testamentaire, et j'espère que madame « Mongeron voudra bien remplir l'un et l'autre devoir. D'ici à « la majorité de Berthe, la tutrice jouira de tous les priviléges « attachés à cette qualité, c'est-à-dire qu'elle disposera des re- « venus du legs, sans être tenue, en aucune manière, à en ren- « dre compte. J'adjure d'ailleurs Berthe de se conduire vis-à- « vis de sa tutrice comme elle le ferait vis-à-vis d'une mère; « d'avoir pour elle une tendresse et une déférence sans bornes. « Ce sera la seule manière dont elle puisse reconnaître ce que « je fais aujourd'hui pour elle, et satisfaire au vœu le plus cher « de mon cœur.

« Je prie M. Edouard Mongeron de ne point mettre d'obstacle « à ce que cette partie de mes volontés reçoive son exécution. « Si, pour une cause quelconque, la tutelle ne pouvait être con- « fiée à madame Mongeron, un conseil de famille y pourvoirait.

« Il me reste à prendre quelques dispositions qui sont la con- « séquence de celle-ci, et doivent avoir leur effet au même « titre.

« Je laisse et lègue à Annette Maréchal, fille de Maréchal, « grainetier à Arpajon, 20,000 francs, et à son frère, Simon Ma- « réchal, meunier à Breuillet, une pareille somme.

« Enfin, je laisse à Antoine, aujourd'hui garçon de bureau « dans un ministère, et qui a fait autrefois partie de notre « maison, une somme de 10,000 francs.

« Quant au reste de mes biens dont il n'est pas ici disposé, « il se partagera entre mes héritiers naturels, conformément « à la loi. Seulement je veux que les legs que je viens de faire « soient prélevés avant tout partage et sans être astreints à au- « cun des délais qui régissent les successions en commun.

« Si je meurs loin de Vauhallan, je désire que mes restes y « soient transportés. Je veux reposer près des miens, dans le

« tombeau de ma famille. C'est la place du dernier membre de « notre maison.

« A Paris, le...

« Signé : ERNEST D'HAUTEFEUILLE. »

En marge on lisait :

« Certifié conforme à l'original déposé aux écritures de Me***, « notaire à Paris. »

Quand je fus arrivé au bout de cet acte, je me retournai vers Mongeron et cherchai à lire sur sa physionomie s'il en avait compris tout le sens.

— Eh bien ! me dit-il ; qu'en pensez-vous ?

J'étais fort en peine de savoir que lui répondre, et lui renvoyai sa question.

— Et vous-même ? lui dis-je.

Heureusement, il se fit une diversion qui termina mon embarras : le bruit d'un événement de famille s'était répandu au dehors et le salon se remplit peu à peu de visiteurs. C'était pour moi comme un spectacle. La plupart des personnages qui figuraient dans le récit de Mongeron passèrent successivement sous mes yeux.

On annonça d'abord Bernard et sa femme. Le visage de Denise exprimait toute la bonté dont elle était douée et le calme profond où elle avait vécu. Aucune ride sur son front, aucun trouble dans son regard ; rien qui ressemblât à une trace de passions orageuses. C'était une existence limpide, où rien d'impur ne s'était réfléchi, la vie simple et tranquille de gens de bien. La physionomie de Théophile offrait ces mêmes caractères ; jamais couple ne s'était mieux assorti.

D'autres visites succédèrent à celle-là. Dès la veille, les cousins d'Arpajon avaient été prévenus par le notaire, qu'ils figuraient sur le testament d'Ernest, et ils étaient accourus avec l'empressement d'héritiers villageois. J'eus donc l'honneur de voir la grosse Annette et le vigoureux Simon, deux sujets taillés dans le granit, et qui ne se lassaient pas d'embrasser Mariette.

Au milieu de cette affluence, c'est elle surtout que j'examinais. Elle ne s'était point départie un instant de sa gravité mélancolique. Même dans les caresses qu'elle prodiguait à la jeune fille, même dans les douces paroles qu'elle lui adressait, on voyait régner l'expression d'une plainte, on croyait entendre la voix d'un regret. Berthe alors se jetait dans ses bras et semblait vou-

loir guérir cette blessure cachée à force de tendresses. Du reste, une fois que les Maréchal furent présents, la jeune fille se vit obligée de se partager. La grosse Annette était tombée en extase, et Simon demeurait ébahi.

— Le beau brin de fille ! disait le meunier. Qui m'eût dit que cela pousserait si vite !

— Dis donc, Simon, t'en souviens-tu ? ajoutait Annette. Quand on pense qu'elle était blonde, tout enfant. Mais blonde comme les épis ! Vois donc comme ses cheveux sont foncés à cette heure !

— Brune ou blonde, c'est toujours une merveille, ma sœur ! Dame ! elle partait pour cela ! Elle était si mignonne étant petite.

Cependant l'assemblée était au complet et ma curiosité avait eu le temps de s'exercer. Mongeron devait faire aux parents d'Arpajon la lecture du codicille et les mettre au courant de leurs droits. On peut se former dès lors une idée de l'impatience du frère et de la sœur. Ils connaissaient le montant du legs qui les concernait ; mais avec la subtilité ordinaire des villageois, ils s'imaginaient qu'ils trouveraient encore dans quelque coin du testament un petit article en leur faveur. D'ailleurs n'eussent-ils que leurs 20,000 fr. chacun, ils étaient bien aises de savoir le pourquoi et le comment, et de jeter, comme ils disaient, un coup d'œil sur le fond du sac.

Je compris que ma présence ne pouvait que troubler cette scène testamentaire, et je songeais à me retirer, lorsque la porte du salon s'ouvrit brusquement devant un homme qui fit son entrée avec impétuosité. Sans tenir compte du cercle nombreux qui garnissait le salon, il courut droit à Mongeron.

— Victoire, mon cher, victoire ! s'écria-t-il.

A ces allures pétulantes, à ce langage pittoresque, je crus reconnaître Frédéric. C'était lui en effet.

— Qu'y a-t-il ? qu'est-ce ? dit Mongeron. Vous avez l'air d'un événement.

— Victoire ! Mongeron ! répéta le nouveau venu.

— Mais encore ? dit Mongeron impatienté.

— J'ai vaincu Manheim, mon cher ; j'ai brisé ce granit ! Il nous accorde trois mois de délai.

— N'est-ce que cela ? répondit Mongeron.

— Merci ! s'écria Frédéric ; comme si ce n'était point assez ! Trois mois, mon cher ; mais c'est l'éternité. Dans trois mois il

peut arriver dix tremblements de terre. Alors comme alors.

Cette apparition olympienne complétait ma série. Je pris discrètement congé de Mongeron et gagnai le corridor. Un homme écoutait aux portes et j'aurais parié que c'était Antoine. Cependant mon ancien camarade de la dixième m'avait suivi dans ma retraite, et, ne voyant en cela qu'un acte de politesse, je l'engageai à ne pas aller plus loin.

— Nous avons encore à causer, me dit-il.

Il me conduisit sur le palier de son logement, comme s'il eût voulu se mieux garantir des oreilles indiscrètes. Quand il se fut assuré de son terrain, il reprit la parole :

— Vous ne savez pas tout, me dit-il.

J'attendais ce mot, et il me fit plaisir. Difficilement on pouvait croire que Mongeron se fît illusion sur l'origine et le caractère des bienfaits que le testament d'Ernest d'Hautefeuille répandait sur les siens. Les accepter tacitement supposait ou une simplicité poussée jusqu'au ridicule ou une capitulation qui lui eût fait peu d'honneur. C'est là-dessus que je désirais une explication.

— Achevez alors, dis-je en lui répondant ; je vous écoute.

Mongeron reprit avec gravité :

— Au testament était jointe une lettre ; et à cette lettre Mariette a ajouté des aveux complets ; voilà ce qui a arrêté mon bras. J'ai promis de vivre et d'oublier.

— Allons, tant mieux ! lui dis-je, en croyant la confidence achevée.

— Attendez, ajouta-t-il ; le hasard vous a livré mon secret, je veux que vous n'ignoriez rien. Quand le notaire fut parti, je lus la lettre d'Ernest. Il me racontait tout, et plaçait son récit sous sa foi de gentilhomme. Mariette n'a eu qu'un jour de faiblesse, une heure de surprise, et sa vie en a été l'expiation. Le repentir a suivi de près la faute et a failli la conduire au tombeau. Depuis qu'elle m'appartient, sa conduite a été sans tache, et je ne lui étais rien quand elle a failli. Elle a manqué de confiance, c'est son seul tort, et elle en est loyalement convenue.

— Elle aussi ? lui dis-je.

— Oui, ajouta Mongeron. La mort d'Ernest la déliait ; elle a pu tout avouer. Si vous aviez vu avec quelle grandeur elle s'accusait ; avec quelle noblesse elle a mis son sort à mes pieds ! Il faut croire qu'elle avait le pressentiment de mes desseins,

car jamais je ne l'ai vue faire tant d'efforts pour me rattacher à la vie. Sa voix avait un accent de supplication qu'en aucun temps je ne lui ai vu prendre. A la suite de ses aveux elle ajouta :

— Édouard, j'en prends le ciel à témoin, depuis que nous sommes unis, il n'est pas un de mes actes, une de mes pensées dont j'aie à rougir. Si je ne t'avais pas cru faible et prompt à te troubler, je t'aurais tout dit, et nous aurions supporté en commun la situation affreuse que ma faiblesse m'avait faite. Tu m'aurais donné de la force contre mes remords ; tu m'aurais rendu ma fille que je voyais avec douleur livrée à des mains mercenaires. Au lieu du deuil qui a plané sur notre maison, nous aurions eu, comme les Bernard, des jours tranquilles et heureux. Mais j'ai craint tes défiances, j'ai craint tes colères. Et puis, Édouard, ce secret n'était pas seulement à moi, un autre y était pour moitié.

— Ce sont là des sentiments vrais, dis-je à Mongeron.

— Comment voulez-vous que j'y pusse résister, poursuivit-il ; et lorsque Mariette, me prenant les deux mains et me regardant avec une expression touchante, a ajouté : — Édouard, tu voulais nous quitter ! — Mais non, lui répondis-je en essayant de me défendre. — Tu voulais nous quitter, te dis-je, tout me le prouve. Voyons, mon ami, n'est-ce pas assez de deuil autour de nous ? Veux-tu donc laisser sur cette terre deux pauvres femmes qui ne sauront plus sur qui s'appuyer ? Vis pour nous, Édouard, je t'en conjure, ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Je lui ai répondu : Tu le veux, Mariette, eh bien ! je vivrai. Berthe sera ma fille.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

CHAP. I. Un manuscrit à bon marché..... 1
II. Ce que vaut une tante..... 10
III. Un protecteur..... 18
IV. Les premières armes..... 25
V. La sagesse des anciens..... 33
VI. La saison des amours..... 41
VII. L'heure du berger..... 51
VIII. L'amour en plein air..... 61
IX. Le conseil de famille..... 70
X. Le génie des amoureux..... 80
XI. Le nid d'un commis d'ordre..... 90
XII. Une reine de théâtre..... 101
XIII. Le boudoir..... 112
XIV. La fête de Sceaux..... 122
XV. Un nuage..... 132
XVI. Le premier échelon..... 142
XVII. Une rencontre..... 151
XVIII. Les explications..... 162
XIX. Orages..... 172
XX. Un intermède..... 182
XXI. Les suites d'un coup de tête..... 190
XXII. Les grands jours..... 199
XXIII. L'arc-en-ciel..... 209

Pages.
XXIV. La convalescence 219
XXV. La noce 229
XXVI. Le festin 240
XXVII. Suites d'une noce 251
XXVIII. La lune de miel 261
XXIX. Vauhallan 268
XXX. La chasse 278
XXXI. A quoi tient le bonheur 288
XXXII. Intérieur 296
XXXIII. Une rencontre 307
XXXIV. Les énigmes 317
XXXV. La surprise 329
XXXVI. Le pacte 339
XXXVII. Quelques années de plus 350
XXXVIII. Une ancienne connaissance 361
XXXIX. Une amie 371
XL. De bonnes gens 383
XLI. La porte verte 394
XLII. Le deuil 403
XLIII. La chute 413
XLIV. L'adieu 423
XLV. La rue de l'Ouest 433

FIN DE LA TABLE.

CORBEIL, typographie de CRÉTÉ.